École des Hautes Études en Sciences Sociales

Ecole doctorale de l'EHESS

CESSP

Doctorat

Discipline : Histoire

MOUTIER-BITAN MARIE

Le permis de tuer

La première phase de l'extermination des Juifs en Galicie orientale (22 juin- 1er août 1941)

Thèse dirigée par: Denis Peschanski, directeur de recherche au CNRS

Date de soutenance : le 15 décembre 2021

Rapporteurs 1 Claire Andrieu, Professeure des Universités, IEP Paris

2 Jean-Charles Szurek, Directeur de recherche émérite

Jury

1 Florent Brayard, Directeur de recherche à l'EHESS

2 Macha Cerovic, MCF à l'EHESS

3 Claire Andrieu, Professeure des Universités, IEP Paris

4 Paul Gradvohl, Professeur des Universités, Paris I – Panthéon-Sorbonne

5 Denis Peschanski, Directeur de recherche au CNRS

6 Jean-Charles Szurek, Directeur de recherche émérite

Cette thèse a été réalisée avec le soutien du *Summer Fellowship Program* de Yad Vashem.

Remerciements

J'adresse mes plus vifs remerciements à mon directeur de thèse, Denis Peschanski. Son exigence et sa bienveillance ont été un soutien extrêmement précieux. Il a fait preuve d'une rigueur et d'un intérêt extrêmement stimulants. Ses commentaires ont permis d'inscrire ce travail dans de larges perspectives et m'ont aidée à prendre de la hauteur sur le sujet. Je souhaite lui exprimer toute ma reconnaissance.

Je tiens à remercier très chaleureusement Florent Brayard et Paul Gradvohl, membres du comité de thèse, qui ont pris le temps de suivre mes recherches et qui ont apporté de très nombreuses pistes de réflexion et des commentaires bienvenus et constructifs. Je remercie Patrick Desbois de m'avoir fait découvrir l'importance du terrain. Il m'a appris à tourner autour de la scène du crime, à arpenter les lieux, à lire la topographie, à écouter les récits, à sentir l'atmosphère, à analyser le meurtre, et à m'orienter vers une histoire à hauteur d'homme. Je remercie vivement les membres de mon jury, Claire Andrieu, Macha Cerovic, Jean-Claude Szurek pour le temps et l'attention accordés à mes travaux.

Un grand merci à toute l'équipe de Yahad – In Unum, composée de personnes de très grandes qualités. Une mention particulière à Anna Mozharova, ma collègue durant plus d'une décennie, toujours prête à échanger, au sujet de Dobromil ou de la police locale. De nombreux chercheurs m'ont accompagnée dans la longue route de mes recherches. A l'USHMM, j'ai eu l'opportunité de rencontrer de grands spécialistes de la Shoah à l'Est, toujours à l'écoute et passionnants : Paul Shapiro, Suzanne Brown-Fleming, Martin Dean, Ovidiu Creanga, Marc Mazurovsky, pour ne citer qu'eux. Les rencontres avec Andrej Angrick et Timothy Snyder ont été également déterminantes. D'autres rencontres avec des historiens, à travers leurs livres cette fois, ont été d'essentielles sources d'inspiration. Je salue en particulier les immenses travaux d'Omer Bartov, de Kai Struve et de Jan T. Gross. J'espère qu'ils verront dans la présente étude un hommage à leurs apports historiographiques fondamentaux.

J'ai reçu le meilleur accueil au Mandel Center for Advanced Holocaust Studies de l'USHMM, à l'International Institute for Holocaust Research de Yad Vashem, aux Archives fédérales allemandes de Ludwigsburg, au Museumsstiftung Post und Telekommunikation de Berlin. Je suis très reconnaissante à de nombreux chercheurs et chercheuses français d'avoir échangé avec moi et de m'avoir encouragé dans mes recherches : Danielle Rozenberg, Christian Ingrao, Tal Bruttmann, Nicolas Mariot, Nicolas Patin, Pierre-Jérôme Biscarat - entre autres. J'adresse ma gratitude à François Delpla qui m'a guidée sur le cas d'Ostrów Mazowiecka et vers l'étude des violences commises contre la religion juive.

Enfin, j'adresse un immense merci à mes grands-parents, mes parents, ma sœur, pour leur soutien de toujours. Merci à mon mari pour sa bienveillance et son enthousiasme. Merci à Arthur qui, chaque jour, me donne la force et l'énergie de donner le meilleur dans mes recherches – et au-delà.

Résumé et mots-clefs

Au 22 juin 1941, environ 570000 Juifs habitaient en Galicie orientale. Dès le premier jour de l'Opération Barbarossa, ils furent pris pour cibles par les unités de la Wehrmacht, les commandos de l'Einsatzgruppe C et la population locale, lors d'exécutions et de pogroms. Cette première phase de l'extermination des Juifs de Galicie orientale s'accompagna de pillages, d'humiliations, de mises en scène macabres, de ségrégations. Les mécanismes de ces violences reposèrent sur deux éléments fondamentaux : un cadre légal posé par les directives précédant Barbarossa puis relayé sur le terrain par des figures d'autorité locale, et un puissant ressentiment socio-économique de la population non-juive à l'égard de ses voisins, lié aux professions exercées par les Juifs, renforcé par la crise économique des années 1930 et la politique antisémite du gouvernement polonais. En l'espace de quelques jours, les Juifs de Galicie orientale se retrouvèrent déchus de tous droits, pris au piège dans une région rapidement corsetée par l'administration nazie et devant survivre au milieu d'une population locale hostile.

Mots-clefs : Shoah, pogroms, Galicie orientale, Pologne, Ukraine, antisémitisme

Abstract and keywords

On June 22, 1941, approximately 570,000 Jews lived in Eastern Galicia. From the first day of Operation Barbarossa, they were targeted by Wehrmacht units, Einsatzgruppe C commandos and the local population, in executions and pogroms. This first phase in the extermination of the Jews of Eastern Galicia was accompanied by looting, humiliation, macabre staging, segregation. The mechanisms of this violence were based on two fundamental elements: a legal framework established by the directives preceding Barbarossa then relayed on the ground by figures of local authority, and a powerful socio-economic resentment of the non-Jewish population towards of its neighbors, linked to the professions exercised by the Jews, reinforced by the economic crisis of the 1930s and the anti-Semitic policies of the Polish government. Within days, the Jews of Eastern Galicia were deprived of all rights, trapped in an area quickly absorbed by the Nazi administration and had to survive amid a hostile local population.

Keywords : Holocaust, pogroms, Eastern Galicia, Poland, Ukraine, antisemitism

Table des Matières

REMERCIEMENTS **3**

RESUME ET MOTS-CLEFS **4**

ABSTRACT AND KEYWORDS **5**

TABLE DES MATIERES **6**

INTRODUCTION **10**

I. SITUATION AU 22 JUIN 1941 ..... **29**

A. PORTRAITS DE LA GALICIE ORIENTALE 30

1. Un territoire de confins, théâtre des violences du début XXème siècle *30*

2. Une région multiethnique : l'épineuse question des nationalités *37*

3. Fractures spatiales *48*

4. Clivages socio-professionnels *74*

5. Les tensions du monde rural *100*

6. L'hostilité religieuse *120*

7. La question politique *125*

B. LE DEBUT DE LA GUERRE (1939-1941) 131

1. Brève occupation de la Galicie orientale *131*

2. Expériences du régime soviétique *136*

3. Préparatifs dans le Reich *144*

II. PREMIERS MASSACRES EN GALICIE ORIENTALE **155**

A. LES PREMIERES HEURES DE L'INVASION 156

B. TUER LES JUIFS, UN ACTE DE GUERRE ? MASSACRES DANS LA ZONE DE FRONT ET IMPLICATION DE LA WEHRMACHT 162

1. La psychose du franc-tireur *165*

2. « Blitzpogromen » et destruction de la religion juive *175*

3. Wehrmacht et nouvelle administration locale *194*

4. Perspectives : Rupture ou continuité des crimes de la Wehrmacht ? *199*

C. INTERVENTION DE L'EINSATZGRUPPE C 201

1. Le Sonderkommando 4a en renfort à Sokal *201*

2. L'Einsatzkommando 6 à Dobromil *230*

D. CONCLUSION 255

III. 1ER-11 JUILLET 1941 : LE TEMPS DES POGROMS **257**

A. LE CONTEXTE 258

1. Vue d'ensemble 258
2. Heydrich et Himmler 260
B. L'ELIMINATION POLITIQUE 263
1. La réunion du comité ukrainien 266
2. Mises en scène du changement de pouvoir 271
3. L'assassinat des cadres soviétiques 274
C. UNE REVANCHE SPATIALE 277
1. Les campagnes à l'assaut des villes 277
2. L'exemple du pogrom de Borislav 279
3. L'extermination des Juifs des campagnes 282
D. VENGEANCE SOCIO-PROFESSIONNELLE 291
1. L'assassinat des patrons juifs 291
2. « Mettre les Juifs au travail » 293
3. L'élimination des intellectuels juifs 295
E. LA DIMENSION RELIGIEUSE 299
1. Les victimes juives religieuses 299
2. Une grille de lecture religieuse 303
3. Le rôle des prêtres 305
F. L'ECONOMIE DU POGROM : LE PILLAGE 311
G. LES FEMMES JUIVES 314
H. LES PROCEDES CRIMINELS : ENTRE DESHUMANISATION ET SPECTACLE 318
1. L'usage des cours d'eau 318
2. Spectacles macabres 321
I. LES ROLES DES VOISINS 325
1. Les participants aux pogroms 325
2. La foule 336
3. Les femmes 341
4. Les voisins, entre actes solidaires et inaction 348
J. LA PARTICIPATION DES OCCUPANTS 352
1. Les envahisseurs allemands 352
IV. LES LENDEMAINS 365
A. L'EFFONDREMENT DE LA POPULATION JUIVE 366
1. Enterrer les morts 366
2. Un brutal changement de statut 369
3. L'effondrement économique et social 371
B. MISE EN PLACE DES STRUCTURES D'OCCUPATION 374
1. Prise de possession de l'espace 374

2. La Sipo/SD s'installe 375

C. LES NOUVELLES LEGISLATIONS ANTISEMITES 379

D. L'EINSATZGRUPPE C POURSUIT LES EXECUTIONS DE JUIFS SUR D'AUTRES TERRITOIRES 386

CONCLUSION 388

TABLE DES ILLUSTRATIONS 397

SOURCES 404

BIBLIOGRAPHIE 411

INDEX DES NOMS 435

INDEX DES LIEUX 438

Introduction

Dans la nuit suivant l'arrivée des forces allemandes à Bousk, le 1er juillet 1941, la famille Hecht fut surprise par des coups frappés aux portes et aux fenêtres : « Ouvrez la porte, Jyd ! Jyd ! », crie-t-on en ukrainien. « Il est difficile d'expliquer le venin que draine le mot « Jyd » [*Жид*, ndt] avec lui. Il signifie « moins qu'humain » ; il signifie « tu es une vermine » ; il signifie « je peux t'écraser et te tuer ; tu es sale ; tu as tué le Christ, mon Dieu ; et je dois te tuer[1]. » La peur fit son entrée fracassante dans les maisons des Juifs de la ville et de Galicie orientale.

De toutes les zones franchies par les unités du Reich, la Galicie orientale avait un statut particulier à bien des égards. Anciennement polonaise, elle contenait en son sein trois fortes minorités – polonaise, ukrainienne et juive –dotées d'une identité forte et dont découlait les répartitions spatiales, économiques et socio-professionnelles. L'invasion et l'occupation allemande se superposèrent aux vives tensions entre les différentes nationalités. La Galicie orientale était également une région où la pauvreté côtoyait la misère, principalement agricole et dotée de petites industries sans grande envergure, à l'exception peut-être des gisements de pétrole des environs de Borislav. Des centaines de milliers de Juifs et d'Ukrainiens de la région émigrèrent vers l'Amérique à partir des années 1880.

L'histoire de cette région était également spécifique : sa position géographique la ballotta d'un régime à l'autre en l'espace de quelques décennies. De 1917 à 1941 elle connut cinq régimes successifs : l'Empire austro-hongrois, une brève République populaire ukrainienne, la Deuxième République de Pologne, la R.S.S. d'Ukraine, puis l'occupation allemande accompagnée de son incorporation dans le Gouvernement général de Pologne en tant que *Distrikt Galizien* le 1er août 1941, au bout de quarante jours d'occupation.

D'autre part, la Galicie orientale abritait une des plus dense population juive au monde : environ 570000 Juifs y habitaient en juin 1941[2]. La violence à leur égard fut immédiate. Les quarante premiers jours de la guerre germano-soviétique entraînèrent l'assassinat d'environ 20000 Juifs dans cette région, lors de pogroms et d'exécutions, ainsi que la mise au ban de la société de l'ensemble de la population juive, en proie à de constantes humiliations, à des travaux forcés avilissants, à l'arbitraire des nouveaux détenteurs du pouvoir, à la faim, à la précarité et à une législation antisémite harassante. Ainsi, au passage de la région au sein de l'administration civile allemande, les Juifs de Galicie orientale étaient à la merci complète de l'occupant et de ses collaborateurs locaux.

[1] Thomas T. Hecht, *Life Death Memories*, Leopolis Press, 2002, p.61-62.
[2] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944 : Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, R. Oldenburg Verlag, Munich, 1997, p.44.

Du jour au lendemain, les Juifs passèrent du statut de citoyens soviétiques à part entière à celui de cible permanente et de persécutés, tant physiquement que législativement. Du jour au lendemain, des soldats de la Wehrmacht et d'autres unités militaires alliées, des hommes de l'Einsatzgruppe C et d'autres formations de police massacrèrent des civils juifs par centaines. Du jour au lendemain, des paysans déferlèrent sur les villes, menant la chasse aux Juifs. Du jour au lendemain, des voisins assassinèrent leurs voisins. Le 22 juin 1941 fut un point de bascule d'une brutalité et d'un bouleversement inouï, pour chacun des habitants de la région et pour les envahisseurs. La guerre d'anéantissement promise par Hitler était en route et eut des répercussions immédiates. Afin de saisir au mieux cet instant de bascule, nous avons choisi de resserrer notre étude dans une brève période, courant du 22 juin 1941 au 1er août 1941, date à laquelle la région intègre l'administration civile allemande. Ces quarante jours nous permettent d'analyser la première vague de violences perpétrées contre les Juifs de la région et leurs lendemains immédiats.

- *L'historiographie*

L'une des plus violentes et des plus marquantes manifestations de persécutions de Juifs durant cette période fut le pogrom. L'historien Andrzej Żbikowski dénombre environ 35 pogroms en Galicie orientale durant la période juin-juillet 1941[3]. Les recherches plus récentes d'Alexander Kruglov, s'appuyant sur un panel de sources plus larges, revoient ce chiffre à la hausse : 143 localités de Galicie orientale furent concernées par des violences commises contre les Juifs[4]. Dieter Pohl envisage le chiffre de 12000 victimes juives des pogroms[5] – mais il est en réalité très compliqué de détacher un nombre de victimes juives d'une forme de violence parmi d'autres. Environ 20000 Juifs furent assassinés en Galicie orientale entre le 22 juin et le 1er août 1941, soit environ 3% de la population juive de la région[6]. Au regard du caractère fragmentaire des sources, ces chiffres sont probablement en deçà de la réalité. Cette courte période fut vécue comme une déflagration pour l'ensemble de la population juive de Galicie orientale, qui perdit

[3] Andrzej Żbikowski, « Lokalne pogromy w czerwcu i lipcu 1941 roku na wschodnich rubiezach II Rzeczypospolitej », *Biuletyn Żydowski Instytut Historyczny*, no. 162-163, 1992, p.12.
[4] Alexander Kruglov, « Pogromy v Vostotchnoï Galitsii letom 1941 g. : organizatory, outchastniki, maschtaby i posledstviia », dans A.R. Diukov et O.E. Orlenko (dir.), *Voïna na ounitchtojenie. Natsistskaïa politika guenotsdida na territorii Vostotchnoï Evropy. Materialy mejdounarodnoï naoutchnoï konferentsii*, Moscou, 26-28.4.2010, p.324-341.
[5] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944 : Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, R. Oldenburg Verlag, Munich, 1997, p.67.
[6] Alexander Kruglov, « Pogromy v Vostotchnoï Galitsii letom 1941 g. : organizatory, outchastniki, maschtaby i posledstviia », dans A.R. Diukov et O.E. Orlenko (dir.), *Voïna na ounitchtojenie. Natsistskaïa politika guenotsdida na territorii Vostotchnoï Evropy. Materialy mejdounarodnoï naoutchnoï konferentsii*, Moscou, 26-28.4.2010, p.324-341.

en quelques jours, voire en quelques heures, son statut de citoyens à part entière, disposant des droits humains élémentaires, pour devenir une cible permanente, voire un sujet à exterminer.

Le pogrom, cette arme terrible, impliquant la population locale, sous l'impulsion d'éléments allogènes, fracturait les liens établis, brisait la confiance, piétinait les notions de respect, de cordialité, d'hospitalité, de voisinage, en somme toutes les normes sociales permettant le bon fonctionnement d'une localité. Les pogroms, orchestrés en sous-main par les Allemands, clairement sollicités au plus haut niveau du Reich, furent particulièrement nombreux en Galicie orientale entre le 1er et le 11 juillet 1941. Comme le rappelle Peter Longerich, les pogroms ou « actions d'autoépuration » furent ordonnées par Heydrich à au moins trois reprises dans le courant du mois de juin et au début du mois de juillet aux chefs des Einsatzgruppen et aux HSSPF, les représentants d'Himmler sur le terrain[7]. Ils s'appuyèrent sur les réseaux de l'OUN pour diffuser et organiser cette mesure[8]. Les Allemands étaient les metteurs en scène discrets de pogroms ayant lieu sur la place publique, sous le titre de libération du joug judéo-bolchevique, dont ils devenaient les spectateurs. L'argument politique du « judéo-bolchevisme », en quelque sorte sorti du chapeau à partir du 30 juin 1941 et la découverte de cadavres dans les prisons du NKVD, n'étaient pas suffisants pour soulever les foules contre les Juifs dans toute la Galicie orientale. Les leaders qui excitèrent les populations locales brandirent cet argument, en somme concordant parfaitement avec la propagande nazie, mais l'élan de la population locale à l'encontre des Juifs reposa sur d'autres socles que le socle politique, cherchant les racines de la violence et de la haine de l'autre dans la vengeance sociale et l'hostilité religieuse, présentes dans ces sociétés de manière beaucoup plus durable que la politique et les changements successifs de régimes. Selon John-Paul Himka, la concentration des lieux de pogrom – autour des prisons notamment – laisse entendre une organisation bien planifiée d'en haut[9]. Il reprend les travaux de Paul R. Brass affirmant que les pogroms nécessitent en amont une organisation, ainsi qu'un soin à montrer son caractère pseudo spontané[10]. Plus qu'en Lituanie, ou que dans la région de Bialystok, ou encore qu'en Volhynie et en Bucovine voisines, ils prirent des proportions telles que rares furent les villes de Galicie orientale à échapper à ce déferlement de violences. Le pogrom de Lvov, étroitement lié à la découverte de cadavres de victimes du NKVD dans les prisons par le récit nazi, fut immortalisé

[7] Peter Longerich, *Himmler*, vol. 2, Perrin, Collection Tempus, Paris, 2013, p.198.
[8] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944 : Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, R. Oldenburg Verlag, Munich, 1997, p.57.
[9] John-Paul Himka, « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011.
[10] Paul R. Brass (dir.), *Riots and Pogroms*, Macmillan Press, Houndmills et Londres, 1996.

par les prises de vue des membres des compagnies de propagande allemande tout comme par les descriptions des soldats présents sur place.

Les spécificités décrites de cette région aiguisèrent l'intérêt des historiens. L'une des questions encore actuelles concerne la superposition des régimes répressifs soviétique et nazi dans la région, et de l'impact des crimes des Bolcheviques dans la région sur la persécution des Juifs non seulement par les autochtones mais aussi par les envahisseurs du Reich. En d'autres termes, il s'agit de déterminer le rôle du concept de « judéo-bolchevisme » comme moteur des massacres des Juifs. Bogdan Musiał, historien polonais, lança la thèse selon laquelle les 22 mois de régime soviétique brutal, où les Juifs étaient surreprésentés entraîna la vengeance de la population locale à leur égard. De plus, les macabres découvertes dans les cellules des prisons gérées par le NKVD auraient conduit à une escalade de la violence de la part des envahisseurs allemands et de leurs alliés contre les Juifs[11]. Sans adhérer à ces affirmations radicales de Musiał, Timothy Snyder a avancé l'idée que la superposition des deux régimes brutaux entraîna l'explosion de la Galicie orientale tout comme de la Lituanie ou encore de la Podlachie[12]. En Podlachie, l'exemple le mieux connu fut le pogrom de Jedwabne, étudié par Jan T. Gross. L'historien a précisément démontré qu'on ne pouvait réduire les moteurs du pogrom à une réaction locale au bolchevisme. Il propose « d'approcher l'Holocauste comme un phénomène hétérogène. D'un côté, il nous faut pouvoir en rendre compte comme d'un système, qui a fonctionné conformément à un plan préconçu, quoiqu'en évolution constante. Mais, de la même façon, il nous faut y voir une mosaïque composée d'épisodes discontinus, improvisés par des décideurs locaux et dépendant du comportement non contraint, enraciné dans Dieu sait quelles motivations, de tous ceux qui étaient proches des lieux du crime à l'époque[13]. » John-Paul Himka défend aussi une approche locale des pogroms et premières exécutions de Juifs afin de tenter d'en dégager les mécanismes[14]. L'historien Yehuda Bauer inaugure une piste intéressante, basée sur les relations ville-villages, centre-périphérie, inscrivant ainsi ces violences dans une histoire plus longue, aux racines plus profondes, ancrées dans un territoire local et socio-économique[15]. Cette dimension socio-économique est prônée également par

[11] Bogdan Musiał, *'Konterrevolutionäre Elemente sind zu erschiessen.' Die Brutalisierung des deutsch-sowjetischen Krieges im Sommer 1941*, Propyläen, Berlin, 2000.
[12] Timothy Snyder, *Terres de sang*, Gallimard, 2012
[13] Jan T. Gross, *Les Voisins : 10 juillet 1941 un massacre de Juifs en Pologne,* (trad. Pierre-Emmanuel Dauzat)., Fayard, 2002, p.113.
[14] John-Paul Himka, « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011, p.209.
[15] Yehuda Bauer, « Buczacz and Krzemieniec : The Story of Two Towns During the Holocaust », *Yad Vashem Studies*, 33 (2005), p.245-306.

Omer Bartov, afin de saisir les interactions entre les différents groupes – Juifs, Polonais, Ukrainiens – à travers une étude locale, celle de Boutchatch, depuis les temps modernes[16]. Wendy Lower suggère quant à elle de s'inspirer de la thèse de Saul Friedländer d'un antisémitisme rédempteur pour ajouter la dimension religieuse des pogroms[17].

Les pogroms et les premières exécutions furent organisés et perpétrés par de nombreux acteurs, mais dont les principaux instigateurs furent identifiés par Dieter Pohl[18] et Kai Struve[19] : les forces du Reich et les nationalistes ukrainiens, ces derniers constituant des relais locaux pour donner l'impulsion des pogroms, mais aussi pour guider les occupants dans l'identification et l'arrestation des premières victimes juives. John-Paul Himka suggère également une organisation des pogroms planifée en haut lieu, au regard par exemple des lieux des pogroms, concentrés autour des prisons à Lvov.

Tous ces historiens ont tracé la voie d'une étude régionale des premières violences commises contre les Juifs en Galicie orientale. Certains ont concentré leurs recherches sur les instances nazies, sur l'OUN, en somme sur les bourreaux. Kai Struve a livré une somme extrêmement précieuse sur les événements de l'été 1941 en Ukraine de l'Ouest, dans laquelle nous avons puisé des informations très utiles. L'étude que nous proposons ici complètera, nous l'espérons, ce travail, en abordant ces violences par le biais des individus et des groupes, à l'échelle la plus basse : celle de l'homme. D'autres ont proposé des études d'une ville : Boutchatch pour Omer Bartov, et bien sûr Lvov, capitale sur laquelle se concentrent les travaux de John-Paul Himka ou encore de Christoph Mick[20]. La présence étude souhaite s'inscrire dans cette dynamique, en proposant une histoire de ces premières violences à travers l'expérience et les représentations des hommes et des femmes qui furent concernés, quel que fut leur degré d'implication, du bourreau à la victime, de l'assassinat à l'entraide, de la dénonciation au pillage. L'étude des individus et des groupes pourront amener à développer de nouvelles hypothèses de recherche quant aux motivations et aux représentations qui furent en jeu. Hélène Dumas, spécialiste du génocide des Tutsi au Rwanda, fait aussi le choix d'un « regard porté 'au ras du sol' produi[sant] des effets de connaissance majeurs : les pratiques permettent de lire les imaginaires qui leur

[16] Omer Bartov, *Anatomie d'un génocide. Vie et mort dans une ville nommée Buczacz*, Plein Jour, 2021.
[17] Wendy Lower, « Pogroms, mob violence and genocide in western Ukraine, summer 1941: varied histories, explanations and comparisons », *Journal of Genocide Research*, 13 :3, 2011, p.217-146.
[18] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944*, Munich, 1996.
[19] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft, Ukrainischer Nationalismus, Antijudische Gewalt: Der Sommer 1941 in Der Westukraine*, De Gruyter Oldenbourg, Berlin, 2015.
[20] Christoph Mick, *Lemberg, Lwów, L'viv, 1914-1947: Violence and Ethnicity in a Contested City*, Purdue University Press, 2015.

donnèrent sens[21]. » Comment des hommes et des femmes basculèrent, en l'espace de quelques heures, du statut de voisins à celui de bourreaux ou de victimes ? Doit-on envisager le 22 juin 1941 comme une transition vers l'extermination ou une escalade foudroyante de la violence envers les Juifs des territoires de l'Est ? Quel rôle jouèrent les représentations des uns et des autres dans le déchaînement de violence ? Quels furent les moteurs des premiers crimes commis contre les Juifs de Galicie orientale ?

L'étude de la Galicie orientale pourrait dégager les tendances globales des violences commises dans la région, ainsi que les spécificités locales liées aux initiatives des individus et groupes impliqués dans les pogroms. Les premières semaines de l'Opération Barbarossa laissèrent une liberté d'action envers les Juifs, dans le choix des victimes par exemple, chose valable aussi bien pour les commandos des Einsatzgruppen que pour les pogromistes locaux, ainsi que dans les moyens employés. La période est marquée par la liberté de participer ou non aux violences contre les Juifs, d'en choisir même la forme (dénonciation, arrestation, sélection, pillage, assassinat, viol, passage à tabac), de les déclencher ou non. Cette liberté était valable aussi bien pour la population civile locale que pour les soldats allemands, slovaques, hongrois, roumains. Les protagonistes et leur expérience seront au cœur de notre étude, ainsi que les modalités du crime. A défaut d'avoir accès aux pensées et motivations profondes de chaque personne impliquée dans ces violences, nous verrons ce que le crime peut nous apprendre de ses auteurs. Nous avons choisi d'étudier toutes les formes de violence, pas seulement les assassinats, ainsi que d'inclure les violences dont furent victimes les non-Juifs durant cette période et dans cette région, éclairantes pour les motifs mis en valeur et en comparaison avec les violences commises contre les Juifs.

- *Les sources*

La démarche d'aborder ces premières violences à travers les expériences de tous et l'analyse des crimes nécessita la consultation de nombreux corpus d'archives, très disparates, livrés dans diverses langues, à différentes époques.

Pour fournir un cadre à notre étude, nous avons utilisé les documents produits par les différents organes nazis impliqués dans l'élimination des Juifs sur les territoires soviétiques. Les *Ereignismeldungen UdSSR* ont été utilisés pour plusieurs aspects. Il s'agit de compilations de rapports des Einsatzgruppen envoyés à Berlin. Ils indiquent les positions et les déplacements

[21] Hélène Dumas, *Le génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, L'Univers historique, Seuil, 2014, p.241.

des Einsatzgruppen, de leurs Sonder- et Einsatzkommandos. A la demande d'Heydrich, ces rapports sont extrêmement réguliers. Heydrich, Himmler, et sans doute Hitler, reçoivent directement ces rapports, et gardent donc quasi quotidiennement un œil sur les opérations de ces Einsatzgruppen. Ils comportent également des textes de renseignements généraux, autre prérogative de ces groupes. Ils concernent la situation économique, industrielle, agricole, culturelle et politique d'une région, ou d'un groupe – Volksdeutschen, Ukrainiens… Ils sont autant d'illustrations de la perception nazie de la guerre à l'Est, élément que Christian Ingrao a souligné[22]. Ces rapports étaient reçus à Berlin et compilés dans les bureaux de la Sipo/SD avant d'être transmis aux plus hauts dignitaires concernés. Nous ne disposons pas des rapports initiaux rédigés par les membres des Einsatzgruppen. Ces EM UdSSR sont des documents officiels nazis, certes secrets, mais distribués et lus en haut lieu – il y eut suffisamment de copies pour nous parvenir. A ce titre, ces documents doivent être utilisés et analysés comme des rapports envoyés au plus haut sommet de l'État, avec tout ce que cela suppose d'arrangements, de conformité aux résultats réclamés, de concorde avec le récit officiel et le vocabulaire de rigueur. Les éléments de langage utilisés révèlent la grille de lecture nazie des événements, comme la découverte des cadavres dans les prisons d'une NKVD, le lien permanent fait entre Juifs et Bolcheviques, la présentation quasi systématique des exécutions de Juifs comme des représailles. Ces EM UdSSR sont confrontés aux autres sources disponibles.

Les documents produits par les nazis concernant l'élimination des Juifs soviétiques sont extrêmement minces : la plupart furent détruits ou disparurent dans le tourbillon de la guerre. Un certain nombre d'ordres furent également donnés oralement, dans ce souci de ne pas laisser de traces. Néanmoins, malgré les précautions prises, plusieurs directives nous sont parvenues, ainsi que des bribes de correspondances, produites par l'armée allemande ou les instances de la Sipo/SD. Pour compléter ces sources parcellaires et fournir un cadre solide à l'étude, nous avons eu recours aux travaux de Felix Römer[23], Christian Baechler[24], Christopher Browning[25] sur les ordres et les préparatifs l'Opération Barbarossa et de la Solution finale, de Hannes Heer sur l'implication de la Wehrmacht dans les pogroms, et plus largement des apports de Wolfram

[22] Christian Ingrao, *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, 2010, p.349.
[23] Felix Römer, *Der Kommissarbefehl: Wehrmacht und NS-Verbrechen an der Ostfront 1941/42*, Paderborn, Schöningh Verlag, 2008.
[24] Christian Baechler, *Guerre et exterminations à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital, 1933-1945,* Ed. Tallandier, Texto, 2016.
[25] Christopher Browning, *The Evolution of Nazi Jewish Policy September 1939-March 1942,* Arrow, Londres, 2005.

Wette[26], de Christian Hartmann[27], d'Omer Bartov[28] et de Dieter Pohl[29] sur le rôle fondamental joué par l'armée allemande dans l'extermination des Juifs à l'Est. A cela s'ajoute les recherches capitales de Jochen Böhler sur la campagne de Pologne en 1939[30].

Durant la Seconde Guerre mondiale, entre 30 et 40 milliards de lettres et de colis transitèrent par la Feldpost. Le Museumsstiftung Post und Telekommunikation de Berlin rassemble plusieurs dizaines de milliers de correspondances des soldats allemands, dont une grande partie fut envoyée depuis le front de l'Est. Les lettres rédigées par les soldats engagés en Ukraine de l'Ouest dans les premiers jours du conflit révèlent l'état d'esprit des combattants et leur conception de cette guerre, des Juifs et de leur engagement. Les ouvrages de Michaela Kipp[31], d'Omer Bartov, de Nicholas Stargardt[32] complètent l'usage de ces lettres.

Sans doute plus intimes, plus personnels, plus profonds, les journaux intimes n'ont pas le même enjeu que les correspondances destinées aux proches, et soumises par ailleurs à la censure. Très peu ont traversé les années de guerre. Le journal de Felix Landau est une source précieuse car unique, et produite par un membre de l'Einsatzgruppe z.b.V., concernant directement notre sujet. L'éclairage qu'il apporte sur le quotidien d'un homme devenu tueur de Juifs à Lvov et à Drogobytch est capital.

On déplore la disparition de la plupart des documents rédigés par les Juifs durant l'occupation nazie. Seule une poignée de lettres et de journaux nous sont parvenus. Parmi eux se trouve le journal intime de Rozycki, Juif de Varsovie résidant à Lvov en juin-juillet 1941, source primordiale pour saisir sa perception des événements, ses craintes, et le basculement de son quotidien dès le départ des Soviétiques de la ville. Il est également un précieux témoin du pogrom de Lvov. Le journal intime de Kazimiera Poraj, Polonaise mariée à un Juif et habitant à Lvov nous livre également un autre angle de perception et d'expérience des premières violences. Roman Kravtchenko relate aussi dans son journal intime les premières violences commises contre les Juifs à Kremenets, du point de vue d'un adolescent russe. Ces sources nous

[26] Wolfram Wette, *Les crimes de la Wehrmacht*, Perrin, 2009.
[27] Christian Hartmann, *Wehrmacht im Ostkrieg: Front und militärisches Hinterland 1941-1942*,Walter de Gruyter, 2010.
[28] Omer Bartov, *L'armée d'Hitler : La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Hachette Littératures, coll. Pluriel, 2003.
[29] Dieter Pohl, *Die Herrschaft der Wehrmacht. Deutsche Militärbesatzung und einheimische Bevölkerung in der Sowjetunion 1941-1944*, Fischer Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2011.
[30] Jochen Böhler, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Fischer Tagebuch Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2006.
[31] Michaela Kipp, *Grossreinemachen im Osten. Feinbilder in deutschen Feldpostbriefen im Zweiten Weltkrieg*, Campus Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2014.
[32] Nicholas Stargardt, *La Guerre allemande : Portrait d'un peuple en guerre 1939-1945*, La Librairie Vuibert, 2017.

livrent l'expérience brute de chacun dans les premiers jours de la guerre et des persécutions des Juifs.

Créée en 1942, la Commission extraordinaire d'État soviétique avait pour mission d'enquêter et de répertorier les crimes et les dégâts causés par les troupes nazies d'occupation et leurs collaborateurs locaux. Elle intervenait quelques jours ou semaines après la libération des localités. Les enquêteurs interrogeaient les habitants, rédigeaient des actes. Les fosses communes étaient parfois ouvertes, les corps exhumés et on procédait à une identification des victimes, ainsi qu'à des analyses médico-légales pour déterminer le procédé d'exécution, la date, l'âge de la victime. Les résultats de ces enquêtes ont été rédigés sur le terrain, puis un échelon administratif supérieur les recueillait, les tronquait ou non, et envoyait la dernière version à la Commission centrale. Les rapports de la TchGK sont très inégaux, notamment en raison du nombre élevé de personnes ayant mené les enquêtes et de l'immense territoire à couvrir. Les Commissions des *oblasti* de Lvov, Drogobytch, Tarnopol et Stanislavov sont relativement peu fournies au regard du nombre considérable de victimes juives et des nombreuses exécutions qui s'y déroulèrent, en comparaison avec des *oblasti* plus à l'est. Elles ont été rédigées en 1944 et 1945. Elles comportent généralement des témoignages d'habitants juifs et non-Juifs des localités, des actes résumant les événements dans telle bourgade, parfois des listes de victimes juives – et parfois elles ne comportent que cela, des listes de personnes déportées aux travaux forcés en Allemagne. Quand une exhumation a été faite, un rapport de la médecine légale est joint. Parfois, un simple tableau renseigne le nombre de victimes par village dans un district, comme pour le district de Boukatchovtsy, dans l'oblast de Stanislavov. On déplore dans certains cas l'absence de toute information concernant des localités importantes, comme Skhodnitsa, à l'ouest de Borislav. Néanmoins, des enquêtes ont été minutieusement menées dans des villes comme Drogobytch, Zolotchev, Zbaraj, et bien d'autres bourgades.

Dans la mesure où la TchGK a mené ses enquêtes dans les jours ou semaines qui suivirent la libération des districts, elle est une source extrêmement riche d'informations. Les personnes interrogées font appel à des évènements très récents ; elles sont alors capables de citer des victimes, des bourreaux, des rues, décrire avec précision des événements. La TchGK fournit un tableau complet et détaillé des quelques années d'occupation de villes de Galicie orientale. Des témoins et des rescapés juifs décrivent notamment les pogroms de juillet 1941, du point de vue de leur expérience. Il est parfois possible de cartographier ces pogroms grâce aux indications géographiques fournies.

La question de la place de la propagande soviétique s'est posée. Les rédacteurs ont usé d'une terminologie en accord avec l'idéologie du régime : ils parlent « d'envahisseurs germano-fascistes », de « bêtes féroces. » Mais, au-delà du vocabulaire, les informations se recoupent avec d'autres sources, quand cela est possible, et demeurent cohérentes. La principale interrogation – et elle est valable pour toutes les sources – a trait au nombre exact de victimes, qui peut varier d'un document à l'autre. Toutefois, même si l'on peut suspecter la TchGK de gonfler les chiffres pour obtenir davantage de réparations, c'est sans doute elle qui a eu l'accès aux chiffres les plus proches de la réalité, en raison de sa proximité géographique et temporelle avec les événements. Un autre point fait défaut à la TchGK : l'absence évidente de toute mention des découvertes macabres dans les prisons du NKVD. Ces documents sont majoritairement rédigés en russe, parfois en ukrainien, souvent en écriture manuscrite, apparentant la lecture à une minutieuse entreprise de déchiffrage.

Entre 1944 et 1950, le Comité central des Juifs en Pologne (CKZP) a recueilli environ 7 200 témoignages de survivants juifs. Nombre d'entre eux concernent le sort des Juifs de Galicie orientale, et les premiers paragraphes sont souvent consacrés aux violences commises au début de l'occupation allemande. La quasi-totalité de ces témoignages sont en polonais, ou bien traduits de l'hébreu ou du yiddish vers le polonais. Il faut également mentionner les témoignages de rescapés juifs recueillis par les divers Comités centraux des Juifs libérés basés en Allemagne et en Autriche. Par exemple, le Département juridique du Comité central des Juifs libérés à Munich enregistra des déclarations de survivants entre 1946 et 1951, dans le but de retrouver des collaborateurs locaux en fuite avant leur émigration hors d'Europe et de les traduire en justice. Ces témoignages, en polonais et en allemand, fournissent aussi bien l'histoire personnelle du survivant que des informations sur le parcours des bourreaux.

Un corpus essentiel fut constitué à partir du début des années 1960 : Les dépositions des dossiers d'instruction des procès allemands d'après-guerre contre les criminels nazis ont été largement utilisés. Nous avons consulté toutes les dépositions contenues dans le dossier du Sonderkommando 4a, Einsatzkommando 4a, Einsatzkommando 5 et Einsatzkommando 6. De plus, des dossiers concernant le KdS Lemberg ou certaines *Kreishauptmannschaften* du Distrikt Galizien contenaient également des informations précieuses sur le début de l'occupation allemande de la région. Ces dossiers comportent des dépositions d'accusés, d'anciens membres de l'Einsatzgruppe C et de ses commandos comparaissant en tant que témoin, de soldats de la Wehrmacht, de survivants juifs, parfois de civils allemands déjà sur place à l'été 1941. Les dépositions d'anciens membres de l'Einsatzgruppe C présentent de nombreux obstacles :

mensonges, omissions, arrangements, oublis. Néanmoins, la confrontation des dépositions permet de dégager des méthodes d'arrestations, de rassemblement des victimes juives, procédés d'exécution, mais aussi des parcours personnels, des dynamiques de groupes. Même leurs techniques de défense face à la justice peuvent être très instructives. Nous avons également étudié des dépositions de chefs des Einsatzgruppen lors de leur procès à Nuremberg, notamment les déclarations de Paul Blobel, chef du SK4a. Ralph Ogorreck a fourni un important travail de contextualisation des procès de chacun des commandos de l'Einsatzgruppe C et souligné les incohérences des partis-pris des différents parquets, notamment concernant l'existence d'un ordre initial d'extermination des Juifs donné au déclenchement de l'Opération Barbarossa[33].

Les dossiers diffèrent d'un commando à l'autre. Les dépositions des membres du SK4a sont, dans l'ensemble, riches en informations, relativement denses et dévoilent même l'implication directe du dépositaire. Celles de l'EK5 et de l'EK6 s'inscrivent dans une démarche plus défensive, minimisant les implications tout en reconnaissant la participation à des exécutions de civils. En revanche, les hommes de l'EK4b sont, la plupart du temps, mutiques, réfutent leur implication dans des fusillades, voire nient avoir eu connaissance d'exécutions de Juifs en territoire soviétique. Ces différents sont probablement dues à leurs stratégies de défense.

Les Livres du Souvenir (*Yizkor*), rédigés principalement dans les années 1950-70, publiés en Israël, constituent une source majeure. Une large partie d'entre eux ont été traduits en anglais, et nous avons également consulté les pages non traduites en yiddish ainsi qu'en hébreu. Les récits de ces recueils sont consacrés à une *kehilla*, communauté juive, souvent dans une ville ou grosse bourgade, et aux villages alentours dépendant de cette *kehilla*. Les auteurs sont des personnes originaires de ces lieux ; certains ont quitté la Galicie avant la guerre, d'autres sont des rescapés. Les descriptions de la vie d'avant-guerre, des relations entre Juifs et non-Juifs, de la situation socio-économique, des coutumes juives locales sont extrêmement précieuses. Les récits comblent aussi les lacunes de certaines pages de la TchGK, évoquant les pogroms dans les petits villages, relatant le destin isolé d'une famille juive.

A partir de 1994, la USC Shoah Foundation a recueilli près de 52000 témoignages de survivants de la Shoah. Plusieurs centaines d'entre eux concernent la Shoah en Galicie orientale. Ils permettent de se pencher sur l'expérience individuelle de chaque survivant, leurs rapports à leur propre identité, à leur localité, à leurs voisins. L'importance du temps écoulé entre les événements et les interviews peut conduire à des omissions ou à altérations de la mémoire. La

[33] Ralph Ogorreck, *Les Einsatzgruppen. Les groupes d'intervention et la « genèse de la solution finale »*, Calmann-Lévy, 2007, p.89-99.

période d'avant-guerre a pu être aussi idéalisée, au regard des événements de la Shoah. Ces récits ne peuvent combler le trou béant laissé par les victimes dont l'expérience ne nous est parvenue que par d'infimes et rares témoignages griffonnés dans des journaux intimes ou des lettres d'adieux.

Le corpus de témoignages recueillis par Yahad – In Unum constitue une source particulière. Elle permet d'inclure dans l'étude les voix des habitants ukrainiens – ainsi que polonais – de Galicie orientale. Leur parole est fondamentale pour fournir l'expérience des locaux non-Juifs des persécutions et des massacres des Juifs, mais aussi de leur vision des Juifs avant la guerre. Ces témoignages sont une clef essentielle pour appréhender la question de la participation locale à toutes les étapes de la persécution des Juifs, de l'aide à l'assassinat, du silence à la dénonciation, de l'arrestation au pillage. Une telle recherche à niveau de l'homme ne pouvait se faire sans intégrer la parole de la population locale non juive. Depuis 2004, l'association Yahad – In Unum se rend dans les villes et villages d'ex-Union soviétique. Les équipes interviewent des habitants ukrainiens, russes, biélorusses, etc., ayant assisté à l'extermination de leurs voisins juifs. Ces entretiens, filmés, s'accompagnent d'une minutieuse enquête de terrain, visant à reconstituer les étapes du crime, repérer les anciens lieux de vie des Juifs de la localité, localiser les emplacements des ghettos, sites d'exécution, fosses communes, ainsi que les lieux de pouvoir locaux (siège de la Kommandantur, de la police locale). Toutes ces informations récoltées sur place sont analysées à la lumière de nombreuses archives consultées en amont. L'ensemble des 427 interviews enregistrées dans les régions actuelles de Lviv, Ivano-Frankivsk et Ternopil entre 2008 et 2019 furent utilisées pour la présente étude. Au cours des dix années passées au sein de Yahad – In Unum, en tant que chercheuse, nous avons eu l'opportunité de travailler largement et en profondeur avec ce matériel, et même contribué à le constituer, lors notamment de trois séjours de recherche en Galicie orientale. Nous avons ainsi pu interviewer directement 137 habitants et enquêter dans 71 localités. Cette expérience de terrain fut fondamentale dans l'approche de cette thèse. Elle permit de saisir les enjeux locaux, sociaux, territoriaux, culturels. Elle ancra l'histoire dans une géographie, dans des dynamiques spatiales et culturelles. Le corpus des témoignages de Yahad – In Unum présente aussi des limites, dont nous avons eu d'autant plus conscience que nous avons participé à son élaboration. Nous nous trouvons confrontés aux difficultés liées à l'âge – la date de naissance moyenne de ces personnes interviewées est 1928, aux défauts de mémoire, à la déformation des souvenirs par le temps et les discours environnant, aux mensonges, aux omissions, aux approximations. Pourtant, malgré les sept décennies séparant l'interview des événements, il est passionnant de

voir quels sont les détails qui demeurent, le nom des voisins juifs qui restent, les gestes, les allures, les paroles, les actes. Au même titre que les autres sources, les témoignages de Yahad – In Unum sont confrontés aux autres documents disponibles, mais aussi les uns avec les autres. Par ailleurs, les interviews filmées ne rendent pas compte de l'enquête accomplie sur place. Avant, pendant et après les entretiens, l'équipe consulte les archives correspondant à la localité en question et les confronte aux propos qui sont tenus. Pas à pas, elle tente de reconstituer les crimes commis contre les Juifs. Ce travail méticuleux a été réalisé dans 197 localités de Galicie orientale. La méthodologie d'enquête de Yahad – In Unum a donné lieu à une journée d'études à l'INA et en partenariat avec le programme Matrice en 2013[34], ainsi qu'à deux précieux ouvrages de la sociologue Danielle Rozenberg[35]. Malheureusement, un tel corpus n'existe pas pour les anciens voisins polonais des Juifs de Galicie orientale. La plupart des Polonais quittèrent la région à la fin de la guerre. Nous avons toutefois consulté quelques témoignages d'anciens habitants polonais.

Face à un tel corpus, les difficultés ont été nombreuses. Il était à la fois vaste et fragmentaire. Les dépositions des procès nazis d'après-guerre pouvaient contenir des dizaines, voire des centaines de pages sans liens avec notre sujet. Il a fallu jongler constamment d'une langue à l'autre, de l'anglais à l'allemand, au russe, au yiddish, à l'ukrainien, au polonais, à l'hébreu. Le repérage de petits villages a nécessité le recours à des cartes des années 1930. En raison des nombreuses langues consultées et pour uniformiser le propos, nous avons choisi de transcrire vers le français les noms de lieux depuis leur orthographe à la date du 22 juin 1941, soit depuis le russe. Pour les titres d'ouvrages en russe, en ukrainien et en yiddish, nous proposons une transcription française ; pour les titres d'ouvrages en hébreu, nous avons conservé la transcription anglaise.

- *Enjeux*

Le 22 juin 1941 a été et est encore longuement discuté par les historiens comme une date-clef dans le processus d'extermination des Juifs de l'Est. Hitler avait prédit lors de son discours devant le Reichstag le 30 janvier 1939 que le basculement dans une guerre mondiale sonnerait le glas des Juifs d'Europe. De nombreux débats d'historiens portèrent sur la date ou la période

[34] Journée d'études : « Témoins de proximité et représentations des fusillades massives des Juifs sur le territoire soviétique », Paris, 7 juin 2013, INA/Matrice/Yahad – In Unum. http://www.inatheque.fr/medias/inatheque_fr/actu/evenement/programme7juin2013.pdf (consultation du 29.8.2021).

[35] Danielle Rozenberg, *Enquête sur la Shoah par balles, vol.1. Dans les colonies juives de Dniepropetrovsk*, Hermann, 2016 ; *Enquête sur la Shoah par balles, vol. 2. A Rava-Rouska et ses environs (Galicie orientale)*, Hermann, 2016.

à laquelle Hitler et ses subalternes décidèrent et posèrent les bases de l'extermination totale des Juifs du continent. La solution finale fut-elle décidée avant ou après le 22 juin 1941 ? S'agissait-il d'un ordre direct ou de consignes-cadres laissant aux officiers de terrain une marge d'interprétation ? Les historiens se heurtent principalement à un manque de sources écrites contemporaines, mais aussi au fait que nombre de consignes furent distribuées oralement. Philippe Burrin penche par exemple pour une décision prise au mois de septembre 1941 pour l'extermination totale des Juifs d'Europe[36]. Derrière cette question se trouve la problématique de la part d'initiative laissée sur le terrain aux membres des Einsatzgruppen. Les historiens spécialistes de ces unités constatent qu'il existait des décalages d'un commando à l'autre : l'Einsatzgruppe A avait inclus des femmes et des enfants juifs parmi les victimes dès la mi-août 1941, tandis que l'Einsatzkommando 6 n'avait toujours pas fusillé massivement de femmes juives au début du mois d'octobre 1941. S'agissait-il de disparités régionales, de directives différentes, de contextes particuliers, de la marge de manœuvre des hommes sur le terrain ? A défaut de connaître précisément les ordres transmis aux unités de la Wehrmacht et de la Sipo/SD à la veille de l'Opération Barbarossa, l'analyse des premiers massacres perpétrés sur le sol soviétique peut apporter un autre angle d'approche et de nouvelles hypothèses de recherche. Dans cette perspective, nous aborderons de manière comparative les fusillades se déroulant dans les autres régions soviétiques traversées immédiatement par les troupes du Troisième Reich.

Un autre point se trouve au cœur de l'historiographie de la Shoah : le parcours de ces hommes devenus tireurs. Christopher Browning apporte une base solide à la réflexion en étudiant les membres du 101ème bataillon de police, qui participèrent à des fusillades et à des actions de déportation de Juifs, principalement dans la région de Lublin, en Pologne[37]. Il suggère l'importance du groupe, de la sociabilité et de la masculinité. En réponse à cet ouvrage, Daniel Goldhagen étudie le même bataillon mais en tirant des conclusions différentes, en faisant reposer la participation massive à l'extermination sur l'idéologie antisémite et la culture particulière allemandes, mais écartant la question des autres peuples ayant collaboré à la Shoah[38]. Toutefois, il aborde l'idée intéressante d'un volontariat : elle concerne une frange de

[36] Philippe Burrin, *Hitler et les Juifs. Genèse d'un génocide*, Le Seuil, Paris, 1989.
[37] Christopher Browning, *Ordinary Men: Reserve Police Battalion 101 and the Final Solution in Poland.* HarperCollins, New York, 1992 ; *Des hommes ordinaires : Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la Solution finale en Pologne*, Tallandier, Coll. Texto, 2007, pour la version française.
[38] Goldhagen, *Hitler's Willing Executioners : Ordinary Germans and The Holocaust*, Alfred A. Knopf, New York, 1996 ; *Les bourreaux volontaires de Hitler : les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Seuil, Coll. Points, 1998, pour la version française.

la population locale qui s'est livrée à l'assassinat et à diverses formes de persécutions des Juifs lors de pogroms, c'est-à-dire à un moment où le libre-arbitre des autochtones non-juifs était total.

De passionnantes études ont été menées sur les cadres nazis de la Solution finale (Michael Wildt[39], Christian Ingrao[40]). Elles les dépeignent comme des hommes intelligents, capables d'adaptation, d'anticipation, cultivés. Mais cette élite nazie, même si certains cadres sont très présents sur le terrain et interviennent régulièrement dans les opérations de tueries, est relativement éloignée des tueurs dans les rangs des Einsatzgruppen, et encore davantage des pogromistes locaux. Depuis plusieurs décennies, et notamment depuis l'étude de Christopher Browning, il est entendu que la plupart des individus qui participèrent au plus près à la Shoah n'étaient pas des psychopathes ou des sadiques, mais des personnes communes, échantillon de la population générale, se distinguant par leurs actes meurtriers mais pas par leur identité.

Du côté de la psychologie, James Waller affirme que les groupes de tueurs ne sont pas homogènes, ne disposent pas de davantage de traits communs qu'un autre groupe d'humains : « Les bourreaux sont, tout simplement, un échantillon représentatif d'une distribution normale d'êtres humains. (…) Les quelques structures de personnalité qui décrivent l'organisation psychologique d'une majorité de bourreaux (par exemple leur manière de résoudre des problèmes) sont également communes à des millions d'autres individus (…)[41]. » Psychologues et neuroscientifiques continuent de débattre sur les mécanismes en jeu, interrogeant notamment le fonctionnement du cerveau dans le processus meurtrier[42]. Comment expliquer alors que certaines personnes tuent et d'autres non, si on ne peut attribuer ces gestes à l'influence du collectif ou à des traits caractéristiques de la personnalité ? Quels facteurs sont déterminants dans le passage à l'acte criminel ? Dans quelle mesure le contexte peut-il être déterminant ? Ces questionnements nous amèneront à interroger l'entourage des victimes juives et les fondements d'un antisémitisme local.

Les massacres de Juifs se déroulèrent en trois phases, formant une vague dont le pic se situait autour du 3 juillet. La première se déroule du 22 au 27 juin 1941 : des tueries de Juifs sont assurées par les troupes combattantes, dans une proximité spatiale et temporelle immédiate des

[39] Michael Wildt, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamtes*, Hamburger Édition, Hambourg, 2002.
[40] Christian Ingrao, *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, 2010.
[41] James Waller, « Perpetrators of Genocide : An Explanatory Model of Extraordinary Human Evil », *Journal of Hate Studies*, Vol. 1 :1, 2002, p.13.
[42] Itzhak Fried, Gretty Mirdal, Alain Berthoz, (dir.), *The Brains That Pull the Triggers, Syndrome E*, Odile Jacob, 2021.

zones d'affrontement entre les armées allemandes et soviétiques. Elle s'achève avec le déplacement du front vers la Volhynie et l'entrée de l'Einsatzgruppe C et de l'Einsatzgruppe z.b.V. sur le territoire soviétique. A partir du 28 juin, les pogroms et les exécutions de Juifs s'intensifient et s'étendent à toute la région, jusqu'au 11 juillet 1941, date de la fin du pogrom de Tarnopol. Dès lors, les pogroms, à de très rares exceptions comme la « Journée de Petlioura » à Lvov, cessent, seules les exécutions organisées se poursuivent. Les opérations « d'autoépuration » réclamées par Heydrich n'avaient de sens que dans la foulée du début d'occupation des lieux, et l'on voit également qu'elles concordent avec la présence de l'Einsatzgruppe C – mais cela n'exclue pas d'autres moteurs allogènes des pogroms, comme la Wehrmacht. La troisième phase est aussi marquée par le départ de l'Einsatzgruppe C de la région. Les fusillades sont alors majoritairement menées par des agents de la Sipo-SD installés dans la région, appartenant notamment à l'Einsatzgruppe v.b.V., et par la milice locale qui deviendra une police, organisée, institutionnalisée.

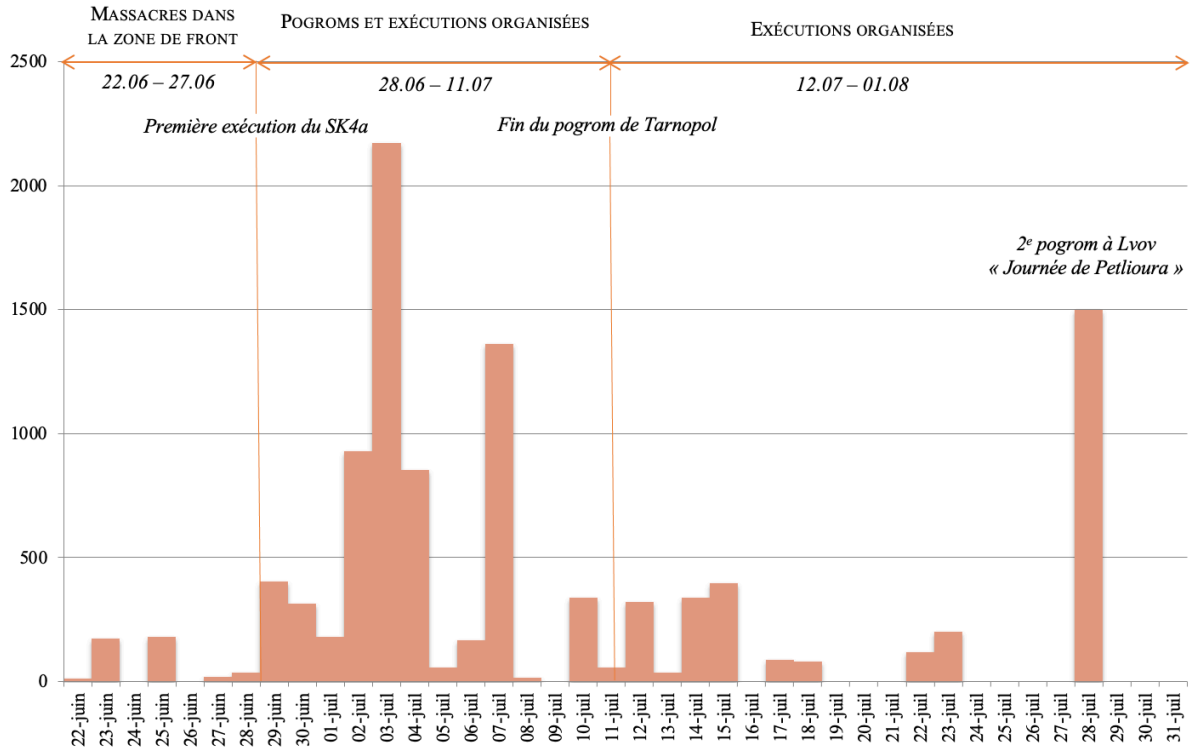


Figure 1 – Chronologie des massacres de Juifs en Galicie orientale entre le 22 juin et le 1er août 1941, avec le nombre de victimes juives estimées.

Les enjeux de notre sujet sont donc multiples : il touche à la fois à la question de l'intimité du crime commis, des représentations personnelles et collectives, depuis les voisins jusqu'aux chefs des unités d'invasion, et de la place de ces violences dans la dynamique générale de la guerre contre l'Union soviétique et l'anéantissement des Juifs sur ce territoire. Nous construirons notre réflexion autour d'un premier axe consacré à la situation de la Galicie orientale à la veille du 22 juin 1941. Nous étudierons ensuite deux phases de violences : du 22 juin au 1er juillet 1941, dominée par les massacres commis par l'armée allemande et les premières fusillades commises par les commandos de l'Einsatzgruppe C ; et du 1er au 10 juillet 1941, concentrant la majorité des pogroms dans la région. Enfin, une quatrième partie sera consacrée aux lendemains des pogroms et à l'effondrement immédiat de la population juive de Galicie orientale.



Figure 2 – L'Europe de l'Est et la Galicie orientale à la veille de l'Opération Barbarossa le 22 juin 1941.

I. Situation au 22 juin 1941

A. Portraits de la Galicie orientale

1. Un territoire de confins, théâtre des violences du début XXème siècle

A l'instar d'autres provinces des confins des empires austro-hongrois et russe, la Galicie orientale fut ballotée d'une guerre à l'autre, basculant d'un régime à l'autre. Son emplacement géographique la condamnait à être une zone frontière, entre le géant russe et les puissances d'Europe centrale. La Galicie est une vieille province historique. Son origine remonte au XIIème siècle. En 1141, le prince Vladimirko créa la principauté de Galitch, réunissant les terres situées autour de cette ville sur le Dniestr. En 1199, elle fut rattachée à la région voisine de Volhynie par Roman Mstislavitch. Sous Casimir le Grand (1333-1370), la Galicie se retrouva sous la coupe du royaume de Pologne. A partir du 4ème concile de Latran, en 1215, les Juifs chassés d'Europe occidentale s'installèrent à l'Est, dans ce qui devint la République des Deux-Nations, fruit de la réunion du royaume de Pologne et du Grand-Duché de Lituanie en 1569. Les tensions entre le pouvoir polonais et la paysannerie ukrainienne aboutirent aux révoltes des cosaques zaporogues menées par Bogdan Khmelnitski en 1648 et 1654-1657. Les Juifs furent des victimes collatérales de ces soulèvements : les seigneurs polonais leur avaient confié la gestion de leurs domaines, et les Juifs commerçants subirent le pillage des troupes cosaques. Lors du Premier Partage de la Pologne en 1772, la Galicie dans son ensemble revint à l'empire austro-hongrois, tandis que la Volhynie était annexée en 1795 par la puissance voisine, l'empire tsariste. La Galicie comprenait alors la région de Cracovie, les Basses-Carpates, et courait jusqu'au Dniestr. En 1796, la monarchie autrichienne distingua la Galicie occidentale (*Westgalizien*) de la Galicie orientale (*Ostgalizien*), mais il y avait en réalité un seul gouvernement pour toute la Galicie à partir de 1803[43]. La Galicie orientale resta dans le giron de l'Empire austro-hongrois jusqu'à sa chute. Vue de Vienne, la Galicie orientale était un territoire peuplé de sauvages. « Dans les yeux des officiels habsbourgeois, les Polonais étaient une nation de noblesse oppressant les paysans et les Ruthènes étaient une nation de prêtres orthodoxes et d'*haïdamaky*. Les Juifs, qui constituaient un pourcentage significatif des communautés des petites villes, n'étaient pas mieux décrits[44]. » En 1789, l'Empereur Joseph promulgua un Édit de Tolérance pour les Juifs de Galicie. Il leur accordait les mêmes droits et devoirs que le reste de la population. Ils pouvaient accéder aux élections de maires et de conseils

[43] Marcel de Serres, *Voyage en Autriche*, t.3, Arthus Bertrand, 1814, p.143.
[44] Wiktoria Kudela-Świątek, Adam Świątek, « The trap of colonialism. The Ukrainians of Eastern Galicia - colonised or colonisers », *Historyka. Studia metodologiczne*, 2012, T. XLII, p. 257-287.

municipaux, ils n'étaient plus soumis à la restriction d'habitation. On leur ouvrait le droit à la propriété terrienne et à l'exploitation agricole, au travail dans l'artisanat et l'industrie. En revanche, on exigeait d'eux un certain nombre d'éléments, afin de les muer en agents de la germanisation de la Galicie : l'adoption de noms de famille, le service militaire obligatoire – mesure qui dura peu de temps –, taxe sur la nourriture casher… En 1867, les Juifs de l'empire bénéficièrent de droits égaux aux autres nationalités : c'était une situation inédite en Europe orientale à cette période. On leur conférait une liberté d'association et d'activité politique, marquant ainsi l'entrée des Juifs dans les élections parlementaires[45].

Entre 1914 et 1921, la région fut ravagée par les combats. Lors de la Première Guerre mondiale, le front traversait la région, provoquant de massifs déplacements de populations, en particulier de la population juive : départs volontaires vers Vienne, ou forcés de la part de l'armée russe, méfiante à l'égard de ces Juifs qu'on disait attachés à l'Empire austro-hongrois, et dont la langue, le yiddish, était dangereusement proche de l'allemand[46]. En 1914, environ 200000 Juifs fuirent la Galicie et la Bucovine pour Vienne et la Bohème-Moravie. A la fin de l'année 1915, 2/5ème des 386000 réfugiés vivant en Autriche étaient des Juifs[47]. La bourgade de Chtchirets, à une trentaine de kilomètres au sud de Lvov, perdit 40% de sa population qui était très majoritairement juive (78,3% en 1910, sur une population totale de 1264)[48].

Des soldats de l'armée russe commirent de nombreuses violences à l'encontre de la population civile, et des Juifs en particulier. Pillages et viols étaient fréquents. A plusieurs reprises, les Juifs firent les frais de la mort d'un officier ou de coups de feu tirés, comme à Brody ou Lvov (septembre 1914)[49]. A Boutchatch, en septembre 1914, les cosaques brûlèrent, pillèrent, violèrent, assassinèrent. Les Juifs furent leurs principales victimes, à la différence des Polonais et des Ukrainiens des faubourgs qui ne furent visiblement pas touchés[50]. D'après Nicolas Werth, le stéréotype concernant la traitrise supposée des Juifs était très répandu au sein de l'armée du

[45] Eliyahu Yones, *Smoke in the Sand : The Jews of Lvov in the War Years 1939-1944*, Gefen Publishing House, 2004, p.17-18.
[46] Eric Lohr, « The Russian Army and the Jews: Mass Deportation, Hostages and Violence during World War I », *Russian Review*, vol. 60, juillet 2001, pp. 404-419.
[47] Marsha Rozenblit, *Reconstructing a National Identity. The Jews of Habsburg Austria during World War One*, New York, 2001, p. 66; David Rechter, « Galicia in Vienna. Jewish refugees in the First World War », *Austrian History Yearbook* 28, Autriche, 1997, p.113-130; Beatrix Hoffmann-Holter, *Abreisendmachung. Jüdische Kriegsflüchtlinge in Wien, 1914-1923*, Vienne, 1995.
[48] « Szczerzec », *Pinkas Hakehillot Polin*, Volume II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.520-521.
[49] Peter Holquist, « The role of personality in the first (1914-1915) Russian occupation of Galicia and Bukovina », dans Jonathan Dekel-Chen, David Gaunt, Natan M. Meir, Israel Bartal (dir.), *Anti-Jewish Violence: Rethinking the Pogrom in East European History*, Indiana University Press, 2010, p.55-56.
[50] Omer Bartov, *Anatomy of a Genocide: The Life and Death of a Town Called Buczacz*, Simon and Schuster, New York, 2018, p.47.

tsar, composé à 90% de paysans. Ces clichés venaient en appui à des violences encouragées ou du moins tolérées par les autorités militaires russes[51].

Durant la guerre russo-polonaise (1919-1921), opposant Russie soviétique et nouvelle république de Pologne pour des possessions territoriales, les Juifs se retrouvèrent de nouveau dans une délicate position : chaque faction les suspectait de soutenir l'autre. Un autre acteur prit part au conflit : les nationalistes ukrainiens, qui avaient érigé une éphémère République populaire d'Ukraine occidentale en 1918, profitant de l'effondrement impérial. Mais, pris au dépourvu et mal préparés, ils ne purent consolider cette indépendance. La fin des deux puissances, l'Autriche-Hongrie et la Russie tsariste, laissa la place libre aux velléités nationalistes. Armée rouge, Armée blanche, Armée populaire ukrainienne, armée polonaise s'affrontèrent en Ukraine et en Biélorussie jusqu'en 1921. Le sort de la Galicie orientale fut scellé le 18 mars 1921 par la Paix de Riga. Elle revint à la Pologne, ainsi que la Volhynie et la Polésie.

Dans une lettre adressée aux autorités polonaises du district de Stanislavov le 28 mai 1919, le Dr. Nebenzahl, fraîchement nommé chef de la communauté juive du district, revint sur les violences dont furent victimes les Juifs dès l'arrivée du nouveau pouvoir : face aux actes commis par les Ukrainiens à l'encontre de la population juive, cette dernière avait accueilli avec sympathie l'armée polonaise. Or, enfants et vieillards juifs durent accomplir des travaux pénibles dans les rues, sans considération du shabbat ; rabbins et membres de l'intelligentsia furent passés à tabac. Pour conclure, il souligna que « ces événements, se répétant à l'identique à de nombreux endroits, ont prouvé à la population juive qu'elle se trouvait en dehors des lois sur le sol polonais et qu'il n'y a aucun respect de la religion ou des droits fondamentaux de l'homme pour les Juifs[52]. » Les scènes que le Dr. Nebenzahl décrit sont troublantes tant elles pourraient être transposées début juillet 1941.

De quels ordres étaient les connexions entre les pogroms de 1918-1921 et ceux de 1941 en Galicie orientale ? L'assassinat de Petlioura – à la tête de l'Armée populaire ukrainienne, tenue responsable de nombreux pogroms en Ukraine[53] – en 1926 par un anarchiste juif, Samuel

[51] Nicolas Werth, « Dans l'ombre de la Shoah : les pogromes des guerres civiles russes (1918-1921) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2008/2 (N° 189), p. 319-357.
[52] Menachem Gelerter, « The Stanislawow Community in the years 5679-5689 (1919-1929) », dans Dov Sadan, Menachem Gelerter (dir.), *Towns and Mother-cities in Israel : Memorial of the Jewish Community which perished,* Vol. 5, Stanislawow, Jérusalem, The Rav Kuk Institute, 1952, pp.189-382.
[53] Sur la participation de l'Armée populaire ukrainienne aux pogroms, voir Nahum Gergel*, Di pogromen in Ukraine in di yorn 1918-1921*, Berlin, t.1, 1928 ; Joseph Shekhtman, *Pogromy Dobrovolseskoi Armii na Ukraine*, Berlin, 1932.

Schwartzbard, et ses répercussions qui résonnèrent jusqu'aux funestes journées de pogrom à Lvov fin juillet 1941 (baptisées « Journées de Petlioura[54] ») est un événement reliant les pogroms des deux périodes. Au-delà de cet événement qui cristallisa les relations Juifs-Ukrainiens dans l'entre-deux-guerres en Galicie orientale, peut-on parler d'une mémoire des pogroms de la guerre civile ou d'une période plus large englobant ceux de la Première Guerre mondiale (1914-1921), d'un héritage ou de prémisses ? Autrement dit, l'étude des pogroms de 1914-1921 propose-t-elle une lecture interprétative des réactions de la population locale lors des pogroms de juin-juillet 1941 ?

Nicolas Werth interroge la continuité entre pogroms de la guerre civile (1918-1921) et Shoah[55]. Kirill Feferman remonte aussi aux pogroms de la guerre civile : l'occupation allemande et la politique nazie d'extermination auraient fourni une opportunité à une partie de la population non juive de régler de vieux comptes datant de cette période mouvementée, auxquels s'ajoutèrent ceux plus récents du régime soviétique[56]. L'ampleur des massacres de Juifs ayant lieu durant ces années (environ 100000 victimes[57]) interroge légitimement les deux historiens, et l'inscription de la Shoah dans l'histoire longue des pogroms à l'Est propose des pistes de réflexion intéressantes. Quelles furent les strates successives qui firent le lit de la Shoah à l'Est ? Néanmoins, chaque territoire a sa chronologie propre. La Galicie orientale fut relativement peu touchée par les pogroms de la guerre civile en comparaison avec d'autres régions correspondant pour l'essentiel à la partie occidentale et centrale de l'ancienne Zone de résidence : l'ouest de la Biélorussie actuelle, la Volhynie et l'Ukraine centrale[58].

Les hypothèses de Nicolas Werth et de Kirill Feferman s'attachent essentiellement aux territoires sous domination soviétique à partir de 1921. D'après Kirill Feferman, la période soviétique (1921-1941) aurait gelé les différends entre Juifs et non-Juifs, l'occupation allemande libérant les manifestations de violence commencées vingt ans plus tôt[59]. Cette

[54] Wendy Lower, « Pogroms, Mob Violence and Genocide in Western Ukraine, Summer 1941: Varied Histories, Explanations and Comparisons », *Journal of Genocide Research*, 13 :3, 2011, p.223.
[55] Nicolas Werth, « Dans l'ombre de la Shoah : les pogromes des guerres civiles russes (1918-1921) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2008/2 (N° 189), p.319-357.
[56] Kirill Feferman, « La Shoah dans le prolongement de la Guerre civile de Russie », *Fabula / Les colloques*, Témoigner sur la Shoah en URSS, 2015, URL : http://www.fabula.org/colloques/document2751.php, page consultée le 26.11.2020.
[57] Maurice Wolfthal, « Introduction », dans Nokhem Shtif, *The Pogroms in Ukraine, 1918-19, Prelude to the Holocaust*, (trad. Maurice Wolfthal), Open Book Publisher, 2019.
[58] Nicolas Werth, « Dans l'ombre de la Shoah : les pogromes des guerres civiles russes (1918-1921) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2008/2 (N° 189), p. 319-357.
[59] Kirill Feferman, « La Shoah dans le prolongement de la Guerre civile de Russie », *Fabula / Les colloques*, Témoigner sur la Shoah en URSS, URL : http://www.fabula.org/colloques/document2751.php, page consultée le 26 novembre 2020.

explication peut-elle être applicable aux territoires gouvernés par la Pologne entre 1921 et 1939 ? La République polonaise aurait-elle maintenue une soupape similaire ? Il faut néanmoins souligner que la « rupture des digues » se déroulant après 20 années de soviétisme, ne se caractérisa pas par des pogroms, qui concernèrent la zone d'occupation soviétique de la Pologne et les territoires roumains (les régions auparavant sous administration roumaine puis annexées par les Soviétiques comme la Bucovine et la Bessarabie, et régions restées dans le gouvernement roumain, comme la Moldavie roumaine, comprenant la ville de Iași par exemple). On observe par ailleurs une disparité géographique entre les pogroms de la guerre civile et ceux de juin-juillet 1941 : les régions de Grodno, Brest et Minsk, touchées par les massacres de la guerre civile, ne connurent que très peu de pogroms en 1941 ; la Volhynie connut les deux vagues de pogroms ; et la Bucovine ne connut que celle de 1941. Des pogroms éclatèrent en Galicie orientale, comme à Lvov en 1918, causant entre 50 et 150 victimes, mais ils n'eurent pas l'ampleur des massacres de Proskourov ou de Jitomir. Ces questions plaident en faveur de l'étude de spécificités régionales.

La spécificité de la Galicie orientale, par rapport aux autres régions où furent menés des pogroms en juin-juillet 1941, était qu'elle n'avait que peu connu de pogroms auparavant. De la Lituanie à l'Ukraine centrale, plusieurs vagues de pogroms secouèrent l'Empire russe, mais n'empiétèrent pas sur l'Empire austro-hongrois. La Galicie orientale n'avait pas le passé de pogroms de la Podolie ou de la Bessarabie. Ce constat géographique interroge le rôle du gouvernement tsariste et rejoindrait la définition du pogrom adoptée par Sir Stuart Samuel, pointant du doigt la responsabilité du gouvernement dans l'organisation des excès.

Il serait intéressant de s'interroger également sur le destin des Juifs de Bucovine. En effet, la Galicie orientale et la Bucovine partagèrent un destin similaire (Empire austro-hongrois, annexion soviétique, vague de pogroms en juin-juillet 1941), à l'exception de la période 1921-1939, où l'une fut rattachée à la Pologne et l'autre à la Roumanie. Cependant, elles avaient des composantes en commun : une population ukrainienne majoritaire, une population juive importante et une ville principale à dominante juive (Lvov et Tchernovtsy), un pouvoir étatique privilégiant l'un les Polonais l'autre les Roumains, au détriment de la majorité ukrainienne, et enfin une politique antisémite s'amplifiant dans les années 1930.

La maigre proportion de pogroms en Galicie orientale jusqu'à la Première Guerre mondiale par rapport aux événements dans l'Empire russe s'expliquerait-elle uniquement par le régime habsbourgeois, qui n'aurait pas encouragé, comme le pouvoir tsariste, les pogroms ? Les Juifs de Galicie orientale bénéficiaient d'un statut inédit en Europe de l'Est : ils jouissaient de la

pleine égalité des droits. L'absence de pogroms ne signifie pas que l'absence d'antisémitisme au sein de la population locale. Si l'on applique la thèse de K. Fefermann à la Galicie orientale, peut-on envisager que les tensions antisémites accumulées trouvèrent, à la faveur de l'invasion allemande, l'occasion d'exploser ? Si tel était le cas, la période 1914-1921 eut été propice à un déferlement de violence à l'encontre des Juifs de la part de la population locale galicienne. La Galicie orientale compta quelques pogroms – notamment celui de Lvov le 23 novembre 1918, causant 72 victimes, tombées sous les coups de bataillons polonais[60] –, et ces derniers furent majoritairement le fait de soldats des armées engagées dans le conflit.

Ainsi, certains moteurs des pogroms de 1941 peuvent-ils se trouver dans la période polonaise (1921-1939), qui aurait accentué les conflits entre les trois groupes majoritaires – Polonais, Ukrainiens et Juifs – et attisé l'hostilité populaire à l'égard des Juifs par une politique antisémite d'État ? Les exemples passés ont montré que les tensions populaires s'envenimaient quand le régime optait lui-même pour une politique antisémite. Par ailleurs, le régime austro-hongrois put geler les tensions, qui éclatèrent à l'émergence du nouveau régime, comme le rappelle Isabel Röskau-Rydel : « Comme dans un prisme, les problèmes non résolus des nationalités se réfractèrent dans cette région et conduisirent à de nombreuses épreuves de force au sein de la République de Pologne entre 1918 et 1939[61]. »

L'étude de la population galicienne à la veille de la guerre pourrait nous apporter matière à réflexion. Quelles étaient les relations entre Juifs et non-Juifs dans les années 1930 ? Peuvent-elles expliquer en partie le basculement d'une large portion de la population locale dans toutes formes de persécution à l'encontre les Juifs à partir du 22 juin 1941 ? On s'interrogera également sur une permanence ou une évolution des tensions entre Juifs et non-Juifs : étaient-elles exacerbées durant la période polonaise, puis soviétique, ou s'inscrivaient-elles dans un temps plus long, sans être spécifiques aux années 1930 ? Nous allons esquisser un portrait de la société galicienne des années 1930, en nous appuyant principalement sur des données sociologiques et les récits des habitants. Au-delà des données statistiques, les représentations des uns et des autres sont fondamentales pour comprendre la situation de la population galicienne.

[60] Eliyahu Yones, *Smoke in the Sand : The Jews of Lvov in the War Years 1939-1944*, Gefen Publishing House, 2004, p.23.
[61] Isabel Röskau-Rydel, « Interculturalité et plurilinguisme en Galicie (1772-1918) », dans Rachel Heinz, Jacques Le Rider (dir.), *La Galicie au temps des Habsbourg (1772-1918)*, PU François Rabelais, 2010, p.99.

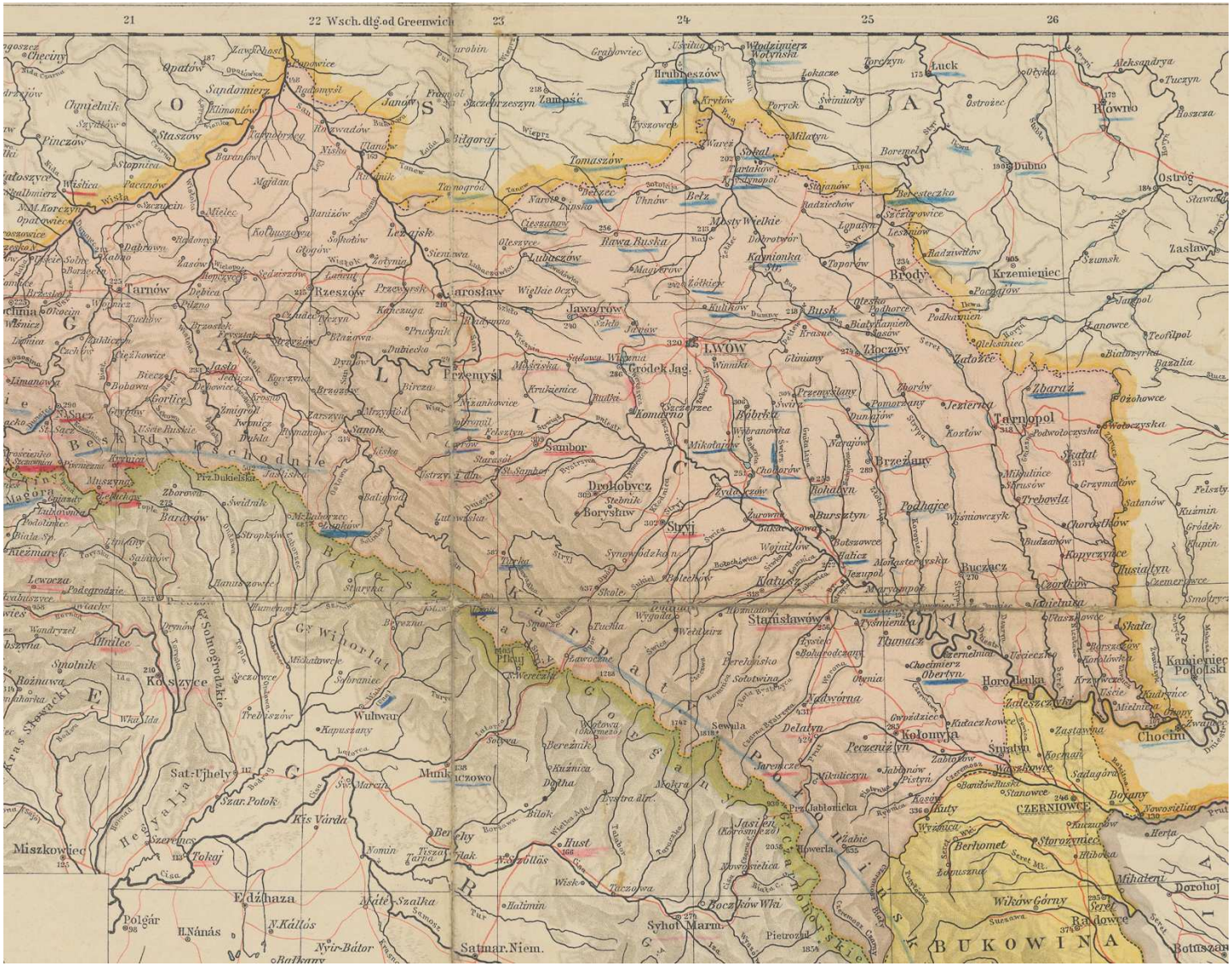


Figure 3 – Carte de la Galicie orientale en 1914, Bronislaw Gustawicz, 1 : 1 500000 (détail).

2. Une région multiethnique : l'épineuse question des nationalités

a) Les sources : entre données statistiques et récits personnels

Deux recensements de la population de Pologne furent organisés, respectivement en 1921 et 1931. Le premier fut mené dans les conditions chaotiques que l'on peut imaginer à l'issue des conflits opposant la jeune République à ses voisins[62]. Le Deuxième recensement général de Pologne du 9 décembre 1931 fournit de nombreuses informations chiffrées en matière de répartition de la population par religion, langue que de professions, logement… Contrairement au Premier recensement de 1921, il n'était plus question de « nationalité » (*narodowość*), mais de langue et de religion, critères limités pour définir l'appartenance à une « nationalité » ou à un groupe ethnique.

Le censeur pose la question de la langue maternelle de l'individu. Cela ne rend pas compte du plurilinguisme de la région, où se côtoyaient dans les rues et sur la place du marché au moins trois langue : le polonais, l'ukrainien, le yiddish, sans compter les dialectes ruthènes, l'allemand, parfois même le roumain ou le hongrois, ni du fait que les habitants possédaient plus ou moins des rudiments dans chacune de ces langues, voire les parlaient couramment. Ainsi, comment savoir si la réponse apportée par un individu bilingue ou trilingue reposa sur la langue effectivement parlée par la mère, sur une stratégie politique – désigner le polonais par souci d'intégration par exemple –, sur un usage quotidien ou sur une revendication nationaliste ? Le compte-rendu du recensement précise même : « il fallait indiquer comme langue maternelle « la langue la plus familiaire » (sic) à la personne donnée[63]. »

Cette catégorie du recensement ne nous renseigne donc que partiellement sur les usages des langues. De plus, les catégorisations de langues brouillaient la réalité ethnique. La catégorie « langue ruthène » ou rusyn (*ruski* en polonais, *русиньскый язык* en langue ruthène) regroupait de manière pêle-mêle des Ukrainiens, des Houtsoules, des Lemkos, et autres groupes ethniques des Carpates, côtoyant la catégorie « langue ukrainienne », contribuant à disperser les Ukrainiens dans ces deux catégories linguistiques. Le flou était encore plus total dans le recensement de la voïvodie de Polésie, où 62,4% de la population déclara une « langue locale » (*tutejszy*) comme langue maternelle[64] – la langue « ruthène » ayant disparu de la classification des langues pour cette voïvodie. Un recensement est aussi un outil politique. Le sociologue

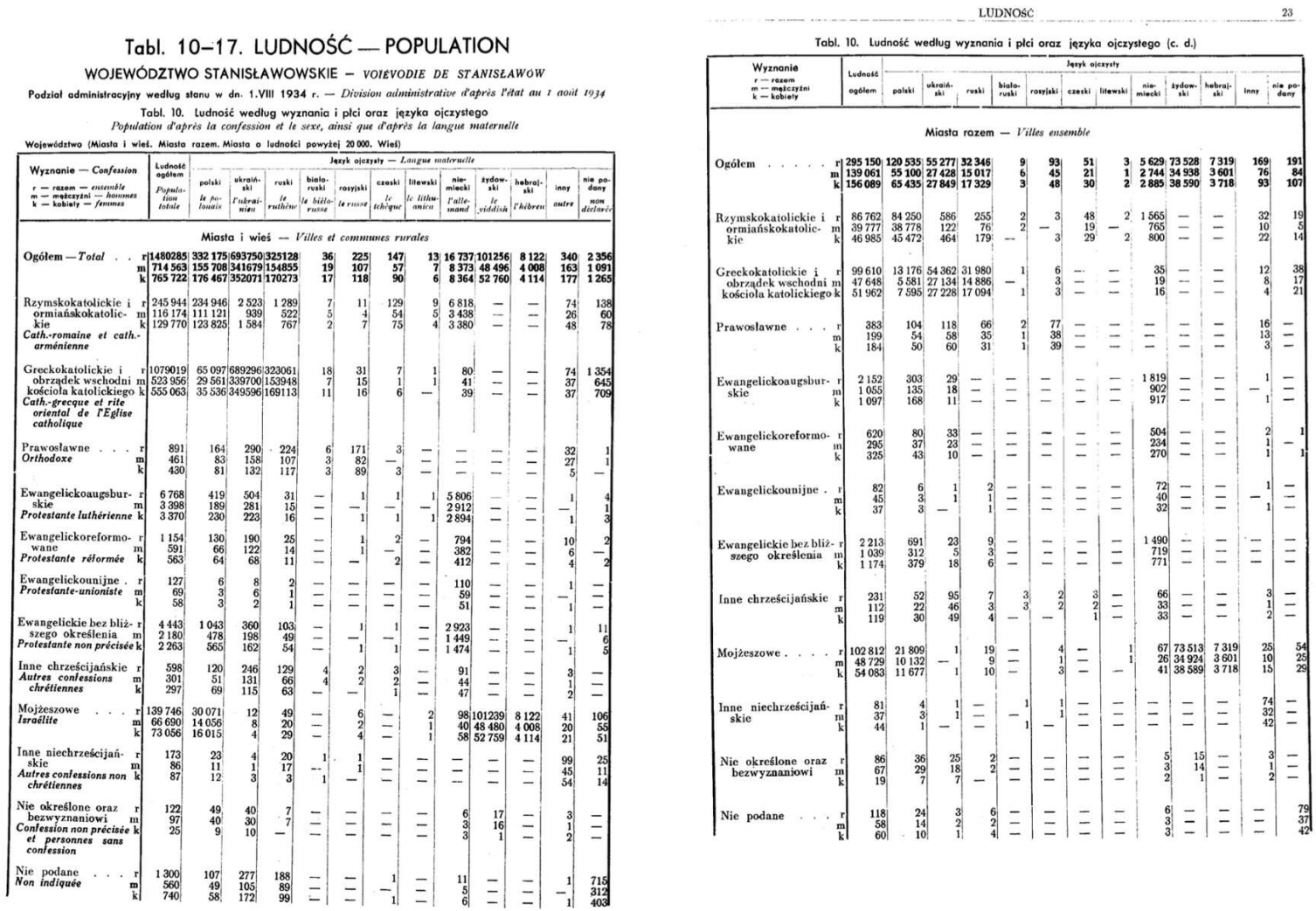
[62] Joseph Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983, p.17.
[63] Compte-rendu général du Deuxième recensement général de Pologne du 9 décembre 1931, p. XIII.
[64] Ilya Prizel, *National Identity and Foreign Policy: Nationalism and Leadership in Poland*, *Russia, and Ukraine*, Cambrdige University Press, 1998, p.63.

Tadeusz Piotrowski soupçonne le gouvernement polonais d'avoir cherché à dissimuler l'importance des minorités dans les territoires orientaux[65].

Un problème similaire se pose avec la religion. Si cette rubrique nous permet d'approcher le nombre de Juifs, les choses se complexifient pour déterminer qui est catholique, gréco-catholique, orthodoxe, ou protestant. Si on regarde le tableau de classification de la population en fonction de sa confession et de son appartenance nationale de 1921, dans la voïvodie de Stanislavov, il y a tout de même 57 916 gréco-catholiques qui se déclarèrent alors de nationalité polonaise[66] – même s'ils ne représentaient que 5,8% des gréco-catholiques de la région, le chiffre n'est pas négligeable. On peut supposer que les Ukrainiens, dans leur majorité, sont gréco-catholiques ou orthodoxes, et les Polonais, catholiques, mais ce ne sont que des suppositions, nous permettant d'avoir une idée générale mais peu précise[67].

En dépit de ces nombreux défauts, le recensement polonais propose des tendances, servant de base de réflexion, que l'étude d'autres documents viendra, le cas échéant, corriger ou étoffer. Le recensement de 1931 classifie la population en fonction des professions exercées et dresse un tableau général de la répartition socio-professionnelle entre Juifs et non-Juifs.

[65] Tadeusz Piotrowski, *Poland's Holocaust: Ethnic Strife, Collaboration with Occupying Forces and Genocide in the Second Republic, 1918-1947*, McFarland, 1998, p.143.
[66] Recensement général de la République polonaise du 30 septembre 1921.
[67] Joseph Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983, p.17.



Tabl. 10–17. LUDNOŚĆ — POPULATION

WOJEWÓDZTWO STANISŁAWOWSKIE — *VOIEVODIE DE STANISŁAWOW*

Podział administracyjny według stanu w dn. 1.VIII 1934 r. — *Division administrative d'après l'état au 1 août 1934*

Tabl. 10. Ludność według wyznania i płci oraz języka ojczystego

Population d'après la confession et le sexe, ainsi que d'après la langue maternelle

Województwo (Miasta i wieś. Miasta razem. Miasta o ludności powyżej 20 000. Wieś)

Wyznanie — *Confession* r — razem — *ensemble* m — mężczyźni — *hommes* k — kobiety — *femmes*	Ludność ogółem *Population totale*	Język ojczysty — *Langue maternelle*											
		polski *le polonais*	ukraiński *l'ukrainien*	ruski *le ruthène*	białoruski *le biélorusse*	rosyjski *le russe*	czeski *le tchèque*	litewski *le lithuanien*	niemiecki *l'allemand*	żydowski *le yiddish*	hebrajski *l'hébreu*	inny *autre*	nie podany *non déclaré*
Miasta i wieś — *Villes et communes rurales*													
Ogółem — *Total* r	**1480285**	**332 175**	**693750**	**325128**	**36**	**225**	**147**	**13**	**16 737**	**101256**	**8 122**	**340**	**2 356**
m	**714 563**	**155 708**	**341679**	**154855**	**19**	**107**	**57**	**7**	**8 373**	**48 496**	**4 008**	**163**	**1 091**
k	**765 722**	**176 467**	**352071**	**170273**	**17**	**118**	**90**	**6**	**8 364**	**52 760**	**4 114**	**177**	**1 265**
Rzymskokatolickie i ormiańskokatolickie r	245 944	234 946	2 523	1 289	7	11	129	9	6 818	—	—	74	138
m	116 174	111 121	939	522	5	4	54	5	3 438	—	—	26	60
k	129 770	123 825	1 584	767	2	7	75	4	3 380	—	—	48	78
Cath.-romaine et cath.-arménienne													
Greckokatolickie i obrządek wschodni kościoła katolickiego r	1079019	65 097	689296	323061	18	31	7	1	80	—	—	74	1 354
m	523 956	29 561	339700	153948	7	15	1	1	41	—	—	37	645
k	555 063	35 536	349596	169113	11	16	6	—	39	—	—	37	709
Cath.-grecque et rite oriental de l'Eglise catholique													
Prawosławne r	891	164	290	224	6	171	3	—	—	—	—	32	1
Orthodoxe m	461	83	158	107	3	82	—	—	—	—	—	27	1
k	430	81	132	117	3	89	3	—	—	—	—	5	—
Ewangelickoaugsburskie r	6 768	419	504	31	—	1	1	1	5 806	—	—	1	4
m	3 398	189	281	15	—	—	—	—	2 912	—	—	—	1
Protestante luthérienne k	3 370	230	223	16	—	1	1	1	2 894	—	—	1	3
Ewangelickoreformowane r	1 154	130	190	25	—	1	2	—	794	—	—	10	2
m	591	66	122	14	—	1	—	—	382	—	—	6	—
Protestante réformée k	563	64	68	11	—	—	2	—	412	—	—	4	2
Ewangelickounijne r	127	6	8	2	—	—	—	—	110	—	—	1	—
Protestante-unioniste m	69	3	6	1	—	—	—	—	59	—	—	—	—
k	58	3	2	1	—	—	—	—	51	—	—	1	—
Ewangelickie bez bliższego określenia r	4 443	1 043	360	103	—	1	1	—	2 923	—	—	1	11
m	2 180	478	198	49	—	—	—	—	1 449	—	—	—	6
Protestante non précisée k	2 263	565	162	54	—	1	1	—	1 474	—	—	1	5
Inne chrześcijańskie r	598	120	246	129	4	2	3	—	91	—	—	3	—
Autres confessions chrétiennes m	301	51	131	66	4	2	2	—	44	—	—	1	—
k	297	69	115	63	—	—	1	—	47	—	—	2	—
Mojżeszowe r	139 746	30 071	12	49	—	6	—	2	98	101239	8 122	41	106
Israélite m	66 690	14 056	8	20	—	2	—	1	40	48 480	4 008	20	55
k	73 056	16 015	4	29	—	4	—	1	58	52 759	4 114	21	51
Inne niechrześcijańskie r	173	23	4	20	1	1	—	—	—	—	—	99	25
m	86	11	1	17	--	1	—	—	—	—	—	45	11
Autres confessions non chrétiennes k	87	12	3	3	1	—	—	—	—	—	—	54	14
Nie określone oraz bezwyznaniowi r	122	49	40	7	—	—	—	—	6	17	—	3	—
m	97	40	30	7	—	—	—	—	3	16	—	1	—
Confession non précisée et personnes sans confession k	25	9	10	—	—	—	—	—	3	1	—	2	—
Nie podane r	1 300	107	277	188	—	—	1	—	11	—	—	1	715
Non indiquée m	560	49	105	89	—	—	—	—	5	—	—	—	312
k	740	58	172	99	—	—	1	—	6	—	—	1	403

Tabl. 10. Ludność według wyznania i płci oraz języka ojczystego (c. d.)

Wyznanie r — razem m — mężczyźni k — kobiety	Ludność ogółem	Język ojczysty											
		polski	ukraiński	ruski	białoruski	rosyjski	czeski	litewski	niemiecki	żydowski	hebrajski	inny	nie podany
Miasta razem — *Villes ensemble*													
Ogółem r	**295 150**	**120 535**	**55 277**	**32 346**	**9**	**93**	**51**	**3**	**5 629**	**73 528**	**7 319**	**169**	**191**
m	**139 061**	**55 100**	**27 428**	**15 017**	**6**	**45**	**21**	**1**	**2 744**	**34 938**	**3 601**	**76**	**84**
k	**156 089**	**65 435**	**27 849**	**17 329**	**3**	**48**	**30**	**2**	**2 885**	**38 590**	**3 718**	**93**	**107**
Rzymskokatolickie i ormiańskokatolickie r	86 762	84 250	586	255	2	3	48	2	1 565	—	—	32	19
m	39 777	38 778	122	76	2	—	19	—	765	—	—	10	5
k	46 985	45 472	464	179	--	3	29	2	800	—	—	22	14
Greckokatolickie i obrządek wschodni kościoła katolickiego r	99 610	13 176	54 362	31 980	1	6	--	—	35	—	—	12	38
m	47 648	5 581	27 134	14 886	—	3	—	—	19	—	—	8	17
k	51 962	7 595	27 228	17 094	1	3	—	—	16	—	—	4	21
Prawosławne r	383	104	118	66	2	77	—	—	—	—	—	16	—
m	199	54	58	35	1	38	—	—	—	—	—	13	—
k	184	50	60	31	1	39	—	—	—	—	—	3	—
Ewangelickoaugsburskie r	2 152	303	29	—	—	—	—	—	1 819	—	—	1	—
m	1 055	135	18	—	—	—	—	—	902	—	—	—	—
k	1 097	168	11	—	—	—	—	—	917	—	—	1	—
Ewangelickoreformowane r	620	80	33	—	—	—	—	—	504	—	—	2	1
m	295	37	23	—	—	—	—	—	234	—	—	1	—
k	325	43	10	—	—	—	—	—	270	—	—	1	1
Ewangelickounijne r	82	6	1	2	—	—	—	—	72	—	—	1	—
m	45	3	1	1	—	—	—	—	40	—	—	—	—
k	37	3	—	1	—	—	—	—	32	—	—	1	—
Ewangelickie bez bliższego określenia r	2 213	691	23	9	—	—	—	—	1 490	—	—	—	—
m	1 039	312	5	3	—	—	—	—	719	—	—	—	—
k	1 174	379	18	6	—	—	—	—	771	—	—	—	—
Inne chrześcijańskie r	231	52	95	7	3	2	3	—	66	—	—	3	—
m	112	22	46	3	3	2	2	—	33	—	—	1	—
k	119	30	49	4	—	—	1	—	33	—	—	2	—
Mojżeszowe r	102 812	21 809	1	19	—	4	—	1	67	73 513	7 319	25	54
m	48 729	10 132	—	9	—	1	—	1	26	34 924	3 601	10	25
k	54 083	11 677	1	10	—	3	—	—	41	38 589	3 718	15	29
Inne niechrześcijańskie r	81	4	1	—	1	1	—	—	—	—	—	74	—
m	37	3	1	—	—	1	—	—	—	—	—	32	—
k	44	1	—	—	1	—	—	—	—	—	—	42	—
Nie określone oraz bezwyznaniowi r	86	36	25	2	—	—	—	—	5	15	—	3	—
m	67	29	18	2	—	—	—	—	3	14	—	1	—
k	19	7	7	—	—	—	—	—	2	1	—	2	—
Nie podane r	118	24	3	6	—	—	—	—	6	—	—	—	79
m	58	14	2	2	—	—	—	—	3	—	—	—	37
k	60	10	1	4	—	—	—	—	3	—	—	—	42

Figure 4 – Population d'après la confession et le sexe, ainsi que d'après la langue maternelle dans la voïvodie de Stanislavov, Deuxième recensement général de Pologne du 9 décembre 1931, p.22-23.

Outre les recensements de 1921 et 1931, de nombreux récits individuels viennent étoffer notre corpus sur la population de Galicie orientale dans les années 1930. Les témoignages de survivants juifs s'étirent de 1945 à nos jours. Nous l'avons vu dans l'introduction, ils furent recueillis pour répondre à différentes missions : enquêtes judiciaires, transmission de la mémoire… Les dépositions effectuées dans le cadre des enquêtes préliminaires contre les criminels nazis abordent rarement la question de l'avant-guerre, ou de manière très parcellaire – date de naissance, lieu d'habitant, profession. Les mémoires, les récits récoltés par l'Institut Historique juif (AŻIH), dans les Livres de Mémoire et les interviews de l'USC Shoah Foundation (VHA) mettent davantage cette période en lumière. Mais comment, pour un rescapé juif, aborder cette période sans l'éclairage de la Shoah ? Description de l'avant-guerre et Shoah sont intimement liés dans ces témoignages.

Les récits des rescapés comme de leurs anciens voisins ukrainiens sont subjectifs et il faut les accepter comme tels. Ils s'inscrivent aussi dans une temporalité : ils témoignent après la Shoah et considèrent les événements d'avant-guerre à la lumière des événements suivants. Amalia Friedman, par exemple, survivante de Brody, commence ainsi son récit : « Brody… un seul mot – Brody, et en yiddish Brod, une seule syllabe, mais ô combien est profond le sens de cette syllabe ; rêves de l'enfance et de la jeunesse, le foyer, la famille, les amis et notre rue juive. C'est l'un des souvenirs les plus tristes de notre ville qui était et qui n'est plus[68]. » Certains cherchent à relier logiquement les deux périodes, en pointant des signes annonciateurs *a posteriori* ; d'autres marquent au contraire une rupture autour du 22 juin 1941. Enfin, il y a ceux qui se circonscrivent au récit de leur expérience personnelle. Nous avons choisi précisément de nous concentrer sur l'expérience personnelle de ces rescapés comme de leurs anciens voisins ukrainiens. C'est un travail nécessairement méticuleux pour reconstituer le gigantesque puzzle des relations entre Juifs et non-Juifs à partir de ces minuscules pièces faites des destins de chacun d'entre eux, protagonistes des événements dont la plupart ont disparu et dont la voix est irrémédiablement éteinte. Là réside la frustration de la recherche : de ne pouvoir poser un visage, un destin, sur les noms des listes de victimes d'une longueur vertigineuse que l'on trouve sur la *Central Database of Shoah Victims' Names* de Yad Vashem.

La problématique du regard sur l'avant-guerre est la même pour les habitants ukrainiens interviewés entre 2008 et 2019. Un autre s'ajoute : l'embarras de divulguer la participation active des uns et des autres, parfois de proches, de membres de la famille ou de soi-même, à

[68] Amalia Friedman (née Olasker), « Brody in the Days of Nazi Conquest » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid: Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.175.

des degrés divers, aux persécutions et à l'extermination de leurs voisins juifs. Que croire, quand ils affirment que les relations entre Juifs et non-Juifs étaient bonnes ? Comment savoir quand ils mentent ? Comment contourner cette difficulté majeure ? Outre la confrontation des sources, nous nous appuierons sur l'expérience individuelle relatée par chacun. La question du mensonge amène à s'interroger sur la vérité du témoin. La falsification de la réalité n'est pas forcément volontaire, surtout après une si longue période écoulée entre les faits et leur restitution lors de l'interview. Au fil des ans, le souvenir s'est construit, s'est nourri des histoires racontées au sein de la famille ou dans le village, à la télévision, lors des discours politiques, à l'école, il s'est formé, déformé, reformé, de telle sorte que la personne est convaincue de transmettre la réalité, sa vérité. Souvenir individuel ou fruit de la mémoire collective ? Impossible à dire. Néanmoins, le récit des expériences personnelles, propres à chacun, trie les souvenirs et en fait ressortir des bribes de réalité – une anecdote à l'école, une habitude chez un commerçant… Ces petites parcelles de vie quotidienne dévoilent une ébauche de ce que furent les relations entre Juifs et non-Juifs en Galicie orientale.

Une dissymétrie géographique existe entre les corpus de témoignages de survivants juifs et des anciens voisins ukrainiens des Juifs, reflet de la répartition spatiale d'avant-guerre : pour les grandes villes, comme Lvov ou Tarnopol, nous avons peu de témoignages de voisins ukrainiens, alors que les récits de rescapés juifs sont nombreux. Enfin, une voix manque parmi ces sources : celle des habitants polonais. A la fin de l'année 1946, plus de 784000 personnes – majoritairement des Polonais – furent expulsées d'Ukraine occidentale vers la Pologne[69].

b) Ukrainiens, Polonais, Juifs

> « Question : C'était la Pologne ici, avant la guerre ?
> Réponse : C'était successivement la Pologne, les Russes, les Allemands, et encore les Russes. (…)
> Question : De quelles nationalités étaient les gens qui vivaient ici [à Petchenejine] ?
> Réponse : Les Polonais, les « *Jyd* », et nous, les Ukrainiens[70]. »

Cette interview a été menée en juin 2016, dans la ville de Petchenejine, à une dizaine de kilomètres de Kolomyia. Petro G. était né en 1932. En quelques phrases, il pose le contexte ardu de Petchenejine, et de la Galicie orientale à la veille de l'invasion allemande. De sa

[69] Stanislaw Stepien, « Les relations polono-ukrainiennes depuis la Seconde Guerre mondiale », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n°61-62, 2001, pp. 32-39.
[70] Interview de Petro G., le 16.6.2016 à Petchenejine, YIU/2108U (trad. Olga Koulbachna).

naissance à l'âge de 12 ans, il connut quatre régimes successifs. Petro G. adopte une représentation des autorités par nationalités : « Russes », « Allemands. » Il distingue nettement les trois nationalités présentes dans la ville avant 1941, reprenant la sémantique de la question portant précisément sur les nationalités. Pour désigner les Juifs, il emploie le terme péjoratif de « *Jyd*. » On pourrait arguer que les ukrainophones le préfèrent à celui de « *ievreï* », trop proche du russe ; en réalité les voisins contemporains des Juifs savaient parfaitement qu'il s'agissait d'une insulte et que les Juifs le prenaient comme telle. Les deux réponses de Petro G., faites en 2016, reflètent la grande complexité de la question de l'identité des habitants de Galicie orientale.

La population de Galicie orientale avoisinait les 5,8 millions, d'après le Deuxième recensement général de Pologne de 1931. Elle présentait trois caractéristiques fortes. Tout d'abord, elle comprenait une des populations juives les plus importantes numériquement d'Europe, voire du monde : 516673 d'habitants juifs. A la veille de l'Opération Barbarossa, le 22 juin 1941, environ 570000 Juifs habitaient en Galicie orientale[71]. Ce chiffre comprenait plusieurs dizaines de milliers de réfugiés de l'Ouest, ayant fui l'occupation allemande de la Pologne[72]. Deuxièmement, c'était l'une des régions les plus densément peuplées d'Europe orientale. En 1931, les voïvodies de Lvov (les *powiaty* de l'ouest inclus), Tarnopol et Stanislavov formaient un territoire de 61768,3 km2, avec une moyenne de 94,5 hab./km2. A titre de comparaison, la voïvodie de Novogroudek avait une densité de population de 46 hab./km2, la Volhynie 58,4 hab./km2, et même la région de Varsovie comptait 85,8 hab./km2. Enfin, la région avait la particularité d'être dotée de trois populations distinctes, à l'identité puissante : les Polonais, les Ukrainiens et les Juifs.

Les changements de méthode statistique des censeurs depuis la fin du XIXème siècle complexifient l'interprétation des chiffres donnés. Nous l'avons vu, la disparition de la catégorie « nationalité » dans le recensement de 1931 n'autorise qu'une comparaison approximative entre les deux recensements. A la fin du XIXème siècle, les Polonais et les Ukrainiens représentaient chacun 40% de la population de Galicie, et les Juifs, 10%. Les Polonais étaient majoritaires en Galicie occidentale, et les Ukrainiens en Galicie orientale. Dans cette région, les Polonais occupaient essentiellement les fonctions de propriétaires terriens, de fonctionnaires, et habitaient majoritairement dans les villes. Les Ukrainiens, 2,5 millions en

[71] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944*, Walter de Gruyter, 1997, p.44.
[72] Laurent Rucker, « L'Union soviétique a-t-elle sauvé des Juifs ? », *Les Cahiers de la Shoah*, 2002/1 (no 6), p.59-87.

Galicie orientale, se composaient pour majorité de paysans. Soixante pour cent des Juifs étaient citadins en 1880[73].

D'après le Premier recensement de 1921, les trois voïvodies – que nous regrouperons sous le terme de Galicie orientale, en dépit d'une zone ouest dépassant du cadre géographique de notre étude – enregistrait 2968867 gréco-catholiques (54,1%), 1903730 catholiques (34,7%) et 583695 Juifs (10,6%), sur une population totale de 5485725. Le Deuxième recensement de 1931 indique, pour ces mêmes voïvodies – d'une population totale de 5895869, 3206582 gréco-catholiques (54,3%), 2123883 catholiques (36%) et 516673 Juifs (8,7%) (Figure 5). Cette distribution n'était pas tout à fait exceptionnelle en 1931 : la voïvodie de Novogroudok, actuellement en Biélorussie, au nord, comprenait 51,3% d'orthodoxes, 40,1% de catholiques et 7,8% de Juifs.

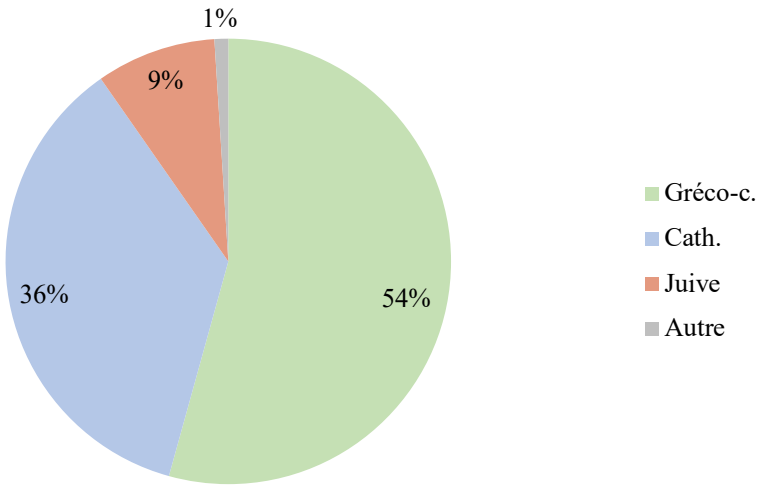


Figure 5 – Répartition de la population de Galicie orientale par religions d'après le Deuxième recensement de 1931.

Deux critères dessinèrent l'identité de la population dans le Premier recensement de 1921 : la religion et la nationalité. Un tableau intéressant croisait les deux informations. Entre 94,8% et 99% des catholiques se déclaraient polonais dans les voïvodies qui nous intéressent. Dans la voïvodie de Stanislavov, il paraissait aussi clairement que l'écrasante majorité (94,1%) des gréco-catholiques se considéraient comme *rusińska* (ruthènes). Dans les voïvodies de Lvov et Tarnopol, leur chiffre baissait sensiblement (respectivement 86% et 83,7%). Le tableau propose une entrée *mojżeszowe* dans la catégorie cultuelle, et une entrée *żydowska* dans la catégorie de la nationalité. Si religion et nationalité semblaient s'accorder très fortement dans le cas des

[73] John-Paul Himka, *Galician Villagers and the Ukrainian National Movement in the Nineteenth Century*, Palgrave Macmillan, 1988, p. xxiii.

catholiques et des ruthènes, au point de se confondre, les choses n'allaient pas de soi concernant les Juifs (Figure 6).

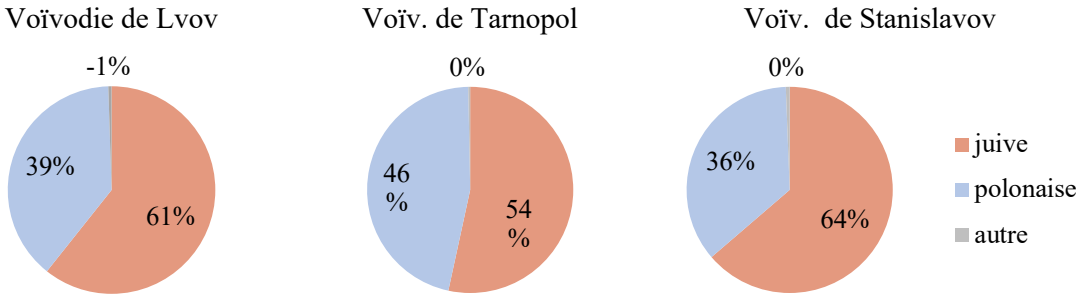


Figure 6 – Déclaration de nationalité des personnes de confession juive lors du Premier recensement de Pologne en 1921 dans les voïvodies de Lvov, Tarnopol et Stanislavov.

Autrement dit, 39,7% des 583 695 personnes de religion juive recensées en 1921 dans les trois voïvodies se déclarèrent de nationalité polonaise. Ce pourcentage était largement supérieur à la moyenne nationale qui avoisinait les 25,5%. Il est intéressant de constater que la proportion de Juifs déclarant la nationalité polonaise est particulièrement élevée par la voïvodie de Tarnopol, où les Polonais sont alors légèrement minoritaires (44,9% de la population totale de la voïvodie), derrière les Ruthènes (49,9%) – les Juifs représentent 9% de la population. Les résultats sont encore plus frappants lorsqu'on affine les résultats avec le critère d'habitation en ville (*miasto*) ou à la campagne (*wies*, littéralement « communes rurales ») (Figure 7).

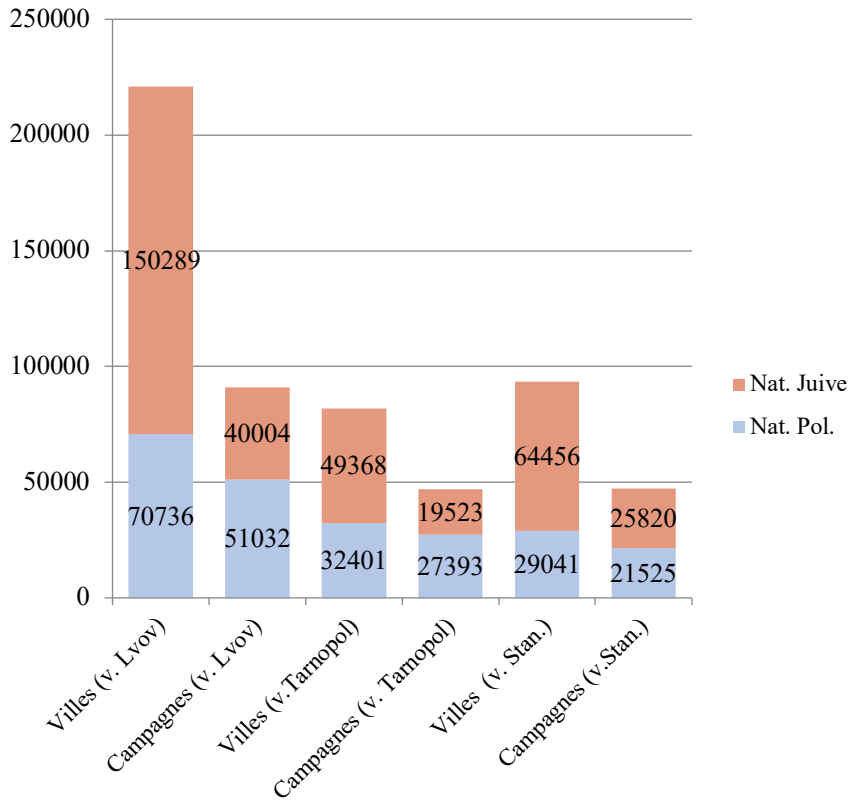


Figure 7 – Nationalité déclarée par les personnes de confession juive lors du recensement de 1921 dans les villes et les campagnes, dans les 3 voïvodies de Galicie orientale.

Les Juifs des campagnes déclaraient davantage la nationalité polonaise que ceux des villes, et dans les voïvodies de Lvov et de Tarnopol ils étaient même majoritaires (56% et 58,4%). Cette proportion fait écho au graphique obtenu à partir des données du recensement de 1931 concernant la langue maternelle déclarée par la population juive (Figure 8). Les Juifs déclarant la langue polonaise ne penchaient pas nécessairement pour la nationalité polonaise, mais cela donne une indication sur les pratiques dans les campagnes, où l'on pourrait avancer un possible effacement de l'identité juive, laquelle était plus forte en ville où les Juifs représentaient une proportion plus importante de la population urbaine et où se situaient les principales institutions juives (politiques, culturelles, religieuses, scolaires).

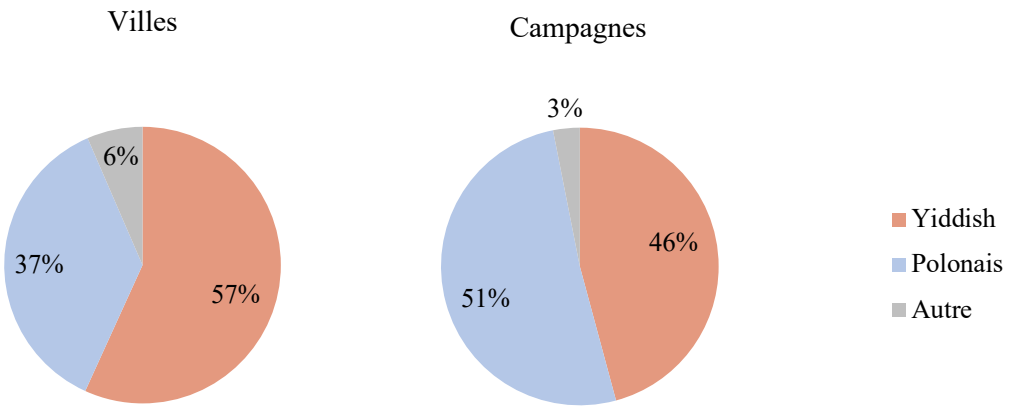


Figure 8 – Langue maternelle déclarée par la population juive lors du Deuxième recensement de 1931 dans la voïvodie de Tarnopol, dans les villes et les campagnes.

Les déclarations de nationalité polonaise d'une part importante de la population juive, notamment rurale, dès 1921, puis les données de 1931 concernant la pratique du polonais, forte chez les villageois juifs, laisse penser que ces populations juives rurales furent sensibles aux campagnes de polonisation d'avant la création de la République de Pologne. En revanche, les Juifs des villes comme des campagnes ne montrèrent guère d'attirance pour la langue, la culture et l'identité ruthène ou – comme désignée par la suite – ukrainienne.

Les méthodes statistiques utilisées dans les deux recensements de Pologne d'avant-guerre obscurcissent la question ukrainienne. Le terme *rusińska* est utilisé dans le Premier recensement de 1921 aussi bien pour qualifier les Biélorusses de Ruthénie blanche que les Ukrainiens et autres peuples ruthènes (Houtsoules, Lemkos, Boïkos). L'usage de cette unique catégorie noyait la diversité des identités régionales. Lors du Deuxième recensement en 1931, deux langues se côtoyèrent dans le tableau consacré aux voïvodies de Galicie orientale et de Volhynie : l'ukrainien (*ukraiński*) et le ruthène (*ruski*). Dans la voïvodie de Lvov, par exemple 43,8% des gréco-catholiques déclarèrent l'ukrainien comme langue maternelle, et 37% le ruthène. Ces deux terminologies étaient-elles peu ou prou la même chose pour les personnes qui choisirent l'une ou l'autre ? Ou bien y avait-il derrière le choix de l'ukrainien une revendication nationaliste, une volonté d'afficher un destin commun avec les Ukrainiens de l'autre côté de la frontière, en R.S.S. d'Ukraine ? Le choix du ruthène était-il celui de l'habitude, ou d'une appartenance régionale ? Les Ruthènes (*rusyny*) étaient le terme par lequel la Monarchie austro-hongroise désignait les Ukrainiens vivant au sein de l'empire. A la chute de la couronne, l'usage du mot périclita. Progressivement, ces habitants de Galicie se désignèrent

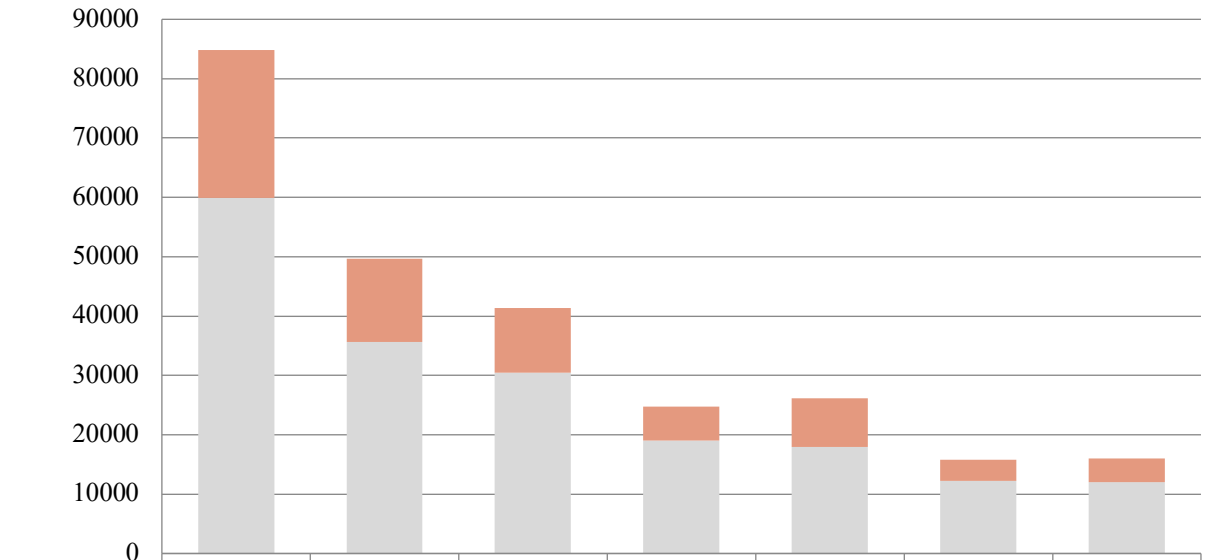
comme ukrainiens. De la sorte, le terme de Ruthène eut un usage restreint et désigna les populations de Transcarpatie.

3. Fractures spatiales

a) La répartition ville/campagne : centre/périphérie

Dans son récit consacré à Skalat, paru en 1948, Abraham Weissbrod écrit : « De génération en génération, en Galicie, le village ukrainien et le *shtetl* juif avaient des contacts relativement amicaux[74]. » La distinction ville/campagne, *miasto*/*wies*, existait aussi bien dans les tableaux statistiques de l'administration polonaise, que dans les perceptions des habitants de Galicie orientale. La distribution de la population de Galicie orientale entre ville et campagne était inégale. La principale activité en Galicie tournait autour de l'agriculture. Environ 77% de la population de la région travaillait dans l'agriculture en 1931 (76% dans la voïvodie de Lvov ; 80% dans la voïvodie de Tarnopol ; 75% dans la voïvodie de Stanislavov). La population rurale atteignait 82,1% de la population totale (83,5% dans la voïvodie de Lvov ; 83% dans la voïvodie de Tarnopol ; 80% dans la voïvodie de Stanislavov), ce qui était 10% de plus que la moyenne en Pologne (72,2%). On observe une disparité entre les voïvodies de l'ouest et du centre et celles de l'est. Dans la voïvodie de Lodz, fortement industrialisée, la population rurale ne représentait que 58% de la population totale. Dans le nord-est, la voïvodie de Bialystok comptait 75,9% de ruraux, et 90,2% dans la voïvodie de Novogroudek. En Galicie orientale où la ruralité était importante en termes de nombre et d'activités, la population juive présentait une proportion inverse : environ 69,6% des Juifs habitaient dans les villes en 1931 : 65,1% des Juifs de la voïvodie de Lvov, 70,2% des Juifs de la voïvodie de Tarnopol et 73,5% des Juifs de la voïvodie de Stanislavov habitaient dans les villes, contre respectivement 16,4%, 16,9% et 19,9% de l'ensemble de la population de ces voïvodies. Il en résultait un fort pourcentage de Juifs au sein des villes : autour de 34% dans les trois voïvodies, soit plus du tiers de la population urbaine totale (Figure 9, Figure 10). Cette proportion avait augmenté de plus de 9% par rapport à 1880.

[74] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.6.



	Stanislavov	Tarnopol	Stryï	Tchertkov	Brodi	Gorodenka	Kalouch
Pop. Juive	24823	13999	10869	5732	8288	3526	3967
Pop. Totale	59960	35644	30491	19038	17905	12247	12069

Figure 9 – Proportion de la population juive des principales villes de Galicie orientale (hors Lvov), d'après le Deuxième recensement de 1931.

	Voïvodie de Lvov			**Voïvodie de Tarnopol**			**Voïvodie de Stanislavov**		
	Pop. totale	Pop. des villes	Pop. des c. rurales	Pop. totale	Pop. des villes	Pop. des c. rurales	Pop. totale	Pop. des villes	Pop. des c. rurales
% de la population juive par rapport à la population totale	8,6%	34,1%	3,5%	8,3%	34,6%	3%	9,4%	34,8%	3,1%
% par rapport à l'ensemble de la population juive	-	65,1%	34,0%	-	70,2%	29,8%	-	73,5%	26,5%
% de la population totale	-	16,4%	83,6%	-	16,9%	83,1%	-	19,9 %	80,1%

Figure 10 - Répartition de la population juive dans les villes et communes rurales de Galicie orientale, d'après le Deuxième recensement de 1931.

Le recensement de 1931 pointe une forte proportion de Juifs dans les villes : en moyenne 32,5% des citadins étaient juifs. Stanislavov et Tarnopol comptaient un pourcentage particulièrement élevé de Juifs parmi ses habitants (41,3% et 39,2%), de même que Brody (46,2%). Toutefois,

dans l'ensemble, la proportion de Juifs au sein des villes tournait autour du tiers de la population. Quelques villes avoisinaient les 50% de Juifs, comme Rava-Rouskaïa, désigné d'ailleurs par les locaux non-juifs « *Rava jydivska*[75] » (« Rava la Juive »). Néanmoins, la proportion n'atteignait pas celle de certaines villes de Polésie par exemple, où on dépassait largement la moitié des habitants (56,1% de Juifs à Kobryn, 63,3% à Pinsk, d'après les données de ce même recensement de 1931). Une part importante de la population juive (entre ¼ et 1/3) habitait les campagnes, même si elle ne représentait qu'un pourcentage infime des ruraux (autour de 3%).

Même si les Juifs ne représentaient guère plus du tiers des habitants dans la plupart des bourgades de Galicie orientale, les ruraux assimilaient les Juifs à la ville. Cette association tenait probablement à leur expérience : ils se rendaient en ville principalement pour échanger chez les commerçants – dont l'écrasante majorité étaient juifs – ou au marché. D'après Iossyp S., né en 1927, les Juifs étaient « très nombreux à Tovstoyé. » Lui qui n'habitait pas dans le centre-ville mais près du moulin où travaillait son père – à proximité de la gare ferroviaire (il était commun pour les villes galiciennes d'avoir une station en dehors de la zone urbaine ; deux gares se trouvaient à proximité de Tovstoyé, une en bordure nord de la ville, une dans le village de Rosanovka[76]), se souvient d'une rue longue de 500m à Tovstoyé où on ne trouvait que des commerces tenus par des Juifs et où ils disposaient de leur logement[77]. A Brochnev, Olga S. se souvient que les Juifs et les Polonais habitaient dans le centre-ville, tandis que les Ukrainiens vivaient en périphérie[78]. Ievdokia T., paysanne ukrainienne du village de Malyï Gvozdets née en 1920, se rendait régulièrement à Gvozdets pour livrer du lait et percevait la majorité de la ville comme étant juive. Elle ajoute que les Juifs s'habillaient « comme les Polonais[79]. » Les vêtements pouvaient devenir des marqueurs de la citadinité.

Petro G., habitant ukrainien de Petchenejine, se souvient de la population juive de la ville :

> « Question : Les Juifs étaient-ils nombreux ?
> Réponse : Oui, dans la bourgade, ce n'était que des *Jyd*. Je ne sais pas combien ils étaient exactement, mais les gens disaient qu'ils étaient 10000 Juifs[80]. »

[75] Interview de Natalia R., le 25.3.2007 à Rava-Rouskaïa, YIU/435U.
[76] Voir la carte du Reich allemand, 1 :100000, #429, 1939, The Univertity of California Berkeley Library.
[77] Interview de Iossyp S., le 17.3.2018 à Milovtsy, YIU/2357U.
[78] Interview d'Olga S., le 24.3.2018 à Ïazlovets, YIU/2374U.
[79] Interview de Ievdokia T., le 15.9.2017 à Malyï Gvozdets, YIU/2277U.
[80] Interview de Petro G., le 16.6.2016 à Petchenejine, YIU/2108U (trad. Olga Koulbachna).

Ainsi, les dires des voisins s'accordent avec la perception que Petro G. avait de la proportion de Juifs de Petchenejine. Pourtant, dans l'entre-deux-guerres, la population totale de la bourgade n'excédait pas les 6000 habitants[81]. Lidia V., habitante de Vichnevets, s'exclame, en parlant de sa ville d'avant-guerre : « C'était un bourg juif ![82] » Un autre résident ukrainien abonde dans ce sens : « Là-bas, au centre-ville, il n'y avait que des Juifs et personne d'autre[83]. »

Ce sentiment de « villes juives » était aussi partagé par des Juifs. Quand Leo Rosen, originaire de Kanczuga, dans la voïvodie de Basses-Carpates, arriva à Skhodnitsa avec ses parents en 1939-1940, il fut frappé par l'aspect de la ville, qu'il qualifiait de, probablement, plus riche ville de Pologne en raison de ses puits de pétrole : « On se croyait en Israël : toute la ville était juive[84]. » A l'époque, la population de Skhodnitsa devait avoisiner les 2 500 habitants, comme à Kanczuga. Originaire de Tourka, Menachem Langenauer en garde le souvenir d'une ville « presqu'à 100% juive. Les *Gentils* habitaient à l'extérieur de la ville ou dans la dizaine de villages des environs. Les Juifs n'avaient de contact avec les *Gentils* ukrainiens que pendant les jours de marché ou de foire. C'étaient des fermiers ukrainiens rustres et quelques officiels polonais[85]. » David Altman partageait ces impressions, pour sa ville de Brody : « Dans notre ville, il n'y avait pas de contacts entre les Juifs et les non-Juifs. Les Juifs vivaient dans le centre-ville et les non-Juifs autour du centre-ville[86]. » Teklia S., habitante ukrainienne de Brody, née en 1917, rapporte l'expression employée par les locaux de l'époque : « Brody pue le Juif ! »[87] Bernard Mersel, habitant juif de Skhodnitsa, né en 1918, se souvient de sa bourgade comme d'une « société en miniature qui vivait beaucoup repliée sur elle-même[88] », où n'apparaissaient que quelques Ukrainiens, ainsi qu'une poignée de Polonais « soi-disant aristocrates. »

La dichotomie centre/périphérie se doublait du clivage vallée/montagne dans les régions vallonnées des Carpates, au sud-ouest. Par exemple, à Kossov, Maria D. et sa mère descendaient chaque jour dans la vallée pour aller travailler chez la famille juive Eltis, où elles s'occupaient du ménage et d'une des fillettes. La colline en question était surnommée par les locaux « *міська гора* », la « montagne de la ville[89] ». La famille Eltis fit le chemin inverse sous les yeux de

[81] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, 1929, p.1511.
[82] Interview de Lidia V., le 19.5.2009 à Vichnevets, YIU/842U.
[83] Interview d'Oleksandr K., le 19.5.2009 à Vichnevets, YIU/840U.
[84] Interview de Leo Rosen, le 4.3.1997 à Deefield Beach, VHA #26977.
[85] Menachem Langenauer, « There was a Shtetl Turka », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.17-22.
[86] David Altman, « Brody » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.274-275.
[87] Témoignage de Teklia S., le 30.7.2013 à Brody, YIU/1778U.
[88] Interview de Bernard Mersel, le 20.11.1996 à Jérusalem, VHA #23357.
[89] Interview de Maria D., le 04.07.2018 à Kossov, YIU/2424U.

Maria D. le jour de la fusillade, qui se déroula sur les hauteurs de Kossov. Habiter la périphérie était aussi assimilé à la pauvreté. Paysanne de Rojanovka, près de Tovstoyé, Maria L. se souvient qu'il n'y avait pas de Juifs dans son village car le « village était pauvre », et qu'ainsi tous les Juifs habitaient à Tovstoyé[90].

b) Mista, Miasto, Shtetl: Expériences et représentations de la ville

L'expérience de la ville changeait en fonction que l'on y habitait ou que l'on y soit seulement de passage. Elle dépendait aussi de l'âge, de la profession, de la confession et de l'appartenance à un groupe ethnique. Par exemple, pour les Juifs d'un district, la ville regroupait tous les organismes nécessaires à l'observance des coutumes juives : les synagogues et maisons de prière, le mikvé (le bain rituel), la maison du rabbin – pouvant servir de tribunal rabbinique –, les abattoirs et les boucheries cashers, les écoles juives, le cimetière. Les principaux impératifs religieux – le shabbat et la casherout – exigeaient une proximité des personnes pratiquantes, et ces regroupements étaient visibles dans la physionomie des villes.

Lors de son voyage à Lvov en 1929, Albert Londres visita le quartier juif qu'on appelait « ghetto » : « Le Lvov polonais est une jolie ville. Mais nous venons pour l'autre Lvov. Il est juste au bout de l'allée des Légions, derrière le grand théâtre, borne-frontière. Le portier de l'hôtel a d'abord souri quand je lui ai demandé le chemin du ghetto, puis il a dit : « C'est tout droit, vous le verrez, allez ! »[91] » Le journaliste français découvrit un quartier misérable, ne semblant pas s'être relevé des destructions de la Première Guerre mondiale et du pogrom de 1918. Albert Londres fit le parallèle avec les précédentes villes arpentées en Tchécoslovaquie et en Roumanie : dans ces dernières, « aucune ligne de démarcation entre le Juif et l'Européen[92]. » A la faveur d'une rencontre avec un porteur d'eau polonais, il constata que les barrières n'étaient pas seulement physiques mais aussi morales[93].

A la même période, les frère Goskind interprétèrent Lvov d'une manière assez similaire à celle du journaliste français. Saul Goskind et son frère Isaac, fondateurs du studio de cinéma Sektor basé à Varsovie, produisirent en 1939 une série de six documentaires consacrés à la vie juive dans les principales villes polonaise : Łódź, Białystok, Vilnius, Cracovie, Varsovie et Lvov[94]. Le but déjà avoué par l'initiateur du projet, le leader sioniste Zeev Wladimir Jabotinsky, était

[90] Interview de Maria L., le14.3.2018 à Rojanovka, YIU/2349U.
[91] Albert Londres, *Le Juif errant est arrivé*, Albin Michel, Paris, 1930, p.158.
[92] Albert Londres, *Le Juif errant est arrivé*, Albin Michel, Paris, 1930, p.158.
[93] Albert Londres, *Le Juif errant est arrivé*, Albin Michel, Paris, 1930, p.166.
[94] Bryan Burns, « The Goskinds on Jewish life in Poland », dans Sylvia Paskin (éd.), *When Joseph Met Molly : A Reader on Yiddish Film*, Five Leaves Publication, 1999, p.273-287.

de documenter un monde qui menaçait de sombrer.[95] La caméra montre tour à tour les beaux quartiers de Lvov, ses façades néo-classiques et ses avenues parcourues par des tramways et des voitures, puis se faufile vers le *stary rynek*, où les rues se rétrécissent, longées par de petites échoppes, et où l'on croise des silhouettes de Juifs orthodoxes au long caftan, des travailleurs, des vendeurs à la sauvette, des mendiants. Durant les dix minutes que dure le film, les réalisateurs montrent différentes facettes de la vie juive de Lvov : les activités commerciales, culturelles, politiques, religieuses. Seuls quelques personnages ont été filmés de près : un *Luftmensch*, sorte de funambule vivant de peu, une sorte de vagabond ; une cuisinière sur le marché, grande et très enrobée, mains sur les hanches, sourire édenté, invitant les passants à se servir.

Au moment où Albert Londres menait son enquête à Lvov, la ville comptait environ 300 000 habitants – 312 231 d'après le Deuxième recensement général de Pologne de 1931. A cette date, les Juifs représentaient 31,8% de la population (99 595 hab.), derrière la population catholique (très majoritairement polonaise), atteignant les 50,4%. Mais plus de la moitié de la population juive (56,8%) résidait dans les districts administratifs 2 et 3, au nord de la ville, où ils représentaient respectivement 53,9% et 52,7% des habitants. Le quartier juif de Lvov se concentrait principalement autour du Temple et de *stary rynek*, la vieille-place du marché (Figure 11).

[95] Gideon Greif, « Six Cities », conférence du 11 octobre 1999 à Yad Vashem, disponible en ligne (consultation du 1er décembre 2020) : https://www.yadvashem.org/download/education/conf/GriefSixCities.pdf

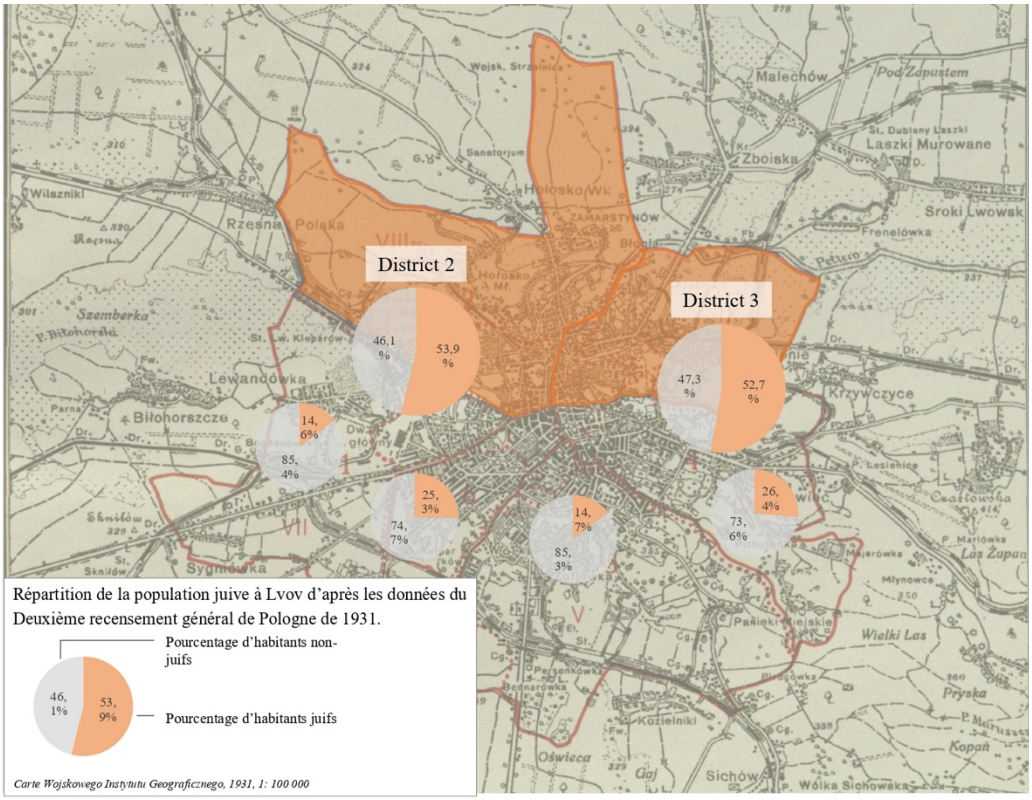


Figure 11 – Répartition de la population juive de Lvov d'après les données du Deuxième recensement général de Pologne de 1931, mise en exergue des districts 2 et 3.

Ces images de l'indigence des quartiers juifs étaient-elles des miroirs grossissant produits par des reporters étrangers, intrigués par le dénuement extrême de ces populations juives de l'Est, soucieux également de conserver une trace de ces *shtetlach* où on appliquait un mode de vie qui semblait figé dans les siècles ? Au-delà des impressions des visiteurs, les chiffres de l'émigration étaient éloquents : entre 1881 et 1910, 236 504 Juifs quittèrent la Galicie orientale[96]. Le développement du sionisme indiquait un fort désir pour les jeunes juifs de quitter la province pour la Palestine, désirant échapper à la pauvreté et aux mesures antisémites édictées par le gouvernement polonais[97].

Les quartiers juifs des shtetls n'offraient guère un visage prospère. A Tloumatch, on désignait le quartier juif, très pauvre, par le terme de « Mexique ». Y vivaient des personnages inquiétants pour l'enfant qu'était Ephraïm Schreier : le shohet, le melamed, une vieille mendiante au visage de sorcière… C'était un quartier peu engageant de prime abord, où l'on travaillait dur et pour peu, où retentissaient les bruits métalliques des ateliers et de la forge, et où régnait l'odeur forte

[96] Piotr Wrobel, « The Jews of Galicia under Austrian-Polish Rule, 1867-1918 », *Austrian History Yearbook*, 25 (1994), 97-138, Vienne, p.5.
[97] Zev Steininger, « Zionist Activity in Turka in the Years 1930-1935 », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.127.

du marché aux viandes[98]. Le jeune Ukrainien Myroslav M. avait l'impression que « tout le centre-ville [de Borchtchiov] était juif », et qu'il y avait des maisons de prières pour les Juifs dans quasiment chaque rue. Il assista même à plusieurs reprises à des abattages rituels de veaux par le rabbin[99]. En effet, une rue de Borchtchiov était occupée par les bouchers : « il y avait deux rangs de boucheries des deux côtés de la rue ; l'un comportait les boutiques casher, l'autre les commerces treif [100]», c'est-à-dire non casher. « Un large étal en bois se trouvait devant chaque magasin et servait à découper la viande. Il y avait beaucoup de femmes le matin, en particulier le jeudi ou à Kippour. » Le quartier juif de Borchtchiov était même comparé à « une sorte de ghetto non intentionnel – un ghetto sans murs ni portes. C'était une sorte de ghetto tu, où les Juifs vivaient plutôt paisiblement[101]. » La famille de David Altman, à Brody, vivait dans des conditions économiques très difficiles. Le père était portier et possédait un chariot. Ils étaient dix à habiter une pièce et demie dans une masure, située dans la partie pauvre de la ville. L'emploi de cette expression, « partie pauvre de la ville », montre une représentation scindée de l'espace, où les pauvres sont regroupés dans un quartier de Brody. David Altman dut renoncer à des études supérieures, en dépit de ses excellents résultats, salués par son enseignant non juif. La famille n'avait guère les moyens de l'inscrire au lycée et il devait travailler pour subvenir aux besoins. La misère planait sur leur foyer, le père se perdait dans l'alcool et les jeux d'argent[102].

Perception et expériences se rejoignaient. Les Juifs avaient également le sentiment que toute la ville était juive car ils ne côtoyaient qu'un quartier restreint, où n'évoluaient que des Juifs. Leon Weliczker ne connut aucun enfant non-juif avant ses 7 ans, passés à Stoyanov. Dès l'enfance, il avait intégré la séparation entre Juifs et non-Juifs, que ces derniers n'étaient pas casher. Ce n'est qu'en arrivant à Lvov qu'il côtoya d'autres enfants, parce qu'il fréquenta alors l'école publique[103]. Dans certaines villes, l'agencement des quartiers pouvait réduire considérablement les rapports entre Juifs et non-Juifs, comme à Mikoulintsy (Figure 12). En dehors de l'école,

[98] Epharim Schreier, « Mexic », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, chap. XLII.
[99] Interview de Myroslav M., le 22.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2370U.
[100] Myrna Neuringer Levy, « How They Made a Living » (trad. Miriam Beckerman), dans N. Blumenthal (dir.), *Sefer Borszczow*, Association of former residents of Borszczow in Israel, Tel Aviv, 1960, p.103-121.
[101] Gedalyahu Lakhman, « And In Their Death They Were Not Separated », (trad. Miriam Beckerman), dans N. Blumenthal (dir.), *Sefer Borszczow*, Association of former residents of Borszczow in Israel, Tel Aviv, 1960, p.322.
[102] David Altman, « Brody » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid: Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, Israël, 1994, p.276-277.
[103] Interview de Leon Wells (Weliczker), le 12.12.1996 dans le New Jersey, VHA #23410.

Marc Krochmal, habitant juif de Borislav né en 1911, ne vivait qu'avec des Juifs car « dans la ville, les Juifs restaient ensemble. » Les non-Juifs habitaient en dehors[104].

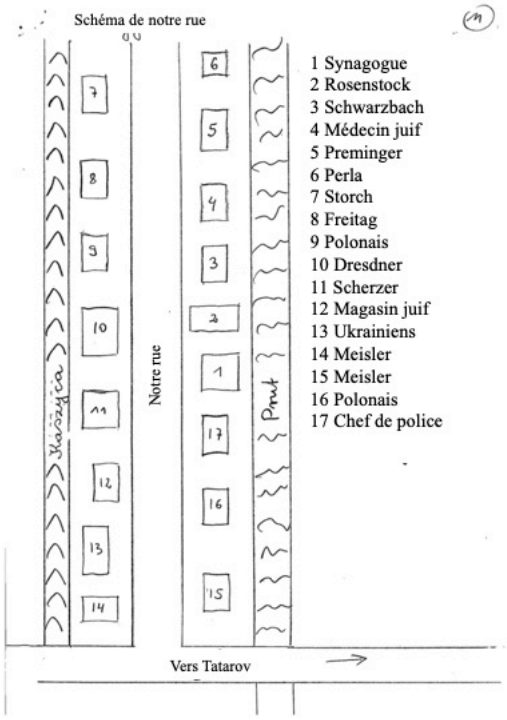


Figure 12 - Schéma de la rue où habitait Ruth Rosenstock à Mikoulintsy avant la guerre, par Ruth Michel (sans date), YVA O.33/2219.

Ruth Rosenstock, née en 1928, dresse, après la guerre le schéma de sa rue avant l'occupation allemande (Figure 12). Elle se souvient de ses voisins juifs, en particulier les Scherzer, les Dresdner, les Storch, les Freitag, les Preminger, les Schwarzbach et les Meisner, en revanche elle mentionne ses voisins chrétiens que sous les termes « Polonais » ou « Ukrainiens. » Sa démarche, explique-t-elle, est « de nommer par leurs noms tous les gens de [sa] rue[105]. » Ses voisins polonais et ukrainiens seraient donc exclus de cette entreprise de mémoire. Néanmoins, ce schéma indique une forte proportion de Juifs dans cette rue. Les indications géographiques (la rivière Prout, la direction de Tatarov) permettent de situer la rue dans le centre du bourg[106]. Petro G., Ukrainien de Petchenejine, n'avait pas de voisins juifs, car ils habitaient « sur la rive opposée. » Il ne connaissait que les noms de quelques Juifs, la plupart des cochers[107]. Les

[104] Interview de Marc Krochmal, le 15.5.1990 à New York, VHA #56969.
[105] Témoignage de Ruth Michel née Rosenstock, date non indiquée, YVA O.33/2219.
[106] Témoignage de Ruth Michel née Rosenstock, date non indiquée, YVA O.33/2219.
[107] Interview de Petro G., le 16.6.2016 à Petchenejine, YIU/2108U (trad. Olga Koulbachna).

contacts n'étaient que professionnels. Les époux Kudish, habitant de Borislav, ne connaissaient que le yiddish[108]. Cela illustrait le peu de contact qu'ils avaient avec la population non-juive.

Les commerçants juifs habitaient généralement dans le centre-ville, à proximité de la place du marché, voire sur celle-ci. D'ordinaire, la boutique était intégrée au logement. Elle pouvait se trouver au rez-de-chaussée et la famille habitait au-dessus ou dans l'arrière-boutique[109]. C'était parfois l'inverse : à Kossov, M. Eltis avait installé sa famille au rez-de-chaussée et son bureau de banque à l'étage[110]. La maison pouvait avoir deux portes : l'une pour l'habitation, l'autre pour le magasin, comme à Borchtchiov[111].

Ievguénia L., Ukrainienne de Boutchatch, décrivait les maisons juives comme « collées les unes aux autres.[112] » Par gain de place, les maisons du centre-ville étaient resserrées et formaient un contraste avec les fermes du faubourg, plus espacées les unes des autres par des parcelles de terre, des potagers, des vergers. Mykhaïlo M. était frappé du fait que les maisons des Juifs « étaient tellement collées les unes aux autres qu'un seul chariot pouvait passer dans leur rue[113]. » A Synkov, la maison de Gaba, de sa femme et de leurs deux enfants, n'était composée que de deux pièces : la première, donnant sur la rue, où se trouvait le magasin, tenu par l'épouse, et la seconde, à l'arrière, où vivait toute la famille[114]. L'aménagement des centres-villes était éloigné des problématiques des ruraux, soucieux de pouvoir passer avec plusieurs chariots à la fois dans leur rue, une rue large que le travail de la terre et l'élevage exigeaient. La profession des occupants des maisons façonnait la physionomie des bourgades et des habitations.

La ville galicienne était un lieu de pouvoir. On y trouvait les instances publiques de l'État : l'hôtel de ville, le bureau de poste, le siège de la police, le tribunal, le *Gymnasium*, l'hôpital. Elle hébergeait les fonctionnaires, des Polonais en majorité. Elle était le cœur de la vie économique, abritant les boutiques où l'on achetait toute sorte d'ustensiles et autres articles manufacturés, le marché où les paysans des environs, et parfois même de loin, vendaient leurs produits. Les ateliers, les fabriques, les usines étaient implantés dans les faubourgs de la ville, à proximité de la gare de marchandises. Enfin, la ville était également le centre culturel à l'échelle du district, proposant bibliothèques, théâtres, cinéma.

---

[108] Interview d'Izhak Kudish, le 10.8.1997 à Lod, VHA #33041.
[109] Voir par exemple l'interview d'Anani K., le 16.3.2018 à Oulachkovtsy, YIU/2353U, l'interview de Dmytro S., le 4.7.2018 à Kouty, YIU/2425U, l'interview d'Hanna K., le 7.7.1018 à Jabié, YIU/2433U.
[110] Interview de Maria D., le 4.7.2018 à Kossov, YIU/2424U.
[111] Interview de Myroslav M., le 22.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2370U.
[112] Interview de Ievguénia L., le 24.3.2018 à Boutchatch, YIU/2376U.
[113] Interview de Mykhaïlo M., le 23.3.2018 à Melnitsa-Podolskaïa, YIU/2383U.
[114] Interview d'Ivan S., le 19.3.2018 à Zalechtchiki, YIU/2359U.

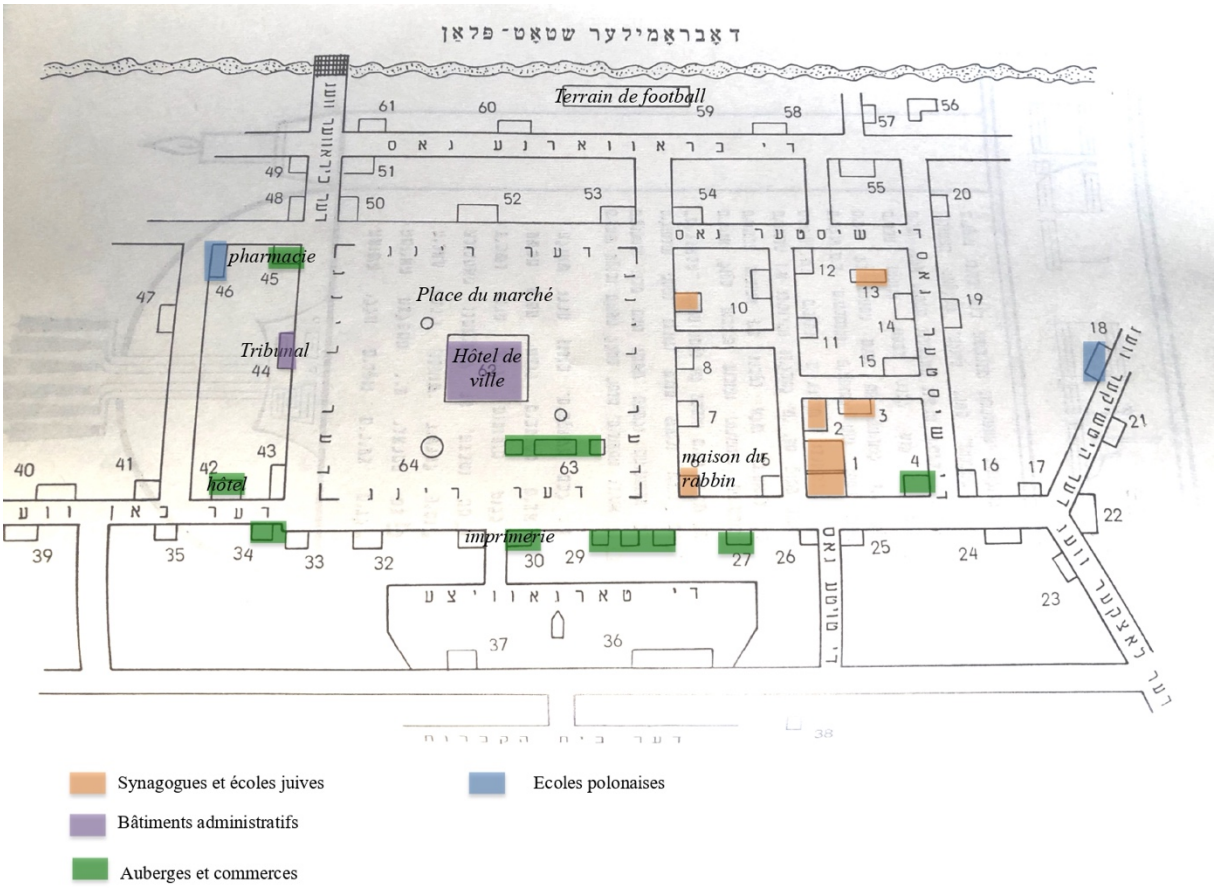


Figure 13 – Plan de la ville de Dobromil dans l'entre-deux-guerres, M. Gelbart, Sefer zikaron le-zekher Dobromil, *Dobromiler fareyn in Yiśroel un Amerike, Tel Aviv, 1964.*

La ville était nécessairement un espace commun, où citadins et ruraux de différentes nationalités se côtoyaient avec plus ou moins d'enthousiasme. L'historien Shimon Redlich l'a illustré avec le titre de son ouvrage consacré à Béréjany : « *Together and Apart*. [115]» La concentration des bureaux de l'administration locale, des commerces, des établissements scolaires et des édifices religieux (voir le plan de la bourgade de Dobromil,Figure 13) entraînait une inévitable cohabitation. Elle prenait des proportions plus importantes les jours de marché et les dimanches : ces jours-là, les habitants des campagnes arrivaient en ville pour commercer sur la place du marché ou assister à l'office chrétien. La photographie d'une rue de Iaguelnitsa, dans le district de Tchertkov, prise au début des années 1930, illustre la superposition en centre-ville des bâtiments de service public (ici le bureau de poste), les habitations, les boutiques juives, et l'église ukrainienne (Figure 14).

[115] Shimon Redlich, *Together and Apart in Brzezany : Poles, Jews, and Ukrainians, 1919-1945*, Indiana University Press, 2002.



Figure 14 - Iaguelnitsa, une rue de la ville au début des années 1930 : 1) la maison de la famille Hutterer ; 2) l'église ukrainienne ; 3) le bureau de poste ; 4) la boutique de crème glacée de Leibish Stuler ; YVA 9191/9.

A Mikoulintsy, ville de cure pour les poitrinaires, située dans les Carpates, les trois confessions se côtoyaient. La moitié des habitants étaient des Polonais, un quart étaient ukrainiens et un quart étaient juifs. A l'exception de la position de fonctionnaire, occupée majoritairement par des Polonais, Polonais et Juifs y exerçaient les mêmes professions : médecins, juristes, enseignants, artisans. En sus, les Juifs étaient commerçants. Quant aux Ukrainiens, ils étaient quasiment tous des paysans. On comptait dans la bourgade un cloître, une église polonaise, une église ukrainienne, deux synagogues, un cimetière pour chaque confession, disposés les uns derrière les autres, sur une hauteur derrière le grand sanatorium. Il y avait deux gares : l'une pour les passagers, l'autre pour les marchandises, desservant la grande menuiserie d'État[116].

La venue des paysans chrétiens dans la ville inquiétait une partie de la population juive. Gedalyahu Lakhman, de Borchtchiov, se souvient que deux mondes étrangers se rencontraient les jours de marché et de messe : « On pouvait voir des milliers d'Ukrainiens, des centaines de Polonais le dimanche se rendant dans leurs deux églises et envahir les rues « juives. » Ces dimanches, une sorte de malaise s'infiltrait dans le quartier juif, bien qu'il y eût des salutations

[116] Témoignage de Ruth Michel [date et lieu non indiqués], YVA O.33/2219.

entre les gens (…)[117]. » A Kalouch, la rue des synagogues – une dizaine – côtoyait les églises catholique et gréco-catholique. « A cause de cela, nous avions peur de sortir dans la rue à Noël et au Nouvel an chrétien. Nous ne voulions pas d'affrontement avec les chrétiens (la moitié de la population de la ville) faisant la fête, et qui pouvaient être ivres. Alors que nous étions enracinés dans la vie de la ville, nous nous sentions en même temps étrangers dans celle-ci. Nos relations avec les *gentils* n'étaient en général que commerciales[118]. » Frederika Halski, née Lanz, remarquait aussi que les choses dégénéraient le dimanche : les étudiants polonais s'en prenaient particulièrement aux Juifs orthodoxes, les frappaient dans les rues[119].

Le marché était le principal lieu de réunion et d'échanges entre Juifs et non-Juifs, entre paysans et citadins (Figure 15, Figure 16). Une sorte d'agitation s'emparait alors des rues. Tzvia Nagler-Tzamri décrit ainsi le jour du marché à Tourka :

> « Voici le centre de la ville et sa rue principale « Di Alica » avec ses boutiques, ses lieux de travail, et de beaucoup de tavernes, animés par de nombreux habitants juifs. Le tapage augmentait les jours de marché et de foire, quand les fermiers et fermières ruissellent de ses 72 villages dépendants avec leurs vêtements multicolores. Ils arrivent en chariot ou à pied, chargés de sacs de leur production pour vendre ou troquer. La rue se remplit du remue-ménage de la foule et des bruits des différents animaux amenés jusqu'au marché central. Ces jours-là, les commerçants et les hommes d'affaires ont du pain sur la planche, avec la « récompense » venant abondamment vers eux. Le soir, on peut voir les fermiers à moitié ivres – voire plus que ça – retourner dans leurs villages, portant leur marchandise troquée. Les commerçants étaient heureux de ce jour réussi[120]. »

A Tloumatch, le jour du marché était un mercredi : « C'était le jour que toute la communauté juive attendait avec grand hâte, écrit Ephraim Schreier, les commerçants, les colporteurs, les marchands de chevaux et, comme on disait, les chevaux eux-mêmes. (…) Été comme hiver, dans les premières heures de la matinée, le mercredi assistait à l'arrivée des paysans des villages voisins. Des chariots chargés de sacs contenant toute sorte de marchandises, d'objets artisanaux,

[117] Gedalyahu Lakhman, « And In Their Death They Were Not Separated », (trad. Miriam Beckerman), dans N. Blumenthal (dir.), *Sefer Borszczow*, Association of former residents of Borszczow in Israel, Tel Aviv, 1960, p.322.
[118] Hindah Shtein-Tiktinski, « I Made Aliyah at Exactly the Right Time » (trad. Deborah Schultz), dans Shabtai Unger, Moshe Etinger (dir.), *Kalusz ; heyeha ve-hurbana shel ha-kehila*, Kalusz Society, Tel Aviv, 1980, p.186-187.
[119] Interview de Frederika Halski, le 7.7.1995 à Winnetka, VHA #3750.
[120] Tzvia Nagler-Tzamri, « A Portrait from the Landscape of my Childhood », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.12-17.

fruits et légumes, conduits par des paysans pieds-nus. D'autres venaient avec des vaches laitières, des chevaux, des moutons, des cochons. L'air était rempli avec le chant des coqs et le tintement des cloches autour du cou des chevaux. Les arrivées pouvaient être identifiées par les habits : chapeaux, robes – tous différents selon la localité[121]. » Chaque chariot était soumis à une taxe[122]. De nombreux commerces avaient pignon sur la place du marché, comme à Staryi Sambor (Figure 17), se souvient Vassyl S[123]. Pour les ruraux, c'était l'occasion de vendre leur production aux citadins. Une fois par semaine, Maria I. se rendait au marché de Rava-Rouskaïa, à 16km de son village de Smoline[124].

La population juive citadine développa un sentiment d'appropriation d'une partie des villes, et notamment de son centre, où se développait toute l'activité économique et où ils travaillaient – dans la mesure où, nous le verrons, plus de 80% des commerçants de Galicie orientale étaient juifs. D'autre part, ils y avaient construit depuis plusieurs siècles une vie communautaire, autour d'établissements religieux et culturels. La venue des paysans chrétiens était perçue avec une grande méfiance et crainte de débordements, notamment lors des cérémonies religieuses, susceptibles d'attiser la haine envers les Juifs et régulièrement accompagnées d'excès d'alcool. Du côté des paysans ukrainiens, ils nourrissaient une représentation de la ville comme d'un lieu juif, et l'associait étroitement à l'argent. Ainsi, deux univers fort différents se côtoyaient tant bien que mal (Figure 18), par nécessité économique et en raison de la présence des édifices chrétiens en ville. Passés les jours de messe et de marché, les paysans retournaient à leurs terres, en périphérie (Figure 22).

[121] Epharim Schreier, « Mexic », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, chap. XL.
[122] Epharim Schreier, « Mexic », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, chap. XL.
[123] Interview de Vassyl S., le 26.4.2018 à Staryi Sambor, YIU/2422U.
[124] Interview de Maria I., le 5.7.2018 à Kouty, YIU/2427U.



Figure 15 - Sur la place du marché : une paysanne et un homme juif en costume traditionnel, Lvov, vers 1930. YIVO PO/2133.29.



Figure 16 – Paysans et Juifs et chariots tirés par des chevaux, chargés de produits et de marchandises sur la place du marché, un jour de marché (légende : YIVO), Kolomyia, avant-guerre, YIVO RG/1270.50.



Figure 17 - Place du marché de Staryï Sambor, avant-guerre, Sefer Sambor-Stary Sambor[125].



Figure 18 - Paysans ukrainiens dans le quartier juif de Kolomyia, 1935 (légende : Yad Vashem), YVA 4520/506.

[125] *Sefer Sambor-Stary Sambor ; pirkei edut ve-zikaron le-kehilot*, Alexander Manor, Sambor/Stary Sambor Society (ed.), Tel Aviv, 1980, p.159.



Figure 19 – Chariots arrêtés devant des maisons de la vieille place du marché, Kremenets, avant-guerre, YVA 1619/10.



Figure 20 – « Zolotchev, marché de bétail. Noter le type de Juifs assis sur la barrière. 26 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001454.



Figure 21 – « Lvov. Marché. Les oignons coûtent 20 groszy le kilo. 24 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001656.



Figure 22 – « Ruthènes près de Bolekhov, de retour d'une fête de l'église. A la jonction entre la route de l'église et la route principale. Au centre, une femme porte des châles à son bras, et pieds nus… 21 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd) Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001412.

c) Un espace commun : l'école

L'école était un lieu où se cristallisaient les enjeux de langue, d'instruction, de religion et d'identité. Dans la Pologne de l'entre-deux-guerres, l'éducation était un véritable défi : 1/3 de ses citoyens ne se considéraient pas comme polonais[126]. Les écoles publiques secondaires étaient payantes – entre 200 et 300 zlotys – et les privées encore plus chères – entre 700 et 1 300 zlotys. Seules les familles les plus aisées, ayant les moyens de régler les frais de scolarité et n'ayant pas besoin de bras supplémentaires dans les champs, à l'atelier ou au magasin, pouvaient envoyer leurs enfants faire des études supérieures. A Drogobytch, beaucoup de familles précaires de simples travailleurs enlevaient leurs enfants de l'école pour leur apprendre un métier[127]. Paoulina S., habitante ukrainienne de Bolekhov née en 1926, remarqua qu'il y avait peu d'écoliers ukrainiens comme elle à l'école publique, en raison de sa cherté, alors que « tous les enfants juifs étaient scolarisés[128]. » A Rogatine, l'école ukrainienne était payante. Une famille comme celle d'Olga S., paysans aisés de Pérénovka à 3km, pouvait se le permettre, mais ceux qui n'avaient pas les moyens envoyaient leurs enfants à l'école publique polonaise[129]. Ainsi, l'accès à l'enseignement en ukrainien n'était possible que pour les mieux lotis. Pavlyna B., élevée par sa tante, se retrouva sur les bancs de l'école polonaise, faute d'argent pour l'école ukrainienne, et partagea son pupitre avec un garçon juif orphelin[130]. L'école était un indicateur et un marqueur voyant du niveau économique et social des familles. Ivan L., paysan ukrainien né en 1919, était analphabète. Il bénéficia de quelques cours du soir initiés par les autorités soviétiques en 1939 pour apprendre aux gens à lire et écrire[131].

Le taux d'alphabétisation variait d'un *powiat* à l'autre, si on se base sur les données du recensement de 1931. On constate un fort taux d'alphabétisation dans les villes, assez constant (entre 71,2% et 88,2%), alors que le chiffre fluctuait dans les campagnes (entre 35,6 et 75,4%). Dans les communes rurales des *powiaty* de Tourka, Kossov et Nadvorna, le taux d'alphabétisation était inférieur à 50%. Dans le *powiat* de Kossov, l'écart était considérable

[126] Kamil Kijek, « Between a Love of Poland, Symbolic Violence, and Antisemitism. The Idiosyncratic Effects of the State Education System on Young Jews in Interwar Poland », dans *Polin : Studies in Polish Jewry Volume 30 : Jewish Education in Eastern Europe,* Liverpool University Press, 2018, p.237-264.
[127] Dr. Chaim Deutschmeister, « The Lives of the Workers and the Masses in Drohobycz and Boryslaw » (trad. Susan Rosin), dans N.M. Gelber, *Sefer zikaron le-Drohobycz, Boryslaw ve-ha-seviva* Association of Former Residents of Drohobycz, Boryslaw and Surroundings, Tel Aviv, 1959, p.108 sqq.
[128] Interview de Paoulina S., le 13.9.2017 à Bolekhov, YIU/2267U.
[129] Interview d'Olga S., le 10.6.2016 à Rogatyne, YIU/2094U.
[130] Interview de Pavlyna B., le 10.06.2016 à Rogatyne, YIU/2095U.
[131] Interview d'Ivan L., le 14.9.2017 à Mikhaltché, YIU/2271U.

entre le taux d'alphabétisation des villes (79,9%) et des campagnes environnantes (35,6%). Ces trois *powiaty* se trouvaient dans des zones montagneuses – les Carpates. L'accès à l'enseignement était restreint en raison des infrastructures rudimentaires et des zones rendues impraticables durant les périodes hivernales.

	Total général	Pop. catholique	Pop. gréco-catholique	Pop. juive
Voïvodie de Lvov	**70,8%**	**77,9%**	**60,5%**	**85,3%**
- *dont villes*	84,5%	87%	73%	87,5%
- *dont c. rurales*	68%	76%	59,5%	81%
Voïvodie de Tarnopol	**67%**	**69,9%**	**62,1%**	**85,3%**
- *dont villes*	78,1%	79,2%	67%	85,5%
- *dont c. rurales*	64,6%	67,9%	61,6%	84,9%
Voïvodie de Stanislawów	**61,3%**	**77,1%**	**54%**	**86,1%**
- *dont villes*	79,9%	87,6%	65,4%	86,8%
- *dont c. rurales*	56,4%	71,1%	52,7%	84,4%

Figure 23 - Taux d'alphabétisation par confession dans les voïvodies de Lvov, Tarnopol et Stanislavov, d'après le Deuxième recensement général de Pologne de 1931.

Dans le tableau ci-dessus (Figure 23), on observe un écart de plus ou moins 10 points entre les villes et les campagnes concernant le taux d'alphabétisation de la population de confession catholique. Un écart significatif existait également entre l'alphabétisation des gréco-catholiques des villes et ceux des zones rurales. En revanche, le taux d'alphabétisation des Juifs était à peu près constant, quel que soit le lieu d'habitation. Quant à la population gréco-catholique, largement rurale et paysanne, son taux d'alphabétisation est systématiquement inférieur à la moyenne.

Les élèves juifs avaient la réputation d'être de bons élèves, comme à Potchaïev où on les disait doués en mathématiques[132]. A Zborov, les Juifs « réussissaient bien mieux leurs études que les

[132] Interview d'Olimpiada K., le 11.7.2019 à Potchaïev, YIU/2615U.

Ukrainiens » car, d'après ces derniers, ils avaient des professeurs privés en plus de l'école ordinaire[133].

Les différences économiques transparaissaient jusque dans les encas des élèves. A la cantine de l'école de Borchtchiov, des écoliers juifs mangeaient du pain blanc, tandis que les Ukrainiens, plus pauvres, avaient du pain noir[134]. A Brochnev, bourgade située entre Dolina et Kalouch, les enfants juifs étaient obligés de partager leurs *matsot* avec les élèves ukrainiens sinon ces derniers les frappaient[135].

Les aspects religieux de l'enseignement démarquaient immédiatement les élèves juifs des chrétiens. Par exemple, l'école était fermée le dimanche, mais ouverte le samedi : on constatait ainsi l'absence des enfants juifs[136]. De même ces derniers quittaient la classe lors des cours de religion chrétienne[137]. Kurt Lewin, fils du rabbin Ezekiel Lewin de Lvov, fréquenta l'école publique polonaise. Il estime qu'à partir des cours de religion, vers l'âge de huit ans, les enfants juifs et non-juifs cessèrent de jouer ensemble : « Dès la minute d'introduction à la religion, apparaissaient les premiers signes d'antisémitisme et de frictions entre les enfants[138]. » Sean Martin constate l'échec de l'intégration des Juifs à la société polonaise par l'école : l'entrée de la religion dans les salles de classe renforça les clivages[139].

Les antagonismes entre adultes déteignaient sur les relations entre les enfants. Petro G., écolier de Pétchénéjine, se souvient des tensions « entre slaves et Juifs » dans son école : « Les Juifs fabriquaient des crucifix et crachaient dessus ; nous, on les traitait de « *jyd* » [*жид*] et on les frappait[140]. » A Tovstoyé, même si enfants chrétiens et enfants juifs ne fréquentaient pas les mêmes écoles, les établissements étaient suffisamment proches pour que des interactions aient lieu entre eux. Ils s'insultaient mutuellement, les chrétiens les qualifiaient de « *jyd* ». Ils se battaient entre eux mais cela leur arrivait de jouer ensemble[141]. Bronislaw Weissler, garçonnet juif de Lvov, jouait régulièrement avec Irka, sa voisine d'immeuble, au 6 rue Sobinskiego. Un jour, la fillette, plus âgée de deux ans, lui demanda s'il était juif. Bronislaw Weissler l'ignorait ; il n'avait que 5 ans. Il demanda à sa mère, qui répondit par l'affirmative. Il rapporta la réponse

[133] Interview de Ïossif B., le 16.5.2009 à Zborov, YIU/831U.
[134] Interview de Stepan F., le 22.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2368U.
[135] Interview d'Olga S., le 24.3.2018 à Ïazlovets, YIU/2374U.
[136] Interview de Maria P., le 14.4.2009 à Lanovtsy, YIU/821U.
[137] Interview d'Anelia G., le 4.9.2013 à Otynia, YIU/1837U.
[138] Interview de Kurt Lewin, le 30.1.1997 à New York, VHA #25423.
[139] Sean Martin, « Between Church and State. Jewish Religious Instruction in Public Schools in the Second Polish Republic », dans *Polin : Studies in Polish Jewry Volume 30 : Jewish Education in Eastern Europe,* Liverpool University Press, 2018, p.265-282.
[140] Interview de Petro G., le 16.6.2016 à Pétchénéhine, YIU/2108U.
[141] Interview de Iossyp S., le 17.3.2018 à Milovtsy, YIU/2357U.

à Irka. Dès lors, elle refusa de jouer avec lui : « Je ne monterai plus sur un tricycle juif ![142] » Felicia Bloch, fillette de Borislav tenta de sympathiser avec une camarade de classe, mais elle refusa au motif qu'elle était juive. Elle fut ainsi rejetée de plusieurs groupes[143]. Leonard Mann, né en 1933 et résidant à Kopytchintsy, se souvient que « les enfants ukrainiens [le] harcelaient, [l'] appelant « Juif » tout le temps, inventaient des histoires pour [le] frapper[144]. » Mais un ami ukrainien, très bon élève, le protégeait.

Sur le chemin de l'école et à l'école, dans les aires de jeux, les enfants juifs étaient surtout victimes de leur apparence. Dans une des écoles publiques de Borislav, les écoliers juifs orthodoxes faisaient particulièrement l'objet de moqueries, de quolibets[145]. Zvi Fenster, jeune garçon juif de Podkamen, dans la voïvodie de Stanislavov, redoutait de passer devant la maison d'un jeune Ukrainien plus costaud que lui[146]. Marc Krochmal, issu d'une famille pourtant peu pratiquante, fut frappé jusqu'au sang dès son entrée à l'école, sous prétexte qu'il avait tué Dieu. Ses parents étaient au courant des violences qu'il subissait de la part de ses camarades de classe, mais n'intervenaient pas : « c'était la vie juive[147]. » Face à la passivité des parents, les brimades continuaient. A Mikoulintsy, un enfant chrétien, Yanik Rosolinsky, attaqua le jeune Yitzhak Kaczor avec un couteau[148]. Les trois enfants de Yossif, le commerçant juif du village de Trostianets, étaient malmenés à l'école[149]. Sofia P. se souvenait d'un petit garçon juif Benio qui était maltraité à l'école car il était juif[150]. A Borchtchov, les enseignants de l'école publique insultaient et même frappaient les enfants juifs[151]. Élèves comme professeurs agissaient en toute impunité contre les enfants juifs, démunis.

Dans sa classe, à Lvov, Leon Weliczker ne comptait que 6 élèves juifs sur les 50 écoliers. L'école fonctionnait le samedi, et pas le dimanche. Soucieux de respecter le shabbat et l'instruction, le garçon assistait aux cours du samedi mais sans écrire ; les élèves non-juifs le frappaient alors. « Mon père, et tout le monde, savait qu'une petite minorité ne pouvait pas se battre à forces égales, il me répétait : « Un Juif ne se bat pas ». Quand je faisais remarquer que

[142] Témoignage de Dov Borislaw Weissberg [date et lieu non indiqués], YVA O.33/5329.
[143] Interview de Felicia Feinman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.
[144] Interview de Leonard Mann, le 31.1.1997 à Woodmere, VHA #25447.
[145] Interview de Frederika Halski (née Lanz), le 7.7.1995 à Winnetka, VHA #3750.
[146] Zvi Fenster, « Life in the Village of Podkamien » (trad. Binyamin Weiner), dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.347-349.
[147] Interview de Marc Krochmal, le 15.5.1990 à New York, VHA #56969.
[148] Michael Goldhirsch, « In my Childhood », dans Haim Preshel (dir.), *Mikulince ; sefer yizkor*, Organization of Mikulincean Survivors in Israel and the USA, Israël, 1985, p.140.
[149] Interview de Maria M., le 8.7.2019 à Oliïev, YIU/2608U.
[150] Interview de Sofia K., le 16.7.2019 à Krivoïé, YIU/2628U.
[151] Mendel Dole, « Between the Two World Wars », (trad. Miriam Beckerman), dans N. Blumenthal (dir.), *Sefer Borszczow*, Association of former residents of Borszczow in Israel, Tel Aviv, 1960, p.138-145.

j'étais fort et que je n'avais pas peur, la réponse était : « Et quid des autres garçons juifs qui ne sont peut-être pas aussi forts que toi ? » On me disait que la violence pouvait parfois conduire à un pogrom. Chaque Juif, me disait-on, était responsable de tous les autres Juifs[152]. »

Les enfants juifs avaient la réputation d'être peureux, faute de répondre aux agressions dont ils étaient victimes. Dans l'école d'Aron Etlinger, à Tovstoyé, les garçons juifs portant des *peot* étaient particulièrement la cible des écoliers non-juifs. Ces derniers étaient visiblement des Ukrainiens, car ils appelaient les *peot* « *peyssy* » (*неўсu* en ukrainien). D'après Aron Etlinger, « les enfants juifs ne se défendaient pas car on leur disait à la maison de ne pas répliquer. Donc ils acceptaient la punition, pleuraient et rentraient chez eux. » Le garçon décida de prendre une autre voie : il refusa les *peot*, au grand dam de sa mère, craignant les critiques des voisins ou encore du grand-oncle très pieux. Il rendit coup pour coup. Les bagarres avaient lieu sur le chemin de l'école. Il se cachait alors dans le jardin quand il entendait les garçons ukrainiens approcher en disant « *jydy, jydy* ! » (« *жuдu* » en ukrainien), puis leur sautait dessus et les frappait. Ils finirent par conclure : « Il n'est pas juif, il se bat comme nous[153]. »

Après les quatre premières années passées à l'école élémentaire juive, Joseph Parvari intégra l'école polonaise et rencontra pour la première fois des enfants polonais et ukrainiens. Ce fut vraisemblablement le premier contact de Joseph Parvari avec l'antisémitisme : « [Ces enfants] et leurs enseignants étaient des haïsseurs de Juifs. Je pourrais citer comme exemple M. Vitvitzki, notre professeur d'art, d'artisanat et de musique, qui nous appelait tous « Yoyneh. » [154] » Kamil Kijek, qui a étudié le système éducatif en Pologne dans l'entre-deux-guerres, voit dans l'école l'un des terreaux de l'antisémitisme, porté notamment par les enseignants[155].

En dépit des incidents antisémites, l'école demeurait le seul espace où un échange amical et naïf était encore possible. Des amitiés se tissèrent sur les bancs de l'école ou sur le chemin de retour, peu soucieuses des questions d'identité. A Jidatchov, le jeune Ukrainien Ivan N. rendait régulièrement visite aux enfants du rabbin, avec lesquels il était ami[156]. Dans les petites classes, il arrivait d'ignorer si son ami était juif ou non : Volodymyr P. apprit plus tard que son camarade

[152] Leon Weliczker Wells, *The Janowska Road*, Halo Pr, 1999, p.20.
[153] Interview d'Aron Etlinger, le 21.5.1997 à Riverdale, VHA #29101.
[154] Joseph Parvari (Leiner), « A String of Memories » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid: Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.263.
[155] Kamil Kijek, « Between a Love of Poland, Symbolic Violence, and Antisemitism. The Idiosyncratic Effects of the State Education System on Young Jews in Interwar Poland », dans *Polin : Studies in Polish Jewry Volume 30 : Jewish Education in Eastern Europe,* Liverpool University Press, 2018, p.237-264.
[156] Interview d'Ivan N. le 22.5.2012 à Jydatchov, YIU/1510U.

de pupitre, Ibermann Inio, était juif[157]. Ida Kucberg, née en 1927 à Sokal, avait beaucoup d'amis ukrainiens et apprit leur langue à leur contact[158].

Les amitiés scolaires, pour la plupart, ne survivaient pas à l'adolescence. Les routes se séparaient, l'adulte en devenir était de plus en plus réceptif aux paroles des parents, des religieux, et la voie professionnelle achevait d'éloigner les uns et les autres[159].

[157] Interview de Volodymyr P., le 18.6.2016 à Stanislavov, YIU/2112U.
[158] Interview d'Ida Kucberg, le 22.6.1995 à Niles, VHA #3434.
[159] Aharon Lendau, « The Village of Holin and Its Jews », dans Shabtai Unger, Moshe Etinger (dir.), *Kalusz ; heyeha ve-hurbana shel ha-kehila*, Kalusz Society, Tel Aviv, 1980, p.190-194.

4. Clivages socio-professionnels

a) Une nationalité, un métier

Le Deuxième recensement de 1931 apporte d'importants éléments concernant la répartition socio-professionnelle de la population, sans lesquels il est impossible de comprendre sa répartition géographique. La forte proportion de Juifs dans les villes de Galicie orientale était le fruit de siècles de politiques changeantes, de l'Empire austro-hongrois à la Pologne. Les Juifs exerçaient des métiers spécifiques, longtemps interdits aux chrétiens, comme le commerce ou les assurances. Longtemps bannis de l'agriculture et de l'industrie, ils travaillaient également dans l'artisanat[160].

Le Deuxième recensement général de Pologne de 1931 propose un tableau répartissant la population d'après la profession et la confession. Les catégories professionnelles sont au nombre de 11 : Agriculture ; Horticulture, pêche et sylviculture ; Mines et industrie ; Commerce et assurances ; Communications et transport ; Service public, culte, organisations et institutions sociales ; Enseignement scolaire, instruction et culture intellectuelle ; Médecine et hygiène, entretien de la propreté, établissements d'assistance sociale ; Domestiques de ménage ; Personnes ayant d'autres moyens de subsistance que le travail professionnel ; Personnes dont la profession est indéterminée, personnes dévoyées et personnes dont la profession est inconnue. Ces catégories sont ensuite déclinées en secteurs d'activité, comme « usines sidérurgiques », « médecine vétérinaire », « barreau et notariat ».

En effectuant la synthèse des résultats des trois voïvodies, on observe une prépondérance des gréco-catholiques et une absence des Juifs dans le secteur agricole. Les commerces apparaissent comme un monopole des Juifs : 84% des personnes travaillant dans le commerce et les assurances déclaraient être de confession juive. Les catholiques déclarés sont représentés dans quasiment tous les secteurs et sont majoritaires dans la fonction publique – communications, transport, enseignement, administration. L'industrie est le secteur regroupant des parts relativement importantes des trois confessions : 42% de catholiques, 30% de gréco-catholiques et 26% de Juifs. La catégorie « Industrie » comprenait aussi l'artisanat, où les Juifs étaient très présents. Les graphismes ci-dessous (Figure 24 et Figure 25) présentent la répartition professionnelle des habitants catholiques, gréco-catholiques et juifs dans la voïvodie de Stanislavov et dans la voïvodie de Lvov en 1931. Le tableau incomplet (pages manquantes) des

[160] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944*, p.23.

statistiques professionnelles de la voïvodie de Tarnopol nous empêche de produire un graphisme équivalent pour cette région.

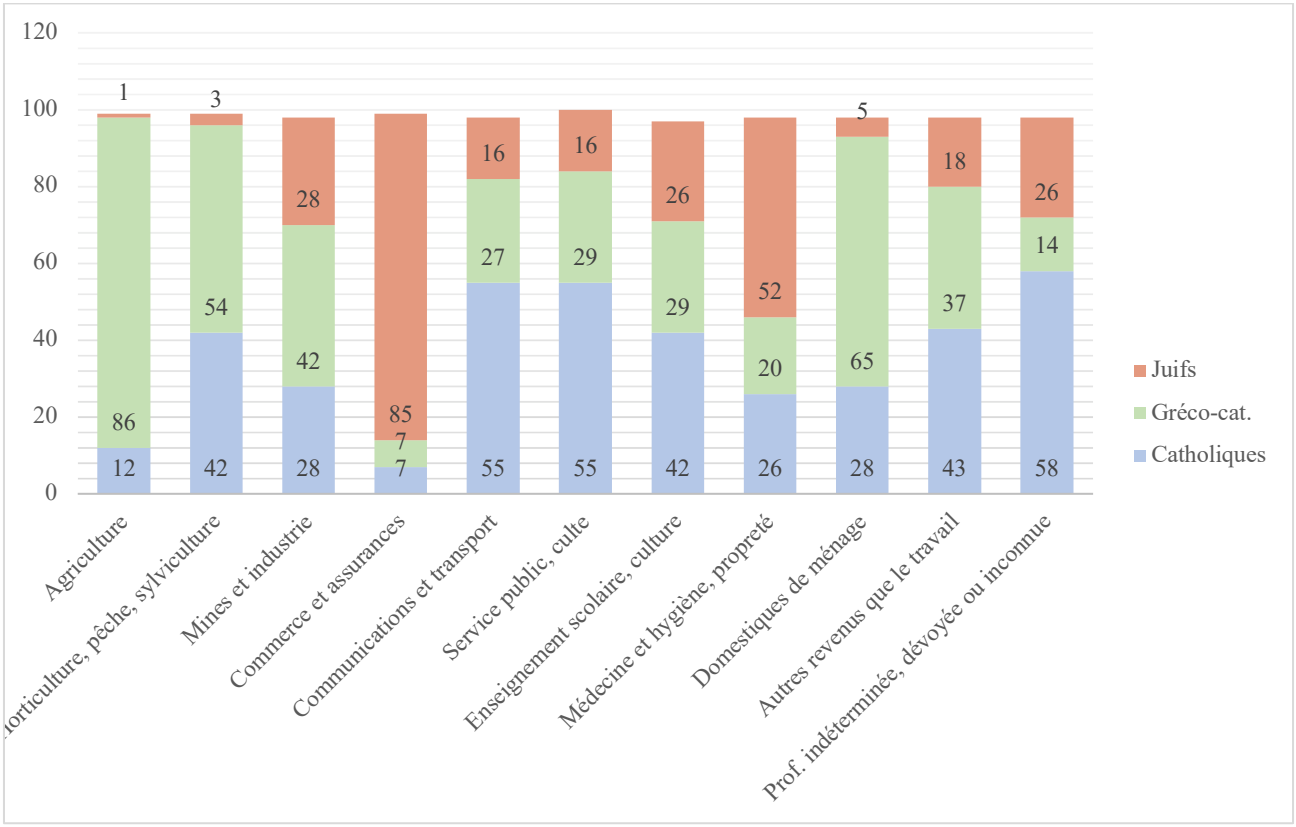


Figure 24 - Répartition professionnelle par confession dans la voïvodie de Stanislavov en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931.

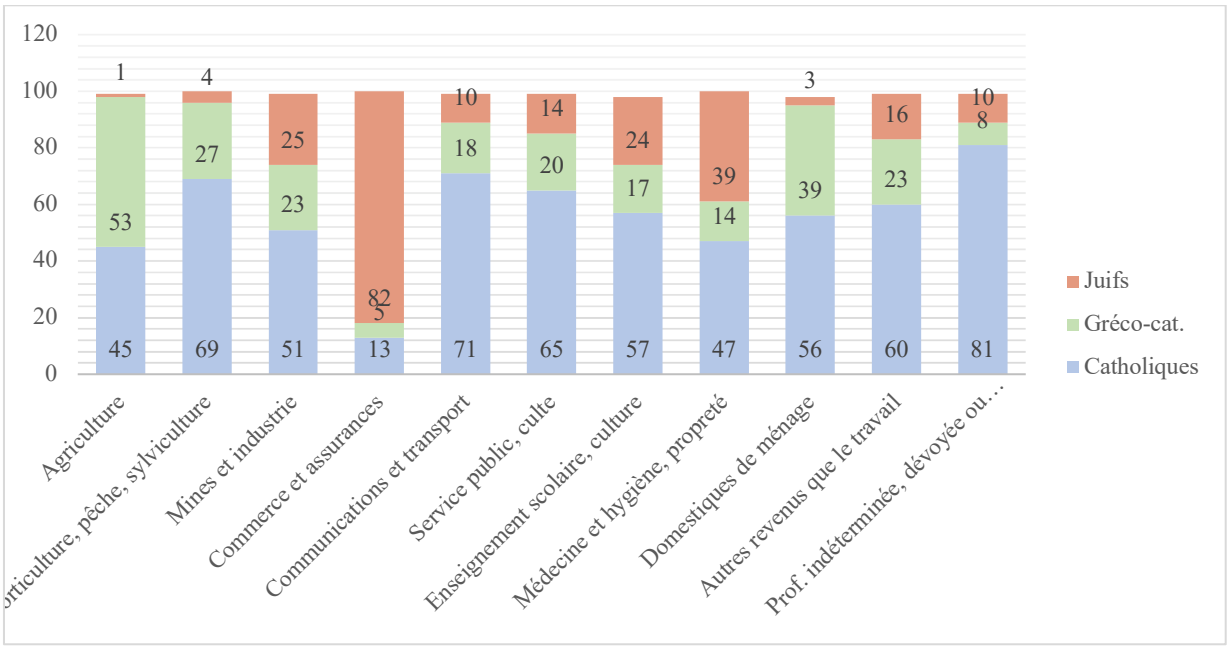


Figure 25 - Répartition professionnelle par confession dans la voïvodie de Lvov, en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931.

Les deux graphismes (Figure 24, Figure 25) mettent en évidence des disparités dans la répartition professionnelle par confession entre les deux voïvodies : ainsi, la place des catholiques dans l'agriculture est plus importante dans la voïvodie de Lvov (45%) que dans celle de Stanislavov (12%). D'une manière générale, la place des catholiques est proportionnellement plus importante dans la plupart des secteurs d'activité dans la voïvodie de Lvov par rapport à celle de Stanislavov. Ce constat n'a rien de surprenant dans la mesure où les catholiques représentaient 45,8% de la population de la voïvodie de Lvov, contre 9,4% dans la voïvodie de Stanislavov. En revanche, la proportion de Juifs dans les différentes catégories professionnelles varie peu d'une voïvodie à l'autre : ils sont majoritaires dans le commerce et représente une part importante des professions liées à la santé.

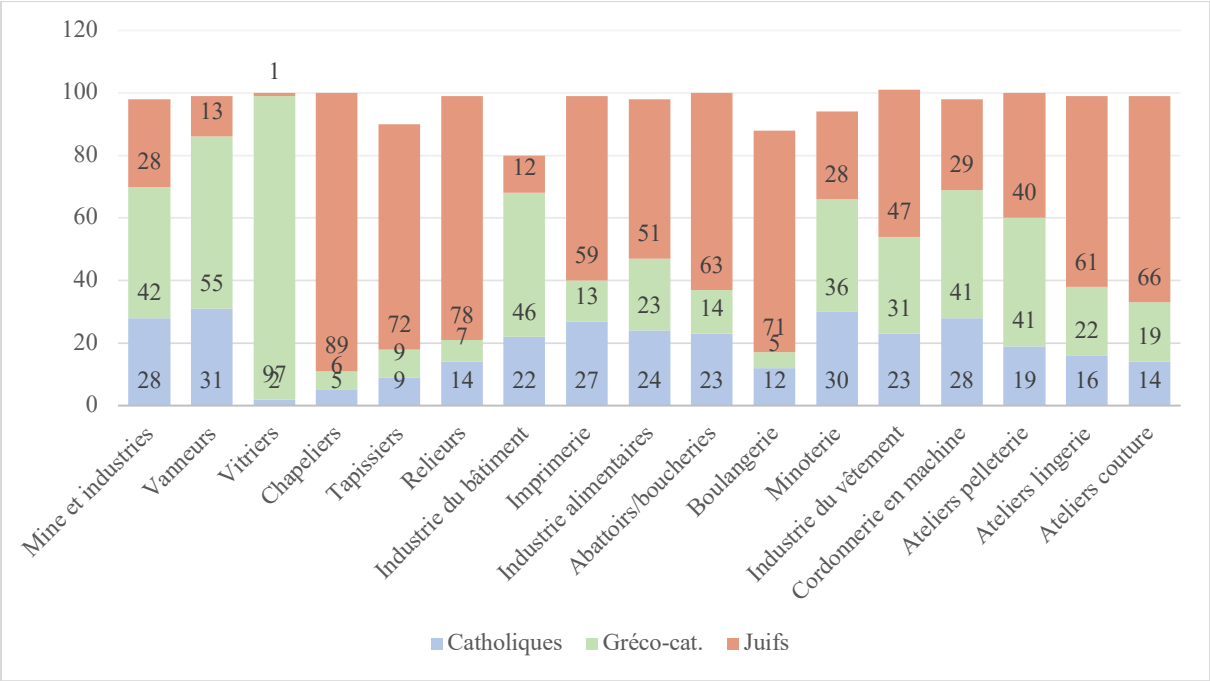


Figure 26 - Répartition par confession dans plusieurs secteurs de l'industrie, en pourcentage, dans la voïvodie de Stanislavov, d'après les données du recensement de 1931.

Il existe au sein même des sous-ensembles un cloisonnement marqué des professions en fonction de la confession, comme l'indique la répartition par confession dans plusieurs secteurs de l'industrie dans la voïvodie de Stanislavov (Figure 26). Ainsi, les gréco-catholiques composent la grande majorité des vitriers (97%), des vanneurs (55%), des employés du bâtiment (46%). D'autres professions sont occupées très largement par des Juifs, comme les chapeliers (89%), les relieurs (78%), les tapissiers (72%), les boulangers (71%), les employés des ateliers de couture (66%) et de lingerie (61%), des abattoirs (63%). On observe ce phénomène dans d'autres branches. Par exemple, d'après la moyenne établie à partir des

chiffres des voïvodies de Lvov et de Stanislavov, 96% des policiers se déclarèrent de confession catholique, 60% des professionnels juridiques (avocats, notaires) de religion juive. Dans le domaine de la santé, la part de Juifs parmi les « médecins pratiquants » atteint les 72% (moyenne des trois voïvodies). D'après Max Wollenstein, médecin à Kolomyia, il y avait environ 50 praticiens juifs dans la ville et 7 médecins polonais et ukrainiens[161] : vu leur faible nombre, on peut imaginer que la patientèle des médecins juifs dépassait la communauté juive. Par ailleurs, les Juifs représentent 80% des coiffeurs (moyenne des trois voïvodies).

La distribution de la population juive par catégories professionnelles tranche avec celle de l'ensemble de la population de Galicie orientale (Figure 27 et Figure 28). Ainsi, quand la majorité de la population chrétienne travaillait la terre, les Juifs assuraient les fonctions commerciales.

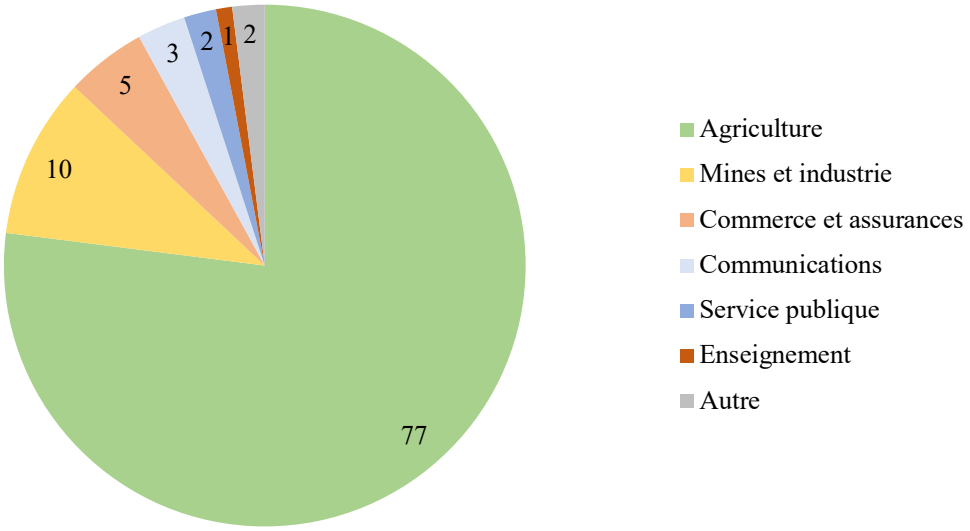


Figure 27 - Répartition de l'ensemble de la population des voïvodies de Lvov (hors ville de Lvov), Tarnopol et Stanislavov dans les catégories professionnelles, en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931.

[161] Déposition de Max Wollenstein [date et lieu non indiqués], BArch B162-2225, p.481.

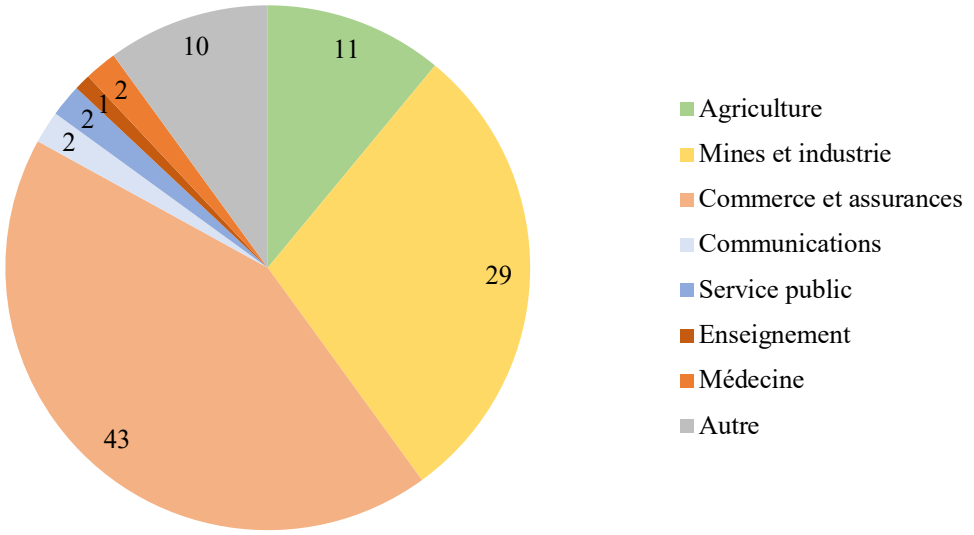


Figure 28 - Répartition de la population juive des voïvodies de Lvov (hors ville de Lvov), Tarnopol et Stanislavov dans les catégories professionnelles, en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931.

Ces constats étaient-ils spécifiques à la Galicie orientale ? La répartition des confessions était visiblement plus nette en Polésie, où 62,1% des personnes travaillant dans le secteur industriel se déclaraient de religion juive, et où on atteignait un pourcentage similaire à la Galicie orientale concernant la proportion de Juifs parmi les commerçants (81,2%). Les Juifs représentaient une goutte d'eau dans l'agriculture (0,8%). En Volhynie aussi les Juifs composaient une part importante de l'industrie et de l'artisanat (45%) et du commerce (83,3%), et très insignifiante dans le secteur agricole (0,6%). Au sein de la population juive, les catégories professionnelles n'étaient pas réparties de la même manière d'une région à l'autre. Par exemple, en Volhynie, il y avait quasiment autant de Juifs travaillant dans l'industrie et artisanat (38%) que dans le commerce (40%) – contre 29% et 43% pour les voïvodies de Galicie orientale. En revanche, si 5% des Juifs travaillaient dans l'agriculture en Volhynie, ils étaient le double (10%) dans les régions qui nous intéressent.

Les recensements de 1921 et 1931, en dépit de leurs inconvénients propres, posent des bases de réflexion. Encore dans les années 1930, il semblerait qu'à des nationalités soient associés une religion, un métier et un espace : l'Ukrainien gréco-catholique travaillant la terre à la campagne, le Juif commerçant citadin, le Polonais détenteur du pouvoir politique et administratif. Pourtant, certaines indications invitent à nuancer ces stéréotypes, comme la présence de Juifs dans les zones rurales, ou celle de gréco-catholiques dans des secteurs tels que l'enseignement ou les communications. Si l'écrasante majorité des paysans étaient chrétiens, on retrouve des chrétiens

dans d'autres professions, au même titre que tous les Juifs ne résidaient pas dans les centres des villes. Cette convergence entre nationalités et structures socio-économiques existait du temps de l'empire austro-hongrois, renforcée par le système de servage. L'héritage perdurait : « Les Juifs, ni nobles, ni paysans, occupaient les interstices de l'économie féodale, des positions intermédiaires entre le seigneur et le serf ainsi que des postes dans l'économie monétaire (…) » écrivait John-Paul Himka à propos des interactions entre Ukrainiens, Polonais et Juifs sous l'Empire austro-hongrois[162]. D'après les données que nous avons étudiées du Deuxième recensement de Pologne de 1931, les Juifs avaient conservé cette position d'intermédiaires au sein de la société galicienne.

b) Des professions-contacts : entre proximité et animosité

- *Le commerçant*

Le commerçant était une figure incontournable de la vie quotidienne des villes comme des campagnes. Quatre-vingt-quatre pour cent d'entre eux se déclaraient de confession juive lors du recensement de 1931. Dans son étude des données de ce même recensement, Joseph Marcus distingue les nombreux petits commerces – colporteurs, vendeurs de rue, marchands de stand au marché : en 1929, 27% des Juifs actifs travaillaient dans ce secteur en Pologne[163]. Le magasin pouvait se présenter ainsi par une simple porte ouverte en guise de devanture, dotée d'un panneau ou d'une ardoise annonçant les marchandises à vendre, comme cet épicier de Lvov, proposant toute sorte de produits (Figure 29). Sur la photographie de la famille Sorger, propriétaire d'un magasin de chaussures à Obertine (Figure 30) on distingue une boutique en bois, comprenant une simple porte ouverte pour accéder à l'intérieur. Un grand panneau indiquait au-dessus de cette porte : « *Handel skor i obuwia. E. Sorger* » (« commerce de cuir et de chaussures »). Les deux clichés montrent les gérants à la porte de leur commerce, mais dans deux attitudes différentes. Le premier (Figure 29) est issu d'un reportage sur le marché de Lvov dans l'entre-deux-guerres. Le commerçant attend le client, appuyé au cadre de l'entrée, regardant les passants. Il est possible qu'il ignore qu'on le photographie. Le second cliché (Figure 30) est une image posée de la famille Sorger, propriétaire de la boutique de cuir et de chaussures. Eli Sorger travaille probablement le cuir en sus d'être marchand : c'est ce

[162] John-Paul Himka, « Dimensions of a Triangle: Polish-Ukrainian-Jewish Relations in Austrian Galicia », dans Israel Bartal and Antony Polonsky (dir.), *Polin: Studies in Polish Jewry Volume 12: Focusing on Galicia: Jews, Poles and Ukrainians 1772-1918,* Liverpool University Press, 1999, p.27.
[163] Joseph Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983, p.59.

qu'indique l'annuaire professionnel d'Obertine en 1929[164]. Dans l'ombre, on distingue la silhouette d'un homme ; peut-être un employé de cette boutique/atelier. Les époux Sorger et leur fille se tiennent debout sur le pas de la porte, formé par un bloc de pierre mal taillé. Toutefois, le cuir et les chaussures n'étaient pas l'unique activité d'Eli Sorger. Il était également photographe et il immortalisa de nombreux moments de la vie quotidienne de son épouse et de ses trois filles.



Figure 29 – Un épicier devant sa boutique. Il y a une liste des provisions : sucre, café, thé, farine, riz, bougies, sel, assortiment de graines. Lvov, avant-guerre. YIVO PO/2133.34.

[164] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, 1929, p.1508.



Figure 30 – Eli Sorger, son épouse Golda et sa fille Esther devant sa boutique de chaussures, Obertine, avant-guerre, YVA 10178/9.

Le commerçant se positionnait comme intermédiaire auprès des paysans : il achetait la production des agriculteurs et la revendait. La famille de Nadia I., résidant dans le bourg de Potchaïev (environ 4 000 habitants en 1939[165]) dans la voïvodie de Tarnopol, travaillait la terre et vendait le surplus qu'elle ne consommait pas au magasin tenu par une femme juive dénommée Ryssya. Le mari partait ensuite revendre les céréales dans d'autres villages de la région[166]. A Katerinovka, à une vingtaine de kilomètres au sud de Kremenets, un commerçant, qu'on appelait Moshko, vendait sur le marché le blé qu'il achetait aux paysans, tandis que sa femme était boulangère[167]. A Bélaya Retchka (litt. la « rivière blanche »), village niché dans les Carpates, près des rives de la Tchérémoch blanche, des Juifs venaient marchander du bétail, en particulier des veaux, auprès du père d'Oleksi T., éleveur et agriculteur. Ils amenaient ensuite le bétail dans leur propre abattoir[168]. Un Juif de Sinkov venait de temps à autre à Zozoulintsy proposer ses services de négociant en bétail. Dmytro M. fit appel à lui pour se procurer un cheval, une fois le sien mort[169]. Le commerçant ne restait pas uniquement derrière le comptoir de sa boutique. L'itinérance des marchands est soulignée dans de nombreux récits. Des marchands juifs de Tarnopol se rendaient dans le village de Tchistilov pour y acheter des produits alimentaires dans les fermes[170]. Des Juifs de Lvov venaient jusqu'à Zalojtsy – à une centaine de kilomètres à l'est – pour acheter du miel[171].

La société galicienne fonctionnait de telle manière que le marchand – juif les ¾ du temps – se trouvait au bout de la chaîne agro-alimentaire, en vendant les produits bruts et/ou transformés de la ferme. A Dobrovliany (district de Zalechtchiki), on déplorait qu'un Juif achète le blé en automne et le revende plus cher au printemps[172]. A Ousté-Zélionoé, un habitant ukrainien né en 1932, Petro T., regrette que les commerçants juifs vendent le pain fabriqué par les boulangers ukrainiens[173].

La question de la profession des Juifs avant la guerre est posée de manière quasi systématique par les équipes de Yahad – In Unum lors des entretiens des anciens voisins des Juifs. Prenons

[165] D'après les statistiques et les estimations de la population d'Ukraine depuis 1897 http://pop-stat.mashke.org/ukraine-cities.htm consultation du 22.1.2021.
[166] Interview de Nadia I., le 11.7.2019 à Potchaïev, YIU/2616U.
[167] Interview de Stepan K., le 12.7.2019 à Katerinovka, YIU/2620U.
[168] Interview d'Oleksi T., le 11.7.2018 à Bélaya Retchka, YIU/2441U.
[169] Interview de Dmytro M., le 19.10.2017 à Zozoulintsy, YIU/2312U.
[170] Interview de Petro P., le 5.7.2019 à Plotytcha, YIU/2602U ; Interview de Dmytro P., le 5.7.2019 à Plotytcha YIU/2603U.
[171] Interview de Ievguen G., le 8.7.2019 à Zalojtsy, YIU/2607U.
[172] Interview de Dmytro R., le 19.3.2018 à Zalechtchiki, YIU/2360U.
[173] Interview de Petro T., le 15.6.2016 à Ousté-Zélionoé, YIU/2103U.

en guise d'exemple le panel des 36 personnes interviewées lors du séjour de recherches dans l'oblast de Tarnopol en juillet 2019, correspondant au 60e voyage en Ukraine. A la question « que faisaient les Juifs avant la guerre », 21 d'entre elles ont répondu que les Juifs étaient commerçants. Ce chiffre est important si l'on considère que parmi les cas ne mentionnant pas la profession, la question n'a pas été posée en raison du contexte de l'interview (se déroulant sur le lieu d'exécution par exemple[174]) ou à cause du très jeune âge de la personne avant-guerre[175]. La date de naissance moyenne des 36 personnes interviewées est 1929. Elles étaient alors des enfants ou de jeunes adolescents avant la guerre, âge qui n'impliquait pas une sociabilité aussi vaste que les adultes, circonscrite bien souvent à l'école et à quelques menus achats dans les magasins. Autrement dit, ces jeunes pouvaient plus difficilement être au contact d'artisans ou de professions libérales – à l'exception du médecin, figure aussi présente dans ces témoignages, nous y reviendrons. Les autres séjours de recherche effectués par Yahad – In Unum apportent la même tendance : plus de la moitié des témoignages désignent les Juifs comme des commerçants[176]. Ainsi, la figure du commerçant juif semblait incontournable pour les ruraux. Mais on retrouvait cette persistance également au sein des villes. En dehors de quelques camarades de classe, les personnes juives que la Polonaise Maria Pawulska, née en 1926, croisait à Lvov étaient des commerçants et des médecins[177]. Maria N., habitante ukrainienne de Kremenets, née en 1927, cite les professions des Juifs qu'elle a retenues : commerçants et médecins[178]. La jeune Maria L. se rendait à Tovstoyé depuis son village de Rojanovka à 2,5km pour faire des achats dans les magasins juifs[179]. La seule famille juive que la famille ukrainienne P. connaissait était celle chez qui ils allaient faire leurs courses à Vorokhta[180]. Dans ce cas, les Juifs étaient la seule interface des ruraux à la ville.

Comment était perçue cette profession, quasi-monopole des Juifs, par la population chrétienne essentiellement paysanne ? Paraska K., Ukrainienne de Jabié, déclare que les Juifs tenaient les magasins et que, comme les Polonais, ils ne travaillaient pas la terre. Le parallèle est d'autant plus intéressant qu'elle emploie le mot *sklep* (« magasin », en polonais) pour désigner les boutiques appartenant aux Juifs[181]. Habitant juif de Nikolaïev (*Mikołajów* en polonais, ville du

[174] Interview d'Ivan K., le 4.7.2019 à Pomirtsy, YIU/2378U.
[175] Interview d'Iryna K., née en 1938, le 6.7.2019 à Vélikiï Gloubotchiok, YIU/2604U.
[176] C'est le cas par exemple du séjour de recherche n°54, qui s'est déroulé dans les oblats de Stanislavov et de Lvov en juillet 2018, où près de 65% des personnes interviewées mentionnaient la profession de commerçants pour les Juifs.
[177] Interview de Maria Pawulska Rasiej, le 8.5.2013, USHMM, RG-50.030*700.
[178] Interview de Maria N., le 12.7.2019 à Potchaïev, YIU/2618U.
[179] Interview de Maria L., le 14.3.2018 à Rojanovka, YIU/2349U.
[180] Témoignage de Mikhaïlo P., le 20.8.2005 à Vorokhta, YIU/211U.
[181] Interview de Paraska K., le 9.7.2018 à Jabié, YIU/2436U.

sud de la voïvodie de Lvov, sur les rives du Dniestr), Izaak Salzman explique qu'en raison de la situation économique, les relations entre Juifs et non-Juifs n'étaient pas bonnes : les Ukrainiens étaient des fermiers très pauvres tandis que les Juifs tenaient des commerces. « Même s'il n'y avait pas grand-chose dedans et qu'on pouvait acheter l'ensemble des produits pour 20$, c'était tout de même un commerce[182]. » Le marchand juif a la réputation d'être riche, du moins d'être plus riche que la masse paysanne. Cette réputation reposait, semble-t-il, sur un ensemble de représentations.

La première tenait à la définition même du travail. Pour les paysans, le véritable labeur était effectué à la force des bras, à la sueur de son front, dans les champs – ou à l'usine ; un travail physique en somme. Pour la fermière ukrainienne Kharytyna I., de Kalouch, « les Juifs ne voulaient pas travailler, ils spéculaient[183]. » Elle insistait sur le fait que les Juifs évitaient volontairement tout travail harassant pour gagner leur vie autrement, par l'argent. Un jeune paysan juif du village de Sérafintsy, près de Gorodenka, expliqua à sa voisine juive qu'il ne comprenait pas pourquoi les Juifs, qui « ne travaillaient pas, mangeaient du pain blanc, tandis que les non-Juifs travaillaient et n'avaient que du pain bis[184]. » Outre l'absence visible de pénibilité de leur travail, les Juifs commerçants ne travaillaient pas un jour par semaine, le samedi, pour le shabbat. Pourtant, les chrétiens avaient eux aussi interdiction de travailler le dimanche, mais en certaines saisons les travaux des champs ne pouvaient souffrir une interruption. Du reste, un jour chômé par les chrétiens était moins visible que le shabbat, durant lequel la vie économique cessait avec la fermeture des boutiques. Depuis Stefan Potocki, staroste de la fin XVIIème – début XVIIIème siècle, interdiction était faite d'organiser le marché hebdomadaire le samedi à Boutchatch[185]. La notion de shabbat chez les voisins des Juifs était une réalité concrète : magasins fermés, allumage du feu chez eux… De toutes les règles à respecter lors du shabbat (interdiction de porter, ne pas toucher à l'argent, de se déplacer autrement qu'à pied), ils n'en retiennent qu'une, ainsi résumée : « Les Juifs n'avaient pas le droit de travailler[186] » ou « les Juifs ne travaillaient pas[187] » le samedi.

En dépit du fait que les Juifs « ne travaillaient pas », on les supposait riches car ils proposaient le crédit. Dans le discours de Pavlina P., crédit et richesse allaient de pair pour désigner la

[182] Interview d'Izaak Salzman, le 27.9.1996 à Saint-Laurent, VHA #20204.
[183] Interview de Kharytyna I., le 3.9.2013 à Kalouch, YIU/1833U.
[184] Nechach Hoffman-Shein, « Jews and non-Jews in Serafince » (trad. Yehudis Fishman), dans Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.265sqq.
[185] Dr. N. M. Gelber, « History of the Jews in Buczacz » (trad. Adam Prager), dans Yisrael Cohen (dir.), *Sefer Buczacz; matsevet zikaron le- kehila kedosha*, Am Oved, Tel Aviv, 1956, p.44sqq.
[186] Voir par exemple l'interview de Mykhaïlyna S., le 15.3.2018 à Moukhavka, YIU/2351U.
[187] Voir par exemple l'interview de Iossyp S., le 17.3.2018 à Torskoïé, YIU/2357U.

commerçante, Mme Feiger[188]. Il était certes commode de faire ses courses et de remettre le paiement de l'ardoise à plus tard – c'était d'ailleurs une des raisons pour lesquelles on effectuait les emplettes chez les Juifs – mais cette pratique entraînait une grande méfiance de la part des clients non-Juifs, soupçonnant le commerçant de les flouer. A Rozdol, entre Lvov et Stryï, Myroslav F., habitant ukrainien né en 1928, explique que les marchands juifs se réunissaient pour fixer les prix[189]. Pourtant, certains, comme Iaroslav L., se souviennent que les prix dans les magasins juifs étaient très abordables[190].

On attribuait ainsi aux commerçants juifs un pouvoir sur leurs clients. Le témoignage de Petro est particulièrement éloquent à cet égard :

> « Les gens n'aimaient pas beaucoup [les Juifs] car c'étaient des commerçants très rusés. Les gens étaient illettrés, ne savaient pas compter et ne savaient pas combien coûtait tel ou tel produit ; les vendeurs en profitaient. Une femme illettrée venait acheter quelque chose et disait « Donnez-moi tel produit pour cinquante groszy », mais elle ne savait pas compter, ne comprenait rien au prix du produit et ne pouvait pas contrôler la balance, donc elle payait ce que le vendeur lui disait. Ils abusaient des gens et s'enrichissaient de cette façon, c'est pour cela que les gens ne les aimaient pas[191]. »

La relation paysan-commerçant s'aggravait en temps de crise économique, comme l'a souligné l'historien Frank Golczewski[192]. Oleksa M., habitant ukrainien de Vychkov, dans les Carpates de la région de Stanislavov, accusait les Juifs de s'enrichir sur le dos de leurs clients paysans, vivant dans une extrême indigence :

> « Il y avait ici cinq ou six Juifs, ils avaient leurs magasins. Les Juifs essayaient d'appâter les clients en disant que chez eux on pouvait acheter des choses de meilleure qualité… Si les gens n'avaient pas d'argent… Il faut dire que, sous la Pologne, on était très pauvre. (…) Les gens vivaient dans la pauvreté, ils n'avaient pas grand-chose à manger à part de la *mamalyga*. (…) [Les Juifs] étaient des gens hypocrites, ils mentaient aux Ukrainiens qui étaient analphabètes. Par exemple, ils proposaient aux gens de venir acheter quelque chose dans le magasin, et lorsque les gens disaient qu'ils n'avaient pas

[188] Interview de Pavlina K., le 27.3.2018 à Khmeleva, YIU/2382U.
[189] Interview de Myroslav F., le 25.5.2012 à Rozdol, YIU/1517U.
[190] Interview de Iaroslav L., le 22.6.2016 à Radekhov, YIU/2121U.
[191] Interview de Petro, le 14.6.2016 à Rogatine, YIU/2102U (trad. Olga Koulbachna). Le prénom a été changé à la demande de l'interviewé.
[192] Frank Golczewski, « Shades of Grey. Reflections on Jewish-Ukrainian and German-Ukrainian Relations in Galicia », dans Wendy Lower et Ray Brandon (dir.), *The Shoah in Ukraine: History, Testimony, Memorialization*, Indiana University Press, 2008, p.123.

> d'argent, les Juifs leur proposaient qu'ils payent plus tard. Ils notaient les achats sur une ardoise, mais comme les Ukrainiens étaient analphabètes, les Juifs pouvaient écrire la somme qu'ils voulaient, ils mentaient. Ensuite, ils venaient chez les Ukrainiens et leur prenaient tout, les chevaux, les vaches, sans aucun remord. Parfois, il y avait des enfants qui n'avaient rien à manger mais les Juifs prenaient la dernière qui leur restait. (…) Par exemple, ils avaient pris à mon père deux chevaux, deux vaches et deux génisses. Il ne nous restait qu'une seule génisse. Le Juif s'appelait Laïb. Il avait dit à mon père : « Je prends tout cela et tu me dois encore de l'argent. » Finalement, il nous a pris aussi la dernière génisse. Mon père la lui a amenée et disant : « Tiens, bois mon sang. » (…) Les Juifs ont détruit les villageois[193]. »

Oleksa était né en 1921 à Vychkov, dans une famille de paysans ukrainiens. Ils étaient six enfants. Son expérience avec le commerçant Laïb le marqua profondément, et en 2013, à 92 ans, il conservait cette vive rancœur. Il tenait ce marchand juif pour responsable de la misère de sa famille, ou plutôt de lui avoir asséné le coup de grâce. En filigrane de son témoignage apparaît le contexte responsable de tant d'indigence : « Il faut dire que sous la Pologne on était très pauvre. L'État polonais ne nous autorisait pas à couper le bois, il n'y avait pas de travail[194]. » Dans cette région montagneuse, escarpée et boisée, il y avait peu de débouchés professionnels pour qui venait d'une famille de paysans. Le commerçant juif, par le système du crédit, concentrait le ressentiment. Le crédit avait un cercle vicieux : on se rendait précisément chez les marchands acceptant le crédit, quand on était dans l'incapacité de payer. C'est ainsi que l'explique Rudolf M., habitant ukrainien de Bolekhov : « Beaucoup de Juifs étaient commerçants, ils étaient ainsi au contact avec les gens. En plus, ils prêtaient de l'argent si nécessaire ou ils vendaient à crédit dans leurs magasins. Il y avait des gens qui en avaient besoin parce que le taux de chômage était assez élevé[195]. » Certains commerçants juifs avaient la réputation d'être accommodants. A Bolchovtsy, par exemple, l'épicier et le tailleur acceptaient d'être payés en produits de la ferme – œufs, pommes de terre – ainsi que le dentiste[196]. Paoulina S., de Bolekhov, rapporte que les Juifs venaient en aide aux plus pauvres en leur permettant de payer en plusieurs fois, et elle conclut que les habitants les connaissaient bien et les estimaient beaucoup[197].

[193] Interview d'Oleksa M., le 30.8.2013 à Myslovka, YIU/1815U.
[194] Interview d'Oleksa M., le 30.8.2013 à Myslovka, YIU/1815U.
[195] Interview de Rudolf M., le 28.8.2013 à Bolekhov, YIU/1809U.
[196] Interview de Stepania B., le 8.6.2016 à Bolchovtsy, YIU/2087U.
[197] Interview de Paoulina S., le 13.9.2017 à Bolekhov, YIU/2267U.

Teklia S., née en 1917 et habitante de Brody, se souvient avec bienveillance des commerçants et artisans juifs :

> « C'étaient des gens bien, les Juifs ! Nous pouvions emprunter autant que nous voulions et leur rendre plus tard ! Nous avions une règle à l'époque… il fallait habiller des nouveaux vêtements pour les fêtes. Il y avait un certain Biryn ici et ma mère allait le voir pour emprunter des vêtements… il lui a dit de prendre ce qu'elle voulait et qu'elle pouvait rendre tout cela quand elle en aurait les moyens ! C'étaient des gens très bien… Si l'on avait des problèmes, on allait toujours chez les Juifs ![198] »

Toutefois, la précarité de nombreuses familles galicienne sous le régime polonais trouvait l'une de ces expressions les plus criantes au comptoir du magasin. Le commerçant, juif la plupart du temps, cristallisait la haine et la détresse, plus palpable que le gouvernement polonais : il mettait le client face à l'impossibilité de subvenir aux besoins élémentaires de ses enfants.

- *L'aubergiste*

L'exploitation des tavernes était un privilège séculaire des Juifs en Europe de l'Est. L'auberge était très souvent rattachée à un domaine possédé par un noble polonais. Ce dernier déléguait à d'autres la gestion des terres et de la taverne, le plus souvent à des Juifs. Il s'agissait, à l'origine, pour le noble, de transformer les céréales en vodka et de les vendre aux paysans. Cette pratique perdura à travers les siècles. Dans le powiat de Tloumatch, « l'auberge constituait l'occupation principale des Juifs dans les villages, une entreprise qui se transmettait de génération en génération au sein d'une même famille[199]. » Dès la fin du XIXème siècle, « l'aubergiste juif, souligne John-Paul Himka, très visible dans presque chaque village galicien, source de stéréotypes, devint l'objet d'une animosité complexe[200]. »

Dans la foulée des mesures entendant « poloniser » un certain nombre de branches professionnelles où les Juifs étaient jugés trop présents voire franchement indésirables, le gouvernement polonais instaura le monopole d'État sur des produits de consommation tels le tabac et l'alcool, secteurs traditionnellement régentés par les Juifs depuis des siècles[201]. Au

[198] Témoignage de Teklia S., le 30.7.2013 à Brody, YIU/1778U (trad. Alexis Kossarevskyï).
[199] Gusta (Weitz) Wurman, « Jewish-Christian Relations », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, chap. XXXIII.
[200] John-Paul Himka, « Dimensions of a Triangle : Polish-Ukrainian-Jewish Relations in Austrian Galicia », dans Israel Bartal and Antony Polonsky, (dir.), *Polin: Studies in Polish Jewry Volume 12: Focusing on Galicia: Jews, Poles and Ukrainians 1772-1918,* Liverpool University Press, 1999, p.30.
[201] Rachel Ertel, *Le Shtetl*, *La bourgade juive de Pologne*, Payot, Paris, 1982, p.188.

même titre que l'usure, le droit de distillation et la vente d'alcool avaient été conférés aux Juifs par les seigneurs polonais : ce privilège exclusif de distillation et de vente d'alcool s'appelait *propinatsiia*. On retrouvait ce genre d'octroi jusqu'en Roumanie[202]. Cette prérogative cessa peu à peu lorsque la Pologne fut engloutie par l'empire russe à la fin du XVIIIème siècle ; il s'agissait d'intégrer les Juifs à l'ordre social russe et de les faire participer à l'économie de manière « utile ». L'Empire austro-hongrois, au XVIIIème siècle, chercha aussi à interdire les débits de boisson, essentiellement tenus par les Juifs en Galicie : sous le prétexte de tuer dans l'œuf les possibles révoltes paysannes en fermant les brasseries, le but était le même que le voisin russe : pousser les Juifs à être plus productifs, c'est-à-dire à travailler la terre[203].

En 1931, d'après les données du Deuxième recensement général de Pologne, les Juifs représentaient 82,7% des personnes travaillant dans les établissements gastronomiques (*zaklady gastronomiczne*) de la voïvodie de Tarnopol (3 784 pour 4 573), 75,7% dans la voïvodie de Stanislavov (3 687 pour 4 869), 74,6% dans la voïvodie de Lvov (6 725 pour 9 006). La permanence de la figure de l'aubergiste juif en Galicie orientale dans les années 1930 était une exception en Pologne. Dans les régions voisines, le pourcentage des Juifs travaillant dans ce secteur était plus faible : 60,8% dans la voïvodie de Novogroudek, 50,4% dans celle de Volhynie, et 46,7% dans celle de Lublin. Cet écart résultait des politiques menées par l'Empire russe et l'Empire austro-hongrois. Si l'empereur François-Joseph II encouragea la création de colonies agricoles juives en Galicie, le gouvernement austro-hongrois ne déploya pas de campagne hostile aux aubergistes juifs, contrairement à son voisin russe, dans la mesure où cela assurait d'importantes sources de revenus à l'État par le biais de taxes[204].

En général, l'auberge des villages vendait de l'alcool, mais proposait également des plats. Il n'était pas rare qu'elle dispose de chambres pour les voyageurs. Les Juifs de passage pouvaient y trouver de la nourriture casher et le nécessaire pour prier. Par exemple, à Torskoé, au sud de Tovstoyé, les quelques Juifs du village se réunissaient pour prier chez Falouch, l'aubergiste, dans une pièce dédiée à cet effet[205]. A Podolé, les prières se faisaient chez Maïorko, un Juif âgé et respecté, propriétaire d'une auberge et d'un magasin[206]. A Borchtchiov, une des maisons de

[202] André Bellessort, « A travers la Roumanie », *Revue des Deux Mondes*, tome 26, 1905, p.73-111.
[203] N.M. Gelber, « History of the Jews of Kolomea », dans Shlomo Bickel, *Pinchas Kolomey*, Rausen Bros., New York, 1957, p.26.
[204] N.M. Gelber, « The History of the Jews of Stanisławów » (trad. Jerrold Landau), dans Dov Sadan et Menachem Gelerter, *Arim ve-imahot be-yisrael; matsevet kodesh le-kehilot yisrael she-nehrevu bi-yedei aritsim u-tmeim be-milhemet ha-olam ha-aharona*, The Rav Kuk Institute, Jérusalem, 1952, p.9-20.
[205] Interview de Stepan O., le 17.3.2018 à Torskoé, YIU/2358U.
[206] Interview de Iaroslav P., le 15.3.2018 à Podolé, YIU/2350U.

prières de la ville servait également d'auberge[207]. De fait, les auberges disposaient de suffisamment de place pour accueillir le minian exigé pour la prière juive, et le tenancier était généralement aisé, respecté et l'un des meneurs de la vie communautaire juive des campagnes.

Dans une région où les routes étaient sinueuses et mauvaises, l'auberge était une étape obligée pour tout voyageur. Dans le petit village de Cheparovtsy, deux établissements accueillaient les paysans ukrainiens de retour du marché de Kolomyia. Chez Grinberg – qui possédait également un magasin – on pouvait se restaurer et discuter, le temps que les chevaux se reposent. Un certain Douvé tenait une buvette, où il vendait de la vodka dans un tonneau de bois.

C'était un lieu d'habitudes et de sociabilité – et ils étaient rares dans les territoires ruraux – où l'on pouvait boire et manger hors de chez soi, retrouver des amis. A Mikoulintsy, le restaurant de la veuve Marcus, une tenancière d'origine juive, était même fréquenté par des membres de l'intelligentsia polonaise hostiles aux Juifs[208]. Les auberges des villages avaient deux types de clientèle : les paysans locaux et les commerçants de passage. Ces derniers étaient majoritairement des Juifs, comme dans les environs de Glinyany. Ils venaient de la ville pour commercer avec les fermiers des villages[209].

Au même titre qu'on connaissait le visage et le nom de son épicier, on retenait ceux de son aubergiste. Seules 2-3 familles juives habitaient à Brovarov, dans le powiat de Boutchatch, et l'une d'elle tenait l'auberge[210]. Non loin de là, à Kossov, il n'y avait que deux commerces dans le village, tous deux possédés par des Juifs. L'un vendait des friandises, l'autres de l'alcool[211]. Parmi la vingtaine de Juifs résidant à Staryï Vichnevets, un certain Khaya vendait de la vodka et Gnip possédait un restaurant[212]. Il était assez courant qu'une femme détienne l'auberge, comme à Berejtsy, petit village à l'ouest de Kremenets, où la propriétaire était une dénommée Grazia[213], ou encore Henia Rosenheck à Kolomyia (Figure 31). Les chiffres du Deuxième recensement général de Pologne de 1931 indique qu'environ 65% des personnes juives travaillant dans le secteur de la restauration et de l'hôtellerie de Galicie orientale étaient des femmes (65% dans les voïvodies de Tarnopol et Lvov, 66,6% dans la voïvodie de Stanislavov).

[207] Interview de Myroslav M., le 22.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2370U.
[208] Michael Goldhirsch, « In my Childhood », dans Haim Preshel (dir.), *Mikulince ; sefer yizkor*, Organization of Mikulincean Survivors in Israel and the USA, Israël, 1985, p.140.
[209] Henoch Halpern, *Megiles Gline* (trad. David Goldman), New York, 1950, p. 184sqq.
[210] Interview de Dmytro K., le 15.9.2017 à Obertine, YIU/2375U.
[211] Interview de Volodymyr T., le 16.9.2017 à Kossov, YIU/2380U.
[212] Interview de Viktor F., le 10.7.2019 à Staryï Vichnevets, YIU/2612U.
[213] Interview de Fedir V., le 12.7.2019 à Potchaïev, YIU/2619U.

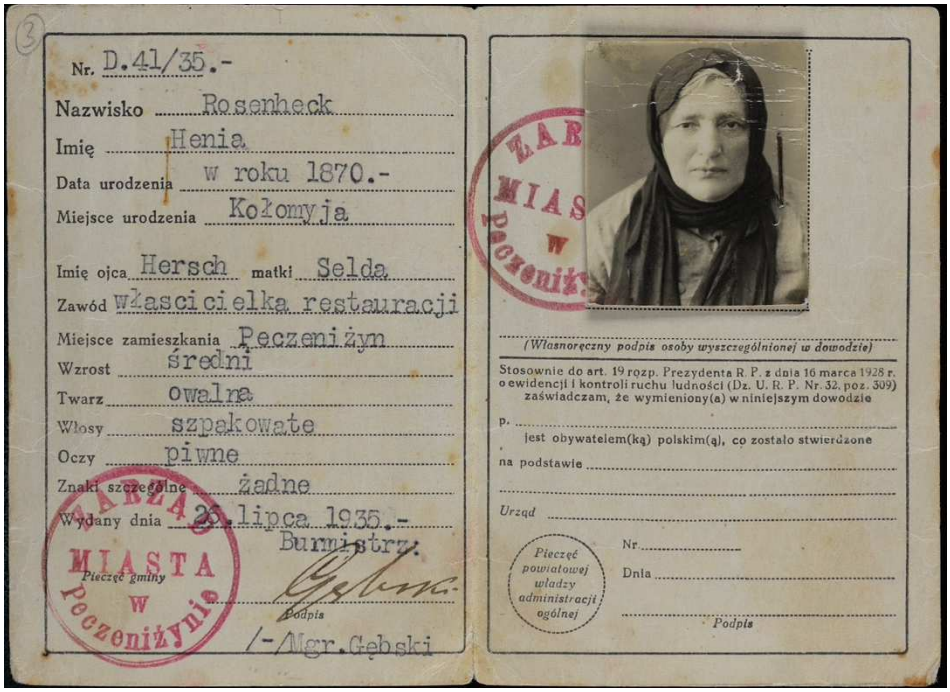


Figure 31 – Passeport d'Henia Rosenheck, propriétaire d'un restaurant à Kolomyia, 1925, YVA O.6/1380.

On connaissait le nom des Juifs propriétaires des auberges situées le long de la route de Dobromil : Mendel, Leventheim, Maïorko. On y payait en espèce, en produits agricoles ou on faisait crédit[214]. Plus au nord de Dobromil, les aubergistes juifs Valach et Katz étaient également connus[215]. Le bistrot de Zozoulintsy, sur les bords du Dniestr, était tenu par le Juif Albin, associé avec Ashpin, Schiller et Roushber[216]. De l'autre côté de la rivière, un des Juifs de Kotikovka possédait un café mais les principaux clients étaient des Ukrainiens et des Polonais « car les Juifs ne buvaient pas d'alcool[217]. »

Deux idées reçues circulaient ainsi autour des Juifs et l'alcool : les Juifs qui n'en buvaient pas et les paysans chrétiens qui en buvaient trop. Ces lieux communs entraînaient des méfiances réciproques. Les Juifs se méfiaient des paysans dont l'ivresse pouvait dégénérer en bagarre, et les paysans accusaient les Juifs d'être à l'instigation de cette ivresse en les faisant boire à crédit, alors qu'eux-mêmes restaient sobres. Des histoires connues de tous circulaient dans les villages, pointant du doigt la pratique du crédit dans les auberges. Les clients de l'auberge de Pomirtsy – tenue par un Juif – qui ne pouvaient pas rembourser leurs dettes étaient poursuivis devant le tribunal de Boutchatch et leurs terres étaient saisies[218]. A Grabovets, quand la date de

[214] Interview de Hanna D., le 6.7.2018 à Starye Kouty, YIU/2430U.
[215] Interview de Iadviga R., le 25.4.2018 à Nijankovitchi, YIU/2419U.
[216] Interview d'Ivan C., le 25.9.2017 à Zozoulintsy, YIU/2303U ; Interview de Dmytro M., le 19.10.2017 à Zozoulintsy, YIU/2312U.
[217] Interview d'Ivan L., le 14.9.2017 à Kotikovka, YIU/2271U.
[218] Interview d'Ivan K., le 26.3.2018 à Pomirtsy, YIU/2378U.

remboursement arrivait à expiration, l'aubergiste se rendait chez son débiteur, accompagné par un membre de la milice, et saisissait un objet ou une parcelle de terre de la valeur du crédit[219]. Comme chez l'épicier, le crédit était à double tranchant pour les aubergistes juifs : il faisait leur succès tout en entretenant l'animosité à leur égard.

Du côté de la population juive, les rumeurs concernant la réputation de buveurs invétérés des Ukrainiens et des Polonais allaient bon train. Par exemple, dans son récit historique de Boutchatch dans le Livre de Mémoire, l'auteur M.Y. Braver reprend ce lieu commun pour expliquer que les nobles polonais au XVIIIème siècle confiassent leurs domaines aux Juifs : « les slaves citadins (Polonais et Ukrainiens) ne pouvaient être en compétition avec les Juifs en matière financière, et ils aimaient boire autant que la paysannerie[220]. » Originaire de Bolekhov, Arthur Blumenthal mentionne que « dans chaque village de Galicie orientale, la gestion des tavernes était entre les mains des Juifs. Ils gagnaient leur pain essentiellement le dimanche, les jours de fêtes chrétiennes, quand la plupart des chrétiens passaient leur journée libre à la taverne[221]. » Des Juifs, notamment dans les villes, craignaient particulièrement les dimanches, redoutant des bagarres d'ivrognes à la sortie des troquets[222]. L'antagonisme entre l'aubergiste juif et ses clients chrétiens dépassait largement les frontières de Galicie orientale et était un poncif de la culture populaire d'Europe centrale (Figure 32).

[219] Interview d'Ivan K. le 16.9.2017 à Grabovets, YIU/2278U.
[220] M.Y. Braver, « Buczacz, a Geographical Account » (trad. Adam Prager), dans Yisrael Cohen (dir.), *Sefer Buczacz; matsevet zikaron le- kehila kedosha*, Am Oved, Tel Aviv, 1956, p.39sqq.
[221] Arthur Blumenthal, « From the History of the Blumenthal Family » (trad. Jerrold Landau), dans Y. Eshel (dir.), *Sefer ha-zikaron le-kedoshei Bolechow*, Association of Former Residents of Bolechow in Israel, Israël, 1957, p.82sqq.
[222] Dov Mossberg, « The Village Around Horodenka » (trad. Yehudis Fishman), dans Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.164sqq.



Figure 32 – « Une taverne juive dans les montagnes des Carpates », Allemagne, 1891. Katz Ehrenthal Collection, USHMM 2016.184.472.

S'agissant du commerçant comme de l'aubergiste juif, ils se trouvaient dans la délicate position du créancier, du possédant, de ceux qui détiennent l'argent. Leurs clients non-juifs – ils avaient bien entendu une clientèle juive également – ne faisaient guère de distinction entre les marchands juifs, quelle que fût la taille de leur commerce. Ils les tenaient pour riches et pour des personnes futées, sachant lire, écrire et compter, autant de compétences qui pouvaient faire défaut aux paysans et qui entraînaient la défiance.

c) L'intelligentsia juive et les patrons

Les membres de l'intelligentsia juive et des dirigeants étaient une poignée par rapport au reste de la population juive, mais leur position était très remarquée. Au sein de la masse des paysans et des travailleurs non-juifs, un très fort ressentiment se cristallisait autour de ces personnalités, symbolisant le pouvoir, l'argent, la culture, mais également le fourvoiement avec le gouvernement polonais. En Galicie orientale, deux lieux symboliques comptaient des familles juives prospères : la capitale, Lvov, et la contrée autour de Drogobytch-Borislav-Skhodnitsa. La découverte du pétrole dans les environs de la bourgade à la fin du XIXème siècle provoqua un boom économique. Plusieurs familles juives s'enrichirent. Dans une ville comme Borislav, les écarts de fortune pouvaient être considérables – y compris au sein de la population juive, des entrepreneurs aisés aux ouvriers non-qualifiés.

Les Juifs les plus aisés fréquentaient régulièrement les cercles de la haute-société polonaise. Joseph Bloch était un ingénieur géologue réputé. La compagnie Erdgazes lui avait confié la recherche de gisements de pétrole dans la zone de Skhodnitsa-Borislav. La famille recevait des ingénieurs polonais, et des non-Juifs les invitaient pour Noël. Les Bloch étaient très aisés. Ils habitaient une grande villa à Mrajnitsia, un quartier au sud de Borislav, sur la route menant à Skhodnitsa. Ils employaient deux bonnes, une gouvernante, une cuisinière et un chauffeur. Leur fille fréquentait des établissements scolaires privés et recevait des leçons particulières de piano, de français et d'hébreu. Le père – qui parlait couramment l'anglais – et la mère voyageaient régulièrement à Vienne et à Strasbourg, visiter des parents. Il semblerait que les Bloch aient été attachés au maintien d'une certaine tradition juive, peut-être par souci de leur réputation auprès du reste de la population juive, mais également pour ne pas froisser la grand-mère paternelle qui possédait sa propre synagogue rue Panska – aujourd'hui rue Chevtchenko. Lorsque la guerre éclata en septembre 1939, le père refusa de partir : il ne voulait pas quitter la Pologne, qui lui avait donné une position si importante dans l'industrie du pétrole[223]. Les relations que Joseph Bloch avait les non-Juifs au quotidien étaient de deux ordres. Parmi les non-Juifs que Joseph Bloch fréquentait régulièrement, il y avait les ingénieurs polonais et vraisemblablement d'autres membres de l'intelligentsia locale. Ils avaient en commun la catégorie socio-professionnelle, dont découlait un niveau de vie bourgeois. L'autre catégorie était celle des employés, aussi bien les domestiques – bonnes, gouvernante, cuisinière, chauffeur – que les ouvriers travaillant sous ses ordres. Pour eux, Joseph Bloch était le patron. Les Ukrainiens l'appelaient « *Ingener* Bloch » (« *інженер* », ingénieur)[224].

Les époux Heger travaillaient ensemble dans leur boutique de textile, héritée des grands-parents à leur mariage. La famille Heger habitait un appartement au 12 rue Copernic à Lvov.

> « C'était un grand appartement. Quand vous arriviez, il y avait le grand corridor, puis vous tourniez à gauche. C'était la salle-à-manger, et la cuisine, la salle de bain, puis une autre salle de bain pour les invités dans le couloir. Vous aviez le couloir, qui avait une belle et grande fenêtre, puis la chambre principale pour mes parents, une chambre pour moi et une troisième chambre pour mon frère. Nous avions de beaux meubles, un très bon piano duquel ma mère jouait. De jolies fenêtres et un agréable balcon. » M. Heger venait d'une famille sensible aux idées socialistes et peu portée sur la religion, au contraire des parents de Mme Heger. Cependant, les traditions juives s'effaçaient, et les

[223] Interview de Felicia Feinman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.
[224] Interview de Felicia Feinman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.

époux Heger ne mangeaient pas casher et ne fréquentaient que très rarement la synagogue. A la maison, on ne parlait que le polonais – sauf quand les parents souhaitaient ne pas être compris des enfants, auquel cas ils utilisaient le yiddish ou l'allemand. « Nous appartenions à ces familles de Lvov très assimilées, et c'était le cas de nombreuses familles, en particulier de celle qui, vous savez, étaient de la classe supérieure. Elles étaient très assimilées, parlaient polonais, allaient à l'école polonaise ; elles essayaient même de ne pas être qu'avec des Juifs, mais n'y parvenaient pas[225]. »

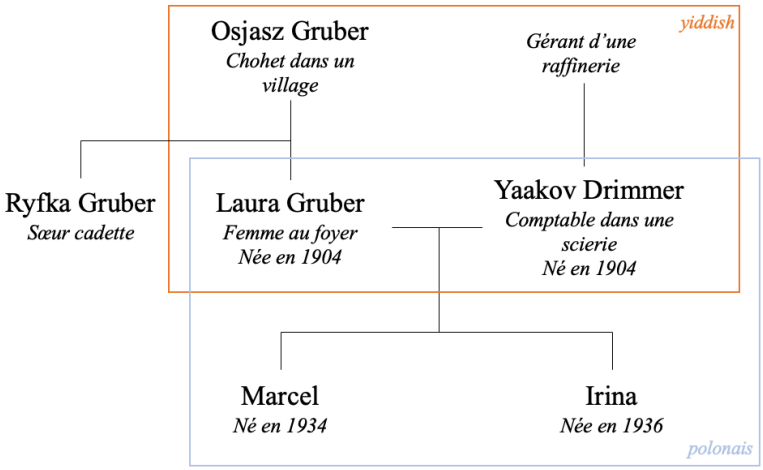
Les Strudler troquèrent leurs prénoms juifs contre des prénoms plus polonais. Joel Strudler se fit appeler Julius, Frima devint Fanny, et le père changea le nom d'une de ses filles, « Sara », en « Salomea. » Cette « polonisation » des prénoms répondait, semble-t-il, davantage à la crainte d'être reconnu comme juif qu'à une entreprise d'assimilation au sein de la société polonaise[226]. D'après les données du Deuxième recensement général de Pologne de 1931, sur les 99 595 Juifs que comptait alors la ville de Lvov, 67 495 déclaraient le yiddish comme langue maternelle (67,7%), 24 007 le polonais (24,10%), et 7 793 l'hébreu (7,8%).

Plusieurs facteurs peuvent expliquer le choix du polonais pour des familles juives de Lvov. Cela pouvait témoigner d'une volonté de s'assimiler à la société polonaise, marque d'une certaine réussite sociale. Aussi, on retrouvera la langue polonaise – comme langue maternelle – au sein de familles aisées, qui souvent s'installèrent dans des quartiers « mixtes » dans le centre, ou plutôt à l'extérieur du quartier juif rayonnant autour de l'ancienne place du marché et du Temple. Ce basculement du yiddish au polonais s'accompagnait souvent d'un éloignement des traditions religieuses juives, dont ne subsistait en général que la célébration de quelques fêtes d'envergure comme Kippour ou Pessah, en se rendant à la synagogue et en s'invitant chez des parents plus religieux. D'après une jeune femme polonaise de Lvov, née en 1926, la plupart des Juifs de la ville était assimilés – en dehors de quelques zones orthodoxes – et se désignaient eux-mêmes comme Polonais et envoyaient leurs enfants à l'école publique. Ces informations s'appuient sur son expérience personnelle, et il est fort probable que cette femme n'ait eu de contacts, de fait, qu'avec des Juifs « assimilés », ou du moins parlant le polonais et fréquentant les bancs de son école[227]. En dehors de quelques camarades de classe, les seules personnes

[225] Interview de Kristine Keren (née Kristina Heger), le 25.10.2007, USHMM RG-50.030*0520.
[226] https://memoryofvanishedurbanpopulations.files.wordpress.com/2014/03/interview-alisa-caspi-sara-salomea-strudler.pdf Consultation du 15.1.2020.
[227] Interview de Maria Pawulska Rasiej, le 8.5.2013, USHMM RG-50.030*0700.

juives que la Polonaise Maria Pawulska, née en 1926, croisait à Lvov, étaient des commerçants et des médecins[228].

Le 12 rue Copernic, où habitaient donc les Heger, était un immeuble néo-classique de quatre niveaux, à deux pas de la promenade Wały Hetmańskie (auj. *Proskpekt Svobodi)* débouchant sur le Grand Théâtre. Tous les résidents du 12 étaient juifs, à l'exception du concierge, chrétien. Le propriétaire était juif et habitait au deuxième étage[229]. Voilà un exemple des limites de la mixité dans les quartiers centraux et d'un compartimentage rigide de la société : familles juives et non-juives ne partagaient pas les mêmes immeubles, et le concierge était généralement chrétien. En définitive, les seules personnes non-juives que la jeune Kristina Heger, née en 1935, croisa jusqu'au début de l'occupation allemande étaient la fille du concierge et sa gouvernante polonaise. Malgré les efforts de « polonisation » des élites juives de Lvov, Juifs et Polonais interagissaient rarement en dehors du cadre professionnel et, dans le domaine privé, par le biais de la domesticité. D'après le recensement de 1931, 49,6% des domestiques étaient catholiques, 45,5% gréco-catholiques, et 96,6% étaient des femmes.



Trois générations de la famille Drimmer à Drogobytch
Source : Interview de Marcel Drimer, le 23.11.1996, USHMM RG-50.106 #56.

[228] Interview de Maria Pawulska Rasiej, le 8.5.2013, USHMM RG-50.030*0700, p.20.
[229] Interview de Kristina Keren le 25.10.2007, USHMM RG-50.030*0520.



Figure 33 – « Irena et Marcel Drimer pique-niquant sur le terrain où leur père travail comme comptable. Ouvriers déplaçant des piles de bois en arrière-plan. Drogobytch, vers 1937-1938 » (légende USHMM), USHMM 51793.



Figure 34 – « Marcel Drimer visite la scierie où son père travaille comme comptable. Drogobytch, vers 1936 » (légende USHMM), USHMM 51792.



Figure 35 – « Rywka Gruber tenant son jeune neveu Marcel Drimer près des rails de la scierie. Drogobytch, vers 1935-1936 » (légende USHMM), USHMM 51794.

De la famille Drimmer de Drogobytch il nous reste quelques clichés, dont quatre ont été pris au même endroit, d'après les légendes de l'USHMM qui les abrite : sur le terrain de la scierie où travaille Yaakov Drimmer. Il y eut deux séries de photographies : l'une est datée de 1937 (Figure 33), comme indique l'inscription griffonnée au dos « *Drohobycz 1937 r.* », l'autre est visiblement antérieure car le garçon, Marcel (né en 1934), est nettement plus jeune, et fut donc prise entre 1934 et 1937. Les deux clichés plus anciens montrent le jeune Marcel Drimmer : sur l'une il se tient debout, seul, en équilibre, sur une pile de planches (Figure 34) ; sur l'autre, il est dans les bras de sa tante, Rywka Gruber, vêtue d'une longue robe sombre (Figure 35). Sur l'une de celles prises en 1937, Marcel Drimmer et sa jeune sœur Irena, âgée d'un an à peu près (elle était née le 4 juillet 1936) sont assis sur un linge blanc posé dans l'herbe. Les enfants sont

peu habillés, Irena porte un tee-shirt clair, Marcel une légère barbotteuse blanche lui laissant les jambes nues. Il tient le verre à sa sœur tandis qu'elle boit. Il fait sans doute chaud. On distingue deux jouets à côté d'eux : un ballon, visiblement en cuir, et un cheval miniature. Derrière eux, quatre hommes vêtus de pantalons et de chemises semblent affairés autour d'un chariot sur lequel se trouve des planches de bois, qu'ils chargent ou déchargent. A côté du chariot se trouve un tas de planches pêle-mêle. Des toits de maisons constituent l'arrière-plan de la deuxième photographie où Laura, la mère des deux enfants, pose debout avec Irina calée sur son bras gauche, et la main droite posée dans le dos de Marcel, juché sur son vélo, toujours vêtu de sa barbotteuse légère et pieds nus. La robe à manches courtes de Laura Drimmer tombe jusqu'à mi mollet et dévoile les sandales qu'elle a enfilées sur des chaussettes.

La présence de jouets (vélo, ballon, cheval) indique que la visite sur les lieux ne fut pas brève lors de la deuxième série de clichés en 1937. Pourquoi avoir choisi le terrain de la scierie pour pique-niquer ? Ou bien l'objectif était précisément de photographier les enfants à la scierie, où travaillait le père, Yaakov, comme comptable. D'après le témoignage de son fils Marcel Drimer (un « m » avait vraisemblablement disparu au cours de l'émigration américaine dans les années 1960), Yaakov était aussi chargé de se rendre dans les forêts pour choisir quel bois acheter pour la scierie230. Ce travail devait être un motif de fierté au point de servir de cadre pour le jeu de ses enfants et pour photographier la famille. Poser devant son commerce était chose courante, mais dans ce cas précis il semblerait que la famille entière s'appropriait le lieu de travail du père et l'érigeait en lieu de loisirs et de souvenirs à immortaliser par la photographie.

La famille Drimmer présentait un schéma d'étiolement des traditions religieuses et culturelles juives que l'on retrouve dans l'étude d'autres familles de cette classe d'employés, occupant des postes de cols blancs dans l'industrie ou au sein d'entreprises commerciales, ou encore des professions intellectuelles, dont les membres se considèrent comme « aisés ». Il nous est difficile de qualifier autrement cette classe, faute de données. Les seuls indicateurs dont nous disposons sont les professions des pères de famille, la scolarité des enfants (public ou privé) et le témoignage du ou des survivants de ladite famille. Marcel Drimer dit que son père « *made a satisfactory middle-class living* », calquant une classification américaine.

Les parents respectifs de Laura et Yaakov Drimmer pratiquaient apparemment un judaïsme orthodoxe. Cela semblait particulièrement présent du côté de Laura Gruber, dont le père était chohet, boucher qui abattait le bétail et la volaille de manière rituelle, conformément aux règles

[230] Interview de Marcel Drimer, le 23.11.1996 [lieu non indiqué], USHMM RG-50.106*56.

de la cacherout. Laura et Yaakov avaient, tous deux, connu le yiddish comme langue maternelle mais ils vécurent cela comme un handicap, une fois arrivés à l'école, où ils ne comprenaient pas un mot de polonais. Le couple décida alors de parler uniquement le polonais au sein de leur foyer et à leurs enfants. Les pratiques religieuses juives étaient moins vivaces, on respectait surtout les fêtes. Laura et Yaakov Drimmer apparaissent comme une génération de transition vers la modernité, entre des parents orthodoxes, yiddishophones, et des enfants polonophones que l'on emmenait se baigner dans les rivières en tenue de bain. Laura Drimmer et sa sœur Ryfka arboraient aussi un maillot de bain une pièce, découvrant l'ensemble des jambes et des bras. Quant à Yaakov, il portait un simple caleçon.

L'occupation de l'espace différait : la campagne devenait un espace de loisirs. Le village est vu par les Juifs citadins comme un lieu de villégiature : Jacob Jekel accueillait ses amis du lycée de Drogobytch à Toustanovitsé. Cette banlieue industrielle de Borislav était, malgré tout, déjà la campagne pour ces citadins ; ils pouvaient s'y baigner, jouer au football, cueillir des fruits[231]. Le petit village de Mikhaltché, sur les bords du Dniestr, abritait une colonie de vacances pour les enfants[232].

De nombreuses familles aisées quittaient la ville pour prendre l'air à la campagne ou à la montagne. La famille de Mendel Lanz, superviseur dans une compagnie pétrolière, quittait Borislav durant les deux mois d'été – car l'école était fermée – et partait s'installer dans leur maison à 15 miles de là, dans les montagnes. Les enfants s'amusaient au grand air : nage et pêche dans la rivière[233]. La famille Hirsch au complet – le père, la mère, les enfants et la bonne juive pour cuisiner casher – quittait Lvov pour les Carpates pendant l'été. Ils rejoignaient par la route leur maison entourée d'arbres dans les environs de Yaremtché et de Déliatine. Le convoi était composé d'un chariot rempli de draps et d'ustensiles casher, et d'un *dorożka* (un « fiacre ») véhiculant tous les voyageurs[234]. Chez les Drimmer, on louait un hôtel durant les grandes vacances d'été, et le père, Yaakov, retournait travailler dans la scierie de Drogobytch où il était comptable et négociant, puis retrouvait sa famille en villégiature le week-end.

[231] Interview de Jacob Jekel, le 23.2.1998 à Paris, VHA #41277.
[232] Acte du 17.5.1945 à Tchernolitsia, GARF 7021-73-20, p.439 ; Interview d'Ivan L., le 14.9.2017 à Mikhaltché, YIU/2271U.
[233] Interview de Frederika Halski (née Lanz), le 7.7.1995 à Winnetka, VHA #3750.
[234] Interview de Maria Rosenbloom (née Matylda Hirsch), le 17.9.1996, USHMM RG-50.030*0379.

5. Les tensions du monde rural



Figure 36 - « Trois miles à l'est de Nadvorna. Ruthènes collectant les patates, sur le côté nord de la route. A l'arrière, un chariot de la ferme avec des sacs à patates pesant 100kg chacun. 22 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd), Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Il001532.

Sous la Pologne, les localités n'ayant pas le statut de ville (*miasto*) étaient désignées sous le terme de communes rurales (*wieś*). L'activité principale était l'agriculture ; 77% des habitants de Galicie orientale en 1931 travaillaient dans ce secteur, d'après les données du Deuxième recensement général de 1931. La population rurale atteignait 82,1% de la population totale (83,5% dans la voïvodie de Lvov ; 83% dans la voïvodie de Tarnopol ; 80% dans la voïvodie de Stanislavov, soit 10% de plus que la moyenne en Pologne (72,2%). L'écrasante majorité des ruraux étaient des chrétiens, surtout des Ukrainiens – ou Ruthènes, comme on les désignait encore dans les années 1930 (Figure 36).

Dans cette région où la ruralité était imposante en termes de nombre et d'activités, la population juive présentait une tendance inverse du reste de la population. En 1931, les campagnes des

trois voïvodies comprenaient 4 865 431 habitants, dont seulement 142 823 étaient des Juifs. S'ils ne représentaient qu'environ 3% des ruraux et à peine 1% des personnes travaillant dans le secteur agricole, ils représentaient tout de même entre ¼ et 1/3 de la population juive galicienne. Par ailleurs, c'était en Galicie orientale que l'on trouvait le plus de fermes tenus par des Juifs par rapport au reste de la Pologne. Cela était lié à la plus grande facilité pour les Juifs d'acquérir des terres sous l'Empire austro-hongrois[235].

Les Juifs des campagnes ou Juifs des villages appartenaient à une catégorie bien distincte, dotés d'une réalité sémantique : dans la région de Tarnopol, les citadins appelaient « dopsyoden » les Juifs habitant dans les villages[236]. A Borchtchiov, on désignait les Juifs des villages par le nom de la localité ou du lieu-dit où ils habitaient[237]. Les manières simples et la culture modeste des Juifs des campagnes étaient souvent raillées par les Juifs citadins[238], on les qualifiait notamment de rustre[239], de *sliuk*[240] (« péquenaud »), de *dorfsyingl*, littéralement « jeune du village », expression passée dans le langage courant pour traiter quelqu'un de malotru et d'ignare[241]. Ces distinctions avaient leur importance dans un monde où la différence entre ville et campagne était très marquée aussi bien géographiquement que dans les représentations collectives.

La famille Gertner, de Jabié, était un exemple de familles juives implantées dans les zones rurales et escarpées et diversifiant ses activités (Figure 37). Jabié était une bourgade du powiat de Kossov, dans le sud de la voïvodie de Stanislavov, située sur les bords de la Tchérémoch, entourée par les montagnes des Carpates. L'annuaire professionnel de Pologne de 1929 indiquait une population de 5 500 habitants[242]. L'un des enfant Gertner, Danek, survivant de la Shoah, fournit le chiffre de 14 500 habitants avant-guerre, probablement en incluant la population des villages alentours[243]. D'après lui, Jabié comptait environ 800 Juifs, quelques Polonais, et le reste étaient des Houtsoules, « un peuple mélangé qu'on pouvait désigner comme

[235] Joseph Marcus, *Social and political history of the Jews in Poland, 1919-1939*, Walter de Gruyter & Co., Berlin 1983, p.51.
[236] Yakov Koenigsberg, « The Jewish Village » (trad. Hadassah Bar-Yakov), dans *Sefer yizkor le-kehilot Trembowla, Strusow ve-Janow ve-ha-seviva*, Trembowla Society, Bnai Brak, 1981, p.178-180.
[237] Schlomo Reibel, « Rivers », (trad. Miriam Beckerman), dans N. Blumenthal (dir.), *Sefer Borszczow*, Association of former residents of Borszczow in Israel, Tel Aviv, 1960, p.151-153.
[238] Dov Mossberg, « The Village Around Horodenka » (trad. Yehudis Fishman), dans Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.164sqq.
[239] Nechah Hoffman-Shein, « Jews and non-Jews in Serafince », dans Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.265sqq.
[240] Yisroel Chetzroni, K'far Meserik, « Lipica-Gorna », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.347-349.
[241] Ya'akov Glili (Steinwurtzel), « Jews in Lipica-Gorna » (trad. Binyamin Weiner), dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.360-362.
[242] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, 1929, p.1548.
[243] Témoignage de David Gertner, le 11.9.1990 [lieu non indiqué], YVA O.33/2715.

ukrainien[244]. » La famille Gertner vivait confortablement : le père, Elieser, possédait un restaurant – tenu par son épouse Zelda – ainsi qu'un hôtel, des chevaux, des vaches et des pâturages. En parallèle, il livrait des matériaux de construction. Elieser Gertner se passionnait pour les objets d'art houtsoules et en avait constitué une collection privée. L'établissement des Gertner recevait de nombreux touristes l'été, certains de l'étranger. Danek Gertner décrit ainsi les activités socio-professionnelles des trois groupes ethniques : les Juifs travaillaient dans les domaines de l'agriculture, de l'élevage, du commerce, en particulier du commerce du bois, central dans cette région forestière et montagneuse ; les Polonais occupaient des places de fonctionnaires, policiers, médecins, postiers, juges, mais aussi de propriétaires de forêts ; les Houtsoules, à l'exception d'un infime pourcentage de membres de l'intelligentsia, étaient des paysans. « Ils travaillaient la terre, élevaient le bétail, ce qui n'était pas chose facile en montagne, amenaient le bétail – le leur comme celui des autres – à l'alpage l'été. Beaucoup de pâturages appartenaient aux Juifs. Ces derniers affermaient les pâturages et la plupart du temps le bail était payé sous forme de *bryndza*, un fromage de chèvre, à raison de plusieurs tonneaux par hectares. Nous avions aussi un grand pâturage et il était loué de cette manière[245]. » Ainsi, d'après les descriptions de Danek Gertner, les Houtsoules dépendaient des propriétaires fonciers juifs pour faire paître leur bétail et étaient les employés des domaines forestiers – détenus par le gouvernement et deux comtes polonais.

[244] Témoignage de David Gertner, le 11.9.1990 [lieu non indiqué], YVA O.33/2715.
[245] Témoignage de David Gertner, le 11.9.1990 [lieu non indiqué], YVA O.33/2715.



Figure 37 - Zelda et Elieser Gertner, posant avec leurs enfants Danek, Schimek et Mirek, à Jabié, années 1930, YVA 4937/33.

Le fonctionnement socio-économique d'une bourgade rurale comme Jabié, et de la famille Gertner en particulier, illustre une source majeure de tensions dans les campagnes entre Juifs et non-Juifs : la possession des terres et la position dirigeante, du moins en apparence, de quelques familles juives, au milieu d'une population très majoritairement constituée de paysans chrétiens, quasiment tous indigents.

a) Le puzzle des sources

Aujourd'hui, au-delà des livres de statistiques, il ne nous est parvenu que des bribes de la vie de ces campagnes galiciennes et des rapports entre Juifs et non-Juifs. Les Juifs des villages étaient peu nombreux et furent massivement assassinés dès le mois de juillet 1941. Pour ceux qui survécurent aux premiers pogroms, leur destin se mêle et s'égare avec ceux des Juifs des villes voisines, où furent créés les ghettos. Ainsi, l'histoire perd la trace de petites communautés

comme Lossiatch (104 Juifs en 1921[246]), Lissiatitchi (119 Juifs en 1921[247]) ou encore Laskovtsy (126 Juifs en 1921[248])…

Pour retrouver leur trace, il reste quelques récits d'anciens habitants juifs partis avant la guerre, principalement dans les Livres du Souvenir et les témoignages d'une poignée de survivants, retranscris dans les archives de l'AŻIH ou enregistrés par la *Visual History Archive*. Les témoignages des anciens voisins des Juifs des villages, recueillis par Yahad – In Unum, apportent des éléments précieux pour reconstituer la vie avant-guerre dans les campagnes.

Chacune de ces sources a été produite après la Shoah. Les récits des Livres du souvenir comportent des empreintes de nostalgie dans la description de la vie avant-guerre, récits faisant ressurgir les fantômes des êtres aimés disparus, mais décrivant aussi parfois avec un certain regret ces bourgades galiciennes où ils se sentaient chez eux, au sein de leur communauté. En cela les témoignages des anciens habitants juifs des villages se démarquent de l'ensemble. Leur regard rétrospectif sur leur village d'antan est teinté d'amertume, d'un sentiment d'isolement. La majorité d'entre eux décidèrent d'émigrer en Palestine avant la guerre ; c'est ainsi que leurs récits nous sont parvenus. Enfin, d'autres récits sont franchement hostiles à la population chrétienne. L'ensemble de ces témoignages des Livres de Mémoire ont été écrits à la lumière de l'exil ou de la Shoah.

Les récits des paysans ukrainiens interviewés entre 2004 et 2019 affirment, dans leur grande majorité, que les relations entre Juifs et non-Juifs étaient plutôt bonnes. Cela tient-il du fait que ces personnes étaient principalement des enfants et des adolescents à l'aube de la guerre ? Ou d'une falsification de l'histoire, afin de se décharger de tout antisémitisme et de laisser la pleine responsabilité aux envahisseurs allemands ? Quant aux massacres de Juifs dans les villages de Galicie orientale, la question est éludée : les Juifs sont partis (avant l'arrivée des Allemands, ou dans un ghetto voisin, ou ont tout simplement disparu). Il est toutefois possible de tirer parti de cette source à la fois précieuse et problématique, à travers des questions concrètes : quels étaient les métiers des Juifs du village ? que recevait-on en échange de l'allumage des bougies le samedi ? y avait-il des enfants juifs dans votre école ? Ces questions concrètes du quotidien dévoilent par touches les rapports entre Juifs et non-Juifs dans les villages et ouvrent la porte des représentations que ces paysans ukrainiens nourrissaient vis-à-vis des Juifs – et nourrissent encore. Il est difficile d'attribuer une temporalité à ces représentations, actuelles ou passées,

[246] « Losiacz », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.528.
[247] « Lisiatycze », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.528.
[248] « Laskowce », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.528.

singulières ou collectives. Néanmoins, la confrontation des souvenirs des Juifs et des non-Juifs aboutit à une description plutôt cohérente de la vie de l'immédiate avant-guerre et – c'est sans doute le plus intéressant – à des représentations et des expériences diamétralement opposées.

b) La place des Juifs dans les villages : indispensables ou indésirables ?

Les villages étaient traversés par de larges routes permettant le passage des chariots et engins agricoles. Ces routes étaient généralement de terre et devenaient très peu praticables par temps de pluie ou durant les mois d'hiver. Cela était encore plus vrai pour les villages du sud-ouest de la Galicie, nichés dans les Carpates. Ils pouvaient se trouver coupés de la vallée durant plusieurs mois de l'année. Les maisons étaient séparées les unes des autres par des potagers, vergers et des cours. Faites principalement de paille et de torchis, elles ne comprenaient en moyenne qu'une ou deux pièces. D'après les données du Deuxième recensement de 1931, 65,2% des logements des communes rurales de la voïvodie de Tarnopol ne comprenaient qu'une seule pièce, et on comptait une moyenne de 4,7 habitants par logement à la campagne.

Le Livre du Souvenir de Tourka présente plusieurs témoignages d'anciens habitants juifs des environs de la ville. Tourka était le chef-lieu du powiat, l'un des plus vastes de la voïvodie de Lvov, à cheval sur les Carpates. Ancien habitant juif d'un village près de Tourka, Aharon Shafer décrit ainsi les maisons de son village :

> « Une fois dans le village, on pouvait immédiatement reconnaître quelles maisons appartenaient aux Juifs. Elles étaient plus grandes et recouvertes de graviers ou d'étain. D'autre part, les maisons des *gentils* étaient couvertes de pailles, et la vache et le cheval vivaient sous le même toit que les *gentils*… Le Juif, de son côté, avait une étable séparée pour les animaux et l'écurie. A l'intérieur d'une maison juive, il y avait quelques meubles, un bon lit, une table avec des chaises, etc. Il y avait un four en briques dans la cuisine avec une cheminée. Les maisons des *gentils* étaient très pauvres. Le lit avait été coupé dans des planches grossières. Il y avait une méchante table avec de longs bancs, et le four dans la cuisine était construit de briques avec un trou dans le toit pour la fumée… Les murs étaient ainsi toujours noirs de fumée, et quand le four était allumé, la fumée parvenait jusqu'à la paille et toute la cahute pouvait partir en fumée… Au plus

fort de l'hiver, les *gentils* amenaient les vaches dans la maison pour avoir plus chaud[249]. »

Un autre ancien résident juif d'un village proche de Tourka, Michael Heisler, souligne la différence entre les maisons des Juifs et des non-Juifs : « Les maisons [des Juifs] étaient blanchies à la chaux à l'extérieur et les cours étaient propres[250]. » Ces deux témoignages révèlent la misère des conditions de vie des paysans chrétiens, mais aussi que la ruralité n'effaçait pas les différences entre Juifs et non-Juifs. A travers le regard de ces Juifs des villages, les paysans chrétiens vivaient dans la saleté, la misère et la promiscuité. D'après les recherches de Marcus, au début des années 1930, près de 90% des habitants de la Pologne vivaient dans des maisons en bois dépourvues des structures basiques – eau courante et électricité[251].

Les Juifs des villages habitaient en général de manière dispersée. Par exemple, Podolé (anc. Capowce) était un village de 1 448 habitants en 1929[252], situé à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Tostoyé, dans la voïvodie de Tarnopol. Environ 18 familles juives y habitaient à l'aube de la guerre[253]. Leurs maisons étaient disséminées à travers le village, au milieu des habitations chrétiennes (Figure 38). Mais la dispersion de l'habitat, la fréquentation de la même école, la proximité quotidienne n'effaçaient guère le cloisonnement des Juifs et des non-Juifs de Podolé.

[249] Aharon Shafer, « Jews in the Villages around Turka », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.177sqq.
[250] Michael Heisler, « Jewish Agriculture Around Turka », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.181.
[251] Joseph Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983, p.52.
[252] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, 1929, p.1651.
[253] Interview de Yaroslav P., le 15.3.2018 à Podolé, YIU/2350U.

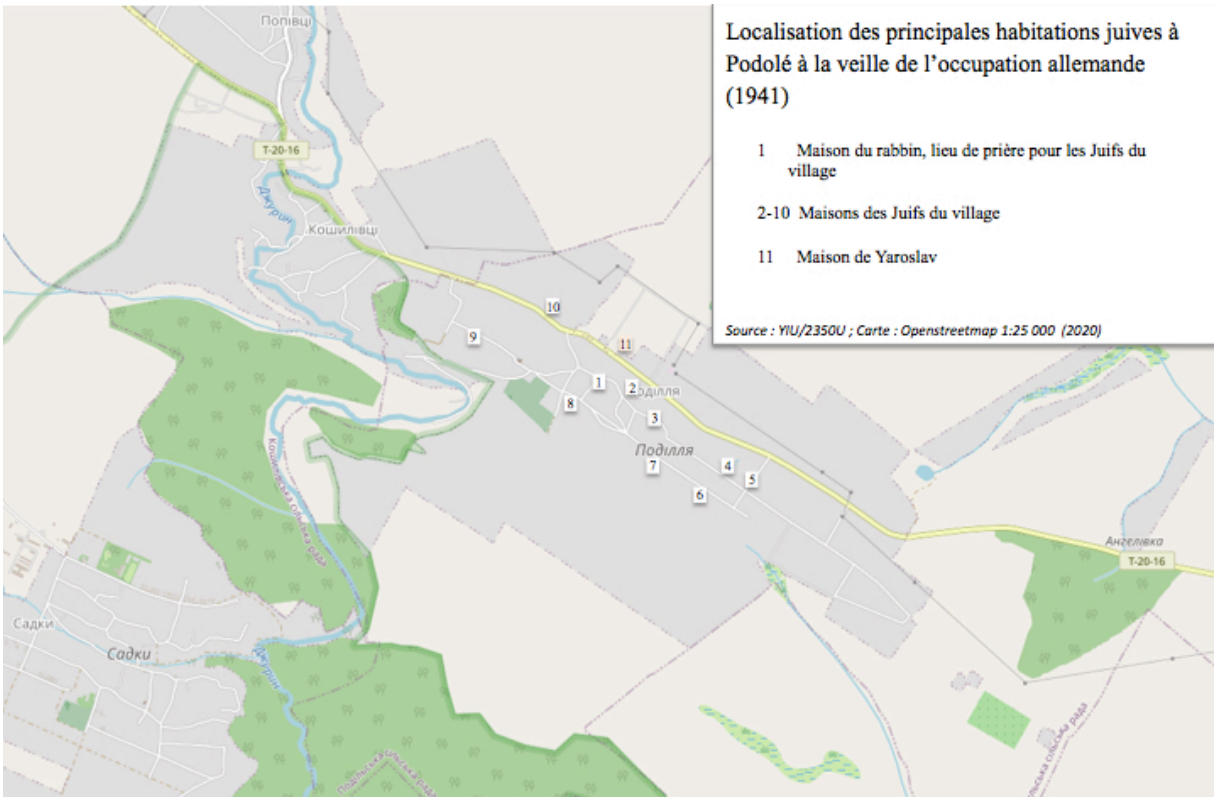


Figure 38 - Localisation des habitations juives à Podolé, dans la voïvodie de Tarnopol, à la veille de l'occupation allemande (1941), d'après le témoignage de Yaroslav P., interviewé le 15.3.2018 à Podolé (YIU/2350U).

Un habitant ukrainien du village, ancien voisin des Juifs, Yaroslav P., né en 1933 (sa date de naissance indique qu'il se fait probablement l'écho de la mémoire collective, ou familiale, autant que de la sienne), se souvient uniquement des prénoms ou diminutifs des Juifs de Podolé, tels que « Maïorko », « Ikhil », « Leïblich », ou encore « Moschko. » Il est intéressant de noter l'ukrainisation de certains diminutifs : « Leïblich » pour « Leibush » ou « Ikhil » pour « Yekhiel[254]. » L'emploi des prénoms correspond à un usage au sein de la ruralité ukrainienne, où l'on s'appelle davantage par le diminutif que par le nom de famille. Il est aussi révélateur de la bonne connaissance que la population non-juive avait des Juifs, sans pour autant impliquer une familiarité entre eux. Leïblich désignait probablement Leibush Metzger, le fils du propriétaire du moulin, Michael Metzger et de son épouse Rachel. Tous trois furent massacrés dans le moulin lors d'un pogrom après le départ des Soviétiques[255]. Metzger possédait le moulin, et les deux auberges du village étaient tenues par des Juifs. L'un d'eux était Maïorko :

[254] Interview de Yaroslav P., le 15.3.2018 à Podolé, YIU/2350U.
[255] Yeshaya Rosen, « The liquidation of the Jewish community in the village of Tzapowitz » (trad. Sara Mages), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.159.

sa maison « était très longue et en argile[256] », se démarquant probablement des autres habitations, assurément plus étroites.

Habiter dans un village, loin de la ville et de la communauté juive organisée, était un choix avant tout économique. Outre le travail de la terre, on retrouvait les Juifs dans des professions bien définies dont ils détenaient un quasi-monopole : la restauration (auberge, bistrot, hôtel), la minoterie, l'épicerie, le commerce de chevaux ou de bétail. Certains cumulaient plusieurs activités, comme la gestion du magasin et l'exploitation d'une parcelle de terre. Toutes ces professions impliquaient des liens quotidiens avec les autres habitants et étaient indispensables au fonctionnement économique et social du village. Les paysans apportaient leurs céréales au moulin, s'approvisionnaient au magasin, achetaient et vendaient des chevaux, se retrouvaient autour d'un verre ou d'un repas au bistrot.

Les paysans ukrainiens interviewés dans les années 2000-2010 se souviennent distinctement des propriétaires juifs des moulins. Le meunier était le premier rouage de l'industrie alimentaire qui devait transformer les récoltes en pain. Les boulangeries prenaient le relais par la suite, puis le boulanger vendait le pain dans sa boutique. Les Juifs étaient surreprésentés dans ces trois étapes moulin-boulangerie-vente. Dans le petit village d'Oustetchko, sur les bords de Dniestr, Hanna S. se souvient d'un certain Schiller qui possédait un moulin[257]. Dans la boutique de Grinberg à Cheparovtsy, on pouvait y acheter de la farine, contre des œufs par exemple[258]. « Dvid » était le propriétaire du moulin du village de Komnata, près de Kremenets[259]. Le nom – ou le prénom – des propriétaires du moulin était largement connu dans les campagnes. La minoterie était un ancien monopole des Juifs. Le recensement de 1931 pour la voïvodie de Tarnopol indiquait que les Juifs représentaient 44,5% des employeurs de moulin, pourcentage grimpant même à 56,1% concernant les employeurs indépendants. A l'inverse, la plupart des ouvriers des moulins étaient chrétiens (83,6%). Par exemple, un Juif nommé Wasserman possédait un moulin à Skala-Podolskaïa et embauchait de la main d'œuvre ukrainienne[260]. Le père de Iossyp S. travaillait comme meunier près de Tovstoyé. D'après son fils, « il n'était pas lettré, mais un grand spécialiste des moulins. » Ce moulin appartenait à deux frères juifs, les Alhor (peut-être Einhorn), « très riches[261]. »

[256] Interview de Yaroslav P., le 15.3.2018 à Podolé, YIU/2350U.
[257] Interview d'Hanna S., le 14.3.2018 à Oustechtko, YIU/2348U.
[258] Interview de Vassyl M., le 18.9.2017 à Cheparovtsy, YIU/2281U.
[259] Interview de Fedir V., le 12.7.2019 à Potchaïev, YIU/2619U.
[260] Interview de Lidia K., le 21.3.2018 à Skala-Podolskaïa, YIU/2365U.
[261] Interview de Iossyp S., le 17.3.2018 à Milovtsy, YIU/2357U.

Peu de Juifs travaillaient aussi dans le domaine agricole. A partir de 1933, les Juifs furent, à de rares exceptions près – exclus de l'acquisition de terres, tandis que les propriétés foncières juives sont plus souvent privilégiées pour la vente. En 1931, en Pologne, les ¾ des possessions agricoles des Juifs n'excédaient pas 5 hectares ; seuls 3,5% des possessions juives – autant dire une goutte d'eau dans le paysage agricole polonais – mesuraient plus de 50 hectares[262]. Pourtant, les Juifs possédant des terres dans les villages étaient connus de tous et leur présence visible faisait l'effet d'un miroir déformé et grossissant des Juifs des villages. Ils étaient d'autant plus remarqués que l'agriculture était rarement leur seule source de revenus et qu'ils étaient généralement plus aisés que les autres cultivateurs chrétiens.

En 1929, les revenus des fermiers juifs étaient 20% supérieurs à ceux des non-Juifs en Pologne. D'après l'historien Marcus, ce n'étaient pas tant les quelques grands propriétaires terriens juifs qui faisaient la différence, mais l'engagement des paysans juifs dans les étapes secondaires de la production agricole, leur proximité avec les villes et les commerçants juifs, auxquels ils vendaient directement leur production[263]. Aharon Shafer était de ceux qui percevaient l'écart de moyens entre Juifs et non-Juifs dans les villages, d'un simple coup d'œil à la tenue : « Les *gentils* ne se préoccupaient absolument pas des chaussures. Ils allaient pieds nus et portaient l'hiver des sortes de sabots faits de morceaux de cuir. (…) Les Juifs du village jouissaient d'un mode de vie plus élevé que celui des *gentils*[264]. »



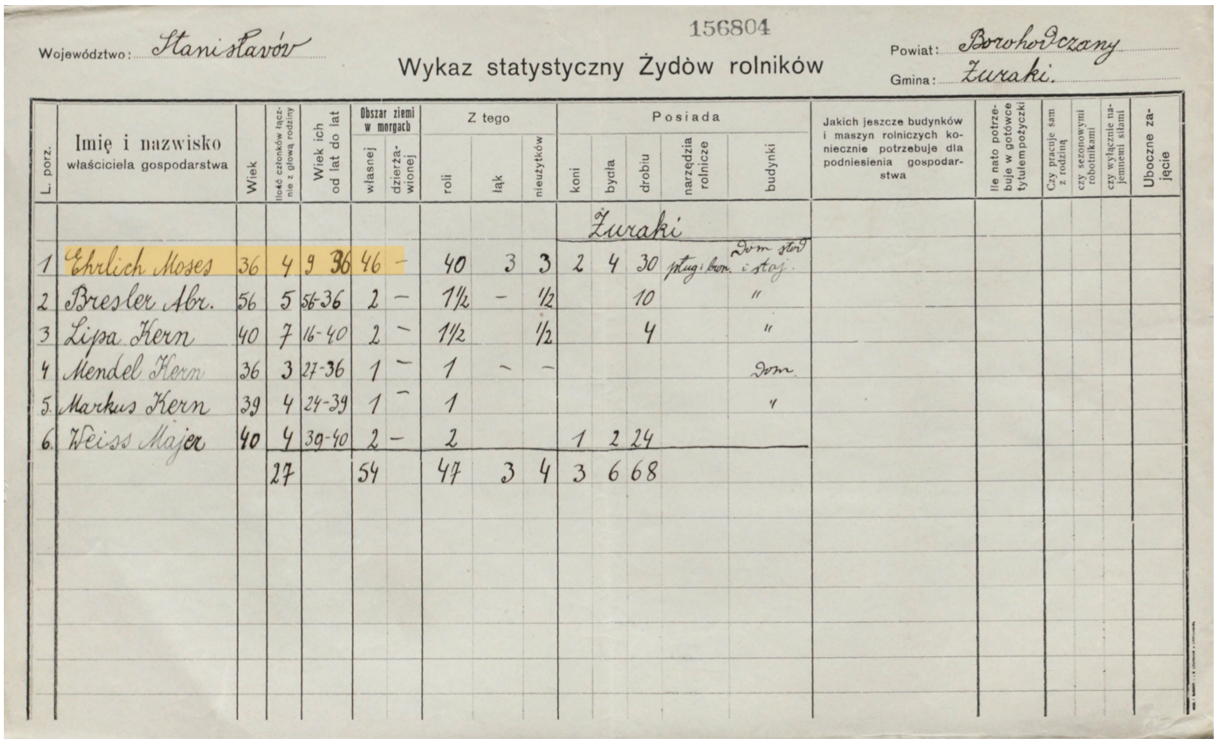
Figure 39 – Judit et Mordechai Rosenblatt, parents de Kalman Rosenblatt (à droite), YVA.

[262] Joseph Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983, p.52.
[263] Joseph Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983, p.52.
[264] Aharon Shafer, « Jews in the Villages around Turka », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.178.

Mordechai Rosenblatt était un marchand de grains, né en 1867 à Tarnopol. Son fils, Kalman Rosenblatt était propriétaire d'un moulin à Tovstoyé (Figure 39). L'un des autres fils du couple, Sheya, était cultivateur à Gorodok, dans l'oblast de Lvov. Kalman Rosenblatt gagnait confortablement sa vie, ce qui lui valut une arrestation et un emprisonnement durant la période soviétique. Il fut relâché en échange d'une coquette somme. Durant le pogrom qui éclata dans la zone après le départ des Soviétiques, Kalman Rosenblatt se cacha dans les bois près d'Oulachkovtsy, ce qui lui sauva momentanément la vie[265].

Dans les environs de Gorodenka, chaque village avait sa famille de propriétaire foncier juif : les Baron à Rokovitz, les Rubal à Kornov, Bozner à Pototchiche, Goldenberg à Strelcheye, Zeidman à Serafinitz, Yehudah Cohen à Stetseva, Berl Shpeirir à Stcherniatzin. Ils avaient acquis ces terres au fil des ans. Généralement, ces domaines étaient accompagnés d'une auberge, ce qui faisait des propriétaires terriens également des propriétaires de taverne, aux revenus prospères[266]. A Goloboutov, près de Stryï, les Weisenberg avaient la réputation d'être la plus riche des trois familles du village, possédant de vastes terres et des parcelles de forêt[267]. Les enquêtes économiques menées par Jacob Babicki, étudiant de la YIVO, concernant les Juifs dans l'agriculture dans la voïvodie de Stanislavov dans la deuxième moitié des années 1930 permettent un aperçu des petits et grands propriétaires terriens juifs. Par exemple, le tableau de la commune de Jouraki, à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Stanislavov, montre l'écart entre les possessions foncières de Moses Ehrlich : 46 *morgi* (unité de mesure correspondant à environ 0,5 hectare). Les autres Juifs mentionnés possédaient seulement entre 1 et 2 *morgi*[268](Figure 40).

[265] Chaya Rosenblatt, « Memories from the Holocaust era », dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.155.
[266] Mordechai Lagshtein, « The Village of Korniv » (trad. Yehudis Fishman), Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.167.
[267] Interview d'Olga S. le 22.5.2012 à Goboloutov, YIU/1511U.
[268] Recherches agricoles de Jacob Babicki sur les Juifs de Galicie orientale : Matériel statistique sur la région de Stanislavov [date non indiquée], YIVO, RG1.3 F3965.



Województwo: Stanisławów — 156804 — Powiat: Borohodczany

Wykaz statystyczny Żydów rolników

Gmina: Żuraki.

L. porz.	Imię i nazwisko właściciela gospodarstwa	Wiek	Ilość członków rodziny	Wiek ich od lat do lat	Obszar ziemi w morgach: własnej	dzierżawionej	Z tego: roli	łąk	nieużytków	Posiada: koni	bydła	drobiu	narzędzia rolnicze	budynki	Jakich jeszcze budynków i maszyn rolniczych konieczne potrzebuje dla podniesienia gospodarstwa	Ile nato potrzebuje w gotówce tytułem pożyczki	Czy pracuje sam z rodziną	czy sezonowymi robotnikami	czy wyłącznie najemnemi siłami	Uboczne zajęcie
											Żuraki									
1	Ehrlich Moses	36	4	9 36	46	–	40	3	3	2	4	30		Dom stod. stug i bud. gosp.						
2	Bresler Abr.	56	5	5-36	2	–	1½	–	½			10		"						
3	Lipa Kern	40	7	16-40	2	–	1½		½			4		"						
4	Mendel Kern	36	3	27-36	1	–	1	–	–					Dom						
5	Markus Kern	39	4	24-39	1	–	1							"						
6	Weiss Majer	40	4	39-40	2	–	2			1	2	24								
			27		54		47	3	4	3	6	68								

Figure 40 – Tableau d'enquête de Jacob Babicki listant les agriculteurs juifs dans la commune de Jouraki, YIVO RG1.3 F3965.

Le personnage du propriétaire terrien juif employant une main d'œuvre marqua les esprits, aussi bien des Juifs que des non-Juifs, alors que seul 1/6ème des fermes juives avait recours à des bras extérieurs. Ainsi, la plupart des terres possédées par les Juifs étaient exploitées par la famille seule[269].

Joshua Solomon Schnaps, né en 1885, était un agriculteur installé à Kosmatch, au cœur des Carpates, à l'ouest de Kossov (Figure 41). Pour le nouvel an juif, en octobre 1929, il envoya une photographie de sa famille (sa mère, son épouse, ses quatre enfants) à des proches. La famille pose dans une prairie pentue. On distingue en arrière-plan une barrière en bois, semblant délimiter un pâturage. Poser sur ces terres était sans doute un motif de fierté, au même titre que les commerçants prenaient la pose devant leur boutique. Les deux garçons portent une casquette, les deux fillettes portent les mêmes robes, peut-être cousues par leur mère. Bella, née Shvartz était née en 1890. Les deux époux étaient originaires de Staraïa Jadova, à 80km de là, en Bucovine. Bella Schnaps était couturière. Moshe était né à Kosmatch en 1921. Il devint lui aussi agriculteur. Chava mourut avant la guerre. D'après le témoignage du couple Feder, rapporté dans le Livre du Souvenir de Kolomyia, « [les Ukrainiens locaux] ont tué tous les Juifs

[269] Joseph Marcus, *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983, p.52.

de Keredov et de Kosmatch » en juillet 1941. La famille Schnaps fut-elle massacrée lors de ce pogrom de juillet 1941 ? Seul Menashe Pinchas survécut à la guerre.

A Staryï Kouty, des Juifs possédant des terres employèrent des paysans locaux pour s'en occuper. Vassili S. travailla ainsi pour plusieurs Juifs de Staryï Kouty – dont un certain Fleger – qui le chargeaient de l'entretien de leurs jardins et vergers[270]. On disait que des Ukrainiens, à force de crédits, remboursaient les commerçants juifs en parcelles de terre, si bien qu'un dénommé Zaïda Gerchkine, devenu propriétaire terrien, embauchait des Ukrainiens pour exploiter ses terres[271]. L'emploi d'une main d'œuvre ukrainienne pour l'agriculture n'était pas l'apanage des Juifs : la famille d'Hanna K. possédait beaucoup de terres et embauchait des ouvriers ukrainiens pour les travaux agricoles[272]. Cela n'était guère surprenant : les grandes parcelles de terre nécessitaient une main d'œuvre agricole plus nombreuse. Les propriétaires terriens autour de Zabolotov faisaient appel à une main d'œuvre des Carpates pour les moissons. D'après Avraham Keish, survivant juif de la ville, ils n'embauchaient pas de Juifs pour les travaux des champs, parce que « les Juifs sont fainéants, n'ont pas les compétences requises pour de telles besognes[273]. » Mais il ajoute également que les jeunes Juifs préféraient l'argent facile « plutôt que de travailler dur dans l'agriculture[274] », mais qu'ils avaient aussi peur d'être battus par les ouvriers *gentils.*

La manière dont les Juifs avaient acquis certaines terres était source de tensions. Par exemple, à Zabolotovka, le commerçant Neïberg « était riche et possédait un magasin[275] », se souvient Maria F., Ukrainienne née en 1923. Il avait acquis de très nombreuses terres par le crédit qu'il accordait dans sa boutique, réclamant en sus des intérêts que les paysans ukrainiens étaient dans l'incapacité de rembourser autrement qu'en cédant une partie de leurs terres[276]. Ainsi, elles ne constituaient qu'un complément de revenus pour Neïberg, en parallèle de ses activités commerciales. A Zenkov, un certain Gaba, voisin juif d'Ivan S., travaillait au champ tandis que sa femme tenait le magasin[277]. Il était également fréquent que de jeunes chrétiens fassent paître le bétail appartenant aux Juifs, en même temps que celui de leur famille. Ïossyp P. amenait au pré les vaches de familles juives à Ousté-Zelionoé. Le vendredi soir, il devait se hâter de les

[270] Interview de Dmytro S., le 4.7.2018 à Kouty, YIU/2425U.
[271] Interview de Maria P., le 6.7.2018 à Staryï Kouty, YIU/2431U.
[272] Interview d'Hanna K., le 7.7.2018 à Jabié, YIU/2433U.
[273] Avraham Keish, « In the City Streets », dans Ronald B. Schechter (dir.), *Ir ur-metim ; Zablotow ha-melea ve-ha-hareva*, Former Residents of Zablotow in Israel and the USA, Tel Aviv, 1949, chap. III.
[274] Avraham Keish, « In the City Streets », dans Ronald B. Schechter (dir.), *Ir ur-metim ; Zablotow ha-melea ve-ha-hareva*, Former Residents of Zablotow in Israel and the USA, Tel Aviv, 1949, chap. III.
[275] Interview de Maria F., le 23.3.2018 à Zabolotovka, YIU/2371U.
[276] Interview de Maria F., le 23.3.2018 à Zabolotovka, YIU/2371U.
[277] Interview d'Ivan S., le 19.3.2018 à Zalechtchiki, YIU/2359U.

ramener : passée une certaine heure, on ne pouvait plus les traire, en raison du shabbat[278]. Dans les environs de Tloumatch, les paysans juifs se hâtaient de traire les vaches, nourrir les poules, rentrer les moutons avant la tombée de la nuit ; le travail reprenait après les prières du matin[279]. Le samedi, à Borchtchiov, les paysans chrétiens empruntaient les chevaux des Juifs pour labourer, car ces derniers n'avaient pas le droit de se déplacer en chariot ce jour-là en raison du shabbat[280].

Les écarts de revenus, les différences de mode de vie de certains propriétaires terriens juifs renforcèrent rancœurs et sentiment d'injustice. Dans le village de Dalechova, près de Gorodenka, un jeune Ukrainien regrettait que « les paysans pauvres du village, qui devaient travailler le jour comme ouvrier agricole pour gagner à peine de quoi vivre, travaillaient la terre dans les champs possédés par les Juifs. Ils étaient très jaloux des Juifs qui vivaient une vie relativement plus confortable, sans travailler si dur[281]. » Pourtant, la plupart des paysans juifs possédaient seulement de petites parcelles de terre. Ils peinaient à gagner leur pain quotidien. Ceux qui habitaient les villages près de Tourka se rendaient quotidiennement en ville pour vendre leurs produits de la ferme. Ceux qui vivaient plus loin étaient en grande difficulté : ils ne pouvaient écouler leur lait par exemple[282], en raison des difficultés d'accès à la ville, en particulier pendant l'hiver en cette région montagneuse.

c) La vulnérabilité des Juifs des campagnes

L'isolement géographique des Juifs des campagnes et leur faible nombre renforçaient leur situation de vulnérabilité. Réel ou supposé, anecdotique ou commun, le danger pour les Juifs dans les campagnes était bien présent dans les représentations collectives et les récits que rapportaient les marchands ambulants.

Les Vinitzky étaient la seule famille juive de leur village Podbérejé (818 habitants d'après l'annuaire professionnel de 1929[283]), près de Bolekhov. Le père détenait le seul commerce de la localité. Une nuit, une douzaine de bandits firent irruption chez eux et les dépouillèrent de leurs biens, les menaçant de mort. Deux ans plus tard, la famille quitta la Galicie pour la

[278] Interview de Ïossyp P., le 15.6.2016 à Ousté-Zelionoé, YIU/2104U.
[279] Gusta (Weitz) Wurman, « Jewish-Christian Relations », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, chap. XXXIII.
[280] Interview de Myroslav M., le 22.03.2018 à Borchtchiov, YIU/2370U.
[281] Dr. B. Lagstein, « The Village of Daleshova » (trad. Tehudis Fishman), dans Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.168.
[282] Chaim Pelech, « Jews in the Villages », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.180.
[283] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, 1929, p.1512.

Palestine[284]. Quand l'atmosphère devenait préoccupante, les Juifs des campagnes autour de Glinyany quittaient leur village pour se réfugier dans la bourgade. Ils avaient coutume de dire : « Si on doit mourir, c'est mieux de mourir parmi les Juifs[285]. » Les Juifs de la ville considéraient avec étonnement et anxiété ces Juifs des zones rurales : « Il n'était pas facile pour les Juifs d'abandonner les avantages, la sécurité et la chaleur d'être avec la population de la ville pour la solitude et l'aliénation d'une vie parmi un peuple primitif et envieux[286]. »

Les Juifs habitant dans les villages autour de Tovstoyé furent la cible d'attaques au cours des années 1930. Des marchands juifs itinérants, traversant les campagnes de la région, furent agressés en octobre 1936. « En décembre de cette année, les attaques contre les Juifs habitant dans les villages alentours et à Tovstoyé continuèrent et des gangs brisèrent les fenêtres des maisons juives. En 1930 et en 1937, des colporteurs juifs furent assassinés aux abords de la ville de Glinyany[287]. Quitter seul la ville pouvait s'avérer dangereux. A Borchtchiov, « si un Juif osait quitter la ville de lui-même, il n'était jamais certain de ne pas recevoir une pierre sur la tête, lancée par un *shagetz* invisible[288]. » De retour d'un office de shabbat, des Juifs durent se défendre face à une agression d'Ukrainiens dans la campagne près de Tourka[289].

Outre le péril physique, vivre loin de la communauté juive entraînait un danger moral. Les Juifs redoutaient l'étiolement de l'identité juive. La distance géographique entraînait des difficultés d'accès à l'enseignement des rudiments du judaïsme et de l'hébreu, aux synagogues, à la cacherout et autres aspects de la vie quotidienne juive. Le yiddish était moins parlé dans les villages que dans les villes[290]. Il fallait faire venir au village un enseignant de la ville pour apprendre aux enfants des rudiments de yiddish et d'hébreu. Mais la situation économique des familles juives rurales ne permettait pas de larges dépenses. On craignait les conversions vers le christianisme[291]. A Verkhnyaya Lipitsa, près de Rogatine, les villageois juifs craignaient avant tout la conversion de leurs filles, au-delà même du danger des bandes de pilleurs[292]. Des

[284] Yocheved Vinitzky, « My town Bolechow », (trad. Jerrold Landau), dans Y. Eshel (dir.), *Sefer ha-zikaron le-kedoshei Bolechow*, Association of Former Residents of Bolechow in Israel, Israël, 1957, p.88-91.
[285] Henoch Halpern, *Megiles Gline* (trad. David Goldman), New York, 1950, p.184.
[286] Dov Mossberg, « The Village Around Horodenka » (trad. Yehudis Fishman), dans Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.164sqq.
[287] « Gliniany », dans *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.140-145.
[288] Mendel Dole, « Between the Two World Wars», (trad. Miriam Beckerman), dans N. Blumenthal (dir.), *Sefer Borszczow*, Association of former residents of Borszczow in Israel, Tel Aviv, 1960, p.138-145.
[289] Zev Steininger, « Zionist Activity in Turka in the Years 1930-1935 », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.127.
[290] D'après les données du Deuxième Recensement général de Pologne de 1931.
[291] Dov Mossberg, « The Village Around Horodenka » (trad. Yehudis Fishman), dans Sh. Meltzer (dir.), *Sefer Horodenka*, Former Residents of Horodenka and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1963, p.164sqq.
[292] Yisroel Chetzroni, K'far Meserik, « Lipica-Gorna », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.347-349.

efforts furent déployés pour préserver les traditions religieuses juives. Le shohet du village de Podkamen, dans la voïvodie de Stanislavov, à une douzaine de kilomètres au nord-ouest de Rogatine, passait dans les autres villages des environs où vivaient quelques familles juives. Il leur proposait d'égorger leurs volailles et bétails ou récupérer leurs *kapparot* lors des fêtes de Kippour[293].

A Krivtchotsy, petit village de 1 700 habitants en 1925 (avant d'être englouti par Lvov en 1962), les quelques familles juives vivaient entre elles, « dans un petit cercle où tout était juif. » Le vendredi après-midi, Mme Blutstein nettoyait sa maison et cuisinait pour le shabbat, puis son mari retrouvait les autres hommes juifs à la maison de prière. Au sein du foyer, on parlait yiddish. Leur fils, Lonio, fréquentait le *heder* de 5h à 6h du matin, puis l'école publique, ensuite il retournait au *heder* jusqu'à la fin de la journée. Le dimanche, les enfants juifs étudiaient encore au *heder* comme l'école publique était fermée. C'était également le jour où un colporteur venait au village pour proposer des articles. Sa venue le dimanche, jour de repos chez les chrétiens, indiquait qu'elle se destinait probablement à la clientèle juive de Krivtchotsy[294].

La confrontation de la parole des anciens voisins juifs et non-juifs de ces villages galiciens nous révèle une expérience commune : celle d'un fossé entre les deux communautés, ressenti de chaque côté. Minoritaires, les Juifs occupaient néanmoins une place visible, du moins incontournable, dans ces villages. Aubergistes, meuniers, propriétaires fonciers, commerçants, intermédiaires entre les marchands juifs de la ville et les paysans chrétiens, leurs professions suscitaient l'irritation, voire le ressentiment au sein du reste de la population rurale. Les paysans avaient le sentiment d'être dépossédés de leurs récoltes par les propriétaires de moulin, les marchands, et autres intermédiaires, et de leur argent par les aubergistes et autres commerçants. Parallèlement, les Juifs essayaient avant tout de maintenir des contacts avec la ville, et limitaient au minimum les relations avec les non-Juifs du village. Peur de la violence rurale, peur de l'influence chrétienne et de la perte de l'identité juive semblaient animer les Juifs des villages.

[293] Zvi Fenster, « Life in the Village of Podkamien » (trad. Binyamin Weiner), dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.347-349.
[294] Interview de Lonio Blutstein, le 31.8.1998 à Saint-Laurent, VHA #46105.



Figure 41 – Joshua Solomon Schnaps et sa famille : ses fils Menashe Pinchas (1) et Moshe Zusia (2), ses filles Sara (3) et Shayne Pesya (4), sa mère Chava à gauche et son épouse Bella à droite. Kosmatch, octobre 1929, YVA.



Figure 42 – « Soroka. A 5,3 miles de Gvozdets. Maison sur le côté nord de la route principale, et Ruthènes y vivant. 23 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001436.



Figure 43 – Miriam Waldmann dans sa ferme de Cherchenevka, années 1930, YVA 15000/14070094.



Figure 44 – « Vingt-deux miles au nord de Vorokhta. Chanvre roulé et graines expulsées par frottement. 22 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001546.

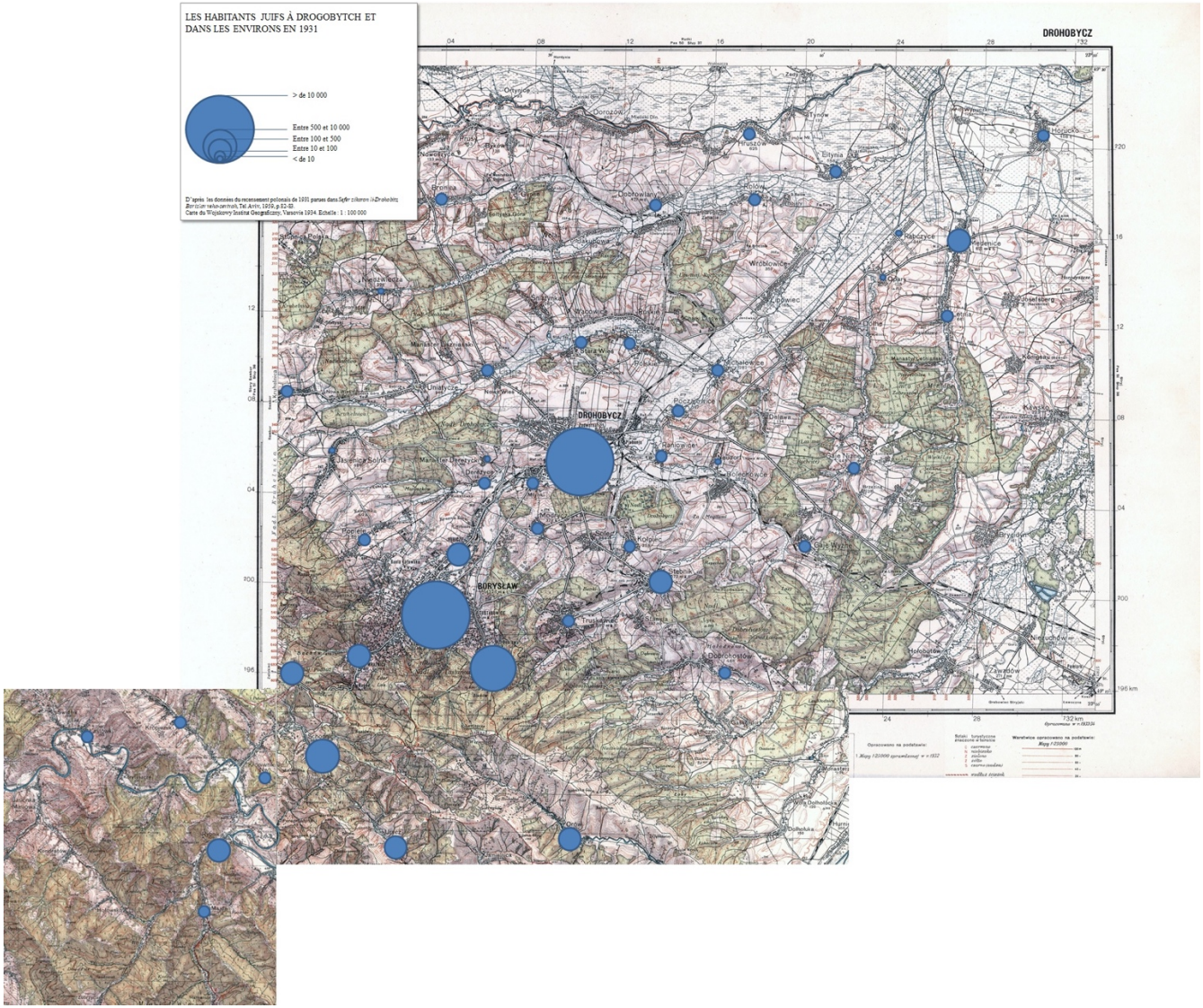


Figure 45 – La répartition de la population juive à Drogobytch et ses environs dans les années 1930.

6. L'hostilité religieuse

a) Méfiances

A l'aube de la Seconde Guerre mondiale, la religion occupait une place centrale parmi les habitants de Galicie orientale. La religion rythmait le quotidien par ses prières, la semaine par les offices, et l'année était ponctuée de célébrations, comme autant de fêtes où les personnes d'une même confession se rassemblaient. En plus des rites, la religion offrait une vision du monde, une grille de lecture des choses et des événements. La religion était omniprésente dans la vie ordinaire comme dans la vie spirituelle. Trois religions dominaient : le catholicisme, dont la majorité des fidèles étaient Polonais, la religion gréco-catholique ou uniate, dont les fidèles étaient principalement des Ukrainiens, et la religion juive. Malgré le conflit séculaire les opposants, clergés catholiques et uniates étaient tous deux hostiles aux Juifs, les accusaient de propagande athéiste ou encourageaient au boycott des magasins juifs dès la fin du XIXème siècle[295].

Le mouvement hassidique se développa en Galicie orientale au cours du XIXème siècle. Des cours rabbiniques s'établirent dans de petites bourgades, où leur écho était plus important que dans les villes, foyers de modernité. L'une des plus réputées était la dynastie des rabbins de Belz, à 70km au nord de Lvov. Une large partie des Juifs de Galicie orientale se réclamait de ces mouvements orthodoxes. Aux lendemains de la Première Guerre mondiale, on assista à un léger étiolement des pratiques religieuses juives par de jeunes générations. Mais, en dépit d'une ouverture vers la modernité de certaines familles juives, les clichés sur la religion juive avaient de profondes racines. Ils allaient de pair avec une omniprésence de la religion chrétienne et de ses discours régulièrement hostiles au judaïsme.

Villageois de Verkhnyaya Lipitsa, Yisroel Chetzroni dénonçait l'emprise du prêtre dans son village : « (…) il y avait 1 200 habitants, la plupart des enfants grandissaient sans éducation ou supervision, misérables et indigents dans leurs manières et leur esprit, et bourrés de croyances superstitieuses (…). Le « Saint-Père », le prêtre, est la seule autorité du village, se finançant par l'inscription des vivants et des morts et en tenant à distance les mauvais esprits, aspergeant ses fanatiques d'« eau bénite » et prenant le dernier poulet d'un *gentil* en guise de paiement. (…) Depuis le sol de l'église chrétienne orthodoxe, qui se dresse sur une colline au centre du village, se déverse un flot de haine des Juifs et des appels à la vengeance au nom du Messie crucifié. Et

[295] John-Paul Himka, « Dimensions of a Triangle : Polish-Ukrainian-Jewish Relations in Austrian Galicia », dans Israel Bartal and Antony Polonsky, (dir.), *Polin: Studies in Polish Jewry Volume 12: Focusing on Galicia: Jews, Poles and Ukrainians 1772-1918,* Liverpool University Press, 1999, p.43.

le danger de la diffamation sanglante et de la destruction plane au-dessus de la tête des Juifs[296]. » Originaire de Borislav, Rita Harmelin se rappelle l'ignorance et de la haine à l'égard des Juifs : « Il y en avait [Ukrainiens et Polonais] qui ne connaissaient presque rien aux Juifs et à qui les prêtres disaient de détester [les Juifs], donc ils les détestaient[297]. » D'après Sol Heitner, habitant juif de Tchertkov né en 1915, « l'antisémitisme venait de l'église. L'église leur enseignait que les Juifs avaient tué Jésus[298]. »

Des légendes séculaires circulaient encore d'un foyer à l'autre de Galicie orientale : on redoutait l'enlèvement d'enfants chrétiens par les Juifs pour la confection des matsot de la Pâque. La jeune Yala Meisels habitait Lvov avec ses parents et sa sœur. Elle avait les cheveux blonds et les yeux bleus. Un jour, alors qu'elle était en compagnie de ses parents, un passant la pointa du doigt dans la rue : « Ce n'est pas leur fille, c'est une fille chrétienne, elle a les yeux bleus, des cheveux blonds, voyez. Les Juifs vont la prendre et utiliser son sang pour faire des *matsot* de Pâque[299]. » Aron Etlinger, habitant juif de Tovstoyé, se rappelle les accusations de déicide des chrétiens à l'encontre des Juifs. Ils prenaient le borchtch que les Juifs mangeaient lors de la Pâque pour du sang[300]. Quand la jeune Lioubov n'était pas sage, ses parents la mettaient en garde : les Juifs allaient la « mettre dans un tonneau[301]. » Le soir de Noël 1924, deux soldats polonais célébrant la fête chrétienne dans une taverne de Lanovtsy rencontrèrent un Juif dans la rue et le torturèrent pour lui faire avouer l'assassinat du Christ[302].

La méfiance et l'hostilité religieuse n'allaient pas que dans un sens. Les Juifs pieux redoutaient les mariages mixtes et les conversions. Ils perpétuaient et protégeaient les croyances et les traditions des influences sans cesse plus séduisantes de la modernité. Étudiante à Lvov, Yala Meisels, fille d'un enseignant dans un établissement juif et d'une comptable, fréquentait un jeune homme non-Juif qui venait réviser l'histoire de l'art chez elle, sous le regard méfiant de sa mère, qui craignait de la voir épouser un chrétien[303].

Un incident éclata en août 1877 dans un village proche de Zabolotov et resta dans les mémoires : on en retrouve la trace dans le Livre du Souvenir de la ville. Un jour de procession religieuse

[296] Yisroel Chetzroni, « Lipica-Gorna », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.355-359.
[297] Interview de Rita Harmelin, le 26.4.1992 en Australie, RG-50.462*0039
[298] Interview de Sol Heitner, le 17.3.1995 à Bronxville, VHA #1500.
[299] Interview de Yala Korwin, le 3.11.1996 à New York, VHA #22125.
[300] Interview d'Aron Etlinger, le 21.5.1997 à Riverdale, VHA #29101.
[301] Interview de Lioubov G., le 17.1.2009 à Khodorov, YIU/765U.
[302] Ch. Rabin, « Lanowitz Legends », dans H. Rabin (dir.), *Lanovits: sefer zikaron le-kedoshei lanovits she-nispu be-shoat ha-natsim*, Association of former residents of Lanowce, Tel Aviv, 1970, p.229-234.
[303] Interview de Yala Korwin (née Meisels), le 3.11.1996 à New York, VHA #22125.

chrétienne, un Juif aperçut une jeune fille juive dans la foule. Un groupe de Juifs décida d'agir pour « la sauver du christianisme[304]. » Le kidnapping déclencha une émeute, provoquant des dégâts matériels. En définitive, le père de la jeune fille la maria à un garçon juif et « il eut le plaisir de voir ses petits-enfants grandir en étant de bons Juifs[305]. »

Des épisodes de respect et de cordialité doivent cependant être soulignés. Dans la bourgade de Khodorov, les chrétiens allaient à la synagogue pour féliciter les Juifs à Kippour, et ces derniers leur rendaient la pareille à Noël[306].

b) Le shabbat

Les petits enfants chrétiens étaient dans l'ensemble très curieux de voir de plus près les traditions juives, à la synagogue, avec leur manière de prier différente de la leur, et, encore plus dépaysant, au cimetière, lors des funérailles. Maria D., alors fillette ukrainienne (née en 1933) se souvient que les Juifs étaient vêtus de noir au moment de la prière dans la synagogue de Kossov[307]. A Dobromil, les chrétiens observaient les Juifs construire des cabanes et s'y réfugier pour prier lors de la fête de Souccot[308]. De petits incidents pouvaient éclater lors des célébrations juives. A Dobromil, les chrétiens, polonais comme ukrainiens, sonnaient les cloches depuis le haut de l'église pour stopper les cortèges funéraires juifs. Les Juifs posaient alors la planche avec le corps sur le sol et ne repartaient que lorsque les cloches cessaient de tinter[309]. On pratiquait la même mauvaise farce à Oulachkovtsy pour perturber les funérailles juives[310]. La célébration de Pessah semblait se dérouler dans une ambiance relativement cordiale. La coutume voulait qu'on invite les pauvres à la table du *seder*, d'après le principe de la *tsedaka*, l'aumône. En Galicie – mais cette pratique allait bien au-delà de ses frontières – cela se traduisait par la distribution de *matsot*. A Brody, les Juifs invitaient les chrétiens à entrer dans la synagogue, leur faisaient visiter les lieux et leur donnaient des *matsot*[311].

Ces légendes illustrent la profonde méconnaissance de la religion de leurs voisins juifs, et la peur qu'elle engendrait, alimentée par le discours du clergé. Toutefois, les non-Juifs étaient associés à l'une des fêtes hebdomadaires de la religion juive : le shabbat. Faire appel à des

[304] Avraham Keish, « In the City Streets », dans Ronald B. Schechter (dir.), *Ir ur-metim ; Zablotow ha-melea ve-ha-hareva*, Former Residents of Zablotow in Israel and the USA, Tel Aviv, 1949, chap. IV.
[305] Avraham Keish, « In the City Streets », dans Ronald B. Schechter (dir.), *Ir ur-metim ; Zablotow ha-melea ve-ha-hareva*, Former Residents of Zablotow in Israel and the USA, Tel Aviv, 1949, chap. IV.
[306] Interview de Lioubov G., le 17.1.2009 à Khodorov, YIU/765U.
[307] Interview de Maria D., le 04.7.2018 à Kossov, YIU/2424U.
[308] Interview de Iossyp F., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2411U.
[309] Interview de Maria M., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2412U.
[310] Interview d'Anani K., le 16.3.2018 à Oulachkovtsy, YIU/2353U.
[311] Témoignage de Teklia S., le 30.7.2013 à Brody, YIU/1778U.

voisins non-juifs pour effectuer des tâches proscrites pour les Juifs durant le shabbat était une pratique extrêmement courante. Elle est abondamment relayée par les interviews des voisins ukrainiens par les équipes de Yahad – In Unum, d'autant plus que la majorité d'entre eux étaient des enfants ou des adolescents dans les années 1930 et que c'étaient généralement les enfants et les adolescents qui se rendaient chez leurs voisins juifs pour allumer le feu. Les exemples sont très nombreux. A Mikhaltché, sur les bords du Dniestr, les 3 ou 4 familles juives tenaient les rares commerces du petit village. Elles étaient très pieuses et faisaient appel à des enfants ukrainiens pour venir allumer le feu chez eux le samedi « car, selon leurs croyances, ils ne pouvaient pas effectuer de travaux manuels ce jour-là[312]. » A Moukhavka, dans la région de Tarnopol, Mykhaïlyna S. allait chez son voisin juif Rouble pour allumer le feu le samedi, mais sa mère la grondait car « il ne fallait pas aller chez les Juifs[313]. » En échange de ce service, les enfants non juifs recevaient des biscuits[314], des matsot[315], parfois un peu d'argent[316] ou des bonbons[317].

Les seules interactions avec les non-Juifs que mentionne Leah Ilani-Sternlich dans ses souvenirs sont celles ayant lieu durant les fêtes juives : « Je me souviens de la « femme goy de Shabbat » qui savait comment « donner le jugement » dans les lois de la cacherout » ainsi que du goy « sachant l'heure exacte pour allumer les bougies de Shabbat[318]. » Un autre habitant juif de Tovstoyé, Abraham Stupp, se rappelle « Viktor, le goy gardien du cimetière » qui « faisait des allées et venues dans la synagogue et redressait les bougies penchées » lors de Kippour, au début du XXème siècle[319]. George Eiseberg était né en 1925 à Sassov, dans la région de Tarnopol. Avant la guerre, sa famille et d'autres faisaient appel à Yashka Volk, le *shabbat goy*, pour allumer le feu durant le shabbat. Il allait ainsi, de maison en maison et était rémunéré par quelques zlotys ou un peu de nourriture le lundi[320].

Ce système du shabbat goy plaçait, une fois encore, les Juifs et les non-Juifs dans un schéma de travail/rétribution. Un autre exemple nous vient de Iossip S., né en 1933, alors petit garçon

[312] Interview de Kateryna V., le 14.9.2017 à Mikhaltché, YIU/2270U.
[313] Interview de Mykhaïlyna S., le 15.3.2018 à Moukhavka, YIU/2351U.
[314] Interview d'Anani K., le 16.3.2018 à Oulachkovtsy, YIU/2353U.
[315] Interview de Dmytro R., le 19.3.2018 à Zalechtchiki, YIU/2360U ; Interview de Iossyp G., le 21.3.2018 à Skala-Podolskaïa, YIU/2364U.
[316] Interview d'Ivan V., le 23.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2372U.
[317] Interview de Stepan F., le 22.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2368U.
[318] Leah Ilani-Sternlieb, « Tluste My Little Town », dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.8.
[319] Abraham Stupp, « Life in Jewish Tluste », dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.17-31.
[320] Interview de George Eiseberg, le 16.10.1996 à Fresh Meadows, VHA #20581.

ukrainien habitant en bordure de Tovstoyé. Sa mère faisait des ménages dans les familles juives. Le samedi, ses employeurs juifs se rendaient chez elle pour qu'elle égorge, plume et lave les poulets. Comme la famille de Iossip était très pauvre (le père avait été blessé et ne pouvait plus travailler : il était analphabète), on donnait à la mère les restes du repas qu'elle ramenait alors à la maison[321]. Les perceptions divergeaient : les uns voyaient de l'aide apportée, les autres les marqueurs quotidiens de leur misère. Cette incompréhension était d'autant plus importante qu'elle se déroulait dans un contexte où les seuls contacts entre Juifs et chrétiens relevaient du minimum et de l'obligation : commerçant/client, créditeur/débiteur, patron/employé, aubergiste/buveur, médecin/patient. Deux mondes se côtoyaient sans se connaître, se méprenaient les uns sur les autres. Par leurs professions, les Juifs représentaient le fonctionnement d'un nouveau monde, basé sur l'argent, le service, dont étaient exclus la majorité des paysans, dont l'accès à l'éducation était restreint par les obligations des champs. Les relations entre les Juifs et les Ukrainiens se bornaient à des échanges professionnels, des bagarres d'écoliers, des allumages de four le samedi. Rares furent les amitiés qui se créèrent entre voisins : pourtant, nous verrons qu'elles furent, pour certaines, durables, et concoururent même au sauvetage d'une poignée de Juifs.

La population galicienne était cloisonnée durant la période polonaise. Les contacts entre Juifs et non-Juifs étaient généralement circonscrits au seul cadre professionnel, dans une relation de dépendance, ou du moins ressentie comme telle par la frange la plus pauvre, paysanne et majoritaire de la population : les Ukrainiens. Les pratiques culturelles et socio-économiques différentes (valeur différente du travail, rapport différent à la terre ou à l'argent, aux vertus physiques) renforcèrent le clivage entre les Juifs et leurs voisins. D'autre part, le religieux fournissait une grille de lecture des événements et alimentait les frictions entre Juifs et chrétiens, entretenant une méfiance mutuelle de la foi de l'autre. A cette animosité profonde se superposaient des événements politiques, venant la renforcer : les mesures antisémites du gouvernement polonais, la radicalisation du discours nationaliste ukrainiens, et les échos provenant de l'Allemagne nazie.

[321] Interview de Iossyp S., le 17.3.2018 à Milovtsy, YIU/2357U.

7. La question politique

a) Les mesures antisémites de l'État polonais

La Galicie orientale se retrouva dévastée après la Première Guerre mondiale, plongeant ses habitants dans une grande misère. Nombre d'entre eux se retrouvèrent sans toit, en proie à des épidémies, au froid, gagnant les villes pour mendier[322]. Avant la guerre, au tournant du siècle, la Galicie était déjà une terre de départ : 236 504 Juifs émigrèrent entre 1881 et 1910, mais ils ne représentaient que 30,1% des émigrés de Galicie. Ce phénomène massif concernait aussi Polonais et Ukrainiens, tentant d'échapper à la grande pauvreté de la province[323].

Grâce aux libertés accordées par l'Édit de l'Empereur Joseph en 1867, les Juifs de Galicie orientale étaient plutôt bien organisés politiquement, en comparaison avec leurs coreligionnaires des provinces russes annexées à la Pologne. Le large spectre des partis politiques juifs – orthodoxes, réformistes, assimilationnistes, sionismes, socialistes) reflétait la grande diversité des Juifs galiciens. Delphine Bechtel parle d' « options religieuses et nationales [traversant] tout le spectre qui allait du hassidisme au patriotisme polonophile des intellectuels assimilés de la revue *Ojczyzna*[324]. » Certains partis sionistes cherchèrent un compromis avec le gouvernement polonais, espérant éliminer les restrictions, entraînant une vive hostilité de la part des Ukrainiens, qui considérèrent alors les Juifs comme des agents de la polonisation de la Galicie orientale[325]. Un périodique ukrainien, *Dilo*, accusait, en octobre 1924, les leaders juifs de soutenir la polonisation de la région[326].

Les mesures prises par le gouvernement de Varsovie entre 1921 et 1939 eurent des répercussions importantes au sein de la population de Galicie orientale, notamment sur les rapports entre les trois groupes majoritaires : les Polonais, les Ukrainiens et les Juifs. Les années 1930, en particulier avec la mort du général Józef Piłsudski en 1935, marquèrent un tournant pour la place des Juifs dans la société polonaise en général, et galicienne en particulier.

---

[322] Eliyahu Yones, *Smoke in the Sand : The Jews of Lvov in the War Years 1939-1944*, Gefen Publishing House, 2004, p.22.
[323] Piotr Wrobel, « The Jews of Galicia under Austrian-Polish Rule, 1867-1918 », *Austrian History Yearbook*, 25 (1994), 97-138, Vienne, p.5.
[324] Delphine Bechtel, « Lemberg, Lwów, Lvov, Lviv : de la « petite Vienne » au centre du nationalisme ukrainien », dans Delphine Bechtel, Xavier Galmiche (dir.), *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, Belin, 2008, p.199.
[325] Eliyahu Yones, *Smoke in the Sand : The Jews of Lvov in the War Years 1939-1944*, Gefen Publishing House, 2004, p.32.
[326] Shimon Redlich, « The Jewish-Ukrainian Relations and the Press », *Polin : Studies in Polish Jewry Volume 26 : Jews and Ukrainians,* Liverpool University Press, 2013, p.235.

L'ascension d'Hitler au pouvoir en Allemagne en janvier 1933 ne fut certainement pas étrangère à l'intensification des attaques législatives à l'encontre des Juifs en Pologne. Une vague de mesures antisémites les priva d'emplois dans la fonction publique et de postes à la tête d'entreprises d'État. Varsovie intensifia le boycott des magasins juifs. Dans le courant des années 1930 à Oulachkovtsy, les employés juifs du cinéma furent licenciés, des affiches appelèrent au boycott des boutiques tenues par des Juifs et on releva des vitrines brisées[327]. Ida Kucberg se souvient de graffiti dans les rues de Sokal : « N'achetez pas chez les Juifs[328]. » En 1938, à la suite de l'Allemagne nazie qui prit cette mesure en 1936, la Pologne interdit l'abattage rituel, constituant la base de la cacherout juive, et donc de l'un des fondements du judaïsme.

Le Camp d'union nationale (Ozon) du général Skwarczynski, déposa sur le bureau de la Diète polonaise, avec 116 collègues, une demande d'interpellation adressée au président du Conseil, avec pour objet « la réduction radicale du nombre des Juifs en Pologne par voie d'émigration massive » :

> « Nous disons que les Juifs sont une cause d'affaiblissement et empêchent le développement normal des forces nationales polonaises et de l'État. Dans notre structure économique, ils constituent un élément hautement indésirable qui rend difficile l'émancipation de la population polonaise rurale et urbaine. Partant de ces principes généraux, nous entendons travailler résolument à poloniser notre commerce, notre industrie, nos métiers, et à éliminer les influences juives de la vie culturelle et sociale polonaise[329]. »

Le paysage des campagnes changea. Les étals juifs diminuèrent sur les marchés, fixés le jour des fêtes juives. Les menaces de pogroms firent fuir les Juifs des villages pour gagner les shtetls et les villes. En témoigne la proportion déclinante d'agriculteurs juifs : entre 1921 et 1931, de 5,8% à 4,3%.

Les étudiants juifs, soumis à un *numerus clausus*, étaient officiellement discriminés, forcés de s'asseoir sur des bancs réservés, et publiquement harcelés par des bandes d'étudiants nationalistes polonais. Matylda Hirsch, étudiante juive née en 1918, se souvient qu'elle était la Juive de sa classe à l'université de Lvov et que des « semaines sans Juif[330] » y étaient

[327] « Ulaszkowce », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.54-55.
[328] Interview d'Ida Kucberg, le 22.6.1995 à Niles, VHA #3434.
[329] *Bulletin périodique de la presse polonaise* n°273, le jeudi 26 – le samedi 28 janvier 1939.
[330] Interview de Maria Rosenbloom (née Matylda Hirsch), le 17.9.1996 à Washington D.C., USHMM RG-50.030*0379.

organisées. Borislaw Weissberg se rappelle la mort de trois étudiants juifs de l'université technique de Lvov, tués lors d'affrontements en 1939[331]. Le système de quotas fermait la porte des études supérieures à bon nombre de jeunes gens juifs. Ceux dont les familles avaient les moyens pouvaient s'inscrire dans une université à l'étranger, comme en médecine ou en pharmacie, et revenir exercer en Galicie orientale[332]. Les autres n'avaient guère d'autre choix que de prêter main forte au commerce ou entreprise familiale[333].

b) *Les nationalistes ukrainiens et les Juifs*

Ces dernières décennies, des chercheurs ont analysé sous différents angles le rôle de l'OUN dans les pogroms et les premières semaines de collaboration avec les autorités occupantes. Les nationalistes ukrainiens, réunis dans les rangs de l'OUN (« *Organisatsiia Oukraïnskykh Natsionalistiv* », organisation des nationalistes ukrainiens), créée en 1929, organisèrent clandestinement des ripostes contre l'État polonais. Face à l'importance numérique des minorités ukrainiennes et juives en Galicie orientale, Varsovie impulsa une polonisation agressive de la région par la colonisation du territoire par des Polonais et l'expulsion des Juifs et des Ukrainiens de la fonction publique[334]. La famille Skrypek était de ces Polonais qui s'implantèrent en Galicie orientale aux lendemains des traités. Le père était un nationaliste polonais convaincu, travaillant à la tête du Comité des colons polonais dans le district de Béréjany[335]. Cette politique de peuplement aggrava les tensions déjà existantes entre Polonais et Ukrainiens. La guerre civile de 1918-1921 était encore fraîche dans les esprits. Les Juifs, traditionnels boucs émissaires, se retrouvèrent au milieu d'un conflit qu'ils ne pouvaient guère contourner. A Podkamen, des nationalistes polonais mirent le feu à une vingtaine de maisons ukrainiennes, à la fin des années 1920[336]. Non loin de là, la situation était aussi explosive dans le village de Verkhnyaya Lipitsa. Après la nomination d'Ukrainiens au conseil municipal en 1928, le gouverneur imposa un maire et un trésorier polonais, au grand dam des Ukrainiens, qui

[331] Témoignage de Dov Borislaw Weissberg [date et lieu non indiqués], YVA O.33/5329.
[332] Interview de Frederika Halski, le 7.7.1995 à Winnetka, VHA #3750.
[333] Tzvi Cohen, « Jewish Life in Chortkov under the Independent Polish Rule » (trad. Sara Mages), dans Yeshayahu Austri-Dunn (dir.), *Sefer yizkor le-hantsahat kedoshei kehilat Czortkow*, Former residents of Czortkow in Israel, Tel Aviv, 1967, p.182-184.
[334] Delphine Bechtel, « Lemberg, Lwów, Lvov, Lviv : de la « petite Vienne » au centre du nationalisme ukrainien », dans Delphine Bechtel, Xavier Galmiche (dir.), *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, Belin, 2008, p.200.
[335] Shimon Redlich, *Together and Apart in Brzezany : Poles, Jews, and Ukrainians, 1919-1945*, Indiana University Press, 2002, p.23.
[336] Zvi Fenster, « Life in the Village of Podkamien » (trad. Binyamin Weiner), dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.347-349.

s'en prirent aux propriétés polonaises et semèrent le chaos dans le village. Il fallut des unités de l'armée pour faire cesser les troubles, mais ces dernières profitèrent de la situation pour piller les Juifs[337].

En parallèle de la politique agressive du gouvernement polonais à l'encontre des commerçants et des cultivateurs juifs, les agriculteurs ukrainiens s'organisèrent en coopératives, dont le but était d'inciter à vendre et acheter les produits de la ferme qu'entre Ukrainiens (Figure 46).



Figure 46 – Membres de l'Union des coopératives ukrainiennes du comté de Sokal, 1938[338].

c) De l'antisémitisme d'État à l'antisémitisme du quotidien

Plusieurs survivants juifs soulignent – peut-être, pour certains, *a posteriori*, fruit d'une reconstruction à la lumière des événements de la guerre – avoir senti un tournant antisémite dans la Pologne des années 1930. A cette période, les insultes envers les Juifs étaient monnaie courante. La plus commune était « *parszywy żyd* », « sale Juif » ou « Juif galeux » en polonais. L'équivalent ukrainien, lui aussi largement utilisé, était « *jyd parkhaty*[339] » (« *жид пархатий* »). « Juif dégoûtant », « Juif pouilleux[340] » étaient autant d'injures fréquentes

[337] Yisroel Chetzroni, K'far Meserik, « Lipica-Gorna », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.347-349.
[338] www.sokal.lviv.ua (consultation du 29.9.2021).
[339] Interview de Miroslav K., le 18.1.2009 à Khodorov, YIU/768U.
[340] Interview d'Aron Etlinger, le 21.5.1997 à Riverdale, VHA #29101.

rattachée au champ lexical de la saleté et de la maladie, de même que des imprécations proférées à l'encontre des Juifs : « Attrape le choléra ! », « Aie une crise cardiaque ! » ou encore « Tombe raide mort[341] ! » Les références à la saleté et à la maladie rabaissent les personnes à une condition animale. La volonté de déshumaniser la personne insultée, de l'humilier, ressort de ces insultes. Les termes utilisés renvoient au chien galeux, le chien errant, le chien couvert de puces et de poux. Mais, par métonymie, les Juifs sont réduits eux-mêmes aux poux, aux parasites, aux porteurs de gale. Le frère d'Etta Hauptman, Moshe, était régulièrement l'objet de quolibet et d'injures de la part des Ukrainiens et des Polonais, lui disant : « Pars en Palestine ! Tu n'as pas à être là. Nous n'avons pas besoin de toi[342]. » On pouvait également entendre : « Un Juif n'est bon que quand il est cuit[343]. »

Ces insultes n'étaient pas propres à la Galicie orientale mais avaient cours dans toute la Pologne. Néanmoins, l'antisémitisme quotidien en Galicie orientale était porté à la fois par le gouvernement polonais et par les deux groupes ethniques, Polonais et Ukrainiens, qui semblaient s'accorder sur ce point, au-delà de leurs frictions. La comparaison des Juifs à des parasites était déjà présente dans de nombreux écrits au XIXème siècle, dépassant le cadre purement hygiéniste du terme pour l'adapter, comme Proudhon en 1858 par exemple, à leur situation au sein de la société : « Le Juif est resté Juif, race parasite, ennemie du travail, adonnée à toutes les pratiques du trafic anarchique et menteur, de la spéculation agioteuse et de banque usuraire », cité par Alexander Bein dans son article « *Der jüdische Parasit*[344]. » Le mythe du Juif parasite du peuple allemand fut largement diffusé par les discours nazis[345]. Simon Redlich a analysé la presse ukrainienne de l'entre-deux-guerres et a mis en exergue les propos du journal *Novii chas* :

> « *Novii chas* fait était du contexte : 'Déjà durant la période de la Pologne historique les Juifs étaient des suceurs de sang constituant un grand désastre pour le peuple ukrainien, même davantage que la noblesse polonaise [*szlachta*].' Des épithètes tels que « dénonciateurs », « usuriers » et « parasites » étaient aussi employés dans cet article[346]. »

[341] Interview d'Aron Etlinger, le 21.5.1997 à Riverdale, VHA #29101.
[342] Interview d'Etta Hauptman, le 12.1.1995 à Miami, VHA #570.
[343] Interview d'Etta Hauptman, le 12.1.1995 à Miami, VHA #570.
[344] Alexander Bein, « 'Der jüdische Parasit'. Bemerkungen zur Semantik der Judenfrage », *Vierteljahrshefte für Zeitgeschichte*, Heft 2, avril 1965, p.129.
[345] Voir la définition de « *Parasit* » chez Cornela Schmidt-Berning, *Vokabular des Nationalsozialismus*, de Gruyter, 2007.
[346] Shimon Redlich, « The Jewish-Ukrainian Relations and the Press », *Polin : Studies in Polish Jewry Volume 26 : Jews and Ukrainians,* Liverpool University Press, 2013, p.236.

Dans les périodes ukrainiens comme *Dilo*, *Novii Chas, Bat'kivshchina* ou *Vistnyk*, les journalistes déploraient « la suprématie économique juive sur un territoire ethniquement ukrainien » qu'ils qualifiaient d' « anomalie » (*Dilo*, 4 février 1934). Le même journal réclamait un remplacement des Juifs par des Ukrainiens, dans toutes les professions (*Dilo*, 4 mai 1937)[347]. Malgré ces propos extrêmes, qui trouvèrent un écho important auprès des étudiants et intellectuels ukrainiens, comme l'a montré Alexander J. Motyl, le mouvement nationaliste ukrainien avait comme visée la création d'un État ukrainien indépendant ; ses objectifs étaient avant tout politiques. Dans ce cadre, les ennemis étaient les Polonais ; l'hostilité vis-à-vis des Juifs était secondaire, et apparut même comme un élément tactique et circonstanciel[348].

Iouri V., habitant ukrainien de Tarnopol né en 1927, se souvient d'un tournois de football : l'équipe juive remporta le match contre l'équipe ukrainienne. L'événement dégénéra, les joueurs ukrainiens arrachèrent les planches des palissades pour frapper leurs adversaires juifs. Au fur et à mesure que la guerre approchait, la haine contre les Juifs était plus forte. Des affiches collées dans les rues de la ville appelaient même la population à en découdre avec les Juifs[349]. Le ressenti de Iouri, sans doute renforcé par les événements postérieurs de l'occupation allemande, fait écho à des discours de survivants juifs, éprouvant comme lui un renforcement du ressentiment à l'encontre des Juifs dans la deuxième moitié des années 1930. Ce n'était pas un simple sentiment : sur l'ensemble du territoire de Pologne, intimidations, pillages, meurtres se multiplièrent, et même quelques pogroms éclatèrent à partir de 1935 ; entre mai 1935 et août 1936, 3 000 localités furent touchées par un pogrom. Le pogrom de Brisk, en 1937, fut l'un des plus sanglants (40 morts, 2 000 blessés)[350]. La sœur d'Etta Hauptman, habitante juive de Borislav, fut assassinée avant la guerre par des Polonais et des Ukrainiens, meurtre qui renforça la terreur dans la famille[351].

[347] Shimon Redlich, « The Jewish-Ukrainian Relations and the Press », *Polin : Studies in Polish Jewry Volume 26 : Jews and Ukrainians,* Liverpool University Press, 2013, p.239-240.
[348] Alexander J. Motyl, The Turn to the Right : The Ideological Origins and Development of Ukrainian Nationalism, 1919-1929, *East European Monograph Series*, no 65, Columbia University Press, New York, 1980.
[349] Interview de Iouri V., le 13.7.2019 à Tarnopol, YIU/2621U.
[350] Rachel Ertel, *Le Shtetl*, *La bourgade juive de Pologne*, Payot, Paris, 1982, p.188sqq.
[351] Interview d'Etta Hauptman, le 12.1.1995 à Miami, VHA #570.

B. Le début de la guerre (1939-1941)

1. Brève occupation de la Galicie orientale

Le 30 janvier 1939, devant l'assemblée du Reichstag, Hitler prononça sa désormais célèbre prophétie : « Je veux aujourd'hui de nouveau être un prophète : si le judaïsme financier international en et hors d'Europe devait réussir à pousser les peuples une fois encore dans une guerre mondiale, alors le résultat ne sera pas la bolchevisation de la Terre et par là une victoire du judaïsme, mais l'anéantissement de la race juive en Europe[352]. » En février 1939, il annonça : « Le prochain combat sera une pure guerre de *Weltanschauung* [conception du monde], c'est-à-dire une guerre consciente de peuples et de races[353]. » Le 1er septembre 1939, les troupes de la Wehrmacht (1,5 millions de soldats) envahirent le territoire polonais, entraînant l'entrée en guerre de l'Angleterre et de la France. Les études récentes de Jochen Böhler[354] et de Jürgen Förster[355] ont montré, par la mise en lumière des directives données et des opérations de terrain, l'extrême brutalité de l'attaque. Browning a proposé d'étudier la campagne de Pologne et le début de l'occupation allemande de la partie occidentale (1939-1941) comme un laboratoire des violences à venir en Union soviétique. Les massacres commis par l'armée allemande et les troupes des Einsatzgruppen (2 000 hommes) entre le 1er septembre et le 25 octobre 1939 firent environ 16 000 victimes civiles, dont un nombre indéterminé de Juifs[356].

Durant la première moitié du mois de septembre 1939, les troupes allemandes s'enfoncèrent dans le territoire polonais et atteignirent la Galicie orientale. A Przemyśl, des rumeurs précédèrent leur arrivée : on disait qu'ils tuaient tous les hommes juifs sur leur passage. A partir de la nuit du 8 septembre, où les bruits de l'approche allemand enflaient de plus en plus, les Juifs commencèrent à quitter la ville[357]. M. Schattner, habitant juif de Przemyśl, se souvient de cette nuit du 8 septembre : « On pouvait distinguer un nombre incalculable de Juifs avec des sacs, des paquets et des valises marcher dans la confusion en pleine nuit et dans les premières heures du jour. C'était une belle journée d'automne. Il n'y avait pas que des Juifs, mais aussi

[352] Max Domarus (éd.), *Adolf Hitler, Reden und Proklamationen 1932-1945. Kommentiert von einem deutschen Zeitgenossen*, vol. 2, p.1057.
[353] Jost Dülffer, Jochen Thies et Josef Henke, *Hitlers Stäte*, Cologne, 1978, p.289sqq.
[354] Jochen Böhler, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Fischer Tagebuch Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2006; Jochen Böhler et Stephan Lehnstaedt (éd.), *Die Berichte der Einsatzgruppen aus Polen 1939, Vollständige Edition*. Metropol-Verlag, Berlin, 2013.
[355] Jürgen Förster, « Wehrmacht, Krieg und Holocaust », dans Rolf-Dieter-Müller et Hans-Erich Volkmann (dir.), *Die Wehrmacht: Mythos und Realität. Sonderausgabe,* Walter de Gruyter, 2012, p. 948-964.
[356] Jochen Böhler, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Fischer Tagebuch Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2006, p.242.
[357] M. Schattner, « From Outbreak of WWII Until the Liberation » (trad. Jessica Cohen), dans Arie Menczer (dir.), *Sefer Przemysl*, Irgun Yotzei Przemysl, 1964, p.371-394.

des Polonais et des Ukrainiens inquiets qui voulaient sauver leurs biens (…). Néanmoins, ils interpellèrent les Juifs : 'Bientôt les Allemands vont venir et vous massacrer tous. Ce sera votre fin, en retour de ce que vous nous avez fait.'[358] »

Il y avait trois routes de fuite possibles, à l'est et au sud : la Hongrie, la Roumanie, l'Union soviétique. La Galicie orientale avait des frontières avec ces trois pays, et fut ainsi traversée par une vague de réfugiés de Pologne occidentale, terrorisés par l'avancée allemande. A Borislav, « quelques jours après le déclenchement de la guerre, beaucoup de gens arrivèrent en Galicie et commencèrent à se déplacer en direction de la frontière roumaine. Une foule d'entre eux s'enfuyaient de Pologne de l'ouest à mesure que les Allemands avançaient. De nombreux Juifs se trouvaient parmi les réfugiés. La *kehilla* locale fournit de l'aide à ceux qui décidèrent de rester en ville, ainsi qu'à ceux qui ne restaient que peu de temps avant de poursuivre leur fuite[359]. » Depuis son balcon à Nadvorna, au sud de Borislav, Schaje Schmerler observa avec sa femme et leurs trois enfants le flux de fugitifs de l'armée polonaise et de civils réfugiés en proie à la panique, passant par la rue de Déliatyne qui menait à la Hongrie, ou la rue Maïdan, route vers la Roumanie[360]. La ville de Kossov se trouvait justement à proximité de la rivière Tchérémoch, formant une frontière naturelle avec la Bucovine, alors territoire roumain. A l'approche de la Wehrmacht, des Juifs tentèrent de franchir la frontière pour s'enfuir en Roumanie, mais le maire refusa de leur donner le laissez-passer nécessaire, qu'il fournissait sans réserve aux non-Juifs[361].

La Wehrmacht pénétra en Galicie orientale dans la deuxième semaine de septembre 1939 et occupa le nord-ouest de la région durant une quinzaine de jours, avant de se retirer au profit des Soviétiques. A Przemyśl, Borislav et d'autres villes, des violences contre les Juifs éclatèrent, à l'initiative des autorités militaires allemandes et des Einsatzgruppen, mais également portées par des Ukrainiens locaux, visiblement organisés. Ces violences allèrent des brimades aux massacres. A Przemyśl, les Juifs furent soupçonnés d'avoir tiré sur des Allemands, causant la mort de 12 d'entre eux. En représailles, la Wehrmacht et l'Einsatzgruppe von Woyrsch arrêtèrent des Juifs inscrits sur une liste ainsi que rencontrés dans les rues, et en fusillèrent 600. L'Einsatzgruppe conduit par Udo von Woyrsch se trouvait sous les ordres d'Otto Rasch, que

[358]M. Schattner, « The Destruction of Przemysl » (trad. Jerrold Landau), dans Arie Menczer (dir.), *Sefer Przemysl*, Irgun Yotzei Przemysl, 1964, p.501-527.
[359] « Borysław », *Pinkas Hakehillot Polin*, Volume II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.92-99.
[360] Témoignage de Schaje Schmerler, [date et lieu non indiqués], YVA O.33/1872.
[361] *Rapport sur l'extermination des Juifs en Pologne – Genève, 1944, présenté par le Dr. Silberstein, représentant du Congrès juif mondial*, BArch B162-2227, p.907.

l'on retrouva en juin 1941 en Galicie orientale à la tête de l'Einsatzgruppe C[362]. Le Livre du Souvenir précise que la moitié des victimes à Przemyśl étaient des Juifs réfugiés de Pologne occidentale. Leur situation précaire les rendait plus visibles, plus vulnérables. Parmi les victimes juives de Przemyśl qui purent être identifiées grâce aux inscriptions sur les pierres tombales du cimetière ou par les témoignages de survivants, se trouvaient des membres de l'intelligentsia : ingénieurs, avocats, rabbin[363]. Le 28 septembre 1939, les Soviétiques entrèrent à Przemyśl. Avant leur départ, l'armée allemande incendia la Grande Synagogue, le Temple, la grande Beit Midrash et d'autres lieux de culte juif[364].

A Stryï, Jonah Friedler témoigne de l'arrivée des Allemands dans la ville, le 17 septembre[365] : « Ils ont été accueillis par les Ukrainiens des villages alentours qui portaient leurs meilleurs vêtements pour l'occasion. Ils ont dressé une arche de la victoire dans la rue de Drogobytch avec la bannière : 'nous paverons les routes pour la victoire de l'armée allemande avec les crânes juifs.' [366]» Les Russes entrèrent dans la ville quelques jours plus tard, le 22 septembre, au grand soulagement de la population juive[367].

A Roudki, les autorités allemandes réquisitionnèrent immédiatement des Juifs pour des travaux pénibles et les humilièrent publiquement :

> « Il ne se passait pas un jour sans persécution, humiliation au travail ou de passage à tabac des Juifs dans les rues. Il y avait déjà quelques victimes. Chez Chulim et chez Lazare Litman une fille avait été abattue. Les jours ont passé et les organes de la Gestapo arrivèrent en ville. Leur première opération a eu lieu à Roch Hachana : ils ont sorti du Beth Midrash le Reb Yitcheli Eichenstein avec vingt autres fidèles, ils ont déchiré leurs talits, enduit leur visage de graisse de voiture et les ont roués de coups. J'ai moi-même été témoin de cette scène cruelle, me trouvant sur la place du marché avec le Dr. Teicher[368]. »

---

[362] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft*…, p.62.
[363] M. Schattner, « From Outbreak of WWII Until the Liberation » (trad. Jessica Cohen), dans Arie Menczer (dir.), *Sefer Przemysl*, Irgun Yotzei Przemysl, 1964, p.371-394.
[364] M. Schattner, « The Destruction of Przemysl » (trad. Jerrold Landau), dans Arie Menczer (dir.), *Sefer Przemysl*, Irgun Yotzei Przemysl, 1964, p.501-527.
[365] S. Hirschorn, « The Soviet Occupation in Stryj », dans N. Kudish (dir.), *Sefer Stryj*, Former Residents of Stryj in Israel, 1962, p.246.
[366] Jonah Friedler, « The Destruction of the Stryj Community », dans N. Kudish (dir.), *Sefer Stryj*, Former Residents of Stryj in Israel, 1962, p.171-172.
[367] Jonah Friedler, « The Destruction of the Stryj Community », dans N. Kudish (dir.), *Sefer Stryj*, Former Residents of Stryj in Israel, 1962, p.171-172.
[368] Moshe Tel, « Der untergang fon undzer kehilah », dans Joseph Chrust*, Rudki ; sefer yizkor le-yehudei Rudki ve-ha-seviva*, Rudki Society, Israël, 1978, p.286-287.

Par l'intervention du prêtre ukrainien, « connu comme étant un clerc libéral », on coupa la barbe du rabbin en lui écorchant une partie de la peau. Mordekhai Schlisselfeld connut le même sort[369]. La fiche de Mordekhai Schlisselfeld dans la *Central Database of Shoah Victims' Names* de Yad Vashem indique qu'il était commerçant et veuf. Deux heures plus tard, « les barbares », comme le désigne le texte, en armes, détruisirent l'école juive, le Beth Midrash « et tout le quartier des synagogues [*shul*]. » Moshe Tel désigne l'intelligentsia ukrainienne comme étant à l'origine de ces destructions, et notamment le Dr. Ivanov, le Dr. Karnitchni, qui arguèrent que les Juifs « n'en auraient plus besoin[370]. » Un début de pogrom fut étouffé à Borislav avec l'apparition de l'Armée rouge le jour de Kippour[371].

A Némirov, les occupants allemands avaient visiblement planifié une *Aktion*, du moins la liste des victimes était prête. Le traçage de la ligne de démarcation entre les zones allemandes et soviétiques stoppa l'opération. Cependant, durant les deux semaines d'occupation, les forces allemandes « terrorisèrent la population juive, firent irruption dans les maisons, saisirent les objets de valeur et l'argent, frappèrent les gens à cette occasion et les réquisitionnèrent pour des travaux[372]. »

En septembre 1939, durant la brève occupation de Galicie orientale par les forces allemandes, il est frappant de constater que les auteurs de violences contre les Juifs furent les mêmes que ceux que l'on retrouve en juin-juillet 1941 : la Wehrmacht, des Einsatzgruppen, des nationalistes ukrainiens réunis en bandes, des prêtres donnant l'impulsion de discrimination… L'historien Jochen Böhler s'est efforcé de démontrer que la date du 1er septembre 1939 était fondamentale dans la chronologie de la violence nazie envers les populations civiles et notamment juives : « Depuis le premier jour de l'invasion, et ce dans toute la Pologne, des Juifs furent humiliés, maltraités, violés, pillés et tués. Bien que ces actions ressemblent beaucoup à des excès incontrôlés sur place, certaines de ces atrocités suivaient un modèle clair, suggérant que des ordres avaient été donnés en haut lieu[373]. » Cette thèse renforce l'idée qu'en septembre 1939 le contexte nazi et local était favorable à l'explosion de violences contre les Juifs, mais

[369] Moshe Tel, « Der untergang fon undzer kehilah », dans Joseph Chrust*, Rudki ; sefer yizkor le-yehudei Rudki ve-ha-seviva*, Rudki Society, Israël, 1978, p.286-287.
[370] Moshe Tel, « Der untergang fon undzer kehilah », dans Joseph Chrust*, Rudki ; sefer yizkor le-yehudei Rudki ve-ha-seviva*, Rudki Society, Israël, 1978, p.286-287.
[371] « Borysław », *Pinkas Hakehillot Polin*, Volume II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.92-99.
[372] Déclaration d'Abraham Schall, le 4.5.1945 à Bucarest, YVA M.49.E./4950.
[373] Jochen Böhler, « Race, Genocide, and Holocaust », dans Thomas W. Zeiler, Daniel M. DuBois (dir.), *A companion to World War II (Wiley-Blackwell companions to world history)*, Hoboken, Wiley-Blackwell, p.667.

également à la mise en place d'une collaboration efficace avec l'occupant allemand dans les territoires où les Ukrainiens étaient majoritaires.

2. Expériences du régime soviétique

a) Entre espoir, répressions collectives et ouvertures individuelles



Figure 47 – « L'Hôtel de ville de Roudki sous l'étoile rouge en 1939 », Sefer Rudki[374].

Le découpage des zones d'occupation fit basculer la Galicie orientale dans le giron soviétique. Selon le discours officiel, Moscou venait en aide à ses frères ukrainiens et biélorusses, harassés par le gouvernement polonais : il venait les libérer. En considérant l'ensemble des annexions qui eurent lieu en 1939 et 1940 (Galicie orientale, région de Białystok, Pays baltes, Bessarabie, Bucovine), environ 2 millions de Juifs vinrent s'ajouter à une population juive soviétique de 3 millions. Au total, l'Union soviétique engloba 13,5 millions de nouveaux sujets[375].

Les récits de Juifs de Galicie orientale qui nous sont parvenus n'évoquent pas de libération mais d'un immense soulagement, accompagné d'une véritable joie dans les zones du nord-ouest occupées brièvement mais violemment par les troupes allemandes. L'enthousiasme est partagé avec une partie de la population ukrainienne, ravie de la disparition du pouvoir polonais. A

[374] Joseph Chrust, *Rudki ; sefer yizkor le-yehudei Rudki ve-ha-seviva*, Rudki Society, Israël, 1979, p.27.
[375] Jan T. Gross, *Revolution from Abroad*, *The Soviet Conquest of Poland's Western Ukraine and Western Belorussia*, Princeton University Press, 2002, p.17.

Dobromil, une arche de la victoire fut construite pour accueillir les soldats soviétiques, de nombreux Juifs et Ukrainiens vinrent les acclamer[376]. Le cas n'était pas isolé[377].

Les 22 mois de pouvoir soviétique amenèrent à la population galicienne des bouleversements plus ou moins perceptibles selon sa catégorie professionnelle, sa couleur politique ou son appartenance à une nationalité. Les expériences de la période soviétique différaient ainsi selon des critères de nationalité et de profession. Pour les Polonais, ce fut une rupture : les fonctionnaires quittèrent les couloirs des administrations, beaucoup furent déportés en Sibérie. Les fonctionnaires polonais évincés, les Ukrainiens et les Juifs voyaient enfin s'ouvrir l'accès à l'administration publique. A Kalnoyé, Ievdokia V. se souvient que son père et de son frère, forcés de brûler des livres polonais dans un champ, sur ordre de militaires russes[378]. A Lvov, en 1940, le soviet de la ville comptait 476 membres dont 252 Ukrainiens, 121 Polonais et 76 Juifs[379].

Les commerçants et entrepreneurs, dont la plupart étaient polonais ou juifs, se retrouvèrent dépossédés du jour au lendemain. Lorsque les Soviétiques s'installèrent à Borislav, Joseph Bloch dût déménager dans un appartement plus petit mais parvint à conserver sa villa de Skhodnitsa. Il fut maintenu à son poste dans l'entreprise pétrolière – nationalisée, mais on lui assigna un supérieur. C'était un certain Yégortchikov, un Russe communiste, originaire de Bakou, néanmoins inexpérimenté. Les deux hommes s'entendirent très bien. Yégortchikov le déclara même simple travailleur auprès des autorités, ce qui permit à Bloch non seulement d'éviter la déportation, mais encore de récupérer ses biens[380]. Le cas de Joseph Bloch n'était pas isolé. Levi Grossman et son frère abandonnèrent leur affaire commerciale et cherchèrent du travail dans une usine détenue par l'État. « Cela signifiait, entre autres choses, travailler durant le shabbat[381]. » Pour éviter de contrevenir à la loi religieuse, la famille créa sa propre coopérative, supervisée par un fonctionnaire soviétique.

Du jour au lendemain, les époux Heger perdirent toutes leurs sources de revenus. Leur magasin de textile fut saisi : « Les Russes ont pris toute l'affaire, ils sont arrivés à la boutique, ont réclamé les clefs à mon père et lui ont dit de quitter les lieux. (...) Mes parents avaient quelques

[376] Interview de Iossyp F., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2411U.
[377] Christopher Mick, *Lemberg, Lwow, and Lviv 1914-1947 : Violence and Ethnicity in a Contested City*,Purdue University Press, 2015, p.259.
[378] Interview de Ievdokia V., le 16.7.2019 à Kalnoyé, YIU/2627U.
[379] Grzegorz Rossolinski-Liebe, *Stepan Bandera: The Life and Afterlife of a Ukrainian Nationalist : Fascism, Genocide, and Cult*, Ibidem Verlag, 2014, p.192.
[380] Interview de Felicia Feinman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.
[381] Mémoires de Levi Grossman, août 1966, YVA O.33/8703.

employés travaillant pour eux. Certains sont rentrés chez eux, d'autres sont restés et ont travaillé pour le gouvernement russe. Cela a été un grand choc pour ma famille. Nous avons perdu notre nourrice, nous avons perdu notre bonne car notre bonne nous a dit que désormais tout le monde était égaux et qu'elle n'avait plus à travailler pour des gens riches. » Le père cumula deux emplois pour subvenir aux besoins de sa famille. Les autorités soviétiques exigèrent qu'ils accueillent deux réfugiés juifs de Pologne ; la cuisine était commune à tous[382]. La famille Landgeuertz de Brody possédait un moulin. Il fut nationalisé et les autorités soviétiques chassèrent la famille de leur maison. Ils s'installèrent chez le grand-père[383]. Maria N., de Kremenets, se rappelle la création de coopératives et les nationalisations de magasins : « Les Juifs n'avaient plus rien[384]. » A Tarnopol, on disait que des Juifs s'étaient suicidés après avoir été dépossédés de tous leurs biens[385].

Le père de Dawid Orgelgrub était horloger à Stanislavov et assurait un mode de vie confortable à sa famille. A l'arrivée des Soviétiques, il refusa de rejoindre l'artel d'horlogerie. Un soir, vers minuit, une voiture s'arrêta devant la maison des Orgelgrub. Quatre hommes « de la milice ukrainienne », accompagnés d'un Juif en civil – que Dawid Orgelgrub soupçonne d'avoir été le dénonciateur – fouillèrent l'appartement, au prétexte de chercher des armes. Ils trouvèrent des montres qui ne leur appartenaient pas et arrêtèrent le père pour cause de marché noir. Dawid Orgelgrub n'entendit plus jamais parler de son père. Sa mère, sous le choc, fut incapable de travailler pendant de longues semaines. La famille sombra dans la misère, croula sous les dettes. Dawid Orgelgrub devint un paria sur les bancs de l'école[386]. Matylda Hirsch, à Lvov, évita la déportation de ses parents en soudoyant les gardes[387]. La famille Hubscher, très aisée, quitta Potok-Zloty pour Stanislavov à l'arrivée des Russes, espérant pouvoir bénéficier de l'anonymat d'une grande ville[388].

Les répressions des grands propriétaires, les nationalisations touchant une majorité de Juifs tarirent rapidement l'enthousiasme des Juifs de Galicie orientale. Toutefois, certains d'entre eux bénéficièrent de l'abolition des quotas dans les universités et de l'accès à la fonction publique. Yala Meisels poursuivit ses études à l'université de Lvov durant la période soviétique

[382] Interview de Kristine Keren (née Kristina Heger), le 25.10.2007, USHMM RG-50.030 #0520.
[383] Berta Langeuertz Miasnik, « Memories from Brody » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid: Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.208.
[384] Interview de Maria N., le 12.7.2019 à Potchaïev, YIU/2618U.
[385] Interview de Iouri V., le 13.7.2019 à Tarnopol, YIU/2621U.
[386] Témoignage de Dawid Orgelgrub, 1946, YVA O.33/1778.
[387] Interview de Maria Rosenbloom (née Matylda Hirsch), le 17.9.1996 à Washington D.C., USHMM RG-50.030*0379.
[388] Déposition d'Herman Hubscher, le 21.9.1966 à Montréal, BArch B162-5171, p.3222.

et constata que les distances entre Juifs et non-Juifs étaient tombées : elle côtoya des jeunes réunis par des intérêts communs.[389]

Pour le fermier des campagnes, l'arrivée des Soviétiques changea peu son mode de vie. Seuls les paysans les plus pauvres intégrèrent quelques kolkhozes : Quelques coopératives firent leur apparition dans les campagnes galiciennes. Dans le village de Kalnoyé, la ferme d'un propriétaire juif, M. Goldman, fut nationalisée durant cette période[390]. A Travotoloki, les Soviétiques installèrent des kolkhozes et mirent en commun les terres[391]. Dans certains cas, il s'agit du démantèlement d'un domaine, dont les parcelles furent distribuées aux habitants, comme ce fut le cas de la propriété d'un homme juif appelé Tanenbaum dans le village de Galouchtchintsy[392].Mais la collectivisation qu'avait connu le reste de l'Ukraine n'eut pas le temps de se déployer. Comme le souligne Abraham Weissbrod, originaire de Skalat, dans son récit *Es shtarbt a shtetl*, « les Ukrainiens et les Polonais vivant comme fermiers sur leurs propres terres ne firent pas l'expérience d'un dérangement particulier dans leur vie quotidienne : ils n'avaient pas besoin de chercher un nouvel emploi ou d'autres sources de revenus. Aucun paysan ne cessa d'être paysan[393]. » Par ailleurs, les nationalisations des entreprises n'étaient guère visibles. A Kolomyia, d'après Kateryna T., le propriétaire de l'usine de papier où travaillait son père était un homme juif dénommé Hamer, et il le resta sous les Soviétiques[394].

Il est certain que l'expérience du régime soviétique, aussi court fût-il, différa drastiquement d'un groupe à l'autre. Les Polonais de Galicie orientale furent particulièrement ciblés car étaient apparentés à la précédente administration. Dans les campagnes, les propriétaires de grands domaines agricoles, appelés communément *folwarki*, furent également visés par les répressions soviétiques. Nombre d'entre eux étaient des Polonais. Les Juifs furent fortement impactés par la nationalisation des commerces, des entreprises et des ateliers. Les paysans ukrainiens commencèrent à intégrer des kolkhozes. Toutefois, des opportunités individuelles de carrière furent possibles : l'accès à l'université et à la fonction publique, à la faveur de l'évincement des employés polonais. Dans une société aussi cloisonnée que celle de Galicie orientale, les bouleversements socio-économiques soviétiques impactèrent les relations entre les trois

[389] Interview de Yala Korwin (née Meisels), le 3.11.1996 à New York, VHA #22125.
[390] Interview de Ievdokia V., le 16.7.2019 à Kalnoyé, YIU/2627U.
[391] Interview de Petro A., le 6.7.2019 à Travotoloki, YIU/2605U.
[392] Interview de Stanislav Z., le 5.5.2009 à Galouchtchintsy, YIU/772U.
[393] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.2.
[394] Interview de Kateryna T., le 18.9.2017 à Kolomyia, YIU/2284U.

nationalités. Ces questions d'expériences et de représentations de la période soviétique se trouvent au cœur de l'historiographie des pogroms. Dans quelle mesure influencèrent-elles les prises de position lors de l'occupation allemande et dans l'assassinat des Juifs ?

Frank Golczewski a retenu deux aspects de la mise en place du régime soviétique en Galicie orientale : les transformations violentes de la société d'une part, la promotion de l'identité ukrainienne d'autre part. Il a rappelé la mise en avant de la langue ukrainienne, l'ouverture des carrières des Ukrainiens dans l'administration, la relative tranquillité laissée aux coopératives ukrainiennes, facilitant la voie vers les fermes collectives. Il date ensuite le tournant de la politique soviétique à la moitié de 1940, avec la persécution des nationalistes ukrainiens et le début des déportations. Frank Golczewski apporte des nuances à la position de Bogdan Musiał, ce dernier exagérant l'expérience positive des Juifs sous le régime soviétique et leur installation à des postes de pouvoir. Il avance l'hypothèse que les Ukrainiens virent les Juifs – accédant eux aussi à des postes administratifs dont ils étaient bannis du temps de la Pologne – comme des rivaux. Pourtant, il reconnaît la souffrance de l'expérience ukrainienne du gouvernement polonais[395].

Les récits des Ukrainiens concernant la période soviétique sont assez contrastés, à l'image sans doute des diverses expérences individuelles. Olia M., Ukrainienne de Khloptchitsy née en 1924, conserve le souvenir d'espoirs déçus sous les Soviétiques : ils ne tinrent pas leurs promesses et forcèrent les gens à travailler au kolkhoze[396]. Stanislav M., né en 1913 et habitant Grimaïlov, se rappelle plusieurs Juifs communistes. Le selsoviet était composé de trois Polonais, trois Juifs et trois Ukrainiens[397]. A Zbaraj, Bogdan K. affirme que les principaux postes de pouvoir local furent attribués à des Ukrainiens, et même que les Soviétiques avaient dessaisi les Juifs de leurs magasins au profit des Ukrainiens et des Polonais[398]. Mikhaïl P., né en 1919, avait espéré que le pouvoir soviétique distribue la terre, comme il l'avait promis, mais il constata amèrement qu'à Oziornaïa il n'avait fait qu'augmenter les impôts[399].

Le bilan soviétique global en Galicie orientale fut d'autant plus violent qu'il fut bref. Environ 140 000 individus furent déportés depuis cette région en quatre vagues (trois en 1940, une en 1941) : 80% étaient polonais, 10-15% ukrainiens, 5-10% juifs. A cela s'ajoutèrent les quelques

[395] Frank Golczewski, « Shades of Grey. Reflections on Jewish-Ukrainian and German-Ukrainian Relations in Galicia », dans Wendy Lower et Ray Brandon (dir.), *The Shoah in Ukraine : History, Testimony, Memorialization*, Indiana University Press, 2008, p.127-128.
[396] Interview d'Olia M., le 16.1.2009 à Khloptchitsy, YIU/764U.
[397] Interview de Stanislav M., le 9.5.2009 à Grimaïlov, YIU/796U.
[398] Interview de Bogdan K., le 12.5.2009 à Zbaraj, YIU/809U.
[399] Interview de Mikhaïl P., le 15.9.2009 à Oziornaïa, YIU/827U.

45 000 réfugiés juifs déportés, ainsi que l'arrestation de 45-50 000 personnes[400]. Cette politique de répression fut perçue diversement par la population locale, en fonction notamment du statut social et professionnel – lié bien souvent à la nationalité.

b) Les réfugiés juifs

D'après Laurent Rucker, environ 150 000 Juifs avaient trouvé refuge en Union soviétique (principalement en Galicie orientale et dans l'ouest de la Biélorussie) en 1939-1940 ; parmi eux seuls 65 000 acceptèrent les passeports soviétiques et échappèrent à la déportation vers la Sibérie ou le Kazakhstan, ou le refoulement vers la zone allemande d'occupation de la Pologne. La Galicie orientale, du fait de sa position géographique, était surtout un passage obligé pour gagner la Roumanie puis la mer. Bon nombre de familles juives furent stoppées dans leur fuite pas l'arrivée des troupes soviétiques sur le territoire. Oscar Hessing quitta Cracovie en novembre 1939. Il avait l'intention de rejoindre son frère au Brésil en passant par la Roumanie mais se retrouva coincé à Borchtchiov par les autorités soviétiques[401]. Les Wohl, de Cracovie, refusèrent les passeports soviétiques, dans l'espoir de pouvoir quitter le territoire. La famille fut déportée par l'un des convois de juillet 1940[402].

Les réfugiés juifs de Pologne occidentale furent souvent installés par le pouvoir soviétique dans les campagnes. Le selsoviet de Tchistilov fournit à des familles réfugiées juives six maisons, qui avaient appartenu auparavant à des nationalistes ukrainiens déportés par les Soviétiques[403]. A Dobromil, le rabbin aménagea les pièces de prière des femmes à la synagogue pour héberger 640 réfugiés juifs de Pologne occidentale[404]. A Sokal, la communauté juive organisa une collecte pour venir en aide aux réfugiés[405]. La famille Low accueillit des réfugiés de Pologne à Lvov. Ils logeaient dans l'abri de jardin, dans l'atelier. La plupart d'entre eux étaient des personnes seules, tentant leur chance côté soviétique, espérant parfois retourner dans la zone

[400] Grzegorz Rossolinski-Liebe, *Stepan Bandera: The Life and Afterlife of a Ukrainian Nationalist : Fascism, Genocide, and Cult*, Ibidem Verlag, 2014, p.193.
[401] Déposition d'Oscar Hessing, le 3.10.1966 à Los Angeles, BArch B162-5171, p.3234.
[402] Interview de Riane Gruss (née Wohl), le 22.4.1994 [lieu non indiqué], USHMM RG-50.106*0113.
[403] Interview de Petro P., le 5.7.2019 à Tchistilov, YIU/2602U.
[404] Walter Artz, « In the Agony of the Nightmares », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.85-101.
[405] Moshe Maltz, « Pages about Pain and Death of the Jewish Settlement in Sokal », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha*-Seviva, Tel Aviv, 1968, p.277-317.

d'occupation allemande de la Pologne, où habitait leur famille[406].Ces nombreux réfugiés juifs vivaient pour la plupart dans une grande précarité, ayant tout laissé derrière eux.

On peut imaginer que la venue massive de ces réfugiés juifs de Pologne ne fut pas perçue de manière bienveillante pas la population locale. Ils se firent également les messagers des mesures antisémites orchestrées dans la zone sous occupation allemande. Frank Golczewski a développé à ce propos un point intéressant : l'ensemble de la population galicienne – et pas seulement les Juifs – apprit le sort réservé aux Juifs par les nazis : spoliation, pillages, privation des droits, désacralisation de la religion juive, ghettos, exécutions[407].

Stanisław Różycki était né en 1905. Il quitta Varsovie en septembre 1939, fuyant l'invasion allemande, et s'établit à Lvov. Il y travailla comme adjoint de l'Université polytechnique de la ville. Il consigna ses réflexions de juin-juillet 1941 dans son journal intime. On sait qu'il retourna à Varsovie à l'automne 1941, puis nous perdons sa trace. Son journal fut enterré, avec d'autres archives glanées à l'initiative d'Emmanuel Ringelblum, au plus tard à l'été 1942[408]. Le 20 juin 1941, pressentant le déclenchement imminent d'un conflit entre le Reich et la Russie soviétique, il s'interrogea sur le moindre mal :

> « Nous redoutons la guerre, nous ne voulons tout simplement pas accepter ses conséquences fatales. On se terre comme des lâches, nous nous consolons de l'existence du Pacte et des démentis de l'agence de presse TASS. Mais les plus raisonnables commencent déjà à penser à s'approvisionner, il y en a même qui rêvent d'être déportés en Sibérie ou au Kazakhstan. Les gens s'achètent des *poutevski* pour la Crimée et le Caucase – le principal est d'être le plus à l'est possible. Il y a aussi ceux qui posent des demandes à leur bureau pour obtenir un poste – même modeste – à Kharkov, dans le Donbass ou encore plus loin. Certains regrettent de s'être cachés l'année précédente du NKVD qui voulait les déporter. Beaucoup jalousent leurs parents et amis qui ont été déportés en Asie. (…) Certes le NKVD sévit et terrorise ici [en Pologne orientale occupée par les Soviétiques, ndt], il y a des obligations militaires – une chose dangereuse, déportation et déplacement au fin fond de la Russie pour l'entraînement – mais tout cela a lieu encore en temps de paix : il y a partout du travail, à manger, les

[406] Interview de William Loew (né Low), le 9.3.1995 [lieu non indiqué], USHMM RG-50.030*0307.
[407] Frank Golczewski, « Shades of Grey. Reflections on Jewish-Ukrainian and German-Ukrainian Relations in Galicia », dans Wendy Lower et Ray Brandon (dir.), *The Shoah in Ukraine: History, Testimony, Memorialization*, Indiana University Press, 2008, p.127.
[408] Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 121.

> mêmes droits civiques – et là-bas [en Pologne occupée par les Allemands, ndt] règnent la guerre, la faim et les maladies, il y a des fusillades, des ghettos, des brassards, des camps et la privation des droits. Ici, il n'y a aucune différence entre Juifs et non-Juifs, entre deux races, il n'y a pas de préjugés de nationalité, de confession, de race, nous avons de l'électricité, du charbon, du gaz, des voies ferrées, des routes, des voitures, des fiacres. Peut-être qu'en effet ce serait mieux d'être en Crimée, dans le Caucase, même au Kazakhstan, etc…[409] »

En cas d'attaque allemande, ce que l'atmosphère laissait présager, la Galicie orientale se trouverait en première ligne. Les Juifs, dans leur majorité, avaient connaissance de la manière dont leurs coreligionnaires étaient traités dans le Reich et persécutés dans les territoires polonais. Néanmoins, peu d'entre eux soupçonnèrent le degré de violence nazie qui s'apprêtait à les frapper.

[409] Journal de Stanisław Różycki, le 20.6.1941 à Lvov, YVA M.10 AR 1/459.

3. Préparatifs dans le Reich

a) Les Einsatzgruppen

Dans le courant du mois de mai 1941, le chef de l'*Amt* I du RSHA, chargé du personnel, Bruno Streckenbach, organisa le recrutement de 3 000 hommes pour constituer de nouveaux Einsatzgruppen. Il s'inspira des Einsatzgruppen créés pour la campagne de Pologne de septembre 1939. Ces derniers avaient été composés d'à peu près 2 000 individus. Leur mission avait consisté à traquer et éliminer les ennemis – réels ou imaginaires – du Reich durant l'offensive. Au total, environ 60 000 civils avaient été assassinés entre septembre et décembre 1939[410].

Environ 3 000 hommes, sélectionnés dans les Stapo du Reich – Sudètes inclues – et dans les rangs de la Waffen-SS se retrouvèrent dans la ville de Pretzsch et dans les bourgades voisines de Bad Schmiedeberg et Düben, région boisée bordée par l'Elbe hébergeant des curistes. Le château de Pretzsch abritait une école de police aux frontières (*Grenzpolizeischule*) depuis 1937. En mai-juin 1941, il accueillit une partie des convoqués destinés à former ces nouveaux Einsatzgruppen.

Quatre Einsatzgruppen furent formés. Ils étaient divisés en Einsatz- et Sonderkommandos. A chaque Einsatzgruppe était dévolu un corps d'armée, qu'il leur faudrait suivre dans leur avancée sur les territoires de l'Est. L'Einsatzgruppe A, conduit par Franz-Walter Stahlecker, hérita de l'Heeresgruppe Nord, dont la feuille de route comprenait les Pays baltes et le nord de la Russie. L'Einsatzgruppe B (désigné C dans les premiers jours de l'invasion mais nous choisissons de lui laisser son appellation définitive pour éviter toute confusion) d'Arthur Nebe suivit l'Heeresgruppe Mitte à travers la Biélorussie jusqu'aux portes de Moscou. L'Einsatzgruppe C d'Otto Rasch fut rattaché à la 1. Panzer-Armee et à la 17. Armee. On attribua la 11. Armee, dont la zone d'opération était le sud de l'Ukraine, à l'Einsatzgruppe D, piloté par Otto Ohlendorf.

La porte d'entrée de l'Einsatzgruppe C en Union soviétique était ainsi la Galicie orientale. Il était dirigé par le SS-Brigadeführer Otto Rasch, alors âgée de 50 ans. Il avait combattu lors de la Première Guerre mondiale dans la marine. Titulaire d'un doctorat en droit et d'un autre en économie politique, il exerça la profession d'avocat à Dresde à partir de 1931[411]. Otto Rasch

[410] Jürgen Matthäus, Jochen Böhler, Klaus-Michael Mallmann (éd.), *War, Pacification, and Mass Murder, 1939: The Einsatzgruppen in Poland*, Rowman & Littlefield Publishers, 2014, p.6.
[411] Paul R. Bartrop et Eve E. Grimm, *Perpetrating the Holocaust : Leaders, Enablers, and Collaborators*, ABC-Clio, 2019, p.228.

dirigea la Stapo de Francfort en 1938. À la suite de l'invasion des Sudètes puis du reste de la Tchécoslovaquie, il fut muté chef du SD à Prague en 1939. Cette expérience lui permit de monter les échelons et de gérer, au niveau du SD, les enjeux d'un territoire nouvellement intégré. Rasch fut l'un acteur fondamental de la mise en place de l'extermination des Juifs à l'Est, et pourtant peu d'études lui furent consacrées directement. On sait que, lors du procès de Nuremberg, on le considérait comme « le tueur le plus vicieux du box[412] » des accusés. Peut-être que son absence lors des audiences, due à la maladie de Parkinson dont il était atteint – et dont il succomba en prison, contribua à le reléguer dans l'ombre.

A l'instar de Rasch, Paul Blobel, à qui fut attribué le Sonderkommando 4a, participa à la Première Guerre mondiale. En cela, ils faisaient figure d'exception parmi les autres chefs des Einsatzgruppen et de leurs commandos. Né en 1894, il suivit une formation de charpentier, de maçon, puis de construction à l'école des arts et métiers de Wuppertal. Il s'engagea volontairement dans une unité d'ingénierie lors du premier conflit mondial. Il poursuivit ses études et devint architecte dans le cabinet Franz Perlewitz à Solingen. Il épousa une jeune fille de la bonne société de Remscheid. Le couple eut deux fils. En 1929, la crise économique interrompit brusquement sa carrière d'architecte indépendant. Il trouva un poste à la mairie de Solingen, puis intégra le NSDAP et la SS où il entrevit une possibilité de carrière. On l'installa au SD, où son travail zélé d'informateur lui vaut des compliments. Il accéda à la direction d'un district du SD à Düsseldorf. Il s'engagea dans la création de *Judenkarteien*, collectes de données des Juifs du Reich servant à la mise en œuvre des persécutions nazies[413].

On confia à Erhard Kroeger la tête de l'Einsatzkommando 6. Âgé de 36 ans, il avait à son actif une expérience de militant nazi. Né en 1905 à Riga dans une famille allemande, il avait rapidement axé ses études sur la défense des intérêts des Allemands dans les Pays baltes. Il défendit en 1928 une thèse de droit portant sur le droit des peuples. En parallèle de sa profession d'avocat, il s'engagea dans le mouvement nationaliste « *Deutsche Bewegung* », revendiquant une Allemagne forte et nazie pour améliorer le sort des Allemands de la Baltique. Il y eut une prise de contact avec la VoMi (la *Volksdeutsche Mittelstelle*, organisme dépendant de la SS chargé des colons allemands, les *Volksdeutschen*, établis sur les territoires de l'Est, mais aussi des *Baltendeutschen*) en 1936. A l'automne 1939, il fit partie des 80 000 Allemands de la Baltique « rapatriés » dans le Reich et dans les provinces fraîchement annexées (Prusse

[412] Hilary Earl, *The Nuremberg SS-Einsatzgruppen Trial, 1945-1958. Atrocity, Law and History*, Cambrdige University Press, 2009, p.9.
[413] Voir Michael Okroy, « Paul Blobel – Architekt, Familienvater, Massenmörder. Eine regionale Täterskizze », *Hier wohnte Frau Antonie Giese*, Wuppertal, 1997.

occidentale et Warthegau), à la suite d'accords entre Moscou et Berlin. Il devint député au Reichstag en janvier 1940. Heydrich lui proposa en mai 1941 le commandement d'un Einsatzkommando lors de la campagne de Russie[414]. Son camarade de longue date, Andreas von Koskull, le rejoignit à la tête de l'EK6. Ils étaient de la même génération de *Baltendeutschen*. Lui aussi était né en Lettonie, en 1906. Il avait exercé la profession de précepteur, détenait un diplôme de droit. Il avait effectué son service militaire en Lettonie. En décembre 1939, il déménagea à Posen et y travailla pour la VoMi : il accompagnait les *Baltendeutschen* dans leur intégration dans le Reich, notamment professionnelle. Il reçut à la mi-mai 1941 son affectation à Bad Schmiedeberg[415]. Dans l'ensemble, les chefs de ces Einsatzgruppen et de leurs commandos étaient des hommes jeunes, compétents dans les domaines du droit et de la police. Ils avaient pour la plupart une très solide expérience et étaient en mesure de poser les jalons d'une police de sécurité en territoire nouvellement conquis[416].

Les effectifs des Sonder- et Einsatzkommandos étaient fluctuants. Ces groupes, extrêmement mobiles et donc motorisés, allaient fréquemment se diviser et se disperser à travers leur zone d'opération. Le Sonderkommando 4a comptait au départ entre 45 et 70 hommes[417] ; l'Einsatzkommando 6 autour de 130-140 hommes[418]. Néanmoins, la composition était à peu près la même d'un commando à l'autre. Des fonctionnaires du SD s'occupaient des affaires politiques et des liens avec l'état-major de l'Einsatzgruppe C et le RSHA. Un autre groupe était composé d'hommes de la Kripo, chargés de mener des enquêtes en cas de sabotages ou d'attentats. Venaient ensuite les agents de la Gestapo, dotés du pouvoir exécutif et assurant incarcérations et exécutions. Par ailleurs, chaque commando disposait d'hommes de la Waffen-SS, très armés, ayant reçu une solide formation militaire. Une quinzaine de membres de la *Schutzpolizei* vinrent immédiatement grossir les rangs du SK4a[419]. A eux s'ajoutait le personnel auxiliaire assurant la logistique : les cuisiniers, les chauffeurs et mécaniciens, les secrétaires…

Les hommes intégrés aux Einsatzgruppen n'étaient pas des Allemands ordinaires, que ce put être le cas des membres des bataillons de police qui, avant leur intégration dans la police, avaient eu une vie civile déjà fournie, occupant des emplois très éloignés des fonctions

[414] Acte d'accusation par le procureur général du parquet de Stuttgart, le 30.1.1968 à Stuttgart, BArch B162-20216, p.7-8.
[415] Acte d'accusation par le procureur général du parquet de Stuttgart, le 30.1.1968 à Stuttgart, BArch B162-20216, p.9-10.
[416] Michael Wildt, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamtes*, Hamburger Édition, Hambourg, 2002, p.549-553.
[417] Déposition de Lienhard Puchta, le 11.12.1961 à Hambourg, BArch B162-5642, p.335sqq ; Déposition de Richard Kerl, le 14.12.1961 à Göttingen, BArch B162-5642, p.355qss.
[418] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.545.
[419] Déposition de Richard Kerl, le 14.12.1961 à Göttingen, BArch B162-5642, p.355sqq.

policières. A l'exception des hommes de la Schupo venus renforcer les effectifs des commandos, la majorité des individus composant les Einsatzgruppen avaient fait leurs armes dans les administrations de la Stapo ou dans les rangs de la Waffen-SS. Autrement dit, c'étaient des hommes au faîte du discours national-socialiste, du fonctionnement du régime, pourvus de fonctions exécutives, connaissant les rouages du droit, de la police et de la SS, chargés pour nombre d'entre eux de la traque et des interrogatoires des suspects du Reich. Ainsi, de nombreuses recrues avaient travaillé ensemble dans les Stapo de Dessau, Erfurt, Bielefeld, ou encore Hildesheim[420]. Le choix d'individus au fait des questions juridiques n'était, sans nul doute, pas un hasard : ils avaient pour mission d'appliquer la loi allemande sur les territoires occupés. Les premiers actes de persécution des Juifs du Reich furent des articles de loi. L'État nazi régnait par le droit, qu'il imposait par la violence.



Figure 48 – Paul Blobel et Waldemar von Radetzki, BArch B162-409.

On recruta des Allemands des territoires de l'Est installés récemment dans le Reich. Waldemar von Radetzki, un des adjoints de Paul Blobel, était, selon ses dires, « un Allemand de la Baltique et réfugié de Russie, antibolchevique[421]. » Von Radetzki, comme Kroeger, présentait un profil de virulent adversaire du régime soviétique, de nazi convaincu, de fin connaisseur des enjeux régionaux et de possible intermédiaire entre les membres du commando et les acteurs locaux. La forte proportion de *Volksdeutsche* et de *Baltendeutsche* au rassemblement de Pretzsch devait être un indice de taille pour deviner le futur terrain d'opérations. Le séjour de quelques semaines

[420] Klaus-Michael Mallmann, « Die Türöffner der 'Endlösung'. Zur Genesis des Genozids », dans Gerhard Paul et Klaus-Michael Mallmann (dir.), *Die Gestapo im Zweiten Weltkrieg, Wissenschaftliche Buchgesellschaft*, Darmastadt, 2000, p. 456-459.
[421] Interrogatoire de Waldemar von Radezki, le 24.7.1947 à Nuremberg, BArch B162-5675, p.148.

à Pretzsch fut consacré au perfectionnement de certaines compétences, comme le maniement des armes[422].

Depuis Berlin et Cracovie occupée, l'OUN organisait ses troupes destinées à accompagner la Wehrmacht lors de l'invasion de l'Ukraine de l'ouest. Leurs recrues avaient pour mission d'instaurer une administration locale et procéder à l'enrôlement de soutiens[423]. De nombreux membres de l'OUN avaient quitté l'Ukraine de l'Ouest au moment de l'arrivée des Soviétiques en septembre 1939. Beaucoup se trouvaient à Cracovie. Ils assistèrent à la manière dont les nazis traitaient la population juive du Gouvernement général[424]. L'Abwehr leur fournit des ressources pour s'entraîner dans des camps comme celui de la Sipo à Zakopane ou à l'école militaire Ievhen Konovalet de Cracovie. Certains retournèrent en Ukraine, clandestinement, d'autres rejoignirent des forces spéciales (« *pokhidni hrupy* ») destinées à suivre l'avancée allemande en Ukraine de l'Ouest. Grzegorz Rossolinski-Liebe rapporte le nombre 13 000 membres de l'OUN-B (branche de Stepan Bandera) en Galicie orientale avant l'Opération Barbarossa, plus 1 200 dans la seule ville de Lvov. A cela s'ajoutaient encore les 7 000 membres des Jeunesses Iunatstvo. D'après les calculs d'Ivan Klymiv, il y avait en moyenne 6 membres de l'OUN dans chaque localité[425]. On saisit mieux comment, avec un tel maillage, l'OUN parvint à diffuser ses instructions.

Des accords furent passés avec Bandera et l'OUN-B. L'organisation nationaliste ukrainienne n'eut guère de difficultés à adopter le combat nazi contre le judéo-bolchevisme : elle exprimait depuis plusieurs années un antisémitisme politique, luttait contre les Soviétiques, et avait pointé l'alliance entre les Juifs et Moscou dans le cadre de l'assassinat de Petlioura par Schwarzbad[426]. Cependant, l'hostilité aux Juifs n'avait pas été une priorité de l'OUN, prônant la création d'une Ukraine indépendante et qui s'était davantage exprimé contre la présence polonaise en Galicie orientale. Stanisław Różycki, habitant juif de Lvov, était d'ailleurs persuadé qu'à la fin juin 1941 un pogrom se tramait dans la population ukrainienne, non pas contre les Juifs, mais contre les Polonais[427]. Ce soupçon n'avait rien d'insolite : il y avait eu des attaques de l'OUN, assurées par des paysans armés de haches et autres outils agricoles, contre des colons polonais dans des

[422] Déposition d'Hermann Renner, le 6.2.1959 à Essen, BArch B162-5224, p.1sqq.
[423] Karel C. Berkhoff et Marco Caynnyk, « The Organization of Ukrainian Nationalists and Its Attitude toward Germans and Jews: Iaroslav Stets'Ko's 1941 Zhyttiepys », *Harvard Ukrainian Studies*, Vol. 23, No. 3/4 (December 1999), pp. 149-184.
[424] John-Paul Himka, « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011, p.213.
[425] Grzegorz Rossolinski-Liebe, *Stepan Bandera: The Life and Afterlife of a Ukrainian Nationalist : Fascism, Genocide, and Cult*, Ibidem Verlag, 2014, p.188-191.
[426] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.81.
[427] Journal de Stanisław Różycki, le 30.6.1941 à Lvov, YVA M.10 AR 1/459

villes et villages de Galicie orientale en septembre 1939[428]. Les massacres de Polonais furent vraisemblablement stoppés par les autorités allemandes ; ils reprirent avec brutalité en Volhynie et en Galicie orientale en à partir de 1943-1944. Entre 70 000 et 100 000 Polonais furent alors assassinés[429]. Le programme de l'OUN, dont la rédaction s'acheva en avril 1941, indiquait qu'il fallait « rendre inoffensifs (…) les Juifs, aussi bien en tant qu'individus que comme groupe national[430]. » L'éradication du NKVD était un objectif prioritaire, mais qu'il fallait faire preuve de discernement et d'une certaine clémence quand il s'agissait de fonctionnaires ukrainiens du NKVD[431].

b) Quels ordres pour les Einsatzgruppen ?

A compter du printemps 1941, Hitler et ses généraux élaborèrent des directives en vue de l'invasion de l'Union soviétique – et les études de cas développées dans la partie suivante nous donneront largement l'occasion d'y revenir. Mentionnons tout de même que le 19 mai 1941, l'OKW fit parvenir des instructions concernant le comportement des troupes en Russie :

> « Le Bolchevisme est l'ennemi mortel du peuple allemand national-socialiste. Cette vision du monde destructrice et ses promoteurs combattent l'Allemagne. Ce combat appelle à une action sans merci et énergique contre les agitateurs bolcheviques, les francs-tireurs, les saboteurs, les Juifs, et à l'élimination totale de toute résistance active ou passive. (…) Lors de la capture d'unités, les chefs doivent être immédiatement séparés du reste des hommes. (…) Une grande partie de la population russe, en particulier la population rurale appauvrie par le système bolchevique, se positionne intérieurement contre le bolchevisme. Au sein de personnes russes non bolcheviques il y a un sentiment national lié à un sentiment religieux profond. Joie et gratitude pour la libération du bolchevisme trouveront leur expression sous forme religieuse. Il ne faut pas éviter ou gêner les services religieux et les processions. Parler avec la population et la conduite envers les femmes doivent être prudents. Beaucoup de Russes comprennent l'allemand sans le parler. Le service de renseignement ennemi sera déjà à l'œuvre dans

[428] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.107sqq.
[429] Grzegorz Rossolinski-Liebe, « The « Ukrainian National Revolution » of 1941 : Discourse and Practice of a Fascist Movement », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 12 no. 1, 2011, p. 84.
[430] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.93.
[431] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.93.

les régions occupées afin de recueillir des informations sur les importants dispositifs et mesures militaires[432]. (…) »

La liste dressée des ennemis à abattre est très claire et les Juifs y apparaissent sans restriction d'âge, de sexe ou de statut. Le terme de « résistance passive » laisse un spectre interprétatif assez vaste aux officiers. Enfin, le texte invite à la méfiance extrême envers la population locale, reprenant le danger des francs-tireurs et englobant les femmes dans les potentiels agents susceptibles de nuire aux troupes.

Le 17 juin 1941, Heydrich réunit les chefs des Einsatzgruppen. Nous savons, par sa lettre du 29 juin 1941, qu'il formula l'ordre d'organiser de manière secrète des opérations d'autoépuration (« *Selbstreinigungsaktionen* ») contre les Juifs et les éléments bolcheviques dès les premiers jours de l'invasion de l'Union soviétique. Quelles furent les autres directives énoncées aux chefs des Einsatzgruppen ? Cette question a été l'objet d'intenses débats entre les historiens. Faute de directives écrites, le chercheur n'a à sa disposition que des directives annexes, comme le *Kommissarbefehl*, des bribes de rapports ultérieurs, les dépositions d'anciens membres des Einsatzgruppen sur les bancs des accusés, risquant pour certains la peine de mort, et la lecture des événements de terrain.

Au tribunal de Nuremberg, Otto Ohlendorf, ancien chef de l'Einsatzgruppe D, est interrogé sur les missions des Einsatzgruppen :

« Col. Amen : A quels égards, le cas échéants, les missions officielles des Einsatzgruppen concernaient-elles les Juifs et les commissaires communistes ?

Otto Ohlendorf : Concernant les Juifs et les communistes, les Einsatzgruppen et les chefs des Einsatzkommandos ont été instruits oralement avant leur mission.

Col. Amen : Quelles étaient les instructions concernant les Juifs et les fonctionnaires communistes ?

Otto Ohlendorf : Les instructions étaient que, dans les zones russes d'opération des Einsatzgruppen, les Juifs, ainsi que les commissaires politiques soviétiques, devaient être liquidés.

Col. Amen : Et quand vous dites « liquidés », vous signifiez « tués » ?

Otto Ohlendorf : Oui, je veux dire « tués. »

[432] Richtlinien des OKW/WFSt für das Verhalten der Truppe in Russland (Anlage 3 zu OKW/WFSt/ Abt. L IV/Qu Nr. 44560/41 g. Kdos. Chefs., 19. Ausfertigung) du 19. 5. 1941.

Col. Amen : Avant le début de la campagne soviétique, avez-vous assisté à une réunion à Pretzsch ?

Otto Ohlendorf : Oui, il y a eu une réunion lors de laquelle les Einsatzgruppen et les Einsatzkommandos ont été informés de leurs tâches et on leur a donné les ordres nécessaires.

Col. Amen : Qui étaient présents à cette réunion ?

Otto Ohlendorf : Les chefs des Einsatzgruppen et les commandants des Einsatzkommandos, et Streckenbach du RSHA qui transmettait les ordres d'Heydrich et d'Himmler.

Col. Amen : Quels étaient ces ordres ?

Otto Ohlendorf : C'étaient des ordres généraux ayant trait au travail normal de la Sipo et du SD, en plus de l'ordre de liquidation que j'ai déjà mentionné.

Col. Amen : Et quand cette réunion s'est-elle tenue ?

Otto Ohlendorf : A peu près 3 ou 4 jours avant la mission.

Col. Amen : Ainsi, avant de commencer la marche sur la Russie soviétique, vous avez reçu des ordres, lors de cette réunion, d'exterminer les Juifs et les fonctionnaires communistes, en plus du travail régulier de la Police de sécurité [Sipo, ndt] et du SD, est-ce correct ?

Otto Ohlendorf : Oui.

Col. Amen : Avez-vous, personnellement, eu une conversation avec Himmler concernant une quelconque communication d'Himmler aux chefs des groupes d'armée et armées au sujet de cette mission ?

Otto Ohlendorf : Oui. Himmler m'a dit qu'avant le début de la campagne de Russie Hitler avait parlé de cette mission à une réunion de groupes d'armée et de chefs d'armée – non, pas des chefs d'armée mais des commandants généraux – et a ordonné aux commandants généraux de fournir le soutien nécessaire[433]. »

La stratégie de défense d'Otto Ohlendorf était manifestement de coopérer avec le tribunal tout en assumant son bilan. Christian Ingrao consacra un précieux chapitre de son ouvrage *Croire et détruire* aux positions d'Ohlendorf à Nuremberg, mais aussi d'autres intellectuels nazis à la barre[434]. Ohlendorf affirme donc que l'ordre de liquider les Juifs fut confié aux Einsatzgruppen quelques jours avant le lancement de l'Opération Barbarossa. Kai Struve est catégorique : cet

[433] Interrogatoire d'Otto Ohlendorf, le 3.1.1946 à Nuremberg, *Nuremberg Trial Proceedings Vo.4.*
[434] Christian Ingrao, *Croire et détruire*. L*es intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, coll. Pluriel, 2010, p.570sqq.

ordre oral n'existe pas, il fut inventé de toute pièce par Ohlendorf, espérant se dégager de toute responsabilité[435]. D'autres gradés des Einsatzgruppen nièrent avoir reçu un tel ordre. Erhard Kroeger, chef de l'EK6, affirma lors de sa déposition du 22 décembre1965 :

> « A Pretzsch il ne nous a pas été ordonné de tuer la population juive pour des raisons raciales [*aus rassischen Gründen*] au moment de l'invasion des régions russes. Il ne nous a pas été dit ouvertement que la population juive masculine devait être liquidée. Je sais que dans l'Einsatzgruppe A, sous les ordres du Dr. Stahlecker, et ce dès l'invasion (22.6.41), la population juive de la section nord devait être liquidée. Je l'ai entendu lors de mon séjour avec Himmler dans les Pays baltes en septembre 1941[436]. »

Kroeger choisit soigneusement ses termes : « pour des raisons raciales. » En effet, l'axe de défense de Kroeger fut de draper les exécutions de Juifs menées par son commando de la couverture légale de représailles politiques – et non raciales, en réponse à des crimes dont les Juifs étaient coupables, sinon complices – du moins désignés comme tels par la population locale à Kroeger. Ce fut certainement l'un des tours de force de la mécanique nazie : fournir immédiatement à ses exécutants des outils de justifications. La fumisterie consistant, dès les préparatifs des exécutions, à faire des tueurs des justiciers et des victimes des coupables fut largement servie devant les parquets de l'Allemagne fédérale d'après-guerre dans les années 1960-1970. La mascarade devint stratégie de défense.

Erwin Schulz, chef de l'Einsatzkommando 5 de l'Einsatzgruppe C, prétendit qu'il n'y eut pas d'ordre oral d'extermination énoncé à Pretzsch. Il est extrêmement complexe pour l'historien de démêler le vrai du faux dans de telles déclarations, énoncées d'ailleurs par des individus parfaitement conscients de leurs enjeux. Faute de documents probants concernant les directives, l'étude de leur application sur le terrain peut apporter un nouvel angle d'approche historique.

Dans la foulée de l'invasion de l'Union soviétique, le 22 juin 1941, les Einsatzgruppen quittèrent Pretzsch à la suite du Groupe d'Armée qui leur était assigné. L'Einsatzgruppe C traversa le Gouvernement général de Pologne et se posta le long de l'ancienne ligne de démarcation, prêt à pénétrer en Galicie orientale.

[435] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.127.
[436] Déposition d'Erhard Kroeger, le 22.12.1965 à Wuppertal, BArch B162-20200, p.127.

II. Premiers massacres en Galicie orientale

A. Les premières heures de l'invasion

Le 22 juin 1941, les troupes du Reich allemand attaquèrent l'Union soviétique. Les Juifs de Galicie orientale se retrouvèrent en première ligne, en raison de la proximité de la zone d'occupation allemande. Le jour même de l'Opération Barbarossa, la 6ème Armée franchit le Bug et le San, deux cours d'eau qui avaient auparavant servi de ligne de démarcation. Face au repli précipité de l'armée soviétique, une question émergea dans plusieurs foyers juifs : partir ou rester ? Question à laquelle les familles juives de Galicie orientale devaient répondre extrêmement rapidement.

Le 24 juin, le Conseil suprême de l'évacuation fut mis en place par les autorités soviétiques[437]. A cette date, une partie de la Galicie orientale avait déjà été envahie par la Wehrmacht. Étaient prioritaires les industries et leur personnel, les officiers de l'Armée rouge et leur famille, les fonctionnaires soviétiques. En réalité, comme plusieurs exemples nous le montrent, des arrangements étaient parfois possibles si l'on connaissait tel ou tel fonctionnaire ou militaire, afin de suivre le mouvement de retrait. A condition de se décider très promptement, il était également possible de monter dans un train pour l'Est, comme le fit Levi Grossman et un ami, sur un coup de tête, avec une simple valise pour tout bagage[438].

Il était moins compliqué de partir quand on résidait en ville, où davantage de moyens de locomotion étaient disponibles : les trains, les camions militaires… Néanmoins, la rapidité de l'avancée allemande et du repli soviétique urgeait les décisions de partir. A Lvov, Stanisław Różycki était le témoin impuissant des ultimes essais de quitter la ville : « Les Juifs, pâles et effrayés, entreprennent les dernières tentatives de fuite. Ils se sont mis en route à pied dans la nuit et sont revenus quelques heures plus tard, car on n'a pas le droit de quitter la ville sans autorisation. Ceux qui ont pu fuir ont été tués ou ont disparu[439]. »

Partir ou rester était l'objet de discussion entre les différents membres de la famille. Plusieurs aspects étaient fondamentaux dans la prise de décision : les moyens à disposition pour partir, l'historique familial, la taille de la famille et la présence de membres mobiles ou non, les connaissances de la politique antisémite nazie. Partir comportait des risques. Les bombardements commençaient, des combats éclataient entre les deux belligérants. Après tout, ne valait-il pas mieux mourir chez soi ?[440]. A Brody, les plus anciens clamaient que les

[437] Laurent Rucker, « L'Union soviétique a-t-elle sauvé des Juifs ? », *Les Cahiers de la Shoah*, 2002/1 (no 6), p. 59-87.
[438] Mémoires de Levi Grossman, août 1966, YVA O.33/8703.
[439] Journal de Stanisław Różycki, le 28.6.1941 à Lvov, YVA M.10 AR 1/459.
[440] Mémoires de Jonas Pasternak, 1943-1988, YVA O.33/9423.

nombreux justes enterrés dans le vieux cimetière juif de la ville protègeraient les habitants juifs[441].

Les Szpisaizen avaient pris la route de l'exil en septembre 1939. Ils avaient quitté Tomaszow et s'étaient installé à Lvov, pour fuir les Allemands. Au début de l'invasion de juin 1941, la famille eut l'opportunité de partir, d'être mise dans un train. Mais Mme Szpisaizen refusa, en pleurs : « pas encore. » Elle n'avait plus la force de fuir une seconde fois. Depuis septembre 1939 les Szpisaizen avaient reconstruit leur vie[442]. Les propos de Stanisław Różycki, rédigés le 22 juin, illustrent le dilemme auquel étaient confrontés les réfugiés : « « Tous les Juifs sont terrifiés. Personne ne veut voir les Allemands, mais tout le monde est convaincu que l'invasion allemande n'est pas une question de jours mais d'heures. Les réfugiés n'ont pas de biens à eux ici, alors ils décident de fuir au plus tôt, bien qu'ils ne croient pas à l'efficacité de la fuite ; ils ont de la pratique, les Allemands sont capables d'aller partout[443]. » Les réfugiés ne possédaient pas grand-chose mais ne croyaient pas à la fuite.

A Borislav, un collègue russe originaire de Bakou, Yegorchikov, proposa à Joseph Bloch de partir avec lui. Il mettait à sa disposition un wagon, pour y installer sa famille, ses meubles, ses vêtements. Mais M. Bloch refusa ; il avait une mère âgée, une grande famille. Il voulait rester à Borislav, au point de se cacher, de peur qu'on l'emmène de force. Il fut assassiné quelques jours plus tard lors du pogrom de Borislav[444]. Dans cette même ville, un officier russe propose son aide à M. Krochmal pour fuir en Russie. Le père balaya l'invitation : « Qu'est-ce qu'Hitler peut bien me faire ? » D'après son fils, Marc, « il avait son affaire, un appartement, de la nourriture, un lit où dormir[445]. » L'inconnu fit peur à la famille Sommerman d'Oulachkovtsy. Après de longues discussions, les aînés décidèrent qu'ils ne voulaient pas fuir avec les Soviétiques qui proposaient une société oppressée. Lucia Weinberg se souvient de leurs propos : « Nous avons un toit, des voisins, comment cela pourrait-il mal tourner ?[446] » Tous restèrent. Les grands-parents, l'oncle, la tante furent assassinés lors du pogrom d'Oulachkovtsy quelques jours plus tard[447].

[441] Malvina Lillian-Dembinsky, « Brody Happenings during the Years 1941-1943 » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid: Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.197.
[442] Interview de Musia Schwartz (née Szpisaizen), le 9.4.1997 à Montreal, VHA #27744.
[443] Journal de Stanisław Różycki, le 22.6.1941 à Lvov, YVA M.10 AR 1/459.
[444] Interview de Felicia Feinman (née Bloch), le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.
[445] Interview de March Krochmal, le 15.5.1990 à New York, VHA #56969.
[446] Interview de Lucia Weinberg, le 9.2.1996 à Pacific Palisades, VHA #11850.
[447] Interview de Jonas Sommerman, le 24.1.1996 à New York, VHA #11262 ; interview de Lucia Weinberg, le 9.2.1996 à Pacific Palisades, VHA #11850.

Certains partirent avec les Soviétiques. A Skalat, environ 200 Juifs – majoritairement des ouvriers et des artisans, sans doute parce qu'ils étaient plus volontiers accueillis dans le mouvement de repli soviétique – quittèrent la ville[448]. Jonas Pasternak, habitant juif de Tarnopol, voulut partir. Il alla trouver son supérieur – un Russe – pour lui demander de l'emmener avec lui. Il refusa : « Nous avons un règlement : nous n'emmenons personne de la population locale avec nous. Mais soyez tranquille, nous revenons la semaine prochaine[449]. » La volonté de partir de Pasternak était surtout motivée par la peur des Ukrainiens, dont il sentait tout le poids de la haine envers les Juifs[450]. Khayim Gasthalter, à l'instar de nombreux jeunes juifs, s'enrôla dans l'Armée rouge dès les premiers bombardements de Lvov[451]. Lorsque les Soviétiques quittèrent Terebovlia le 1er juillet 1941, des Juifs, pris de panique, s'enfuirent dans des véhicules soviétiques en partance vers l'Est – entre 100 et 150 furent ainsi évacués. Ceux qui partirent à pied furent, dans l'ensemble, massacrés par des paysans sur les routes[452]. La majorité des habitants de Borchtchov qui avaient été impliqués dans le régime soviétique, par leur travail ou leurs convictions, quittèrent la ville avant l'arrivée des Allemands[453]. Les troupes de l'Armée rouge quittèrent Kolomyia dans la précipitation. Plusieurs Juifs les accompagnèrent, « en particulier ceux qui avaient occupé des positions importantes sous les Soviets[454] », déclare Menek Goldstein, ancien habitant juif de la ville. « Ça a été la panique quand les Soviétiques sont partis et il y a eu quelques jours de vacance du pouvoir[455] », ajoute-il.

Le départ des autorités soviétiques de Skalat le 3 juillet 1941 entraîna quelques heures de flottement dans la ville. Des paysans des environs profitèrent de la stupeur ambiante et des rues désertes pour s'adonner au pillage. « Les paysans de la ville et des villages environnants étaient très agités, rapporte Abraham Weissbrod, ancien habitant juif de la bourgade. Ils ont commencé à aiguiser leurs couteaux pour le carnage à venir. A minuit, le 4 juillet, nous avons entendu le son continuel des mitraillettes et des détonations de grenades explosives. A 2h du matin, la première patrouille allemande est arrivée à moto, sondant le voisinage et appelant par des haut-parleurs : « Frères ukrainiens, réveillez-vous ! » Nul besoin de les éveiller, ils étaient déjà

[448] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.4.
[449] Mémoires de Jonas Pasternak, 1943-1988, YVA O.33/9423.
[450] Mémoires de Jonas Pasternak, 1943-1988, YVA O.33/9423.
[451] Khayim & Bina Gasthalter, « What We Ourselves Experienced » (trad. Rivka Kviatkovski et Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.220.
[452] Témoignage de German Kollin, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2149.
[453] Témoignage de Fania Szechter, le 27.11.1946 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2181.
[454] Interview de Menek Goldstein, le 11.6.1995 à New York, VHA #3182.
[455] Interview de Menek Goldstein, le 11.6.1995 à New York, VHA #3182.

largement réveillés, prêts à aider les soldats allemands – particulièrement à piller et tuer les Juifs qui fuyaient dans toutes les directions. A 5h du matin, le samedi 5 juillet, les troupes régulières allemandes sont arrivées. La joie se répandait parmi les Ukrainiens. Ils ont revêtu leurs costumes de fêtes, parés de rubans bleus et jaunes, leurs couleurs nationales. Des drapeaux ukrainiens décoraient les maisons, ici et là flottaient les bannières rouges avec la croix gammée nazie. Portant des bouquets de fleurs, des chansons sur les lèvres, des Ukrainiens venaient saluer leurs libérateurs allemands. Ils dansaient et s'embrassaient dans les rues[456]. » A Zbaraj, la population ukrainienne acclama les troupes allemandes avec des fleurs et de la musique[457]. De telles scènes de liesse se produisirent dans de nombreuses localités.

Le 23 juin, des unités de la Wehrmacht atteignirent Novyï Vitkov. Des Ukrainiens descendirent dans les rues, les acclamèrent, agitèrent des fleurs. Ils confectionnèrent une arche de la victoire semblable à celle qu'ils avaient érigée lors de la venue des troupes soviétiques en septembre 1939. Cette fois-ci, ils attachèrent ensemble les drapeaux ukrainien et nazi, symbole du changement de régime. Pietro Zwickelewicz et sa bande, les nouveaux maîtres du shtetl, pillèrent la *bet midrash*[458]. Le ciel s'assombrit brusquement au-dessus des Juifs de Novi Vytkov et des villages environnants. Ces mêmes régions avaient connu une vague de pogroms lors des guerres civiles entre 1919 et 1921 ; leurs souvenirs restaient très vivaces vingt ans après. Un bouleversement de régime, un conflit armé, autant d'ingrédients susceptibles de mettre le feu aux poudres. De surcroît, les réfugiés de Pologne de l'ouest avaient diffusé des informations concernant les violences commises par les nazis à l'encontre des Juifs sur les territoires occupés. L'atmosphère devint rapidement électrique dans les villages traversés par le front. A Bousk, shtetl à l'ouest de Lvov, les premiers incidents éclatèrent dans la nuit du 23 au 24 juin. On frappa aux portes des maisons juives, on tonna dans les rues : « Ouvrez la porte, youpins, youpins ! » M. Hecht fut arrêté chez lui par un Ukrainien en bleu de travail, membre de la milice locale déjà sur pied, au prétexte que des coups de feu avaient été tirés depuis chez lui. Sa famille parvint à le libérer contre rançon[459].

D'importantes fractures se produisirent au sein de la population locale dans les toutes premières heures de l'invasion allemande : ceux qui partaient, ceux qui restaient, ceux qui désertaient et

[456] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.4.
[457] Interview de Bogdan K., le 12.5.2009 à Zbaraj, YIU/809U.
[458] Yosef Chaim Peltz, « Recollections » (trad. Haya Vardy), dans G. Kressel (dir.), *Sefer zikaron le-kehilot Radikhov*, Society of Radikhov, Lopatyn and vicinity, 1976, p.343sqq.
[459] Thomas T. Hecht, *Life Death Memories*, Leopolis Press, 2002, p.61-62.

se cachaient, ceux qui se réjouissaient de l'avancée allemande, ceux qui la redoutaient… On disait à Borislav que c'étaient les Juifs les plus riches qui étaient partis[460].

A Lvov, Stanisław Różycki assista, impuissant et las, au départ des fonctionnaires soviétiques. Les informations lui parvinrent par la radio anglaise.

> « On ne s'occupe pas des bombes, écrit-il le 28 juin, mais nous sommes tristes et sans secours, accablés et résignés (…). Nous ne pouvons pas échapper aux Allemands. Oui, nous allons connaître le sort des Juifs sous Hitler. On doit se préparer au pire et accepter stoïquement ce qui arrivera. Dans les 3 derniers jours il y a eu de nouveau des appelés, ce qui nous a causé toute de suite du souci car les appelés ont été immédiatement évacués, ce qui signifie presque toujours une mort certaine, car les Allemands fusillent sur le champ les mobilisés en civil. (…) Seules des rumeurs de seconde main, du concierge ou de l'administrateur, peuvent nous informer de ce qui est autorisé ou interdit. Dans les faits, les Ukrainiens sont les maîtres dans chaque maison – Juifs et Polonais ont déjà renoncé volontairement à la surveillance de la *Luftabwehr* dans chaque maison ou immeuble[461]. »

Lui aussi habitant de Lvov, Ben Redner se rendit sur son lieu de travail juste après le départ des Soviétiques. Arrivé à la coopérative de tabac, il trouva les employés ukrainiens dans la cour, devant le hangar à tabac : « leurs visages portaient l'expression des « nouveaux maîtres » et leur têtes rasées de frais indiquaient leur récente désertion de l'armée soviétique. A côté d'eux se tenait un petit groupe de « nos »Juifs, la peur dans la yeux, mais essayant de présenter un visage courageux[462]. » De nouveaux rapports de force s'installaient.

Une frange de la population ukrainienne témoigna de manière bruyante et visible son enthousiasme face au départ des Soviétiques et à l'approche des Allemands, mue par l'espoir d'une Ukraine indépendante. Mais beaucoup de gens – principalement les Juifs, mais pas seulement –restèrent cloîtrés chez eux, observant avec appréhension le déroulé des événements, craignant tout autant les nouveaux maîtres locaux autoproclamés que les envahisseurs nazis. A Tarnopol, dès les premiers jours de l'invasion allemande, les comportements tranchent radicalement : les Ukrainiens marchaient fièrement dans la rue et les Juifs se terraient de peur[463].

[460] Interview de Roman S., le 26.5.2012 à Borislav, YIU/1520U.
[461] Journal de Stanisław Różycki, le 28.6.1941 à Lvov, YVA M.10 AR 1/459.
[462] Ben Z. Redner, *A Jewishpoliceman in Lwow. An early account 1941-1943*, Yad Vashem, 2015, p.31.
[463] Témoignage de Klara Katz, le 26.11.1946 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2165.

On tua même le comptable Josel Nester qui avait refusé qu'on cueille ses fleurs pour les jeter sur les arrivants allemands à Terebovlia[464].

De telles scènes de liesse se produisirent dans de nombreuses localités. A Doubé, village proche de Brody, « les Ukrainiens, jubilant et fous de joie, ont accueilli l'armée allemande avec du pain et du sel. Le prêtre marchait en tête de la parade, les villageois le suivaient. Ils tenaient des drapeaux nationaux. Cela ressemblait à une procession religieuse de l'église[465]. » Sur indication des Ukrainiens de Brody, des soldats allemands, buvant et festoyant, firent irruption chez Fanya Zorne. Ils pillèrent la maison, se moquèrent de la jeune fille. Ils partirent finalement en disant : « Bon Dieu, nous n'avons pas le temps pour vous, nous devons partir à l'Est. Vous, les Juifs, vous êtes responsables du fait que nous soyons en guerre[466].

[464] Témoignage de Wolf Aszkenaze, le 4.7.1946 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2150.
[465] Fanya Zorne Laufer, « In the Days of the Conquest. Excerpts from a Diary » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.192.
[466] Fanya Zorne Laufer, « In the Days of the Conquest. Excerpts from a Diary » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid: Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.193.

B. Tuer les Juifs, un acte de guerre ? Massacres dans la zone de front et implication de la Wehrmacht

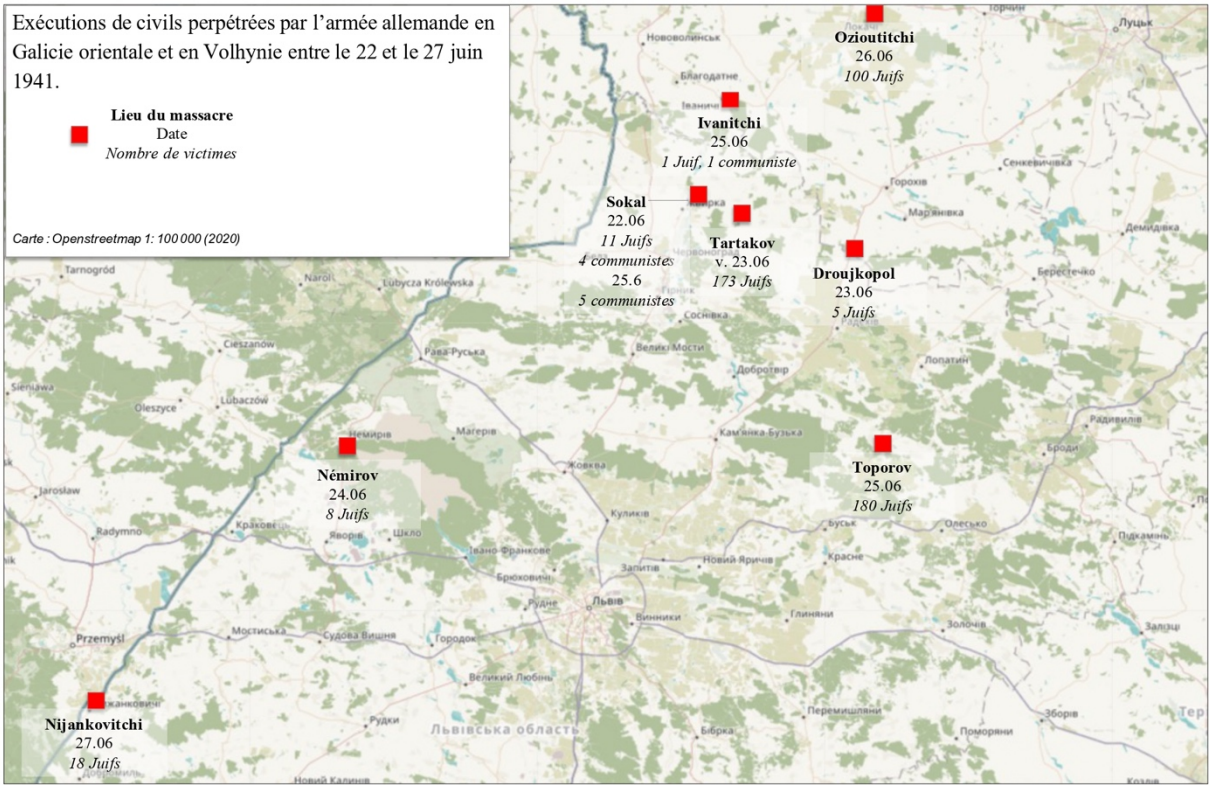


Figure 49 - Exécutions de civils perpétrées par l'armée allemande en Galicie orientale et en Volhynie entre le 22 et le 27 juin 1941.

Entre le 22 et le 27 juin 1941, la Wehrmacht est la seule puissance allogène présente sur le sol de la Galicie orientale. La première intervention de la Sipo/SD n'a lieu que le 28 juin 1941 à Sokal – il s'agit de l'exécution de « 17 fonctionnaires communistes[467]» par le Sonderkommando 4a. L'armée allemande est alors le seul maître à bord. D'après les sources, on recense 11 massacres commis par l'armée allemande en Galicie orientale et dans des bourgades voisines de Volhynie (Droujkopol, Ivanitchi, Ozioutitchi), totalisant 536 victimes, dont 92,5% étaient des Juifs. A la lumière de ce pourcentage et du tableau (Figure 50) détaillant ces exécutions, il est manifeste que les toutes premières violences meurtrières menées contre des civils se dirigèrent, dans leur écrasante majorité, contre les Juifs.

[467] EM UdSSR Nr.24 le 16.7.1941 à Berlin, BArch B162-434.

Lieux	Date	Victimes
Sokal	22 juin	11 Juifs[468]
Sokal	22 juin	4 communistes non-juifs[469]
Gorbkov	22 juin 1941	20 prisonniers de guerre soviétiques[470]
Droujkopol*	23 juin	5 Juifs[471]
Tartakov	Vers le 23 juin	173 Juifs[472]
Némirov	24 juin	8 Juifs[473]
Toporov	25 juin	180 Juifs[474]
Ivanitchi*	25 juin	1 Juif 1 communiste non-juif[475]
Sokal	25 juin	5 communistes non-juifs[476]
Ozioutitchi*	26 juin	100 Juifs[477]
Nijankovitchi	27 juin	18 Juifs[478]
Total		**536 victimes**

Figure 50 - Tableau d'exécutions de civils et de prisonniers de guerre soviétiques recensées entre le 22 et le 27 juin 1941 dans la zone de front couvrant les territoires de la Galicie orientale et la Volhynie.

Des officiers de la Wehrmacht effectuèrent la première exécution de Juifs en Union soviétique occupée, dès le premier jour de l'offensive, le 22 juin 1941 à Sokal. Le lendemain, 23 juin, 173 Juifs furent assassinés par des soldats allemands dans la ville voisine de Tartakov. Le 25 juin, on compta 180 Juifs tués à Toporov, et une centaine dans la bourgade d'Ozioutitchi le 26. D'autres exécutions de moindre ampleur eurent lieu dans cette bande de territoire frontalière,

[468] Déposition de Maria Andréïevna Kokhanova, Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.1.
[469] Déposition de Maria Andréïevna Kokhanova, Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.1.
[470] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.235.
[471] Alexander Kruglov, *Hronika Holokosta v Ukraine, 1941-1944*, Izdatelstvo Premer, Zaporoje, 2004, p.6.
[472] « Tartakow », Geoffrey Wigoder (dir.), *The Encyclopedia of Jewish Life Before and During the Holocaust*, vol. 3, Yad Vashem, 2001, p.1296.
[473] Témoignage d'Abraham Schall le 4.5.1945 à Bucarest, YVA M.49.E/4950.
[474] « Toporov », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.253-254.
[475] Alexander Kruglov, *Hronika Holokosta v Ukraine, 1941-1944*, Izdatelstvo Premer, Zaporoje, 2004, p.6.
[476] Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.6.
[477] Acte du 24.12.1944 à Ozioutitchi, GARF 7021-55-10, p.4.
[478] Alexander Kruglov, *Hronika Holokosta v Ukraine, 1941-1944*, Izdatelstvo Premer, Zaporoje, 2004, p.6.

allant de Nijankovitchi aux portes de la Volhynie. Nous ignorons si leur liste est exhaustive ; nous savons toutefois que les sources sont lacunaires. Par exemple, le massacre de Toporov n'est pas mentionné dans la TchGK. Les violences commises par des soldats de la Wehrmacht à l'encontre des Juifs ne s'arrêtèrent pas le 27 juin 1941 ; mais jusqu'à cette date, ils sont les seuls Allemands en uniforme sur place. Bien que s'appuyant sur la population locale – en particulier les milices créées dans les premières heures suivant le départ des Soviétiques – ils sont alors les principaux organisateurs des massacres. Étudier de manière isolée ces premières tueries de Juifs permet de saisir de manière plus précise les enjeux de la guerre d'extermination à l'Est, en interrogeant cette « guerre » immédiate faite aux Juifs, et en analysant les pratiques pour dégager des pistes de réflexion quant aux mécanismes de la mise en place de cette violence antisémite.

1. La psychose du franc-tireur

La première exécution de Juifs recensée en R.S.S. d'Ukraine fut commise par des soldats de la Wehrmacht à Sokal, le 22 juin 1941. Au moins 11 Juifs furent massacrés. Il s'agirait également du tout premier massacre de Juifs par des unités allemandes à la suite du lancement de l'Opération Barbarossa. Cette tuerie interroge. Assurée quelques heures seulement après le début de l'invasion de l'Union soviétique, elle semble nouer immédiatement un lien étroit entre guerre d'anéantissement du bolchevisme et l'assassinat de Juifs. Comment les événements se déroulèrent sur le terrain ? Quelles furent les victimes ? Quel motif fut invoqué ?

Sokal se situe sur la rive orientale du Bug, rivière qui formait la ligne de démarcation entre les zones allemande et soviétique d'occupation de la Pologne. La population juive s'élevait à 5 220 personnes en 1931, et représentait autour de 40% de la population totale[479]. Dans le dispositif défensif soviétique, Sokal se trouvait sur une ligne désignée sous le terme de « secteur fortifié », parsemée de bunkers[480].

Le soir du 21 juin, le caporal allemand Alfred Liskow au sein du XXXXVIII. Armeekorps du Panzergruppe 1, sympathisant communiste, traversa le Bug à la nage et se rendit au poste des gardes-frontière soviétiques pour les prévenir de l'imminence d'une attaque. Un temps précieux fut perdu à attendre un interprète. Le premier tir allemand retentit à 3h15 du matin et Alfred Liskow était toujours en interrogatoire à Vladimir-Volynski où il avait été transféré[481]. Moins d'une heure plus tard, les premières unités allemandes franchirent le pont sur le Bug et pénétrèrent sur le sol soviétique. « Nous avons avancé à travers les rues de Sokal, à la recherche de l'ennemi. Un soldat allemand gisait au détour d'une rue, première perte. Nous avons atteint les bunkers 10 minutes plus tard et le combat a commencé[482] », nota dans son journal le sous-officier Heinrich Skodell. Jean Lopez souligna que « les défenseurs ti[enaient] bon dans les bunkers bâtis sur les hauteurs de la ville de Sokal[483]. » Après des échanges de tirs, provoquant l'incendie d'une briqueterie, l'engagement continua dans les champs vers l'est à partir de 6h du matin.

---

[479] Alexander Kruglov, Martin Dean, « Sokal », dans Geoffrey P. Megargee, Martin Dean, Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.829.
[480] Jean Lopez, Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*, Passés composés, 2019, p.369.
[481] Jean Lopez, Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*, Passés composés, 2019, p.369.
[482] Journal d'Henrich Skodell, entrée du 22.6.1941, dans Karlheinz Munch, *The Combat History of German Heavy Anti-Tank Unit 653 in World War II*, Stackpole Books, 2005, p.3.
[483] Jean Lopez, Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*, Passés composés, 2019, p.369.

Les combats commencèrent bien avant les premières lueurs de l'aube. Les habitants de Sokal furent surpris par l'attaque. « Le 22 juin 1941, les habitants de la bourgade de Sokal sur la ligne de démarcation germano-soviétique ont été tirés de leur sommeil par de fortes détonations et ont aperçu dans les rues de la ville des soldats allemands qui essayaient de s'emparer de la ville dans des combats de rue », témoigne Moses Brüh, résident juif de Sokal[484]. Pepe Rotenberg, autre habitante juive, se rappelle l'effet de surprise : « Le calme de la nuit de juin a été interrompu par des tirs d'artillerie. Au début, cela a semblé être un exercice militaire. (…) A l'aube, j'ai vu les premières unités d'éclaireurs de bataillons allemands dans la ville[485]. » Des unités de la 6. Armee s'emparèrent de Sokal[486]. Le même jour, l'armée allemande captura le petit village de Gorbkov puis Tartakov, à 10km de Sokal[487].

Les premières heures des affrontements furent violentes dans le secteur du Bug. Les unités allemandes subirent leurs premières pertes mais aussi tuèrent leurs premiers ennemis. Elles croisèrent les dégâts causés par leur artillerie. Franz Siebeler, soldat de l'Artillerie-Regiment 4 du Panzergruppe 1 décrivit sa première expérience de la guerre sur le Bug dans une lettre adressée à ses parents le 24 juin : « L'ennemi a déjà subi de lourdes pertes. Les bunkers ont été capturés. D'après les Stosstruppen, les commissaires politiques ont forcé leurs gens sous la menace de pistolets à retourner dans les bunkers qu'ils avaient quittés en raison des tirs d'artillerie[488]. » L'acharnement de l'ennemi soviétique à défendre ses positions fut une surprise, et ne pouvait s'expliquer que par la menace des « commissaires ». Le sort des commissaires politiques de l'Armée rouge était scellé par le *Kommissarbefehl* du 6 juin : ils devaient être repérés dès la capture de soldats et fusillés sur le champ[489]. Dès le début de la campagne, les autorités militaires appliquèrent la directive et rapportèrent plusieurs exécutions de commissaires de l'Armée rouge en Galicie orientale. Dieter Pohl suppose que la majorité d'entre eux étaient juifs[490].

[484] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[485] Pepe Rotenberg, *Koret khii hakhibech hagermani*, dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968, p.342.
[486] Jean Lopez, Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*, Passés composés, 2019, p.368.
[487] Journal d'Henrich Skodell, entrée du 22.6.1941, dans Karlheinz Munch, *The Combat History of German Heavy Anti-Tank Unit 653 in World War II*, Stackpole Books, 2005, p.3.
[488] Lettre de Franz Siebeler à ses parents le 24.6.1941, sur le Bug, Museumsstiftung Post und Telekommunikation (MPT) 3.2002.1285.
[489] Felix Römer, « La Wehrmacht dans la guerre des idéologies : l'Armée de terre et les ordres criminels d'Hitler sur le front de l'Est », Jean-Paul Cahn, Stefan Martens, Bernd Wegner (dir.), *Le Troisième Reich dans l'historiographie allemande*, Presses universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2013, p.295-310.
[490] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944*, Munich, 1996, p.73.

Le XXXXVIII. Armeekorps du Panzergruppe 1 occupa Sokal le 22 juin[491], vers 6h du matin. Dans la journée, au moins 11 Juifs furent fusillés par les soldats allemands à Sokal. Ozias Yakoubovitch Kram, habitant juif de la ville, assista à l'exécution et livra son témoignage aux enquêteurs de la TchGK :

> « Le 22 juin 1941 j'ai vu comment des officiers d'occupation ont pris les 11 premiers habitants de la ville de Sokal de nationalité juive venus, les ont battus jusqu'à ce qu'ils soient à moitié morts, puis les ont mis le long du mur de l'église polonaise et les ont tous fusillés[492]. »

L'arrestation de ces 11 Juifs eut visiblement lieu de manière à la fois spontanée et ciblée. L'emploi de l'expression « *первых попавших* » indique que les soldats capturèrent les Juifs qui leur tombèrent sous la main – ce qui laisse entendre que l'arrestation eut lieu dans un lieu public, telles que la rue ou la synagogue, de manière aléatoire mais ciblée car le fait que ces personnes soient juives était suffisant pour les arrêter. L'arrestation put se baser sur des critères physiques comme les vêtements, ou géographiques – si les personnes se trouvaient dans la synagogue par exemple, ou encore par l'intercession de la population locale non-juive. Un épisode similaire se déroula à Némirov le 24 juin, relaté par un habitant juif : « [Les Allemands] ont marqué leur arrivée par un début sanglant. Des soldats du front [*Frontsoldaten*], dès qu'ils ont remarqué des visages juifs dans les rues, ont fusillés 8 Juifs[493]. »

Un élément dans le récit d'Ozias Kram montre que cette exécution n'était pas une simple mesure de représailles militaires : les soldats « les ont battus jusqu'à ce qu'ils soient à moitié morts. » Le passage à tabac s'apparente à un défoulement collectif public contre un groupe, une volonté de démonstration. Ozias Kram précise que les bourreaux étaient des officiers. L'église polonaise (« *по́льский костёл* ») est l'église catholique, fréquentée essentiellement par des Polonais – tandis que l'église uniate regroupe surtout des fidèles ukrainiens. L'église catholique Saint-Michel Archange se situait à l'extrémité de la grande place de Sokal, appelée sous la Pologne *rynek nowy* ou « nouvelle place du marché » - par opposition à l'ancienne place du marché – *stary rynek* –, qui se situe dans le quartier juif de la ville, au nord-ouest, vers les rives du Bug. Les deux places étaient reliées par la rue Baron Hirsch. Deux autres bâtisses longeaient la nouvelle place du marché : la mairie et l'administration du district. En somme, le lieu était central.

---

[491] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.234.
[492] Déposition d'Ozias Yakoubovitch Kram, Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.2.
[493] Témoignage d'Abraham Schall le 4.5.1945 à Bucarest, YVA M.49.E/4950.

Un autre récit d'exécution de 3 Juifs à Sokal – également le 22 juin – est éclairant. On ignore s'il s'agit de la même exécution que précédemment, ou si ces 3 victimes s'additionnent aux 11 autres. Moshe Maltz écrit dans le *Sefer Sokal* :

> « Les premiers Allemands qui sont entrés dans la ville se sont arrêtés à l'appartement de Yishaya le cocher, affirmant qu'on leur avait tiré dessus depuis là. Ils ont immédiatement traîné trois Juifs hors de l'appartement, les ont placés contre le mur et les ont fusillés[494]. »

Contrairement à l'épisode relaté par Ozias Kram, celui dont Moshe Maltz fut le témoin semble avoir eu lieu durant la prise de la ville, au petit matin.

Ces deux témoignages révèlent deux éléments importants dans la compréhension des mécanismes qui furent à l'œuvre dans ces violences commises contre les Juifs dans le cas de Sokal le 22 juin, mais également dans d'autres localités de Galicie orientale durant cette même période.

Le décret du 13 mai 1941 stipulait que « toutes les (…) attaques commises par des personnes civiles ennemies contre la Wehrmacht, leurs membres et leur entourage doivent être réprimées par la troupe sur le champ [*auf der Stelle*] par tous les moyens jusqu'à l'extermination des assaillants[495]. » Cette directive signifiait, et la fusillade de Sokal en est l'illustration, que toutes les zones concernées par l'Opération Barbarossa devenaient en quelque sorte des lieux où l'arbitraire des officiers nazis s'exerçait, où ils avaient le droit de vie et de mort sur la population civile sans autre forme de procès – et sans crainte d'être inquiétés. Autrement dit, le champ d'action des militaires ne se limitait pas aux périmètres de combats, mais à tout le territoire, y compris dans les villes, les places de marché et le mur des églises.

Cet élargissement géographique de la zone de compétence était justifié par le second point de notre analyse : la figure du franc-tireur, largement reprise dans les textes et déclarations précédant l'invasion de l'Union soviétique, ouvrant la voie à une guerre totale. Le franc-tireur justifiait à lui seul des mesures contre des civils, au moindre soupçon, sans établissement de preuves : d'ordonner « des représailles collectives (…), si les circonstances ne permettent pas

[494] Moshe Maltz, « Pages about Pain and Death of the Jewish Settlement in Sokal », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968, p.277sqq.
[495] Décret de Wilhelm Keitel concernant « l'exercice de la justice militaire dans le secteur Barbarossa et sur des mesures particulières pour la troupe », le 13.5.1941, dans Wolfgang Michalka (éd.), *Deutsche Geschichte 1933-1945. Dokumente zur Innen- und Aussenpolitik*, Fischer Taschenbuch Verlag GmbH, Francfort-sur-le-Mai, 1993, p.203.

de préciser rapidement le coupable[496]. » Le franc-tireur était ainsi régulièrement abordé dans les directives et autres discussions-cadres à la veille de l'Opération Barbarossa. Le décret du 13 mai 1941 précisait donc : « Les francs-tireurs [*Freischärler*] doivent être éliminés impitoyablement [*schonungslos*] par la troupe au combat ou dans leur fuite[497]. » Les 10 et 11 juin 1941, le général Eugen Müller fournit aux officiers de l'OKH la définition suivante : « Sous le concept de *franc-tireur*, il faut entendre aussi celui qui, comme civil, s'oppose à la Wehrmacht ou appelle à s'opposer (par exemple les agitateurs, les distributeurs de tracts, ceux qui ne suivent pas les ordres allemands, les incendiaires, les destructeurs de la signalisation routière, les traîtres, etc.). (…) En cas de doute sur la responsabilité d'un acte, le soupçon devra souvent suffire. Des preuves évidentes ne peuvent souvent pas être apportées. Mesures de représailles collectives par incendie, exécution par balles d'un groupe de gens, etc. (…) Mesures contre des civils ennemis *après* le combat ne doivent être prises que sur ordre d'un officier[498]. » Ces initiatives étaient d'autant plus encouragées que Keitel offrait aux soldats « une amnistie préventive pour les crimes (…) commis contre les civils soviétiques[499]. » Ces décrets et directives du printemps 1941 étaient-ils le point de départ d'une guerre nouvelle, ou bien s'inscrivaient-ils dans des pratiques déjà existantes pendant la campagne de Pologne et visaient à les acter ? En septembre 1939, les Einsatzgruppen d'alors reçurent dès le début de la guerre un ordre venant du quartier général d'Hitler de fusiller sur le champ et sans procès les insurgés polonais – expression regroupant dans la pratique francs-tireurs, saboteurs, otages. Néanmoins, les officiers de l'armée souhaitaient que les actions des Einsatzgruppen n'entravent pas les combats menés. Lors d'une réunion le 22 septembre 1939 devant les représentants de l'OKH, Heydrich avait promis que « l'ordre d'abattre immédiatement sans procès serait annulé et ne s'appliquerait qu'aux francs-tireurs capturés pendant les combats[500]. » Le décret du 13 mai 1941 posait donc les bases en amont de l'offensive et était cette fois-ci émit par l'armée à destination de ses officiers. Par ce biais, Hitler intégrait l'armée au combat total, à la lutte idéologique.

---

[496] Cité par Christian Baechler, *Guerre et extermination à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital 1933-1945*, Tallandier, coll. Texto, 2016, p.231.
[497] Décret de Wilhelm Keitel concernant « l'exercice de la justice militaire dans le secteur Barbarossa et sur des mesures particulières pour la troupe », le 13.5.1941, dans Wolfgang Michalka (éd.), *Deutsche Geschichte 1933-1945. Dokumente zur Innen- und Aussenpolitik*, Fischer Taschenbuch Verlag GmbH, Francfort-sur-le-Main, 1993, p.203.
[498] Cité par Christian Baechler, *Guerre et extermination à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital 1933-1945*, Tallandier, coll. Texto, 2016, p.233.
[499] Jürgen Försten, « Wehrmacht, Krieg und Holocaust », dans Rolf-Dieter-Müller et Hans-Erich Volkmann (dir.), *Die Wehrmacht : Mythos und Realität. Sonderausgabe,* Walter de Gruyter, 2012, p.953.
[500] Czelaw Madajczyk, « Die Verantwortung der Wehrmacht », dans Wolfram Wette, Gerd R. Ueberschär (dir.), *Kriegsverbrechen im 20. Jahrhundert*, Primus Verlag, Darmstadt, 2001, p.-115-116.

Un franc-tireur était un civil, d'apparence inoffensive, mais armé et à la solde de l'armée ennemi. Ses vêtements civils lui assuraient l'invisibilité et lui permettait attaquer l'armée régulière par derrière, de manière embusquée. Plusieurs termes étaient employés en allemand pour le désigner : « *Heckenschütze* » (litt. « tireur de l'arrière », ou « tireur embusqué ») ou « *Freischärler* » (« franc-tireur »), « *Scharfschützen* » (« tireurs d'élite »)[501]. Cette psychose au sein de l'armée allemande remontait à la guerre de 1870 contre la France. John Horne et Alan Kramer consacrèrent un long chapitre aux origines de cette peur et à la réaction allemande durant la Première Guerre mondiale[502]. A partir de la campagne de Pologne de 1939, l'image du franc-tireur se confondit avec celle du Juif, comme le montra Christian Hartmann[503] ou comme le souligna Jürgen Förster, reprenant l'expression de Hans Umbreit « la psychose des francs-tireurs [*Freischärlerpsychose*][504]. » Plusieurs exécutions de Juifs se déroulèrent sur le sol polonais en septembre 1939, au motif qu'on les soupçonnait d'avoir tiré sur l'armée allemande[505]. Jean Lopez explique le raccourci idéologique avec l'énoncé suivant : « 'résistance soviétique = fanatisme des commissaires juifs' et 'méthodes de combat irrégulières = sournoiserie juive'[506]». Il s'agissait d'un lieu commun fort ancien consistant, en temps de guerre, à soupçonner les Juifs d'agir pour le compte de l'ennemi. Omer Bartov rappelle que « ces affaires d'espionnage imaginaires » servirent de justification à un pogrom à Boutchatch lors de l'occupation russe de la ville durant la Première Guerre mondiale[507].

Ce rapprochement idéologique opéré entre Juifs et francs-tireurs se retrouve dans les correspondances et journaux de soldats allemands engagés dans l'invasion. Christian Hartmann rapporte un extrait du journal de Hans Reinert du 3 juillet 1941. Alors qu'il passait devant la cour d'une ferme à Bousk, il aperçut près de prisonniers de guerre soviétiques 6 Juifs civils également prisonniers, visiblement affamés. « Ce devaient être des francs-tireurs », conclut-il[508]. Michael B., soldat engagé en Galicie orientale dans le Nachrichtenregiment 596, nota dans

[501] Christian Hartmann, *Wehrmacht im Ostkrieg : Front und militärisches Hinterland 1941-1942*, Walter de Gruyter, 2010, p.38 (note 144).
[502] John Horne et Alan Kramer, *1914. Les Atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Tallandier, 2005, p.219 -268.
[503] Christian Hartmann, *Wehrmacht im Ostkrieg : Front und militärisches Hinterland 1941-1942*, Walter de Gruyter, 2010, p.108.
[504] Jürgen Försten, « Wehrmacht, Krieg und Holocaust », dans Rolf-Dieter-Müller et Hans-Erich Volkmann (dir.), *Die Wehrmacht : Mythos und Realität. Sonderausgabe,* Walter de Gruyter, 2012, p.952.
[505] Jochen Böhler, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Fischer Tagebuch Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2006, p.194-195.
[506] Jean Lopez, Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*, Passés composés, 2019, p.424.
[507] Omer Bartov, *Anatomie d'un génocide. Vie et mort dans une ville nommée Buczacz*, Plein Jour, 2021, p.82.
[508] Christian Hartmann, *Wehrmacht im Ostkrieg : Front und militärisches Hinterland 1941-1942*,Walter de Gruyter, 2010, p.673.

son journal fin juin- début juillet 1941 : « Beaucoup de Juifs arrêtés comme francs-tireurs[509]. » Le Gefreiter F., combattant dans la 125. Inf. Div. en Ukraine occidentale écrivit le 3 juillet 1941 : « Les francs-tireurs sont dangereux, un commandant d'un régiment SS en a été victime. Le meurtrier devait être un Juif[510].» Les réponses de l'armée allemande sont immédiates. Franz Siebeler, dans la lettre à ses parents datée du 24 juin, conclut son récit des 48 premières heures de combat dans la zone du Bug : « La population civile a aussi pris part à ces combats en embuscade [*aus dem Hinterhalt*]. Vingt personnes, dont deux femmes, ont été passées par les armes. Il en va du droit comme de ce qui est ordinaire, il n'y en a plus guère[511]. » Franz Siebeler, à l'instar des officiers engagés dans l'exécution des 11 Juifs de Sokal, semblent avoir parfaitement intégré l'abolition du droit pour les civils en territoire ennemi et le caractère exceptionnel de cette guerre.

On peut s'interroger si le fait d'être juif pouvait constituer en soi une preuve de culpabilité – les Juifs n'étaient-ils pas collectivement responsables de la guerre et ennemis de l'Allemagne ? – mais aussi que la barrière devint floue entre fantasme et réalité : la présence de Juifs n'était-elle pas suffisante pour attester de l'imminence d'un danger ? Dans son discours du 30 janvier 1939 devant le Reichstag, Hitler avait annoncé que si une nouvelle guerre éclatait, les Juifs en porteraient la responsabilité. Quand les troupes allemandes pénétrèrent dans Lvov le 29 juin 1941, ils collèrent des affiches encourageant à la vengeance contre les Juifs, « responsables de la guerre[512]. »

Dans les premiers jours de la guerre, d'autres exécutions de Juifs eurent lieu au motif d'agressions sur l'armée allemande. A Gargždai en Lituanie, la vive résistance soviétique dans cette ville frontalière entraîna l'accusation de résistance de la part de la population civile. L'ancien chef du district de la ville voisine de Memel décrivit les événements à Gargždai dans une déposition après la guerre devant un parquet allemand : « A l'époque on disait que la résistance était le fait de la population locale et non des troupes russes (…). La résistance se serait manifestée en particulier par des tireurs embusqués. Comme la Wehrmacht n'a pas pu mettre la main dessus, elle a subi de lourdes pertes. C'était exceptionnel car on ne rencontrait aucune résistance aux alentours de la frontière dans un périmètre assez large[513]. » Le 24 juin,

[509] Michaela Kipp, *Grossreinemachen im Osten. Feinbilder in deutschen Feldpostbriefen im Zweiten Weltkrieg*, Campus Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2014, p.407. Les papiers personnels de Michael B. se trouvent au Museumsstiftung Post und Telekommunikation, MPT 3.2002.7127.
[510] Ortwin Buchbender, Reinhold Sterz (éd.), *Das andere Gesicht des Krieges. Deutsche Feldpostbriefe 1939-1945*, C.H. Beck, Munich, 1982, p.73.
[511] Lettre de Franz Siebeler à ses parents le 24.6.1941, sur le Bug, MPT 3.2002.1285.
[512] Joseph Tenenbaum, *Die Geschichte eines Volkes*, Phylosophical Library, New York, BArch B162-2101, p.123.
[513] Déposition de Kurt Grau le 7.12.1955 à Cologne, BArch B162-2582, p.79.

« 201 personnes » – furent fusillés en représailles par la *Stapostelle Tilsit*[514]. Les dépositions d'après-guerre d'anciens membres de la police de Memel, ayant participé à la tuerie, sont formels quant à l'origine juive des victimes[515]. A Białystok, dans le champ d'action de l'Heeresgruppe Mitte, quelques tirs repérés depuis des immeubles par le *Sicherungsregiment* 2 suffirent pour déclencher la réponse sanglante et furieuse du Pol. Bat. 309 contre les Juifs de la ville. Environ 2 000 Juifs, hommes, femmes et enfants furent fusillés ou brûlés vifs dans la synagogue le 27 juin 1941[516].

Jean Lopez avance l'idée que les mesures antijuives menées dans les premiers jours de la guerre coïncident avec les zones où l'Armée rouge opposa une forte résistance[517]. C'est une piste intéressante ; il faut toutefois se demander si l'accusation de franc-tireur n'était pas un simple prétexte, qu'il soit fondé sur des faits réels ou des fabulations, un motif fédérateur pour mobiliser un maximum de soldats contre les Juifs. En effet, la présence hypothétique de potentiels ennemis au sein de la population civile était la seule raison acceptable par le plus grand nombre pour justifier un tel déchaînement de violence. Ce fut, dès le début du déclenchement de l'Opération Barbarossa, le leitmotiv de la propagande nazie : montrer la barbarie de l'ennemi, ses actes en dehors des règles de l'humanité, obligeant le soldat allemand à user de la pire violence. Le fait que le jeune Franz Siebeler, âgé de 22 ans, commerçant dans une petite ville de Thuringe, n'hésite pas à mentionner à ses parents des représailles contre des civils – dont des femmes – après seulement 48 heures de combat, interroge : il peut l'écrire car c'est une situation acceptable à ses yeux. Pasteur dans le civil, Heinz Rahe écrit à sa femme le 26 juin, à peine arrivé en Volhynie avec la 13. Panzerdivision : « Nous sommes arrivés à la tombée de la nuit dans la petite ville de L. [probablement Loutsk, ndlr], les décombres de quelques maisons brûlaient. Il y avait beaucoup de soldats sur une petite place, parlant avec empressement à un Juif qui ne savait pas comment s'en sortir. Il gisait à terre, implorant. Il devait être complice [*er soll mitschuldig gewesen sein*] de la mutilation de deux pilotes allemands qui avaient dû se poser en urgence. Peu après j'ai entendu quelques coups de feu[518]. » Voilà un autre exemple d'exécution expéditive, sans autre forme de procès, relayé dans une

[514] Lettre de la Stapostelle Tilsit au RSHA le 1.7.1941 à Memel, Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 143-144.
[515] Déposition de Max Kahlberg, le 6.12.1955 à Hannovre, BArch B162-2582, p.55sqq ; Déposition de Wilhelm Kersten [date non indiquée], BArch B162-2582, p.68sqq.
[516] Voir le dossier d'instruction du parquet du Bade-Wurtemberg, BArch B162-1308, notamment les dépositions de Matys Psonkowicz et de Chaïm Psonkowicz le 26.10.1962 à Spangdahlen (p.323 et p.326).
[517] Jean Lopez, Lasha Otkhmezuri, *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*, Passés composés, 2019, p.423.
[518] Lettre de Heinz Rahe à sa femme le 26.6.1941, MPT 3.2002.0985.

lettre à l'arrière. Chez Heinz Rahe, c'est le fait de savoir – ou de reconnaître – que l'homme au sol était juif et entouré de soldats qui l'amène à la déduction qu'il devait avoir participé aux tortures sur les aviateurs allemands. Avait-il eu écho de la mort d'un pilote dans le même secteur, à Ozioutitchi, située sur la route de Loutsk ? Sa capture puis sa mort par l'Armée rouge entraîna l'exécution d'une centaine de Juifs le 26 juin. Dans un cas comme dans l'autre, la culpabilité, du moins la complicité des Juifs semble évidente.

D'emblée, les envahisseurs se placent en victimes : ils n'ont pas voulu la guerre mais sont obligés de la faire sinon l'ennemi déferlera sur l'Allemagne ; ils sont obligés d'adopter des comportements extrêmement brutaux immédiatement car l'ennemi ne recule devant aucune règle. Le décret du 13 mai 1941, annonciateur de grandes mesures répressives à l'encontre des civils, a sans doute préparé les esprits – ainsi que toutes les réunions, discours, etc. qui se tinrent avant le lancement de l'Opération Barbarossa. Dès lors, chaque tir, chaque incendie, chaque explosion, pouvait être interprété dans le sens d'agression de la part de la population civile et alimenter la paranoïa. La plupart des combats s'effectuant pour la prise des villes, les envahisseurs allemands ne trouvèrent-ils pas la confirmation d'une résistance civile certaine en voyant qu'un quart ou un tiers de la population urbaine était juive ?

La figure du franc-tireur, élargie à l'ensemble de la population juive, représentant une menace potentielle permanente aux yeux des Allemands engagés à l'Est, fournissait également une ligne de défense dans les dépositions enregistrées auprès des parquets ouest-allemands d'après-guerre. Dès le procès d'Ulm de l'Einsatzkommando Tilsit, les participants à l'exécution des 201 civils de Gargždai reprennent le vocabulaire nazi : il s'agissait là de personnes à fusiller « en raison de délits commis contre la Wehrmacht[519]. » Ces déclarations s'inscrivent dans l'idée d'une guerre défensive, réduisant les actes des unités nazies à des réactions face à l'agression – réelle, supposée, fantasmée – de l'ennemi. Ainsi, les fusillades menées contre les Juifs sur le sol soviétique seraient présentées comme des « représailles », représailles contre des tirs de l'armée soviétique, représailles contre les cadavres retrouvés dans les geôles du NKVD, représailles contre des incendies – y compris ceux déclenchés par les bombardements allemands comme à Tartakov, la moindre action contre l'armée allemande ou ses alliés entraînent, tout au long de la guerre à l'Est, des « représailles » contre les Juifs. L'extermination totale des Juifs

[519] Déposition de Kurt Grau, le 7.12.1955 à Cologne, BArch B162-2582, p.81.

de Kiev fut décidée suivant cette même logique le 26 septembre 1941[520]. Il en fut de même pour la destruction des ghettos de Biélorussie, en réponse aux actions menées par les partisans[521].

Les exemples Sokal comme à Gargzdai ou Białystok illustrent le fait que, dès les toutes premières heures de l'invasion de l'Union soviétique, les violences meurtrières sont dirigées immédiatement et quasi-exclusivement contre les Juifs. Divers motifs reviennent, dérivés de la figure du civil embusqué, source d'angoisse classique au sein de l'armée allemande, mais décuplée lors du lancement de cette guerre d'un genre nouveau, d'anéantissement de l'ennemi, et encouragée par le nouveau cadre militaire législatif mis en place. A Sokal, il apparaît que les officiers de la Wehrmacht aient pleinement intégré les décrets du printemps 1941 : onze Juifs étaient arrêtés, frappés et fusillés, sur le champ, sans autre forme de procès ni enquête. Ainsi, être juif suffisait à établir une culpabilité : la responsabilité collective de la guerre. Parmi les premières victimes juives, Yishaya, cocher à Sokal, en fit les frais : il eut le malheur d'habiter au mauvais endroit, et d'être juif. Dans l'aveuglement idéologique, l'assimilation du Juif à l'ennemi est si forte que la présence de Juifs a pu suffire à déclencher des violences, en réponse à des actes de résistance réels ou imaginés. Comme le montrent la suite des événements, l'acte pour lequel les Juifs furent victimes de « représailles », d'après le vocable nazi, n'eut que peu d'importance et ne fut souvent d'ailleurs peu relayé au sein des troupes allemandes, nous y reviendrons dans l'étude du cas des exécutions du Sonderkommando 4a à Sokal. Ces « représailles » ne furent que des visions fantasmées des soldats allemands de la Wehrmacht et de la Sipo/SD de leurs propres actions.

[520] Voir Alexander Kruglov (éd.), *Tragediia Bab'ego Iara v nemetskikh dokumentakh*, Dnipropetrovsk, Tkuma, 2011; Karel C. Berkhoff, *Harvest of Despair : Life and Death in Ukraine Under Nazi Rule*, Harvard University Press, 2004.
[521] Voir Macha Cerovic, *Les Enfants de Staline. La guerre des partisans soviétiques (1941-1944)*, L'Univers historique, Seuil, 2018.

2. « *Blitzpogromen* » et destruction de la religion juive

A Tartakov et à Toporov, deux bourgs de Galicie orientale, les massacres commis par la Wehrmacht s'apparentèrent davantage à des déchaînements de violence et de fureur qu'à des exécutions organisées. Le terme de « *Blitzpogrome* » convient sans doute le mieux pour les qualifier. Jochen Böhler l'emploie dans son ouvrage consacré à la campagne de Pologne de 1939, l'empruntant au *Black Book of Polish Jewry*, désignant « les maltraitances, les humiliations et les assassinats de la population juive employés dès la capture de localités polonaises par les soldats allemands.[522] » Böhler explique ces déchaînements de violence par deux facteurs : la figure du franc-tireur et l'image de l' « *Ostjud* » : « Comme l'avait déjà montré le mauvais comportement à l'égard des prisonniers de guerre juifs et leur assassinat, des Juifs polonais furent regardés comme du gibier par les soldats allemands en septembre 1939. La menace omniprésente planant sur leur existence et leur vie était une conséquence directe des préjugés racistes contre la soi-disant *Ostjudentum*, renforcés par « l'éducation » nationale-socialiste. Si l'on peut imputer un rôle secondaire aux aspects situationnels, deux facteurs externes ont contribué en particulier au recours constant à la violence antisémite : Comme les Juifs polonais, contrairement à leurs coreligionnaires du Reich allemands, n'étaient pas assimilés, leur apparence traditionnelle extérieure – la chevelure et le port de la barbe ainsi que les tenues festives à l'occasion des nombreuses célébrations juives en septembre 1939 – en faisait des proies faciles à trouver, et cela validait en même temps les caricatures des journaux nationales-socialistes et attisait le ressentiment. De plus, les soldats allemands encouraient peu le risque d'être amenés à répondre devant la loi des humiliations, vols et meurtres de Juifs[523]. »

Quelques heures après la prise de Sokal, la violence s'étendit dans le village voisin de Tartakov, à 2km. Les soldats allemands y auraient entendu des tirs et s'en seraient alors pris à la population. Kai Struve rapporte ainsi : « … des soldats allemands fusillèrent tous les habitants de plusieurs bâtiments d'où ils pensaient qu'on leur avait tiré dessus[524]. » D'après le rapport de la Commission militaire de l'Armée rouge, « des bandits allemands ivres ont fusillé dans le village de Tartakov les premiers habitants vus par les envahisseurs allemands[525]. » Cette source

[522] Jochen Böhler, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Fischer Taschenbuch Verlag, 2006, p.189.
[523] Jochen Böhler, *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Fischer Taschenbuch Verlag, 2006, p.200.
[524] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.235.
[525] Acte non daté (dans le dossier, l'acte suit les résultats de l'expertise médico-légale effectuée du 26.7. au 9.8.1941) établi par la Commission militaire de l'Armée rouge à Sokal, TsAMO 236-2675-134, p.309.

fait état de 314 personnes assassinées, mais il est aussi possible que ce chiffre englobe également les victimes de Sokal la veille. Ces exécutions auraient eu lieu le 23 juin. L'*Encyclopedia of Jewish Life Before and During the Holocaust* avance le chiffre de 173 victimes juives : « Après un pilonnage intense, les Allemands occupèrent la ville, tuèrent 173 Juifs et instituèrent un régime de travaux forcés[526]. » Une violence sans discernement, basée sur des suppositions, des représentations collectives, accrues par le choc des premiers combats. La présence d'alcool indique qu'il s'agissait d'une action se déroulant après les combats, comme un acte exutoire, un acte vengeur. Si l'on recoupe les sources, les « premiers habitants vus par les envahisseurs allemands » dont parle la Commission militaire furent sans doute les premiers habitants juifs croisés, dans ce village où les Juifs représentaient 70-75% de la population totale en 1921[527]. Cependant, un élément dans le rapport sous-entend que les soldats prirent formellement les Juifs pour cible : l'exécution de 68 Juifs dans la synagogue. Le journal d'un habitant juif de la bourgade, Tzvi Abers, publié dans le *Sefer Tartakow*, apporte d'autres indices : des tirs d'obus allemands sur la ville de Tartakov provoquèrent un incendie, se propageant jusqu'à un dépôt de munitions qui explosa. L'incident eut lieu en pleine nuit et Tzvi Abers décida de s'enfuir. Le lundi 23 juin, Abers rencontra ses « deux frères, Ben Zion et Benjamin, dans les champs de Tartakov. Avec des larmes dans les yeux, ils m'ont donné les détails horribles de l'extermination de nos frères et sœurs qui avaient été amenés vers le cimetière juif près de la synagogue. Là, ils ont été abattus par les meurtriers allemands. Le dimanche soir, d'autres victimes étaient à déplorer. Ils ont tué Feiblich Rozenfeld, Abraham Gurber, Yedel (Yuda) Grosman. » Le 23 juin, un massacre de masse éclata et dura deux heures, pendant lesquelles 173 furent assassinés, près de la synagogue[528]. Plusieurs membres de la famille de Tzvi Abers firent partie des victimes – dont des femmes. Tzvi Abers insiste sur la cruauté des assassins allemands : « Comme j'ai terriblement souffert quand j'ai dû regarder comment un meurtrier allemand a fusillé l'enfant du rabbin, tenu dans les bras de sa mère… puis il a tiré sur la mère…[529] » Ces manifestations de violences s'apparentent à des actions de déchaînement, impulsives. La violence y était dirigée sur les Juifs, mais de manière aveugle, touchant également les femmes et les petits enfants.

[526] Shmuel Spector (dir.), *The Encyclopedia of Jewish Life Before and During the Holocaust*, vol. 3, New York University Press, 2001, p.1296.
[527] Shmuel Spector (dir.), *The Encyclopedia of Jewish Life Before and During the Holocaust*, vol. 3, New York University Press, 2001, p.1296.
[528] Interview d'Harry Genauer, le 21.1.1997 à Brooklyn, VHA #24947.
[529] Tzvi Abers, « A tag-bukh fonem natsichen gihnum », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968, p.438-439.



Figure 51 – Emplacement de la synagogue de Toporov, établi par les architectes I. Maxymiuk, O. Uniyat, R. Kachynsky en mai 1994, échelle 1 :50, Center for Jewish Art #201873.

A Toporov, au sud-est de Sokal, la synagogue fut aussi le théâtre d'un déchaînement de violence contre les Juifs. C'était une petite ville du district de Lopatine, comptant 3 221 habitants en 1929[530]. Les soldats allemands capturèrent la ville le 24 juin, arrêtèrent des Juifs et les enfermèrent dans la synagogue[531]. Il y avait parmi eux le rabbin Yosef Zilberfarb, grande figure du hassidisme dans la région, âgé de 73 ans, son fils – probablement Mordechai, lui aussi rabbin, le chef de la communauté juive le banquier Shmuel Finkel, âgé de 64 ans, Issakhar Shafranski le propriétaire du moulin, âgé de 56 ans[532], et Noah Igel, l'aubergiste (sa femme est désignée comme l'aubergiste dans l'annuaire professionnel de 1929)[533]. On note qu'une partie de ces Juifs arrêtés sont âgés, mais occupent des fonctions dirigeantes au sein de la communauté juive. Ils furent torturés dans la synagogue. Un ou deux jours plus tard – le 26 juin d'après l'*Encyclopedia of Jewish Communities in Poland*, les militaires allemands donnèrent le feu vert aux Ukrainiens de la ville et des villages pour agir à leur convenance avec les Juifs. En un mot, la Wehrmacht lança le pogrom, prérogative qui ne relevait donc pas exclusivement des Einsatzgruppen. L*'Encyclopedia of Jewish Communities in Poland* relate ainsi les événements :

> « Le 24 juin 1941, deux jours après l'invasion allemande de l'URSS, des soldats de la Wehrmacht sont entrés dans Toporov. En plein jour, ils ont fait prisonniers des Juifs,

[530] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, p.1720.
[531] « Toporov », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.253-254.
[532] Central DB of Shoah Victims' Names, YVA.
[533] Central DB of Shoah Victims' Names, YVA ; *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, p.1720.

dont le rabbin Zilberfarb. Ils les ont emprisonnés dans la Grande Synagogue et les Allemands et les Ukrainiens les ont maltraités. Le 26 juin 1941, avec l'encouragement et la permission des Allemands, ils ont été massacrés par les Ukrainiens. Il y a eu une chasse à l'homme dans les rues, 180 Juifs ont été capturés, amenés dans la forêt et tués. Ils en ont profité pour arrêter d'autres groupes de Juifs et les ajouter dans la fosse[534]. »

La synagogue fut un lieu de détention et de torture dans le cas de Toporov. La désacralisation du lieu de prière illustre-t-elle la volonté de détruire les fondements identitaires d'un groupe, au-delà de l'élimination physique des personnes de ce groupe ? L'épouse et l'enfant d'un rabbin de Tartakov, le rabbin Zilberfarb figurèrent aussi parmi les victimes. Quelle était la portée de tels actes ? Nous devons également nous demander si ces Juifs furent tués en raison de leur apparence juive prononcée et leur présence dans la synagogue, ou s'ils furent assassinés précisément par ce qu'ils étaient pieux ? Furent-ils victimes de leur apparence ou de leur religiosité ?

Durant l'été 1941 l'incendie de synagogues ne fut pas systématique mais relativement fréquent. On observe cette pratique dans plusieurs localités, se conjuguant, dans chacun de ces cas, avec l'arrivée toute récente de l'armée allemande (le jour même ou le jour suivant) et s'accompagnant de violences – meurtrières ou non – contre les Juifs.

[534] « Toporov », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.253-254.

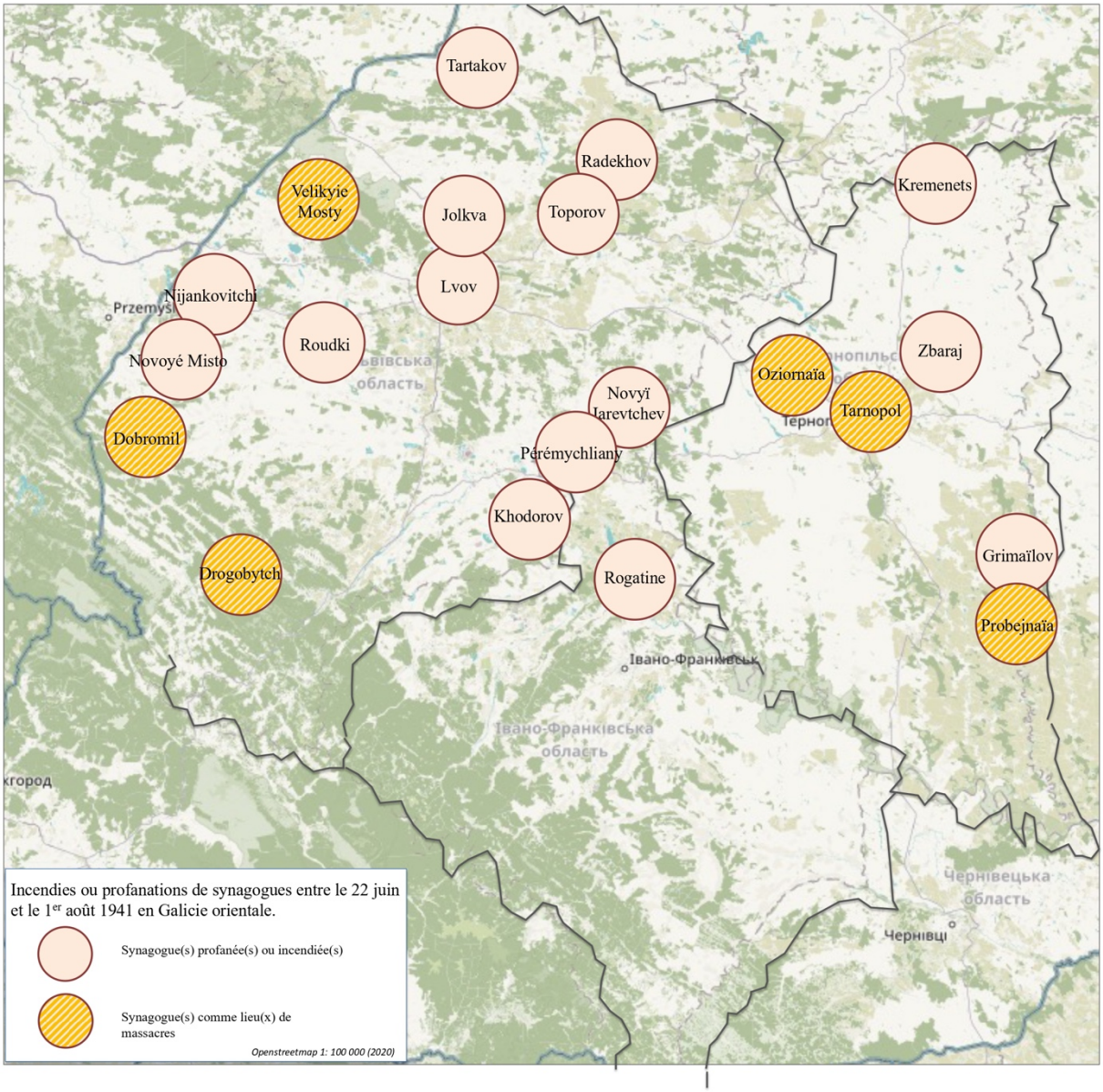


Figure 52 – Carte des incendies ou profanations de synagogues entre le 22 juin et le 1er août 1941 en Galicie orientale.

La carte des incendies ou profanations de synagogues en Galicie orientale entre le 22 juin et le 1er août 1941 n'est sans doute pas exhaustive (Figure 52). Les synagogues de Lvov, de Tarnopol, de Drogobytch et de Grimaïlov furent détruites ou profanées durant les pogroms. Celles de Dobromil, Zbaraj, Roudki, Nijankovitchi[535] et Jolkva furent incendiées dès les premières heures suivant l'arrivée des troupes allemandes. A Kremenets, la synagogue fut incendiée à la fin du mois de juillet 1941. Dans plusieurs localités l'acte d'incendiaire se doubla de massacres : il ne s'agissait pas seulement de détruire un bâtiment, mais de brûler vifs des Juifs à l'intérieur comme à Dobromil et Vélikié Mosty, ou de les battre à mort comme à

[535] Interview de Tarass K., le 25.4.2018 à Nijankovitchi, YIU/2420U.

Drogobytch[536]. A Vélikié Mosty, une vingtaine de Juifs, dont le fils du rabbin, furent précipités dans la synagogue en flammes le 28 ou le 30 juin 1941[537]. Lors du pogrom d'Oziornaïa, le 4 juillet 1941, des SS jetèrent des grenades à l'intérieur de la synagogue, où avaient trouvé refuge une cinquantaine de réfugiés juifs de l'ouest, aucun ne survécut[538].

Une nationaliste ukrainienne abattit 22 enfants juifs de l'orphelinat dans la synagogue de Tarnopol après les avoir fait danser sur les rouleaux de la Torah[539]. Au total, plus de 100 Juifs furent massacrés dans la synagogue rue Starochkolna durant le pogrom de début juillet 1941 ; elle fut incendiée dans la foulée[540].

A Jolkva, la tragédie fut évitée de justesse. Petite ville située sur la route entre Rava Rouskaïa et Lvov, Jolkva fut occupée par la 17ème Armée le le 28 ou 29 juin[541]. Le jour même – ou les jours suivants – des soldats allemands brûlèrent la synagogue[542]. Gerson Taffet, survivant juif de Jolkva, témoigne :

> « La première victime de la barbarie allemande a été la vaillante synagogue '*Die Sobieski shul*', bâtie du temps du roi Sobieski. Elle a été incendiée lors de l'arrivée des Allemands et comme la synagogue avait des murs très épais, renforcés par des linteaux, le feu n'était pas de taille à la détruire. Ainsi, toute la décoration intérieure et les parties en bois de la synagogue ont brûlé. Mais cela n'a pas satisfait les Allemands. Dans une fureur croissante, ils se sont procuré des bidons d'essence qui ont explosé après y avoir mis le feu. Les Allemands ont essayé de cette façon de détruire les murs de la synagogue mais ils n'y sont pas parvenus. Toute leur rage s'est tournée contre les habitants juifs de la ville. Alors que la synagogue était la proie des flammes, les Allemands ont attrapé dix Juifs et ont voulu les jeter vivants dans le feu. A ce moment, un Major allemand est venu, a préservé les victimes d'une mort atroce et les a relâchées[543]. »

Avant d'incendier la synagogue, des soldats allemands pénétrèrent visiblement à l'intérieur pour piller, détruire et désacraliser les objets cultuels. Une photographie fut prise (Figure 53).

---

[536] Déposition de Zofia Cukier, 1946 [lieu non indiqué], BArch B162-5891, p.948.
[537] Déclaration de Josef Rosenberg, le 3.8.1947 à Gabersee bei Wasserburg, YVA M.21.1/92.
[538] Déposition de Cäcilia Cajmer, le 7.12.1959 à Waldshut, BArch B162-2135, p.25-26.
[539] Déclaration de Mosze Lifschütz, le 2.11.1948 à Linz, YVA M.21.1/602.
[540] « Tarnopol », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.234-251.
[541] Alexander Kruglov, Michael McConnell, « Zolkiew », dans Geoffrey P. Megargee (dir.), Martin Dean (dir.), Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.852-853; Gerson Taffet, *Vernichtung der Juden von Zolkiew*, BArch B162-2100, p.80sqq (publié également sous le titre *Zaglada Zydów Zólkiewskich*, Centralna Zydowska Komisja Historyczna, Lodz, 1946).
[542] Déposition de Mikhaïl Iossifovitch Melman, le 9.9.1944 à Jolkva, GARF 7021-67-79, p.33-34.
[543] Gerson Taffet, *Vernichtung der Juden von Zolkiew*, BArch B162-2100, p.80sqq.

Au centre, cinq soldats allemands posent sur les marches menant à l'*Aron Kodesh*, l'arche sainte contenant généralement les rouleaux de la Torah, endroit le plus sacré d'une synagogue. Le premier tient posé sur son genou gauche un chandelier. Le second s'est drapé d'un talit et a dans ses mains une grande étoile de David dorée. Le troisième a enfilé un cercle autour du cou et tient dans ses mains ce qui semble être le *Sefer Torah*. Le quatrième a un livre ouvert entre ses mains, et le cinquième est légèrement en retrait. Les trois soldats les plus en hauteur regardent directement l'objectif, tout sourire et l'air goguenard. Celui du bas est clairement tourné dans une autre direction, vers la droite de celui qui prend le cliché. Sa posture laisse deviner la présence d'un ou plusieurs autres hommes, voire d'un autre photographe. Autour d'eux, l'entreprise de pillage et de destruction a commencé. Pupitres et bancs renversés, tiroirs ouverts. Plus haut, on distingue une fresque représentant une forteresse. La photographie est vraisemblablement prise en pleine journée : le soleil inonde l'intérieur de la synagogue, on voit le reflet de deux fenêtres sur le mur et l'*Aron Kodesh*. Ces soldats allemands singent les Juifs et bafouent les objets sacrés, tournés en ridicule. Le cliché immortalise une scène grotesque, une prise de butin, au centre d'une synagogue en cours de profanation. Gerson Taffet évoquait la fureur, la rage des soldats allemands. Cette image nous montre qu'il y avait aussi de l'amusement. Le divertissement et le rire n'étaient pas absents des auteurs de violence.

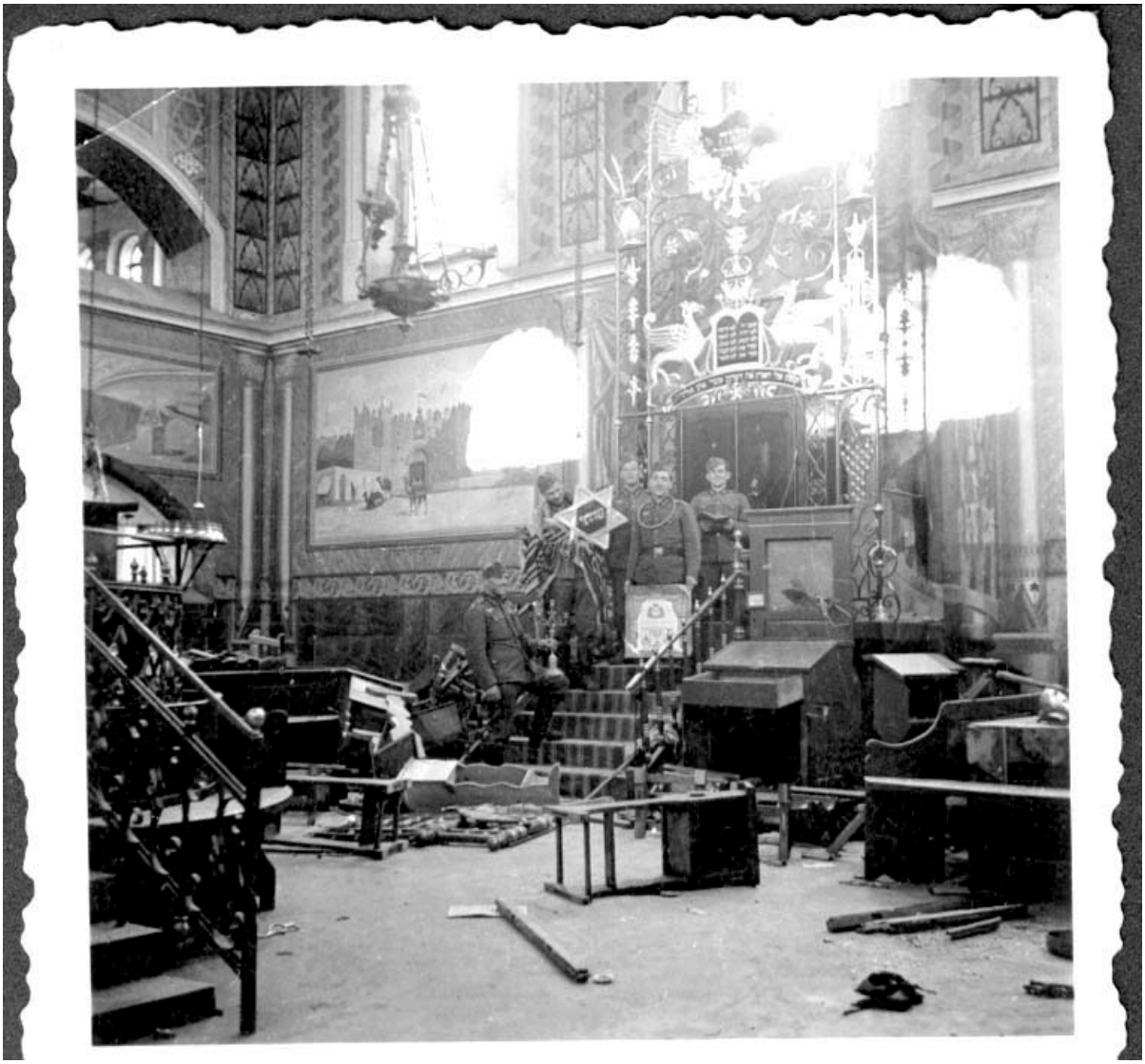


Figure 53 – Jolkva. Soldats allemands dans une synagogue détruite. YVA 2201O1. (Légende de Yad Vashem)

La destruction des synagogues marquait son empreinte dans le paysage, à l'instar de celle de Iavorov (Figure 54). L'incendie fut visible de tous, durant plusieurs heures voire jours. Les passants pouvaient voir les ruines des murs nus et calcinés dans les centres-villes. Ils étaient la marque durable de la fin d'une civilisation, le symbole que les Juifs n'étaient plus les bienvenus sur ces territoires : les nouveaux maîtres bafouaient ce qui leur était sacré et les privaient de pratiquer leur religion. Un signal fort était envoyé à la population juive : elle ne serait en sécurité nulle part.



Figure 54 – Ruines de la synagogue de Iavorov, entre 1942 et 1945, YVA 3380/664.

Une pratique historique ou un rituel nazi ?

La Nuit de Cristal, débutant dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938, fut un événement marqueur du nazisme. A partir de cette nuit, des centaines de synagogues furent incendiées à travers le Reich. Chaque Allemand fut témoin de ces agressions contre la population juive : « La population allemande a pu observer de ses propres yeux une grande partie des événements. Beaucoup de gens ont été réveillés par le bruit des débordements dans la nuit du 9 au 10 novembre et ils ont été attirés par cela. Le matin du 10 novembre, de nombreux Allemands ont pu constater les destruction dans leurs villes et villages et voir les synagogues, tout comme les maisons appartenant aux Juifs, brûler[544]. » La destruction par le feu, très impressionnante, est visible de tous et assure largement la diffusion d'un message. Des torches brandies lors des rassemblements nationaux-socialistes aux synagogues en flammes de la Nuit de Cristal, en passant par l'incendie du Reichstag, le feu est l'une des composantes du panthéon symbolique nazi. Le feu est aussi un instrument emblématique synonyme de force, de puissance purificatrice.

D'après Wolfgang Benz, les événements du 9 novembre 1938 marquait un tournant, qu'il qualifie de retour à la barbarie : « (…) en une nuit, les acquis des Lumières, l'émancipation, le

[544] Alexander Korb, *Reaktionen der deutschen Bevölkerung auf die Novembergpogrome im Spiegel amtlicher Berichte*, VDM Verlag Dr. Müller, Sarrebruck, 2007, p.3.

concept d'État de droit et l'idée de liberté de l'individu ont été mis à mal. (…) En novembre 1938, il était clair pour les Juifs d'Allemagne (…) que les droits civiques et les lois ne s'appliquaient plus à eux[545]. » L'agression contre les synagogues avait également une portée symbolique et religieuse : le Reich s'attaquait aux fondements du judaïsme et reproduisait dans de nombreuses villes l'incendie du Temple de 70. La profanation des lieux de culte s'était accompagnée d'humiliations publiques. A Baden-Baden, le 10 novembre 1938, 80 Juifs furent forcés de traverser la ville en procession jusqu'à la synagogue, de se découvrir la tête dans la synagogue et de changer le *Horst Wessel Lied*. L'un des professeurs de la communauté juive reçut l'ordre de lire *Mein Kampf* à voix haute depuis la *bimah*. La synagogue fut ensuite incendiée[546]. A Baden-Baden en 1938 des Juifs furent forcés de profaner leur synagogue en mimant les nazis ; à Jolkva en 1941, des soldats allemands profanaient la synagogue en mimant les Juifs. On observe une volonté de désacraliser les rituels juifs en les tournant en dérision, manière d'annoncer que leur temps était révolu : le déploiement du national-socialisme se ferait au détriment du judaïsme. Ces rituels visant à désacraliser les objets cultuels juifs étaient quasiment systématiques lors des destructions de synagogues. Soit les Juifs étaient forcés de les accomplir, soit les nazis sur place s'en chargeaient, comme les soldats à Jolkva. A Kremenets (Figure 56, Figure 57), en juillet 1941, durant la nuit d'incendie de la synagogue, des Allemands tirèrent des coups de feu sur elle et « exécutèrent la danse des sauvages autour d'elle[547]. » Une sorte de paganisme annihilait la vieille religion du livre et ses principes. Cette forme d'*hybris* se retrouva lors de l'invasion de la Pologne. Cette dernière s'était accompagnée d'une destruction fréquente des synagogues, notamment en Galicie orientale, occupée brièvement par les forces allemandes en septembre 1939. La synagogue de Iavorov fut bombardée et dynamitée. Les Allemands ordonnèrent aux miliciens ukrainiens de saisir les livres de prières et objets de culte dans les autres maisons de prière et de les jeter dans la synagogue en feu. « Les nazis ont soudainement sorti un microphone et ont pressé les Juifs à déclarer qu'ils avaient eux-mêmes mis le feu à leur synagogue. Les Allemands les raillaient, les ridiculisaient, yodlaient : 'Wo ist dein rache Gott ?'[548] » Les auteurs allemands de ces mises en scène étaient

[545] Wolfgan Benz, « Der Novemberpogrom 1938 », dans Wolfgang Benz (dir.), *Die Juden in Deutschland 1933-1945. Leben unter nationalsozialistischer Herrschaft*, Munich, 1988, p.499.
[546] Myrah Adams, Benigna Schönhagen, Thomas Stöckle (éd.), *Die Nacht als die Synagogen brannten. Text und Materialien zum Novemberpogrom 1938*, Landeszentrale für politische Bildung Baden-Württemberg, Stuttgart, 1998 ; YVA photographie #138FO8.
[547] Journal de Roman Aleksandrovitch Kravtchenko, entrée du 26.7.1941, KRKM, LKM-i-8570/7695/1.
[548] Shmuel Druck (dir.), *Yudenshtadt Yavorov: der umkum fun di Yavorover idn*, First Jaworower Indep. Ass'n, New York, 1950, p.3-4.

apparemment des soldats, aidés par une police ukrainienne déjà constituée[549]. D'après le Livre de Mémoire de Iavorov, la « Gestapo allemande » fit son entrée en ville deux jours plus tard[550].



Figure 55 – La synagogue de Kremenets, avant-guerre. YVA 9868/53.



Figure 56 – La synagogue en feu à Kremenets, 1941 (la légende de l'USHMM indique par erreur 1942), USHMM Photographie n°09528.

[549] Témoignage de Rafael Dominitz, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/4538.
[550] Shmuel Druck (dir.), *Yudenshtadt Yavorov: der umkum fun di Yavorover idn*, First Jaworower Indep. Ass'n, New York, 1950, p.4.



Figure 57 – Vue de la synagogue détruite de Kremenets, 1942, USHMM Photographie n°09526.

En dépit de cette image forte de synagogues en flammes lors de la Nuit de Cristal, ces profanations de synagogues s'inscrivent dans une histoire antérieure à celle du nazisme et sur des territoires extérieurs à l'Allemagne. Plusieurs synagogues avaient été profanées en Biélorussie durant la vague de pogroms (1919-1921). Le Livre de Mémoire de Minsk rapporte : « Les hooligans polonais utilisaient des méthodes particulièrement dégradantes pour dénigrer les sensibilités religieuses des Juifs. Ils faisaient soudainement irruption dans la synagogue, déchiraient et désacralisaient les rouleaux de la Torah, coupaient les barbes des vieux Juifs et emmenaient les Juifs travailler durant le shabbat et les fêtes[551]. » Plus au sud, en Bucovine, le 5 décembre 1927, la synagogue de Tchernovtsy, ville alors sous régime roumain, fut ravagée et les rouleaux de la Torah conduits en procession jusqu'à la place principale et brûlés lors d'un autodafé. Un congrès d'étudiants nationalistes roumains fut l'étincelle qui mit le feu aux poudres, avec visiblement la bénédiction du gouvernement[552]. Lors du pogrom de Bucarest les 21-23 janvier 1941, 25 lieux de culte juifs furent saccagés et détruits[553]. Si l'on remonte aux Temps modernes, on constate que des synagogues, comme celles de Satanov ou de Medjiboj au XVIIème siècle, furent construites à la manière de forteresses pour protéger la population juive en cas d'attaque cosaque[554]. Les synagogues, réputées pour contenir des objets précieux,

[551] Aharon Rozin, « The Jewish Community in Minsk from 1917-1941 » (trad. Jerrold Landau), dans Shlomo Even-Shushan (dir.), *Minsk, ir va-em*, Assoc. of Olim from Minsk and its Surroundings in Israel, Jérusalem, 1975-1985, p.14.
[552] Dr. Manfred Reifer, « History of the Jews in Bukovina (1919-1944) », dans Hugo Gold (dir.), *Geschichte der Juden in der Bukowina*, vol.II, Tel Aviv, 1962, p.1sqq.
[553] Anca Ciuciu, « Les images du pogrom de Bucarest (21-23 janvier 1941) » (trad. Nicolas Véron), *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2011/1 (N°194), p.99-119.
[554] *Synagogue fortifiée de Satanov (Sataniv), Ukraine*, Marc Sagnol, 2003, MAHJ Inv. PH/0117.1033.

étaient de régulières cibles de pillage lors des guerres, à l'instar de celle de Boutchatch, ensuite transformée en église[555].

En septembre 1939, l'attaque contre la Pologne coïncida avec les importantes fêtes juives de Rosh Hashana et de Kippour. Dans la partie occidentale de la Galicie orientale, des violences, perpétrées par les envahisseurs allemands et des Ukrainiens locaux organisés, se déchaînèrent contre les Juifs et notamment contre leurs lieux et objets de culte. Quand les Allemands durent abandonner Przemyśl au profit des Soviétiques, ils incendièrent la Grande Synagogue, le Temple, la grande Beit Midrash et d'autres lieux de culte juif[556]. A Rava Rouskaïa, les soldats allemands firent irruption dans les synagogues et profanèrent les rouleaux de la Torah[557]. Des violences similaires éclatèrent dans le reste de la Pologne occupée par les troupes nazies. Les Juifs religieux de Radom subirent toutes sortes d'humiliations durant Yom Kippour, comme être forcés, têtues nues, de prier en se balançant d'avant en arrière devant le baptistère de l'église catholique, ou assister à l'incendie de leurs tefillin[558]. En Mazovie, à Nowe Miasto, les soldats de la Wehrmacht rassemblèrent les Juifs sur la place du marché le 23 septembre, jour de Kippour, torturant pendant des heures des Juifs d'apparence orthodoxe, coupant leur barbe, les obligeant à se déshabiller, multipliant les humiliations[559]. Des Allemands mirent le feu à la synagogue de Sierpc le 29 septembre 1939. Comme un jeune homme entra pour tenter de sauver les rouleaux de la Torah, il fut aussitôt accusé par l'occupant d'avoir commis l'incendie, preuve supplémentaire de la duplicité des Juifs ; les autorités allemandes réclamèrent alors le versement de 70 000 zlotys[560]. A Węgrów, les Allemands sortirent tous les croyants d'une salle de prière, les forcèrent à danser et chanter sur la place publique, puis assassinèrent le rabbin de coups de baïonnette[561]. En Podlachie, plusieurs synagogues furent détruites, comme à

[555] S.Y. Agnon, « In My Town », dans Yisrael Cohen (dir.), *Sefer Buczacz; matsevet zikaron le- kehila kedosha*, Am Oved, Tel Aviv, 1956, p.9sqq.
[556] Dr. M. Schattner, « The Destruction of Przemysl » (trad. Jerrold Landau), dans Arie Menczer (dir.), *Sefer Przemysl*, Irgun Yotzei Przemysl, 1964, *p*.501-504.
[557] « Rava-Ruska », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, 1980, p.498-503.
[558] « The Destruction of Radom » (trad. Anita Frishman Gabbay), dans Y. Perlow, A. Lipson (dir.), *Sefer Radom*, Tel Aviv, 1961, p.279-280.
[559] Jolanta Kraemer, « Nowe Miasto », Geoffrey P. Megargee, Martin Dean, Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.19.
[560] Tzvi Malowanczyk, « The First Months Under Bloody German Rule » (trad. Jerrold Landau), dans E. Talmi (dir.), *Kehilat Sierpc ; sefer zikaron*, the former residents of Sierpc in Israel and abroad, Tel Aviv, 1959, p.419-423.
[561] Laura Crago, « Węgrów », dans Geoffrey P. Megargee, Martin Dean, Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.462.

Goniandz[562]. Le 12 septembre, jour de Kippour, les troupes allemandes brûlèrent toutes les synagogues et rouleaux de la Torah de la ville de Szczuczyn[563]. Ainsi, les attaques de synagogues, de Juifs religieux et des objets cultuels étaient accompagnés de mises en scène voire même de rituels orchestrés par les Allemands, opérant une profanation que l'on pourrait difficilement qualifier de chrétienne, mais plutôt païenne.

Ce phénomène destructeur ne se limita pas à la Galicie orientale au cours de l'été 1941. La synagogue de Bialystok connut un destin similaire – avec des centaines de Juifs, hommes, femmes et enfants qui périrent brûlés, nous l'avons évoqué, le 27 juin 1941[564]. Au sud, en Bucovine, la synagogue de Tchernovtsy, appelée *Tempel*, fut anéantie le 5 juillet 1941 : « seuls les murs noircis et les poutrelles métalliques du dôme du temple restaient debout, comme les vestiges d'un affreux cauchemar[565]. » En Volhynie et dans la région de Proskourov, d'importants édifices communautaires juifs furent détruits, notamment la Beit Midrash de Medjiboj, berceau du fondateur du hassidisme, le Baal Shem Tov. Plusieurs synagogues furent également incendiées dans les pays baltes, comme à Kaunas, où seuls les murs carbonisés se dressaient encore[566]. Les destructions et pillages de synagogues se poursuivirent sur les territoires anciennement soviétiques. Leur destruction était, d'apparence, moins emblématique : nombre d'entre elles avaient été fermées et transformées en entrepôt ou en club à partir du début des années 1930. Néanmoins, elles furent utilisées par les troupes allemandes de lieux de détention, voire d'assassinat comme dans la synagogue de Kharkov en décembre 1941, puis de stockage et de sites de vente aux enchères, comme ce fut régulièrement le cas en Lituanie ou encore dans une synagogue de Minsk[567]. Les désacralisations se produisirent tout au long de l'occupation allemande. En janvier 1942, par exemple, la Sipo de Kaunas fusilla des chiens et des chats dans une petite synagogue du ghetto et y laissa les cadavres au moins jusqu'en avril 1943[568].

---

[562] Herschel Piekarz Baker, « World War Two Years Remembered », dans Julius et Jacob Baker (dir.), *Sefer Jedwabne ; Historiya ve-zikaron*, The Yedwabner Societies in Israel and the United States of America, Jérusalem-New York, 1980, p.91sqq.

[563] «Szczuczyn », *Hurban Kehilat Szczuczyn*, Former Residents of Szczuczyn in Israel, Tel Aviv, 1954.

[564] Voir le dossier d'instruction du parquet du Bade-Wurtemberg, BArch B162-1308, notamment les dépositions de Matys Psonkowicz et de Chaïm Psonkowicz le 26.10.1962 à Spangdahlen (p.323 et p.326).

[565] Julius Scherzer, *While the Gods Were Silent. Growing up Under Fascists and Communits*, Baltimore, Publish America, 2005, p.167, cité par Florence Heymann, « Passer la guerre à Cernauti (Czernowitz), juin 1941-mai 1945 », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2011/1 (N°194), p.235-291.

[566] *Destroyed Synagogue in Kovno*, Photographie de George Kadish/Zvi Kadushin, USHMM photographie n° 10697.

[567] « VII. Minsk » : Myriam Karmi (Mella Furmanski), « Courir après la vie », (trad. Orit Rosen), *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2014/1 (N°200), p.283-318.

[568] Avraham Tory, *Surviving the Holocaust. The Kovno Ghetto Diary*, Harvard University Press, 1991, entrée du 26.4.1943.

Les premières régions envahies par les troupes allemandes furent particulièrement touchées par ces destructions (mises à sac, profanations, incendies) d'édifices religieux juifs : la Lituanie, l'ouest de la R.S.S. de Biélorussie et la Galicie orientale. Dans l'EM UdSSR Nr. 15, l'Einsatzgruppe A annonce « l'ensemble des synagogues détruites ; jusqu'à présent 400 Juifs liquidés[569]. » Ces trois zones présentaient la particularité d'avoir de nombreuses synagogues, abritant d'importantes communautés hassidiques ou mitnagdim.

Les actes incendiaires des Allemands contre les synagogues et les objets cultuels juifs envoyaient également un message à la population locale. Quand on accusait les troupes soviétiques en retraite de brûler villages et récoltes, affamant les campagnes, les Allemands incendiaient des synagogues. Les profanations, pillages et destructions de synagogues n'étaient pas des actes étrangers à ces territoires. Néanmoins, seuls les nazis les engagèrent dans une telle proportion, des pays baltes à la Bucovine. Depuis la Nuit de Cristal, les nazis avaient importé des pratiques fort anciennes qui avaient déjà cours en Europe de l'Est lors des pogroms initiés par les invasions cosaques de Khmelnitski au XVIIème siècle. La nouveauté était que les soldats allemands s'approprient ces méthodes violentes, ritualisées, à forte portée symbolique. En 1648-1649, après le sac de la synagogue de Boutchatch, on la transforma en église. La destruction des lieux de culte juifs s'accompagnait d'une mission chrétienne apostolique. En 1939 en Pologne puis en 1941 en Union soviétique, les soldats allemands expérimentèrent l'*hybris* du conquérant (Dieter Pohl a utilisé ce terme pour désigner l'état d'esprit des soldats allemands, entre euphorie et violence, lors des cinq premières semaines de l'Opération Barbarossa[570]), l'orgueil du vainqueur à qui il est laissé toute liberté, y compris celle de défier une religion multimillénaire. Derrière ces destructions matérielles de vaste ampleur, à l'échelle d'un territoire immense, la symbolique était sans équivoque : le règne nazi détrônerait celui des Juifs par l'anéantissement.

Dans le discours nazi, c'étaient généralement les Juifs qui étaient accusés d'être des incendiaires. Heydrich désigna « la juiverie comme l'incendiaire responsable en Europe[571] », les Juifs d'Ostrow Mazowiecka furent massacrés sous prétexte d'avoir enflammé la ville, les Juifs de Kiev furent ensuite assassinés en réponse à l'incendie provoqué par les bombes à retardement disposées par l'Armée rouge. Les nazis opéraient avec les armes et la barbarie qu'ils attribuaient à leurs ennemis.

[569] EM UdSSR Nr. 15, le 7.7.1941 à Berlin, BArch B162-433.
[570] Dieter Pohl, *Die Herrschaft der Wehrmacht. Deutsche Militärbesatzung und einheimische Bevölkerung in der Sowjetunion 1941-1944*, Fischer Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2011, p.149.
[571] Lettre d'Heydrich à Wagner, le 6.11.1941.

Les sources disponibles ne nous permettent pas d'identifier avec précision les auteurs de ces ravages. Les Livres de Mémoire les désignent comme « des Allemands. » Quand les destructions de synagogues eurent lieu dès la prise de la ville, on peut avancer en déduire qu'il s'agit de l'œuvre des troupes combattantes. Par exemple, à Dobromil, l'incendie de la synagogue commença avant l'arrivée de l'Einsatzkommando 6 de Kroeger – qui fit son apparition le 30 juin, soit le lendemain ou le surlendemain de la prise de la ville. Christian Weimer, membre du commando, aperçut la synagogue en flammes à leur approche[572]. L'EM UdSSR mentionnant l'incendie de la synagogue ne précise pas qui en furent les instigateurs mais la met en miroir avec la découverte de cadavres dans la prison du NKVD[573]. En revanche, le *Sefer Dobromil* indique bien que les auteurs furent allemands :

> « Quand les Allemands sont entrés dans la ville, ils ont attrapé des hommes, des femmes, des enfants, vieux et jeunes, et ont poussé tout le monde dans la grande synagogue. Ils les y ont enfermés, ont versé de l'essence sur tous les côtés, ainsi qu'autour du Beith-Hamidrash et du Belser Klose et y ont mis le feu. Rien n'est resté des synagogues et des Juifs[574]. »

D'après Altman, environ 200 Juifs périrent brûlés dans la synagogue[575]. A Dobromil comme à Vélikié Mosty ou encore à Drogobytch, le lieu de prière devint un lieu de massacre. L'envahisseur allemand ne respectait ni la sacralité des lieux, ni la vie des personnes qu'ils précipitèrent dans les flammes.

[572] Déposition de Christian Weimer, le 5.6.1967 à Freudenstadt, BArch B162-20204, p.82.
[573] EM UdSSR Nr.24, le 16.7.1941 à Berlin, BArch B162-434.
[574] Ephraim Greidinger, « My Experience in the Nazi Hell », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.108-109.
[575] I.A. Altman, *Kholokost na territorii SSSR : Entsiklopediia,* Moscou, 2009, p.275.

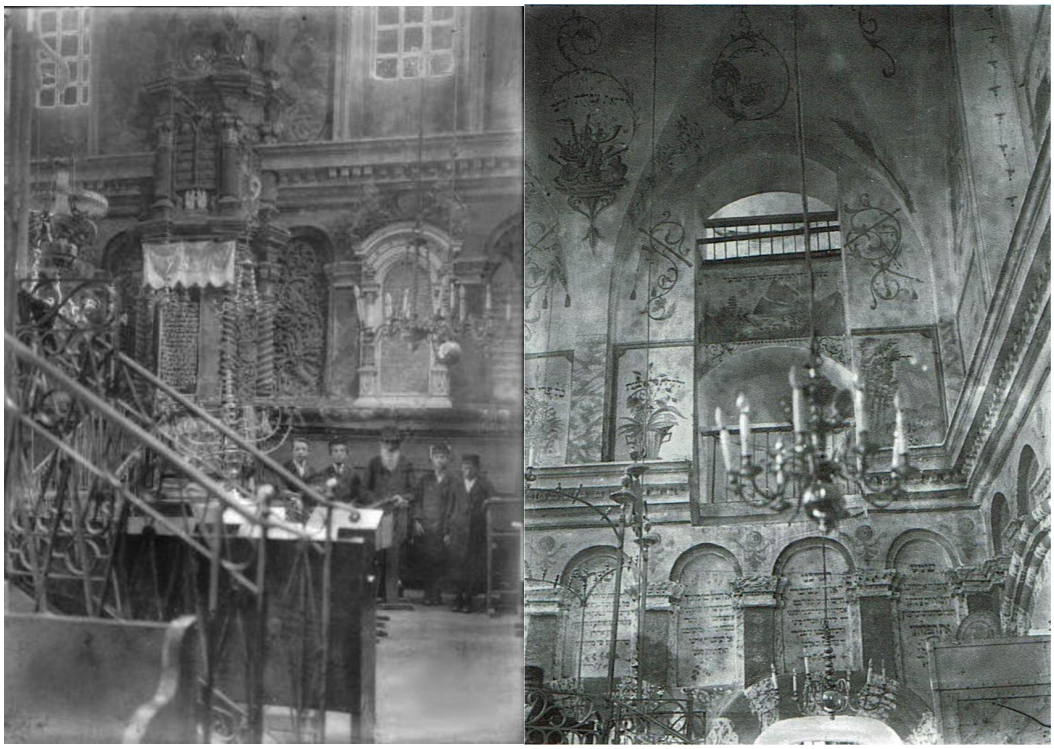


Figure 58 – Intérieur de la synagogue de Dobromil, années 1910-10. Collection du Musée national de Lvov.

Le premier jour de l'occupation de Probejnaïa, autour du 6 juillet 1941, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Tchertkov, des soldats allemands sortirent des livres de la synagogue et les brûlèrent devant le bâtiment. Des rabbins tentèrent de s'interposer et furent violentés. On leur plongea la tête dans l'eau puis dans les flammes[576]. Quelques jours après la capture de la bourgade, [les Allemands] commencèrent à incendier la synagogue et le centre d'études de Novyï Yarytchev. Un Ukrainien apporta un bidon d'essence et répandit le liquide sur les lieux sacrés. Les flammes dévorèrent la synagogue et le centre d'études. Ces lieux sacrés, où les Juifs priaient et imploraient leur Dieu quotidiennement, furent réduits en cendres. Quelques jours plus tard, les Ukrainiens découvrirent que les ornements des rouleaux de la Torah étaient cachés dans la maison de Reb Alter, le *melamed*. Ils allèrent chez lui, prirent la couronne d'argent de la Torah et la déposèrent sur sa tête. Une autre couronne fut mise sur la tête d'un Juif de Radinetz. Ils furent forcés de marcher à travers les rues de Novyï Yarytchev en chantant et dansant. De plus, on arracha les barbes de leur visage et ils moururent des suites de leurs blessures[577]. » La destruction des synagogues n'était complète que si les rouleaux sacrés de la Torah étaient eux aussi réduits en cendres. A Iavorov, en 1941 cette fois-là, des Allemands se rendirent chez un Juif religieux, sortirent tous les livres de sa maison et les entassèrent devant

[576] Témoignage d'Adam K., le 28/11/2018 à Probejnaïa, YIU/2531U.
[577] Dr. Harv Mordechai Gerstl (dir.), *Khurbn Jaryczow bay Lemberg ; sefer zikaron le-kesoshei Jaryczow y-sevivoteha*, New York, 1948, p.29.

sa maison avant d'y mettre le feu[578]. A Novoyé Misto, la synagogue fut pillée et les livres sacrés détruits devant la foule des villageois. Les auteurs – apparemment de jeunes hommes des villages alentours et de Novoyé Misto – proclamèrent qu'il fallait « exterminer le judaïsme[579]. »

A Dobromil, Jolkva et Probejnaïa, la destruction des synagogues se déroula immédiatement après la prise de la ville par les troupes allemandes, suggérant une implication directe de la Wehrmacht, voire une initiative de cette dernière. Mais à quel niveau ? Difficile à dire. Néanmoins, le cas de Dobromil peut être éclairant. Quand l'Einsatzkommando 6 arrive dans la bourgade, la synagogue brûle déjà. Mais deux leaders nazis sont déjà présents sur place – ils accueillent Kroeger : Otto Rasch, chef de l'Einsatzgruppe C, et Friedrich Jeckeln, HSSPF Russland-Süd. Nous savons également que von Roques se trouvait dans les environs à cette date[580]. Il semblerait difficilement concevable de ne voir qu'une initiative locale ou d'hommes de troupe. Ces *Blitzpogrome* furent très certainement décidés en haut lieu. A Dobromil, on imagine mal Rasch, Jeckeln et von Roques assister passivement aux événements. La tentative d'immolation de Juifs à Jolkva, stoppée *in extremis* par un officier[581], de même que la fusillade de 8 Juifs à Némirov par des « soldats du front » posent la question de la spontanéité de ces actions et du degré d'initiative des hommes de troupe. Wolfram Wette estime qu'officiers et soldats avaient connaissance de la latitude qui leur était octroyée dans le traitement de la population civile à l'Est : « Ses formulations étaient telles que les officiers, qui en connaissaient le texte complet, ne pouvaient le comprendre que comme une carte blanche autorisant n'importe quel acte de violence contre les civils du pays ennemi. Par souci de la discipline de la troupe, le contenu des ordres en question ne fut transmis qu'en substance et progressivement aux simples soldats. Chacun finit par comprendre le message : ici, manifestement, tout m'est permis, les tribunaux militaires ne me demanderont pas de rendre des comptes[582]. » Ces divers exemples illustrent qu'on trouva des moteurs pour agresser des Juifs en haut comme en bas de la hiérarchie militaire allemande.

Le dénominateur commun de tous les lieux concernés par des destructions de synagogues ainsi que des exécutions de Juifs – hommes, femmes et enfants comme à Tartakov et Dobromil – fut la présence de la Wehrmacht. Ce constat assène un nouveau coup de burin au mythe d'une armée allemande propre, déjà largement entamé par les travaux de Wolfram Wette, Omer

[578] Interview de Volodymyr K., le 19.7.2018 à Iavorov, YIU/2458U.
[579] Interview de Halyna M., le 25.4.2018 à Novoyé Misto, YIU/2418U.
[580] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.222.
[581] Gerson Taffet, *Vernichtung der Juden von Zolkiew*, BArch B162-2100, p.80sqq.
[582] Wolfram Wette, *Les crimes de la Wehrmacht*, Perrin, 2009, p.102.

Bartov ou récemment de Hannes Heer sur l'implication de la Wehrmacht dans le pogrom et les exécutions de Juifs à Lvov en juillet 1941[583]. A la lumière des premières tueries commises contre les Juifs en Galicie orientale durant la semaine suivant le 22 juin 1941, la responsabilité de la Wehrmacht apparaît comme incontournable :

1) aussi bien dans les hauts commandements (von Roques à Dobromil, des « officiers » à Sokal) qu'au sein de la troupe (tentative d'immolation à Jolkva) ;
2) dans le choix des victimes (Sokal, Tartakov) à la fois ciblé (des Juifs) et large (hommes, femmes, enfants). Il n'y a pas de sélections, comme procèdent l'EK6 à Dobromil ou le SK4a à Sokal au préalable de l'exécution ;
3) dans la participation directe aux massacres et aux destructions : des Allemands en uniforme sont identifiés comme étant les tireurs et les incendiaires.

Les premiers massacres contre les Juifs furent donc commis en Galicie orientale à l'initiative ou avec la participation de l'armée allemande, dans un laps de temps où les crimes commis par le NKVD lors de sa retraite n'étaient pas encore révélés – et même pas encore accomplis dans le cas de la tuerie de Tartakov. A aucun moment, dans ces tueries abordées, les victimes juives eurent le droit à des exécutions militaires, avec peloton d'exécution et un semblant d'ordre. Même à Sokal, les 11 Juifs furent d'abord rossés avant d'être alignés, à moitié morts, le long de l'église polonaise. Ces constats posent la question de la violence de ces soldats allemands, immédiate et barbare. Il n'y eut pas de gradation dans la violence meurtrière ; elle s'accomplit totalement.

[583] Hannes Heer, « Lemberg 1941 : Die Instrumentalisierung der NKVD-Verbrechen für den Judenmord », dans Wolfram Wette, Gerd R. Ueberschär (dir.), *Kriegsverbrechen im 20. Jahrhundert*, Primus Verlag, Darmstadt, 2001, p.165-177.

3. Wehrmacht et nouvelle administration locale

La responsabilité de la Wehrmacht dans les premiers massacres dépassa le cadre des tueries. Elle concourra à poser les jalons d'une administration locale de collaboration et les bases pour l'élimination des individus ou groupes jugés dangereux. Sans surprise, un des premiers actes de collaboration entre Wehrmacht et dignitaires ukrainiens locaux après le lancement de l'Opération Barbarossa en Galicie orientale se déroula à Sokal.

Le 22 juin 1941 à Sokal, d'autres personnes, non juives, furent victimes de l'invasion allemande. A la différence des victimes juives de ce jour, choisies aveuglément en raison d'une culpabilité collective et indistincte des Juifs, ces victimes non juives furent fusillées en tant qu'individus bien identifiés et ciblés en raison de leur poste occupé durant la période soviétique.

La Commission de l'Armée rouge fait état de 3 morts :

> « Le premier jour de leur arrivée, les troupes allemandes, sans aucune forme de procès, ont fusillé le procureur du district de Sokal Moltchane, l'enquêteur du district de Siltchenko, le premier juge du peuple Garanine. »

Dans la TchGK, Maria Andréïevna Kokhanova ajoute une quatrième victime :

> « Ce jour-là [22 juin 1941], sans procès, ont été fusillés le procureur du district Moltchane, l'enquêteur du peuple Siltchenko, le juge du peuple Garanine, et le rédacteur de la revue *Réforme sociale* Chabatine[584]. »

Les postes occupés par les personnes fusillées indiquent qu'elles ne furent pas choisies au hasard, et que leur arrestation ne put se faire sans l'aide de la population locale. Kai Struve émet l'hypothèse qu'au moins deux de ces personnes étaient juives, en raison de la consonance de leur patronyme[585]. La question se pose dans la mesure où l'acte final de l'enquête de la TchGK à Sokal mentionne 11 personnes tuées le 22 juin, et non 15[586]. Néanmoins, plusieurs éléments nous portent à croire qu'il s'agirait de quatre personnes distinctes des autres victimes juives mentionnées. Une recherche par nom de famille dans la base de données de Yad Vashem pour la ville de Sokal n'a rien donné. Par ailleurs, Maria Kokhanova est Ukrainienne, à la différence des autres témoins, Juifs. Il est fort probable qu'elle ait été plus au courant que les autres des exécutions de quatre Ukrainiens. C'est d'ailleurs elle qui mentionne les noms de cinq autres membres de l'administration soviétique exécutés le 25 juin. Somme toute, on est au courant des

[584] Déposition de Maria Andréïevna Kokhanova, acte du 07.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.1.
[585] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, note 92, p.235.
[586] Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.6.

victimes de son groupe ; le cloisonnement de la population galicienne d'avant-guerre se reflète jusque dans les témoignages d'après-guerre.

Les troupes allemandes furent accueillies avec enthousiasme par une partie de la population de Sokal : « des habitants ukrainiens ont accueilli les Allemands avec des fleurs et accrochèrent des drapeaux allemands et ukrainiens à l'extérieur de leur maison[587]. » Un bourgmestre fut nommé dès l'après-midi du 22 juin. L'OUN désigna Stepan Ripeski, avocat et journaliste, sympathisant de la cause ukrainienne et personne âgée et semble-t-il respectée[588]. Il était vraisemblablement issu d'une famille relativement aisée : le Polish Directory Business de 1929 mentionne un certain « Dr. Ripecki Aleks. » parmi les avocats de la ville[589], qui était son père[590]. Le directeur ukrainien de la coopérative, Vassil Tcharneski, prit la tête de la milice[591]. Ce dernier « accueillit l'arrivée des troupes allemandes avec des fleurs[592]. » Dans les témoignages d'après-guerre, ainsi que dans l'acte de la Commission militaire de l'Armée rouge, Tcharneski est souvent désigné comme le bourgmestre de la ville, sans doute parce qu'il s'illustra de manière plus visible, étant à la tête de la milice[593]. La rapidité de mise en place de nouvelles structures et l'entente visible entre Allemands et représentants ukrainiens laisse envisager que tout cela n'avait rien de spontané, mais que cette collaboration avait été préparée en amont, notamment par l'intercession de l'OUN[594].

L'exécution des quatre hommes marquait à la fois un acte de collaboration entre les autorités ukrainiennes et les envahisseurs allemands, mais aussi le premier acte politique de la nouvelle administration locale. Comment se déroula le choix des victimes ? Compte tenu de l'identité des nouveaux maîtres ukrainiens, on n'avait sans doute pas pointé au hasard trois juristes et un journaliste – représentants des deux professions exercées par le bourgmestre Ripeski : règlement de comptes personnels ? Crainte de concurrents ? Facilité ou rapidité à désigner les cibles car elles faisaient partie de son cercle professionnel proche ? Toujours est-il que cette exécution précède celle des représentants du pouvoir soviétique, se déroulant le 25 juin : le premier secrétaire du district de Sokal Maliavko, le président du gorsoviet Chléma, les

[587] Moshe Maltz, « Pages about Pain and Death of the Jewish Settlement in Sokal », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968.
[588] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.236.
[589] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, p.785.
[590] Nestor-Vsevolod Ripets'kiï, « Istoytchni postati, diiathci koul'toury, mystetstva, literatoury », I. Vachkiv, *Sokal i Pryboujjia (1377-2000) : Istoriko-kraeznavtchiï narys*, Kameniar, 2000.
[591] Déclaration de Moses Brüh, le 28.04.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[592] Témoignage de Jakob Bard le 01.08.1946 à Linz, YVA M.9/566.
[593] Acte non daté (dans le dossier, l'acte suit les résultats de l'expertise médico-légale effectuée du 26.7. au 9.8.1941) établi par la Commission militaire de l'Armée rouge à Sokal, TsAMO 236-2675-134, p.302.
[594] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.235-236.

instructeurs Karpenko et Netchipourenko et le chef des communications Troussov. D'après Maria Kokhanova, ils furent fusillés près du village Potoritsa, dans les champs du kolkhoze[595]. Une fois encore, seule la connaissance des locaux put désigner ces personnes aux Allemands.

Le lieu d'exécution de ces cinq hommes se trouvait à environ 5km au sud de Sokal, près du village de Potoritsa. L'exhumation des corps enterrés dans le champ du kolkhoze Molotov du village de Potoritsa par la Commission militaire de l'Armée rouge indique clairement qu'il s'agit des cinq hommes en question. Le site se trouvait à 45m de la route menant du village de Potoritsa à celui de Komarov au sud. Les corps gisaient en rang dans une fosse sous une couche sableuse de 75cm[596]. Le lieu fut sans doute choisi en raison du sol loameux, facilitant le creusement d'une fosse. Les cinq victimes étaient ukrainiennes et étaient, selon toute vraisemblance, originaires de Sokal ou des environs, dans la mesure où les corps furent identifiés « par des parents et amis[597]. » (Figure 60, Figure 61) Ces informations abondent dans le sens d'une exécution préparée, organisée, et non le fruit d'une impulsion, désordonnée comme ce fut le cas pour les 11 Juifs roués de coups et fusillés le 22 juin. La fusillade se déroula à l'extérieur de la ville, et non pas sur place, dans la rue, en plein centre-ville. Le contraste entre la publicité de l'agression puis de l'assassinat des 11 Juifs et la relative discrétion de l'exécution des fonctionnaires soviétiques illustre que les moteurs du meurtre et leur contexte diffèrent. Nul besoin de rendre publique et tapageuse l'exécution de cinq ukrainiens au sein d'une population ukrainienne. D'autre part, l'exécution des 11 Juifs correspondait à une initiative directe d'officiers de l'armée allemande. S'attaquer aux Juifs en pleine rue montrait aussi la confiance que les soldats allemands avaient en la réception de la population locale non juive de ce genre d'événements – bien leur indifférence totale. La fusillade des cinq fonctionnaires soviétiques répondait à une nécessité politique, une sélection faite en collaboration avec les autorités ukrainiennes locales, et avant tout sans passion.

[595] Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.7.
[596] Acte non daté (dans le dossier, l'acte suit les résultats de l'expertise médico-légale effectuée du 26.7. au 9.8.1941) établi par la Commission militaire de l'Armée rouge à Sokal, TsAMO 236-2675-134, p.302.
[597] Acte non daté (dans le dossier, l'acte suit les résultats de l'expertise médico-légale effectuée du 26.7. au 9.8.1941) établi par la Commission militaire de l'Armée rouge à Sokal, TsAMO 236-2675-134, p.302.

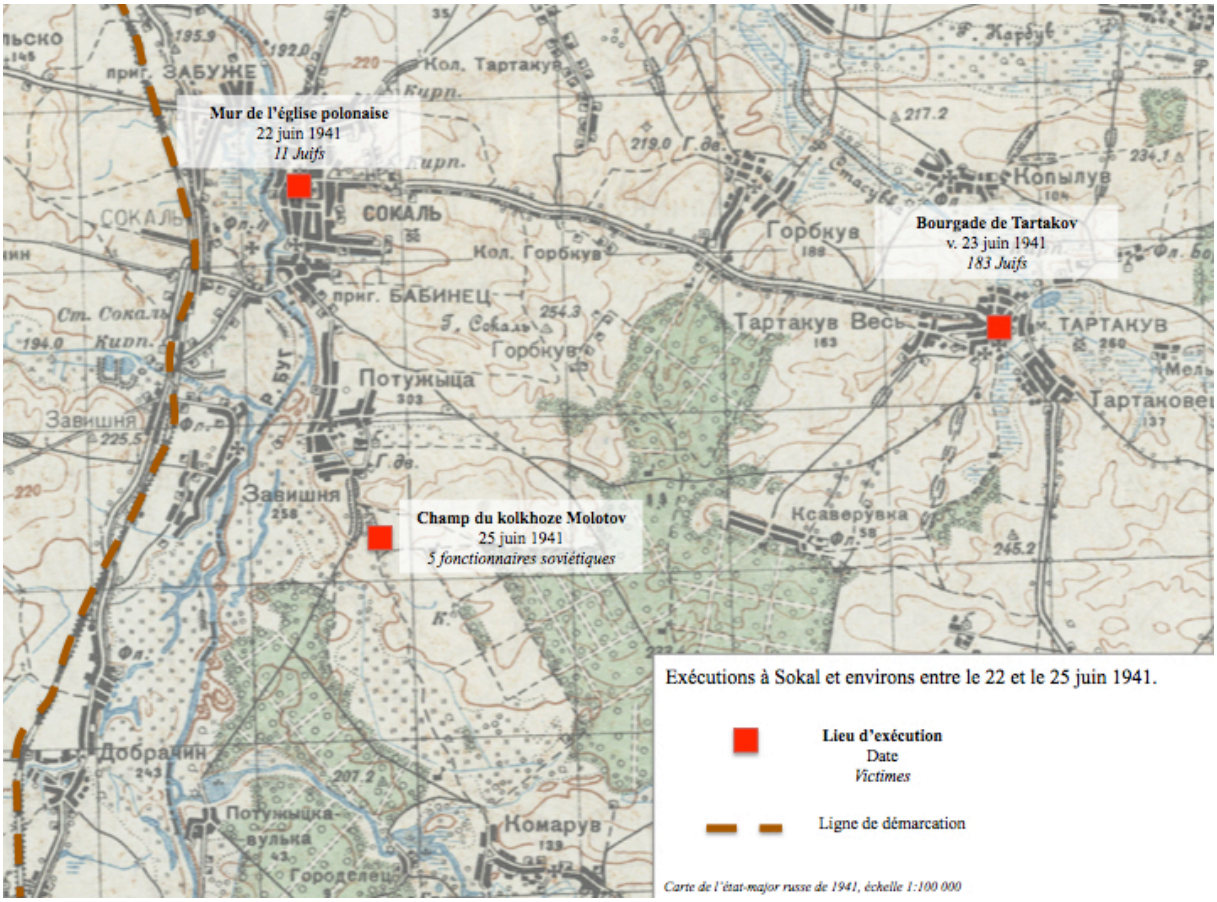


Figure 59 – Carte des exécutions de civils menées à Sokal et ses environs entre le 22 et le 25 juin 1941.



Figure 60 – Exhumation des corps d'une fosse à Potoritsa par la Commission militaire de l'Armée rouge. YVA 4059/20.



Figure 61 – Exhumation des corps d'une fosse à Potoritsa. Les femmes des victimes tentent d'identifier les restes de leurs maris. YVA 4059/21.

4. Perspectives : Rupture ou continuité des crimes de la Wehrmacht ?

Ces exactions dirigées spécifiquement contre des Juifs religieux et des synagogues font échos à de semblables agissements meurtriers qui se déroulèrent durant la campagne de Pologne. Aussi, nous pouvons-nous poser légitimement la question : ces violences de la première semaine de l'Opération Barbarossa s'inscrivent-elles dans une continuité par rapport à la campagne de Pologne, ou bien le 22 juin 1941 marque une rupture dans le cadre d'une guerre exterminatrice ? Est-on là devant un simple changement d'échelle ou une nouvelle conception de la guerre ?

Johann Chapoutot a souligné que « pour définir la mission militaire et policière nazie en Pologne, puis en Union soviétique, Hitler emploie les mêmes termes : il parle d'« élimination des forces vitales polonaises » et de « destruction de la force vitale russe », entendant à chaque fois, l'assassinat, par les Einsatzgruppen de la police et du SD, de l'*Intelligenz*[598]. » Dieter Pohl pose également la question : « la campagne de Pologne était-elle déjà une guerre d'extermination [*Vernichtungskierg*] ?[599] » Il y répond en rappelant que le but était alors l'extermination de la nation polonaise, mais qu'en dépit de l'élimination systématique de l'intelligentsia polonaise il n'y eut pas d'assassinat de larges segments de la population. La violence exercée durant en Pologne en septembre 1939 rappelle les répressions menées en Belgique en 1914. Si elle n'est guère nouvelle, elle a sans doute franchi un échelon. Dieter Pohl de conclure : « Les crimes perpétrés durant la campagne de Pologne montrent clairement qu'on n'a presque pas besoin de l'antibolchevisme pour commettre des meurtres de masse[600]. » Il souligne ensuite que les découvertes dans les prisons du NKVD accentuèrent la volonté des soldats de participer à des pogroms ou leur tolérance vis-à-vis des exécutions commises par la Sipo/SD. Les exemples de carnages de la première semaine de guerre illustrent qu'une partie de ces soldats avaient non seulement très bien intégré les directives et l'assouplissement des règles quant aux exactions réalisées à l'encontre de la population civile, mais encore qu'ils étaient, pour certains, prêts à décimer des Juifs, y compris en recourant à des moyens cruels comme l'incendie. De surcroît, ces violences éclatèrent dans un contexte de guerre, d'avancée des troupes, de combats, où la rapidité de conquête était fondamentale pour éliminer l'ennemi.

[598] Johann Chapoutot, *La loi du sang. Penser et agir en nazi*, Bibliothèque des Histoires, NRF, Gallimard, 2014, p.315.
[599] Dieter Pohl, *Die Herrschaft der Wehrmacht. Deutsche Militärbesatzung und einheimische Bevölkerung in der Sowjetunion 1941-1944*, Fischer Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2011, p.55.
[600] Dieter Pohl, *Die Herrschaft der Wehrmacht. Deutsche Militärbesatzung und einheimische Bevölkerung in der Sowjetunion 1941-1944*, Fischer Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2011, p.56.

On peut dès lors imaginer que l'assassinat de Juifs faisait partie intégrante de cette politique d'anéantissement de l'Union soviétique.

Il y aurait une violence spécifique à l'Est. Elle ne serait vraisemblablement pas due à l'âpreté des combats – difficile à imaginer dans les tous premiers temps de la conquête de la Pologne en 1939 ou de l'invasion de l'Union soviétique en 1941. Elle était visiblement présente dès le départ. On peut dégager deux éléments d'explication :

1) Le cadre législatif, volontairement libre, laissant une grande part aux initiatives des officiers sur le terrain, tout en cadrant la violence contre des ennemis spécifiques ;
2) Le fantasme de l'ennemi.

Les massacres commis à la fin juin 1941 en Galicie orientale sont peut-être l'illustration de ce qui se produit quand on fantasme un ennemi et qu'on dispose des pleins pouvoirs pour l'anéantir.

D'autres actes isolés furent vraisemblablement à mettre sur le compte de soldats de la Wehrmacht, quand il s'agissait notamment des tous premiers crimes accomplis dès la capture d'une localité. Les premières unités allemandes pénétrèrent dans Zolotchev le 1er juillet 1941. Szlojme Mayer relate l'un des tous premiers meurtres : « Une femme tenait son enfant dans les bras derrière une porte fermée de la rue de Lemberg. L'enfant pleurait. Un Allemand passait par là et l'a remarqué ; il a tué la mère et l'enfant en deux tirs. Une voisine, une femme enceinte, a commencé à crier ; elle n'a pas saisi la gravité de la situation et a essayé de parler à [la] conscience [de l'Allemand]. Sa réponse a été un rire sauvage et une balle dans l'estomac[601]. »

L'étude des exécutions en Galicie orientale dans le laps de temps 22-27 juin 1941 permet d'isoler les actes perpétrés à l'initiative de la Wehrmacht. A partir du 27-28 juin 1941, l'Einsatzgruppe C et ses commandos, ainsi que les bataillons de police mis à la disposition de l'HSSPf Jeckeln entrèrent en scène et prirent en charge la majorité des tueries massives de Juifs, tout en comptant sur le soutien en matériel, en homme et en logistique de la Wehrmacht. Ils apportèrent un cadre policier, organisé, pensé et efficace à des exécutions.

[601] Szlojme Mayer, *Der Untergang fun Zloczow*, Munich, 1947, YVA O.33/6659.

C. Intervention de l'Einsatzgruppe C

1. Le Sonderkommando 4a en renfort à Sokal

a) Liens entre SK4a et l'armée allemande

Le Sonderkommando 4a quitta les environs de Pretzsch le lendemain ou une poignée de jours après le déclenchement de l'Opération Barbarossa. Doté d'une vingtaine de voitures et de 6-8 camions, dont l'un comprenant la cantine, le convoi emprunta l'autoroute passant par Breslau, Cracovie. Il suivait l'avancée de l'AOK 6 commandée par le Generalfeldmarschall von Reichenau. Sokal était certainement sur la feuille de route du commando comme point de franchissement du Bug, avant de poursuivre la route vers Loutsk, la capitale de la Volhynie, au nord-est.

Les jours qui précédèrent l'arrivée du SK4a à Sokal sont révélateurs des relations étroites existant entre l'armée et le commando, et plus précisément entre deux hommes, amenés à collaborer par la suite : Paul Blobel et Walter von Reichenau, le chef de l'AOK 6, dans le sillage de laquelle avançait le SK4a.

D'après l'historien Gerald Reitlinger, dont les conclusions furent reprises par la *Zentrale Stelle* de Ludwigsburg dans la procédure engagée contre des anciens membres du Sonderkommando 4a, von Reichenau et Blobel se rencontrèrent pour la première fois le 25 juin, dans les environs de Sokal, alors que le Generalfeldmarschall était en tenue de bain après une baignade dans le Bug[602]. Le lendemain, 26 juin, se déroula une entrevue plus officielle. Dans son interrogatoire, Blobel mentionne qu'il devait rencontrer von Reichenau « dans un village au bord du Bug[603]. » Elle nous est rapportée par son adjoint August Häfner :

> « Le Sonderkommando 4a est parti le 23 juin 1941. Au cours des jours qui ont suivi, Blobel m'a fait part du fait qu'il devait se manifester auprès de l'Oberbefehlshaber de la 6. Armee – le Generalfeldmarschall von Reichenau – en vue des interventions dans la zone du *rückwärtigen Armeegebiete*. J'ai été présent lors de cette rencontre – le 26 ou le 27 juin ; Blobel a signalé à l'Oberbefehlshaber qu'il avait des consignes pour mener des missions de sécurité policière dans la zone du *rückwärtigen Armeegebiete* de la 6. Armee. A sa demande, Blobel a exposé à l'Oberbefehlshaber que cela comprenait d'une part des enquêtes concernant tous les domaines de la vie, en particulier les problèmes politiques, et d'autre part la recherche, l'arrestation et l'interrogatoire de

[602] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft*…, note 109 p.238.
[603] Interrogatoire de Paul Blobel, le 26.5.1947, BArch B162-5675, p.10.

toutes les personnes qui perturberaient le calme et l'ordre général, et spécialement les mesures et mouvements de la Wehrmacht. Blobel a indiqué qu'il s'agissait notamment d'agents, d'agents parachutistes, de saboteurs et de membres de groupes de résistance. L'Oberbefehlshaber a alors dit à Blobel que l'exécution de telles tâches étaient plus importantes pour lui dans sa zone d'armée directe. Par ailleurs, Blobel l'a informé que l'Einsatzkommmando 5 devait également prendre part aux interventions dans le *rückwärtigen Armeegebiete*, comme il en avait connaissance. Reichenau a décidé que le SK4a lui serait directement subordonné et officierait dans sa zone d'armée. Il se réservait les rapports d'activité locaux, en outre, le SK4a devait à chaque fois prendre contact avec les Feldkommandanturen compétentes ou avec les Kommandeuren de divisions, et le tenir informé constamment de tout. Reichenau et Blobel ont poursuivi leur discussion lors d'une promenade à laquelle je n'ai pas participé. Ils sont revenus au bout d'une demi-heure.[604] »

Les propos de Blobel, lors de son interrogatoire du 26 mai 1947, rejoignent ceux d'Häfner, mais de manière plus laconique et générale : « J'ai seulement accompli les ordres du Feldmarschall Reichenau. Il m'avait donné l'ordre suivant : 'Ici, vous devez travailler dans ma zone de combat.'[605] » Il ajoute plus loin qu'il devait rapporter « chaque petit détail au Feldmarschall.[606] » Le nom de Reichenau revient régulièrement dans les interrogatoires d'Häfner et de Blobel. Von Reichenau, commandant de la 6. Armee, décédé le 17 janvier 1942, est le bouc émissaire idéal pour porter toute la responsabilité des exécutions de civils commises dans sa zone d'opérations. Quelle valeur accorder aux propos de Blobel et de l'un de ses anciens bras-droits et homme de liaison avec la 6. Armee ? A chaque question du procureur, ils rejettent minutieusement et catégoriquement toute responsabilité dans la conduite des fusillades.

Toujours d'après l'interrogatoire d'Häfner, à la fin de l'entretien Blobel partit pour Lublin, afin de faire son rapport à ce sujet au KdS Lublin, Hermann Worthoff. Puis, au retour de Lublin, autour du 28 juin, Häfner rencontra l'Ortskommandant de Sokal, l'informant de la présence dangereuse de francs-tireurs dans la ville[607].

[604] Déposition d'August Häfner le 3.11.1947 à Nuremberg, BArch B162-5675, p.63.
[605] Interrogatoire de Paul Blobel, le 26.5.1947, BArch B162-5675, p.13.
[606] Interrogatoire de Paul Blobel, le 26.5.1947, BArch B162-5675, p.19.
[607] Déposition d'August Häfner le 3.11.1947 à Nuremberg, BArch B162-5675, p.63.

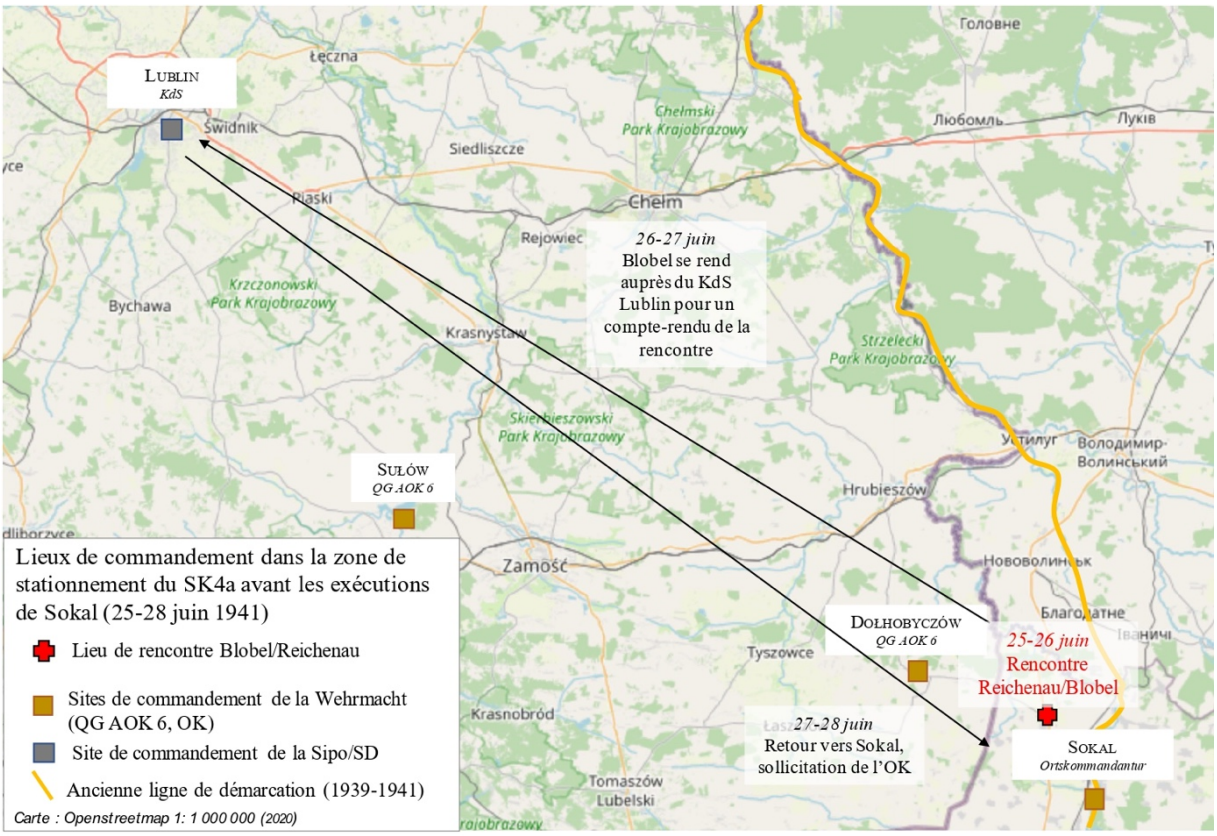


Figure 62 – Lieux de commandement précédant les exécutions à Sokal par le SK4a (25-28 juin 1941).

La carte des lieux de commandement dans la zone de stationnement du SK4a entre le 25 et le 28 juin 1941 (Figure 62) illustre que les échanges les plus importants se déroulèrent à l'oral et en présence. Il y avait au moins 150km à parcourir pour Blobel entre le lieu de rencontre avec von Reichenau et Lublin.

b) Une lecture de l'EM UdSSR Nr.24

August Häfner était l'homme de liaison [*Verbindungsführer*[608]] avec l'AOK 6 afin de coordonner les opérations du SK4a. Autour du 28 juin, alors qu'il rendit visite à l'*Ortskommandant* de Sokal pour des questions de ravitaillement, ce dernier s'ouvrit à lui des problèmes qu'il rencontrait :

> « Comme l'Ortskommandant a reconnu tout de suite mon uniforme de membre de la Sipo, il m'a dit que, depuis la prise de Sokal le 22.6.1941, 10-15 soldats allemands

[608] Déposition d'August Häfner le 3.11.1947 à Nuremberg, BArch B162-5675, p.63.

étaient tués chaque jour par des francs-tireurs. C'est pourquoi une aide urgente était nécessaire pour élargir le cercle des interrogatoires menés. Il m'a demandé aussi s'il n'y avait pas pour cela des forces disponibles de la Sipo. (…) Il m'a donné l'ordre d'obtenir auprès de l'AOK 6 une intervention immédiate. L'AOK 6 a validé l'affaire et j'ai transmis l'ordre d'opération au SK4a[609]. »

L'AOK 6 accéda donc à la requête de l'*Ortskommandantur* en difficulté et envoya le SK4a à Sokal : c'était du moins ainsi qu'Häfner présentait les choses lors de son interrogatoire. Le SK4a se trouvait donc l'instrument des différents services de la Wehrmacht. Stratégie de défense ? Très probablement. Toujours est-il qu'au vu de l'attitude de Blobel à l'entrée de Sokal, rapportée par plusieurs anciens membres de son commando, le chef du SK4a était au moins un instrument enthousiaste et consentant.

Le commando dut attendre quelques heures devant la ville : un tireur embusqué s'était retiré dans le clocher d'une église, sous les tirs de l'armée allemande – c'est du moins la rumeur qui se répandait au sein du commando[610]. Blobel prononça un discours animé et fit planter des drapeaux avec la croix gammée sur les capots, pour prévenir les pilotes allemands[611]. La manœuvre eut pour effet d'être repérés et attaqués par l'aviation russe. Il n'y eut pas de blessés. Les hommes de la Waffen-SS, ayant reçu une formation militaire, déplorèrent cette imprudence[612]. L'escale à Sokal faisait dévier le commando de sa feuille de route. Toutefois, vers 11h-midi, Blobel envoya un Vorkommando à Loutsk afin de préparer la logistique en vue de la venue du reste du commando[613]. Il était composé d'une vingtaine d'hommes[614], sous la direction de Dr. Funk et en compagnie de l'un des adjoints de Blobel, von Radeztki. L'état très mauvais des routes retarda l'avancée du Vorkommando, qui n'atteignit Loutsk que tard dans la soirée[615].

Le SK4a venait renforcer un système d'arrestations/exécutions mis en place à Sokal depuis le 22 juin, reposant sur la collaboration étroite de l'armée et des nationalistes ukrainiens. Ses activités à Sokal se résument aux lignes suivantes dans l'EM UdSSR Nr.24 du 16 juillet 1941 :

« A Sokal, le 28.6.41, on a découvert parmi les civils prisonniers 17 fonctionnaires communistes, agents et francs-tireurs, qui ont été fusillés. Le 29.6, avec l'aide de la

[609] Déposition d'August Häfner le 3.11.1947 à Nuremberg, BArch B162-5675, p.63.
[610] Interrogatoire de Viktor Trill le 16.10.1967, BArch B162-19216, p.106.
[611] Déposition d'Ernst Consée le 6.9.1965 à Darmstadt, BArch B162-5655, p.4001.
[612] Déposition de Johannes Deinlein le 2.6.1964 à Offenbach, BArch B162-19202, p.2368.
[613] Déposition de Gustav Kraege, le 18.3.1964 à Goslar, B162-5649, p.2047.
[614] Déposition d'Ernst Consée, le 28.2.1962 à Hildesheim, BArch B162-5642, p.447.
[615] Déposition de Fritz Höfer, le 30.6.1965 à Darmstadt, BArch B162-5653 p.3196.

> milice ukrainienne, d'autres 117 communistes actifs et agents du NKVD ont été identifiés et exécutés le jour même. Enfin, le 30.6, avec la contribution d'Ukrainiens locaux et fiables, 183 communistes juifs ont été appréhendés et liquidés[616]. »

Ce rapport découpe les interventions du commando en trois phases, trois jours, trois types de victimes. Or, la consultation des autres sources nous apprend que les victimes sont des Juifs. A qui sont destinés ces éléments de langage ? Etaient-ce les termes exacts de Blobel ou bien furent-ils modifiés par un secrétaire à Berlin chargé de la compilation des rapports ? Le témoignage de l'un des rédacteurs du journal de guerre du SK4a, Ernst Consée, nous fournit des éléments allant dans le sens d'une volonté nette de Blobel de ne pas noter le mot « Juif » seul :

> « Dans le cadre de l'inscription dans le journal de guerre des exécutions, il fallait dire que les gens exécutés étaient en principe désignés comme communistes, partisans, saboteurs ou équivalents. Sur ordre du Stf. Blobel, le mot Juif ne devait fondamentalement pas apparaître dans le journal de bord sans un épithète[617]. »

Néanmoins, Consée admet qu'il y eut des entorses à la règle, dans le cas des grandes exécutions à Kiev. Pourquoi une telle politique ? La lecture du paragraphe de l'EM UdSSR Nr.24 concernant les activités meurtrières du SK4a à Sokal donne l'impression que le commando exécuta des personnes potentiellement très dangereuses. Fantasme de Blobel ou calcul politique ? Désigner les Juifs tués à Sokal fin juin comme étant des agents du NKVD, des francs-tireurs, des communistes actifs laissait entendre qu'une enquête rigoureuse avait été menée, que des individus dangereux avaient été démasqués grâce, en particulier, à une étroite collaboration – soulignée deux fois – avec les Ukrainiens locaux. Ces rapports étaient destinés à être lus en haut lieu, par Heydrich et Himmler, et sans doute par Hitler lui-même. Blobel pouvait ainsi montrer qu'il ne menait pas de simples représailles générales, mais assurait un véritable travail de terrain, ordonné, précis. Le nombre de victimes énoncé en témoigne : 117 le deuxième jour, 183 le troisième jour soulignent qu'elles furent comptées – alors qu'en réalité il s'agit probablement de la sélection, de la détention et de l'exécution d'un même groupe de Juifs (400 au total), exécution répartie sur deux jours – les 17 premières victimes du SK4a avaient été arrêtées avant l'arrivée du commando. Ce vocable se retrouve dans d'autres rapports du commando : la fusillade de Juifs de Rovno est relayée comme une « exécution de 240

[616] EM UdSSR Nr.24 le 16.7.1941 à Berlin, BArch B162-434.
[617] Déposition d'Ernst Consée le 28.2.1962 à Hildesheim, BArch B162-5642, p.462.

Bolcheviks, surtout des fonctionnaires et agents juifs[618]. » Dans l'EM UdSSR Nr.37 du 29 juillet, il est annoncé que les 400 Juifs fusillés à Jitomir étaient des « communistes et partisans du NKVD[619]. » En somme, il semblerait que Blobel joue le jeu du phrasé utilisé dans les directives du printemps 1941 comme dans les ordres transmis par Heydrich, listant les personnes condamnées à l'exécution (fonctionnaires communistes, saboteurs, francs-tireurs[620]). Kai Struve lit dans ces premières exécutions du SK4a « un condensé de la radicalisation antijuive des missions d'exécution des Einsatzgruppen se déroulant dans les semaines suivantes jusqu'à l'automne 1941[621]», relevant la gradation de l'identité des victimes et l'évolution de leurs nombres, se basant sur l'EM Nr.24. C'est une piste de réflexion intéressante mais elle doit aussi prendre en compte l'écart entre l'écrit – dont la portée politique était très importante au vu des destinataires – et la réalité de terrain. Cette présentation des fusillades menées par le SK4a à Sokal pose la question de la fiction de l'écriture comptable.

Une zone d'ombre entoure la date de publication des exécutions de Sokal dans les EM UdSSR. Les fusillades de Loutsk[622], qui leur sont simultanées, et de Rovno[623], qui leur sont postérieures, firent l'objet d'un rapport antérieur. Cela tient peut-être à la dispersion du commando à travers l'Ukraine de l'Ouest. A moins que ce retard ne soit dû à l'accès de fièvre qui assaillit Blobel à Loutsk et l'obligea à garder le lit au mois de juillet[624].

Blobel utilise la rhétorique nazie, masquant une réalité plus simple : l'écrasante majorité des victimes fusillées par le SK4a à Sokal étaient juives.

c) L'arrestation et le choix des victimes

[618] EM UdSSR Nr.19, le 11.7.1941 à Berlin, BArch B162-433.
[619] EM UdSSR Nr.37, le 29.7.1941 à Berlin, BArch B162-434.
[620] Lettre d'Heydrich aux HSSPf le 2.7.1941, Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 145.
[620] Déposition de Max Kahlberg, le 6.12.1955 à Hannovre, BArch B162
[621] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.258.
[622] EM UdSSR Nr.14 le 6.7.1941 à Berlin, BArch B162-433.
[623] EM UdSSR Nr.19 le 11.7.1941 à Berlin, BArch 162-433.
[624] Richard Rhodes, *Masters of Death. The SS-Einsatzgruppen and the Invention of the Holocaust*, Knopf Doubleday Publishing Group, 2007, p.60.

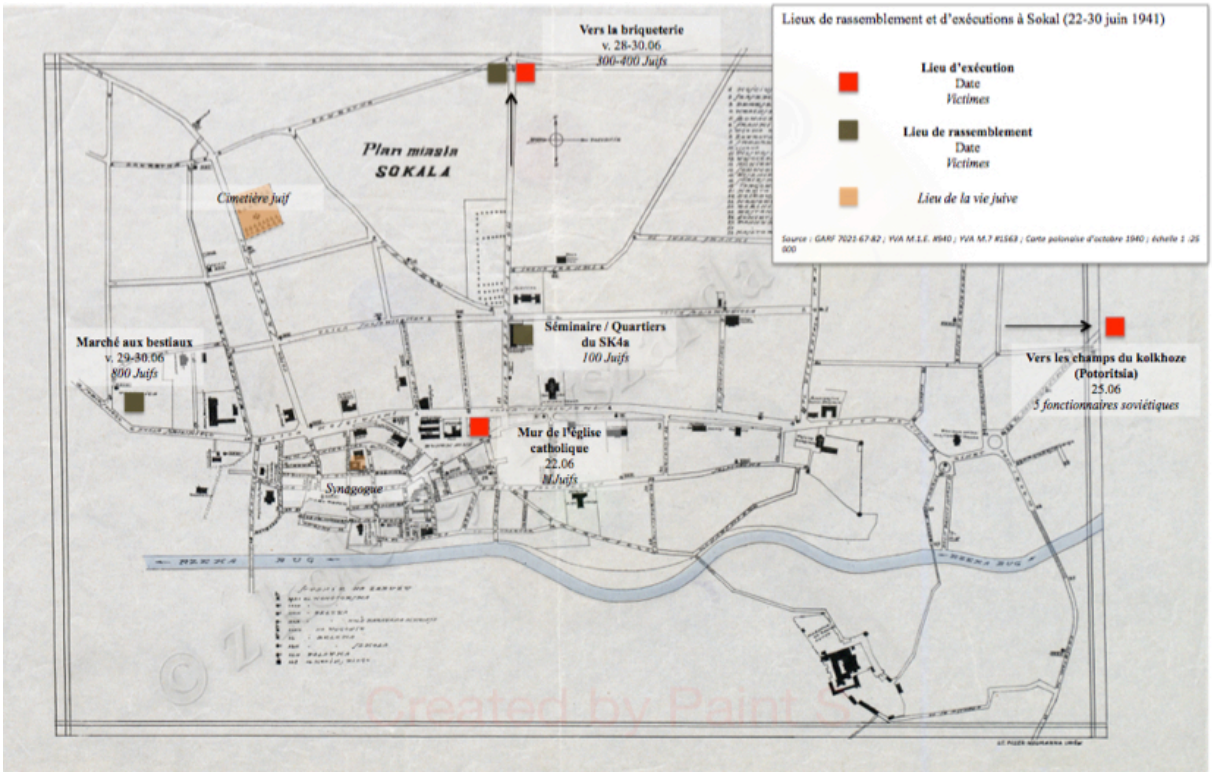


Figure 63 – Lieux de rassemblement et d'exécutions à Sokal (22-30 juin 1941).

Le Vorkommando parti à Loutsk, le reste du SK4a, sous les ordres de Blobel, s'installa donc à Sokal. Le gros du commando disposa du grand bâtiment du séminaire de la ville (Figure 63) ; on dressa la cuisine dans la cour[625]. Blobel, quant à lui, prit ses quartiers dans une villa et en fit son *Dienstsitz*[626]. Le séminaire était un large bâtiment en pierre de taille sur trois niveaux, situé dans le centre-ville, le long de la route menant vers l'est au village de Tartakov (Figure 64).

Des arrestations eurent lieu avant l'arrivée du SK4a, comme l'apprit August Häfner après avoir envoyé le commando à Sokal :

> « A l'occasion d'un autre trajet dans les jours suivants à Sokal auprès du SK4a, j'ai eu connaissance du fait que de nombreuses arrestations avaient eu lieu grâce à la collaboration entre la population civile et la Wehrmacht[627]. »

La collaboration étroite entre armée allemande et population locale que nous avions décrite dans le chapitre précédent se confirma dans les jours suivants. A l'arrivée du SK4a, des personnes arrêtées auparavant furent livrées par la Wehrmacht. Hans Weirup était l'un des

[625] Déposition de Richard Kerl, le 6.12.1965 à Darmstadt, BArch B162-5658, p.7.
[626] Déposition de Franz Halle, le 2.3.1962 à Göttingen, BArch B162-5642, p.474.
[627] Interrogatoire d'Helmut Bojunga, le 4.7.1948 [lieu non indiqué], BArch B162-5675 p.50.

hommes chargés des interrogatoires au sein du SK4a. Né en 1904 dans une famille de classe moyenne, après des études de commerce, il travailla comme agent commercial. En 1937, il postula pour intégrer la Gestapo de Hildesheim et fut reçu. Ils furent plusieurs de la Gestapo de Hildesheim à rejoindre les rangs du SK4a à Bad Schmiedeberg : Huhn, Werner, Consée, Kraeger et Eisel[628]. Hans Weirup se souvint que « des personnes suspectes avaient été interrogées. Elles avaient été livrées par la Wehrmacht[629]. » Les interrogatoires se déroulèrent probablement dans les bureaux du séminaire[630].

De petits groupes furent formés pour assurer les arrestations : hommes du SK4a, accompagné d'un des interprètes, et Ukrainiens locaux. Ils allaient d'un appartement à l'autre, suivant des indications. Les traducteurs jouèrent le rôle fondamental de passerelle entre le commando et la population locale. Le commando était doté de plusieurs interprètes : Linhard Braun, Johannes Materna, Beigert, Mensch, Kotschy[631]… Johannes Materna, âgé de 29 ans, était un *Volksdeutsche* originaire de Kalinov – Kaisersdorf en allemand – un petit village du district de Sambor, en Galicie. Il avait servi dans l'armée polonaise à partir de son service militaire en 1935. Fait prisonnier par les Allemands en septembre 1939, il s'échappa au bout de trois jours et regagna son domicile. A la faveur des déplacements de Volksdeutschen organisés conjointement entre Moscou et Berlin, il s'installa dans le Warthegau et travailla dans une coopérative agricole. Il fut appelé à Pretzsch et intégré au SK4a au poste d'interprète et avec l'uniforme de la SS[632]. En 1921, Kalinov comptait 660 habitants, dont une écrasante majorité de Polonais (579) et une poignée d'Allemands (53)[633]. Johannes Materna fut sans doute recruté pour ses compétences en polonais et sa connaissance de l'Ukraine de l'ouest. Au vu de son parcours, il était peu probable qu'il parlât le russe. Josef Müller, âgé d'une quarantaine d'années, supervisait les interprètes. C'était un *Volksdeutsche* de Lvov, reconnaissance à son bras atrophié, peut-être dû à une blessure de guerre[634]. Il avait la réputation de parler parfaitement le russe et l'ukrainien[635]. Ainsi, au moins deux interprètes du SK4a étaient familiers de la Galicie orientale. Sans indication locale, il était impossible pour les hommes du commando de savoir quels appartements fouiller et quelles personnes arrêter.

[628] Déposition de Hans Weirup le 26.11.1963 à Westerland, BArch B162-19212, p.1719-1720.
[629] Déposition de Hans Weirup le 26.11.1963 à Westerland, BArch B162-19212, p.1723.
[630] Déposition de Karl Pfarrkircher, le 7.11.1966 à Darmstadt, BArch B162-19207, p. 7750.
[631] Déposition de Johannes Materna, le 23.2.1966 à Munich, BArch B162-19206, p.1346.
[632] Déposition de Johannes Materna, le 23.2.1966 à Munich, BArch B162-19206, p.1346.
[633] Recensement général de la République polonaise du 30 septembre 1921.
[634] Déposition de Viktor Trill le 8.6.19[illisible] à Darmstadt, BArch B162-5653 p.3019, p.71, et plus de précisions de la part de Victor Trill, le 25.6.1960 à Brême, BArch B162-19216, p.1.
[635] Déposition de Johann Heyer, le 3.12.196[illisible] à Francfort-sur-le-Main, BArch B162-19215, p.1778.

Un panel assez large des hommes du SK4a participa aux arrestations : des soldats de la Waffen-SS, des chauffeurs, comme Viktor Trill[636] ou Kurt Werner[637], et même le cuisinier en chef du commando, tiré de sa cuisine par la pression de ses collègues de la Waffen-SS, venus à l'origine chercher à boire[638]. On remarque, durant cette première opération, que les hommes du commando doivent d'emblée exécuter des tâches dépassant le champ strict de leur poste. Cela peut s'expliquer par l'insuffisance numérique. Le SK4a était composé d'une centaine d'hommes, et entre 20 et 30 étaient partis en éclaireurs à Loutsk. Il fallait sans doute mobiliser tous les hommes à disposition pour organiser une vague d'arrestation rapide et efficace, par petits groupes mobiles, en plus des miliciens ukrainiens. Plusieurs centaines de personnes furent arrêtées durant ces quelques jours – jusqu'à 800 d'après Moses Brüh[639].

Les arrestations eurent lieu dans les rues et au domicile des personnes. En se référant aux témoignages de survivants juifs, il y eut deux rafles massives – ce qui n'exclue pas d'autres arrestations plus ciblées au cours de ces quelques jours –, suivies d'un rassemblement dans deux endroits bien distincts :

1) Une vague d'arrestations de quelques centaines de personnes, concernant des jeunes Juifs, y compris des femmes et de jeunes enfants, rassemblés par la suite dans le bâtiment du séminaire ;
2) Une autre vague d'arrestations, plus large, concernant les hommes juifs de 14-15 à 60 ans, rassemblés sur la place du marché aux bestiaux.

Des nationalistes ukrainiens et des hommes du commando firent irruption chez Moses Brüh et fouillèrent sa maison, visiblement à la recherche de personnes précises. Ils arrêtèrent son beau-frère, puis son voisin Blau et son fils[640]. Viktor Trill, chauffeur du SK4a mobilisé pour les rafles, suivait une liste de noms qu'il attribua à la Wehrmacht : « A Sokal, nous avons été mobilisés – avec des auxiliaires – pour appréhender chez eux des personnes précises. Il y avait un papier indiquant quelles personnes arrêter[641]. » D'autres témoignages laissent entendre que les arrestations concernèrent un grand nombre de personnes, et que les hommes du commando ne furent pas très regardant sur l'âge ou la sexe. Kurt Werner, accompagné de l'interprète Linhard

[636] Déposition de Victor Trill, le 16.10.1967 [lieu non indiqué], BArch B162-19216, p.106.
[637] Déposition de Kurt Werner, le 28.5.1964 à Hildesheim, BArch B162-5651, p.2286.
[638] Déposition de Richard Kerl, le 14.12.1961 à Göttingen, BArch B162-5642, p.355.
[639] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[640] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[641] Déposition de Victor Trill, le 16.10.1967 [lieu non indiqué], BArch B162-19216, p.106.

Braun, suivant les indications de la population ukrainienne, embarqua tous les occupants d'un appartement :

> « Le jour de notre arrivée ou le lendemain, notre commando a dû ratisser les appartements de Sokal à la recherche de civils, et d'amener ces derniers – dont des femmes et des enfants – sur une place où nos camions étaient garés. J'ai également dû y participer moi-même. J'ai fouillé un appartement avec notre interprète Linhard Braun, j'en ai chassé 10-11 personnes et les ai emmenés sur la place en question. Parmi ces gens se trouvaient 2-3 enfants âgés de 7 à 10 ans (…). Les autres membres du commando ont aussi amené des civils, dont également des femmes et des enfants. Au total, il y avait entre 180 et 200 personnes rassemblées sur la place (…). Je suppose que ces civils étaient des Juifs. Beaucoup ressemblaient à des Juifs. Comme nous sortions des civils de leurs appartements, je ne peux pas m'expliquer qu'on rassemblait la population ukrainienne qui nous avait accueilli favorablement, on devait donc arrêter des Juifs[642]. »

Richard Kerl, cuisinier auprès du SK4a, assista à l'arrivée des personnes arrêtées dans la cour du séminaire, où avait été installée la cuisine, et atteste de la présence de femmes :

> « Le commando avait installé la cuisine de campagne dans la cour d'un bâtiment d'école. Des Juifs avaient été rassemblés dans cette cour par petits groupes par nos gens, aidés par des Ukrainiens. Je suppose que Blobel avait donné l'ordre de procéder à une rafle de Juifs à Sokal. J'ai vu les Juifs de mes propres yeux dans cette cour d'école. Je pourrais seulement donner une estimation de leur nombre, je dirais 80 à 100 personnes. Si je ne me trompe pas, j'ai vu surtout des hommes, peu de femmes, et je ne me souviens pas d'enfants[643]. »

Moses Brüh fournit davantage de précisions quant aux victimes arrêtées :

> « …Les nationalistes ukrainiens, sous les ordres du directeur de la coopérative ukrainienne Tcharneski et avec la participation d'hommes allemands de la SS, ont fouillé des maisons juives dans la ville et ont rassemblé avec violence 100 jeunes juifs de l'intelligentsia à un endroit se trouvant dans le séminaire municipal[644]. »

[642] Déposition de Kurt Werner, le 28.5.1964 à Hildesheim, BArch B162-5651, p.2286.
[643] Déposition de Georg Pfarrkircher, le 24.6.1964 à Bobingen, BArch B162-5651, p.2395.
[644] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.

D'autres témoignages de survivants juifs vont dans ce sens. Paulina Schochet était âgée de 14 ans en 1941. L'adolescente d'alors fut frappée par l'arrestation puis l'exécution de camarades de classe :

> « Dans les premiers jours, une brigade spéciale, composée de bandits allemands et ukrainiens, est arrivée et a lancé une chance aux anciens komsomols de nationalité juive. Les personnes arrêtées ont été amenées près de la briqueterie et fusillées, dont mes camarades d'école Maniek Bysz, diplômé du lycée, et Kol. Binder[645]. »

Pepe Rotenberg cite d'autres étudiants juifs assassinés à cette période : les frères Jakob et Leon Honig, Ezekiel Kelner, Dov Falker[646]. Maria Ostermann était l'une des institutrices de Sokal :

> « Comme les miliciens étaient d'anciens élèves, ils avaient les noms de leurs enseignants et de leurs camarades. Tous les enseignants de l'école primaire et des sections suivantes ont été arrêtés. Seule une collègue et moi avons pu nous sauver, parce que nous n'enseignons que dans les classes inférieures et que nous ne sommes par conséquent pas très connues[647]. »

Jeunes diplômés et enseignants semblent avoir été la cible principale de cette rafle. Ils avaient un dénominateur commun : ils étaient juifs, et avaient été dénoncés par leurs voisins ou camarades de classe ukrainiens. Sans cette aide locale, il était impossible pour les hommes du commando de repérer les habitations juives. Des enseignants furent donc dénoncés par leurs propres élèves, des camarades de classe en livrèrent d'autres… Là où la connaissance d'individus, la proximité liée à la scolarité, l'expérience commune auraient pu être un bouclier pour ces Juifs, elles étaient, à ce moment précis à Sokal, ce qui allait entraîner leur assassinat. La question se pose aussi dans le cadre des autres violences commises contre les Juifs en Galicie orientale, notamment lors des pogroms : le degré de connaissance des Juifs interférait-il en leur faveur ou leur défaveur ? Condamnait-on ou tuait-on indifféremment un Juif connu ou un Juif inconnu ? L'interrogation est plus vaste et concerne la perception des victimes par leurs bourreaux. Si pour les tueurs allemands allogènes le fantasme de l'*Ostjud* et du Juif comme responsable de la guerre et ennemi de l'Allemagne jouait un rôle fondamental, les meurtriers ou complices locaux avaient visiblement des comptes personnels à régler avec certains Juifs.

---

[645] Témoignage de Paulina Schochet [date et lieu non indiqués, mais document très probablement produit entre 1945 et 1948 en Bavière], YVA M.1.E/940.
[646] Pepe Rotenberg, « Koret khii hakhibech hagermani », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968, p.342.
[647] Témoignage de Maria Ostermann AŻIH 301/1167, cité par Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.240.



Figure 64 - Le séminaire de Sokal, carte postale polonaise, non datée[648].

Les hommes du SK4a et leurs auxiliaires ukrainiens amenèrent leurs prisonniers au fur et à mesure dans le bâtiment du séminaire, qui disposait d'une cour. Ils étaient une centaine. Ironie du sort, ce lieu de savoir et de formation des enseignants devint un lieu de détention, le théâtre d'un simulacre de procès, d'interrogatoires violents et le logement des hommes du SK4a. La suite des événements nous est décrite par Moses Brüh :

> « …Les SS et les nationalistes ukrainiens ont mis en scène [*inszeniert*] un procès dans la cour du bâtiment du séminaire. Il y avait même un avocat ukrainien en qualité de défenseur ; quelques machines à écrire posées sur les tables ont servi à transcrire ostensiblement les procès-verbaux. Six Juifs quasiment morts ont été amenés jusqu'à la table et ils ont dû écouter l'acte d'accusation, puis le juge leur a lu à haute voix la condamnation à mort par fusillade. Une heure plus tard, toutes les victimes ont été déshabillées et emmenées. Les vêtements laissés ont été brûlés dans la cour du séminaire par les SS et les nationalistes ukrainiens. De la même manière 100 personnes parmi les gens arrêtés ont été conduites dans une direction inconnue et les autres sont rentrés chez

[648] http://www.danielabraham.net/tree/places/sokal/ consultation du 13.7.2021.

eux dans un état de santé effrayant. Nous avons appris que les 100 jeunes hommes ont été assassinés à la briqueterie à 2km[649]. »

Les six Juifs dont parle Moses Brüh furent probablement interrogés sous les coups dans le bâtiment du séminaire. Quels purent être les accusations portées contre eux ? Le rôle de collaborateurs ukrainiens semble avoir été central. Au moins un Ukrainien participa activement à ce tribunal fantoche. Maria Ostermann apporte davantage de précisions sur l'un de ces locaux :

> « [Durant le procès] l'accusateur était un Ukrainien (…) qui avait joué auparavant le rôle d'un grand activiste communiste et était le directeur de la maison de retraite. Sous les Allemands il travaillait donc pour les Allemands et les a aidés dans l'extermination des Juifs. Les accusés juifs ont été terriblement roués de coups puis fusillés derrière la briqueterie[650]. »

Cet Ukrainien aurait donc saisi l'opportunité de l'arrivée des Allemands pour se forger de nouvelles convictions. Timothy Snyder parle de ces participants locaux aux assassinats de Juifs « lavant la tâche » de leur collaboration avec les Soviétiques : « Conformément aux souhaits des Allemands, la colère visait les Juifs, plutôt que les collaborateurs avec le régime soviétique en tant que tels. Ceux qui répondirent aux appels pressants des Allemands savaient qu'ils donnaient satisfaction à leurs nouveaux maîtres, qu'ils aient crû ou non que les Juifs soient responsables de leurs malheurs. Par leurs actes, ils confirmaient la vision nazie du monde[651]. » En raison de son poste public de directeur de la maison de retraite, personne ne devait ignorer ses positions politiques. Le militant soviétique de la veille devenait auxiliaire des persécutions des Juifs de la ville. On ignore les charges portées contre ces Juifs arrêtés. Néanmoins, le rôle central – apparent du moins, et c'est le plus important – joué par les Ukrainiens et en particulier cet accusateur fait pencher l'hypothèse du côté de l'accusation de collaboration avec les Soviétiques, davantage que celle de francs-tireurs, qui ne concernaient en somme que les Allemands directement.

On pourrait envisager ce procès comme un événement symbolique du changement de pouvoir. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le nouveau bourgmestre Ripeski était un juriste et un journaliste. Dès le 22 juin, trois juristes et un journaliste soviétiques avaient été passés par les armes. L'hypothèse d'une vengeance personnelle n'est pas à exclure. La Wehrmacht comme

[649] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[650] Témoignage de Maria Ostermann AŻIH 301/1167, cité par Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.240.
[651] Timothy Snyder, *Terres de sang*, Gallimard, 2012, p.312.

les commandos des Einsatzgruppen n'avaient pas besoin d'un procès pour exécuter des personnes suspectes. A qui était donc destinée cette mascarade ? Quelques centaines de Juifs – incarcérés – y assistèrent, ainsi que des Allemands. Le Sonderkommando 4a était logé dans le bâtiment du séminaire. Certains de ses membres en furent donc certainement témoins, et peut-être même participants, comme le suggère le témoignage de Moses Brüh.

L'usage du tribunal était chose relativement rare dans les violences commises contre les Juifs de Galicie orientale. Il y eut un procès à Rogatine, quelques jours après l'arrivée des Allemands[652]. Avait-il eu lieu par l'impulsion du couple Striïski – dont le mari était avocat – très actifs tous deux dans les instances de la collaboration[653] ? D'après la déposition de Roza Bal, les personnes arrêtées et jugées étaient celles qui avaient été employées par des administration soviétiques. Certaines furent relâchées, et d'autres – environ 70 – furent exécutées[654]. L'accusation était celle d'avoir collaboré avec les Soviétiques. A Rogatine, il n'est pas précisé que les victimes étaient juives et les éléments de langage soviétique ne nous permettent pas de tirer cette question au clair. Au-delà de la Galicie orientale, seuls quelques exemples isolés de procès surgissent des archives. A Grajewo, dans la région de Białystok, une unité de la SS – possiblement la police de Tilsit – organisa un procès-spectacle, où furent jugés des hommes et des femmes juifs en tant que communistes ou anciens employés de l'administration soviétique[655].

En dehors du territoire de Galicie orientale, un tribunal condamna à mort les Juifs d'Ostrow Mazowiecka le 11 novembre 1939 suite à l'incendie qui ravagea une partie de la ville – ce fut du moins ce qu'annonça publiquement le *Lanrat* von Bünau sur des affiches collées suite à la fusillade des 500 Juifs, hommes, femmes et enfants[656]. Le contexte était bien différent de celui de Sokal ou de Rogatine en juin-juillet 1941. En dehors de ce cas emblématique, le recours à des tribunaux pour mettre en scène la condamnation des Juifs sur les territoires de l'Est était peu répandu. Cette rareté signifie-t-elle que l'initiative était locale ? La profession de membres du comité ukrainien (juristes, avocats) pourrait expliquer en partie, dans les cas de Sokal et de Rogatine, ces mises en scène juridiques.

---

[652] Déposition de Roza Aronovna Bal, le 11.1.1945, GARF 7021-73-13, p.20.
[653] Déposition de Rina Abramovna Khader, le 9.1.1945, GARF 7021-73-13, p.6.
[654] Déposition de Roza Aronovna Bal, le 11.1.1945, GARF 7021-73-13, p.20.
[655] Laura Crago, Monika Tomkiewicz, « Grajewo », dans Geoffrey P. Megargee, Martin Dean, Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.887-889.
[656] A propos de la fusillade des Juifs d'Ostrow-Mazowiecka, voir le dossier Bundesarchiv Ludwogsburg, BAL, AR-Z 350/59 : *Beteiligung von Angehörigen des Pol. Batl. 91 an Massenerschiessungen in Ostrow/Distrikt Warschau sowie an anderen Orten im Generalgouvernement.*

Il faut certainement envisager le procès fantoche de Sokal comme une mascarade, une farce, destinée à mettre en scène le basculement de pouvoir : les Juifs jugés devant le tribunal présidé par Allemands et Ukrainiens. Cette mise en scène fut peut-être choisie par les nouveaux leaders ukrainiens de la ville, mais même si elle demeurait assez rare, elle devait s'ajouter à la liste des différentes scénographies qui allaient se jouer dans d'autres localités de Galicie orientale, comme les Juifs de Tourka forcés d'enterrer la statue de Staline[657].

Un autre lieu de rassemblement fut utilisé durant ces jours d'opération : la place du marché à bestiaux, connue à Sokal sous le terme polonais de *Targowica*. Située à la sortie nord de la ville, elle était plus vaste et plus facile d'accès pour accueillir le bétail et les chariots que *Nowy Rynek* (Figure 63). On y achetait des chevaux, des vaches, des cochons[658]. Ce jour-là, au lieu de choisir les bêtes, on sélectionnait les Juifs. D'après Moses Brüh et Moshe Maltz, cette rafle massive se déroula le 30 juin.

> « Des Ukrainiens, qui détestaient passionnément les Juifs, pouvait sentir l'opportunité du sang et du pillage. Le 30 juin 1941, la milice ukrainienne entra brutalement dans les maisons juives, sortant tout le monde dehors, jeunes et vieux. Ils ont été chassés avec force vers la place du marché, où 400 d'entre eux furent « sélectionnés », principalement les plus éduqués, ainsi que les commerçants, les ouvriers et les jeunes hommes costauds. Les assassins SS les conduisirent hors de la ville, près de la grande briqueterie, et les fusillèrent[659] », se souvient Moshe Maltz.

Moses Brüh fit partie des Juifs rassemblés sur la place du marché aux bestiaux :

> « Mais ce succès n'a pas suffi à l'assassin Tcharneski, et le 30 juin 1941 les policiers ukrainiens ont rassemblé tous les hommes juifs sur la place du marché aux bestiaux de la ville de Sokal, où on ne leur a fourni que des coups et aucune explication. J'ai moi aussi été conduit là-bas et j'ai rejoint le rassemblement de tous les Juifs de la ville de 15 à 60 ans. Là j'ai appris qu'on devait être présents en vue de la délivrance de documents de travail, et celui qui ne viendrait pas serait fusillé. Il y avait environ 800 Juifs présents, et 3 officiers SS et 10 policiers ukrainiens surveillaient le groupe. Tcharneski répartissait lui-même en différentes catégories les travailleurs juifs à voix haute. La population chrétienne était autour de nous et se moquait de nous. Les Allemands faisaient circuler

[657] Y.M. Zeifert, « Stories of the Great Misfortune » (trad. Jerrold Landau), dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.231.
[658] Témoignage de Samuel Maltz, le 18.3.1997 à Elizabeth, VHA #27706.
[659] Moshe Maltz, « Pages about Pain and Death of the Jewish Settlement in Sokal », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968, p.277sqq.

> leurs appareils photo. Ils ont choisi les Juifs religieux avec des barbes et des papillotes et les ont fait poser à genoux, assis, dans n'importe quelle position. Enfin Tcharneski a choisi en compagnie de l'universitaire Karawan deux groupes qui ont été séparés. Un seul regard du « Taksator » [« l'expert », « l'estimateur » en polonais, *ndlr*] Tcharneski suffisait pour aller dans l'un ou l'autre groupe. Aucun de nous ne savait quelle attribution était meilleure que l'autre. Soudain les officiers SS ont crié à un groupe : « Allez, déguerpissez ! » et nous avons été chassés, tandis que le second groupe a été encerclé par les Ukrainiens et rigoureusement gardé[660]. »

Cette rafle toucha tous les Juifs, de l'adolescent à l'homme âgé d'une soixantaine d'années. Les bourreaux firent circuler la rumeur d'une sélection pour le travail, comme le rapporte Moses Brüh, ainsi que Paulina Schochet, qui entendit parler d'un enregistrement pour le travail de tous les hommes juifs à partir de 14 ans. Cette une ruse se répéta largement par la suite dans le processus de rassemblement des victimes de la Shoah.

L'action de Tcharneski est également décrite dans le témoignage de Jakob Bard, autre habitant juif de Sokal :

> « Il a appelé au rassemblement de tous les hommes juifs âgés de 14 à 60 ans se trouvant dans la vile de Sokal sur la place appelée *Targowica*. Là, il a sélectionné personnellement environ 400 hommes de l'intelligentsia, qui ont été assassinés la nuit même en bordure de Sokal. Durant cette sélection, il exprimait son opinion à voix haute, et il a fusillé deux Juifs sur place qui n'étaient pas obéissants[661]. »

Tcharneski apparaît dans la plupart des témoignages comme le chef d'orchestre de cette sélection, décidant de qui allait mourir[662]. Si le SK4a lui donna des consignes, il est probable qu'elles étaient d'ordre général – le nombre par exemple – car l'attitude de Tcharneski porte à penser qu'il choisissait seul avec son acolyte Karawan. L'enquête de la Commission militaire de l'Armée rouge pointe aussi du doigt le rôle funeste de Tcharneski et nous apprend que parmi ses victimes se trouvaient « les professeurs Hefter et Honig, Zaltsman, l'avocat Zak, les agronomes Katzman et Ravin-Rokakh Abram, dont le père réside en Amérique[663]. » Il y eut également David Bik, frère de Pepe Rotenberg[664].Tcharneski, Ripeski et Karawan, nouveaux

[660] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[661] Témoignage de Jakob Bard le 1.8.1946 à Linz, YVA M.9/566.
[662] Témoignage de Samuel Maltz, le 18.3.1997 à Elizabeth, VHA #27706.
[663] Acte non daté (dans le dossier, l'acte suit les résultats de l'expertise médico-légale effectuée du 26.7. au 9.8.1941) établi par la Commission militaire de l'Armée rouge à Sokal, TsAMO 236-2675-134, p.309.
[664] Pepe Rotenberg, « Koret khii hakhibech hagermani », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968, p.342.

maîtres de Sokal, faisaient partie de l'intelligentsia ukrainienne. Ils condamnèrent leurs équivalents juifs ou communistes, ou jugés comme tels. En plus des professions intellectuelles, ils s'en prirent aux jeunes hommes forts, aux ouvriers, pouvant opposer une résistance physique. Les commerçants furent également pris pour cibles. Cette mesure est à mettre en parallèle avec la vague de pillages des boutiques juives, relatée dans le témoignage de Moshe Maltz :

> « Des gangs de fermiers ukrainiens sont arrivés en ville, ont confisqué les boutiques appartenant à des Juifs et sont devenus de fidèles serviteurs du régime nazi. Insultes, malédictions, incidents antijuifs étaient un phénomène quotidien. Les vitrines des magasins volés aux Juifs ont été remplies d'objets anti-juifs, dont des représentations d'Hitler et de ses complices. Les habitants ukrainiens ont ordonné aux Juifs d'agir comme leur servants[665]. »

Tcharneski avait été le directeur commercial de la Coopérative ukrainienne. L'une des missions de cette organisation consistait à soustraire une partie du commerce se trouvant aux mains des Juifs, au profit de la population ukrainienne[666]. Là encore, la vengeance personnelle et sociale semblait animer le nouveau chef de la milice. La sélection sur la place du marché à bestiaux fut nettement perçue par les Juifs comme un déchaînement de la population ukrainienne contre eux. Des habitants non-juifs se pressèrent autour de la place, « la population chrétienne » d'après Moses Brüh. Cet adjectif n'est pas utilisé au hasard, et doit être mis en perspective avec l'humiliation subie par « les Juifs religieux avec des barbes et des papillotes[667]. » Les Allemands les firent prendre toute sorte de poses et les photographièrent. On s'en prenait aux pratiquants de la religion juive, à ceux qui avaient l'apparence de Juifs religieux. Sans être plus précis sur les circonstances, Johann Heyer, du SK4a, aperçut un de ses collègues couper la longue barbe de trois juifs âgés avec des ciseaux[668]. Une série d'humiliations avait eu lieu dans les rues de la ville, vraisemblablement durant la vague d'arrestation des jeunes Juifs. Mis à nus et passés à tabac, plusieurs Juifs moururent sous les coups des Allemands et des Ukrainiens, au milieu des rues[669]. Si l'on ajoute les pillages, abordés par Moshe Maltz dans son témoignage, tous les éléments sont réunis pour qualifier les événements à Sokal de pogrom.

---

[665] Moshe Maltz, « Pages about Pain and Death of the Jewish Settlement in Sokal », dans A. Chomel (dir.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968, p.277sqq.
[666] Evguen Stefanuchyn, *Rozvytok togrivli i promyslou v Sokali i poviti mij dvoma svitovymy viynamy*, Nadboujanchtchyna vol. 3, New York/Paris/Sydney/Toronto, 1994, p.264-273. http://www.sokal.lviv.ua/history-ye_stefanyshyn.html (Consultation du 13.7.2021).
[667] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[668] Déposition de Johann Heyer, le 3.12.1963 à Francfort-sur-le-Main, BArch B162-19215, p.1796.
[669] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.

Les récits des survivants juifs comme des anciens membres du Sonderkommando 4a montrent le décalage entre le rapport lapidaire des événements formulé dans l'EM UdSSR Nr.24 et leur déroulement réel. On n'était loin de l'arrestation et de la sélection d'individus dangereux, agents du NKVD ou francs-tireurs : les victimes juives choisies étaient des membres de l'intelligentsia, des Juifs religieux, des jeunes hommes, des commerçants, des ouvriers. La sélection avait été visiblement déléguée aux nouveaux hommes forts de l'administration locale, point souligné dans l'EM UdSSR Nr.24.

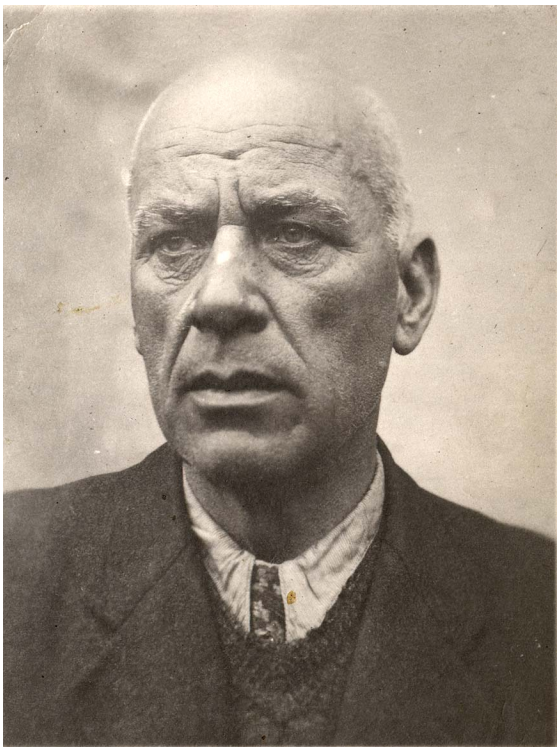


Figure 65 – Vassil Tcharneski. YVA 4463/13.

d) Une méthode d'exécution bien rôdée

Il est complexe de distinguer les exécutions menées par le SK4a à Sokal, dans la mesure où elles se déroulèrent sur un laps de temps très court – deux-trois jours.

Le procédé mis en place par le SK4a à Sokal pour la fusillade de 400 Juifs fut rapide et organisé. La première fusillade massive – indiquée par l'EM UdSSR Nr.24 le 29 juin 1941 – eut lieu dès le lendemain de l'arrivée du SK4a à Sokal. Autrement dit, en l'espace de 24h, le commando avait procédé à des arrestations, réclamé un lieu et ordonné le creusement des fosses, organisé

en amont l'acheminement des victimes et toute la logistique autour du fonctionnement habituel – trouver un hébergement dans cette ville où la halte n'avait pas été prévue, se coordonner avec l'armée pour la nourriture, etc.

Les fusillades assurées par le SK4a se déroulèrent sur le territoire de la briqueterie à l'est de la ville, à environ 2-3km du centre-ville. Des fosses d'argile se trouvaient aux environs de la briqueterie. Des tranchées antichars[670] avaient été creusées sur ordre des autorités soviétiques, éléments de leur stratégie de défense, venant compléter la ligne fortifiée de bunkers. Il est probable que ces tranchées nécessitèrent des modifications en vue des exécutions. Wilhelm Rippert, un Gefreiter de la 3. Kompanie de pionniers du Brücken-Bau-Bat. 699 – une unité de génie militaire assurant la construction d'un pont sur le Bug – s'approcha du site le dimanche 29 juin 1941. Il profitait de son jour de congé pour visiter avec des camarades la ligne de bunkers à l'est de Sokal. Sur le chemin du retour, ils perçurent de l'agitation autour d'une briqueterie :

> « Nous nous sommes approchés, curieux de voir ce qui se passait. Nous avons vu qu'une fosse était creusée par des civils. Ces civils étaient surveillés par des hommes de la Wehrmacht sous la direction d'un *Leutnant*. Ces civils qui devaient creuser la fosse étaient des Juifs. Il y avait peut-être 10-15 hommes, qui étaient pressés par les soldats. La fosse mesurait 5x5m et était d'une profondeur d'environ 2 1/2m. Nous avons demandé ce qui se passait. Les soldats nous ont dit que des fusillades auraient lieu le soir. Les Juifs aussi qui creusaient la fosse seraient fusillés[671]. »

D'autres hommes, en uniforme, creusaient également. Ils portaient « le même uniforme que le commando de fusillade[672]», d'après Hermann Kessler, un autre témoin du Brücken-Bau-Tat. 699. Les jeunes Juifs creusant la fosse pourraient être ceux qui furent raflés puis emmenés dans le bâtiment du séminaire, puis de la briqueterie. Il semblerait qu'une partie des victimes passa une nuit ou deux dans l'une des remises de la briqueterie, tandis que d'autres furent acheminés directement du centre-ville : les jeunes étudiants juifs arrêtés en amont furent peut-être réquisitionnés pour creuser la fosse et gardés dans la remise de la briqueterie. Comme la fusillade des 400 Juifs eut lieu sur deux jours, il est également probable qu'une partie des victimes passa la nuit dans la remise avant d'être fusillée le lendemain. Cela concorde avec les

[670] Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.6.
[671] Déposition de Wilhelm Rippert, le 12.1.1968 à Francfort-sur-le-Main, BArch B162-5670, p.30.
[672] Déposition d'Hermann Kessler, le 23.1.1968 à Francfort-sur-le-Main, BArch B162-5670, p.34.

déclarations des soldats à Wilhelm Rippert, annonçant que les exécutions commenceraient le soir.

La Wehrmacht, qui avait demandé l'appui du SK4a « pour élargir le cercle des interrogatoires », demeurait active dans le processus d'élimination de personnes suspectes. Un Leutnant de la Wehrmacht supervisa le creusement de la fosse. Des soldats surveillèrent la briqueterie durant la fusillade[673], et même une vingtaine d'entre eux participèrent à l'une des fusillades de Juifs[674]. Un des anciens camarades d'unité de Wilhelm Rippert, Willi Spang, affirme même que ce dernier avait dû combler la fosse, à la demande du Leutnant[675]. La mobilisation de l'armée allemande présente sur place, à tous les stades du processus de tuerie, fut certainement déterminante pour la rapidité d'exécution.

De retour de la briqueterie, Wilhelm Rippert croisa un groupe devant de Sokal et se dirigeant vers l'est :

> « En nous approchant nous avons vu que c'étaient des Juifs et sans doute quelques civils russes. On disait qu'il y avait aussi des fonctionnaires communistes. J'ai pu distinguer une dizaine de femmes jeunes et âgées. Je n'ai pas vu d'enfants. Il devait y avoir environ 130 personnes au total dans ce convoi. Les gens chantaient et priaient. Une fois le convoi passé devant nous, nous avons fait demi-tour, poussés par la curiosité de voir ce qui se passait. Le convoi était surveillé[676]. »

Un autre soldat allemand, Willi Spang, de la même compagnie de pionniers de Wilhelm Rippert, alors âgé de 38 ans, comparut le 12.1.1968 comme témoin lors de l'enquête du parquet de Darmstadt menée contre Kuno Callsen et d'autres membres du SK4a pour meurtre durant leurs opérations à l'Est. Il livre alors une description très précise du déroulé d'une fusillade à Sokal à laquelle il assista, fin juin 1941 :

> « On atteignait la briqueterie quand on prenait la route de sortie vers l'ouest [*sic*] puis qu'on tournait à gauche. La briqueterie se trouvaient à environ 60-70, peut-être 80m de la route. Quand on prenait la route en direction de la briqueterie, on arrivait d'abord sur un terrain vierge. Là étaient garés des camions de l'unité qui assuraient la fusillade, il y avait les Juifs qui avaient été amenés avec ces camions. Cela se voyait, les Juifs étaient très agités. Ils avaient l'air désespérés, on entendait des tirs à une vingtaine de mètres

[673] Déposition de Franz Halle, le 16.7.1965 à Darmstadt, BArch B162-5654, p.3421.
[674] Déposition d'Heinrich Huhn, le 13.09.1962 à Goslar, BArch B162-5644, p.728.
[675] Déposition de Willi Spang, le 12.1.1968 à Ludwigsburg, BArch B162-5670, p.3.
[676] Déposition de Wilhelm Rippert, le 12.1.1968 à Francfort-sur-le-Main, BArch B162-5670, p.30.

depuis le lieu de rassemblement. Il n'y avait pas que des hommes juifs, il y avait aussi des femmes et des adolescents. Je n'oublierai jamais comment une jeune fille aux cheveux très noirs, qui était très corpulente, s'empoignait si fort ses longs cheveux qu'elle se les arrachait. Son poing fermé était plein de cheveux. Cette fille a été fusillée, 10 minutes après peut-être. Quand je suis arrivé à l'endroit où étaient les Juifs, l'exécution avait déjà cours. Il y avait encore 120 Juifs là, peut-être seulement 100. Les Juifs étaient par groupes de 4-5 personnes, non, 'groupes' est incorrect, ils se tenaient en rangs, ils étaient encerclés par une compagnie de gardes [*Wachmannschaft*]. J'ai ensuite vu comment ces Juifs, par 5-10 à chaque fois, étaient emmenés jusqu'à la fosse sur le site de fusillade à 20m environ, à travers un corridor. Ils devaient courir, un des gardes disait « *Ab* ! » Le garde faisait un signe de la main. Les Juifs devaient se placer en diagonale au bord de la fosse. Un officier se tenait debout sur un mur composé de la terre creusée. Cet officier avait une mitraillette. Il donnait l'ordre de tirer au commando d'exécution, qui avait pris place derrière les Juifs : « Feu à volonté ! » Les tireurs ont tiré avec des carabines 98 sur les victimes debout. Ces dernières tombaient soit dans la fosse, soit autour. Certains étaient blessés mortellement, d'autres non. L'officier qui était debout en haut, cria après l'exécution : « Cessez le feu, jetez les corps ! » C'était un spectacle horrible. Je me souviens très bien qu'un des tireurs a flanché. Il a dit à l'officier : « Je ne peux plus, je ne me sens pas bien. » L'officier a crié : « Rompez, poltron, suivant ! » Celui qui se sentait mal était un homme plus âgé, il a pris son casque et est parti blême. Il avait le visage en sueur[677]. »

Cette déposition nous livre plusieurs éléments qui concordent avec certaines dépositions de tireurs du SK4a et de survivants juifs.

Tout d'abord, ce récit dévoile une organisation d'exécution massive bien rôdée, en dépit du fait qu'elle soit la toute première du commando. Des camions avaient servi à convoyer les victimes. Puis elles attendaient en rangs, à une vingtaine de mètres du site d'exécution, lui-même encerclé par des soldats. Les victimes étaient positionnées par groupes successifs, au bord de la fosse. Un officier pilotait le commando d'exécution, orchestrant la cadence des fusillades. A Sokal, le SK4a avait arrangé en l'espace de 24h toutes les étapes d'une exécution massive : arrestation, rassemblement, acheminement, fusillades des victimes au bord d'une fosse, avec, en parallèle, l'aménagement du site d'exécution même. Ce schéma se reproduisit des centaines de fois sur

[677] Déposition de Willi Spang, le 12.1.1968 à Ludwigsburg, BArch B162-5670, p.3.

les territoires soviétiques occupés, avec comme seul changement significatif : le déshabillage des victimes, qui n'interviendrait que progressivement à partir du mois d'août 1941, pour se généraliser dans l'ensemble de la zone occupée. Qu'une fusillade non prévue – le SK4a devait se rendre à Loutsk – de telle ampleur – 400 victimes – si rapide – 2 jours – et par des hommes inexpérimentés – dans le sens où il s'agit de leur première exécution en tant que tireurs – soit à ce point organisée et rythmée indique que le processus des fusillades fut pensé en amont. Il semblerait également que l'entente et la répartition des tâches entre les trois instances (Wehrmacht, SK4a, administration ukrainienne locale) fonctionnèrent bien. Des représentants des trois nouveaux pouvoirs se retrouvèrent d'ailleurs sur le site de la fusillade. Wilhelm Rippert aperçut « un grand nombre d'officiers SS gradés ainsi que des civils » debout « sur les tas de terre creusée[678]. » D'autres témoignages laissent entendre que des Ukrainiens assistèrent aux exécutions[679].

A Gargždai, quelques jours auparavant – le 24 juin, à plus de 820km de Sokal, l'exécution des 200 Juifs s'était déroulée selon les mêmes étapes : les Juifs avaient été parqués dans une grange, puis sortis par groupes et fusillés au bord d'une fosse par la police de Tilsit. On peut remonter à la fusillade des quelque 500 Juifs – hommes, femmes et enfants – d'Ostrów Mazowiecka : les étapes (arrestation, rassemblement, acheminement, fusillade au bord d'une fosse) étaient déjà présentes. L'expérience de la guerre en Pologne avait été bénéfique : dès les premiers jours de l'Opération Barbarossa, la police de Tilsit comme le SK4a appliquaient une méthode déjà éprouvée et approuvée.

D'autre part, ce témoignage atteste de la présence de femmes et d'adolescents parmi les victimes. L'annonce du rassemblement sur la place du marché aux bestiaux précisait que tous les hommes étaient concernés à partir de 14-15 ans. Nous avons vu dans des récits précédents que des femmes et des adolescents avaient été arrêtés, nous avons ici la confirmation qu'ils comptèrent parmi les victimes des exécutions. Viktor Trill, un des tireurs du SK4a engagé dans les exécutions de Sokal, se souvient lui aussi de femmes dans les rangs des condamnés :

> « J'ai entendu, et je m'en souviens très bien, comment une jeune femme a appelé en russe « Monsieur, pourquoi ». C'était je ne sais quelle cheffe, laissée en arrière par les Russes. C'étaient en tout cas des gens qualifiés, qui devaient nous tirer dans le dos. Je

[678] Déposition de Wilhelm Rippert, le 12.1.1968 à Francfort-sur-le-Main, BArch B162-5670, p.30.
[679] Témoignage de Paulina Schochet [date et lieu non indiqués, mais document très probablement produit entre 1945 et 1948 en Bavière], YVA M.1.E/940.

crois que, en dehors de cette femme, d'autres femmes ont été fusillées, mais je suis à 100% sûr que pour cette femme[680]. »

Une jeune fille âgée de 16 ans, peut-être non juive, fit partie des victimes du SK4a à Sokal[681]. Georg Pfarrkircherr, également tireur, se rappelle une femme, assez âgée[682], voire même de deux femmes[683]. D'autres encore mentionnent la présence d'une femme[684]. Si l'on met ces témoignages en perspective avec ceux concernant les rafles et la colonne emmenée sur le site de la briqueterie, on peut affirmer que des femmes et des adolescents furent massacrés par le SK4a, dès leurs premières exécutions, dans les premiers jours de la guerre. Le déroulement des arrestations montre que certains, comme Kurt Werner, embarquèrent l'ensemble des occupants d'un foyer, sans distinction d'âge ou de sexe. Il y avait des femmes, des adolescents et des personnes âgées parmi les victimes. Pour Willi Spang, il n'y avait pas de doute : « C'étaient des Juifs, ça se voyait. Je me souviens que les Juifs les plus âgés, vêtus de caftan, essayaient de consoler les plus jeunes, en les entourant dans leur caftan et en les serrant dans leurs bras[685]. »

Ainsi, la première fusillade massive du SK4a concerna des membres de l'intelligentsia juive (la TchGK dresse la liste suivante : « membres du parti, komsomols, professeurs, instituteurs, avocats[686] », sans spécifier cependant leur nationalité juive), une adolescente cheffe des komsomols, des Juifs d'apparence religieuse, des femmes aussi bien jeunes qu'âgées… Si les hommes juifs étaient vraisemblablement majoritaires parmi les victimes du SK4a à Sokal, être une femme n'était pas une garantie pour être épargnée. Comme lors du massacre de Juifs par des soldats de la Wehrmacht à Tartakov, les femmes juives ne bénéficiaient pas d'une clémence particulière à Sokal. L'ordre de rassemblement ciblait les hommes juifs entre 14-15 et 60 ans, néanmoins les faits montrent que les hommes juifs étaient la cible mais pas la limite.

Dès leur première exécution massive – il y eut une fusillade de 16 personnes le 28 juin – les hommes du SK4a assassinèrent 400 Juifs, hommes, des femmes et des adolescents, dès le lendemain de leur arrivée en territoire ennemi. Les préparatifs se déroulèrent très rapidement, avec l'appui des Ukrainiens locaux et de la Wehrmacht. Les hommes du SK4a connurent soudainement leur première expérience de tueurs.

---

[680] Déposition de Viktor Trill, le 16.1.0.1967 à Darmstadt, BArch B162-19216, p.106.
[681] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien*…, p.71.
[682] Déposition de Georg Pfarrkircher, le 4.4.1962 à Augsburg, BArch B162-19207, p.53sqq.
[683] Déposition de Georg Pfarrkircher, le 10.10.1967 [lieu non indiqué], BArch B162-19207, p.93.
[684] Déposition de Richard Kerl, le 2.12.1965 à Darmstadt, BArch B162-5658, p.282sqq. Dieter Pohl mentionne la fusillade d'une jeune fille de 16 ans, chef des komsomols : Dieter Pohl, *Nationalsozialistische*… p.71
[685] Déposition de Willi Spang, le 12.1.1968 à Ludwigsburg, BArch B162-5670, p.3.
[686] Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.6.

e) Tout le monde participe : devenir tireur

Comment les hommes du SK4a vécurent-ils leur première expérience en tant que tueurs ? A défaut de lettres de l'époque ou de journaux intimes, seules les dépositions de certains d'entre eux après la guerre, dans le cadre d'une enquête judiciaire, peuvent nous éclairer, avec toutes les limites qu'elles comportent en matière de falsification des faits, en particulier quand on touche à l'implication personnelle. La lecture des événements décrits par d'autres témoins peut aussi permettre d'avancer certaines hypothèses. Cette première fusillade massive de 400 Juifs, dont des femmes de tous âges, des adolescents, pose la question des mécanismes individuels et sociaux, intimes et militaires qui furent en jeu.

L'exécution de Sokal présente une particularité, dont on ignore si elle fut aussi en vigueur dans les autres commandos des Einsatzgruppen : Blobel exigea que l'ensemble des hommes du commando participent à l'exécution en tant que tireurs. L'un des secrétaires, Ernst Consée, se souvient que « Blobel portait une attention particulière à ce que tous les membres du commando, jusqu'au dernier secrétaire ou fonctionnaire administratif, prennent part aux exécutions. Je me souviens qu'il réclamait au bureau les noms de ceux qui n'avaient pas encore participé à une exécution. C'était à Jitomir[687]. » Friedrich Puschmann parle d'un « roulement » pour les tireurs : les fonctionnaires d'interrogatoire, puis les chauffeurs, etc. « L'ensemble de l'unité était là. Ceux qui ne tiraient pas devaient au moins être présents[688]. » Les tireurs décrivirent un même procédé : les victimes étaient alignées par groupes de 6-8 le long de la fosse. Le commando d'exécution était composé de deux rangées de tireurs : une rangée à genoux, l'autre debout. Tous étaient armés de carabine. Il y avait deux tireurs pour chaque victime : l'un visait le cœur, l'autre la tête[689]. Reitlinger avance que von Reichenau aurait donné des instructions à Blobel pour la conduite des fusillades : deux tireurs pour une victime, par groupes de 5 victimes[690]. Les dépositions de Julius Bauer[691], Franz Halle[692], Friedrich

[687] Déposition d'Ernst Consée le 28.2.1962 à Hildesheim, BArch B162-5642, p.471.
[688] Déposition de Friedrich Puschman le 30.1.1963 à Viernheim, BArch B162-5644, p.870.
[689] Déposition de Friedrich Puschman le 30.1.1963 à Viernheim, BArch B162-5644, p.870.
[690] Rapport de clôture concernant les exécutions du Sonderkommando 4a de l'Einsatzgruppe C et des unités engagées avec le commando durant la campagne de Russie du 22.6.1941 à l'été 1943, le 30.12.1964 à Ludwigsburg, BArch B162-195, p.142.
[691] Déposition de Julius Bauer, le 29.1.1962 à Nuremberg, BArch B162-5642, p.402.
[692] Déposition de Franz Halle, le 2.3.1962 à Göttingen, BArch B162-5642, p.478.

Puschmann[693], décrivent des exécutions militaires, à la manière d'un peloton d'exécution. Julius Bauer, le chauffeur personnel de Blobel, tira pendant une demi-heure[694].

Pourquoi faire participer tous les hommes ? S'agissait-il de renforcer la cohésion du groupe, de leur faire vivre une expérience commune ? On inverserait ainsi la thèse de Browning : la participation à la fusillade des Juifs tisserait des liens entre les hommes, renforceraient leur dynamique collective, et les placeraient sur un pied d'égalité. Ces hommes passèrent 3-4 semaines dans les environs de Pretzsch, mais les commandos ne furent constitués qu'à la dernière minute.

Les exécutions de Sokal pouvaient être l'occasion pour Blobel de tester ses hommes. Il allait devoir composer des commandos. La place de Blobel était dans l'état-major, pilotant de loin les petits commandos rayonnant dans une zone donnée. Il ne pouvait se trouver sur tous les terrains, et devait sélectionner les hommes en fonction de leurs compétences et leur autonomie. Les commandos ne disposaient pas d'ailleurs d'assez d'hommes pour mener des opérations d'envergure si seuls les Waffen-SS étaient sollicités comme tireurs ou affectés au barrage. Tous les hommes devaient pouvoir être polyvalents et employés aux diverses étapes d'une exécution.

Blobel s'est exprimé à Nuremberg sur le cas de Sokal :

> « Q : Vous pensez qu'ils étaient facilement résignés à ce qui les attendait ?
> R : Oui, c'était le cas. C'était le cas avec ces gens-là. La vie humaine n'avait pas la même valeur que pour nous. Ils n'y tenaient pas tant que ça. Ils ne connaissaient pas leur propre valeur humaine.
> Q : En d'autres termes, ils allaient à la mort plutôt contents ?
> R : Je ne dirais pas qu'ils étaient contents. Ils savaient ce qui allait leur arriver. Bien sûr, on leur avait dit ce qu'il allait se passer pour eux, et ils se résignaient à leur destin, et c'est une chose étrange concernant ces gens de l'Est.
> Q : Et cela a rendu la tâche plus facile, le fait qu'ils ne résistent pas ?
> R : A chaque fois les gardes ne rencontraient jamais de résistance, ou, du moins, pas à Sokal. Tout s'est déroulé très calmement. Cela a pris du temps, bien sûr, et je dois dire que nos hommes qui ont pris part à ces exécutions souffraient plus d'épuisement nerveux que ceux qui devaient être fusillés.

[693] Déposition de Friedrich Puschman le 30.1.1963 à Viernheim, BArch B162-5644, p.870.
[694] Déposition de Julius Bauer, le 29.1.1962 à Nuremberg, BArch B162-5642, p.402.

Q : En somme, votre pitié allait plus vers les hommes qui devaient tirer que pour les victimes ?

R : Il fallait prendre soin de nos hommes. (…)

Q : Et vous étiez désolé pour eux ?

R : Oui. Ces gens ont traversé beaucoup de choses, psychologiquement[695]. »

Dans les propos de Blobel les tueurs devenaient des victimes. Les victimes obligeaient les Allemands à se comporter en bourreaux : c'étaient eux qui étaient à plaindre. En dehors du cadre du tribunal de Nuremberg dans lequel Blobel s'exprime, ce leitmotiv revint inlassablement dans la conception nazie de la guerre à l'Est : le Reich menait une guerre défensive contre les agressions permanentes du judéo-bolchevisme. C'est l'éternel discours du Juif responsable de la guerre, ôtant à Blobel et à ses hommes tout sentiment non seulement de responsabilité (ce sont les Juifs qui sont coupables) mais toute empathie. Hitler avait offert à ses soldats sur un plateau d'argent des exactions et des déchaînements de violence envers la population civile – et en particulier les Juifs – sans responsabilité, ainsi que les arguments de défense dont ils se servirent allègrement pour expliquer leurs actions.

Friedrich Puschmann, Allemand des Sudètes, ancien membre de la police criminelle tchèque intégré dans la Kripo du Reich, décrit de manière clinique sa première participation à une fusillade lors de sa déposition du 30 janvier 1963 :

> « Cette première exécution a duré environ 2h. Aucun n'incident n'était à signalé, cela s'est même plutôt bien passé. Les Juifs s'étaient résignés à leur destin. (…) Il y avait à chaque fois un groupe de prêt pour la fusillade. Ce groupe n'avait pas d'autre choix que de regarder leurs prédécesseurs être fusillés. Ceux qui étaient dans la briqueterie ne pouvaient pas voir le site d'exécution[696]. »

L'acceptabilité du sort par les victimes renforçait l'idée de victimes coupables. Les fusillades de Sokal ne se déroulèrent pourtant pas dans le calme décrit par Blobel et Puschmann. Les victimes pleuraient, hurlaient, l'officier – sans doute Blobel ou Häfner qui le remplaça[697] – criait depuis son poste, les carabines tiraient… Etre tireur impliquait d'être au plus près du meurtre, d'entendre les cris de terreur, les supplications, de voir les victimes. Heinrich Huhn, l'ordonnance du commando, mentionne l'épisode d'un tireur qui flanche : un morceau de

[695] Interrogatoire de Paul Blobel, Trials of war criminals before the Nuernberg Military Tribunal under control council law n°10, Vol. IV, Nuremberg, octobre 1946 – avril 1949, US Governement Printing Office, Washington, D.C., p.490-491.
[696] Déposition de Friedrich Puschman le 30.1.1963 à Viernheim, BArch B162-5644, p.870.
[697] Déposition de Julius Bauer, le 29.1.1962 à Nuremberg, BArch B162-5642, p.402.

cervelle d'une victime lui était arrivé en plein visage, et Huhn dût lui trouver un remplaçant parmi les hommes assurant le verrouillage des lieux[698]. Willi Spang assure que des victimes tombèrent seulement blessées dans la fosse. Le gardien de la briqueterie, probablement un local, rapporta que la nuit suivant l'exécution avait été « effroyable car il entendait les voix de ceux qui mouraient[699]. » Paulina Schochet eut vent du sort subi par ses camarades de classe : « D'après les dires des Ukrainiens, ils ont subi une mort affreuse[700]. » L'acte de la TchGK signale que les victimes furent torturées et frappées avant d'être exécutées, et que le sang remontait à la surface après le comblement de la fosse[701]. On était loin de « l'exécution dans les règles » (« *standrechtliche Execution* ») décrite par l'un des tireurs[702] mais davantage d'un massacre sanglant.

Le décalage entre la description de la tuerie par les tireurs et par les autres spectateurs souligne la difficulté à travailler à partir des seules dépositions de ces anciens membres du SK4a. Les tueurs insistent tous sur le fait que Blobel ne leur avait guère laissé le choix. Cette ligne de défense ne semble pas totalement inexacte. En revanche, ils n'exprimèrent pas d'émotions ou de remords lors de leurs déclarations. Julius Bauer mentionna, sans grande conviction visiblement car il n'insiste guère dessus, que les victimes étaient probablement des francs-tireurs. Tous s'accordent pour désigner les victimes comme étant majoritairement juives, et aucun ne manifesta un quelconque étonnement. A l'exception, peut-être, de Viktor Trill. Comme plusieurs membres du SK4a, il était originaire des Sudètes, avait accueilli l'annexion avec enthousiasme et était convaincu par les thèses nazies. Néanmoins, il fut alerté par la présence d'une jeune fille, criant « Pourquoi, pourquoi ? » Outre le fait qu'elle soit une jeune fille, un autre détail semble l'avoir interpellé : elle s'exprimait en russe. Viktor Trill put interpréter l'usage du russe comme le signe qu'elle n'était pas juive. Il déclare lors de sa déposition : « J'entends encore aujourd'hui les cris de cette jeune fille. A l'époque, cela m'avait beaucoup ébranlé[703]. » Finalement, le nazi convaincu qu'était Viktor Trill fut l'un des seuls à formuler une émotion. Trill fut confronté à un visage ; les autres n'apportèrent que des précisions très vagues concernant les victimes.

[698] Déposition d'Heinrich Huhn, le 16.3.1966 à Darmstadt, BArch B162-5660, p.2.
[699] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7/1563.
[700] Témoignage de Paulina Schochet [date et lieu non indiqués, mais document très probablement produit entre 1945 et 1948 en Bavière], YVA M.1.E/940.
[701] Acte du 7.10.1944 à Sokal, GARF 7021-67-82, p.6.
[702] Déposition de Julius Bauer, le 29.1.1962 à Nuremberg, BArch B162-5642, p.402.
[703] Déposition de Viktor Trill, le 26.05.1965 à Darmstadt, BArch B162-19216, p.3358.

Outre le tireur qui dut être remplacé après avoir reçu un morceau de cervelle sur le visage, aucun indice dans les dépositions des anciens du SK4a va dans le sens d'un refus d'obtempérer ou même d'un dégoût, ou d'une incompréhension. On peut envisager que ces hommes connaissaient la mission qui leur était confiée à l'Est. Ils étaient certes inexpérimentés en matière de fusillade, mais ils étaient visiblement assez polyvalents et autonomes – autonomie qui requiert une anticipation, et donc une connaissance de la mission – pour effectuer à la fois les tâches quotidiennes qui leur sont assignées rigoureusement (paperasse, comptabilité, logistique, récolte d'archives, renseignement, interrogatoires, cuisine, entretien des véhicules, interprétariat) et accomplir des missions extra-ordinaires dans le cadre des fusillades massives, à toutes les étapes du crime (arrestation, rassemblement, surveillance, acheminement, exécution des victimes). En somme, Blobel n'attendait pas seulement de ses hommes une adhésion sans faille à la conception nazie de la guerre contre l'Union soviétique, mais qu'ils soient compétents. A l'Est, cela signifiait qu'ils devaient faire preuve d'une grande capacité d'adaptation, d'anticipation, de réaction, de discernement, rendue obligatoire par leur importante et très rapide mobilité. L'initiative ne venait peut-être pas de Blobel, mais de Rasch : on aurait imposé également une participation de tous les hommes de l'EK5 aux fusillades de Lvov[704].

Faire participer tous les hommes permettait de souder le groupe autour d'une même expérience. La dimension sociale de ces groupes d'intervention, soulignée par Christopher Browning dans son étude du 101ème bataillon de police, revêtait une grande importance. Même si plusieurs hommes se connaissaient déjà pour être issus des mêmes Stapo du Reich, ils n'avaient fait connaissance que quelques semaines – voire jours – auparavant à Pretzsch. Tous les membres du commando partageaient la même responsabilité, de fait plus diffuse, moins lourde, quand elle était partagée. Elle logeait aussi chaque homme à la même enseigne, leur conférant la même importance. Même le cuisinier ou le chauffeur avait un rôle à jouer dans ces commandos. Ce baptême du feu permettait de faire entrer les hommes du SK4a dans la guerre. Il avait un rôle initiatique.

La venue du SK4a à Sokal ne changea rien à l'identité des victimes touchées au préalable par la Wehrmacht dans la zone. En revanche, elle permit d'organiser des rafles de plus grande ampleur et des exécutions à une autre échelle. Ces opérations furent ponctuées d'actes d'humiliation publique (mise à nu des Juifs dans les rues, bastonnades publiques, clichés de Juifs orthodoxes, coupage de barbes, tribunal fantoche, moqueries) visant à la fois à

[704] Déposition d'Hermann Giese, le 20.3.1963 à Mayence, BArch B162-5343, p.497-498.

déshumaniser les Juifs, à marquer le nouveau pouvoir, et à désigner la culpabilité collective des Juifs, culpabilité dont les motifs étaient nombreux et variés selon le cercle dans lequel on se trouvait : francs-tireurs pour la Wehrmacht, agents du bolchevisme pour le SK4a, adversaires socio-professionnels pour les nouveaux maîtres ukrainiens. L'exemple de Sokal et des exécutions qui les précédèrent montre qu'il n'était pas nécessaire de découvrir des cellules du NKVD remplies de cadavres pour que l'armée allemande, les Einsatzgruppen et l'administration ukrainienne locale commettent des violences massives et ciblées contre les Juifs. La thèse de Bogdan Musiał de « brutalisation » de la guerre liée au choc ressenti par les soldats allemands face aux atrocités atteint ses limites. Toutefois, on ne peut négliger la puissance des fantasmes de l'ennemi, du judéo-bolchevisme, venant se superposer à une haine viscérale de l'*Ostjud*.

2. L'Einsatzkommando 6 à Dobromil

Dans l'étude des premiers massacres commis contre les Juifs à la fin juin 1941 en Galicie orientale, Dobromil occupe une place fondamentale, au même titre que Sokal. Tout d'abord, en raison des protagonistes présents sur place : Otto Rasch et l'état-major de l'Einsatzgruppe C, Friedrich Jeckeln le HSSPf Russland-Süd, Kroeger et l'Einsatzkommando 6, Karl von Roques, le Berück (*Befehlshaber des Rückwärtigen Heeresgebietes*, le commandant de la zone d'arrière-front) de l'Heeresgruppe Süd. La position de Dobromil était similaire à celle de Sokal : une bourgade située à proximité de la ligne de démarcation, comptant un peu plus de 5 000 habitants à la veille de la guerre. Sokal comme Dobromil étaient deux points d'entrée de l'armée allemande en territoire soviétique. D'autre part, l'exécution d'environ 200 Juifs à Dobromil le 30 juin 1941 marquait la première exécution de l'Einsatzkommando 6, supervisée par d'importants dignitaires nazis. Le massacre de Dobromil était l'acte inaugural de la mise en place d'une vaste chaîne de fusillades par Rasch, Jeckeln et von Roques, que l'on retrouva par la suite aux commandes de la tuerie de Babi Yar pour les deux premiers, de celle de Kamenets-Podolski pour les deux derniers. Enfin, cette opération de Dobromil fut présentée dans les rapports nazis comme les premières « représailles » consécutives de la découverte de cadavres de victimes du NKVD dans la prison locale.

Le cas de Dobromil est particulièrement complexe car, contrairement à Sokal, il ne dispose que de minces témoignages hors bourreaux. Pour le démêler, il faut naviguer prudemment dans les eaux troubles des enquêtes nazies, des EM UdSSR, des dépositions d'après-guerre d'anciens membres de l'EK6. A cela s'ajoute l'enquête de la TchGK, qui ne manque pas de parti pris : la présence de cadavres dans la prison n'est évidemment pas mentionnée. C'était la première fois que l'armée allemande se retrouvait confronté à la découverte de corps laissés par les Soviétiques en retraite. Un large pan de l'historiographie, mentionnée précédemment, relie découverte des crimes du NKVD et pogroms, ce dernier étant la conséquence du premier. C'était également ainsi que la propagande nazie présenta les événements, dans la Deutsche Wochenschau Nr.566 diffusée le 9 juillet 1941[705].

On comprend ainsi l'enjeu des événements de Dobromil, mais pas seulement pour l'historiographie. En tant que premier lieu de macabres découvertes, il est devenu un symbole politique et identitaire actuellement en Galicie orientale, et en Ukraine en général. Emblème de

[705] *Deutsche Wochenschau Nr.566*, diffusion du 9.7.1941, USHMM RG-60.0267.

l'oppression soviétique sur le sentiment national ukrainien, de la lutte pour l'indépendance ukrainienne. Chaque année, des processions sont organisées avec le clergé, des drapeaux ukrainiens et ceux de l'OUN, rouge et noir[706]. Un site comme sztetl.org du musée Polin de Varsovie se fait lui-même l'écho de rumeurs entourant les crimes commis par les Soviétiques à Dobromil, évoquant par exemple une « crucifixion sur un mur de la chapelle[707]. »

L'étude des divers documents disponibles aboutit à la chronologie suivante :

Date	Événements
27.6	Massacre commis par le NKVD à Dobromil lors de la retraite.
28.6	Capture de Dobromil par la Sicherungsdivision 444.
29.6	Kouchnir, nouveau maire de Dobromil, découvre des cadavres dans la prison du centre-ville. L'AOK 17 rapporte la découverte de 40 Ukrainiens tués par les Soviétiques.
30.6	Le renseignement militaire (Ic) du Befehlshaber der rückwärtigen Heeresgebiet 103 (von Roques) à l'AOK 17 le 30 juin 1941 fait état de 400 Ukrainiens tués par les Soviétiques. Arrivée de l'EK6 à Dobromil. Pogrom en cours, synagogue en flammes. Présence de Rasch et Jeckeln. Arrestation, rassemblement, sélection et fusillade d'environ 200 Juifs.
1.7	Départ de l'EK6 de Dobromil pour Lvov, dans le sillage de l'état-major de l'Einsatzgruppe C. Kouchnir fait déblayer une fosse près de la mine de sel, pleine de cadavres.
5.7	Le journal de guerre de la 1ère division slovaque mentionne 600 cadavres d'Ukrainiens, Polonais, Allemands, dont des femmes et des enfants. Exhumation forcée par des Juifs, accompagnée d'un pogrom.
16.7	L'EM UdSSR Nr24 mentionne 3 sites (prison, puits de mine, fosse commune). Représailles (132 Juifs fusillés) et incendie de la synagogue.

[706] Oleg Tchoupa, « Vladyka Iaroslav pid tchas pomynannia jertv NKVD v ourotchychtchi Salina v Dobromyli : 'Tse mistse – Sviate dli anas ousikh », *Cambirsko-Drogobytska Eparkhiia*, 25.6.2012, http://sde.org.ua/home/archive/item/2139-vladyka-yaroslav-pid-chas-pomynannya-jertv-nkvd-v-urochyshchi-salina.html (consultation du 16.7.2021).
[707] https://sztetl.org.pl/en/towns/d/872-dobromil/96-local-history/69022-local-history (consultation du 16.7.2021).

17.1	Début de l'enquête de l'armée allemande à Dobromil. Interrogatoire de Tourko (*Kreisverwalter*) : 600 cadavres dans une mine, 94 cadavres dans une fosse et 68 cadavres dans la prison. Kouchni : 600 cadavres dans une mine, 94 cadavres dans une fosse et 40 cadavres dans la prison.

a) L'exécution de Juifs à Dobromil : une opération rapide

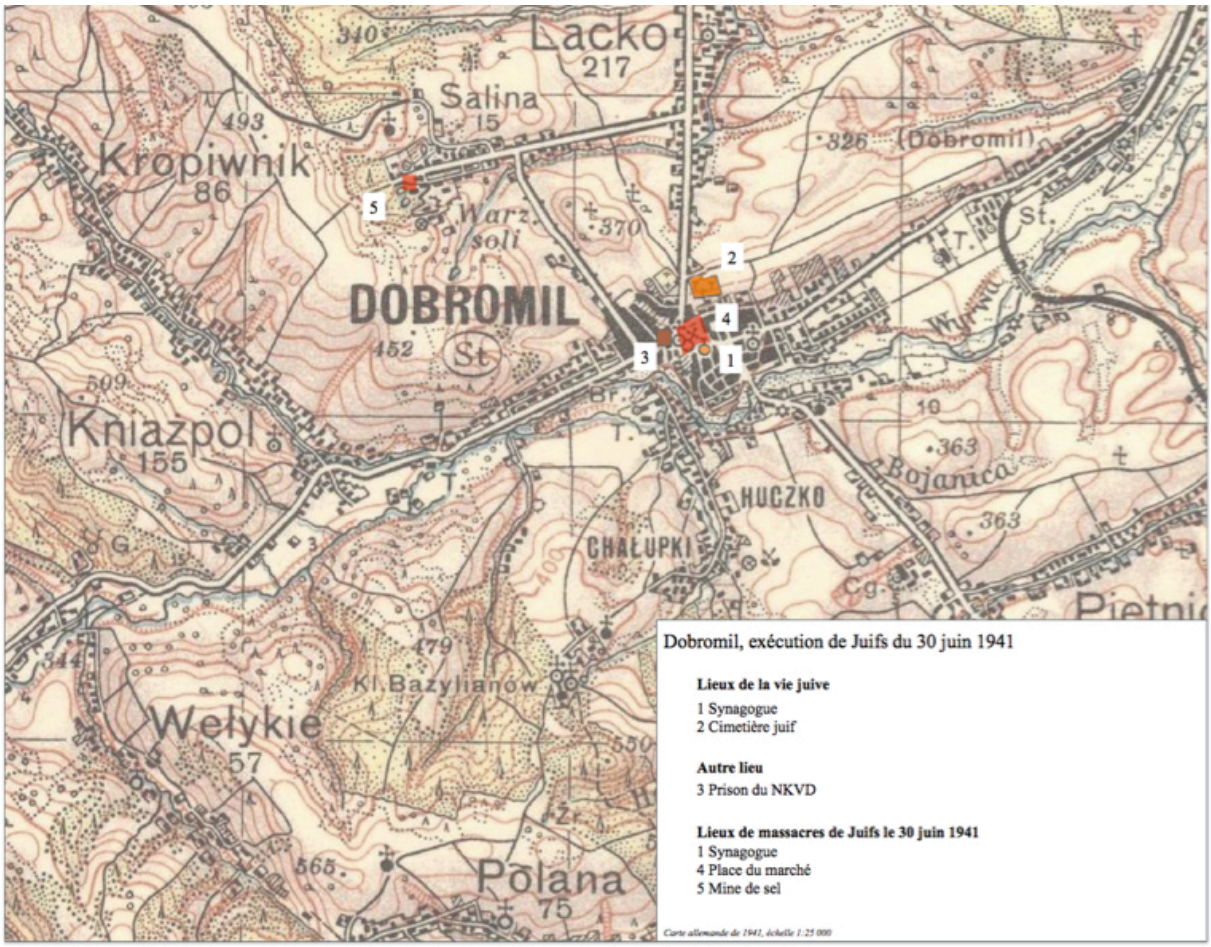


Figure 66 – Carte des lieux de la vie juive avant-guerre et des lieux de massacre des Juifs le 30 juin 1941.

A 200km au sud-ouest de Sokal, l'AOK 17 avançait avec moins de difficultés. Les tueries accomplies contre les Juifs par les troupes allemandes en septembre 1939 dans les environs de Dobromil – à Przemysl par exemple – ou relayées par les nombreux réfugiés de Pologne occidentale laissèrent craindre le pire pour les Juifs de Dobromil. Berish Kremer décida de quitter la ville et de s'enfuir vers l'Est[708]. La Sicherungsdivision 444 captura Dobromil le 28

[708] Berish Kremer, « The Destruction of Dobromil dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.101.

juin 1941 vers midi[709]. Yosef Asher Richter, Israel Berger et son épouse se suicidèrent par pendaison chez eux[710].

La rumeur d'un massacre commis par le NKVD vint rapidement aux oreilles des autorités militaires. Dans un rapport du 30, clôturé le 29 à 22h, l'AOK 17 rapporta la découverte de cadavres d'Ukrainiens : « A Dobromil, 40 Ukrainiens tués ont été découverts[711]. » Le 30 juin, von Roques, « Berück » 103, fit son entrée dans la ville vers 16h sous les acclamations d'une foule de femmes et d'enfants, chargés de fleurs, vêtus de costumes traditionnels colorés. Le nouveau maire, le médecin ukrainien Roman Kouchnir, le gratifia d'un discours officiel dans un bon allemand à l'hôtel de ville, accompagné par un représentant de l'OUN. L'organisation nationaliste avait orchestré ce comité d'accueil[712]. Ce fut sans doute à la suite de cet échange que von Roques envoya le message suivant à l'AOK 17 : « D'après les dires des habitants locaux, l'ennemi a abandonné Dobromil dans la nuit de jeudi à vendredi. Avant la retraite, d'après les dires des habitants locaux, plus de 400 Ukrainiens ont été bestialement massacrés[713]. »

Von Roques ne voyageait pas seul. Il entraînait avec lui Friedrich Jeckeln[714] et son état-major, composé de 50-60 personnes[715]. Dobromil était aussi sur la route de l'état-major de l'Einsatzgruppe C, dirigé par Otto Rasch, se dirigeant vers Lvov. Les trois hommes se retrouvèrent dans la ville. Les premières violences contre les Juifs commencèrent apparemment le 30 juin, quelques heures avant l'arrivée de l'EK6. Etaient-elles liées à ces découvertes macabres ? Dans les cas de Tartakov ou de Sokal, le moindre prétexte était brandi pour diriger des exactions contre la population juive. Toujours est-il que l'incendie de la synagogue éclata

[709] Jolanta Kraemer, Alexander Kruglov, « Dobromil », dans Geoffrey P. Megargee, Martin Dean, Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.500; Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.221.
[710] Ephraim Greidinger, « My Experience in the Nazi Hell », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.108-109.
[711] Compilation de rapports de l'AOK 17, le 30.6.1941 (terminé le 29.6.1941 à 22h), BArch B162-20213, p.996.
[712] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.222-223.
[713] Note du Befehlshaber der rückwärtigen Heeresgebiet 103 à l'AOK 17, le 30.06.1941, BArch B162-20213, p.990.
[714] Information judiciaire du parquet de Kiel contre d'anciens membres de l'état-major de l'HSSPf Russland-Süd, le 28.7.1971 à Kiel, BArch B162-1566, p.2462.
[715] Information judiciaire du parquet de Kiel contre d'anciens membres de l'état-major de l'HSSPf Russland-Süd, le 28.7.1971 à Kiel, BArch B162-1566, p.2458.

avant la venue de Kroeger et de ses hommes. Ephraim Greidinger, survivant juif de la ville, avait, nous l'avons vu, pointé la responsabilité des premiers soldats allemands[716].

Cette action fut menée conjointement avec la population locale, d'après l'EM Nr. 24[717]. Un homme de l'EK6 atteste de cet incendie de la synagogue, qui brûlait déjà à leur arrivée[718]. Les Juifs enfermés dans la synagogue furent choisis de manière fortuite, dans les rues. Au sein de la population ukrainienne, on racontait que les Juifs qui accoururent pour tenter d'éteindre l'incendie furent jetés dans les flammes[719].

L'EK6 arriva à Dobromil sur les coups de 17h[720]. Le commando prenait du retard sur sa feuille de route : il devait se rendre à Lvov en empruntant la route de Sambor, Dobromil ne devait être qu'une étape. Des habitantes interpellèrent le commando :

> « Nous sommes d'abord arrivés à Dobromil. C'était déjà la fin de l'après-midi. Nous nous sommes arrêtés devant la bourgade. Deux jeunes filles sont arrivées, elles nous dont dit que nous devions venir dans la ville. Quelques-uns y sont allés. A leur retour, ils ont dit qu'il y avait beaucoup de cadavres dans les rues, qu'ils avaient été tués [sic][721]. »

Un autre membre du commando se souvient, lui, d'un habitant local se présentant à Kroeger devant Dobromil[722].

Un des hommes partis en éclairage revint en disant : « Mon Dieu, il n'y a plus d'hommes sur place, que des Juifs », mentionnant « un massacre atroce[723]. » Jeckeln attendait Kroeger à l'entrée de Dobromil :

> « Jeckeln, le HSSPF, m'a accueilli à l'entrée de la ville. Il m'a dit que Dr. Rasch se trouvait là aussi, dans un bistro. Jeckeln a ajouté qu'il avait été informé par le bourgmestre du lieu tout juste nommé que les Russes en retraite avaient commis des atrocités dans les dernières heures[724]. »

---

[716] Walter Artzt, « In the Agony of the Nightmares », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.85.
[717] EM UdSSR Nr.24 le 16.7.1941 à Berlin, BArch B162-434.
[718] Déposition de Christian Weimer, le 5.6.1967 à Freudenstadt, BArch B162-20204, p.82.
[719] Interview de Iossyp F., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2411U.
[720] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.546.
[721] Déposition d'Ernst Losch, le 18.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.591.
[722] Déposition de Willi Tripler, le 19.3.1947 à Berlin, BArch B162-20217, p.253.
[723] Déposition d'Erich Hannasky, le 12.6.1941 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.584.
[724] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.546-548.

Kroeger se retrouva face à ses deux supérieurs directs. Jeckeln, en tant que HSSPF était le représentant d'Himmler sur le terrain, et son subordonné Otto Rasch commandait l'Einsatzgruppe C. Jeckeln avait déjà pris la décision de rassembler les hommes juifs de la ville et d'en fusiller 300 en représailles :

> « Jeckeln m'a ordonné, en guise de dissuasion, ou en tant que vengeance ou représailles – je ne sais plus exactement – de fusiller ou faire fusiller 300 Juifs de la ville. Les Juifs étaient rassemblés sur la place du marché.[725]. »

De quelles atrocités était-il question ? De nombreuses rumeurs circulèrent au sein de l'EK6. Kroeger précisa qu'il y avait parmi les cadavres « le prêtre de la localité, des commerçants, des femmes, des enfants et des prisonniers de guerre allemands[726] », Friedo Böhling[727], Bruno Moekel[728], Erwin Busch[729] pensèrent que des Volksdeutsche avaient été assassinés, Hannasky parla même de l'ancien maire écartelé par 4 chevaux[730].Gustav Fix déclare même : « On ne nous a pas dit pourquoi ils allaient être fusillés. Il a cependant été question de sabotage ou de trahison, mais on n'a pas pu le vérifier[731]. » A l'exception de Kroeger, aucun ne parle de venger des Ukrainiens. Stratégie de défense lors du procès de Kroeger ? D'autres membres du commando n'évoquèrent pas même ces crimes[732]. Aucun d'entre eux, pas même Kroeger, ne vit les cadavres des victimes. Autrement dit : les hommes de l'EK6 ne savaient quasiment rien de ces massacres. Leur méconnaissance de la raison invoquée pour l'exécution des Juifs montre qu'elle importait peu : la culpabilité générale des Juifs n'était pas à démontrer.

Kroeger reçut ainsi la mission d'organiser un massacre de Juifs, le jour même. Cela réclama d'agir rapidement, le jour touchait à sa fin, et il fallait aussi trouver un hébergement pour les hommes. Le rassemblement des hommes juifs avait été planifié en amont semble-t-il : Ephraim Greidinger, habitant juif de Sokal, se souvient d'affiches intimant les hommes juifs à se rassembler sur la place du marché « où on leur expliquerait comment se comporter en temps de guerre[733]. » Celui qui ne suivrait pas cet ordre serait condamné à mort. Des locaux aidèrent au

[725] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.546-548.
[726] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.546-548.
[727] Déposition de Friedo Böhling, le 10.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.564.
[728] Déposition de Bruno Moekel, le 18.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.599.
[729] Déposition d'Erwin Busch, le 14.12.1961 à Brême, BArch B162-1570 p.263.
[730] Déposition d'Erich Hannasky, le 12.6.1941 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.584.
[731] Déposition de Gustav Fix, le 7.1.1960 à Karlsruhe, BArch B162-1572, p.4.
[732] Déposition de de Gustav Fix, le 7.7.1969 à Bad Steben, BArch B162-20211 p.629 ; Déposition de Horz Pelzer, le 24.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.617.
[733] Walter Artzt, « In the Agony of the Nightmares », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.85.

rassemblement : « des adolescents (…) ont amené les Juifs sur la place du marché[734]. » Sur les ordres de Jeckeln, le maire et la milice supervisaient le rassemblement des Juifs[735]. Pendant ce temps, les hommes de l'EK6 verrouillèrent la place en barrant l'accès de chaque rue. Plusieurs centaines de Juifs furent rassemblés sur la grande place du marché, au cœur de Dobromil. Kroeger pilota la sélection avec ses interprètes, dont von Koskull : « Les Juifs sélectionnés étaient en premier lieu ceux qui étaient désignés par la milice locale comme ayant un lien avec les massacres. Dans un second temps, on a choisi les membres de l'intelligentsia. Il y avait naturellement peu de gens de l'intelligentsia, peut-être 3-4. Cette sélection a réclamé 1h-1h30. Dans certains cas la situation familiale était prise en compte ; on épargnait des pères de famille[736]. » La sélection s'opéra conjointement avec la milice ukrainienne[737] et le maire Kouchnir[738]. Kroeger rapporta qu'« un jeune milicien a désigné un Juif plus âgé et a dit : « il a dénoncé un de mes proches. »[739] » Entre 132 et 250 Juifs furent choisis : Kroeger annonce 80, la TchGK, 250[740] et l'EM UdSSR Nr.24, 132.



Figure 67 – Roman Kouchnir, maire de Dobromil et directeur de l'hôpital de la ville durant l'occupation allemande[741].

Parmi les Juifs sélectionnés se trouvaient des jeunes[742] mais aussi des Juifs orthodoxes. Un ancien membre de l'EK6 se souvient que « c'étaient surtout des gens avec de grandes barbes.

[734] Déposition d'Erich Hannasky, le 12.6.1941 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.584.
[735] Déposition d'Erhard Kroeger, le 29.8.1967 à Ludwigsburg, BArch B162-20205, p.88.
[736] Déposition d'Ehrard Kroeger, le 29.8.1967 à Ludwigsburg, BArch B162-20205, p.40.
[737] Déposition d'Andreas von Koskull, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.548.
[738] Déposition d'Harald Hamann, le 22.9.1960 à Berlin. BArch B162-20191, p.546.
[739] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.548.
[740] Acte du 20.1.1945 à Dobromil, GARF 7021-58-20, p.138.
[741] http://dobromyl.org/2017/07/kartyny-z-moiyih-budniv-v-ukrayinskomu/ consultation du 16.7.2021.
[742] Berish Kremer, « The Destruction of Dobromil », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.101 ; Déposition de Vladimir Nikolaïevitch Kobzdaï, le 16.12.1944 à Dobromil, GARF 7021-58-20, p.166.

Leurs vêtements étaient déchirés et en lambeaux[743]. » D'après deux autres témoignages d'anciens de l'EK6, la majorité des Juifs se trouvant sur la place du marché était des « *Kaftan-Juden* »[744], expression à laquelle Herbert Bense donne une explication : « A l'époque, le Juif était un homme de 2ème classe. Le Juif apparaissait tout le temps dans le « Stürmer » comme un Juif avec un caftan. Sur la place du marché, il n'y avait que des hommes, des hommes de tout âge. La plupart étaient des « Kaftan-Juden »[745]. »

Kroeger explicite le cheminement de sa pensée lors de sa déposition du 3 juin 1969 :

> « Environ 300 à 400 Juifs avaient été rassemblés sur la place du marché. J'ai donné la consigne de sélectionner 80 personnes. On cherchait des gens qui avaient fait quelque chose. Je ne pourrai pas affirmer que chacun d'eux pouvait avoir un lien avec les atrocités. A l'époque, l'atmosphère était déchirante. J'en étais arrivé aux conclusions suivantes :
>
> 1) C'était une mesure de répression pour forcer les ennemis à agir différemment ;
>
> 2) Je me suis souvenu de mon expérience à l'âge de 15 ans quand l'intelligentsia juive agissait de concert avec le bolchevisme. Au-delà de cela, ces mesures étaient couvertes par l'ordre Barbarossa. Je n'ai pas eu de doute juridique[746]. »

Kroeger tient ces propos alors qu'il est accusé de meurtre par le parquet de Tübingen, dans le cadre de ses activités au sein de l'Einsatzkommando 6 en Ukraine. Il justifie la fusillade des Juifs de Dobromil en supposant leur culpabilité. Si les intellectuels juifs de Riga s'étaient compromis avec le pouvoir bolchevique, sous les yeux de l'adolescent Kroeger, pourquoi en irait-il différemment à Dobromil ? La question se pose face aux procureurs du tribunal de Tübingen, mais l'implication des Juifs de Dobromil dans les crimes de l'organe répressif soviétique ne fit visiblement pas débat lors du rassemblement des Juifs. Kroeger lui-même admet que certains Juifs n'avaient probablement rien à voir avec les atrocités découverte dans la prison locale, mais le soupçon de collaboration avec les instances précédentes était suffisant. Les Juifs sont, d'autre part, identifiés comme des « ennemis » : tuer des ennemis revient tout simplement à faire la guerre. L'absence de contrainte juridique, affirme Kroeger, le conforta dans sa décision. Derrière les arguments visant à prouver au parquet le bien-fondé de la fusillade de Dobromil se trouve une partie de la vérité. La responsabilité collective des Juifs, on l'a vu

[743] Déposition de Friedo Böhling, le 10.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.564.
[744] Déposition d'Herbert Bense, le 10.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.560 ; Déposition d'Erich Hannasky, le 12.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.585.
[745] Déposition d'Herbert Bense, le 10.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.560.
[746] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.547.

dans le secteur de Sokal, est un élément largement repris par les Allemands engagés dans la guerre à l'Est, aussi bien dans les documents de l'époque, dont les correspondances, que dans leurs dépositions d'après-guerre. Ces hommes de l'EK6 le croyaient-ils vraiment ? Impossible de le savoir. En revanche, leurs dépositions d'après-guerre, tout comme celles des participants aux exécutions de Sokal ou encore de Gargzdai, montrent qu'ils n'étaient pas dupes quant à leur participation à des opérations militaires de type tireur embusqué ou de massacres commis par des membres du NKVD. Certains révèlent que leurs habits relevaient davantage du Juif religieux voire mendiant. On savait également que les individus les plus dangereux avaient probablement pris la fuite. Cela indique que, pour Kroeger comme pour ses hommes ou ceux du SK4a ou de la police de Tilsit, l'accusation ponctuelle prononcée contre les Juifs d'une localité ne jouait qu'un rôle très limité pour les futurs tueurs. En revanche, elle était capitale pour fédérer autour des troupes allemandes et contre les Juifs. Ces accusations étaient surtout propres à émouvoir les soldats allemands et alliés, et servir la propagande du Reich. On comprend donc pourquoi la sélection fut confiée aux Ukrainiens locaux. Outre le fait de le faire jouer un rôle actif et responsable, peu importait que les Juifs choisis aient été ou non véritablement coupables dans l'affaire des atrocités soviétiques.

Durant la sélection, d'autres membres de l'EK6 poursuivaient les préparatifs sur le site de l'exécution, notamment la constitution du barrage autour des lieux[747]. Le site choisi était la mine de sel, se trouvant au nord de la bourgade, à 2-3km. Sans doute faute de temps pour creuser, un profond puits de mine (150-200m) servirait de fosse[748]. Les condamnés furent amenés sur le site avec les camions de l'unité. On entendait des gémissements et des pleurs[749].

L'exécution commença vers 19h30 et se déroula sous la lumière des phares des véhicules[750]. Hermann Balke, de l'état-major de Jeckeln, assista à la fusillade avec ce dernier :

> « Sur le terrain d'une usine en bordure de Dobromil, j'ai vu subitement environ 70 hommes juifs rassemblés par l'Einsatzgruppe du SD. L'Obergruppenführer a donné ordre de s'arrêter et j'ai vu les choses suivantes : Le chef du SD-Einsatzgruppe, le Dr. Rasch, a tenu un discours aux Juifs. Il y avait eu dans la localité 200 Ukrainiens fusillés et massacrés par la traîtrise des Juifs en faveur des Russes. C'est pour cela que les Juifs allaient être fusillés. Les Juifs étaient debout en trois rangs. Une section de l'Einsatzgruppe se tenait armé avec leurs fusils chargés à 15-20m, ont épaulé leurs fusils

[747] Déposition d'Erhard Kroeger, le 28.8.1967 à Ludwigsburg, BArch B162-20205, p.90.
[748] Déposition de Gustav Fix, le 7.7.1969 à Bad Steben, BArch B162-20211, p.625.
[749] Déposition d'Herbert Bense, le 10.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211 p.560.
[750] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.546.

> et fait feu sur les Juifs rangés. Le lieu était cerné par d'autres hommes du SD Einsatzgruppe. Tous les Juifs se sont effondrés. Certains gémissaient encore et, un SS-Obersturmbannführer, nom inconnu, leur a tiré dans la tête au moyen d'une mitraillette. Les environ 70 cadavres ont ensuite été jetés par des civils ukrainiens dans une mine qui se trouvait précisément là[751]. »

La présence de Jeckeln à l'exécution est attestée par d'autres témoins[752]. Des soldats allemands étaient également sur place, certains demandèrent à participer d'après la déclaration de Friedo Böhling de l'EK6 : « Des officiers de la Wehrmacht sont passés à travers le barrage et nous ont demandé s'ils avaient le droit de tirer aussi[753]. » Il précise dans une autre déposition : « Avant l'exécution, des officiers de la Wehrmacht sont venu et ont rejoint le peloton d'exécution sans qu'on le leur demande. Je me souviens qu'ils ont demandé s'ils avaient le droit de tirer aussi. Ils ont participé aux tirs[754]. »

Paul Hecker, policier de la 3. Kompanie du bataillon de police 9, rattaché à l'EK6, se souvint même qu'un morceau de cervelle atterrit sur la tête d'un officier de la Wehrmacht[755]. Gustav Fix, fonctionnaire de la Kripo et membre de l'EK6, participa à l'exécution en tant que tireur :

> « Nous devions fusiller ces gens. Au total, entre 150 et 200 personnes ont été fusillées (…) puis jetées dans le puits de mine. Nous entendions encore des gémissements dans le puits. C'est au cours de la deuxième ou de la dernière exécution que les chefs ont traversé les rangs pour constater si quelqu'un était encore en vie. (…) Nous tirions à la carabine. Deux tireurs devaient tirer sur une victime[756]. »

Un habitant du village voisin de Lacko aperçut l'exécution, comme le rapporte Ephraim Greidinger : « L'homme a vu de ses propres yeux comment [les Juifs] ont été jetés vivants dans les fosses et disparaître de la surface[757]. » Apparemment la fusillade ne se déroula pas comme le souhaitait Kroeger, à moins qu'il ne fût rappelé à l'ordre par son supérieur Jeckeln présent sur le site. Toujours est-il que, le lendemain, lors d'une pause sur la route menant à Lvov, le chef de l'EK6, qui visiblement n'avait pas fermé l'œil de la nuit, dit à ses hommes : « ça ne va

---

[751] Déposition d'Hermann Balke, le 26.4.1960 à Hambourg, BArch, B162-1564, p.184.
[752] Déposition d'Andreas von Koskull, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.548, Déposition d'Erwin Busch, le 14.12.1961 à Brême, BArch B162-1570, p.263.
[753] Déposition de Friedo Böhling, le 10.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.564.
[754] Déposition de Friedo Böhling, le 13.2.1962 à Nortorf, BArch B162-1571, p.10.
[755] Déposition de Paul Hecker, le 17.1.1967 à Feucht, BArch B162-20203, p.157.
[756] Déposition de Gustav Fix, le 7.7.1969 à Bad Steben, BArch, B162-20211, p.629.
[757] Ephraim Greidinger, « My Experience in the Nazi Hell », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.108-109.

pas, il faut que nous fassions autrement à l'avenir[758]. » Le manque de discipline des membres du commando devait être corrigé – un des problèmes était que des victimes avaient été jetées dans le puits seulement blessées[759].

Pendant que les condamnés étaient transportés en camions jusqu'au site d'exécution, les autres Juifs sur la place reçurent l'ordre de partir sur le champ, sous peine d'être fusillés eux aussi. Mais l'ordre ne parvint pas jusqu'aux gardes de l'EK6 en charge du barrage des rues, qui tirèrent dans la foule, croyant à une tentative d'évasion collective[760]. Ephraim Greidinger courut se réfugier dans la cave d'une de ses connaissances et n'osa pas en sortir durant trois jours. « Je me suis hâté de rentrer chez moi car personne ne savait où j'étais. (…) La panique et la terreur régnaient dans la ville[761]. »

Comme à Sokal, la journée du 30 juin illustra la coopération et la coordination entre les trois nouvelles autorités : la Wehrmacht, les forces de la Sipo/SD (représentées par l'état-major de l'Einsatzgruppe C et l'Einsatzkommando 6) et les Ukrainiens locaux (guidés par le nouveau maire, Kouchnir). Là encore, l'initiative des premières violences semble avoir été prise par l'armée allemande dès son arrivée. L'Einsatzkommando 6 de Kroeger démontra sa capacité de planification, d'une fusillade massive en un temps très serré – quelques heures – ainsi que sa capacité d'adaptation. De même qu'à Sokal, le rôle des interprètes fut déterminant à chaque étape de l'opération meurtrière. Si les hommes du commando manifestèrent une grande compétence organisationnelle, il leur manquait l'expérience du tireur ou, plus précisément, du tueur. Le motif de l'exécution des Juifs importait vraisemblablement peu à l'EK6, et il semblait davantage destiné à des fins de propagande plus générale. Dans ses interrogatoires d'après-guerre, Kroeger, alors accusé, mit en avant son expérience personnelle de Reichsdeutscher de Riga, stigmatisé par les Juifs et les communistes, sa sensibilité particulière face aux crimes commis par le NKVD. Néanmoins, cette rhétorique nazie n'eut guère d'échos parmi ses hommes, qui n'avaient visiblement guère besoin d'être convaincus de la culpabilité générale des Juifs ou de leur statut d'ennemis à éliminer. Les locaux, le maire en tête, assurèrent leur part de l'opération dans la dénonciation des Juifs et leur sélection. La responsabilité de Kouchnir, à l'instar de Tcharneski à Sokal, était sans appel : il eut toute latitude pour choisir les

[758] Déposition d'Erich Hannasky, le 12.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.585.
[759] Déposition d'Erich Hannasky, le 8.9.1966 à Berlin, Barch B162-20202, p.133.
[760] Déposition de Willy Tripler, le 19.3.1947 à Berlin, Barch B162-20217, p.253.
[761] Ephraim Greidinger, « My Experience in the Nazi Hell », dans Mendel Gelbart (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, Tel Aviv, 1964, p.108-109.

Juifs condamnés à mort. La similitude des modes opératoires à Sokal et à Dobromil renforce l'idée de préparatifs bien rôdés avant le lancement de l'Opération Barbarossa.

b) Les crimes du NKVD à Dobromil : le fantasme des meurtriers rituels juifs

Le 17 juillet 1941, une enquête fut diligentée par l'armée allemande à Dobromil pour éclairer les crimes commis par le NKVD. Des interrogatoires furent menés par le tribunal du commandant du district de prisonniers de guerre (*Gericht des Kriegsgefangenen Bezirkzkommandant*). Une enquête similaire se déroula à Lvov. Les comptes rendus furent compilés dans un fascicule intitulé « *Bolschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit* », « Crimes bolcheviques contre le droit de la guerre et l'humanité[762] » et publié par le Ministère des Affaires étrangères du Reich (Berlin, 1941). Il s'agit donc d'un document officiel.

L'introduction rappelle le contexte de la guerre à l'Est : « Le 22 juin 1941 le Führer a rassemblé la Wehrmacht allemande afin de préserver dans la dernière heure l'Allemagne et la culture européenne du Bolchevisme qui se préparait à porter une attaque exterminatrice contre le Reich allemand avec des moyens matériels et humains sans précédent. Le peuple allemand savait qu'il s'agissait d'un combat contre un ennemi malin et ne reculant devant rien, ne connaissant ni le droit ni la morale, ne sachant travailler qu'avec la mort et la terreur. En effet, l'histoire du système bolchevique dans ces presque 25 années d'existence se reconnaît à la montagne de cadavres, aux flots de sang et à la souffrance inédite de millions de personnes opprimées[763]. » On retrouve là le discours hitlérien classique de la guerre défensive, de la civilisation contre la barbarie. Le fascicule présente 159 documents. Le n°14 concernant Dobromil se trouve dans la première partie, « *Greueltaten der Bolschewisten gegen die Zivilbevölkerung* », « Atrocités des Bolcheviks contre la population civile. » Le chapitre consacré à Dobromil se situe après les événements de Lvov[764].

Le document n°14 est la compilation de 5 déclarations faites sur deux jours, les 17 et 18 juillet 1941. Les deux premiers témoins interrogés sont l'administrateur du district (*Kreisverwalter*), Gregor Tourko et le bourgmestre de Dobromil, Roman Kouchnir, deux hommes propulsés à

[762] *Bolschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit*, BArch B162-20207, p.5.
[763] *Bolschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit*, BArch B162-20207, p.6.
[764] B*olschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit*, BArch B162-20207, p.47.

des postes de pouvoir lors de l'arrivée des Allemands. Le lendemain, les inspecteurs de l'armée allemande entendent le comptable d'une coopérative dans un village voisin et deux paysans, dont un Polonais. Les déclarations sont recueillies par le Kriegsgerichtsrat Dr. Hommel et le Feldjustizinspektor Kienl, avec l'aide de deux interprètes (un Leutnant du 4. Infanterie-Regiment, et un homme de 64 ans, habitant Dobromil et désigné comme greffier).

Gregor Tourko et Roman Kouchnir désignent 3 sites d'enterrement de victimes par le « Guépéou » : la prison du NKVD, et en particulier la cour ; un puits de la mine de sel ; une fosse près de cette dernière. Seuls les cadavres de la cour de la prison purent être identifiés. Tourko reconnut 5 habitants de Dobromil : « 3 Ukrainiens [tués] pour des raisons politiques et 2 Polonais accusés d'espionnage[765]. » Le bourgmestre Kouchnir identifia 6 habitants de la bourgade : 3 Ukrainiens, 2 Polonais et une Juive. « On savait que cette dernière était au service du Guépéou. Je suppose qu'elle a été assassinée afin de la faire taire comme témoin[766]. » Cette explication concorde avec l'EM Nr.24 du 16 juillet 1941 : « A Dobromil, on a trouvé dans la prison locale 82 cadavres, dont 4 Juifs. Ces derniers étaient d'anciens agents bolcheviques qui ont été supprimés en tant que complices[767]. » La présence de Juifs parmi les victimes ne pouvait s'expliquer autrement que par leur duplicité, qui en faisaient des coupables. Le fait qu'il n'y ait pas de Juifs parmi les victimes du NKVD prouvait leur collaboration avec l'organe répressif soviétique, le fait qu'il y ait des Juifs parmi les victimes du NKVD prouvait aussi leur engagement auprès de ce même organe. Tout l'antisémitisme du régime nazi était résumé dans la présentation de cette affaire : les Juifs (tous, sans exception, collectivement) étaient des coupables.

Roman Kouchnir ajouta que des paysans des environs comptaient parmi les victimes, ainsi qu'un prêtre gréco-catholique du village de Migovo. Un autre témoin, Demeter Dvoulit, comptable de la coopérative de Rybotycze – en Pologne, cita une dame ayant reconnu le prêtre[768]. Seulement deux victimes sont nommées dans tout le document n°14 : « Tysowskyj », habitant de Dobromil, reconnu par le témoin Demeter Dvoulit, et Kasimir Jakubiak, de Kalwaria Paclawcka, cité par Josef Krenta. Maria M., née en 1927, reconnut un certain « Tessantski » travaillant à la poste sous les Polonais[769]. Toutes ces victimes ont été identifiées dans la cour du bâtiment du NKVD et autour. Le bourgmestre Kouchnir précisa avoir vu 40

[765] B*olschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit*, BArch B162-20207, p.48.
[766] B*olschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit*, BArch B162-20207, p.49.
[767] EM UdSSR Nr.24 le 16.7.1941 à Berlin, BArch B162-434.
[768] B*olschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit*, BArch B162-20207, p.51.
[769] Interview de Maria M., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2412U.

cadavres à cet endroit le 27 juin. Ce chiffre correspond à celui indiqué par l'AOK 17 dans un document daté du 30 juin mais clôturé [*abgeschlossen*] le 29 à 22h : « A Dobromil, 40 Ukrainiens tués ont été découverts[770]. » Cela peut signifier encore que la source est la même : le bourgmestre, servant de personnage-synthèse pour les occupants allemands. Tourko, quant à lui, estime à 68 le nombre de personnes assassinées dans la prison du NKVD.

Concernant les 2 autres sites d'enfouissement cités par Tourko et Kouchnir, ces derniers comptent 600 et 94 victimes et n'étaient pas des environs. Tourko et Kouchnir, se basant sur des rumeurs, concluent que les victimes viennent d'ailleurs, d'autres prisons du Guépéou. L'ensemble de leurs récits, en particulier celui du bourgmestre, repose sur des on-dit et des déductions personnelles. En réalité, l'identification des cadavres de la mine étant strictement impossible du fait de l'état des corps, les deux hommes ne disposent d'absolument aucun élément concret pour affirmer, comme ils le font, que ce sont des Ukrainiens. Néanmoins, la rumeur est lancée.

Sur les 5 témoins entendus par les enquêteurs, 3 se retrouvèrent dans la prison du NKVD durant les premiers jours de l'Opération Barbarossa et échappèrent aux massacres. Dans les 5 récits, le meurtre politique est très légèrement évoqué, mais on souligne que la plupart des détenus ignoraient les raisons de leur incarcération. Plusieurs éléments reviennent d'un témoignage à l'autre. Tout d'abord, les 3 témoins incarcérés mentionnent que leurs geôliers volaient l'argent des détenus : 180 roubles à l'un, 200 roubles à l'autre, et jusqu'à 1 500 roubles à un autre habitant de Dobromil. L'identité des bourreaux reste très floue, à l'exception de « deux soldats russes » et de « deux Juifs de Dobromil. » Les 3 témoins de la prison du NKVD décrivent, la nuit, des exécutions dans la cour : les victimes se trouvaient contre le mur et étaient tuées d'une balle dans la nuque, puis tombaient dans la fosse. Tourko et Kouchnir, qui étaient tous les deux absents durant la période courant du début de l'Opération Barbarossa et l'arrivée des Allemands à Dobromil, se firent le relais de rumeurs et apportèrent leurs propres réflexions. Tourko décrivit des blessures de baïonnettes sur les corps retrouvés dans la mine, ainsi que des os brisés. Le témoin Demeter Dvoulit crut entendre des bruits d'os qu'on brise durant l'exécution. Kouchnir aussi conclut à des blessures causées par des baïonnettes, à des crânes brisés, mais aussi à l'emploi d'une hache pour étêter. Il constate qu'une personne a été éventrée. Demeter Dvoulit rapporte aussi la rumeur selon laquelle le prêtre aurait été particulièrement torturé : on lui aurait coupé la langue et les parties génitales. Éventration, décapitation, brisements de crânes et d'os,

[770] Compilation des rapports de l'AOK 17, le 30.6.1941, BArch B162-20213, p.995-996.

émasculation, mutilations, autant de pratiques plus proches du meurtre rituel que de l'exécution militaire. L'EM Nr. 24 détaille des atrocités similaires dans la ville voisine de Sambor : « Au moment de l'assassinat, les Russes et les Juifs se sont conduits de manière extraordinairement effroyable. Des mutilations bestiales étaient à l'ordre du jour. On a coupé les seins des femmes, les parties génitales des hommes. En outre, les Juifs ont cloué des enfants aux murs et les ont tués. On a fusillé d'une balle dans la nuque. On a souvent utilisé des grenades pour tuer. »

Le document n°14 montre que les personnes apportant leur témoignage ne sont pas en mesure d'identifier la majorité des victimes comme des bourreaux. L'état des corps constituerait le seul indice pour désigner les auteurs. Nous ignorons si les mutilations étaient bien réelles, si elles étaient dues à la décomposition des cadavres ou à l'environnement dans lequel ils étaient enfouis, mais les rumeurs décrivaient ces mutilations comme une sorte de meurtre rituel. Les rumeurs prirent le relais d'une réalité trop floue. Les témoins interrogés par l'armée allemande rapportent les bruits qui courent : « on m'a raconté », « je le sais de ma voisine », « un collègue m'a raconté. »

Ce document nous apprend plusieurs choses. Tout d'abord, personne n'a d'informations concrètes concernant les massacres commis avant la retraite de l'Armée rouge, la majorité des victimes n'étaient pas originaires de Dobromil ou des environs, et elles ne purent pas être identifiées. L'ignorance quasi-totale laissa le champ libre à toute sorte d'interprétations, de fantasmes – et de mensonges. Les rumeurs concernaient essentiellement l'état des cadavres portant des traces de mutilations et de tortures terribles. Le document est très habile : il distille quelques informations-clefs au lecteur, l'invitant à tirer lui-même les conclusions. Ainsi, les auteurs de ces crimes volèrent l'argent de leurs victimes, puis les massacrèrent en employant des armes assimilées à des armes rituelles – comme ces « 3 casse-tête » retrouvés par Tourko, dont on se servait pour abattre des animaux. L'humiliation, la torture et l'assassinat d'un homme d'église ne pouvaient être l'œuvre que de meurtriers ne considérant pas le sacré de la fonction, soit des athées ou des non-chrétiens. Autant d'indices qui ne pouvaient désigner qu'un seul coupable : les Juifs.

c) L'exhumation des victimes par les Juifs : mise en scène de la culpabilité

Le 5 juillet 1941, le maire Kouchnir, médecin de profession, ordonne l'exhumation des cadavres des victimes du NKVD gisant au fond d'un puits de mine et leur ré-enterrement. Il mobilise la

milice ukrainienne pour forcer les Juifs à extraire les corps. A cette date, une unité slovaque, alliée des troupes allemandes, stationne à proximité de Dobromil. Des soldats slovaques assistent à cette scène et participent au passage à tabac des Juifs durant leur terrible besogne. Le lieutenant Jozef Hrabek en fit le rapport : « A Dobromil, mes soldats m'ont prévenu que les Ukrainiens forçaient les Juifs à récupérer les cadavres laissés là par les Bolcheviks dans une mine de sel. Ce faisant, des Juifs ont été frappés et abattus. Sur le chemin menant à Salina, trois de nos soldats se sont vantés : 'Nous en avons déjà tués trois[771].' » Le journal de bord de la 1ère division slovaque tenu par le général Jozef Turanec indique à la date du 5 juillet : « La population locale a appris des choses terribles sur la façon dont les Bolcheviks et les Juifs ont torturé et tué plusieurs centaines de personnes dans la mine de sel à environ 2km de Dobromil. » Le rapport reprend le chiffre des « 600 cadavres mutilés de la population civile jetés dans un puits profond. C'étaient toutes les personnes de la région qui n'étaient pas d'accord avec le régime bolchevique : les Polonais, les Ukrainiens, les Allemands ainsi que leurs femmes et enfants. Les cadavres avaient les oreilles, les jambes, les mains, la langue, les parties génitales et les seins coupés, et l'abdomen d'une femme enceinte ouvert[772]. » En l'espace de quelques jours, la rumeur concernant les cadavres trouvés dans la mine de sel enfla. Les dépositions de Kouchnir et de Tourko au cours de l'enquête assurée par l'administration militaire allemande soulignent qu'aucune identification des corps n'avaient été possible en raison de leur état de décomposition avancé. Il est également possible que la désagrégation des corps ait été interprétée comme des mutilations.

Des soldats slovaques photographièrent l'exhumation. Plusieurs séries de clichés montrent des Juifs soulevant des cadavres, entourés de soldats et de civils, sur un terrain relativement pentu. Il est difficile de reconstituer l'ordre dans lequel les photographies furent prises, et par conséquent de savoir s'il s'agit du chargement ou du déchargement des corps, de l'exhumation ou de l'inhumation qui suivit.

[771] « Rapport du lieutenant Hrabek, le 5.7.1941 à 21h20 », dans Martin Lacko (éd.), *Dotyky s bol'sevizmom. Dokumenty spravodajstva slovenskey armady, 1940-1941*, Edicia Dokumenty, Bratislava, 2009, p.146.
[772] « Journal de guerre de la 1ère division slovaque », dans Martin Lacko (éd.), *Dotyky s bol'sevizmom. Dokumenty spravodajstva slovenskey armady, 1940-1941*, Edicia Dokumenty, Bratislava, 2009, p.136.



Figure 68 – Exhumation de corps à Dobromil le 5 juillet 1941. Slovensky narodny archiv.

La légende des Archives nationales slovaques pour le cliché ci-dessus (Figure 68) est : « Extraction des victimes du NKVD de la mine de sel désaffectée de Dobromil, hameau de Salina (anciennement Lacko). » Des hommes, portant des barbes, à gauche, disposent de longs crochets pour attraper les corps. Leurs vêtements salis indiquent qu'ils ont déjà commencé la besogne d'extraction des corps de la mine. Un homme a une attitude de donneur d'ordres. Il porte un brassard blanc avec une croix, ainsi qu'une sacoche. C'est un civil, un médecin visiblement. Il s'agit très certainement de Roman Kouchnir, le bourgmestre, coordonnant les opérations. Un soldat, près de l'homme au brassard, semble lui aussi donner des ordres. En arrière-plan, des soldats observent la scène. Au premier plan, un homme gît à terre. Il est mort – deux autres photos de cette série le montrent gisant sur un chariot. Derrière l'homme au brassard médical se tient un soldat enfouit son nez dans un mouchoir comme pour se prémunir de la puanteur dégagée par les corps.



Figure 69 - Exhumation de corps à Dobromil le 5 juillet 1941. Slovensky narodny archiv.

On retrouve les mêmes protagonistes dans les 4 photos ci-dessus (Figure 69) : l'homme mort (1), le médecin supervisant l'opération (2), le soldat se bouchant le nez (3), le soldat photographe (4), un homme avec une barbe et aux vêtements tâchés (5), un homme jeune sans couvre-chef. Il y a donc deux photographes sur les lieux.

On aperçoit le cadavre de l'homme à la barbe noir sur le chariot et sur le sol. Il est torse-nu et n'a plus de chaussures. Il ne présente pas de traces de décomposition. Il pouvait s'agir du début de l'exhumation, les corps du haut de la pile ayant été plus préservés que ceux des couches inférieures. Cet homme pouvait aussi avoir été tué beaucoup plus récemment : des Juifs furent assassinés ce jour-là. Le Dr. Anton Reshler, juge au sein de l'armée slovaque témoigne :

> « Une mine de sel a été découverte à l'extérieur de Dobromil… des cadavres d'hommes qui avaient été fusillés. La propagande allemande meurtrière contre le judéo-bolchevisme a accusé les Juifs pour ce crime. Les foules enragées se sont jetées dans le pogrom… Ils ont emmené les hommes juifs de Dobromil jusqu'aux mines de sel et les ont forcés à retirer les corps de l'eau salée tout en les frappant avec des bâtons et des pierres ; les blessés ont été jetés dans la fosse[773]. »

[773] Fiche de la photographie, YVA 81EO6.



Figure 70 – Dobromil. Soldats slovaques regardant des Juifs retirant des cadavres d'hommes tués par les Soviets dans une mine de sel avant leur retraite, juillet 1941 (Légende de Yad Vashem). YVA 1585/316.



Figure 71 – Dobromil. Soldats slovaques gardant des Juifs s'occupant des cadavres, 8.7.1941 (Légende de Yad Vashem) « Dobromil 8.7.1941, c'est du bon travail » (Légende inscrite au crayon en slovaque au dos de la photographie). YVA 81EO6.



Figure 72 – Dobromil. Soldats slovaques regardant des Juifs retirant des cadavres d'hommes tués par les Soviets dans une mine de sel avant la retraite soviétique, juillet 1941 (Légende de Yad Vashem) ; « Mais aujourd'hui les Juifs doivent extraire les cadavres et les porter » (Légende inscrite au crayon en slovaque au dos de la photographie. YVA 1585/346.



Figure 73 – Dobromil, soldats slovaques regardant des cadavres d'hommes tués par les Soviets dans une mine de sel avant leur retraite, juillet 1941. YVA 1585/314.

Les quatre photographies conservées à Yad Vashem (Figure 70, Figure 71, Figure 72, Figure 73) présentent davantage d'individus – majoritairement des soldats – se pressant autour du processus d'exhumation. Des civils, dont des femmes, regardent la scène, derrière la foule des soldats (Figure 70, Figure 71). Un élément relie les clichés (Figure 69) et (Figure 70) : le chariot contenant les cadavres est soit le même soit correspond au même modèle (le banc, l'épaisseur de la plate-forme sont identiques). Les dates ne coïncident pas mais il est possible que celle au dos des photographies soit erronée. On aperçoit une carabine ou un fusil, tenu par un civil au premier plan (Figure 70), un bâton menaçant un homme seul et visiblement apeuré traînant un cadavre (Figure 72). Les soldats comme les civils encadrant l'exhumation exercent une présence menaçante sur les photos. L'oppression est encore plus palpable sur la photographie (Figure 74), où cinq hommes juifs – la légende les désigne ainsi – se regroupent les uns contre les autres (un sixième a apparemment trébuché dans l'eau), trempés, de l'eau jusqu'aux genoux, lançant des regards inquiets sur la foule de soldats et de civils pressée autour du bassin d'eau (partie intégrante du dispositif de la mine de sel ?). La photographie suivante (Figure 75), vraisemblablement de la même série, montre un corps flottant dans l'eau.



Figure 74 – « Pogrom de Juifs à Dobromil. » Pozostalost Kamila Kyseleho.



Figure 75 – « Corps dans la mine de sel. » Pozostalost Kamila Kyseleho.

Ces trois séries de photographies illustrent une volonté – que l'on pourrait qualifier de jubilatoire à la lecture de la légende du cliché (Figure 72) – de mêler physiquement, étroitement, les Juifs aux cadavres des victimes du NKVD. Les Juifs sont forcés de prendre les cadavres à mains nues, de toucher la mort, de l'étreindre, de la sentir – les Juifs ne se couvrent pas le nez, contrairement à de nombreux soldats présents. L'entremêlement est tel qu'il est impossible de déterminer si l'homme mort à la barbe noire (Figure 68) ou l'individu flottant dans l'eau (Figure 75) sont des Juifs ou des victimes du NKVD. Quelques jours auparavant, les quelques 200 Juifs de Dobromil avaient été fusillés dans un puits de mine de sel. Un puits de mine avait aussi été utilisé pour jeter les corps des victimes du NKVD. Avec ces mises en scène d'exhumation, d'humiliation et d'assassinats, les figures d'autorité locale (civils ukrainiens, certainement représentés par le maire Krouchnir, les soldats slovaques, l'administration militaire allemande, dont on imagine mal la passivité dans ce genre d'événement) confondait physiquement, physiologiquement, les victimes du NKVD avec leurs supposés bourreaux. La prise de photographies fixait ce lien établi artificiellement par les bourreaux. Ces scènes rappellent les danses macabres, où la mort côtoie le vivant, plane comme une menace imminente. Les regards amusés et curieux, voire goguenards pour certains, des soldats autour du bassin conféreraient presqu'à la scène une fonction divertissante, théâtrale, en complet décalage avec la détresse des Juifs (Figure 74).

Le procédé consistant à obliger les Juifs à faire corps avec les cadavres retrouvés dans les geôles soviétiques se produisit dans de nombreuses autres localités de Galicie orientale. A Lvov, des centaines de Juifs arrêtés furent forcés d'extraire les corps des prisons, sous l'œil des caméras de la Propaganda Abteilung et des appareils-photos des soldats allemands. Un groupe de Juifs fut forcé de nettoyer les cadavres découverts dans la prison de Tarnopol[774]. A Borislav, les Juifs reçurent aussi l'ordre de laver les corps découverts, de les charger dans des chariots et de les amener au cimetière[775].

Photographier des rangées de victimes massacrées permettait avant tout d'attester le crime. Les corps sont des enjeux de propagande. Les nazis utilisèrent ce procédé dès les premiers jours de l'invasion de Pologne : le massacre de Bygdoszcz (Bromberg) de civils d'origine allemande les 3-4 septembre 1939 fut largement documenté. Les photographies prises par les soldats slovaques montrent la puissance des images : les clichés des cadavres seuls sont moins parlants que quand ils sont associés à leurs bourreaux. Cette fusion se retrouve dans les clichés pris aux

[774] Témoignage de Klara Katz, le 26.11.1946, AŻIH 301/2165.
[775] Témoignage de Jonas Frisch, le 24.11.1987 à Toronto, VHA #54098.

abords des prisons de Lvov. Parce que les cadavres en disaient trop des bourreaux et de leurs crimes, parce qu'ils pouvaient être manipulés à l'envi à des fins de propagande de l'ennemi, les nazis lancèrent l'*Aktion 1005* à partir de janvier 1942 afin de faire disparaître les corps de leurs victimes.

D. Conclusion

Les toutes premières violences menées sur le sol de Galicie orientale à l'encontre de civils par les unités d'invasion ciblèrent les Juifs, dans leur écrasante majorité. Hitler l'avait annoncé dans son discours prophétique du 30 janvier 1941 : si une guerre mondiale éclatait, les Juifs en seraient tenus pour responsables et seraient anéantis. Les massacres commis contre les Juifs durant la dernière semaine de juin 1941 dans l'ouest de l'Ukraine en sont la traduction sur le terrain. Les directives du printemps 1941 laissaient précisément les mains libres aux acteurs de terrain quant aux mesures à prendre contre la population locale. Le fantasme de l'ennemi juif était si ancré que le moindre soupçon de tireur embusqué déchaînait une violence immédiate. Il était si puissant que, naturellement, les soldats allemands s'en prirent aux Juifs religieux, arborant les symboles de l'*Ostjud* tel qu'ils l'imaginaient. Ils trouvaient dans leurs habits et dans leur pauvreté la confirmation des thèses véhiculées par les journaux et fascicules nazis, sans compter la propagande au sein de l'armée et la détermination de chefs comme von Reichenau ou von Roques. Les Juifs apparaissaient comme coupables, collectivement, sans exception. Dans leurs *Blitzpogromen*, les soldats allemands n'épargnèrent ni les femmes ni les enfants.

Les premières exécutions menées par des commandos de l'Einsatzgruppe C (à Sokal pour le SK4a, à Dobromil pour l'EK6) prouvèrent qu'ils étaient opérationnels pour planifier une *Aktion* massive en un laps de temps très court et une grande capacité d'adaptation– sortant de leurs rôles habituels de chauffeur ou de secrétaire – et d'improvisation, comme finir une fusillade de nuit à la lumière des phares. Ils n'avaient pas montré d'étonnement ou de réticence à exécuter des Juifs. Toutefois, il leur manquait visiblement l'expérience du tireur. Blobel et Kroeger associèrent le plus possible l'ensemble de leurs hommes à la fusillade elle-même. On testait les hommes, on leur construisait une expérience commune, on leur faisait partager la responsabilité.

Les violences meurtrières qui touchèrent les Juifs de Galicie orientale à la fin du mois de juin 1941 s'inscrivaient dans la continuité de celles qui explosèrent en septembre 1939 dans la même région ainsi que dans le reste de la Pologne envahie par les troupes du Reich. Des événement similaires s'étaient produits, en particulier l'incendie de lieux de prière juifs, comme à Przemysl. Néanmoins, le 22 juin 1941 marquait une étape supplémentaire. Forts de l'expérience polonaise, les principaux dignitaires planifièrent avec soin l'invasion de l'Union soviétique en matière de police de sécurité. Von Reichenau, von Roques, Blobel, Rasch, Jeckeln, Kroeger, orchestrèrent directement depuis le terrain les exécutions de Juifs. L'organisation des fusillades

de Sokal et de Dobromil montra la coordination et la répartition des rôles maîtrisées des différentes instances du pouvoir – Wehrmacht, commandos de l'Einsatzgruppe C et administration ukrainienne.

Dans les documents produits par l'enquête militaire allemande des 17-18 juillet 1941 et les réactions des soldats slovaques, nulle trace de l'exécution de quelque 200 Juifs de Dobromil, précisément dans un puits de la mine de sel, de même que des Juifs assassinés durant l'exhumation des cadavres. Jusqu'à ce jour, aucune pierre commémorative ne rappelle cette fusillade. En revanche, à proximité de la mine de sel, un monument et une petite chapelle sont dressée en mémoire des victimes du NKVD. Chaque année, des processions sont organisées en collaboration avec le clergé uniate. Les Juifs furent les victimes tues de Dobromil et le demeurent encore.

III. 1er-11 juillet 1941 : le temps des pogroms

A. Le contexte

1. Vue d'ensemble

La période des pogroms en Galicie orientale commença autour du 1er juillet 1941. Cette date marqua le début du pogrom de Lvov, mais il faut rappeler qu'au moins un pogrom eut lieu antérieurement, à Sokal, autour des 28-29 juin, sans compter des pogroms qui éclatèrent dans les zones rurales et pour lesquels nous ne disposons d'autres indications de temps que le départ des Soviétiques. Le 11 juillet acte la fin du pogrom de Tarnopol. C'est également autour de cette date que les commandos de l'Einsatzgruppe C quittèrent le sol de la Galicie orientale pour poursuivre leur route vers l'est.

Le terme de « pogrom » doit être défini. Heydrich, dans ces deux courriers, respectivement du 29 juin et du 2 juillet 1941, parle d'opérations d'autoépuration. Des survivants juifs reprennent le terme de « pogrom » pour désigner des opérations de tuerie menées tout au long de l'occupation allemande. Historiquement, le pogrom renvoie à des émeutes antijuives éclatant dans l'Empire russe. Nous avons choisi de définir le pogrom comme un épisode de violences physiques (assassinat, humiliation, viols, pillages, destructions…) envers les Juifs d'une localité mobilisant des acteurs civils locaux, défini dans le temps. Nous entendons par acteurs civils locaux des individus ou groupes constitués n'appartenant à aucune formation militaire ou policière établie. Parler d'« émeute » (en anglais « *riot* ») ne rendrait pas tout à fait compte de l'aspect organisé, planifié des pogroms de juin-juillet 1941 en Galicie orientale, même si l'on peut *ressentir* dans les rues d'une ville en proie au pogrom que l'on assiste à un événement spontané, désarticulé, sauvage. En effet, le profond décalage entre la planification des pogroms et leur violence déchaînée, sans entrave, brute, put être source d'amalgames. Plus l'on percevait la violence comme sans limite, sans cadre, plus on était convaincu de son caractère spontané.

Alexander Kruglov, se basant sur une étude minutieuse des archives de la TchGK mais également des témoignages de survivants compris dans les Livres de mémoire, estime à 143 le nombre de localités de Galicie orientale qui furent le théâtre d'un pogrom, touchant, au total, environ 3% de la population juive de la région[776]. Il est toutefois complexe de dégager les victimes des pogroms et celles des exécutions qui les accompagnèrent, comme ce fut le cas à Lvov ou encore à Zolotchev. Le déroulé des pogroms a été établi chez Kruglov comme, de manière extrêmement rigoureuse, par Kai Struve. Nous proposons ici d'étudier ces violences

[776] Alexander Kruglov, « Pogromy v Vostotchnoy Galitsii letom 1941 g. : organizatory, utchastniki, maschtaby i posledstviya », dans A.R. Djukov, O.E. Orlenko (dir.), *Voïna na unitchtojenie. Nazistskaïa politika guenossida na territorii Vostotchnoy Evropy*, Moscou, 2010, p.324-341.

par le prisme de leurs auteurs et de leurs victimes, en se concentrant sur ce que le procédé criminel peut nous dire des mécanismes à l'œuvre. Cette période des pogroms est tout à fait unique : la population locale, de même que de nombreux soldats allemands – ainsi que d'autres nations alliées au Reich – disposèrent d'une très large manœuvre d'action concernant la population juive. Chacun était libre d'y participer ou non, à son échelle, au degré désiré. Cette liberté quant au comportement à adopter vis-à-vis des Juifs n'eut pas d'équivalent par la suite. Cette liberté était totale : frapper, violer, tuer, même piller les Juifs était autorisé, voire encouragé.

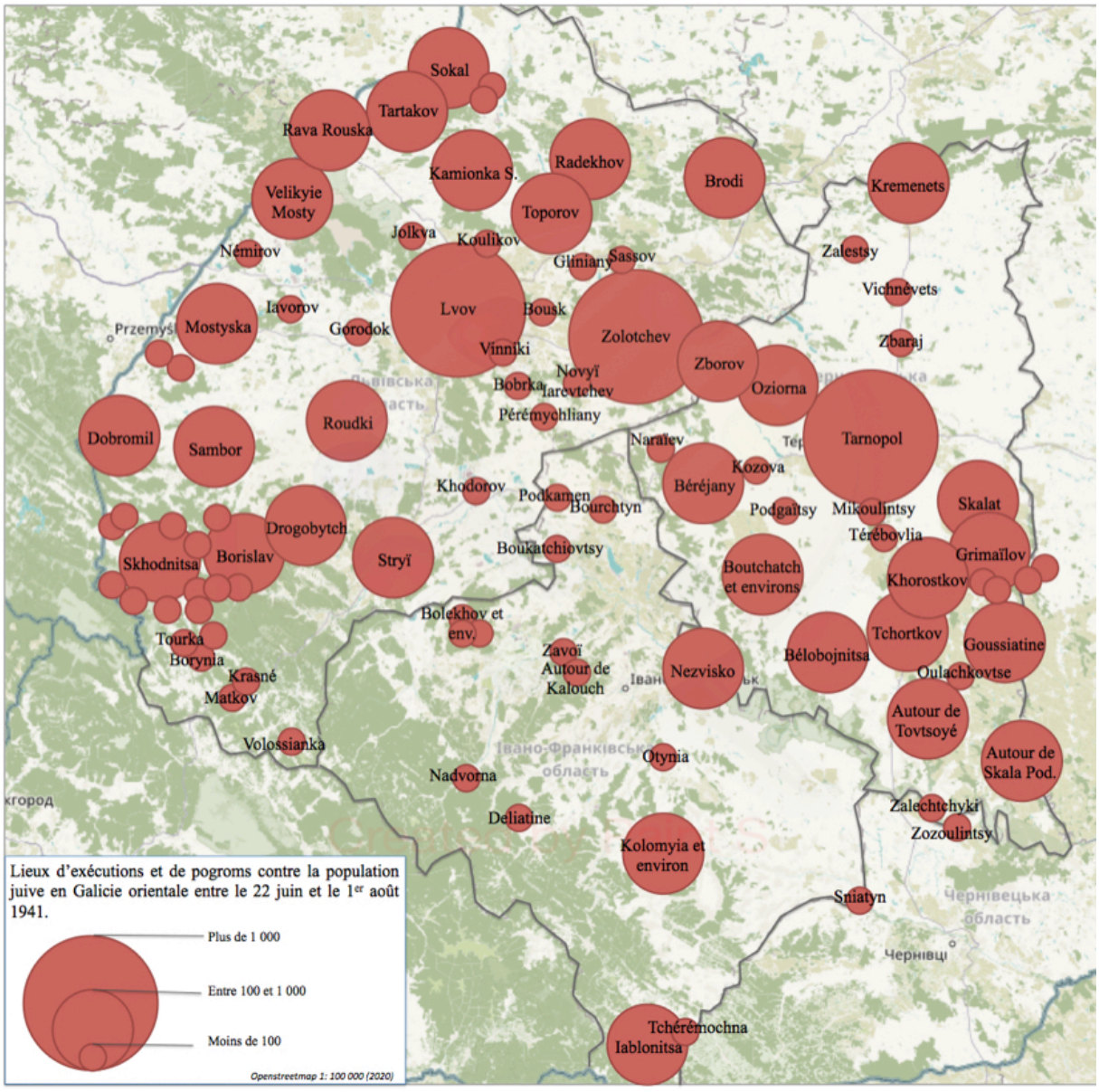


Figure 76 – Carte des lieux d'exécution et de pogroms perpétrés contre les Juifs de Galicie orientale entre le 22 juin et le 1er août 1941.

Ces exécutions et pogroms se déroulèrent sur l'ensemble du territoire de Galicie orientale, à Lvov comme dans de petits villages au creux des Carpates. La carte (Figure 76) des exécutions et des pogroms commis contre les Juifs de Galicie orientale met en évidence la quantité des sites de massacres et le nombre de victimes. L'oblast de Stanislavov apparaît moins touché par les tueries que les autres régions ; il semblerait que cette particularité s'explique par une occupation hongroise et non allemande des 2/3 sud de la région, jusqu'au 1er août 1941, date à laquelle elle bascule dans le giron de l'administration civile allemande – le Gouvernement général de Pologne – au même titre que l'ensemble de la Galicie orientale. Autre constat, le nombre de victimes avoisinait en moyenne plusieurs centaines dans les villes. Tous les chefs-lieux de district furent touchés soit par des pogroms, soit par des fusillades organisées, à l'exception d'une poignée de bourgades. Trois villes ressortent par l'ampleur du nombre de victimes juives : Lvov, Tarnopol et Zolotchev. La carte montre également que les premières tueries de Juifs n'étaient pas un phénomène urbain mais que les villages connurent également des attaques meurtrières. Enfin, cette carte n'est pas exhaustive en raison de l'état fragmentaire des sources.

2. Heydrich et Himmler

En l'espace de quatre jours, entre le 29 juin et le 2 juillet, Heydrich signe trois circulaires consacrées à l'organisation discrète d'« actions d'autoépuration » à l'encontre des Juifs et des communistes, en s'appuyant sur des cercles locaux. Deux de ces directives sont adressées aux chefs des Einsatzgruppen, et l'autre aux HSSPf. Elles font écho à une réunion s'étant déroulée le 17 juin 1941. La circulaire d'Heydrich du 29 juin 1941 aux chefs des Einsatzgruppen intervient 7 jours après le début du déclenchement de l'Opération Barbarossa. Heydrich revient sur des directives données oralement le 17 juin et qui, visiblement, n'ont pas été suivies. Il se plaint également de ne pas recevoir de rapports réguliers.

A la date du 29 juin, le SK4a était le seul commando de l'Einsatzgruppe C à mener des exécutions – elles commencèrent à Sokal la veille, le 28. Dans les pays baltes, les fusillades de Juifs se succédaient à un rythme soutenu : dans son rapport au RSHA du 1er juillet 1941, la *Stapostelle Tilsit* informe de « trois grandes opérations de nettoyage [*Großsäuberungsaktionen*] » : 201 victimes (dont une femme) à Gargždai le 24 juin, 214 victimes (dont une femme) à Kretinga le 25 juin, 111 victimes à Palanga le 27 juin[777]. Une

[777] Lettre de la *Stapostelle Tilsit* au RSHA le 1.7.1941 à Memel, dans Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 143-144.

partie de ces exécutions furent organisées en accord avec Stahlecker, chef de l'Einsatzgruppe A. Il est d'ailleurs l'un des destinataires de la lettre, tout comme Otto Rasch, chef de l'Einsatzgruppe C. Le document poursuit : « D'autres mesures punitives ont été prises par des agents du *Grenzpolizeikommissariat* de Suwałki à Augustowo. (…) Le Reichsführer-SS et le Gruppenführer [Heydrich], qui se trouvaient là par hasard, ont été informés par les mesures prises par la *Staatspolizeistelle Tilsit* et les ont pleinement approuvées[778]. » D'après Peter Longerich, « les voyages d'inspection d'Himmler et son intervention personnelle sur place dans les premières semaines de la guerre contribuèrent par conséquent nettement à la mise en œuvre et l'accélération des massacres de civils juifs[779]. » Durant les deux premières semaines de l'Opération Barbarossa, Himmler et Heydrich se déplacèrent dans une large zone ouest de la RSS de Biélorussie. La lettre d'Heydrich du 29 juin et la présence des deux chefs de la police sur place ne furent certainement pas étrangères à la note de l'Einsatzgruppe B dans l'EM UdSSR du 1er juillet : « *Gruppenleiter SS-Brif.* Nebe discute avec l'*Heeresgruppe*. Efforts d'autoépuration par des cercles anticommunistes et antijuifs vont être intensifiés[780]. »

Le 1er juillet une nouvelle circulaire d'Heydrich parvient aux Einsatzgruppen :

> « Les Polonais habitant dans les nouvelles régions occupées – et en particulier sur les anciens territoires polonais – se montreront à la fois anticommunistes et antijuifs, du fait de leur expérience. Il est évident que les actions d'épuration se portent prioritairement sur les Bolchevistes et les Juifs. A cet égard, à l'exception de cas isolés nécessitant des mesures immédiates et absolues, le cas de l'intelligentsia polonaise pourra être discuté plus tard[781]. »

Le 2 juillet 1941, Heydrich relaie aux HSSPf les ordres rappelés aux chez des Einsatzgruppen le 30 juin : encourager les « tentatives d'autoépuration [*Selbstreinigungsaktionen*] des cercles anticommunistes ou antijuifs », « sans laisser de traces [*spurenlos*][782]. » Il apporte une précision concernant les exécutions :

> « Sont à exécuter tous les
> fonctionnaires du Komintern (comme la plupart des politiques communistes en général),

[778] Lettre de la *Stapostelle Tilsit* au RSHA le 1.7.1941 à Memel, dans Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 143-144.
[779] Peter Longerich, *Himmler, vol.II*, Perrin, coll. Tempus, 2013, p.201.
[780] EM UdSSR Nr.9, le 1.7.1941 à Berlin, BArch B162-433.
[781] Lettre citée dans l'EM UdSSR Nr.10, le 2.7.1941 à Berlin, B162-433.
[782] Lettre d'Heydrich aux HSSPf, le 2.7.1941, dans Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 145-147.

hauts, moyens et fonctionnaires radicaux du Parti, des comités centraux, des comités régionaux et locaux,
commissaires du peuple,
Juifs ayant des postes dans le parti ou dans l'État,
élements particuliers radicaux (saboteurs, propagandistes, tireurs embusqués, auteurs d'attentat, agitateurs, etc.)[783]. »

Une telle insistance de la part d'Heydrich peut s'expliquer tout d'abord par une volonté d'exercer une pression sur les Einsatzgruppen. Les « actions d'autoépuration » ne pouvaient être valides que si elles se déroulaient directement après la capture des villes par la Wehrmacht. Il n'y avait plus de sens de les déclencher une semaine après. Aussi, le temps était compté. D'autre part, il s'agissait aussi de s'ajuster aux réalités de terrain. La lettre du 1er juillet, citée dans l'EM UdSSR Nr. 10 du 2 juillet, recadre les éléments à abattre. Contrairement à la campagne de Pologne de 1939 où l'intelligentsia polonaise a été largement décimée, cette dernière n'est plus une cible prioritaire. L'énumération des personnes à exécuter établie le 2 juillet va dans ce sens. Y avait-il eu une incompréhension des ordres ? Une interprétation erronée ? Il semblerait qu'Heydrich déplore davantage un manque d'organisation et de coordination des opérations des Einsatzgruppen. Au regard des premières exécutions commises contre les Juifs lors de la première semaine de l'Opération Barbarossa, l'identification du Juif comme ennemi était largement intégrée et se traduisit par des exécutions rapides et massives, que ce fût en Lituanie ou en Galicie orientale, ou encore à Białystok le 27 juin par des policiers allemands du Pol. Bat. 309[784]. Ainsi, des massacres de Juifs se produisirent tout le long de la zone d'arrière-front dès les premiers jours de l'invasion. Néanmoins, Heydrich tenait à ces « actions d'autoépuration. » Était-ce un moyen d'orchestrer la partition que la population locale devait jouer lors de la phase inaugurale de l'invasion de l'Union soviétique ?

[783] Lettre d'Heydrich aux HSSPf, le 2.7.1941, dans Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 145-147.
[784] Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 141-142.

B. L'élimination politique

Entre le 1[er]et le 11 juillet 1941, les Juifs de Galicie orientale furent victimes de violences protéiformes : pogroms, exécutions, assassinats, humiliations publiques, travaux forcés, arrestations, tortures, incarcérations, harcèlements, viols, pillages, destructions. Les envahisseurs allemands proposèrent la typologie suivante : *Selbsteinigungsaktionen* ou *Pogromen*, menés soi-disant par la population locale, et *Massnahmenaktionen*, assurés par les troupes militaires ou policières constituées.

Les pogroms du début juillet 1941 en Galicie orientale s'organisèrent territorialement de deux manières différentes : selon qu'il s'agissait d'une ville, chef-lieu de district ou grosse bourgade, ou d'un village ou hameau. En effet, l'éclatement des pogroms étaient régis par un impératif de rapidité d'organisation ; il fallait donc se passer de présence allemande dans un bon nombre de petits villages. En pleine offensive, l'objectif était de sécuriser les villes et les bourgades, le maillage administratif militaire pouvait se constituer dans un second temps dans les zones rurales. D'autre part, les pogroms dans les villes nécessitaient une organisation plus minutieuse. Entre ¼ et 1/3 de la population citadine était juive, et seulement autour de 3% de la population rurale. Les enjeux dans les villes étaient plus importants en termes d'impact. Ils étaient une vitrine, ou plutôt une scène où se jouaient les principaux thèmes politiques de la guerre menée à l'Est par Hitler.

En hauts lieux, les pogroms revêtaient une importance primordiale, au point qu'Heydrich la rappela trois fois : lors de la réunion du 17 juin 1941 devant les chefs des Einsatzgruppen, par écrit – entravant les consignes privilégiant les ordres oraux (à raison, puisque cette lettre confidentielle nous est parvenue) – les 29 juin et 2 juillet 1941. Dans son rapport du 15 octobre 1941, Stahlecker, chef de l'Einsatzgruppe A, qui avait donc reçu ces ordres lui aussi, revint sur les pogroms réclamés : « Autant que possible, à Kaunas et à Riga, nous avons des preuves par films et photographies de premières exécutions spontanées de Juifs et de communistes par des Lituaniens et des Lettons[785]. »

Quel statut avait les pogroms pour les dirigeants nazis ? Raoul Hillberg avance l'hypothèse que les Einsatzgruppen voulaient que la population locale prenne sa part de responsabilité dans les opérations meurtrières, se laissant la possibilité d'un chantage ultérieur[786]. Szarota, quant à lui,

[785] Rapport de Stahlecker du 15 octobre 1941, USHMM RG-11.001M01 Reel 14.
[786] John-Paul Himka, « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011, p.242.

y voit un moyen de convaincre les Juifs à entrer dans les ghettos[787]. Himka balaie cette hypothèse : en Galicie orientale, les ghettos furent créés bien plus tard[788]. Les travaux d'Himka pencheraient du côté d'une improvisation lors de la première phase de la guerre contre l'Union soviétique[789].

Ce qui nous intéresse ici est comment, au niveau local, la dimension politique des pogroms était perçue. Il était évident que le déclenchement des pogroms se produisait comme un acte inaugural de la collaboration entre envahisseurs allemands et maîtres du pouvoir ukrainien. Le pogrom scellait une sorte de pacte entre les nouvelles autorités de la région. De nombreuses problématiques politiques les divisaient, mais ils étaient d'accord pour éliminer les Juifs de l'Ukraine. Le pacte consistait à faire miroiter une autonomie ukrainienne en échange de pogroms mobilisant la population locale contre les Juifs, pour servir le récit national-socialiste : des populations opprimées par le régime soviétique s'en prenant spontanément et rageusement aux Juifs, grâce à la libération opérée par le soldat allemand.

N'a-t-on pas accordé trop d'importance à l'impact des découvertes dans les prisons du NKVD ? Le lien entre ces massacres et les pogroms n'a-t-il pas été exagéré par la propagande allemande ? L'argument n'était-il pas destiné davantage à l'opinion publique allemande, aux soldats engagés sur le front ou à la scène internationale – pour discréditer le régime de Moscou – qu'à mobiliser des locaux dans des pogroms ? Difficile à dire. Néanmoins, on peut avancer que, d'une part, ces funestes trouvailles n'étaient qu'un prétexte supplémentaire à la longue liste déjà existante pour persécuter et tuer des Juifs. Les premières tueries de Juifs en septembre 1939, sur des territoires vierges d'ingérence bolchevique, montrèrent que l'on pouvait se passer d'invoquer le judéo-bolchevisme pour s'en prendre à la population juive. La propagande allemande ciblait probablement des groupes sensibles à la thèse judéo-bolchevique, en premier lieu les Allemands eux-mêmes, à l'arrière comme au front. Ces crimes révélés du NKVD apportaient de l'eau au moulin de la guerre défensive menée à l'Est.

Le rapport du Dr. Abraham Silberschein concernant le sort des Juifs en Galicie orientale met directement en doute l'identité des cadavres diffusée par la version nazie :

[787] Tomasz Szarota, *On the Threshold of the Holocaust. Anti-Jewish Riots and Pogroms in Occupied Europe: Warsaw Paris The Hague Amsterdam Antwerp Kaunas*, Peter Lang GmbH, 2015.
[788] John-Paul Himka, « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011, p.242.
[789] John-Paul Himka, « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011, p.242.

> « Les 2 et 3 juillet 1941 [sic], les Ukrainiens provoquèrent la découverte de fosses communes dans les caves de deux prisons de Lvov, à Kazimierzowska et à Łąckiego. Aussitôt, les autorités allemandes photographièrent les fosses et lancèrent une campagne de propagande mensongère, imputant ces crimes aux Juifs. Il est bien évident que ceux-ci n'y étaient pour rien, n'ayant occupé aucune place dirigeante sous le régime soviétique ; aucun Juif n'avait fonctionné comme juge et n'avait pu, par conséquent, prononcer des condamnations. Il fut prouvé, sur place, que les cadavres avaient été enterrés là deux ans auparavant, ou plus encore ; il fut en outre impossible d'établir leur identité[790]. »

Quel rôle jouèrent les crimes du NKVD dans la participation locale aux pogroms ? Kai Struve souligne le rôle probable d'un antisémitisme local fort ancien, mais estime que les positions accordées aux Juifs durant la période soviétique 1939-1941 en Galicie orientale augmenta le ressentiment à leur égard de la part de la population locale[791]. Il modère cependant la position radicale de Bogdan Musiał, affirmant que la découverte des crimes soviétiques entraîna une radicalisation significative des troupes allemandes contre les Juifs. Ainsi, pour Kai Struve, la découverte des cadavres des victimes du NKVD ne serait qu'un épiphénomène, l'antisémitisme local ayant surtout été alimenté par la période soviétique et la visibilité des Juifs à des postes de pouvoir.

De rares témoignages soulignent la présence des Juifs dans l'administration soviétique. Petro, né en 1922 et habitant de Rogatine, déclare que « quand les Soviétiques sont arrivés au pouvoir, les Juifs occupaient quasiment tous les postes à responsabilité, ils étaient juges, avocats, membres du gouvernement[792]. » Petro était membre de la jeunesse de l'OUN à partir de 1940, puis intégra l'UPA, il est envisageable qu'il ait été sensibilisé à ce discours politique des nationalistes ukrainiens, dénonçant le « judéo-bolchevisme. » Néanmoins, Petro ne fait pas de parallèle entre la présence des Juifs au sein de l'appareil soviétique et leur assassinat. Il invoque plutôt des motifs religieux, faisant accepter, selon lui, aux Juifs comme aux chrétiens le sort tragique que les Allemands leur réservaient. La population locale fut-elle dupe des allégations allemandes ? Ievgueni I., de Tchertkov, âgé de 19 ans en 1941, estime que les Allemands, par

[790] Rapport du Dr. Abraham Silberschein sur les atrocités commises à Lvov, YVA M.20/138.
[791] Kai Struve, « Tremors in the Shatterzone of Empires. Eastern Galicia in Summer 1941 », dans Omer Bartov & Eric Weitz (dir.), *Borderlands. Ethnicity, Identity and Violence in the Shatter-Zone of Empires*, Indiana University Press, Bloomington, 2013, p.463-484.
[792] Interview de Petro, le 14.6.2016 à Rogatine, YIU/2102U (trad. Olga Koulbachna). Le prénom a été changé à la demande de l'interviewé.

le biais du comité ukrainien, avaient forcé les Juifs à déterrer les corps des victimes du NKVD, dans le but de répandre des rumeurs sur la participation des Juifs à ces meurtres[793].

1. La réunion du comité ukrainien

Au départ des Soviétiques, les nationalistes ukrainiens, qui avaient passé des accords avec l'Allemagne nazie, saisirent l'occasion de mettre en place les rouages d'une Ukraine indépendante, qu'ils avaient échoué à consolider en 1918. Le 30 juin 1941, Stepan Bandera proclama l'indépendance de l'Ukraine à la suite de la capture de Lvov, provoquant l'agacement du Reich. Dans le reste de la Galicie orientale, les nationalistes ukrainiens s'installèrent immédiatement au pouvoir laissé vacant par la retraite précipitée des Soviétiques.

Dans les villes, les pogroms s'organisèrent la plupart du temps lors d'une réunion publique. Cette réunion est mentionnée dans les dépositions de la TchGK, dans les témoignages de survivants juifs comme d'habitants ukrainiens…Elle est simplement absente des sources allemandes, et l'on comprend pourquoi : il ne fallait pas laisser de traces écrites d'une ingérence allemande dans l'organisation des pogroms, conformément aux instructions d'Heydrich.

La réunion du comité local ukrainien avait en réalité deux objets. Le premier était de créer officiellement un comité chargé de la gestion administrative de la bourgade. Le deuxième était d'organiser le pogrom. Le déclenchement de violences contre les Juifs fut le premier acte politique, intronisant, de la nouvelle autorité locale tout juste constituée. Généralement, la constitution du comité ukrainien avait lieu publiquement. On choisissait pour l'occasion un endroit suffisamment vaste pour recevoir du monde ou chez une personnalité influente : au casino ukrainien à Zolotchev[794], chez un médecin à Grimaïlov, Zénon Fédorovitch Païkouch[795]. Cela signifie qu'ils n'avaient pas encore un local dédié.

L'important était que la décision soit collégiale. Les nouveaux étaient nommés publiquement, devant l'assemblée des citoyens – visiblement majoritairement ukrainiens – regroupés. On nommait ou élisait en particulier des membres influents de la population ukrainienne, occupant auparavant des postes dans les instances locales ou au sein de l'intelligentsia. Par exemple, à Bolekhov, furent élus le « Dr. Bohdan Harasimow (staroste), l'inspecteur Simkow Benedykt (bourgmestre, agriculteur), Teffner Bohdan (chef de la milice, étudiant polytechnicien),

[793] Interview de Ievgueni I., le 18.5.2009 à Tchertkov, YIU/837U.
[794] Szlojme Mayer, *Der Untergang fun Zloczow*, Munich, 1947, YVA O.33/6659.
[795] Acte du 24.11.1944 à Grimaïlov, GARF 7021-75-94, p.1.

Majkowskij (devient chef-adjoint de la milice), l'homme riche Ilkow (devient secrétaire de la milice)[796]. » On retrouve à la tête des comités des médecins ou des avocats, comme les médecins Dr. Zénon Païkouch à Grimaïlov[797], le Dr. Roman Kouchnir à Dobromil, le Dr. Stonicki à Vélikié Mosty[798], ou l'avocat Koultchitski à Zbaraj[799], l'avocat Stepan Ropeski à Sokal[800], l'avocat Tkaczuk à Gvozdets[801], le procureur Zabrewski et le juge Yurczak à Tloumatch[802]. Cela n'avait rien de surprenant : les personnalités les plus influentes, les plus cultivées se retrouvaient à la tête de l'administration locale. A Vélikié Mosty, le Dr. Wassyl Stronicki, un Ukrainien, occupait déjà un poste à responsabilités avant la venue des Allemands. Il était né dans le petit village de Selets, à 11km au nord de la ville[803] en 1898. Il exerçait la profession de médecin dans la ville de Vélikié Mosty avant la guerre. Durant la période soviétique, il était chargé de la formation des infirmières[804], il était même le « directeur soviétique du service de santé[805]. » Visiblement, on n'était peu regardant à Jabié non plus sur la trajectoire personnelle des individus enclins à collaborer : Iouri Bagoslaviec, apparemment mû par des ambitions personnelles, soutint d'abord les Soviétiques dans l'espoir d'intégrer la police, puis devint secrétaire de la communauté sous l'occupation allemande. Il s'enfuit ensuite au Canada[806]. A Mikoulintsy, ce furent « les notables ukrainiens » qui reçurent les troupes allemandes « avec du pain et du sel[807]. » Il apparaît plus rare de trouver à la tête des administrations locales des hommes qui n'étaient pas issus de l'intelligentsia. A Nemirov, c'était un charpentier, Pelach[808]. A Kremenets, le cordonnier Stepaniouk prit la tête de la police ukrainienne[809].

Des membres de l'OUN étaient fréquemment nommés à la tête des administrations, mais la pratique n'était pas systématique. A Iavorov, Roman Séménovitch Podolouk identifie les nouveaux maîtres du pouvoir comme étant des membres de l'OUN : ce fut à l'occasion d'une réunion de l'OUN le 27 ou le 28 juin que furent distribués les postes au sein de l'administration

[796] Témoignage d'Ellen Press et de Dora Szuster [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2146.
[797] Acte du 24.11.1944 à Grimaïlov, GARF 7021-75-94, p.1.
[798] Déclaration d'Antonia Weiler, le 11.4.1947 à Salzbourg, YVA O.5/54.
[799] Déposition de Marian Isakovitch Frauenglas, le 3.7.1944, GARF 7021-75-4, p.1.
[800] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft*…, p.236.
[801] Déclaration de Moses Selzer, le 21.5.1948 à Munich, YVA M.21.1/569.
[802] Idl Feuer, « For the Record », témoignage recueilli le 14.4.1945 à Bucarest, dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, p.cxxii.
[803] Déclaration d'Antonia Weiler, le 11.4.1947 à Salzbourg, YVA O.5/54.
[804] Déclaration de Stefanie Donner, le 15.6.1947 à Munich, YVA M.21.1/92.
[805] Déclaration de Josef Rosenberg, le 3.8.1947 à Garsee bei Wasserburg, YVA M.21.1/92.
[806] Interview d'Iryna M., le 9.7.2018 à Jabié, YIU/2438U.
[807] Nusia Schweizer Horowitz, « My Town During the Second World War », dans Haim Preshel (dir.), *Mikulince ; sefer yizkor*, Organization of Mikulincean Survivors in Israel and the USA, Israël, 1985, p.49.
[808] Déclaration d'Abraham Schall, le 4.5.1945 à Bucarest, YVA M.49.E./4950.
[809] Déposition d'Alfred Antonovitch Filiar, le 1.7.1944 à Kremenets, GARF 7021-75-6, p.10.

locale et que fut élu le staroste[810]. Nous l'avons abordé dans le cas de Dobromil : on avait choisi un sympathisant de la cause nationaliste ukrainienne mais qui n'était pas affilié politiquement à l'OUN. Cette dernière publia un texte en vue de l'organisation des instances locales, daté de la fin juin-début juillet 1941, s'adressant aux « Ukrainien ! Paysan ! Travailleur ! » Il était question du remplacement des chefs des conseils de village et des chefs de comité exécutif régional. On préconisait de choisir un Ukrainien considéré et honnête, ayant l'expérience de la fonction publique et les compétences requises[811].

L'interrogatoire d'un certain Ivan Chvaïkovski, daté du 29 mai 1944, face à un fonctionnaire du NKVD – il comparaît alors en tant que témoin – apporte des précisions quant au déroulé de nomination de la nouvelle administration dans son village :

> « A l'arrivée des Allemands au mois de juin 1941, un habitant de notre village [Staryï Vichnevets], Aleksander Mikhaïlovitch Kokourik a proclamé lors du rassemblement du village que les autorités soviétiques n'existaient plus et n'existeraient plus, que l'Armée rouge était en déroute, que l'armée allemande s'approchait déjà de Moscou ; pour nous, Ukrainiens, nous proclamons « l'Ukraine indépendante. » (…) Puis Kokoupik a dit que nous avions besoin d'une formation militaire dans notre village, dispensée à tous les hommes, pour la protection de « l'Ukraine indépendante[812]. »

La suite de l'épisode nous est relatée par Nikita Ivanovitch Boukovskiï : l'homme qui prononçait le discours évoqua la nécessité de choisir un staroste et une police ukrainienne, « vu que le pouvoir soviétique n'existait plus[813]. » Le choix du staroste s'effectua à ce moment-là : ce fut Féodossiï Chvaïkovskiï, 45 ans. Furent désignés également Boukovskiï comme commandant de la police ukrainienne, Bodassiouk Vladimir Romanovitch, né en 1920 ; Filyk Vitaliï Grigorevitch, né en 1917, Milnitchouk Zakhar Nikolaïévitch, né en 1919, et Khomitskiï Aleksandr Vassiliévitch, né en 1917, comme policiers. Tous les policiers, y compris Bokouvskiï, portaient un brassard jaune-bleu avec l'inscription « police ukrainienne ».

Le fait que la décision d'organiser un pogrom suive directement l'élection du comité ukrainien, lors de la même réunion, impliquait de fait la population locale. Le comité ukrainien avait été

[810] Déposition de Roman Séménovitch Podolouk, le 13.9.1944 à Iavorov, GARF 7021-67-79, p.72.
[811] Ordre du plénipotentiaire de l'OUN, non signé, non daté, (Doc.12), Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p.135-136.
[812] Interrogatoire d'Ivan Nikitovitch Chvaïkovski le 29.05.1944, DASBU Nr. 27414, p.151sqq.
[813] Interrogatoire de Nikita Ivanovitch Boukovskiï par le NKVD, le 15.1.1946 à Tarnopol, DASBU Nr.7719, p.192sqq.

élu par des habitants et annonçait la tenue d'un pogrom publiquement, du moins devant le public majoritairement ukrainien présent. Se faisant, la responsabilité était collective. Le pogrom, ainsi annoncé, revêtait un statut légal, valide. Cette réunion permettait également de livrer quelques détails : date et période du pogrom. Par exemple, le vendredi ou le samedi soir de l'arrivée des troupes Allemandes (le 5 juillet) dans la ville de Skalat, se tint une réunion rassemblant, selon Abraham Weissbrod, rescapé juif, « l'élite de la populace ukrainienne[814]. » Etaient présents : le prêtre gréco-catholique Canon Onuferko et son épouse, le juge Politila, le forgeron Maruszszuk, et d'autres, visiblement connus dans les environs de Skalat, mais également des paysans. L'ordre du jour concernait l'organisation d'une milice ukrainienne, la distribution des postes à responsabilités dans la nouvelle administration locale, l'attitude à adopter vis-à-vis de la population polonaise, ainsi que des Juifs[815]. A Bourchtine, « les Ukrainiens respectés de la ville, parmi eux des juges, des avocats et des citoyens ordinaires, se sont rassemblés pour se soulever contre les Juifs[816]. »

Chez Abraham Weissbrod[817] ainsi que chez d'autres survivants juifs se dégage l'idée que les Ukrainiens locaux voulurent aller aux devants des velléités allemandes et leur témoigner ainsi leur sympathie en organisant un pogrom, tout en demandant précisément l'autorisation aux nouveaux occupants d'avoir les mains libres pour massacrer les Juifs. Marc Krochmal, originaire de Borislav, rapporte qu'une délégation d'Ukrainiens se rendit aux devants des Allemands après la capture de la ville, leur demandant « la permission de célébrer l'arrivée allemande. » Ils obtinrent de faire ce qu'ils voulaient des Juifs durant 24h. Ses parents et son frère furent massacrés lors du pogrom de Borislav, de manière particulièrement effroyable[818]. Tueurs et ceux qui sont à l'initiative se confondent. Des rescapés juifs expérimentèrent cette explosion de violence dirigée contre eux comme une forme de soumission des Ukrainiens aux idées nazies, un témoignage d'allégeance et un espoir de servir leurs intérêts nationalistes. Autrement dit, ils ne virent pas le pogrom autrement qu'une initiative locale – et non allemande, les Allemands se bornant à concéder une autorisation – mais crurent à une hostilité opportuniste,

[814] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.6-7.
[815] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.6-7.
[816] Témoignage de Lipa Shomer, par Yehoshua Pichas Klarnet, « Bursztyn », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.327-335.
[817] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.6-7.
[818] Interview de Marc Krochmal, le 15.5.1990 à New York, VHA #56969.

de circonstance, motivée par des visées politiques. À Jolkva, par exemple, où Leit Moïsseïévitch Chtekhenberg, membre du Judenrat par la suite, rapporte la tenue d'une réunion des nationalistes ukrainiens, déclarant que les Juifs étaient des Bolcheviks et qu'on devait les exterminer. Le pogrom eut lieu une semaine plus tard[819].

Dans les villes, les Ukrainiens au pouvoir arrangèrent des mises en scène destinées à associer les Juifs au pouvoir soviétique et à marquer la fin de ce régime. Elles se déroulèrent principalement dès le début de l'occupation allemande et régulièrement en parallèle d'un pogrom. Elles s'accompagnaient de coups, de brimades publiques. Était-ce là une forme de pacte antisémite scellé entre les envahisseurs allemands et les nationalistes ukrainiens ? Une Ukraine indépendante en échange de l'élimination des Juifs du territoire ? Ce fut en tout cas ce qui se lit dans le discours du nouveau maître du pouvoir à Zolotchev, Gritsanova Plachovets, sur la place centrale : « les communistes étaient les ennemis de l'humanité, il fallait anéantir le pouvoir juif, et une fois ce pouvoir anéanti, les paysans pourraient vivre en paix[820]. »

A Mikoulintsy, le prétexte brandi pour tuer et piller une partie de la population juive de la bourgade fut de les désigner comme collaborateurs des Soviétiques. Des Ukrainiens agirent ainsi dans le bref laps de temps entre le départ des autorités soviétiques et l'arrivée des Allemands : « Ils firent irruption dans les maisons juives, pillant et assassinant les habitants. Une de leurs victimes était un Juif du nom de Goldwug qui, durant l'occupation soviétique, travaillait comme commerçant au moulin ; sa femme et sa fille furent assassinées avec lui. Etka Okon et sa belle-mère furent aussi tuées à ce moment-là, tandis que son mari Welwel s'échappa, et son destin reste inconnu. Les Ukrainiens liquidèrent la famille parce que Welwel avait coopéré avec les Russes durant leur séjour dans notre ville. A leur arrivée dans la ville, les hitléristes arrêtèrent un jeune Juif, Avraham Henoch Zipper, désigné comme un collaborateur soviétique par les Ukrainiens. Il fut conduit au cimetière chrétien et fusillé – la première victime juive à Mikoulintsy. Autant que je m'en souvienne, il n'avait jamais été communiste, et a été tué à cause d'une dénonciation d'Ukrainiens[821]. »

En agissant ainsi, les nouveaux maîtres du pouvoir construisaient un discours officiel : ils éliminaient les personnes ayant soutenu le précédent régime. Il fallait agir vite, d'une part pour asseoir leur position dominante, mais aussi pour balayer le parcours personnel de certains qui avaient aussi bénéficié de postes importants ou d'une ascension sociale sous les Soviétiques et

[819] Déposition de Leit Moïsseïévitch Chtekhenberg , le 9.9.1944 à Jolkov, GARF 7021-67-79, p.35.
[820] Déposition de German Maierovitch Levinter, le 17.9.1944 à Zolotchev, GARF 7021-67-80, p.34-36.
[821] M. Schmulevic, « The Life of Horrors of Mrs. Klara Reich-Schrenzel », dans Haim Preshel (dir.), *Mikulince ; sefer yizkor*, Organization of Mikulincean Survivors in Israel and the USA, Israël, 1985, p.79.

qui entendaient profiter de l'arrivée des Allemands pour conserver ou augmenter leurs privilèges.

A Kouty, le long de la rivière Tchérémoch formant une frontière naturelle entre Galicie et Bucovine, les militaires et fonctionnaires soviétiques plièrent bagages à partir du 23 juin, après les premières attaques de l'aviation allemande sur les fortifications russes. Responsables du parti, employés du NKVD furent prioritaires dans l'évacuation ; on alla même jusqu'à réquisitionner chevaux et chariots dans les campagnes autour de la bourgade. Ils emportèrent avec eux l'argent des banques et des boutiques ainsi que les produits d'alimentation des magasins[822]. Le 2 juillet, au petit matin, des « Ukrainiens de toute la région environnante » arrivèrent à Kouty et s'adonnèrent au pillage. Ils organisèrent une cérémonie lors de laquelle ils remplacèrent le drapeau soviétique par le drapeau ukrainien. D'après le *Kitever yisker-bukh*, les chefs de file de ce mouvement avaient été des militants communistes ou avaient travaillé dans les administrations soviétiques[823].

2. Mises en scène du changement de pouvoir

Dans plusieurs localités, les nouvelles autorités locales, souvent accompagnées des forces d'occupation allemande ou alliée, organisèrent de funestes spectacles symbolisant la chute de l'Union soviétique. A Tourka, « Les Ukrainiens organisèrent des 'funérailles' pour 'enterrer' Staline. On donna à porter aux Juifs des photographies, des illustrations et des livres de Staline. Ils nouèrent un ruban rouge aux barbes des Juifs et les poussèrent jusqu'au cimetière, où ils enterrèrent Staline avec le reste des gens présents aux funérailles. De grandes crises de larmes éclatèrent. Des femmes s'évanouirent et des hommes récitèrent leur confession, car un événement similaire avait eu lieu à Staryï Sambor[824]. » Cette procession politico-religieuse entremêlait les Juifs et le pouvoir stalinien. Le ruban rouge autour des barbes des Juifs symbolisait le deuil du régime communiste. En effet, à Staryï Sambor, les Allemands forcèrent

[822] « Kitev nakhen ferlasen fon der sovietisher armii », dans Eisig Husen (dir.), *Kitever yizker bukh*, Kitever Sik un Benevolent sosayeti, New York, 1958, p.107-108.
[823]« Kitev nakhen ferlasen fon der sovietisher armii », dans Eisig Husen (dir.), *Kitever yizker bukh*, Kitever Sik un Benevolent sosayeti, New York, 1958, p.107-108.
[824] Y.M. Zeifert, « Stories of the Great Misfortune » (trad. Jerrold Landau), dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.231.

des Juifs à transporter la statue de Lénine jusqu'au cimetière : elle était disposée sur un chariot et les Juifs durent la tirer, à la place d'animaux de trait[825].

Le nombre de pogroms dans la zone d'occupation de l'armée hongroise était très faible en comparaison avec le reste de la Galicie orientale. Néanmoins, les autorités hongroises permirent certaines démonstrations antibolcheviques. « [A Kolomyia], les Ukrainiens locaux aussi ont commencé leur besogne meurtrière. Un vendredi, ils ont rassemblé des Juifs de plusieurs quartiers de la ville et les ont obligés à arracher le monument de Lénine avec les mains et à le traîner à travers toute la ville sous les coups. De nombreux Juifs ont été si maltraités à l'époque qu'ils ont dû garder le lit pendant plusieurs semaines. Les officiers hongrois ont pris des photographies de cet « acte héroïque[826]. » Ces membres de l'armée hongroise, engagée aux côtés des Allemands dans la lutte contre la Russie soviétique, étaient visiblement sensibles à ce genre de manifestation. La destruction de la statue de Lénine à Stanislavov eut lieu durant le pogrom mené contre les Juifs[827]. Dans le village de Letnia, au sud de Medenitchi, la population locale força les komsomols à traverser la localité à se moquer des portraits des chefs de l'Union soviétique. Ils furent battus sous les portraits de Lénine et de Staline[828].

Dans le courant du mois de juillet 1941, la plupart des hommes juifs de Vinniki furent rassemblés devant le bâtiment du Judenrat puis escortés à l'extérieur du village par la brigade des pompiers, jouant des chansons de marche polonaises, puis fusillés par des policiers ukrainiens. Des mises en scène symbolisèrent la chute des précédents régimes, auxquels on associait étroitement les Juifs. Ces humiliations soulignaient l'avènement d'une nouvelle ère où les Juifs étaient déchus de des droits civiques et étaient condamnés à sombrer, au même titre que les régimes précédents.

Pourquoi de tels spectacles ? On note que ces mises en scène de chute du pouvoir soviétique se déroulèrent dans les villes, en présence des troupes d'occupation, allemandes ou hongroises comme à Kolomyia. Aucun spectacle de ce genre ne fut rapporté dans les campagnes. Ces représentations devaient être visuelles : elles devaient associer étroitement, physiquement, les Juifs au pouvoir soviétique, mais aussi montrer que l'hostilité de la population locale à leur égard. A Rogatine, Petro, Ukrainien né en 1922, assista à la destruction de la statue de Lénine :

[825] Interview de Vassyl S., le 26.4.2018 à Staryï Sambor, YIU/2422U.
[826] Journal d'Abraham Sperber, BArch B162-2232, p.99.
[827] "Stanislawow », *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Yad Vashem, Jérusalem, p.359-376.
[828] Déposition d'Otto Leopoldovitch Maltz, le 8.12.1944 à Medenitchi, GARF 7021-58-20, p.24.

> « A l'époque il y avait le monument de Lénine à l'emplacement actuel de la statue de Roksolana. On a vu les gens pauvres, c'est étonnant parce qu'ils n'étaient ni riches ni nationalistes, mais vraiment les gens les plus pauvres, des éboueurs etc., qui ont mis des cordes sur Lénine et l'ont fait tomber. Les Allemands riaient et prenaient des photos. Les gens étaient contents et applaudissaient[829]. »

Étaient-ce les plus antisoviétiques qui firent chuter la statue de Lénine, ou bien les avait-on réquisitionnés ? Ces mises en scène avaient leurs spectateurs ravis : les occupants allemands ou hongrois, satisfaits, enthousiastes, prenant des photographies.

C'était également un acte important pour les partisans d'une Ukraine indépendante, comme à Rojniatov par exemple. Avant l'arrivée des unités hongroises dans cette localité proche de Dolina, des « nationalistes germano-ukrainiens » organisèrent l'élection d'une administration locale et firent détruire la statue de Lénine, située en face du bureau du parti communiste, la mirent dans un cercueil et l'enterrèrent. « Tout le monde a assisté à la manifestation[830]. » La prise de pouvoir des nationalistes ukrainiens fut ainsi marquée par un acte symbolique fort : l'enterrement de la figure de Lénine. Tout le village assista à cet événement, probablement aussi parce que tous furent rassemblés pour l'élection. Que ces deux actes eurent lieu au même moment leur conférèrent un statut particulier, celui d'une adhésion populaire, du moins en apparence. Toutefois, l'initiative ne vint pas des habitants de Rojniatov, mais d'un homme de ce groupe de « nationalistes germano-ukrainiens », important peut-être dans le village une pratique vue ailleurs. A Trouskavets, le nouveau maire ordonna la démolition des statues de Lénine et de Staline et associa Juifs et prisonniers politiques à effectuer des travaux difficiles « pour manifester son mépris du pouvoir soviétique[831] », rapporte une habitante juive. C'étaient autant de manifestations publiques de bonne volonté vis-à-vis des occupants allemands.

[829] Interview de Petro, le 14.6.2016 à Rogatine, YIU/2102U (trad. Olga Koulbachna). Le prénom a été changé à la demande de l'interviewé.
[830] Déposition de Chaï Chamonovitch Lioutvak, le 15.2.1945 à Rojniatov, GARF 7021-73-16, p.133-136.
[831] Déposition d'Helena Moïsséïevna Fousseva, le 20.1.1945, probablement à Drogobytch, GARF 7021-58-20, p.559.



Figure 77 – Démonstrations de destruction des symboles soviétiques : les statues de Lénine et de Staline, le portrait de Staline, diffusées dans la Deutsche Wochenschau Nr.566 du 9.7.1941, USHMM RG-60.0267.

La réquisition de Juifs pour l'enterrement des victimes du NKVD était la forme de propagande la plus répandue : elle fut d'ailleurs systématique. Nous l'avons vu avec l'exemple de Dobromil, elle consistait à rapprocher les Juifs de leurs supposées victimes, à établir un lien charnel entre les Juifs et l'oppresseur bolchevique. A Borislav, les Allemands et leurs alliés ukrainiens et polonais locaux mobilisèrent de force des Juifs, y compris des femmes et des adolescents, pour laver les cadavres découverts. Les deux tantes de Jonas Frisch – l'une enceinte de 5-6 mois et l'autre âgée de 52 ans – durent soulever les corps, les disposer sur un chariot et les transporter au cimetière[832]. De retour de la cour de la prison de Borislav où elle avait été traînée de force, Anna Mandel, âgée de 27 ans, retourna chez elle sous les coups des gens, criant : « Tu es une communiste ! Va et lave les gens que tu as fusillés ![833] » La réquisition de femmes et d'adolescents pouvaient s'expliquer par le fait que de nombreux hommes juifs s'étaient cachés, pressentant qu'ils seraient la cible prioritaire des pogromistes, mais elle actait aussi la culpabilité généralisée des Juifs, en dehors des considérations d'âge et de sexe.

3. L'assassinat des cadres soviétiques

L'assassinat des cadres soviétiques en Galicie orientale durant les premières semaines de l'invasion allemande concerna des Juifs et des non-Juifs. Ce fut d'ailleurs l'un des rares – voire le seul – motif d'exécution d'un non-Juif pendant cette période.

Dans le petit village de Dolina, le 6 juillet 1941, des nationalistes ukrainiens fusillèrent une députée du comité exécutif du district de Tchertkov, Tatiana Savkia, ainsi que sa fille Kazimira

[832] Interview de Jonas Frisch, le 24.11.1987 à Toronto, VHA #54098.
[833] Interview d'Anna Dichter (née Mandel), le 11.2.1996, VHA #11972.

âgée de 10 ans. Ils assassinèrent également Iakov Fedortsev, sa femme et sa fille de 7 ans, et deux Juifs. Treize Juifs furent également fusillés le 8 juillet 1941. L'enquête de la TchGK précise que 15 habitants de Dolina participèrent à ces meurtres : Viviakine Petr Nikolaïévitch, Kotchouliach Iossif Iakimovitch, Guérassimov Roman, Vabtsechine Petr Grigoriévitch, Babi Vassili, Guérassimov Petr Danilovitch, Fédortsov Vladislav, Dmitritchine Vassili, Goutchevs Evguéni, Dombrovitch Vladimir, Doutko Pavel Maksimovitch, Guiadiov Pavel Nikolaïévitch, Didorouev Emilian Grigorovitch, Dari Petr Mikhaïlovitch, Temzine Dmitri, Chimonski Ivan. A l'exception de Pavel Guiadov, habitant toujours le village, et Vassili Dmitrichine, parti en Allemagne, tous ces hommes se trouvaient dans l'Armée rouge au moment de la rédaction de l'acte, le 1er juillet 1944[834]. A Bolekhov, les auteurs de l'épuration politique ne furent guère regardant sur le sexe des anciens cadres soviétiques. Lea Schindler, qui était juive et membre des komsomols, eut les yeux crevés avant d'être sauvagement massacrée[835]. Son corps fut retrouvé dans la rue au petit matin[836].

Dans les environs de Medenitchi, à l'est de Drogobytch, l'élimination des cadres soviétiques locaux se déroula probablement sous la houlette des soldats allemands et slovaques, présents dans la région de Drogobytch. A Reptchitsy, une traque des membres de l'ancienne administration s'organisa. D'après la TchGK, elle fut menée par la « population locale » (« *местное население* »), qui tua Lotsoupiak, qui avait été secrétaire du selsoviet[837]. Lors du massacre à Nezvisko de juillet 1941, d'anciens cadres du kolkhoze furent assassinés : Mikhaïl Ivanovitch Kossik (né en 1906), Ivan Mikhaïlovitch Kossik (né en 1911), Mikhaïl Andréïevitch Moroz, secrétaire du selsoviet (né en 1914)[838]. Dans le même district d'Obertine, le secrétaire du selsoviet du village de Louka, Dmitri Mikhaïlovitch Pratskovski, et un activiste communiste, Mikhaïl Fiodorovitch Zakoreïtchouk, tous deux âgés d'une vingtaine d'années, furent assassinés en juillet 1941[839].

Ainsi, les anciens cadres soviétiques, même au niveau local, furent assassinés, quand on ne les retrouvait pas dans les rangs des nouveaux collaborateurs. Nous avions vu, dans le cas de Sokal, que 5 fonctionnaires soviétiques non-juifs avaient été fusillés, mais il arriva, dans de rares cas, comme à Dolina, que la famille entière fût exterminée. Faut-il mettre ce massacre sur le compte

[834] Acte du 1.7.1944 à Iagelnitsa, GARF 7021-75-107, p.325 (verso).
[835] Témoignage d'Ellen Pressler, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2146.
[836] Témoignage de Matylda Gelerntner, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2145.
[837] Déposition d'Otto Leopoldovitch Maltz, le 8.12.1944 à Medenitchi, GARF 7021-58-20, p.24.
[838] Liste des citoyens soviétiques fusillés dans le district d'Obertine durant l'occupation germano-fasciste, GARF 7021-73-13, p.272 ; Acte du 10.1.1945 à Obertine, GARF 7021-73-13, p.129.
[839] Déposition de Nikolaï Mikhaïlovitch Prokop, le 1.2.1945 à Obertine, GARF 7021-73-13, p. 42.

d’un débordement de violence local ? Les exécutions d’anciens fonctionnaires soviétiques furent sporadiques, et ne concernèrent en général que des individus et non leur famille. Ces assassinats étaient des marqueurs du changement de pouvoir : les criminels succédaient à leurs victimes.

C. Une revanche spatiale

1. Les campagnes à l'assaut des villes

Dans son programme du printemps 1941, l'OUN avait encouragé à « la mobilisation des villages ukrainiens contre les villes cosmopolites, dans lesquelles, d'après le texte, vivaient la plupart des ennemis des Ukrainiens[840]. » Ce fort antagonisme ville/campagne trouva son reflet dans les pogroms de juin-juillet 1941.

Les auteurs des tueries commises lors des pogroms dans les villes étaient essentiellement des paysans venus des environs. C'était du moins le ressenti de la plupart des survivants juifs, appuyé par les enquêtes de la TchGK qui parvient parfois à identifier le village d'origine de certains bourreaux. La plupart des récits de pogroms mentionnent la participation de groupes de civils armés. Dans les témoignages des survivants juifs ou dans les dépositions de la TchGK ils sont nommés épisodiquement. Il semblerait qu'une partie d'entre eux, voire la majorité, étaient originaires des villages des alentours, et donc peu connus en ville. Par ailleurs, nous avons vu dans la partie sur l'avant-guerre la distance existant entre les Juifs et leurs voisins non-juifs.

Début juillet 1941, des jeunes gens des villages voisins convergèrent vers la bourgade de Drogobytch et participèrent activement au pogrom[841]. A Oulachkovtsy, on distingua parmi les tueurs des habitants de Milovtse, Zablotouvka, Sossoliouvka, villages tout proches[842]. Un schéma similaire se produisit à Kouty : des Ukrainiens de Rostoski et de Bucovine sévirent dans la ville[843]. A Zolotchev, les paysans des environs participant aux pogroms durent faire appel à des habitants de la ville pour savoir où habitaient les Juifs car ils l'ignoraient[844]. Cette méconnaissance entraînait des victimes collatérales, comme à Borislav où « un Polonais a été assassiné car on l'a pris pour un Juif[845]. » A l'inverse, dans cette même ville, Golda Birger ne se cacha pas durant le pogrom car elle ressemblait à une Polonaise : les auteurs du pogrom de Borislav étaient vraisemblablement d'ailleurs[846].

---

[840] Grzegorz Rossolinski-Liebe, « The « Ukrainian National Revolution » of 1941 : Discourse and Practice of a Fascist Movement », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 12 no. 1, 2011, p. 93.
[841] Déposition de Vladislav Domaretski, le 8.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.56 (recto-verso) ; Déposition d'Izrael Ignatovitch Zilberberg, le 9.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.57 (recto-verso).
[842] Déposition de Zakrevskiï Petr Ignatevitch le 28.6.1944 à Oulachkovtsy, GARF 7021-75-107, p.112.
[843] Dr. Getzler, *Das Schicksal des Grenzstreifens Jablonitza bis Snyatin in den Kriegsjahren 1941 bis 1944*, [date et lieu non indiqués] YVA O.5/80.
[844] Szlojme Mayer, *Der Untergang fun Zloczow*, Munich, 1947, YVA O.33/6659.
[845] Témoignage de Szymon Najdek, le 24.4.1949 [lieu non indiqué], AŻIH 301/4237.
[846] Témoignage de Golda Birger, le 20.1.1947 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2138.

Durant le pogrom de Grimaïlov, Stanislav M., habitant ukrainien de 28 ans à l'époque, identifia les auteurs du carnage : « Quarante Houtsoules sont venus ici d'autres villages et ont commencé à tuer des Juifs. Les villageois locaux, les habitants de Grimaïlov et les Houtsoules attrapaient les Juifs et les tuaient. Ils entraient dans les maisons, les prenaient et les tuaient dans la rivière. On les mettait dans la rivière et il y avait 40 personnes qui leur tiraient dessus. Il y avait les uns qui les amenaient et ces 40 personnes les tuaient[847]. » Une Ukrainienne de Grimaïlov déplora la mort de son fils, tué alors qu'il avait été réquisitionné pour creuser une fosse au cimetière juif[848].

Dans ces cas de figure, comme pogromistes et victimes ne se connaissaient pas, ils avaient recours aux stéréotypes habituels pour tenter de leur attribuer une identité. Les uns cherchaient à distinguer les Juifs de la ville d'après leur apparence ; les autres voyaient dans ces meurtriers une horde impersonnelle de paysans ukrainiens. Le 6 juillet 1941, Rozycki qualifie dans son journal les « miliciens ukrainiens » de « plèbe, d'analphabètes » qui frappent « sans distinction Juif ou Polonais ou Bolcheviks ou bourgeois[849]. »

L'usage du mot « plèbe », que l'on pourrait également traduire par « populace », revient dans le témoignage en 1945 d'un survivant juif, Schaje Schmerler, ancien habitant juif de Nadvorna : « La plèbe ukrainienne n'attendait que le moment opportun pour pouvoir voler, ou peut-être même envisageaient-ils bien pire[850]». Derrière ces mots se dessine une sorte de crainte vis-à-vis de la masse paysanne vivant au-delà des faubourgs des villes. Les bandes d'Ukrainiens croisées par Ben Redner à Lvov lui firent l'impression « de courir comme des possédés[851]. » Dans son *Rapport sur l'extermination des Juifs en Pologne*, le Dr. Silberstein soupçonne les paysans ukrainiens d'avoir fait fi de l'interdiction de possession d'armes émise par le gouvernement polonais puis le régime soviétique. Ils les auraient enterrés dans les champs, chose impossible à faire pour un citadin. Les représentations des citadins et des paysans dans ces récits dévoilent que l'ancienneté de la fracture entre ville et campagne. Survivant juif de Rogatine, Tzvi Wohl déclare que, quelques jours après le départ des Soviétiques, « 1000 fermiers se sont rués des villages alentours pour battre et piller les Juifs locaux. » D'après lui, une intervention allemande permit d'éviter que la situation dégénère en bain de sang[852].

[847] Interview de Stanislav M., le 9.5.2009 à Grimaïlov, YIU/796U (trad. Alexis Kosarevsky).
[848] Déposition de Iouzia Stefanovka Kopka, le 11.10.1944 à Grimaïlov, GARF 7021-75-94, p.20.
[849] Journal de Stanisław Różycki, le 6.7.1941 à Lvov, YVA M.10 AR 1/459.
[850] Mémoires de Schaje Schmerler, YVA O.33 #1872, p.13.
[851] Ben Z. Redner, *A Jewishpoliceman in Lwow. An early account 1941-1943*, Yad Vashem, 2015, p.34
[852] Tzvi Wohl, « The Destruction of Rohatyn », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.234-238.

Lors des pogroms, les ruraux investissent la ville. Avant-guerre, ils s'y rendaient hebdomadairement pour le marché et les magasins, et le dimanche pour la messe. A l'arrivée des Allemands, la place de marché et l'église devinrent des lieux de persécution des Juifs, précisément car ils rassemblaient la population des campagnes, et en raison du rôle-clef joué par les prêtres. L'église d'Oulachkovtsy, nous y reviendrons, fut le point de départ du pogrom de la ville et des environs. Le pogrom de Bolekhov fut lancé depuis la place du marché. Le départ des Soviétiques et la venue des Allemands firent apparaître les Ukrainiens dans les rues. Ils commencèrent à occuper l'espace. A Oziornaïa, des habitants juifs observèrent, inquiets, le rassemblement dans les rues de la ville : « Le 2 juillet 1941, entre 5h et 6h du soir, des foules de *gentils* se sont rassemblés dans les rues Dluga et Zarodzia et le long de la grand-route. La Gestapo et la SS étaient là et ont crié que les Juifs avaient tué des Ukrainiens à Kozlov [bourg à une dizaine de kilomètres au sud de Oziornaïa, ndlr]. C'était évidemment une provocation des Juifs[853]. »

2. L'exemple du pogrom de Borislav

[853] Dora Mantel-Lempert, Nes Ziona, « A Chapter on Jezierna's Destruction », dans J. Sigelman (dir.), *Sefer Jezierna*, Committee of Former Residents of Jezierna in Israel, Haifa, 1971, p.213-225.

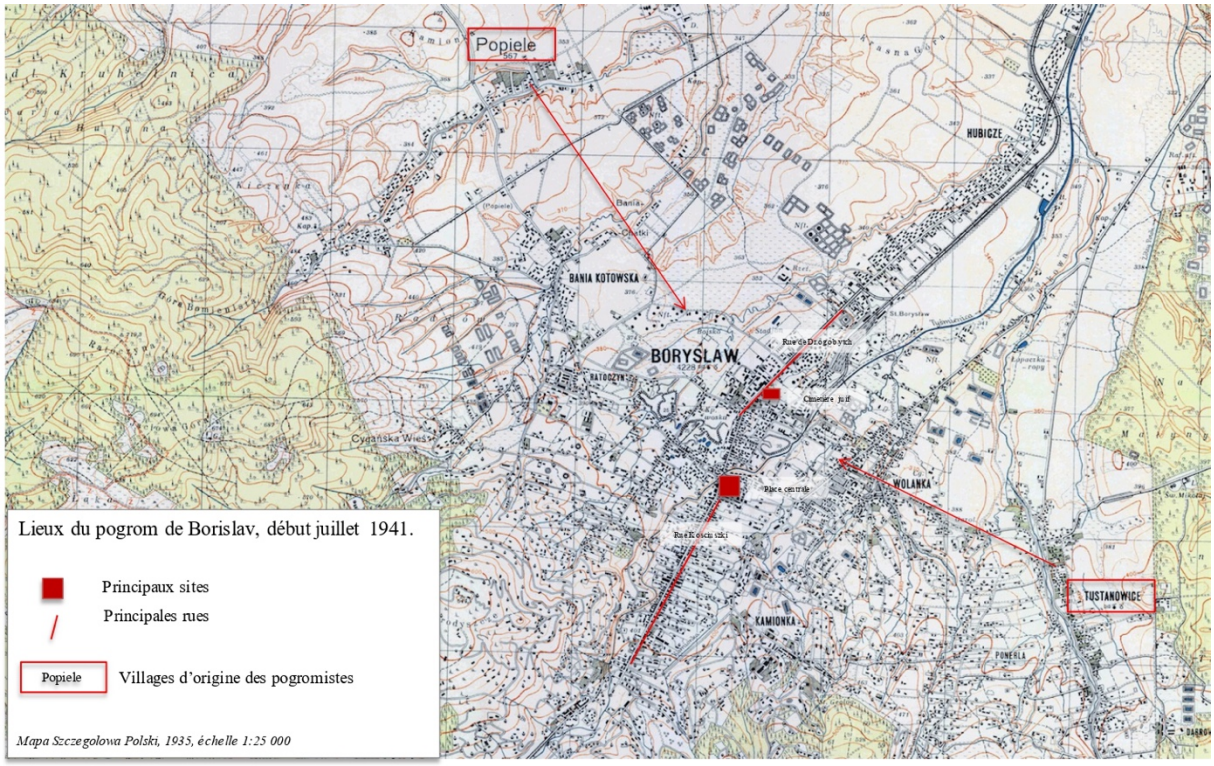


Figure 78 – Carte des lieux du pogrom de Borislav.

La 17. Armee s'empara de Borislav le 1er juillet 1941. Le pogrom éclata le lendemain. L'acte de la TchGK estime le nombre de victimes juives entre 100 et 230[854]. Le pogrom fut organisé officiellement par Nikolaï Guessarab, nommé maire de la ville par le comité nationaliste ukrainien[855]. Le motif invoqué fut la découverte de cadavres dans les cellules du bâtiment du NKVD. Cet exemple de pogrom illustre les enjeux territoriaux à l'œuvre.

Deux cadres de l'industrie pétrolière, Josef Bloch[856] et Mendel Lanz, eurent la même réaction au moment où l'atmosphère de pogrom devint palpable : quitter leur domicile et se rendre sur leur lieu de travail. Mendel Lanz retrouva dans les bureaux de sa compagnie d'autres collègues qui avaient agi pareillement. La rumeur courait que les attaques auraient lieu de nuit : le lieu de travail semblait plus sûr [857]. Les maisons n'étaient pas sûres, d'autant plus que la population locale savait où habitaient les Juifs. Alors que d'autres Juifs se cachèrent chez des connaissances non-juives ou dans les bois aux alentours, Josef Bloch et Mendel Lanz optèrent pour leur bureau. Songeaient-ils que leur position professionnelle jouerait en leur faveur ? Le mari d'Etta Featherbush se réfugia dans la forêt durant le pogrom, tandis que la jeune femme

[854] Acte du 26.6.1945, GARF 7021-58-21, p.44.
[855] Déposition de David Lvovitch Orenstein, le 23.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.58 (recto-verso).
[856] Interview de Felicia Bloch, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.
[857] Interview de Frederika Halski, le 7.7.1995 à Winnetka, VHA #3750.

resta chez eux avec un nourrisson de trois mois[858]. L'épouse et la fille de Mendel Lanz trouvèrent refuge pour la nuit chez une famille de fermiers ukrainiens[859]. Ils tentèrent de faire le chemin inverse : trouver une cachette hors de la ville.

Les auteurs du pogrom furent identifiés comme étant, pour la plupart, des fermiers des environs. Henek Brodt, survivant du pogrom, accuse ainsi les gens des campagnes d'avoir déferlé sur la ville : « C'était un lundi. Des gens des petits villages sont arrivés avec des faux, ils ont massacré les Juifs dans les rues. Près de 200 personnes [tuées][860]. » Lors du pogrom de Borislav, l'ouvrier Bykhov reconnut des Ukrainiens de son village de Popeli fondre sur la ville et massacrer les Juifs[861]. Les armes utilisées étaient des moyens d'identification des bourreaux à Borislav : « des paysans avec des faux, des pelles, des fourches, des haches et d'autres outils ont assassiné des Juifs non armés[862]. » Le Polonais Vladislav Domaretski précisa : « Quand les Allemands sont arrivés à Borislav, le commandement allemand a organisé des tabassages de Juifs. Des jeunes essentiellement, venus des villages voisins et d'alentour, et aussi de Borislav même, ont convergé sur la ville. Ces jeunes Ukrainiens ont parqué les Juifs sur la grande place et les ont tués à coups de bâtons et de pieux[863]. »

Quelques acteurs locaux du pogrom de Borislav nous sont connus par les dépositions de survivants juifs auprès de la TchGK, en décembre 1944. Un dénommé Tsiba montrait aux Allemands les Juifs dans les rues et livra en particulier la famille du pharmacien Guingold. Stanislav Komarnitski, du service des pompiers, arrêta des Juifs et saisit leurs affaires par la même occasion. Oleksa Pirog dénonça lui aussi des Juifs. Ivan Gavrik tua des Juifs lui-même et s'adonna au pillage[864].

La carte des lieux du pogrom de Borislav (Figure 78) indique que les violences se déroulèrent au cœur de la ville, publiquement. Cette géographie du pogrom s'explique ici en partie par la volonté des pogromistes – certainement guidés par les occupants allemands – d'associer étroitement les Juifs aux victimes des meurtres du NKVD. La prison se trouvait dans le centre-ville. Roman K., qui était un petit garçon ukrainien à l'époque, se souvient que les Allemands photographièrent les cadavres « pour montrer aux Ukrainiens ce qu'étaient les

[858] Interview d'Etta Hauptman, le 12.1.1995 à Miami, VHA #570.
[859] Interview de Frederika Halski, le 7.7.1995 à Winnetka, VHA #3750.
[860] Interview d'Henek Brodt, le 1.11.1996 à River Edge, VHA #21973.
[861] Déposition de Vassili Bykhov, le 26.12.1944 à Drogobytch, GARF 7021-58-21, p.61-62.
[862] Témoignage de Golda Birger, le 20.1.1947 [lieu non indiqué], AZIH 301/2138.
[863] Déposition de Vladislav Domaretski, le 8.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.56 (recto-verso).
[864] Déposition d'Izrael Ignatovitch Zilberberg, le 9.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.57 (recto-verso).

communistes[865]. » L'usage de la place centrale comme lieu de bastonnade à mort des Juifs indique le dessein de rendre un tel acte public.

La prise du pouvoir des nationalistes ukrainiens dans les villes passa ainsi par une occupation de l'espace. Ce qui se manifesta à Borislav eut lieu dans de nombreuses autres localités. Habitant juif de Kolomyia, Quand Menek Goldstein évoque les jours suivants le départ des Soviétiques de Kolomyia et la prise de pouvoir des Ukrainiens, ses paroles sont : « On voyait des Ukrainiens marcher dans les rues, attrapant les Juifs, les frappant. (…) Les Juifs n'osaient pas sortir dans la rue[866]. » D'un jour à l'autre, la physionomie des rues avait changé. Des Ukrainiens investissaient le centre-ville et les rues devinrent un lieu de danger pour les Juifs.

3. L'extermination des Juifs des campagnes

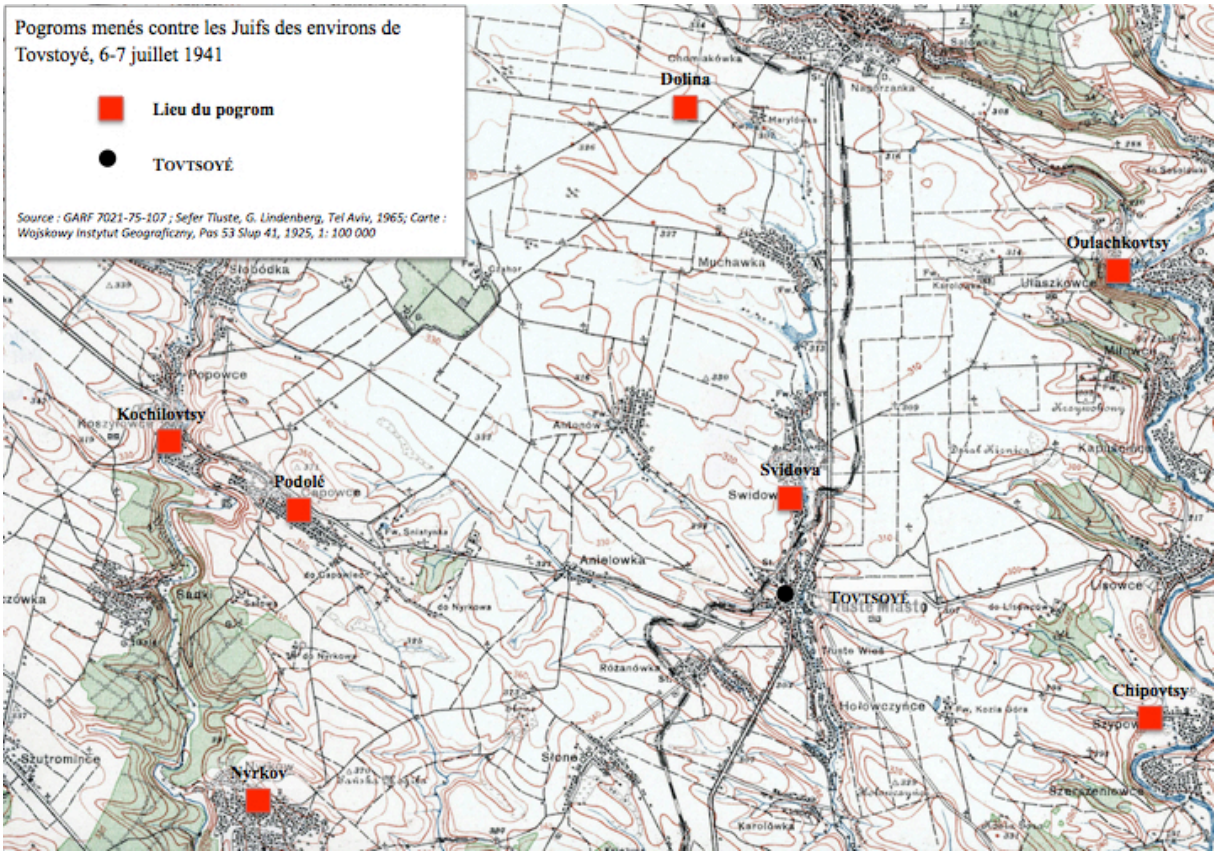


Figure 79 – Pogroms autour de Tovstoyé, 6-7 juillet 1941.

[865] Interview de Roman S., le 26.5.2012 à Borislav, YIU/1521U.
[866] Interview de Menek Goldstein, le 11.6.1995 à New York, VHA #3182.

Les Juifs des villages représentaient à peine 3% de la population rurale en 1931, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne. Leur vulnérabilité ressentie avant la guerre devint réelle dès le départ des autorités soviétiques. L'assassinat des Juifs lors de pogroms en zone rurale était rendu plus facile car ils étaient très peu nombreux, pouvaient difficilement se défendre. Comme ils étaient connus de tous, on savait quand ils manquaient : les pogromistes allèrent jusqu'au moulin pour trouver les familles Metzger et Schwartz à Podolé[867]. Cela s'apparentait à une véritable chasse à l'homme dans les villages.

Les informations relatives aux pogroms dans les villages proviennent de sources assez disparates. Des enquêtes (dépositions et actes) de la TchGK contiennent des éléments importants concernant le déroulé de pogroms dans des villages, le nombre de victimes, parfois leurs noms, ainsi que l'identité des bourreaux quand elle peut être établie. Néanmoins, les enquêtes de la TchGK sont parcellaires. Par exemple, il n'y a pas de documents concernant les massacres commis en juillet 1941 autour de Skhodnitsa et à Skhodnitsa même. Dans ce cas précis, un rapport adressé aux autorités militaires par le Judenrat de Drogobytch permet de combler l'absence d'informations dans la TchGK. La plupart des autres sources sont constituées par les récits de survivants juifs, soit par le biais des Livres de mémoire, soit des interviews de la VHA ou encore par les récits édités. Il faut ajouter également quelques dépositions lors des procès de collaborateurs locaux intentés par le NKVD après la guerre qui apportent quelques détails concernant certains auteurs des pogroms.

Les interviews des villageois ukrainiens entre 2004 et 2019 apportent peu d'éléments sur les pogroms des campagnes. Emilia T. a été interviewée le 6 août 2005 à Svidova, dans la région de Tarnopol. Elle était née en 1923 :

« Question : Y avait-il des Juifs dans le village avant la guerre ?

Réponse : Oui. Il y avait trois familles juives. Deux à côté de l'église, une autre plus bas.

Question : Que sont-ils devenus ?

Réponse : Ils sont partis chez des parents[868]. »

[867] Yisrael Gertner, « What I went through during the German occupation » (trad. Sara Mages), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.153.
[868] Témoignage d'Emilia T., le 6.8.2005 à Svidova, YIU/155U (trad. Patrice Bensimon).

Or, les témoignages de Rokhl Rubinstein-Tenenbaum[869] et d'Yisrael Gertner[870], dans le Livre de Mémoire de Tovtstoyé mentionnent le massacre de Juifs dans le village de Svidova par les Ukrainiens locaux, avant l'arrivée des Allemands dans la région. Rokhl Rubinstein-Tenenbaum, dont une branche de la famille – dont des femmes et des enfants – fut assassinée à Svidova durant le pogrom, apporte des précisions : « Un jeudi soir, des bandes d'Ukrainiens ont attaqué les Juifs, qui n'étaient pas préparés et allaient se coucher sereinement. Les bandits ont pris leurs outils de ferme – faux, râteaux, bêches – et ont tué tous les Juifs du village de manière épouvantable[871]. » Qui répandit la nouvelle jusqu'à Tovstoyé, qui décrivit la fin de Leyzer Waltzer, déclarant « Tout vient de Dieu » avant d'être tué ? Un survivant juif ? Des paysans locaux ? Des Juifs de Tovstoyé chargés d'enterrer les victimes ? D'après l'enquête de la TchGK, 14 Juifs furent assassinés par des nationalistes ukrainiens à Svidova, leurs biens pillés et leurs corps enterrés dans le cimetière pour animaux[872]. Svidova ne se trouvait qu'à 3km du centre-ville de Tovstoyé.

Emilia T. avait 18 ans en juillet 1941. Svidova comprenait environ 1650 habitants en 1929. Le massacre de 14 Juifs du village par les habitants ne pouvait passer inaperçu : les rumeurs circulent vite au sein d'une village, les biens sont pillés... Alors, pourquoi un tel mensonge ? Les raisons de son mensonge sont probablement liées à l'implication villageoise dans ce massacre et le pillage qui l'accompagna.

L'exemple du témoignage d'Emilia T. illustre la difficulté d'utiliser le témoignage des anciens voisins des Juifs en ce qui concerne les pogroms du début de la guerre. Dans le cas du pogrom de Svidova, nous disposons d'autres sources pour venir contrebalancer la déclaration d'Emilia T. Mais que faire pour les autres villages, quand nous avons pour unique source le témoignage d'un voisin ukrainien ? Par exemple, Dmytro M., né en 1928, affirme que les deux Juifs du village, Albin l'aubergiste et un autre Juif, propriétaire de la distillerie, étaient partis avant la guerre[873]. Faute d'autres sources, nous ignorons quel fut véritablement le destin de ces deux Juifs et de leur famille. Néanmoins, une consultation de la *Central Database of Shoah Victims'*

[869] Rokhl Rubinstein-Tenenbaum, « The End of the Swidowa Jews » (trad. Yael Chaver), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.237.
[870] Yisrael Gertner, « What I went through during the German occupation » (trad. Sara Mages), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.153.
[871] Rokhl Rubinstein-Tenenbaum, « The End of the Swidowa Jews » (trad. Yael Chaver), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.237.
[872] Rapport du 1.7.1944 à Ïaguelnitsa, GARF 7021-75-107, p.326.
[873] Interview de Dmytro M., le 19.10.2017 à Zozoulintsy, YIU/2312U.

Names de Yad Vashem nous apprend qu'il y avait bien une famille Albin originaire de Zozoulintsy (Berl et Mazia Albin, et leur fils Herrman et leur belle-fille Pepi Danker) ; un autre nom de famille revient également : « Schiller. » Ces fiches ont été remplies par des parents plus ou moins éloignés (la petite-fille et nièce pour les Albin) qui ignorent tout de l'endroit et de la manière dont les Albin et les Schiller furent assassinés – ce qui semble certain est qu'ils furent tués[874].

Les pogroms dans les villes furent pilotés depuis les réunions du comité ukrainien élu, en collaboration avec les autorités allemandes présentes sur place. Dans les campagnes, les pogroms prirent des aspects différents. La plupart du temps aucun occupant n'était sur place. Il n'y eut pas de rassemblement sur la place publique, humiliations, et autres mises en scène, ce qui porterait à penser que ces spectacles étaient une initiative allemande. Les meurtres se déroulèrent principalement chez les Juifs, au seuil de leur porte, dans leur rue, parfois plus loin quand ils étaient capturés. Les assassinats furent commis par des habitants de la localité ou du village voisin, de jour mais aussi de nuit. Le pogrom, dans les villages, n'avait pas cette exigence allemande d'être voyant, tapageur, démonstratif.

L'une des principales différences du pogrom dans les zones rurales avec celui des villes est le pourcentage de victimes juives. Dans de nombreux cas, on tua la totalité des Juifs d'un village. A Tchertkov, la nouvelle parvint rapidement aux Juifs de la ville, relayée par leurs voisins chrétiens : « On nous a dit (…) que dans les petits villages environnants, les Ukrainiens menaient des pogroms dans les maisons juives, tuant tout le monde[875]. » A Rogatine, on constata que seule une poignée des Juifs des villages parvint à rejoindre la ville : « la majorité (…) avait été tuée sur place[876]. »

La famille Daks, dont le père était entrepreneur, fut massacrée dès le premier jour de la guerre dans le village Sokolovka, près de Bousk, par des Ukrainiens. Reuven Daks et son épouse Sara avaient 53 ans, leurs filles Chedva et Shprintza respectivement 18 et 20 ans[877].

---

[874] https://yvng.yadvashem.org/index.html?language=en&s_id=&s_lastName=&s_firstName=&s_place=zazulince&s_dateOfBirth=&cluster=true Consultation du 25.1.2021.
[875] Abraham Morgenstern, *Chortkov Remembered : The Annihilation of a Jewish Community*, Dumont, N.J., 1990, chap. V.
[876] Tzvi Wohl, « The Destruction of Rohatyn », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.234-238.
[877] Central Database of Shoah Victims', Yad Vashem, fiches remplies par une des filles du couple, Bina.



Figure 80 – La famille Daks, Reuven, Sara et leurs filles Chedva et Shprintsa, avant-guerre, YVA.

Aucun Juif des zones rurales n'était à l'abri. En ville, en dépit de la violence des pogroms, on pouvait compter sur un certain anonymat. Certaines familles juives vivaient complètement isolées dans des hameaux. La veille de l'arrivée des troupes allemandes à Tloumatch, des habitants juifs tinrent conseil : « Nous étions inquiets surtout pour les Juifs qui habitaient dans les rues adjacentes parmi les *goyim*[878]. » De l'autre côté de la Tchérémoch, à la lisière de la Bucovine, la famille juive, comptant 9-10 enfants – d'un village près de Vijnitsa fut entièrement massacrée, à l'exception d'un enfant qui parvint à s'enfuir[879]. Toutefois, des Juifs de Sassov tentèrent de trouver refuge chez les Kahane de Zavalov, seule famille juive du bourg :

> « Les Ukrainiens entraient dans les maisons la nuit. Ils battaient les gens. Des Juifs venaient dans notre maison, ils s'y sentaient plus en sécurité. Parce qu'on habitait avec les *gentils* (…). Ils avaient peur d'être chez eux la nuit[880]. »

Cette stratégie paya cette fois-là.

Le meurtre de nuit fut un procédé couramment utilisé dans les hameaux, villages et bourgades de moindre envergure. L'obscurité permettait de surprendre les victimes. On était sûr de les trouver chez elles, probablement endormies, dans un état rendant toute fuite ou défense difficile. Selon Etta Featherbush, habitante juive de Borislav, âgée de 34 ans à l'époque, des Ukrainiens et des Polonais tuèrent 500 Juifs en une nuit – le chiffre est-il exagéré ? il reflète en tout cas l'ampleur que l'événement prit auprès de la population juive –, allant de maison en maison,

[878] M. Leski-Gustein, « The Deportations », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, p. cxlix.
[879] Interview de Moshe Efrati, le 28.2.1995 à Chicago, VHA #1157.
[880] Interview de Minne Blummefeld, le 30.10.1996 à Brooklyn, VHA #22069.

armés de marteaux et de couteaux. « Chaque homme trouvé dans les maisons était tué. » Dans ce cas précis, il apparaît que le meurtre des hommes juifs est systématique. Ainsi, le choix de d'opérer de nuit aurait pour objectif de tuer un maximum de Juifs – voire tous les Juifs. Dans la bourgade de Kopytchintsy, le père de Leonard Mann pressentit l'hostilité ambiante et passa la nuit hors de chez lui. Son fils, caché, aperçut trois Ukrainiens du village faire irruption chez lui. L'un d'eux était d'ailleurs un bon ami de son père. Ils cherchèrent son père, ne le trouvèrent pas. Mais ils ne touchèrent à rien, n'emportèrent rien. D'après Leonard Mann, leur dessein était de tuer[881]. Ici, l'acte meurtrier apparaît comme une fin en soi. Bien souvent, la confusion régnant lors des pogroms peine à distinguer les actes de tuerie et ceux du pillage par exemple. Toujours est-il que les trois Ukrainiens qui pénétrèrent dans la maison de Leonard Mann cherchaient visiblement ses occupants, et non les objets.

Le reste de la famille de Leonard Mann, habitant Kopytchintsy, fut massacrée à l'arme blanche en cette nuit de pogrom. En voici le récit, par Leonard Mann, qui le tenait de son oncle, survivant blessé de cette expédition meurtrière :

> « Durant la nuit, les Ukrainiens du village, trois hommes, ont fait irruption dans la maison du frère de mon père. Ils ont poignardé sa femme 16 fois. Ils ont tué 3 petites filles et deux petits garçons, et ils ont tué la mère de sa femme. Son fils le plus âgé, quelques maisons plus loin, était avec la grand-mère. (…) Ils ont cassé la porte. Bien sûr, il n'y avait pas l'électricité, ils ont craqué une allumette. Ils l'ont vue dans son lit, ils l'ont sortie du lit, et lui ont coupé la tête. Ils ont craqué une autre allumette et ils ont vu mon cousin. Ils lui ont tranché l'épaule et le bras. Et mon oncle, tandis qu'on tuait sa femme et ses enfants, a été frappé par une hache au niveau du front et s'est évanoui. Après plusieurs heures, il a repris connaissance et s'est rendu chez un voisin ukrainien avec lequel il avait une bonne relation. Et quand le voisin ukrainien a vu ce qui s'était passé, il a pris immédiatement un cheval et un chariot, a embarqué mon oncle et l'a emmené dans la maison de ma grand-mère. Quand ils sont entrés dans la maison, elle gisait par terre, la tête séparée, et il a vu son fils, mon cousin, inconscient. Ils l'ont mis dans le chariot et ils sont partis pour une ville nommée Tovstoyé, car mon père avait une sœur habitant Tovstoyé[882]. »

L'équipe des trois assassins se rendit méthodiquement de maison juive en maison juive, tuant tous les membres d'une famille, de l'enfant au vieillard. Cette méthode nocturne impliquait

[881] Interview de Leonard Mann, le 31.1.1997 à Woodmere, VHA #25447.
[882] Interview de Leonard Mann, le 31.1.1997 à Woodmere, VHA #25447.

préméditation et détermination. Plus de foule furieuse pour motiver les bras meurtriers. Les assassinats nocturnes devenaient des affaires individuelles. Un homme en assassinait un autre, délibérément, chez lui, dans son lit, sans témoin autre que ses deux ou trois complices. La nuit assurait la discrétion, allant de pair avec l'usage d'armes blanches. Dans la mesure où les assassinats revêtaient un caractère individuel, on ne pouvait guère se cacher derrière la responsabilité collective que conférait le plein jour, les rues, la présence des Allemands et de spectateurs locaux. La responsabilité était donc individuelle. Les assassins faisaient ainsi preuve de prudence et inscrivaient leur acte dans le temps. Auraient-ils des comptes à rendre plus tard ? Après tout, les Soviétiques étaient partis depuis quelques jours à peine en général. L'histoire de la région avait montré que le pouvoir changeait très rapidement.

De l'autre côté de la Tchérémoch, en Bucovine, des locaux procédèrent également à des pogroms nocturnes. Celui de de Stanovtsy Dolichni semble avoir mobilisé un grand nombre de villageois. Tandis qu'une bande de jeunes désœuvrés fusillaient les Juifs de la localité dans une tranchée en périphérie de la localité[883], les habitants pillaient les maisons des victimes. Durant une nuit, dans la cour du grand-père de Veronika G., un tas de vêtements et de vaisselle ne cessa de croître. Puis, au petit matin, tout avait disparu, ou plutôt les affaires saisies se trouvaient chez les uns et les autres. Cette cour avait été choisie pour entreposer les biens car elle se trouvait à la jonction d'une rue habitée par les Juifs et une autre par les Ukrainiens[884].

En juillet 1944, le NKVD entreprit d'interroger un rescapé juif de Staryï Vichnévets par le NKVD, dans le cadre d'une enquête menée sur un collaborateur local. L'accusé était Nikita Ivanovitch Boukovskiï, commandant de la police « germano-ukrainienne », selon la terminologie utilisée par l'enquête soviétique. Le témoin, Noukhim Mochkovitch Margoulis, dépeint les agissements de Boukovskiï au début de la guerre :

> « Question : Savez-vous si Boukovskiï a participé au meurtre de Juifs, de Polonais, d'activistes soviétiques et au pillage de la population ?
> Réponse : Le 25 juillet 1941, Boukovskiï N.I. a arrêté Sendor Kétémour et l'a tué la nuit, et l'a enterré on ne sait où. Puis Boukovskiï a tué Yankel Chkournik – je ne connais pas son patronyme – dans sa maison.
> Question : Comment savez-vous que Boukovskiï N.I. a personnellement tué Yankel Chkournik ?

[883] Interview de Volodymyr L., le 20.10.2017 à Starnovtsy Dolichni, YIU/2315U.
[884] Interview de Veronika G., le 20.10.2017 à Starnovtsy Dolichni, YIU/2317U.

> Réponse : J'ai personnellement parlé avec Yankel Chkourmik qui a vécu quelques jours après sa blessure grave. Il m'a dit que Boukovskiï N.I. était venu chez lui la nuit, qu'il avait pris son costume et d'autres choses, et qu'il lui avait tiré une balle dans l'estomac. Yankel Chkournik travaillait au syndicat régional des consommateurs [*райпотребсоюз*] du raïon de Vichnevets de 1939 à 1941. Il était de nationalité juive[885]. »

Boukovskiï avait été nommé commandant de la police germano-ukrainienne de Staryï Vichnévets le 5 juillet 1941[886]. Il était donc en poste lorsqu'il assassinat Kétémour et Chkournik. Si Boukovskiï agit de nuit, c'était bien pour assurer la discrétion de son crime. Il dissimula le corps de Kétémour dans cette même logique. Son statut de commandant de la police locale lui assurait pourtant une certaine latitude d'action vis-à-vis des Juifs. Il semblerait néanmoins qu'il n'était pas chose aisée de porter seul la responsabilité d'un assassinat. Il en allait autrement que d'accomplir les ordres des occupants allemands. Les meurtriers locaux, même s'ils étaient dotés du droit de tuer des Juifs – dans le respect de la discipline, et sous un relatif contrôle de l'occupant, soucieux du maintien de l'ordre et de faire main basse sur les biens des victimes – devaient prendre en compte le contexte local, où ils habitaient et avaient construit une vie. Tout se savait dans les petites localités, une réputation était rapidement forgée.

Qui commirent les massacres des Juifs des campagnes ? A Oulachkovtsy, le meneur de l'un des groupes de pogromistes, Koril Chevtchouk, fut nommé le lendemain du massacre commandant de la bourgade. Une jeune fille rescapée du massacre de Nezvisko désigna les bourreaux comme étant « les paysans[887]. » Il est révélateur de les identifier d'après leur profession et non d'après une situation géographique (des voisins, par exemple) ou d'après une nationalité (Ukrainiens, Polonais) ou d'après une religion (chrétien). Cette désignation illustre peut-être les armes dont ils disposaient (outils agricoles), les rendant ainsi identifiables à des paysans ? Il s'agissait aussi peut-être de l'expression de cette distinction entre ces ruraux juifs et le reste de la population des campagnes, déjà fortement soulignée dans les années 1930. A Chipovtsy, l'identité des pogromistes était claire : c'étaient les voisins. Une nuit, la famille Elberger surprit des bruits

[885] Interrogatoire de Margoulis Noukhim Mochkovitch par le NKVD, le 7.7.1944 à Vichnévets, DASBU (*Derjavnyy Arkhiv Sloujby Bezpeky Oukraïny*) Nr. 7719, p.155.
[886] Interrogatoire de Nikita Ivanovitch Boukovskiï par le NKVD, le 15.1.1946 à Tarnopol, DASBU Nr.7719, p.192.
[887] M. Leski-Gustein, « The Destruction of Rohatyn », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.234-238.

d'éclats de verre : on brisait les fenêtres de la maison. Ils coururent se réfugier dans leur grenier tandis qu'on pillait la maison : ils reconnurent les voix de leurs voisins[888].

[888] Interview de Sam Elberger, le 19.6.1995 à New York, VHA #3236.

D. Vengeance socio-professionnelle

1. L'assassinat des patrons juifs

Après le départ des Soviétiques, Josef Bloch décide d'aller travailler, espérant obtenir le respect des Allemands et leur démontrer qu'il joue un rôle essentiel dans l'industrie pétrolière. Le 1er juillet, il quitte son domicile de Borislav avec sa voiture conduite par son chauffeur. Il est arrêté par des Ukrainiens et subit un simulacre de procès à la mairie de Skhodnitsa. Il est amené dans une forêt près de la bourgade, avec un groupe d'autres hommes juifs appréhendés. Un certain Lozanski le tue d'une balle. Il a le temps de prononcer quelques mots pour sa famille. Plus tard, les bourreaux se vantent : « On a tué l'ingénieur Bloch ! » Pendant la fusillade, l'épouse et la fille sont cachées dans leur cave. Elles apprennent ensuite la terrible nouvelle. Les autorités allemandes leur accordent le droit d'enterrer sa dépouille. Elles se rendent jusqu'à l'une des fosses communes dans la forêt pour en extraire le corps, sous les chants nationalistes des Ukrainiens encore présents sur place. Ils crient « Mort aux Juifs ! Gloire à l'Ukraine ! » et leur prédisent qu'elles n'atteindront jamais Borislav, qu'elles se feront tuées en chemin. Lorsque Felicia Feinman (née Bloch) parle de l'assassinat de son père durant le pogrom de Skhodnitsa, c'est l'incompréhension et la colère qui surgissent : son père avait aidé ses futurs meurtriers. Deux fois par semaine, il recevait les familles des ouvriers : il gardait les salaires et les confiait aux épouses, craignant sans doute que les hommes le boivent. Il avait senti la montée de l'antisémitisme dans les années précédant la guerre et avait multiplié les initiatives pour endiguer le phénomène, en organisant notamment des tournois de football[889].

A Skhodnitsa, l'une des familles juives les plus prospères fut particulièrement prise pour cible : les Backenroth. Ils avaient fait fortune dans les gisements de pétrole. Une partie des Juifs fut rassemblée par des paysans ukrainiens des montagnes, des hommes du village de Mraznica et des habitants de Skhodnitsa. Tandis que les femmes juives furent forcées de nettoyer les pavés, les hommes juifs étaient conduits par petits groupes en direction de la forêt – M. Bloch se trouvait certainement parmi eux. Des tirs retentissaient, relayés par l'écho des montages. Le chef des pogromistes était un Ukrainien originaire du village de Mraznica, à 8km à l'est, sur la route de Borislav. Il travaillait auparavant comme ouvrier pour la famille Backenroth. Une des filles de Leibele Backenroth, Stella, voyant ces groupes emmenés vers la forêt, supplia le chef d'épargner les hommes de sa famille, lui promettant de l'argent. Il l'accompagna chez elle,

[889] Interview de Felicia Feinman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.

saisit des bouteilles de vodka, lui assurant qu'il viendra prendre le reste plus tard, car de toute façon plus rien de tout cela n'appartenait aux Backenroth. Il lui annonça que ses cousins, oncles, avaient déjà été tués, seul son père, caché, n'avait pas été massacré[890]. Les rapports de force étaient inversés. Yaffa Eliach souligne dans son témoignage que jamais l'ouvrier des Backenroth n'aurait pu espérer que la fille de Leibele Backenroth lui adresse la parole ; désormais c'était elle qui venait vers lui et lui demandait grâce. En quelques jours, il devint plus puissant que cette riche et réputée famille Backenroth, régnant sur une partie des champs pétrolifères de Skhodnitsa et de Mrazinca, employant une main d'œuvre nombreuse. Lui, le simple ouvrier, avait pouvoir de vie et de mort sur ces anciens patrons, et avait accès à leurs richesses. Le rabbin Backenroth, âgé d'environ 80 ans et doté d'une immense barbe, fut torturé par les pogromistes. Ils l'enchaînèrent à deux paires de chevaux et le traînèrent dans les rues de Skhodnitsa[891]. Le Livre du Souvenir de Drogobytch cite 25 noms de famille de victimes juives du pogrom de Skhodnitsa, parmi eux on retrouve des entrepreneurs du secteur pétrolier comme Birnbaum (la famille entière assassinée), Shlomo Backenroth (la famille entière assassinée), Gartner (la famille entière assassinée), les époux Gartenberg. Le banquier Weintraub, le gérant Bartfeld (et toute sa famille) et l'homme d'affaires Thorn étaient également sur la liste des premiers Juifs assassinés[892].

George Eiseberg était né en 1925 à Sassov, dans la région de Tarnopol. Avant la guerre, sa famille et d'autres faisaient appel à Yashka Volk, le *shabbat goy*, pour allumer le feu durant le shabbat. Il allait ainsi, de maison en maison et était rémunéré par quelques zlotys ou un peu de nourriture le lundi. A l'arrivée des Allemands, George Eiseberg fut stupéfait de constater que le *shabbat boy* était devenu celui qui pointait aux Allemands les Juifs à abattre, qui avait désormais le droit de vie ou de mort sur les Juifs de la ville. « C'était le sélectionneur. C'était son remerciement aux Juifs », ajoute amèrement George Eiseberg[893].

Était-ce la figure du patron juif que les pogromistes voulurent éliminer ? Furent-ils pris pour cible en raison de leur notoriété ? A moins que ce ne fut à cause de leurs biens ? Tous ces facteurs jouèrent certainement un rôle. Néanmoins, le fait que les tueurs proclamèrent fièrement qu'ils avaient tué « l'ingénieur Bloch » montre leur satisfaction du renversement de situation.

[890] Yaffa Eliach, *Hasidic Tales of the Holocaust,* Vintage, 1988, p.224.
[891] Interview de Leo Rosen, le 4.3.1997 à Deerfield Beach, VHA #26977.
[892] Valerie Schatzker, « The Destruction of Schodnica and the Surroundings : Kropiwnik, Rybnik, Majdan, Urycz, Pereprostyna » (trad. Sara Mages et Esther Snyder), dans N.M. Gelber, *Sefer zikaron le-Drohobycz, Boryslaw ve-ha-seviva*, Association of Former Residents of Drohobycz, Boryslaw and Surroundings, Tel Aviv, 1959, p.191.
[893] Interview de George Eiseberg, le 16.10.1996 à Fresh Meadows, VHA #20581.

William W. Hagen désigne le pogrom comme un « rituel social », à travers son étude du pogrom de Lvov de 1918[894]. La roue de la fortune tournait, les places s'inversaient.



Figure 81 – Josef Bloch, Borislav-Skhodnitsa, 1938. Coll. Privée Felicia Feiman[895]. Il fut assassiné lors du pogrom de Borislav début juillet 1941.

2. « Mettre les Juifs au travail »

Au début de l'occupation de Jolkov, les Allemands forcèrent deux hommes de l'intelligentsia, le médecin Bindel et le journaliste Gaï, à scier du bois. Comme ils n'y parvenaient pas, une pluie de coups s'abattit sur eux. Deux Juifs âgés, dont le gardien du moulin, furent obligés de

[894] William W. Hagen, « The moral economy of ethnic violence: the pogrom in Lwow, November 1918 », dans Robert Blobaum (dir.), *Antisemitism and Its Opponents in Modern Poland*, Cornell University Press, New York, 2005, pp. 124–147.
[895] Interview de Felicia Feiman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.

charger un camion de ciment. Comme cette tâche était au-dessus de leurs forces, ils furent violemment frappés, au point que l'un mourut peu après et que l'autre en garda des séquelles[896].

Dans les jours suivants le début de l'occupation allemande, on vit se multiplier dans les rues de Galicie orientale des scènes de Juifs nettoyant les rues et récurant les toilettes, sur ordres des nouvelles autorités : Jolkva[897], Terebovlia[898], Médénitchi[899]. Mikhaïl Iossifovitch Melman, employé de bureau à Jolkva, fut forcé de suivre un Allemand à quatre pattes dans la rue de Lvov jusqu'à la place du marché[900].

Le 6 juillet 1941, en fin de matinée, miliciens et civils ukrainiens, armés de fusils et de bâtons, réquisitionnèrent des hommes juifs chez eux pour les emmener effectuer divers travaux dans les rues de Skalat, sous l'œil de soldats allemands. Un groupe de Juifs fut forcé de déraciner des arbustes à la seule force des mains, sous les coups de leurs gardes. Un autre groupe fut obligé de marcher à quatre pattes, de remplir leur bouche de cailloux puis de ramper de nouveau jusqu'à un pot pour y cracher les cailloux. Des tâches aussi inutiles qu'humiliantes et pénibles se multiplièrent : laver les latrines à mains nues, balayer la rue avec son chapeau[901]. Une femme, appartenant visiblement à l'intelligentsia, dût laver les sols et les chaussures à l'hôpital allemand de Terebovlia[902]. Sofia G. aperçut son instituteur tirer le chariot chargé des corps de Juifs fusillés. Une fois les cadavres déchargés dans une fosse commune au cimetière, il fut exécuté[903]. A Staryï Sambor, les Juifs emmenés aux travaux forcés furent obligés de chanter « Notre ancien chef ne nous a pas appris à travailler, Hitler, lui, nous l'apprend[904]. » Le jour même de la capture de Podvolotchisk, le 5 juillet, des soldats allemands obligèrent Milek Schneidermann, un tailleur juif, à porter des poteaux téléphoniques. Il tomba à terre, pliant sous le poids de sa charge. Un Allemand le blessa d'un coup de revolver et un deuxième l'acheva d'une balle dans la tête. Le corps fut enterré par des habitants de la ville – des réquisitionnés ? des proches ? – au cimetière juif[905]. Ces mises en scène furent saluées par les soldats de la Wehrmacht, spectateurs – quand ils n'en étaient pas les instigateurs. Le soldat Hans-Joachim

[896] Déposition de Maïer Pinkassevitch Chvarts, le 8.9.1944, GARF 7021-67-79, p.4.
[897] Déposition de Mikhaïl Iossifovitch Melman, le 9.9.1944 à Jolkva, GARF 7021-67-79, p.33-34.
[898] Témoignage de Wolf Aszkenaze, le 4.7.1946, AŻIH 301/2150.
[899] Déposition d'Otto Leopoldovitch Maltz, le 9.12.1944, GARF 7021-58-20, p.24.
[900] Déposition de Mikhaïl Iossifovitch Melman, le 9.9.1944 à Jolkva, GARF 7021-67-79, p.33.
[901] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.8.
[902] Témoignage de Wolf Aszkenaze, le 4.7.1946 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2150.
[903] Interview de Sofia G., le 9.5.2009 à Grimaïlov, YIU/793U.
[904] Interview de Bohdan T., le 26.4.2018 à Staryï Sambor, YIU/2421U.
[905] Déposition de Roman Pavlovitch Skotchnyï, le 23.10.1944, GARF 7021-75-9, p.19.

S., engagé sur le front de l'Est, écrivit à sa femme le 13 juillet 1941 : « Les Juifs n'ont pas de quoi rire ici. Ils courent au travail pour la première fois[906]. » L'idée d'une mise au travail des Juifs était un poncif de la rhétorique nazie. Dans les rues de Lvov, durant le pogrom, on pouvait apercevoir des Juifs forcés de nettoyer les pavés, sous l'œil amusé de la foule spectatrice (Figure 82). Ce genre de scènes s'était déjà produit, par exemple, à Vienne en mars 1938[907].



Figure 82 – « Juifs forcés par la population de nettoyer une place, Lvov, 1er juillet 1941 » (Légende Yad Vashem), YVA 7594-16.

Ces travaux inutiles et humiliations ne prenaient tout leur sens qu'en étant publics. L'idée que les Juifs ne travaillaient pas, qu'ils spéculaient, qu'ils n'accomplissaient pas de tâches difficiles était répandue aussi bien dans les rangs de la Wehrmacht qu'au sein de la population locale.

3. L'élimination des intellectuels juifs

[906] Lettre de Hans-Joachim S. à son épouse, le 13.7.1941, MPT 3.2002.1214.
[907] John-Paul Himka, « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011, p.212.



Figure 83 – Extrait de la Deutsche Wochenschau Nr. 566 du 9.7.1941.

Parmi les visages des Juifs successifs présentés par la *Deutsche Wochenschau Nr. 566* diffusée le 9 juillet 1941, se trouve celui de cet homme ci-dessus. La voix off le désigne, lui et les autres, comme complice des crimes soviétiques à Lvov. Son chapeau et ses lunettes doivent l'identifier comme un intellectuel. Mais les branches et les verres brisés symbolisent la fin de sa carrière.

Dans les représentations nazies, les intellectuels juifs occupaient un rôle particulièrement dangereux. Accusés de soutenir le régime soviétique, ils étaient perçus comme des piliers de l'idéologie bolchevique. Dès le 3 mars 1941, Hitler exprima la nécessité d'éliminer « l'intelligentsia judéo-bolchevique » lors de la prochaine campagne[908]. Les intellectuels juifs, comme lors de la campagne de Pologne, furent en effet les cibles prioritaires des Einsatzgruppen. Erhard Kroeger, chef de l'EK6, déclarait que les intellectuels juifs étaient étroitement liés aux Bolcheviks. C'était sans doute la figure jugée la plus dangereuse par les dignitaires nazis, si l'on en croit la priorité qui fut donnée à l'élimination de l'intelligentsia juive. Les nazis arguaient qu'ils étaient les soutiens du régime bolchevique. Si les commandos de l'Einsatzgruppe C soulignèrent dans les *Ereignismeldungen* la priorité accordée à l'exécution d'intellectuels juifs lors des actions de représailles ou convoquant des motifs politiques, la sélection de ces intellectuels n'était pas aussi stricte que ces rapports l'indiquaient. Dieter Pohl indique d'ailleurs : « Certains [des chefs des commandos] interprétèrent le terme d'« intelligentsia judéo-bolchevique » de manière assez large. Si les commandos rencontraient

[908] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944 : Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, R. Oldenburg Verlag, Munich, 1997, p.39.

des crimes du NKVD, alors le cercle des victimes s'élargissaient sous le prétexte de prétendues représailles[909]. »

Trente-neuf Juifs furent exécutés à Roudki fin juin-début juillet 1941 par une unité allemande. Un survivant juif, Laïb Teil, date l'exécution de 5 ou 6 jours après le début de l'occupation le 27 juin. Il identifie l'organisateur du massacre comme étant un « major de la Gestapo[910]. » Il s'agissait certainement d'un chef d'un commando de l'Einsatzgruppe C, car le groupe rapporte la fusillade dans l'EM UdSSR Nr. 20 du 12 juillet : « Le 5.7.1941, à Roudki, 15 Juifs ont été exécutés en représailles [*als Vergeltung*] de l'assassinat bestial du chef nationaliste ukrainien Kirnyczny. Du côté de la population ukrainienne, on a mis le feu à la synagogue et aux maisons juives[911]. » Laïb Teil mentionne lui aussi l'incendie de 4 écoles juives le jour de l'exécution[912]. Tous les hommes juifs furent rassemblés sur une place de Roudki et le chef de la Gestapo opéra lui-même la sélection. Laïb Teil précise les critères de sélection :

> « Le major de la Gestapo a regardé le rassemblement et il a dit en allemand : "Que ceux qui sont de l'intelligentsia lèvent la main." Environ 100 personnes ont levé la main, mais le major en a choisi seulement 39, ceux qui étaient bien habillés, c'est-à-dire ceux qui portaient un complet et des chaussures. Le major a demandé à ces 39 personnes de sortir du rang. Une fois sortis, on les a fait monter dans des véhicules, il y en avait 2, et on les a conduits au village de Gochany, dans le district de Roudki. A l'ouest de Gochany, il y a un petit bois que les gens du lieu appellent "Béréziny". Ils y ont été fusillés, puis on les a dépouillés de leurs vêtements. On a pris aussi les montres, les bagues en or, l'argent si c'était de l'or, et on a arraché les dents en or à ceux qui en avaient. Le raisonnement du major (…) de la Gestapo était que ceux qui sont bien habillés sont des gens très qualifiés, des avocats, des juges, etc. Leurs employés tombèrent eux aussi dans le groupe des 39 fusillés parce qu'ils étaient eux aussi correctement habillés. Ce fut le cas, par exemple, d'un cordonnier de Roudki nommé Markous[913]. »

Les organisateurs de la fusillade donnèrent une portée politique au massacre des intellectuels juifs : ils auraient été les responsables du meurtre d'un chef nationaliste ukrainien. Le déroulé

---

[909] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944 : Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, R. Oldenburg Verlag, Munich, 1997, p.70-71.
[910] Déposition de Laïb Samouïlevitch Teil, le 18.12.1944 à Roudki, GARF 7021-58-21, p.198-200.
[911] EM UdSSR Nr.20, le 12.7.1941 à Berlin, BArch B162-433.
[912] Déposition de Laïb Samouïlevitch Teil, le 18.12.1944 à Roudki, GARF 7021-58-21, p.198-200.
[913] Déposition de Laïb Samouïlevitch Teil, le 18.12.1944 à Roudki, GARF 7021-58-21, p.198-200 (traduction Chantal Placide).

de l'exécution nous apprend que l'intelligentsia n'était pas seulement associée étroitement au pouvoir soviétique dans l'esprit des auteurs de l'exécution, mais aussi à l'argent, à l'opulence.

A Kremenets, 300 personnes de l'intelligentsia juive furent exécutées dans les premiers jours de l'occupation allemande, qui commença le 5 juillet 1941 : la plupart étaient des professeurs, médecins, juristes, ingénieurs, instituteurs, comptables et membres du parti[914]. Les Jours dits de Petlioura, les 25, 26 et 27 juillet 1941, furent un nouveau pogrom dirigé principalement contre l'intelligentsia juive de Lvov. Lucyna Halbergsberg estime jusqu'à 5 000 le nombre de Juifs arrêtés et conduits à la prison rue Pełczyńska. Son mari faisait partie des victimes. Elle se rendit sur place pour tenter de l'en sortir[915].

[914] Acte du 3.7.1944 à Kremenets, GARF 7021-75-6, p.1.
[915] Témoignage de Lucyna Halbergsberg, le 31.3.1947 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2278.

E. La dimension religieuse

1. Les victimes juives religieuses



Figure 84 – Rasage forcé d'un Juif, Ukraine près de Lvov, juillet 1941 (légende : Bundesarchiv), Bundesarchiv, Bild 101l-187-0203-09/Gehrmann, Friedrich.

S'en prendre à la barbe d'une personne – en la coupant ou en la brûlant – n'a rien d'anodin. La barbe est symbole de masculinité. En priver un homme revient à lui nier sa virilité. Cette humiliation fait écho à la pratique consistant à humilier les femmes en leur rasant la tête. Les Juifs scrupuleux de la loi juive suivaient le verset du Lévitique (19 :27) interdisant de tailler sa barbe. Couper la barbe d'un Juif est un acte visant à piétiner ses convictions religieuses et à lui ôter une partie de son identité. Le sens est double : on le prive du statut d'homme et de croyant. A Béréjany, une rumeur circula après la découverte de cadavres mutilés dans la prison du NKVD : un homme juif avait été découvert dans la salle des archives. Désigné comme complice des crimes commis par les Soviétiques, il fut torturé publiquement par des habitants locaux et des Allemands. Mykhaïlo S., âgé alors de 13 ans, assista à la scène : on brula la barbe de

l'homme. Cet acte montre que l'on s'en prenait tout autant à l'homme qu'au Juif[916]. La barbe était l'attribut des Juifs dans l'imaginaire nazi. La Deutsche Wochenschau Nr.566 avait choisi de montrer des visages de Juifs barbus ou grimaçants, pour désigner les coupables et les complices du NKVD à Lvov[917]. La barbe faisait des Juifs une cible. A Stanislavov, « dès que les Soviétiques ont disparu, les Ukrainiens ont commencé à harceler les hommes dont la façon de s'habiller les désignait comme juifs en leur tirant la barbe et en les rouant de coups[918]. » Dès l'arrivée des soldats allemands à Stryï, des Juifs furent arrêtés dans la rue et leurs barbes coupées[919]. « La première chose que les Allemands ont faite en arrivant [à Borislav], se rappelle Jenny Backenroth, a été de couper la barbe des hommes[920]. » A Zbaraj, ville où la synagogue fut incendiée, les soldats allemands s'en prirent à la barbe des vieux juifs croisés dans la rue, dès le premier jour de leur arrivée. Effrayés, les Juifs n'osèrent plus se risquer hors de chez eux et beaucoup se rasèrent la figure[921]. Caché dans son grenier à l'arrivée des Allemands à Tchertkov, Carl Berkowitz aperçut depuis sa position deux soldats couper énergiquement la barbe d'un Juif au moyen d'un couteau. Il poussait des hurlements de douleur : « Un cri tel que je n'en avais jamais entendu auparavant[922]. » Puis les Allemands lui frottèrent les joues avec du sel.

A Podvolotchisk, les principaux dignitaires religieux juifs – le rabbin et sa famille, le boucher casher et sa famille – subirent de terribles humiliations avant leur assassinat d'une bestialité terrifiante :

> « Les habitants de la rue du Dr. David, où habitait le rabbin Leibish Badad avec sa famille, furent les premiers à être tués. La rue se situait à environ 500m du cimetière chrétien. Ce fut là qu'ils raflèrent et assassinèrent les premières victimes. Ce fut à ce moment-là que furent tués Magister Shore le pharmacien et son fils de 13 ans, ainsi que Yitzhak Luckman et son fils Feibush, Velorver, Gross, Meir Zediman et son fils de 14 ans Shunia, le banquier Marder et d'autres réfugiés juifs de Pologne de l'ouest que je ne connaissais pas personnellement. Ce jour-là, ils sortirent le rabbin Babad et ses deux fils Asher et Haim de leur maison, ainsi que le boucher casher Shalom Schwartz et ses deux fils. Ils leur coupèrent les barbes et les forcèrent à danser nus devant une populace et

[916] Témoignage de Mykhaïlo S., le 30.11.2018 à Lapchyne, YIU/2537U.
[917] *Deutsche Wochenschau Nr.566*, diffusion du 9.7.1941, USHMM RG-60.0267.
[918] William Tannenzapf, *Memories from the Abyss/But I Had a Happy Childhood*, Azrieli Fndtn, 2009.
[919] Déposition de Genia Feuermann, en mai 1957, YVA, O.2 #432.
[920] Interview de Jenny Backenroth (née Rosen), le 25.4.1996 à Lakewood, VHA #14681.
[921] Interview de Bogdan K., le 12.5.2009 à Zbaraj, YIU/809U.
[922] Interview de Carl Berkowitz, le 13.3.1996 à West Palm Beach, VHA #13144.

des criminels ukrainiens. L'un des membres de la foule Grashko Schore, pendit des réfugiés juifs à des crochets sur la place de la ville et pilla leurs biens avec ses partenaires de crime[923]. »

Un samedi – visiblement le premier samedi de l'occupation de Khorostkov – « tous les Juifs dotés d'une barbe durent se présenter à l'hôtel de ville. De là, ils furent amenés jusqu'à la sortie de Khorostkov et forcés de se couvrir de bouses de vache et autres saletés[924]. » Le choix du samedi, jour de Shabbat, n'était certainement pas anodin. Les cibles des « Allemands et des Ukrainiens[925] » étaient de toute évidence les Juifs pieux, ceux qui portaient la barbe. Il y avait aussi certainement le souci que les Juifs devaient ressembler à des Juifs pour cette mise en scène. Cette humiliation associait physiquement les Juifs à la saleté, aux excréments, à l'état d'animal, voire de cochon. La déshumanisation des victimes juives se produisait par l'emploi d'outils sommaires pour tuer. La famille Mantel de Ditchki (à une douzaine de kilomètres de Rogatine) fut massacrée à coups de faux[926]. A Zolotchev, on utilisa des haches, des barres de fer, des clefs à molette et des pelles pour abattre les Juifs[927]. Les bourreaux de Mikoulintsy associèrent étroitement les Juifs au sort des animaux : « Un jour, les Ukrainiens ont arrêté quelques Juifs dans le verger le long de la brasserie. Ils leur ont ordonné de creuser une fosse pour un cheval. Puis les Ukrainiens assoiffés de sang ont enterré les Juifs dans cette même fosse et jeté les chevaux sur eux. Parmi les personnes tuées, il y avait Fruma Hochberg, Marc Fidler, et Mme Milch de Podgaïtsy[928]. » D'après son fils, Mme Milch, née Ettl Lerer, fut assassinée le 8 juillet 1941[929]. Laicja Tannenbaum, née en 1922 et résidant à Ganatchevka, fut forcée de boire l'eau sale de la rivière[930].

[923] Dr. Y. Gilson, « Podwolocyska Part III » (trad. Sharon Landman Kabilow), dans Zunyu Levinson et Dov Brayer (dir.) *Sefer Podwoloczyska ve-ha-sevivah*, Organization of former Podwoloczyska residents, Haifa, 1988.
[924] Chanah Zineman, « The Disappearance of a Jewish Community » (trad. Morton Lang), dans D. Shtokfish (dir.), *Sefer Choroskow*, Committee of former residents of Chorostkow, Tel Aviv, 1968, p.367-369.
[925] Chanah Zineman, « The Disappearance of a Jewish Community » (trad. Morton Lang), dans D. Shtokfish (dir.), *Sefer Choroskow*, Committee of former residents of Chorostkow, Tel Aviv, 1968, p.367-369.
[926] Ariyeh and Cyla Blech, "Rohatyn in the Occupation Years", dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.222-228.
[927] Témoignage de Szlojme Mayer [date et lieu non indiqués], YVA O.33/6659.
[928] Nusia Schweizer Horowitz, « My Town During the Second World War », dans Haim Preshel (dir.), *Mikulince ; sefer yizkor*, Organization of Mikulincean Survivors in Israel and the USA, Israël, 1985, p.49.
[929] Témoignage d'Arje Milch, [date non indiquée] à Munich, YVA M.1.E/159.
[930] Interview de Lola Field (née Laicja Tannenbaum), le 12.6.1998 à Vineland, VHA #43057.



Figure 85 – Sambor, Juifs lavant leurs blessures après avoir été battus par des Ukrainiens (légende Yad Vashem), YVA 1605/459.

A Skalat, lors du pogrom du 6 juillet, le rabbin Benjamin Wolowycz fut attaché derrière un cheval et traîné à travers les rues de la ville, tandis que la foule, composée d'Allemands, d'Ukrainiens et d'autres paysans excitaient le cheval en le fouettant[931].

Un des rabbins de Grimaïlov, Markous Bliakh, âgé de 53 ans au moment des faits, fut l'une des premières cibles des arrivants : « Deux officiers allemands sont venus me chercher dans mon appartement et m'ont emmené nettoyer leurs véhicules. Ils m'ont ensuite obligé à me déshabiller, puis ils m'ont donné un seau et m'ont forcé à apporter de l'eau d'un puits à l'autre. Ce travail n'avait aucun sens. Prichlivski nous gardait, moi et les autres Juifs, dont Samuel Chnaïder qui travaillait avec moi. Il n'arrêtait pas de nous frapper avec son fusil. Après 12h, Velitchouk est venu le relayer, il nous battait à coups de crosses, d'autres Ukrainiens, habitants de Grimaïlov, y participaient aussi[932]. » A Sassov, les pogromistes arrachèrent la barbe du

[931] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.8.
[932] Déposition de Markous Iakoubovitch Bliakh, le 27.12.1944 à Grimaïlov, GARF 7021-75-94, p.15.

rabbin en l'écorchant, le forcèrent à avaler de la boue, puis lui chargèrent le dos avec des pierres[933]. Dans les rues de Zolotchev, durant le pogrom le 3 juillet 1941, des rabbins et des Juifs pieux furent battus jusqu'à la mort[934]. On força des Juifs à parader dans les rues de la ville avec talits et tefilin.



Figure 86 – Borislav, avant-guerre, le rabbin Yakov Lustman, YVA 7547/8. Il fut tué à Tustanowice durant le pogrom de Borislav, juillet 1941[935].

2. Une grille de lecture religieuse

[933] Interview de Pepe Chouake (née Pearl Malka Ast), le 16.11.1997 à Little Neck, VHA #36932.
[934] Interview de Mark Goldenberg, le 27.2.1996 à N. Miami Beach, VHA #12624.
[935] Interview de Marc Krochmal, le 15.5.1990 à New York, VHA #56969.

A Oziornaïa, quelques heures après le départ des troupes soviétiques et avant l'arrivée des Allemands, « les Polonais et les Ukrainiens ont placé des images saintes à leurs fenêtres ; il était ainsi possible de déterminer quelles maisons étaient celles des Juifs[936]. » Habitant ukrainien de la même bourgade, Mikhaïl P., né en 1919, confirme ces propos : lors du premier pogrom, « ils [les membres d'une division] entraient dans les maisons juives parce qu'on les reconnaissait facilement : il n'y avait pas d'icônes, rien ![937] »

A Iavorov, deux femmes ukrainiennes, Evguenia Ivanovna B., née en 1929, et Maria Nikolaïevna G., née en 1921, mentionnèrent l'inscription sur les boucles de ceinture des Allemands : « Gott mit uns », « Dieu est avec nous ». Evguenia Ivanovna explique que la population ukrainienne de la bourgade, sous administration soviétique depuis 1939, attendait avec impatience les Allemands en raison de cette référence à Dieu. Maria Nikolaïevna précise même que la population était divisée : ceux qui allaient à l'église et qui accueillirent chaleureusement les Allemands, et ceux qui n'assistaient pas à la messe et qui avaient été favorables aux Soviétiques.

L'explication religieuse des massacres de Juifs est extrêmement simpliste : les Juifs ont tué Jésus Christ ; ils doivent expier cette faute. Cette grille de lecture est si ancrée dans l'esprit de certains Ukrainiens que, 70 ans plus tard, un certain Lev G., né en 1929, prête de tels propos dans la bouche des Juifs eux-mêmes : une voisine juive de sa mère aurait déclaré qu'elle savait le sort qui les attendait car ils devaient être châtiés pour avoir crucifier le Christ[938]. Petro, habitant de Rogatine, décrit l'arrestation des Juifs et leur calme apparent : « les Juifs comprenaient bien la situation, que Dieu avait décidé ainsi et qu'ils devaient l'accepter. Ils avaient crucifié le Christ et il a dit « Mon sang sera sur vous et sur vos enfants » et ils l'ont cru[939]. »

« Les Juifs les plus riches savaient [ce qui allait se passer] parce que leur rabbin leur avait dit qu'ils devraient subir ce malheur, puisque c'était écrit dans la Bible[940]. » Elle ajoute plus tard dans l'interview : « Cela venait de Dieu[941]. » Oleksandr K., originaire de la même bourgade, se fait le relais de la même rumeur : « Le rabbin ! Il a dit que « c'était le destin du Sauveur ». Ils

[936] Dora Mantel-Lempert, Nes Ziona, « A Chapter on Jezierna's Destruction », dans J. Sigelman (dir.), *Sefer Jezierna*, Committee of Former Residents of Jezierna in Israel, Haifa, 1971, p.213-225.
[937] Interview de Mikhaïl P., le 15.5.2009 à Oziornaïa, YIU/827U.
[938] Témoignage de Lev G., le 15/09/2009 à Roudky, YIU/762U.
[939] Interview de Petro, le 14.6.2016 à Rogatine, YIU/2102U (trad. Olga Koulbachna). Le prénom a été changé à la demande de l'interviewé.
[940] Interview de Lidia V., le 19.5.2009 à Vichnevets, YIU/842U.
[941] Interview de Lidia V., le 19.5.2009 à Vichnevets, YIU/842U.

ont torturé le Sauveur… Et donc il leur a dit de ne pas résister. C'était exactement comme cela. « Il ne faut pas résister, il faut y aller parce qu'on l'a mérité[942]. » »

« Un garçon nous a raconté que les Juifs ne pleuraient pas car dans notre Bible il est écrit que les Juifs ont tué le Christ[943]. »

« Ils avançaient… (…) Ils étaient semblables à Jésus Christ gravissant Golgotha, les pauvres. Ils criaient et priaient[944]. »

« Les Juifs disaient qu'ils allaient volontairement à la mort parce qu'ils savaient qu'ils avaient torturé Jésus Christ et que c'était ordonné par Dieu[945]. »

A Probejnaïa, Adam K. expliqua que les Juifs ne s'enfuirent pas du lieu de rassemblement car ils considéraient qu'ils devaient subir le sort qui les attendait, en guise de punition pour leurs péchés[946]. Mykola I., originaire de Popovtsy, tint le même discours : en 1943 il entra dans le ghetto de Boutchatch, missionné par l'OUN de trouver des médecins. Il expliqua le refus des Juifs dans le fait que les rabbins disaient qu'ils devaient subir la punition de Dieu pour expier leurs fautes[947]. Iaroslav P. évoqua la résignation des Juifs qu'il avait vus être convoyés vers l'exécution : c'était prédit dans les Saintes Écritures[948]. Les locaux considérèrent cette explication parfaitement audible, acceptable, sans besoin d'expliciter les crimes commis par les Juifs en matière religieuse.

3. Le rôle des prêtres

Les prêtres occupaient une place centrale dans la vie quotidienne et spirituelle des chrétiens de Galicie orientale, en particulier dans les campagnes. Ils avaient un pouvoir considérable : celui de guider leurs fidèles, dans un sens comme dans l'autre, et même d'outrepasser le politique.

Gritsanova Plachovets, diacre ou prêtre de son état, intégra le comité ukrainien créé à Zolotchev après l'arrivée des Allemands. Gritsanova Plachovets réunit les habitants sur la place et prononça un sermont contre les communistes, appelant à leur anéantissement, pour la paix des

[942] Interview d'Oleksandr K., le 19.5.2009 à Vichnevets, YIU/840U.
[943] Interview de Stepana Z., le 24.3.2007 à Rava Rouskaïa, YIU/432U (trad. Patrice Bensimon).
[944] Interview de Stepan I., le 26.5.2008 à Podvolotchisk, YIU/614U (trad. Anna Mozharova).
[945] Interview de Markian M., le 7.5.2009 à Skalat, YIU/785U (trad. Alexis Kossarevskyï).
[946] Témoignage d'Adam K., le 28/11/2018 à Probejnaïa, YIU/2531U.
[947] Témoignage de Mykola I., le 28/11/2018 à Popovtsy, YIU/2533U.
[948] Témoignage de Iaroslav P., le 29/11/2018 à Koropets, YIU/2534U.

paysans. Il livra une liste de komsomols[949]. Un prêtre ukrainien ponctua l'arrivée des Allemands à Staryï Sambor par un discours en leur hommage[950].

A Doubié, village près de Brody, nous l'avons déjà évoqué, le prêtre était en tête du cortège pour saluer les occupants allemands[951]. Il affichait ainsi publiquement aux villageois sa position et leur indiquait la marche à suivre. A Vélikié Mosty, l'adjoint du maire, le Dr. Stronicki, était l'homme d'église Bednar (ou Bedner), accompagné de sa femme – donc probablement un membre du clergé uniate, autorisé à prendre épouse, ou bien, même s'ils étaient plus rares dans la région, un pasteur[952].

Outre les prises de position publiques en faveur de l'occupant allemand, des prêtres se firent les relais régionaux et locaux des appels au pogrom. L'un des exemples les plus frappant de l'influence d'un prêtre se déroula à Oulachkovtsy. Oulachkovtsy était un village (*wies*) comptant 2 037 habitants en 1929[953]. Située sur les bords de la rivière Seret, elle dépendait administrativement du powiat de Tchertkov mais se trouvait à 13km à peine au nord de Tovstoyé. La foire annuelle d'Oulachkovtsy était réputée dans toute la Galicie. Elle avait lieu le 7 juillet, « jour de la fête de la Saint-Jean[954] ». Connue sous le nom de *Свято Купала* (« sviato koupala ») en ukrainien et d'*Иван Купала* (« ivan koupala ») en russe, la fête de la Saint-Jean était célébrée en Europe de l'Est le 7 juillet, suivant le calendrier julien encore en vigueur au sein de l'église uniate. A la fois fête religieuse en hommage à Saint-Jean-Baptiste et fête païenne célébrant le solstice d'été, elle était très populaire au sein de la population rurale. Cette grande foire attirait des marchands de toute la région, tant et si bien qu'une expression populaire juive disait : « Aussi bruyant que la foire de Lashkewitz ![955] » On la désignait en yiddish sous le terme de « Lashkewitz Yerit[956] ». La foire d'Oulachkovtsy était donc un événement à la fois religieux et socio-économique, inscrit dans la tradition galicienne. En dépit de l'invasion allemande, la foire se tint comme de coutume, le 7 juillet 1941.

[949] Déposition de German Maierovitch Levinter, le 17.9.1944 à Zolotchev, GARF 7021-67-80, p.34-36.
[950] Interview de Bohdan T., le 26.4.2018 à Staryï Sambor, YIU/2421U.
[951] Fanya Zorne Laufer, « In the Days of the Conquest. Excerpts from a Diary », dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.192.
[952] Déclaration d'Adolf Weiler, le 11.4.1947 à Salzbourg, YVA O.5/54.
[953] *Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa*, p.1713.
[954] Berl Glick, « Five years of war and destruction » (trad. Sara Mages), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.99-120.
[955] Gedalia Lachman, « The Destruction of Skala », dans Max Mermelstein (dir.), *Sefer Skala*, Skala Benevolent Society, New York-Tel Aviv, 1978, p.23.
[956] Hannah Simon, *Lashkewitz Yerit*, https://kehilalinks.jewishgen.org/Suchostav/Ulashkovtse/hannasmother.html consultation du 15.10.2021.

Ce jour-là, les paysans des alentours étaient présents à Oulachkovtsy. Un office eut lieu dans l'église gréco-catholique, fréquentée majoritairement par des Ukrainiens. Le prêtre uniate prit la parole et exhorta la foule des fidèles à tuer les Juifs, soutenu publiquement par l'instituteur ukrainien local, Kornil Chebrouk. L'attaque eut lieu dans la nuit qui suivit. Les pogromistes rodèrent autour des maisons et abattirent les Juifs sur place, dans les rues, dans les potagers. Chebrouk indiqua aux paysans où habitaient les Juifs « car il les connaissait [tous] [957]», du fait de sa position d'enseignant. Il se fit le guide de ces bandes de paysans issus de la périphérie immédiate de la localité : les hameaux Milovtsy, Zablotouvka, Sossoliouvka. Ils étaient menés par un certain Petr Zakrevskiï. Les enfants comme les personnes âgées ne furent pas épargnées. Les attaques se dirigèrent notamment contre le monastère que les Soviétiques avaient transformé en hospice, où vivaient de nombreux Juifs âgés. Les trois enfants Zumerman, Kouba, Roza et Noucha, âgés de 11 à 15 ans, furent massacrés. Leurs parents, Mendel et Klara, échappèrent de justesse au bain de sang – Klara en se cachant dans le magasin. Habitant ukrainien d'Oulachkovtsy, Petr Zakrevskiï témoigne : « Il y a eu 5 familles juives complètement massacrées : Golchtein Wolf, (…) et sa famille juive originaire de Kolomyia dont je ne connais pas le nom de famille. Tous les Juifs tués ont été enterrés dans une fosse commune dans le folwark d'Oulachkovtsy. » C'était un grand domaine autrefois possédé par un Polonais, employant une trentaine de paysans, ukrainiens et polonais. Une quinzaine de Juifs furent retrouvés noyés dans la rivière Seret. Au total, 74 ou 75 Juifs furent assassinés à Oulachkovtsy[958]. Les survivants furent chassés du village par des lettres de menaces et s'enfuirent, pour la plupart, à Tostoyé.

La présence de paysans des environs contribua certainement à la diffusion du message du prêtre, dont les propos trouvèrent un relai chez les autres prêtres. Habitant juif de Nyrkov, Yeshaya Rosen vit des fermiers ukrainiens courir dans les rues, armées de haches et de fourches, en criant : « Frères, venez-vous venger des Juifs qui ont crucifié Jésus, ils sont maintenant sur le point de nous tuer[959] ! »

La violence contre les Juifs éclata les 7-8 juillet dans des villages situés dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour de Tovstoyé. A Svidova, des paysans ukrainiens locaux

[957] Déposition de Zakrevskiï Petr Ignatevitch le 28.6.1944 à Oulachkovtsy, GARF 7021-75-107, p.112.
[958] Déposition de Zakrevskiï Petr Ignatevitch le 28.6.1944 à Oulachkovtsy, GARF 7021-75-107, p.112.
[959] Yeshiva Rosen, « The liquidation of the Jewish community in the village of Tzapowitz » (trad. Yeshaya Rosen), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer* Tluste, Tel Aviv, 1965, p.236.

massacrèrent les Juifs du village, utilisant leurs outils agricoles : « faux, râteaux, bêches[960]. » Parmi les victimes, il y avait Fishel Rubinstein, ses 2 filles, ses 2 gendres et un petit-fils, ainsi qu'un *tsadik*, Leyzer Waltzer, prononçant la phrase « Tout vient de Dieu », d'après les on-dit, avant de succomber. On tua également son épouse et leurs trois enfants. Leurs corps furent retrouvés complètement déchiquetés[961]. Les familles Metzger, dont le père était propriétaire du moulin de Podolé, et Schwarz trouvèrent refuge dans le moulin des Metzger. Mais ils furent découverts et tous assassinés sur place. Il y eut entre 15 et 20 victimes[962]. D'après Yosef Schechter, 22 villages furent concernés et on comptabilisa 200 victimes juives, auxquelles devaient s'ajouter celles d'Oulachkovtsy. D'autres survivants juifs firent le même sinistre constat : selon A. Goldhaber, « pas un seul Juif ne resta en vie dans les villages alentours[963] » ; Eliyaho Albin, survivant de Tostoyé, confirme : « La peur des attaques d'Ukrainiens devint réelle et, en effet, de telles attaques eurent lieu autour de Tovstoyé et causèrent l'extermination presque totale des Juifs de ces villages. » L'agitation gagna Tovstoyé. Mais « grâce au prêtre ukrainien de Tovstoyé Izboulskiyé, au directeur ukrainien de la banque Bablokov et à l'avocat Androuchtchynov il a été possible de calmer les habitants ukrainiens et aucun pogrom n'a eu lieu à Tovstoyé[964]. »

Le prêtre d'Oulachkovtsy avait agi en relais des consignes de pogrom souhaité par l'occupant allemand. On ignore par quels canaux cette information arriva jusqu'à lui : par le clergé, l'OUN, les rumeurs ? Il n'était pas un cas isolé en Galicie orientale. A Bolekhov, un prêtre ukrainien prit la parole sur la place du marché, devant plusieurs milliers de personnes venus des campagnes alentours : « Le prêtre a dit que les Juifs étaient un peuple maudit [*przeklety narod*], d'origine maudite, un élément nuisible devant être exterminé [*zniszczyc*][965]. » Survivante juive de Bolekhov, Ellen Pressler pointe du doigt aussi la responsabilité du clergé : « Excités par les prêtres, les paysans ont assassiné des familles juives qui vivaient à proximité depuis des années[966]. » Dans la bourgade reculée de Iablonitsa, le prêtre tint un sermon aux Houtsoules

[960] Rokhl Rubinstein- Tenenbaum, « My road of pain and wandering » (trad. Yael Chaver), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.226.
[961] A. Goldhaberg, « How I was saved from extermination » (trad. Sara Mages), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.142-146.
[962] Yisrael Gertner, « What I went through during the German occupation » (trad. Sara Mages), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.153.
[963] A. Goldhaberg, « How I was saved from extermination » (trad. Sara Mages), dans G. Lindenberg (dir.), *Sefer Tluste*, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, Tel Aviv, 1965, p.142-146.
[964] Témoignage d'Hilary Kenisgsberg, le 28.3.1948 [lieu non indiqué], AŻIH 301/3337.
[965] Témoignage de Matylda Gelerntner, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2145.
[966] Témoignage d'Ellen Pressler, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2146.

après le départ des Soviétiques, les engageant à assassiner tous les Juifs de la localité. « Ainsi, rapporte un survivant juif, ils voulaient accomplir une œuvre sacrée – le prêtre les en avait assuré – et en seraient récompensés (…)[967]. »

Jan Gross avait déjà mentionné le rôle fondamental du prêtre pour apaiser ou déchaîner la population, soulignant ainsi le poids considérable de la conception religieuse du monde de ces populations paysannes : « (…) Depuis les échelons supérieurs de la société polonaise, commença à se répandre une propagande qui influençait la populace, déclarant que l'heure était venue de régler les comptes avec ceux qui avaient crucifié Jésus-Christ, avec ceux qui prenaient du sang chrétien pour la *matsah* et qui étaient la source de tous les maux à travers le monde : les Juifs[968]. » Ressurgissaient alors les thèmes de la culpabilité du peuple déicide et la méfiance vis-à-vis de pratiques religieuses que l'on côtoyait sans connaître. Rita Harmelin, alors jeune fille juive de Borislav au début de l'invasion, reconnaît l'influence des prêtres auprès des locaux : « Il y en avait [Ukrainiens et Polonais] qui ne connaissaient presque rien aux Juifs et à qui les prêtres disaient de détester [les Juifs], donc ils les détestaient[969]. »

Dans leur désarroi et leur confusion, des Juifs se tournèrent vers le clergé catholique, espérant y trouver assistance ou user de leur influence réelle sur leurs fidèles pour faire cesser les violences. La mère et la grand-mère de Leonard Mann supplièrent un prêtre de Tovstoyé de les convertir, afin d'échapper aux massacres de Juifs qui secouaient la région. Il refusa[970]. Le 2 juillet 1941, le chef rabbin de Lvov, le Dr. Lewin, brava la violence des rues pour voir l'archevêque Szeptycki pour qu'il intercède auprès des Ukrainiens en faveur des Juifs. Sur le chemin du retour, il fut arrêté par des Ukrainiens et fusillé par un officier allemand[971].

A Sambor, Dolek Frei et son ami Itzhak Trau trouvèrent refuge chez le prêtre Bilinski durant le pogrom. De jeunes Ukrainiens armés firent irruption chez lui : « Ils ont écouté le prêtre qui les a suppliés de ne pas nous battre, mais ils nous ont ordonné de venir avec eux[972]. » Durant le pogrom de Briaza, petit village près de Bolekhov, une femme de 32 ans, Mina Schwigier, se réfugia chez une amie, la femme du prêtre, avec sa petite fille de 3 ans. Mais, à un moment

[967] « Der pogrom in Iablonitse », dans Eisig Husen (dir.), *Kitever yizker bukh*, Kitever Sik un Benevolent sosayeti, New York, 1958, p.110-111.
[968] Jan T. Gross, *Les Voisins : 10 juillet 1941 un massacre de Juifs en Pologne,* (trad. Pierre-Emmanuel Dauzat)., Fayard, 2002, p.69.
[969] Interview de Rita Harmelin, le 26.4.1992 en Australie, USHMM, RG-50.462.0039.
[970] Interview de Leonard Mann, le 31.1.1997 à Woodmere, VHA #25447.
[971] *The extermination of the Jews in Lvov*, 5.6.1945, BArch B16-2101, p.235.
[972] Dolek Frei, « When the Ukrainians Get Wild », dans Alexandre Manor (dir.), *Sefer Sambor-Stary Sambor ; pirkei edut ve-zikaron le-kehilot*, Sambor/Stary Sambor Society, Tel Aviv, 1980, p.205.

critique, elle les renvoya chez elles, prétextant que le calme était revenu. Elles furent abattues dès leur sortie de la maison du prêtre[973].

Le jour suivant le départ des Soviétiques de Tloumatch, le prêtre Strisky, originaire d'Olechov, ordonna aux paysans prêts à fondre sur la ville avec haches et des faucilles de faire demi-tour[974]. A Bolekhov, la communauté juive envoya une délégation, composée du Dr. Schindler et du Dr. Blumenthal chez le prêtre Suchy, l'une des personnes les plus respectées de la ville. Ils le prièrent d'intercéder auprès des nationalistes ukrainiens pour faire cesser le pogrom. Il accepta. Il expliqua aux nationalistes que l'on ne pouvait construire un jeune État sur une telle violence. Le chef de la milice, Teffner, répondit au prêtre qu'il devait s'occuper de son église et non de politique. En signe de protestation, le prêtre retira la bannière ukrainienne de l'église. Persécution, vol et meurtre ne s'arrêtèrent pas. Bolekhov fut l'un des rares exemples où la parole du prêtre ne fut pas écoutée. Il semblerait que la présence sur place de l'un des frères Bandera renforça le rôle des nationalistes ukrainiens dans la ville - d'après Grzegorz Rossolinski, il peut aussi bien s'agir de Bohdan, ou Vasyl ou Oleksandr[975]. D'autre part, un autre prêtre, ukrainien, avait appelé au massacre des Juifs sur la place du marché de Bolekhov[976].

[973] Témoignage d'Ellen Pressler, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2146.
[974] M. Leski-Gustein, « The Deportations », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, p. cxlix.
[975] Grzegorz Rossolinski-Liebe, *Stepan Bandera : The Life and Afterlife of a Ukrainian Nationalist :Fascism, Genocide, and Cult*, ibidem-Verlag, Jessica Haunschild und Christian Schon, 2014, p.239.
[976] Témoignage de Matylda Gelerntner, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2145.

F. L'économie du pogrom : le pillage

De toutes les expressions de la violence contre les Juifs durant les pogroms, celle qui fut la plus explicite et la plus fédératrice parmi les participants fut l'acte de piller les Juifs. Plus que le meurtre, plus que les humiliations, le pillage des Juifs atteignit un très large consensus auprès de la population locale, et doit être analysé au même titre que les dimensions spatiale, sociale, professionnelles et religieuses. On pourrait avancer que le pillage pourrait être aussi bien un effet qu'une cause du pogrom. Toutefois, son caractère systématique et son ampleur interrogent. Durant les 24-48h que durèrent, en général, les pogroms, des habitants choisirent massivement d'aller piller les maisons des Juifs, qu'ils fussent tués, cachés ou épargnés. Le tableau de l'analyse ne serait pas complet si on ne considérait pas le pillage comme une composante de la violence exercée contre les Juifs, l'aspect économique comme un moteur de la persécution des Juifs au niveau local.

Aussi loin que remonte la conception du terme de pogroms pour désigner les élans de violence contre la population juive dans l'Empire russe au XIXème siècle, le pillage apparaît comme l'une des principales composantes. Cependant, le temps du pillage déborda largement le temps du pogrom. Dès le départ des Soviétiques, les locaux exploitèrent la vulnérabilité soudaine des Juifs – liée à l'absence de toute autorité ou la prise de pouvoir local par des nationalistes ukrainiens – et s'adonnèrent au pillage.

La misère dans laquelle vivait l'écrasante majorité de la population galicienne, associée à la représentation du Juif comme riche concoururent à mobiliser de très nombreux villageois lors des pillages. Durant les pogroms, les pillages étaient essentiellement individuels et spontanés. Si le pillage était une composante du pogrom, sa pratique déborda largement du cadre des pogroms et des premières semaines de la guerre. Par la suite, il fut davantage encadré par les autorités allemandes, réquisitionnant de la main d'œuvre locale pour assembler les biens des victimes juives. Les affaires de qualité étaient alors récupérées par les instances d'occupation, puis les objets de moindre valeur étaient cédés aux collaborateurs locaux ; la population locale devait se contenter du reste. Néanmoins, en pratique, le dépouillement et le pillage des Juifs par les voisins furent difficilement contenus.

Carl Berkowitz s'enfuit de sa maison durant le pogrom de Tchertkov, déclenché le 10 juillet 1941. Il croisa la route d'un paysan ukrainien. Ce dernier marchait pieds nus. Il lui dit : « Quel

beau costume tu as ! Quelles belles chaussures tu as ![977] » Carl Berkowitz souligna que les fermiers ukrainiens n'avaient pas les moyens de s'acheter des chaussures. Ce paysan décela immédiatement qu'il pouvait tirer avantage de la situation soudainement périlleuse des Juifs.

Dès le 2 juillet 1941, jour de l'arrivée des Allemands à Zolotchev, le pillage des maisons juives commença : « Le premier jour de l'arrivée des Allemands, ils ont pris la liberté de faire tout ce qu'ils voulaient. L'armée allemande ne faisait que passer, il n'y avait pas de gouvernement constitué. [Les Allemands] leur ont donc donné la liberté de faire ce qu'ils voulaient. C'est ainsi qu'a commencé le premier pogrom. Il est parti des petits villages : les fermiers, les villageois, avec des sacs, des bâtons, traquèrent les Juifs, courant de maison en maison, pillant tout ce qu'ils trouvaient. On ne disait pas un mot ; tout le monde avait peur pour sa vie[978]. »

Dès que des Juifs étaient arrêtés, le pillage de leur maison commençait. Arrêtée le 7 juillet 1941 près de chez elle, Zonia Maïerovna parvint à s'échapper du massacre en cours et rentra chez elle. Elle retrouva son appartement complètement pillé et dévasté. Ses affaires n'avaient pas disparu : elle les vit chez d'autres gens le lendemain[979]. La nuit du pogrom d'Oulachkovtsy, causant la mort de quasiment tous les Juifs de la bourgade, Jonas Sommerman se cacha avec sa femme et son fils dans la cave de la maison du nonce – qui ignorait sa présence. En sortant de sa cachette après le pogrom, il se rendit chez lui et découvrit une maison complètement vide : il ne restait que le sol[980]. Les habitants du 47 rue Sloneczna à Lvov purent observer de leurs fenêtres des scènes de pillage : « [Des Juifs] étaient chassés de leurs immeubles et appartements, qui étaient ensuite pillés[981]. » L'auteur de ces lignes ne nous dit pas qui pilla les appartements ; il semblerait que les « bandes de hooligans[982] » étaient occupées à rafler et escorter les Juifs dans les rues.

La frontière était mince entre cause et conséquence de l'assassinat des Juifs par les locaux : le pillage était-il un motif de meurtre des Juifs ou bien une conséquence ? A Zbaraj, on disait que Mme Blazer avait été tuée pour sa montre par un dénommé Khrin[983]. A Terebovlia, on tua la femme du Dr. Rubinow car on l'accusait de ne pas vouloir donner une robe[984].

[977] Interview de Carl Berkowitz, le 13.3.1996 à West Palm Beach, VHA #13144.
[978] Interview de Mark Goldenberg, le 27.2.1996 à N. Miami Beach, VHA #12624.
[979] Déposition de Zonia Maïerovna Berkovitch, le 22.6.1944 à Tchertkov, GARF 7021-75-107, p.8-9.
[980] Interview de Jonas Sommerman, le 24.1.1996 à New York, VHA #11262.
[981] Ben Z. Redner, *A Jewishpoliceman in Lwow. An early account 1941-1943*, Yad Vashem, 2015, p.34-36.
[982] Ben Z. Redner, *A Jewishpoliceman in Lwow. An early account 1941-1943*, Yad Vashem, 2015, p.34-36.
[983] *Trois ans de l'occupation allemande dans le district de Zbaraj*, GARF 7021-75-107, p.369.
[984] Témoignage de Wolf Aszkenaze, le 4.7.1946 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2150.

Des bandes sévirent dans la zone de Kouty, dans le sud de la région de Stanislavov. Mais les Houtsoules du village de Griniava, près de Iablonitsa, leur interdirent l'entrée. L'explication était la suivante : « Ils chassèrent les Juifs de Griniava vers Jabié et volèrent leurs biens[985]. » Autrement dit, les violences contre les Juifs étaient une affaire locale, et les affaires des victimes revenaient aux villageois de Griniava. On entrevoit une compétition pour l'appropriation des biens.

On pouvait constater le changement immédiat du statut des Juifs du jour au lendemain, dès l'arrivée des troupes allemandes (ou dès le départ de l'armée soviétique). Buntsiye Feldshu, fermière juive de Lanovtsy, rapporte : « Dès l'arrivée d'Hitler, les pillards sont entrés dans la maison et ont tout chargé dans un chariot ; nous nous sommes échappés par une fenêtre[986]. » Dès leur arrivée à Obertine, les soldats allemands demandèrent aux habitants où habitait le rabbin. Sur leurs indications, ils firent irruption chez le rabbin, l'enfermèrent avec son épouse dans une grange, tandis qu'ils pillaient sa maison[987]. De l'autre côté de la Tchérémoch, à Vachkovtsy, durant la période de vacance de pouvoir – entre le départ des Soviétiques et l'arrivée des troupes roumaines – les villageois entrèrent chez les Juifs et se servaient tout simplement. Oryssia G. aperçut une femme prendre un édredon chez une famille juive encore présente dans sa maison. Il était certain que la présence d'un homme du village tuant les Juifs à coup de faucille devait être largement dissuasive pour résister au pillage du reste de la population[988].

Les corps des victimes juives des pogroms furent dépouillés. Les membres de la famille Mantel, d'abord enterrés dans une étable après le massacre, furent déterrés, fouillés, puis laissés sur un tas de fumier[989]. Des cadavres de Juifs dérivant dans les eaux du Dniestr, on l'a vu, furent pillés avant d'être renvoyés dans le courant[990].

Le permis de tuer les Juifs pendant un laps de temps défini, accordé par les envahisseurs allemands et les nouvelles autorités locales, donna l'opportunité à la population locale de piller les maisons des Juifs, et parfois les Juifs eux-mêmes. La frontière était bien mince entre la raison et l'effet du meurtre des Juifs.

---

[985] *Rapport sur l'extermination des Juifs en Pologne – Genève, 1944, présenté par le Dr. Silberstein, représentant du Congrès juif mondial*, BArch B162-2227, p.908.
[986] Buntsiye Feldshu, « A Delivrance Worse than Death » (trad. Yael Chaver), M.A. Tenenblatt (dir.), dans *Sefer ozieran ve-ha-seviva*, The Encyclopedia of the Jewish Diaspora, Jérusalem, 1959, p.483.
[987] Interview d'Ivan G., le 15.9.2017 à Obertine, YIU/2274U.
[988] Interview d'Oryssia G., le 21.9.2017 à Vachkovtsy, YIU/2294U.
[989] Ariyeh and Cyla Blech, « Rohatyn in the Occupation Years », dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.222-228.
[990] Interview de Vassyl S., le 19.10.2017 à Vinogradnoé, YIU/2314U.

G. Les femmes juives

Les premières exécutions de Juifs et les pogroms posent la question de la diversité des victimes. Derrière les chiffres secs et les formules expéditives présents dans les EM UdSSR se cache une réalité plus complexe. L'étude locale des massacres démontre que des femmes, sans être majoritaires, furent nombreuses parmi les personnes tuées, et dans tous les cas de figure : aussi bien lors des pogroms ruraux qu'urbains, dans les tueries menées par des soldats de la Wehrmacht comme à Tartakov, par des Waffen-SS comme à Zolotchev (environ 300 femmes juives assassinées[991]) ou par le SK4a à Sokal. Les femmes juives ne furent absolument pas épargnées des autres formes de violences et de persécutions : viols, humiliations, travaux forcés, réquisition pour enterrer les victimes des pogroms, arrestations, maltraitances, coups… Des enfants juifs furent assassinés durant les pogroms en zone rurale avec tout le reste de leur famille, ils ne faisaient l'objet d'aucune grâce. Des enfants furent tués en nombre lors du terrible massacre de Zolotchev, ainsi que lors d'exactions militaires comme à Tartakov.

La présence de femmes et d'enfants parmi les assassinés, et en très grand nombre dans les autres formes de persécutions réclame de revoir l'idée que les hommes juifs furent les premières cibles, puis les femmes et les enfants dans le courant du mois d'août 1941. Cette distinction est donc à nuancer et nous appelle à considérer autrement les EM UdSSR. Ces rapports agissaient comme des vitrines des actions menées par les Einsatzgruppen à l'Est. Leur nombre de copies – ce qui nous permit d'ailleurs de les récupérer tous – indique que de nombreux services du Reich recevaient ces informations. Par exemple, l'EM UdSSR Nr. 24 détaillant les événements de Dobromil et les exécutions de Sokal avait été l'objet de 33 copies[992]. Blobel avait déjà exprimé sa volonté d'apposer aux Juifs des adjectifs visant à une forme de justification : c'était une première forme de camouflage, ou plutôt d'enrobage des activités meurtrières du commando dont il avait la responsabilité. Il inscrivait donc son action sur le long terme et s'assurait que les traces écrites ne puissent lui nuire. Une fois reçus à Berlin par le biais d'un messager, d'un télex ou d'un message radio, les rapports des commandos étaient relus par le chef de la Gestapo Müller, corrigés, compilés avant d'être distribués[993]. On a vu que dans les premières semaines de la guerre les dignitaires nazis étaient soucieux de l'image que l'armée allemande renvoyait à l'arrière et sur la scène diplomatique. Il était sans doute peu délicat de

[991] Déposition de Dora Arnoldova Kremnitser,le 16.9.1944 à Zolotchev, GARF 7021-67-80, p.5.
[992] EM UdSSR Nr.24 le 16.7.1941 à Berlin, BArch B162-434.
[993] Déposition de Rudolf Fumy, le 12.12.1960 à Munich, BArch B162-20212, p.734.

laisser transparaître sur le papier que les unités militaires et de la Sipo/SD participaient à des massacres de Juifs accompagnés de mises en scène sordides, et peu regardant sur l'identité ou le sexe des victimes juives.

Stanislav M., un habitant ukrainien qui assista au pogrom de Grimaïlov, est catégorique : « On ne faisait pas de quartier ! Les petits enfants aussi... ceux qui n'avaient que 3 ans, ils ont été aussi fusillés. Tous… les médecins, le rabbin, tous ont été fusillés ![994] » Survivant juif de la même ville, Moïseï Sigal confirme que le pogrom et les exécutions qui avaient lieu en parallèle touchaient l'ensemble de la population juive, sans distinction d'âge ou de sexe : il rapporte que le lundi, les enfants et les vieillards ne furent pas fusillés mais tués à coups de marteau[995]. L'acte de la TchGK conclut : en trois jours, les 5, 6 et 7 juillet 1941, « 450 femmes, enfants, vieillards » furent assassinés lors du pogrom contre la population juive[996].

Les violences contre les femmes juives furent le fait aussi bien des occupants que des locaux. Les images du pogrom de Lvov explicitent le fait qu'elles furent battues, torturées et violées. Lors du pogrom de Lvov, Bolesław Kierski, habitant polonais, vit une femme juive, déshabillée de force, poursuivie par une dizaine d'adolescents[997]. Regina Barsam, âgée alors de 26 ans, fut agressée dans son appartement durant ce pogrom :

> « Ma famille s'était cachée, je suis restée seule dans l'appartement. Ils [elle se réfère plus haut à des Allemands, ndt] ont fait irruption, ils ont volé tout ce qui était encore là et ils m'ont frappée au visage avec une crosse de fusil. L'os du nez a été rompu, mes dents de devant brisées, mes lèvres fendues, et ma main gauche, avec laquelle j'ai tenté de me protéger le visage, a été cassée. Comme je gisais à terre, perdant du sang et inconsciente, ils ont pensé que j'étais morte et ont quitté l'appartement, satisfaits. Ma concierge de l'immeuble m'a ensuite trouvée le soir, mais je ne pouvais pas recevoir d'aide car aucun médecin ne voulait soigner des Juifs et que le médecin juif était dépassé. Puis ma mère est rentrée, j'ai reçu des soins mais j'ai mis quatre semaines à revenir à moi. Je tremblais, je ne pouvais pas parler ; c'était un miracle, grâce à ma jeunesse, que je fus encore en vie[998]. »

[994] Interview de Stanislav M., le 9.5.2009 à Grimaïlov, YIU/796U (trad. Alexis Kosarevsky).
[995] Déposition de Moïseï Iakoubovitch Sigal, le 11.10.1944 à Grimaïlov, GARF 7021-75-94, p.18.
[996] Acte du 24.11.1944 à Grimaïlov, GARF 7021-75-94, p.1.
[997] Interview de Bolesław Kierski, le 5.7.1998, USHMM RG-50.488.0023.
[998] Témoignage Regina Barsam, [date et lieu non indiqués], YVA O.2/972.

Helena Dyk identifia un certain Bogdan Stryk 7 ans plus tard, dans un camp de réfugiés de Munich, comme un participant actif au pogrom de Zolotchev. « Je sais aussi que la personne susmentionnée a assassiné une jeune fille de 18 ans, nommée Friedländer, en juillet 1941[999]. »

Le 12 juillet 1941 à Brody, environ 250 membres de l'intelligentsia juive furent rassemblés et fusillés[1000]. Kalman Harnik, ancien habitant juif de la ville, rapporta l'identité d'une partie des victimes. Parmi elles se trouvaient des femmes : les enseignantes de l'école élémentaire Mmes Berman, Lemelman et Klar, l'enseignante du collège Mme Sapir, les pharmaciennes Mmes Finkelshtayn, Rutnberg, Braver, Fisher, Krezisya, Schwarz et Schtock[1001].

Les femmes juives furent minoritaires parmi les victimes tuées. Elles ne furent toutefois pas épargnées par les autres formes de violence. A Oziornaïa, Mme Kurzrok fut forcée de creusée la fosse de son mari et de ses deux fils tués ; l'épouse d'un pharmacien juif assista à l'assassinat de son mari durant le pogrom : elle se suicida sur le champ en avalant du poison[1002].



Figure 87 – Femmes juives agressées lors du pogrom de Lvov, 1er juillet 1941, Kai Struve, Deutsche Herrschaft[1003].

[999] Déclaration d'Helena Dyk, le 29.1.1948 à Munich, YVA M.21.1/443.
[1000] Alexander Kruglov, « Brody », Geoffrey P. Megargee, Martin Dean, Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.758.
[1001] Kalman Harnik, « The Last Days of the Community" (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.161-162.
[1002] Dora Mantel-Lempert, Nes Ziona, « A Chapter on Jezierna's Destruction », dans J. Sigelman (dir.), *Sefer Jezierna*, Committee of Former Residents of Jezierna in Israel, Haifa, 1971, p.213-225.
[1003] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.3.



Figure 88 – Riwka Gruber, années 1930. Elle fut assassinée lors du pogrom de Lvov début juillet 1941.

H. Les procédés criminels : entre déshumanisation et spectacle

1. L'usage des cours d'eau

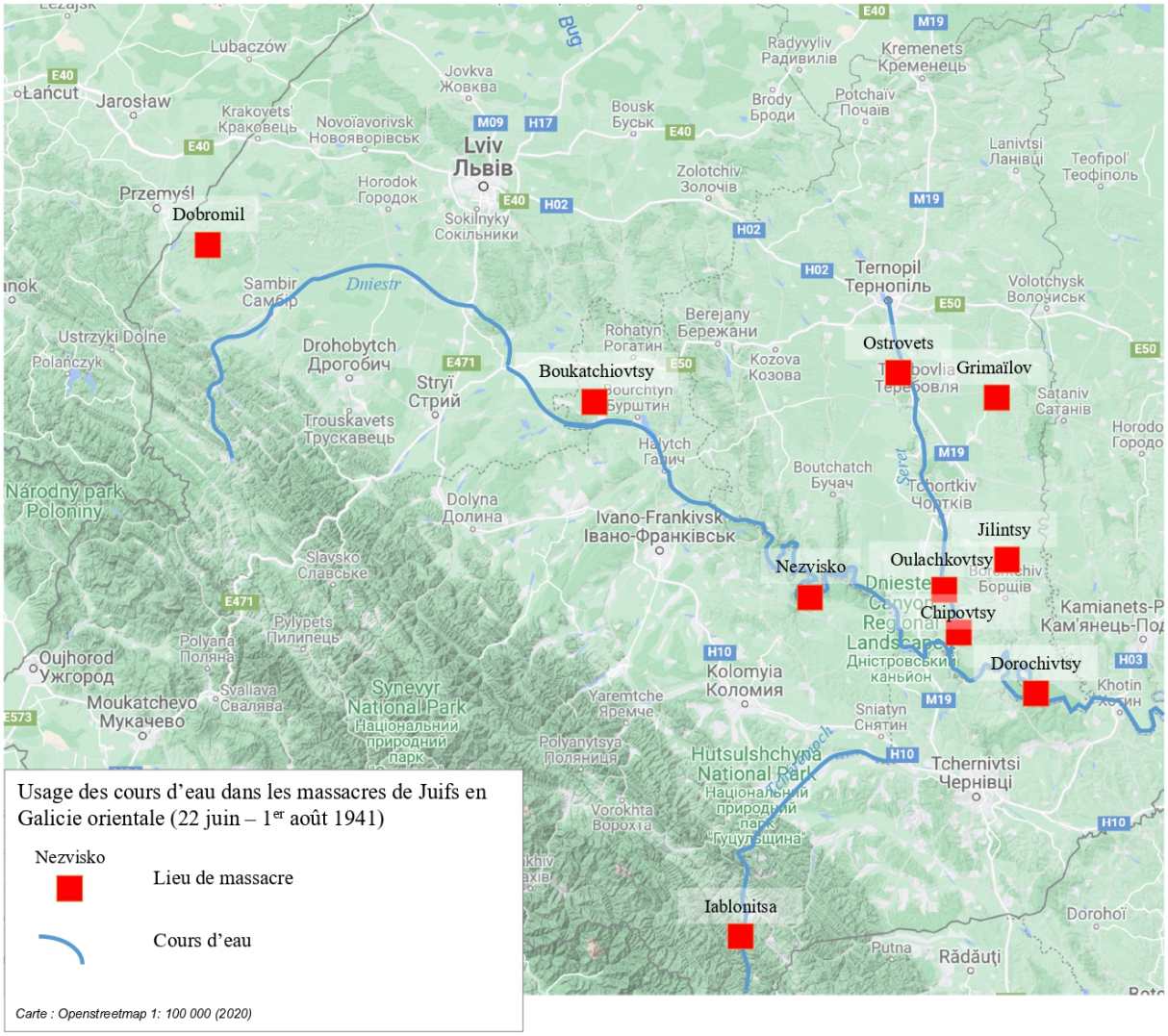


Figure 89 – Localité où les cours d'eau furent employés comme site d'exécution et/ou de disparition des cadavres.

Les rivières de Galicie orientale s'intégraient dans le quotidien de ses habitants. On y puisait l'eau de l'agriculture, on y pêchait, on s'y baignait lors de fortes chaleurs, on y lavait le linge… Les cours d'eau avaient également une fonction religieuse. Par exemple, les Juifs de Tourka se rassemblaient sur les rives de la Stryï pour se débarrasser de leurs péchés lors de Tashlikh, se déroulant l'après-midi de Rosh Hashana ; les chrétiens immergeaient la statue de Jésus dans ses eaux[1004].

[1004] Tzvia Nagler-Tzamri, « A Portrait from the Landscape of my Childhood » (trad. Jerrold Landau), dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.14-15.

Dans plusieurs localités de Galicie orientale, les cours d'eau furent utilisés comme lieux d'exécution ou espaces pour se débarrasser des corps (Figure 89). La chose est d'autant plus troublante que les locaux avaient un usage régulier voire quotidien d'une rivière ou d'un étang. D'après John-Paul Himka, les diverses occurrences de procédé étaient une preuve supplémentaire de la coordination des opérations par une instance dépassant le niveau local, autrement dit, par l'OUN[1005].

Les familles juives de Nezvisko, à quelques kilomètres de Tloumatch, furent noyées dans le Dniestr par des paysans. Un survivant juif de Tloumatch rapporte que « plus tard, à l'automne, quand le Dniestr a débordé de son lit et causé des dégâts les plus importants depuis des décennies, les paysans disaient que la crue était « une punition divine » pour ce que les chrétiens avaient fait aux Juifs[1006]. » A Boukatchiovtsy[1007], des Ukrainiens noyèrent dans le Dniestr des familles juives entières. Les eaux de la rivière Seret servirent de sépulture aux Juifs de Chipovtsy : quelques jours après le massacre, on pouvait apercevoir les cadavres flottés, certains étaient attachés ensemble avec un câble de fer[1008]. A Jilintsy, dans le district de Borchtchiov, des Ukrainiens attachèrent Avrom Blanken et les quatre personnes de sa famille et les noyèrent dans la rivière Nichlava[1009]. Plus au sud, où le Dniestr formait une frontière naturelle entre la Bucovine et la Galicie orientale, les Juifs de Dorochovtsy et des environs furent également précipités dans le fleuve. Ils avaient été arrêtés et rassemblés dans une écurie désaffectée[1010]. Ils y passèrent la nuit. Le lendemain matin, ils furent poussés vers le Dniestr et fusillés dans les eaux. Leurs corps furent emportés par le courant. Qui opéra ce massacre ? Les gendarmes et gardes-frontières roumains, disent les locaux[1011]. Des civils des environs participèrent aussi[1012]. Les victimes étaient des hommes, des femmes et des enfants juifs[1013]. Après l'exécution des Juifs dans la rivière, les villageois cessèrent de laver leur ligne dans le fleuve et les pêcheurs arrêtèrent aussi leurs activités[1014]. Des cadavres flottèrent dans le Dniestr,

[1005] John-Paul Himka, « The Organization of Ukrainian Nationalists and the Ukrainian Insurgent Army : Unwelcome Elements of an Identity Project », *Ab Imperio*, 4/2010, p.83-101.
[1006] M. Leski-Gustein, « The Deportation », dans Schlomo Bond (dir.), *Tlumacz-Tlomitsch Sefer Edut-Ve-Zkaron*, Tlumacz Society, Tel Aviv, 1976, p.cxlix.
[1007] Témoignage de Leon Gewandter, le 25.6.1945 à Cracovie, AŻIH 301/338.
[1008] Interview de Sam Elberger, le 19.6.1995 à New York, VHA #3236.
[1009] Zusha Peltz, « How Jezerziany was Destroyed » (trad. Yael Chaver), dans M.A. Tenenblatt (dir.), dans *Sefer ozieran ve-ha-seviva*,, The Encyclopedia of the Jewish Diaspora, Jérusalem, 1959, p.437.
[1010] Interview d'Ivan O., le 18.10.2017 à Dorochovtsy, YIU/2301U.
[1011] Interviews d'Ivan C., le 25.9.2017 à Zozoulintsy, YIU/2303U ; de Vassyl M., le 25.9.2017 à Tchernovtsy, YIU/2304U ; d'Ivan O., le 18.10.2017 à Dorochovtsy, YIU/2310U.
[1012] Interview de Vassyl S., le 19.10.2017 à Vinogradnoé, YIU/2314U.
[1013] Interview de Maria I., le 19.10.2017 à Vinogradnoé, YIU/2313U.
[1014] Interview d'Ivan C., le 19.10.2017 à Zozoulintsy (2ème interview), YIU/2303U.

mais on avait interdiction de les enterrer. Les gens repoussaient les corps avec des bâtons[1015], après les avoir dépossédés des objets de valeur qu'ils avaient sur eux[1016].

Jeter les corps des victimes des pogroms dans les cours d'eau ôtait le souci de l'enterrement, nécessitant une mobilisation de main d'œuvre pour le creusement et le comblement de fosses, de chariots pour le transport. C'était également un moyen pour faire disparaître définitivement toute trace du crime commis. Cette pratique fut-elle propre aux pogroms ou à la Galicie orientale ? On trouve trace de l'usage de cours d'eau en Bucovine, lors de pogroms menés par des Ukrainiens locaux et les soldats roumains, comme à Nepolokovtsy, où des femmes, des enfants et des personnes âgées juifs furent précipités d'un pont dans le Prout[1017], ou encore à Borevtsi[1018].



Figure 90 – Le Dniestr à Zalechtchiki, entre Nezvisko et Dorochivtsy, 23.9.1934, Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, lb001397.

[1015] Interview de Dmytro M., le 19.10.2017 à Zozoulintsy, YIU/2321U.
[1016] Interview de Vassyl S., le 19.10.2017 à Vinogradnoé, YIU/2314U.
[1017] Acte Nr. 7 du [illisible].7.1945 à Nepolokovtsy, GARF 7021-79-76, p.46.
[1018] Acte du 9.7.1945 à Borevtsi, GARF 7021-79-76, p.40.

2. Spectacles macabres

L'assassinat des Juifs relevait d'une mise en scène macabre, où le divertissement et l'imagination côtoyaient une sorte de folie meurtrière. Sur la place principale de Skalat, des Ukrainiens enfoncèrent le tuyau de la pompe à eau dans la bouche d'un Juif et le forcèrent à avaler l'eau jusqu'à ce qu'il périsse noyé. Au même endroit, un autre Juif, nommé Leib Jawer, pourvu d'une barbe poivre et sel, eut les jambes brisées à coups de barre de fer. Alors qu'il réclamait qu'on achève ses souffrances, la foule, « riant et savourant le spectacle » réclama de le laisser vivre un peu plus. Il succomba ensuite au martyr de la pompe à eau[1019]. D'autres furent jetés de la tour de l'hôtel de ville[1020].

Une mise en scène terrifiante se déroula lors du pogrom de Lvov. Leon Wells se trouvait parmi un groupe d'hommes arrêtés depuis des heures, souffrant de la soif sous la chaleur écrasante du soleil de juillet 1941. Les Allemands en uniforme organisèrent la mise à mort de Juifs désignés au hasard dans le groupe. Le condamné était conduit dans une petite baraque, où quelques secondes plus tard un cri déchirant s'échappait. Un Allemand, hilare, vêtu d'un tablier ensanglanté et un couteau à la main sortit de la cabane, attendant sa prochaine victime, sous les yeux terrifiés du groupe de Juifs. Leon Wells apprit par la suite que tout cela était une funeste mascarade : on obligeait les condamnés à crier, puis on les faisait sortir par une autre porte tandis qu'on égorgeait un poulet[1021]. Le spectacle ravissait les Allemands présents : ils se réjouissaient de l'effroi des Juifs, acteurs ignorants de cette pièce absurde orchestrée par eux.

A Tchertkov, le 14 juillet 1941 (ou peut-être le 7, selon d'autres témoignages[1022]), des hommes, désignés comme des membres de la Gestapo par la survivante Dina Blonder, en raison de l'inscription SS sur leurs casques, arrêtèrent des Juifs chez eux, en tout 325 personnes, dont le mari de Dina Blonder. Ils les rassemblèrent dans le bâtiment de la communauté juive (*kahal*) et ils les photographièrent. Ensuite, ils les amenèrent dans la cour – pour donner plus de visibilité à leurs tortures ? – et les frappèrent violemment. Ils les forcèrent à ramper, à ingurgiter un mélange de boue, de sang, de bouts de verre. Puis, avec la participation de policiers ukrainiens,

[1019] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.8.
[1020] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.8.
[1021] Leon Wells, *Pour que la terre se souvienne*, Albin Michel, 1962, p.44.
[1022] Déposition de Zonia Maïerovna Berkovitch, le 22.6.1944 à Tchertkov, GARF 7021-75-107, p.8-9.

ils les fusillèrent tous, sauf 16 qui durent jeter les corps dans une fosse, y compris les blessés, qui furent enterrés vivants[1023]. Le mari de Dina, Fishel Blonder, était né en 1905, exerçait la profession de cordonnier et comptait parmi les victimes[1024].

Un spectacle similaire se produisit sur la place Pelezynska de Lvov, quelques jours après le pogrom de début juillet :

> « (…) La Gestapo procéda à une rafle dans les rues et les habitations, et arrêta près de 10 000 Juifs pour le « travail obligatoire », prétendument. Ces gens furent rassemblés sur la place Pelezynska et laissés là plusieurs jours sans la moindre nourriture ; puis on répandit des débris de verre par terre, et les malheureux durent courir pieds nus sur ce « tapis. » On battait ceux qui ne couraient pas assez vite. Les martyrisés furent encore contraints de lécher leur propre sang qu'ils avaient répandu sur le sol. Après cette torture, enfin, tous furent emmenés hors de la ville, à Lyczakow, ou Sandberg, fusillés là et enterrés[1025]. »

Les humiliations publiques des condamnés ou l'exécution publique de la peine capitale étaient des pratiques remontant aux temps médiévaux et modernes, et quelque peu délaissées en Europe au XXème siècle. Les nazis avaient recours à des procédés ancestraux de théâtralisation de la justice et du pouvoir. La destruction des lieux de culte juifs, par le feu, de manière visible, mais également barbare, en brûlant des Juifs à l'intérieur, rappelait également des habitus de violence d'un autre âge.

Pour quels motifs les soldats allemands et autres envahisseurs mirent-ils en place de tels spectacles grotesques et macabres ? Toute mise en scène nécessite des spectateurs. Faisaient-ils cela à l'adresse de la population locale ? Ou bien pour eux-mêmes ? Pièces de théâtre inaugurales de la guerre, les rôles étaient distribués. Les exemples qui nous sont parvenus soulignent aussi bien le bon désir du vainqueur que le partage d'une conception du monde à l'assemblée – et au-delà, par le biais de photographies ou de films. Nous nous étions interrogés sur les desseins d'Heydrich – et très certainement d'Hitler qui suivait minutieusement chaque événement à l'Est – quant à ces pogroms ou « actions d'autoépuration » organisés par les forces du Reich. Peut-être doit-on y voir une tentative de torsion de la réalité pour qu'elle colle au plus près de la perception nazie de la guerre à l'Est et des Juifs. Ces macabres mises en scène rappellent les grossiers spectacles de déchéance du pouvoir soviétique, auxquels des Juifs

[1023] Déposition de Dnia Chansovna Blonder, le 24.6.1944 à Tchertkov, GARF 7021-75-107, p.37-38.
[1024] Central Database of Shoah Victims', Yad Vashem.
[1025] Rapport du Dr. Abraham Silberschein sur les atrocités commises à Lvov, YVA M.20/138.

étaient immanquablement associés. Il s'y jouait, là aussi, la chute de l'Union soviétique. Dès les premiers jours de l'invasion, les forces allemandes – et leurs alliés – annoncèrent l'anéantissement et de la Russie bolchevique et de la judéité par le biais de spectacles symboliques, sanglants et prophétiques.



Figure 91 – « Passants regardant un jeune garçon attaquer un Juif avec un balai dans une rue de Lvov, juin-juillet 1941 » (Légende : USHMM), USHMM 62119

Le rire et la mise à mort se retrouvèrent en dehors de la Galicie orientale et après l'été 1941. Vassili Grossman nous rapporte dans le Livre noir un triste épisode se déroulant à Berditchev (dans la région de Jitomir) : une douzaine de femmes juives furent forcées de se déshabiller et de traverser le fleuve à la nage jusqu'à l'autre rive. Celles qui y parviendraient auraient la vie sauve. Beaucoup se noyèrent, et les Allemands, hilares, forcèrent les autres à nager jusqu'à sombrer dans les eaux[1026]. Dans la même région, à l'automne 1941, un soldat de la Wehrmacht, Max Täubner, força un groupe d'hommes juifs à se battre à mort : le dernier serait épargné. Il joua de l'accordéon et chantonna durant la bastonnade – aucun Juif ne fut laissé vivant[1027]. Ces scènes étaient autant d'allégories de la guerre de l'anéantissement à l'Est : le rire du bourreau résidait dans l'infime espoir de la victime que lui avait déjà condamnée.

[1026] Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman, *Le Livre noir*, Actes Sud, 1999.
[1027] Procès de Max Täubner, le 9.6.1943 à Munich, BArch B162-21020, p.6.

John-Paul Himka emploie, à juste titre, le terme de « carnaval [1028]» pour désigner le comportement de la foule lors du pogrom de Lvov. Le carnaval était une fête archaïque, un moment où vivants et morts se côtoyaient, « répétant les moments mythiques du passage du chaos à la cosmogonie[1029]. » La confusion sociale qui pouvait y régner, les excès, la proximité de la vie et de la mort, du rire et de l'effroi se retrouvèrent dans les pogroms de juin-juillet 1941 en Galicie orientale.

[1028] « The Lviv Pogrom of 1941 : The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd », *Canadian Slavonic Papers*, Vol. LIII, Nos. 2-3-4, juin-septembre-décembre 2011, p.212.
[1029] Mircea Eliade, *Le Mythe de l'éternel retour*, Gallimard, 1969, p.69.

I. Les rôles des voisins

1. Les participants aux pogroms

Pourquoi des habitants locaux commirent des violences contre des Juifs durant les pogroms, tandis que d'autres non ? Comment expliquer le passage à l'acte des uns, et la non-participation des autres ? Quels furent les mécanismes à l'œuvre dans chacun des cas ? Ces questions sont d'autant plus difficiles à répondre que l'identité des pogromistes et des autres demeure incomplète, ainsi que leur nombre.

Les pogroms, nous l'avons vu, furent édictés et relayés par des autorités politiques – membres du comité ukrainien – ou morales – les prêtres – auprès de la population locale. Il était connu que les locaux disposaient subitement du droit d'agir comme bon leur semblait vis-à-vis des Juifs. Si les violences contre les Juifs étaient encouragées publiquement, chacun était libre de les commettre ou non.

Professeur de psychologie, James Waller propose une grille analytique des mécanismes à l'œuvre dans le passage à l'acte meurtrier. Son approche est particulièrement intéressante car elle a pour vocation à s'appliquer à tout individu, et pas seulement à des membres d'un corps policier ou militaire, obéissant à la hiérarchie. Un certain nombre de ses propositions amènent des éléments de réflexion quant à la participation – et la non-participation – des locaux aux assassinats de Juifs durant les pogroms. La réponse se trouverait à la confluence du contexte et des dispositions. Wallers liste trois dispositions humaines et universelles déterminantes dans le passage à l'acte criminel : l'ethnocentrisme (l'idée qu'on appartient au « bon » groupe), la xénophobie (la peur de l'étranger), et une propension à la violence, née d'un désir de toute-puissance face à la mort. Il y ajoute des facteurs sociaux forts : les influences culturelles (système de croyances, idéologies, qui, dans le cas de la population locale, serait l'hostilité aux Juifs, un antisémitisme reposant sur des bases religieuses, culturelles, sociales, économiques), l'exclusion morale (la désignation de l'autre comme l'ennemi, méritant sa persécution : « le groupe visé est dévalorisé au point qu'il est exclu de la morale universelle des obligations humaines, voire même de la communauté de la famille humaine[1030]»), l'investissement de l'égo (ambitions personnelles, carrière).

L'approche de Waller sur le devenir bourreau s'éloigne sensiblement du cas de la participation de civils locaux. Il n'y eut pas d'accoutumance graduelle à la violence, comme il le suggère, se

[1030] James Waller, « Perpetrators of Genocide : An Explanatory Model of Extraordinary Human Evil », *Journal of Hate Studies*, Vol. 1 :1, 2002, p.19.

référant à l'expérience de Milgram. Nous l'avons vu, il n'y eut pas non plus d'acclimatation à la violence pour les membres du SK4a ou de l'EK6 : ils composèrent aussitôt des pelotons d'exécution lors de l'exécution de centaines de Juifs à Sokal et à Dobromil fin juin 1941. Les soldats allemands, auteurs du massacre de Tartakov, le 23 juin 1941, devinrent immédiatement les auteurs d'atrocités. Parmi les facteurs déterminants du passage à l'acte meurtrier, Waller cite la dynamique du groupe, la masculinité, la camaraderie, largement étudiés par Browning. Si cette thèse semble applicable à des membres de commandos de la Sipo/SD, des forces de polices, des soldats, qu'en est-il de civils n'appartenant pas à des groupes hiérarchisés ? La question se pose pour les « bandes », terminologie qui revient régulièrement dans le récit des survivants juifs et dans les actes et dépositions de la TchGK. Par exmeple, une « bande de nationalistes ukraino-allemands » sévissait dans les environs d'Opaka, dans la région de Dorgobytch en juin 1941 : elle traquait les Juifs dans la forêt. Ils fusillèrent 40 Juifs, puis se partagèrent leurs vêtements et leurs biens. La déposition d'un certain Dourbak nous apprend que cette bande était dirigée par Ivan Kholmine et Grin Doub[1031]. Même si le groupe était organisé de manière rudimentaire, il était tout de même constitué de deux chefs. La solidarité, la masculinité, l'appartenance au groupe jouèrent alors certainement un rôle dans l'impulsion donnée aux hommes pour participer à la chasse aux Juifs et à leur assassinat. Non loin d'Opaka, un autre groupe frappait à Bystritsa, immolant 19 Juifs dans une grange, y compris des femmes et des enfants. Cette bande était composée, d'après les dires de Nikola Piliak, de « *Бандеровцы*[1032] », « bandéristes. » Les membres de l'OUN formaient très souvent le noyau dur des acteurs locaux et enclenchèrent une dynamique de groupe. Conformément au programme de l'organisation nationaliste, les milices populaires furent les premières instances à se construire dans un village dès le départ des autorités soviétiques[1033].

Toutefois, on peut aussi légitimement se demander dans quelle mesure ces groupes ne furent pas formés précisément pour tuer des Juifs. Ils n'avaient aucune existence officielle, s'étaient vraisemblablement constitués par proximité géographique, et rien n'indique que ces groupes existèrent par la suite. Dans ce cas, ces bandes auraient été un regroupement d'individus dont le dessein était le même : l'assassinat des Juifs. On peut s'interroger en revanche sur la dynamique au sein d'un village. Dans la mesure où les pogroms étaient planifiés au moins la

[1031] Déposition de Dourbak, le 13.4.1945 à Opaka, GARF 7021-58-20, p.442.
[1032] Déposition de Nikola Vassilievitch Piliak, le 14.4.1945 à Bystritsa, GARF 7021-58-20, p.443.
[1033] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft*…, p.193.

veille, les villageois avaient le temps de se concerter, de voir qui allait y participer, certains se laissant entraîner par les décisions des uns et des autres.

Une étude de ces dynamiques d'entraînement au sein des familles serait intéressante, mais les sources manquent. Néanmoins, on peut esquisser ici et là des convergences d'action comme de très forts antagonismes. Par exemple, le même Nikola Vassilievitch Piliak, interrogé par la TchGK le 14 avril 1945 à Bystritsa, désigne les membres de la bande d'assassins, et parmi eux se trouve un dénommé Piliak Stefan Vassilievitch. Il l'accuse même d'avoir jeté une fillette juive dans les flammes après l'avoir blessée, alors qu'elle tentait de s'enfuir du brasier. Tout indique que Stefan est le frère de Nikola : ils portent les mêmes noms de famille et patronymes. Il serait surprenant que ces deux hommes n'eussent pas de liens de parenté, d'autant plus que le village était minuscule. Nikola a-t-il dénoncé son frère ? Que sont-ils devenus après cette déposition ? Toujours est-il que l'activité politique de la famille Piliak ne cessa pas complètement en 1945 ; en 2015, le maire de Bystritsa (auj. Bystrytsia-Hirska) était Mykola Mikhaïlovitch Piliak[1034]. Dans le petit village de Rousskiï Banilov, de l'autre côté de la Tchérémoch, un certain Graviliouk était le chef du selsoviet durant la période soviétique. Il s'enfuit avec l'Armée rouge ; ses frères restèrent, assassinèrent des Juifs lors du pogrom[1035]. Faut-il voir dans leur engagement une stratégie visant à effacer un frère encombrant ?

Comme le remarque Hélène Dumas dans son étude du génocide des Tutsi, « la transformation du voisin en ennemi passe par le langage, qui remet une dimension performative essentielle. C'est en disant à l'autre qu'il est l'ennemi que ce dernier le devient et est assassiné comme tel[1036]. » Le terme de « Jyd » revint ainsi dans la bouche des voisins[1037]. Thomas Hecht, habitant juif de Bousk, avait reconnu immédiatement le basculement dans le vocabulaire. Sous les Soviétiques, il était interdit d'utiliser le terme de « Jyd », jugé antisémite. Le retour de ce langage signifiait le changement de statut des Juifs. La parole était informative et se répandait : crier « Jyd » dans la rue, de manière publique, les désignait officiellement comme des cibles.

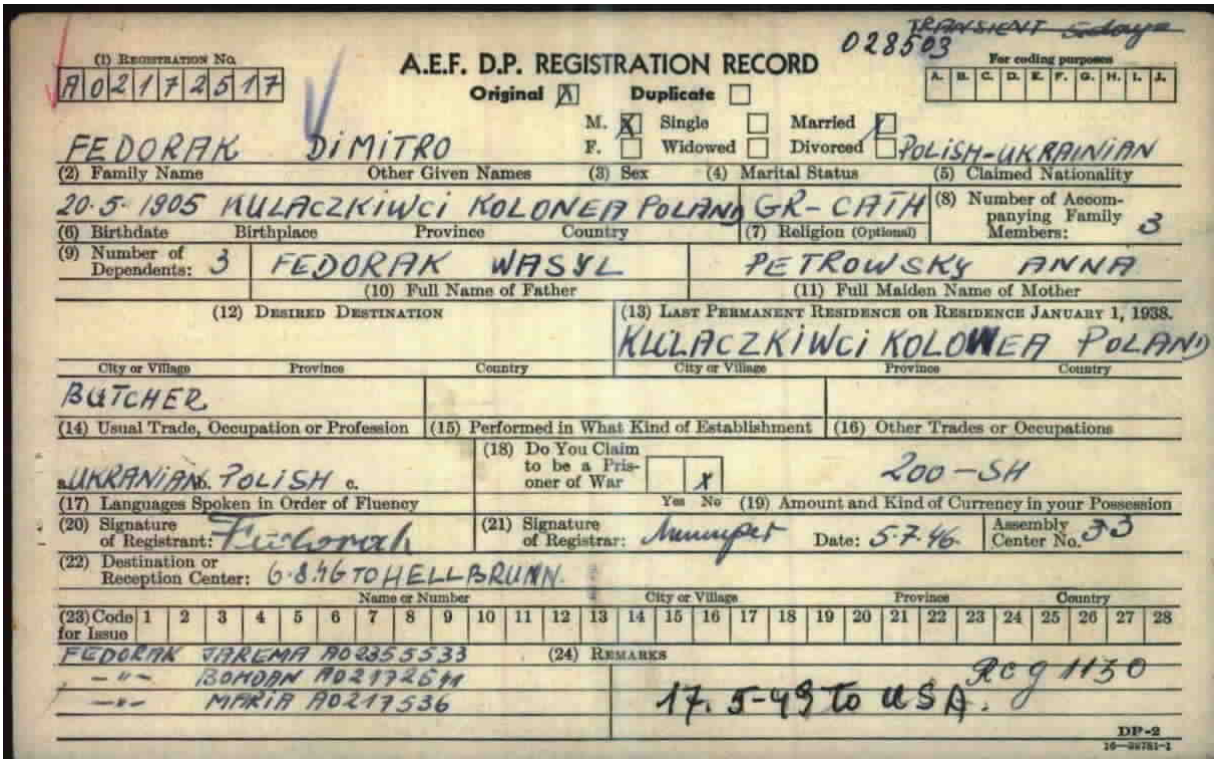
Les enquêtes de la TchGK peinent à identifier les acteurs locaux des pogroms. Les noms de ceux qui intégrèrent la police furent moins difficilement obtenus – la majorité d'entre eux n'étaient d'ailleurs plus dans le village, partis avec les Allemands ou ayant intégré l'Armée

1034 https://zaxid.net/na_lvivshhini_silskiy_golova_pidrobiv_dokumenti_ta_vidiliv_15_ga_zemli_vlasniy_druzhini_n1487565 (consultation du 1.9.2021).
1035 Interview de Vassyl M., le 22.9.2017 à Rousskiï Banilov, YIU/2296U.
1036 Hélène Dumas, *Le génocide au village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, L'Univers historique, Seuil, Paris, 2014, p.241.
1037 Thomas T. Hecht, *Life Death Memories*, Leopolis Press, 2002, p.61-62.

rouge. Mais il était compliqué de trouver les civils qui participèrent aux pogroms – étaient-ils seulement recherchés ? Les enquêteurs furent-ils confrontés au mutisme de la population locale, impliquée d'une façon ou d'une autre (tuerie, pillage, dénonciation…) au pogrom ?

Les tentatives de dresser des portraits et des parcours de pogromistes se heurtent donc à un manque de sources. Des survivants juifs désignent des bourreaux locaux dans leurs dépositions recueillies par la TchGK en 1944-1945, mais il s'agit d'une poignée de personnes. Le Comité central des Juifs libérés dans la zone d'occupation américaine, basé à Munich, reçut entre 1945 et 1948 des déclarations de survivants juifs, reconnaissant dans les camps de déplacés (*DP camps*) leurs anciens tortionnaires et voisins. Bluma Greenberg et Moses Selzer, Juifs originaires de Gvozdets, se rendirent le 21 mai 1948 au département juridique du Comité central des Juifs libérés à Munich afin de faire une déclaration concernant une vieille connaissance, un dénommé Fedorak, collaborateur actif des occupants allemands et assassin de nombreux Juifs[1038]. On le disait parti pour l'Allemagne et il avait été aperçu dans la *Funkkaserne* à Munich – qui était un camp de transit et d'émigration –, s'apprêtant à partir pour l'Amérique avec femme et enfants. Les déclarations restèrent vaines : Dimitro Fedorak, son épouse Maria et leurs enfants Bohdan et Jarema émigrèrent vers les États-Unis le 17 mai 1949 (Figure 92). Quelques 2 550 témoignages de survivants juifs furent rassemblés par la Central Historical Commission (CHC) de Munich, dont certains contiennent des portraits de bourreaux locaux, dans l'espoir de les retrouver et de les inculper, avant qu'ils ne disparaissent dans les vagues de l'émigration. Des comités équivalents recueillirent de semblables accusations durant cette même période en Allemagne et en Autriche.

[1038] Déclarations de Bluma Greenberg et de Moses Selzer, le 21.5.1948 à Munich, YVA M.21.1/563.



A.E.F. D.P. REGISTRATION RECORD

(1) Registration No. A02172517 — 028503 TRANSIENT Evoya

Original [X] Duplicate [ ] — For coding purposes

FEDORAK DIMITRO — M. [X] Single [ ] Married [ ] F. [ ] Widowed [ ] Divorced — POLISH-UKRAINIAN

(2) Family Name — Other Given Names — (3) Sex — (4) Marital Status — (5) Claimed Nationality

20.5.1905 KULACZKIWCI KOLONEA POLAND — GR-CATH — (8) Number of Accompanying Family Members: 3

(6) Birthdate — Birthplace — Province — Country — (7) Religion (Optional)

(9) Number of Dependents: 3 — FEDORAK WASYL — PETROWSKY ANNA

(10) Full Name of Father — (11) Full Maiden Name of Mother

(12) Desired Destination — (13) Last Permanent Residence or Residence January 1, 1938.

KULACZKIWCI KOLONEA POLAND

City or Village — Province — Country — City or Village — Province — Country

BUTCHER

(14) Usual Trade, Occupation or Profession — (15) Performed in What Kind of Establishment — (16) Other Trades or Occupations

a. UKRANIAN b. POLISH c. — (18) Do You Claim to be a Prisoner of War — Yes [ ] No [X] — 200-SH

(17) Languages Spoken in Order of Fluency — (19) Amount and Kind of Currency in your Possession

(20) Signature of Registrant: Fedorak — (21) Signature of Registrar: Munpet — Date: 5.7.46 — Assembly Center No. 33

(22) Destination or Reception Center: 6.8.46 TO HELLBRUNN

Name or Number — City or Village — Province — Country

(23) Code for Issue: 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28

FEDORAK JAREMA A0235533 — (24) Remarks

—"— BOHDAN A0217264 — Reg 1130

—"— MARIA A0217536 — 17.5.49 to USA.

DP-2

Figure 92 – Card File de Dimitro Fedorak, ancien membre de la police ukrainienne de Gvozdets, ITS 03010101 oS, #3520117.

Ces documents sont des gouttes d'eau, permettant des portraits isolés dont on ne sait s'ils sont représentatifs des locaux impliqués dans les pogroms. Les procès du NKVD puis du KGB à l'encontre de collaborateurs locaux dans la région de Tarnopol apportent également quelques éléments de réflexion, mais qui restent fragmentaires, en l'absence d'accès des dossiers concernant les oblasts de Lvov et de Stanislavov. De plus, la disparition de nombreux collaborateurs à l'étranger ou fondus dans les rangs de l'Armée rouge limite l'analyse.

D'après les éléments dont nous disposons, nous pouvons dégager plusieurs types de participants à la persécution et aux massacres des Juifs.

- Les membres des comités ukrainiens, généralement des membres de l'intelligentsia ukrainienne. Ils organisent la réunion préalable au pogrom et l'ordonnent. Ils prennent une part active dans la dénonciation, la fourniture de listes aux Allemands. En règle générale, ce ne sont pas eux qui tuèrent de leurs mains les Juifs lors des pogroms, mais en portent une grande responsabilité.
- Les tueurs actifs des pogroms. Armés d'outils – haches, fourches, couteaux, etc. – ils sont les principaux assassins des pogroms. Il semble que la majorité d'entre eux sont jeunes, paysans ou ouvriers, d'extraction sociale basse. Ukrainiens mais aussi Polonais et Volksdeutsche se trouvent dans ces groupes – ils agissent en bandes, plutôt qu'en individualité, voire dans un groupe familial (il n'est pas rare de trouver le père ou le

frère dans la même bande, comme Roman et Wladimir Switenko à Gorodok[1039]). Le cheminement logique de leur implication les amène à intégrer la police locale une fois constituée – il s'agit d'une tendance observée, mais qui ne peut être généralisée.

- Les civils participant ponctuellement à la persécution et à l'élimination des Juifs (du pillage à l'assassinat, en passant par la dénonciation), sans jamais occuper un poste dans les organes répressifs (la police locale) ou politiques (la mairie et autres instances administratives exécutives). C'est pour cette raison que leur identité et leur parcours sont plus difficiles à cerner. Pour autant, un certain nombre profitent d'une manière ou d'une autre de la persécution des Juifs et de la collaboration non officielle avec l'occupant pour s'enrichir ou faire carrière.

Dans l'acte de la TchGK de Sambor, il est fait mention à deux reprises d'une participation locale au massacre du 1er juillet 1941. Aux côtés des soldats de l'armée régulière allemande, des « assistants locaux » (« *місцевіх помічників* ») prirent part à la tuerie, également désignés sous le terme de « certains éléments locaux » (« *декотрі елементи місцевого*[1040] »). Seuls trois hommes furent identifiés : « 1. Kot, commerçant de Sambor, rue Konarski ; 2. Koultchytskyy, également commerçant de Sambor, 12 rue Iagaïlonska, actuellement employé de la Derjbank à Sambor, qui a arrêté et tué le citoyen Rapatorg de Sambor, 10 rue Iagaïlonska. » Ce dernier avait visiblement assassiné son voisin. Un troisième fut accusé par plusieurs personnes, témoins de ses crimes : Bazyli Tchoumaïlo, habitant la rue Copernic, qui tua de ses propres mains 4 Juifs.

Markus Greber, jeune homme juif de Borislav, reconnut Petro Andruszkiv, un Ukrainien originaire du village de Mraznica, en banlieue de Borislav (aujourd'hui absorbé par la ville), comme un participant actif au pogrom de juillet 1941, armé d'un instrument contendant avec lequel il frappait et tuait des Juifs. Une fois l'agitation retombée, Andruszkiv intégra la police locale[1041]. Une fois encore, faute de documentation abondante, on ne peut émettre que des hypothèses d'un schéma récurrent. Il semblerait ainsi qu'une partie des pogromistes actifs, ayant pris les armes pour tuer des Juifs lors des pogroms, aient rejoint les rangs de la police locale une fois créée. A Skhodnitsa, on disait que l'un des principaux bourreaux locaux, un *Volksdeutsche* nommé Monta, agissait ainsi à cause d'un procès perdu contre un Juifs[1042].

[1039] Témoigage d'Abisz Zottenberg, le 25.6.1948 à Bytom, YVA M.21.1/579.
[1040] Acte du 26.2.1945 à Sambor, GARF 7021-58-22, p.16.
[1041] Déclaration de Markus Greber, le 29.7.1949 à Linz, YVA M.21.1/813.
[1042] Leon Thorne, *Out of the Ashes. A Story of a Survivor*, Bloch Publishing Company, New York, 1961, p.19.

En l'espace de quatre décennies, la Galicie orientale connut une succession de 5 régimes : austro-hongrois, brièvement ukrainien, polonais, soviétique, et désormais allemand en 1941. Collaborer d'un régime à l'autre relevait-il de la trahison du précédent ? Fallait-il changer toute l'administration pour chaque nouveau pouvoir ? Comment étaient perçues les carrières traversant les bouleversements politiques ? Derrière les convictions et les sentiments d'appartenance à un groupe ou à une identité, se trouvaient des motivations personnelles.

Plusieurs survivants juifs de Boutchatch tissèrent le portrait d'Anton Korol, chef de la police locale durant l'occupation allemande. D'après Fabian Strauber, Korol, Ukrainien ingénieur de profession, faisait partie d'une « Organisation terroriste ukrainienne » sous la Pologne. « Quand la Russie soviétique a occupé la Galicie orientale, il s'est tourné vers les Russes, mais quand ils ont appris qui il était, ils ont voulu l'incarcérer, mais Korol s'est enfui chez les Allemands. » Il s'arrangea pour faire passer sa femme et son enfant en Allemagne. Il revint à Boutchatch dès le début de l'occupation allemande, vêtu de l'uniforme SS d'un Untersturmführer. Il organisa l'administration locale et la police, et orchestra l'anéantissement des Juifs de la ville avec les autorités allemandes. A la fin de la guerre, il trouva refuge en Allemagne. En juillet 1947, Anton Korol tenait une boutique d'arts appliqués à Ludwigsburg[1043].

Le parcours de certains collaborateurs locaux des Allemands est surprenant. Nous disposons d'un exemple fourni, livré par Severin Karmerman, un survivant juif de Drogobytch. Dans sa déposition du 21 décembre 1944 auprès de l'enquêteur de la TchGK, il livre l'identité de personnes ayant collaboré avec les occupants dès la première heure[1044]. Kamerman est bien renseigné : non seulement il vécut les persécutions et l'extermination des Juifs de Borislav et de Drogobytch, mais il était collaborateur scientifique principal au bureau des Archives d'État du NKVD d'Ukraine au moment de sa déposition. Il accuse, entre autres, les individus suivants :

> M. Bessarod, déclaré comme nationaliste ukrainien convaincu, membre de l'OUN, participant actif au pogrom contre les Juifs de Borislav, actuellement chef-comptable à la direction du logement de la ville.
>
> Mme Pantchichka, ayant participé au pogrom de Borislav et particulièrement pillé les biens des Juifs lors de ce pogrom, actuellement employée à la polyclinique.
>
> M. Tchoubaty, membre du comité nationaliste ukrainien de Drogobytch, actuellement vétérinaire au laboratoire vétérinaire de Drogobytch.

[1043] Déclaration de Fabian Strauber, le 28.7.1947 à Stuttgart, YVA M.21.1/223.
[1044] Déposition de Severin Markoussovitch Kamerman, le 21.12.1944 à Drogobytch, GARF 7021-58-20, p.376.

M. Romaniak, collaborateur déclaré des Allemands, recruteur pour la Division SS « Galizien », médecin-chef dans un établissement de cure pour les SS, actuellement chirurgien à la clinique ophtalmologique.

Ces quatre collaborateurs actifs des Allemands et persécuteurs des Juifs de Drogobytch et de Borislav sont les parfaits exemples d'individus ayant glissé d'un régime à l'autre. Ils n'avaient pas occupé de fonctions telles que chef de la police ou policiers – ceux-là se cachaient, s'étaient volatilisés ou se faisaient discrets, à l'instar d'une certain Petritchko, s'appliquant à faire pousser sa barbe pour se rendre méconnaissable, ou de Kolinko, ancien commandant de police de Drogobytch durant l'occupation allemande, se cachant avec plus ou moins de succès à Trouskavets[1045]. En somme, ces quatre personnes n'avaient pas exercé de fonctions exécutives dans les organes de collaboration allemande, à l'exception peut-être de M. Tchoubaty, mais être membre du comité ukrainien était visiblement moins exposé à la vindicte soviétique – du moins le supposait-il – que les membres de la *politsaï*. Ils avaient participé aux massacres des Juifs et avaient mené leur carrière en jouant la carte de la collaboration. L'exemple de M. Romaniak illustre cette continuité de postes à responsabilités, de l'occupation allemande au régime soviétique. De plus, trois d'entre eux (Mme Pantchichka, M. Tchoubaty et M. Romaniak) travaillent dans le domaine de la santé où les Polonais et les Juifs étaient largement représentés, contrairement aux Ukrainiens. On ne peut rejeter l'idée que l'anéantissement des Juifs servit des carrières. L'espace occupé auparavant par les Juifs dans l'économie locale se retrouvait investi. Ceux qui concoururent à leur élimination furent-ils favorisés ? Peut-on y voir un motif de leur action ? Il demeure difficile de dégager les motivations des actes de leurs conséquences. De telles continuités de carrière, et même d'ascension, s'étaient vues entre la période soviétique 1939-1941 et l'arrivée des Allemands. Des Ukrainiens ayant occupé des postes importants sous les Soviétiques n'avaient nullement été inquiétés, et obtinrent davantage de responsabilités avec le nouveau pouvoir, comme le directeur ukrainien de la coopérative de Sokal, Vassil Tcharneski, devenu ensuite chef de la police locale.

Severin Karmerman pointe également la responsabilité d'un dénommé Senetchko d'avoir collaboré avec les autorités allemandes en recensant les Juifs de son immeuble. Il précise le parcours de l'homme : vieux militant, Senetchko avait transporté des armes au profit de nationalistes ukrainiens sous la Pologne. Ce trafic lui valut d'être condamné par les autorités. Sous les Soviétiques, il accéda au poste d'aide-comptable dans le service d'approvisionnement de la région. L'arrestation d'un autre nationaliste ukrainien lui fit craindre le même sort : il se

[1045] Déposition de Stanislav Chpitser, Annexe n°8 du 4.12.1944, GARF 7021-58-20, p.532.

cacha. A l'arrivée des Allemands, il travailla au service municipal du logement. Il ne semble guère surprenant que des clandestins sous les Soviétiques réapparaissent dans les coulisses du nouveau pouvoir local. A Banilov, au bord de la Tchrérémoch côté Bucovine, Ivan Kolotilo était cultivateur sous la Pologne, puis travailla dans une banque durant la période soviétique. Seulement, un incident à la banque – un vol dont il avait été suspecté, à tort ou à raison, le poussa à se cacher dans les forêts. Il refit son apparition après le départ des Soviétiques et prit la tête d'une bande d'Ukrainiens armés, qui participèrent aux pogroms dans la zone de Banilov[1046]. Les parias et clandestins sous le régime soviétique avaient beaucoup à gagner avec l'arrivée des Allemands et un pouvoir ukrainien local. A Kossov, un rescapé juif estime que « le pouvoir civil fut soigneusement confié à une bande de criminels ukrainiens. » Il mentionne parmi les membres de la milice un individu nommé Saruch, originaire de Jabié : « avant-guerre, il s'était caché dans les bois car il était recherché par la police polonaise pour cause de divers escroqueries et vols. Il est devenu un héros national sous les Allemands[1047]. » Ivan B., habitant ukrainien de Gorodok, range les policiers locaux en deux catégories : les opposants au régime soviétique et les amoraux[1048].

Un ouvrier ukrainien de Popeli, Vassili Bykhov, âgé à l'époque de 55 ans, agit apparemment sans préméditation. Il travaillait comme foreur dans l'une des industries pétrolières de Borislav, quand il sortit un jour de son travail et assista au massacre des Juifs dans la rue : « Je suis sorti du travail, j'étais ivre. Je me suis arrêté là où on tuait les Juifs – la rue Kostouchko à Borislav – et j'ai regardé les Juifs se faire tuer. Il y avait beaucoup de gens. Je ne connais pas le nom de ceux qui tuaient les Juifs, mais je sais que les soldats allemands leur tiraient dessus, tandis que les Ukrainiens et les Polonais de Borislav les tuaient avec des bâtons. J'ai participé à ces massacres[1049]. » L'état d'ivresse, l'effet de foule, décidèrent-ils le passage à l'acte de Bykhov à la sortie de son lieu de travail ? A moins que ce fut de reconnaître des hommes de son village de Popeli parmi les pogromistes ? S'il dit vrai, Bykhov est l'exemple d'une participation spontanée à un massacre de Juifs. Que disent ces réactions spontanées ? Elles sont l'expression d'un antisémitisme enraciné et puissant, et de l'intégration immédiate du droit de tuer les Juifs et de les déposséder.

Kalman Harnik décrit l'installation de la collaboration locale à Brody :

[1046] Interview de Vassyl M., le 22.9.2017 à Banilov, YIU/2296U.
[1047] *Rapport sur l'extermination des Juifs en Pologne – Genève, 1944, présenté par le Dr. Silberstein, représentant du Congrès juif mondial*, BArch B162-2227, p.908.
[1048] Interview d'Ivan Boris, le 5.1.2009 à Gorodok, YIU/728U.
[1049] Déposition de Vassili Bykhov, le 26.12.1944 à Drogobytch, GARF 7021-58-21, p.61-62.

> « Le 1er juillet, les clameurs des Ukrainiens : « *Heil Hitler* ! », dans la hâte de recevoir de manière festive la conquête allemande, atteignaient nos oreilles. Ces mêmes gens qui, la veille, semblaient être les soutiens les plus enthousiastes du régime bolchevique, étaient les premiers à trouver un langage commun avec le « *Deutsch*. » C'étaient ceux qui s'offraient complètement aux Allemands et qui exécutaient avec une obéissance aveugle les plans que les Allemands avaient en réserve pour la population polonaise, avec une haine zélée des Juifs. Ils ont tourné le dos, dès le premier instant, à leurs anciens amis et connaissances, comme preuve qu'ils étaient les esclaves soumis de l'horrible théorie raciale. Ils ont listé les plus corrompus et les plus faibles d'entre eux comme fonctionnaires, pour servir les Allemands conquérants. Leur service supportait totalement le plan « *Juden Ohne Recht* » pour enlever tous les droits humains aux Juifs, ainsi que l'idée que le « *Zum Ausrotten* » des Juifs devait se faire par étapes de déracinement[1050]. »

Kalman Harnik écrit ses lignes avec le recul des trois années d'occupation nazie. Il souligne particulièrement la rapidité et l'apparente facilité avec laquelle une frange de ses voisins ukrainiens s'enthousiasmèrent pour l'arrivée des Allemands et sacrifièrent les Juifs au profit de la collaboration. Kalman Harnik lit avant tout dans leurs actions l'opportunisme et le carriérisme, qui furent peut-être également leurs moteurs sous le pouvoir soviétique. Czeslaw Kasprowicz, chauffeur de profession, se lança dans une collaboration enthousiaste avec l'occupant allemand, allant jusqu'à réclamer le statut de *Volksdeutsche*, en écartant son identité polonaise autrefois vantée. L'un des aspects de son engagement fut la persécution des Juifs de Zolotchev[1051]. Collaboration et extermination des Juifs étaient étroitement liées et il est quasiment impossible de dissocier. On ne pourrait toutefois réduire les violences antisémites commises par des locaux à de simples outils de collaboration.

Le plus surprenant pour les Juifs fut de découvrir qu'ils connaissaient personnellement certains de leurs bourreaux. Jonas Frisch, alors jeune homme juif de 18 ans, assista au pogrom de Borislav : « J'ai vu deux Ukrainiens frapper le père d'un de mes amis. Un soldat allemand se tenait à côté et leur a dit : 'Kopf schlagen !'[1052] » Il poursuit son récit : « ils ont sorti les gens des maisons, indistinctement des hommes, des femmes, des enfants, et ils les ont frappés à mort. Près de chez nous il y avait une maison où habitait Monsieur Cohen. Il était malade, alité.

[1050] Kalman Harnik, « The Last Days of the Community » (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.159-168.
[1051] Témoignage de Szarlotta Klarfeld, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2082.
[1052] Interview de Jonas Frisch, le 24.11.1987 à Toronto, VHA #54098.

On lui a dit de se lever. 'Mais je suis malade'. Les Allemands l'ont fusillé dans son lit, devant sa femme et leurs quatre enfants. Un ami de mon frère (…) d'environ 15 ans, a été tabassé à mort dans notre jardin. J'ai vu un jeune garçon avec un rasoir tuer le père d'un ami à moi[1053]. » Même stupéfaction de la part de George Eiseberg, découvrant que Yaska Volk, le *shabbat goy*, était en première ligne pour dénoncer et massacrer les Juifs de Sassov[1054]. Menek Goldstein dénonce le nationalisme ukrainien comme principal moteur de la haine ou de l'indifférence de ses voisins : « Même des voisins ukrainiens avec lesquels nous avions d'assez bonnes relations ne nous ont pas protégés. Ils ont été si impliqués dans leur nouveau nationalisme que la barbarie a régné durant ces quelques jours[1055]. » Ainsi, l'opportunisme politique pouvait l'emporter sur des relations de proximité, de voisinage.

La mise en avant de la participation ukrainienne aux pogroms, due notamment à l'impulsion donnée par les comités ukrainiens, ne doit pas masquer la contribution de Polonais. Un nombre indéfini d'entre eux prirent part aux pogroms, et même à l'administration locale. Les survivants juifs désignent régulièrement « Ukrainiens et Polonais » comme protagonistes dans les pogroms urbains. Originaire de Zolotchev, Aron Shapiro rappelle que des Polonais se joignirent aux Ukrainiens et aux SS allemands lors du pogrom commencé le 3 juillet. L'un d'eux était Eugeniusz Dembowski. Aron Shapiro, alors caché rue Danilowiczow, le vit arrêter et battre des Juifs, et en dénoncer d'autres. Il le connaissait bien, ils avaient été au Gymnasium ensemble avant la guerre[1056]. A Borislav, les Allemands furent reçus avec enthousiasme par des Polonais et des Ukrainiens[1057]. Szarlotta Klarfeld, propriétaire de la maison du 30 rue Pradzynski à Lvov, découvrit avec étonnement que son locataire, Czeslaw Kasprowicz, chauffeur de profession, considéré comme un patriote polonais, se révélait être « un grand amoureux des Allemands » et un persécuteur des Juifs. Il demanda même à intégrer les Volksdeutsche[1058]. Leon Gewandter porte un regard sévère sur ses voisins polonais qui le cachère brièvement durant le pogrom de Drogobytch : « Pendant le pogrom, des Polonais ont aidé les Juifs, mais c'était uniquement parce qu'ils pensaient que les Soviétiques allaient être de retour. Puis ils ont arrêté de nous aider[1059]. » Des Polonais furent toutefois victimes du pogrom de Borislav, en tant que militant

[1053] Interview de Jonas Frisch, le 24.11.1987 à Toronto, VHA #54098.
[1054] Interview de George Eiseberg, le 16.10.1996 à Fresh Meadow, VHA #20581.
[1055] Interview de Menek Goldstein, le 11.6.1995 à New York, VHA #3182.
[1056] Déclarations d'Aron Shapiro, le 19.3.1948 au bureau de la section juridique du Comité central de Munich, YVA M.21.1/269.
[1057] Témoignage de Golda Birger, le 20.1.1947 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2138.
[1058] Témoignage de Szarlotta Klarfeld, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2082.
[1059] Témoignage de Leon Gewandter, le 25.6.1945 à Cracovie, AŻIH 301/338.

communiste comme un certain Drefits, ou membre des komsomols comme Temialski[1060]. Les victimes polonaises ne concernaient alors vraisemblablement que des individus, éliminés en raison de leurs appartenance politique.

2. La foule

La nouvelle s'était répandue rapidement dans toute la Galicie orientale, probablement principalement par les canaux de l'armée allemande ainsi que des nationalistes ukrainiens : les nouveaux maîtres allemands accordaient un certain laps de temps – généralement 24/48h – à la population locale pour s'occuper des Juifs à sa guise. Autrement dit, les Juifs étaient livrés en pâture aux civils non-juifs, ou plutôt à une foule, comme une forme d'ochlocratie. On tendait à une forme composite de fureur et de divertissement, d'une soif de sang et de violence dirigé vers un groupe bien défini, qui n'était pas sans rappeler certains procédés antiques comme les combats de gladiateurs dont l'issue pouvait être décidée par les rugissements de la foule ou l'emploi du pilori, vouant le condamné à la vindicte populaire, à la fois anonyme et terriblement puissante. Professeur de psychologie, James Waller rapporte les travaux du sociologue Gustave Le Bon de la fin du XIXème siècle, célèbre auteur de la *Psychologie des foules*[1061]. Ainsi, la foule abêtirait l'individu pour en faire un barbare, agissant par pur instinct, délaissant tout l'apport de la civilisation[1062]. Waller nuance ces affirmations en avançant l'idée que le groupe peut être un révélateur de l'individu plutôt qu'un déformateur : « c'est la nature des individus qui forme le collectif[1063]. »

La foule est, par essence, disparate. Groupe mouvant et composite, il est doté d'une force spectaculaire et parfois incontrôlable. Soudainement, hommes, femmes, enfants, militaires, civils, riches, pauvres, peuvent agir comme un seul homme, effaçant les aspirations et identités individuelles pour faire sienne la volonté générale. De spectatrice, la foule peut devenir active, agitée, instigatrice, meurtrière. John-Paul Himka avait identifié trois acteurs lors du pogrom de Lvov en juillet 1941 : les Allemands, les nationalistes ukrainiens, et la foule. Cette dynamique

[1060] Déposition de Zigmound Moussial, le 8.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.55 (recto-verso), Déposition de Vladislav Domaretski, le 8.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.56 (recto-verso).
[1061] Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, 1895.
[1062] James Waller, « Perpetrators of Genocide : An Explanatory Model of Extraordinary Human Evil », *Journal of Hate Studies*, Vol. 1 :1, 2002, p.5-22.
[1063] James Waller, « Perpetrators of Genocide : An Explanatory Model of Extraordinary Human Evil », *Journal of Hate Studies*, Vol. 1 :1, 2002, p.10.

se retrouva dans d'autres localités de Galicie orientale, principalement dans les villes. Salomon Schwerd, survivant juif de Vélikié Mosty, identifie ces protagonistes : « Dès la première semaine d'arrivée des Allemands dans la ville, le Dr. Stronicki a organisé un pogrom, la populace est entrée dans une maison de prière sous la direction de la police ukrainienne et de SS, a frappé les personnes présentes jusqu'à ce qu'elles soient à demi-mortes et a incendié la maison de prière[1064]. »

L'anonymat de la foule peut permettre aux individus de diluer leur responsabilité individuelle. En agissant dans la foule, nos gestes sont les nôtres mais sont partagés. La foule permet de dissimuler ses propres méfaits et de se fondre dans la masse. Szarlotta Klarfeld, habitante juive de Lvov, remarque que dès les premiers jours de l'arrivée des Allemands, « certains éléments ont essayé de profiter autant que possible de la situation[1065]. »

L'excitation d'une foule peut conduire à des actes démesurés, tant les émotions seront décuplées. Mais la foule est aussi une convergence d'individus ayant un certain nombre de points communs. Par exemple, lors des pogroms des villes, il paraît évident que la foule est composée essentiellement de personnes osant sortir de chez elles, donc conscientes qu'elles ne courent aucun danger, malgré la violence visible dans les rues.

Dans les cas qui nous intéresse, on peut considérer que la foule est constituée par une convergence d'individus partageant de mêmes valeurs, mais que l'effet de groupe incite à repousser les limites individuelles habituelles, à accomplir des actes dont la responsabilité personnelle est diluée dans le collectif. Comme l'a souligné Israel Charny, « c'est un être humain qui opère à travers les mécanismes du comportement de groupe pour faire ce qu'il fait à ses semblables, mais c'est le mécanisme de l'expérience de groupe qui potentialise, légitime, rend opérationnel et anesthésie l'émergence d'un soi-même différent et souvent peu ragoûtant[1066]. »

Léon Berk était né à Baranovitchi en 1915 mais se trouvait à Lvov à la fin juin 1941, où il étudiait la médecine. Lors du pogrom, il décida de se faufiler hors de la cachette qu'il partageait avec d'autres étudiants afin d'aller chercher à manger.

[1064] Déclaration de Salomon Schwerd, le 16.6.1947 à Munich, YVA M.21.1/92.
[1065] Témoignage de Szarlotta Klarfeld, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2082.
[1066] Israel Charny, *How Can We Commit the Unthinkable ?: Genocide, The Human Cancer*, Boulder, Co, Westview Press, 1982, p.160, cité dans James Waller, « Perpetrators of Genocide : An Explanatory Model of Extraordinary Human Evil », *Journal of Hate Studies*, Vol. 1 :1, 2002, p.9-10.

« Soudainement, dans la rue, je sens que deux Ukrainiens me sautent dessus par derrière, en criant : tu es un Juif ! Ils ont commencé à me frapper. J'avais un brassard avec une croix rouge, ils l'ont déchiré et m'ont poussé en avant. J'ai réalisé subitement qu'une foule d'Ukrainiens venant de tous les côtés poussait des Juifs, les frappaient, les battaient jusqu'à un certain point. Arrivé sur la place, il y avait déjà des centaines de Juifs là. Et les Ukrainiens avec leurs cris, leurs hurlements, leurs coups, ils nous ont tenus ici durant une demi-heure ou une heure. Et soudain, un haut-parleur a annoncé, Juifs, formez des rangs de trois et en avant. Nous avons formé une file et nous avons avancé, sans savoir où. Et brusquement, j'ai reçu un coup par derrière et je suis tombé. Je me suis soulevé en silence et j'ai pu marcher. Le type devant moi avec son visage d'intellectuel – je m'en souviens très bien – a reçu un coup derrière la tête et ses lunettes sont tombées. Et, alors qu'il commençait sa recherche, je les ai ramassées vite et les lui ai données, et j'ai entendu « merci. » Et nous avons continué à marcher, encore et encore, et les Ukrainiens des deux côtés nous frappaient et nous battaient et criaient. J'étais sûr qu'ils nous emmenaient à l'exécution. Où, on ne savait pas. Et encore, soudainement, j'ai senti un terrible coup de matraque derrière, je suis tombé sur le sol. Et alors, j'ai regardé et je me suis trouvé au milieu d'un tas de bottes de la milice ukrainienne en marche. Je me suis faufilé entre les bottes et j'ai couru jusqu'à la première maison venue. Je pensais que la porte pouvait être ouverte, j'ai poussé la porte mais elle était fermée. Et là je me suis sentis comme crucifié. Et j'ai entendu des gens frapper et cogner. Et j'ai senti que mon sang coulait. Et soudain, j'ai entendu (…) en d'autres termes, ne l'achève pas. Ne l'achève pas. Et soudain, j'ai été poussé dans la file, et nous avons avancé[1067]. »

Tamara Zwerling connut une expérience similaire dans les rues de Lvov. Elle fut arrêtée chez elle, en compagnie de sa mère et de ses demi-sœurs Irena et Vera, et sortie brutalement par des Ukrainiens avec un brassard. Les quatre femmes furent projetées dans la rue et confrontées immédiatement à la violence de civils :

« Ils nous ont poussées au milieu de la rue. La rue était encadrée par ce qui nous a semblé, à nous, être principalement des Ukrainiens. Mais il y avait probablement des Polonais parmi eux. Ils étaient tous alignés dans les rues. A mesure que nous avancions au milieu de la rue, avec nos bras levés au-dessus de nos têtes, les gens couraient au milieu de la rue, certains nous frappaient, nous cognaient, nous tapaient sur la tête avec

[1067] Interview de Leon Berk, le 12.3.1995 à Sydney, VHA #1339.

des bâtons, ils arrachaient des pavés de la route et nous les jetaient dessus, et ils nous criaient des obscénités. (…) Tous avaient l'air d'y prendre un grand plaisir. Nous n'étions pas seules, il y avait d'autres Juifs qui couraient, poussés avec nous. Ils avaient tous l'air de se délecter de tout cela. Personne n'a essayé d'aider[1068]. »

Les Juifs appréhendés forcés de parcourir des rues de Lvov étaient frappés par des bras, des mains d'inconnus, soumis à une force indéterminée aux bras multiples, désordonnée.

Le groupe de Leon Berk était conduit dans la cour de la prison rue Łącki. La violence de la foule se poursuivit en dépit des murs de la prison.

« J'ai vu des soldats allemands – des officiers plutôt – debout à l'entrée et conduisant les Juifs dans la cour de la prison. Mais en entrant, ils étaient battus de tous les côtés. Beaucoup devaient ramper pour entrer dans la cour. Je rampais parmi les autres, ayant été battu auparavant. Et quand j'ai rampé dans la cour, j'ai vu un mur colossal sur le côté droit, un mur de briques haut et nu. Et les Juifs étaient poussés, sous les coups, par les assauts de la foule ukrainienne qui était déjà là. Vers ce mur.

Je respirais avec difficulté. Il n'y avait pas d'air pour respirer. Et les coups, les passages à tabac et les cris ont duré toute la journée. C'était une journée ensoleillée, très belle. Il faisait très chaud. A la barrière, des Ukrainiens assis criaient : « Juifs, mort aux Juifs. Mort au capitalisme. Mort aux communistes. Vous vouliez Staline. Vous allez l'avoir. »

Et les pierres, les briques, les gourdins se sont abattus sur nous. Nous étions assis là, par terre, attendant les attaques des Ukrainiens. A chaque fois que l'attaque venait de la foule, on se relevait et on se pressait contre le mur, comme pour le transpercer, ce qui était bien sûr impossible. Puis on se rasseyaient, ensanglantés, souffrants et inquiets.

Cela a duré quasiment toute la journée. J'ai vu un aéroplane passer. Je m'en souviens très bien, un aéroplane allemand dans le ciel bleu limpide. Et j'ai prié, s'il y avait un dieu, qu'il largue une bombe et nous achève. Je n'en pouvais plus. (…) j'ai touché le type à ma droite, il était mort. (…)[1069]. »

[1068] Interview de Tamara Branitsky, le 24.4.2001 à Toronto, VHA #51593.
[1069] Interview de Leon Berk, le 12.3.1995 à Sydney, VHA #1339.



Figure 93 – Cour de la maison d'arrêt du NKVD, 1.7.1941 (Légende : Kai Struve[1070])

Le cliché ci-dessus (Figure 93) montre la cour de la prison rue Łącki. En arrière-plan se trouvent plusieurs rangées de corps, peut-être sortis des cellules. Le long du mur se tiennent debout et assis des Juifs rassemblés[1071], et en premier plan des civils se hissant au-dessus de la palissade, observant les événements se jouant dans la cour. A cet instant, la foule paraît immobile, spectatrice. Le danger ne semble pas venir de cette direction, mais plutôt de l'autre côté, vers lequel tous les Juifs sont tournés. On peut néanmoins s'interroger : fut-ce cette assemblée de civils qui se mût en foule meurtrière ? Leon Berk était-il parmi ces Juifs pressés contre le mur ?

Parmi cette foule de spectateurs – en cet instant du moins, ils semblent spectateurs – on distingue des hommes, des femmes, un soldat, des chapeaux, des bérets, un foulard, et même une femme avec un enfant. Une foule visiblement hétéroclite. C'était le propre de la foule et de sa puissance : son anonymat et ses multiples identités. Au milieu des coups, Leon Berk identifie avec peine ses bourreaux : des miliciens ukrainiens, des soldats allemands, et la foule. D'après lui la foule est composée de civils ukrainiens.

> La foule est dotée d'une force terrible, s'excitant elle-même et capable du pire. Dans les rues de Lvov, elle devenait prédatrice. Alors que Ben Redner traversait le plus

[1070] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.334.
[1071] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.334.

> discrètement possible une partie de la ville pour rentrer chez lui, une foule de gens agglutinés autour des toilettes publiques attira son attention : « (…) Un seul coup d'œil a suffi pour découvrir le motif de la délectation de la foule : une femme juive déterminée, aux cheveux noirs, avec un grand visage bouffi, les yeux noirs, qui nettoyait les marches menant aux toilettes, était la cible des attaques, des insultes, des ricanements, des poussées et des coups de la foule. Tenant un chiffon mouillé dans la main, elle regardait autour d'elle avec l'expression d'un animal pris au piège[1072]. »

Ben Redner ne s'attarda pas. La foule devenue meute était dangereuse. Les images qui nous sont parvenues du pogrom de Lvov documentent les violences perpétrées par une foule excitée et brutale contre les Juifs, et en particulier contre les femmes juives.

La puissance collective de la foule est manifeste. La dynamique de groupe se retrouva aussi dans ces « bandes », terme régulièrement utilisé aussi bien par les survivants juifs que dans les actes et dépositions de la TchGK.

3. Les femmes

Les femmes non-juives prirent part aux persécutions des Juifs dans les premières semaines de la guerre. Leur rôle fut aussi divers que celui des hommes, même si elles furent moins nombreuses à participer : pillage, dénonciation, collaboration politique, et même assassinat. Nombreuses furent les femmes spectatrices des pogroms, comme le montrent les images de Lvov (Figure 94).

[1072] Ben Z. Redner, *A Jewishpoliceman in Lwow. An early account 1941-1943*, Yad Vashem, 2015, p.32-33.



Figure 94 – « Passants observant des Juifs raflés et attaqués dans une rue de Lvov. » (Légende : USHMM) (Détail), juin-juillet 1941, USHMM 62118.

Mme Soboleva, institutrice et épouse d'un professeur du lycée de Zolotchev, figurait au comité ukrainien de la ville. Elle dénonça de nombreuses personnes et participa aux fusillades.[1073] Le comité ukrainien de Rogatine comportait au moins une femme, l'épouse de l'avocat Striïski[1074]. La collaboration pouvait effectivement être une affaire de couple. A Vélikié Mosty, la femme de l'homme d'église Bednar (ou Bedner) faisait partie, aux côtés de son mari, de l'appareil décisionnel de la ville[1075]. Dans cette même bourgade, l'épouse du bourgmestre désigné par les Allemands, le Dr. Stronicki, nommée Helene Kleh, « entretenait d'étroites relations avec la Gestapo et la SS[1076]. » La femme du médecin ukrainien Szczepurak (sans doute Chtchepourak en transcription de l'ukrainien, mais le nom est orthographié à la polonaise dans le texte original) supervisa la rénovation de deux villas qu'elle s'était appropriée à Kossov et martyrisa les travailleurs juifs[1077]. »

Une femme ukrainienne indiqua aux soldats allemands, dès leur arrivée à Terebovlia, une maison où habitaient des Juifs. Ils en sortirent trois Juifs et les fusillèrent dans la cour[1078]. A Drogobytch, Volodka Moroz s'illustra par ses dénonciations auprès de l'occupant allemand. Elle avait été, avant l'arrivée des Allemands, inspectrice du personnel à l'Union de

[1073] Déposition de German Maierovitch Levinter, le 17.9.1944 à Zolotchev, GARF 7021-67-80, p.34-36.
[1074] Déposition de Rina Abramovna Khader, le 9.1.1945, GARF 7021-73-13, p.6.
[1075] Déclaration d'Adolf Weiler, le 11.4.1947 à Salzbourg, YVA O.5/54.
[1076] Déclaration de Stefanie Donner, le 15.6.1947 à Munich, YVA M.21.1/92.
[1077] *Rapport sur l'extermination des Juifs en Pologne – Genève, 1944, présenté par le Dr. Silberstein, représentant du Congrès juif mondial*, BArch B162-2227, p.908.
[1078] Témoignage de German Kollin, [date et lieu non indiqués], AŻIH 301/2149.

consommation de la région. Ce poste lui avait donné accès à de nombreux documents qu'elle avait ensuite livrés aux autorités allemandes, notamment une liste des komsomols[1079].

Augustyna Chomowa (*Августина Хомова* en ukrainien, mais son nom en polonais apparaît dans la plupart des dossiers d'archives, c'est la version que nous conservons) était une femme ukrainienne née en 1895 à Velikye Borki, à quelques kilomètres à l'est de Tarnopol. Ceux qui la croisèrent à Tarnopol dans les années 1939-1940, durant la période soviétique, se souviennent qu'elle avait été mariée à un enseignant. De son époux, il ne fut plus question par la suite, en revanche elle était mère d'une jeune fille. Elle assista à des cours de formation de bibliothécaire dispensés par les autorités soviétiques, en compagnie notamment d'une Polonaise, Elzbieta Raba, qu'elle décrit comme une grande femme, aux cheveux brun foncé, aux yeux profondément enfoncés, au visage mince[1080]. Elle s'exprimait très bien en polonais mais employait l'ukrainien. Elle était impliquée dans des activités sociales dédiées aux Ukrainiens. Elle habitait près de l'hôpital, dans sa propre villa[1081].

L'arrivée des Allemands marqua un tournant dans son engagement public. Dès leur arrivée, elle s'affiche avec eux dans la rue. Elle fut nommée Présidente de l'Union des femmes ukrainiennes (*Przewodniczaca Zwiazku Kobiet Ukrainskich*[1082]) et parada avec son groupe au côté des Allemands. Elle participa activement au pogrom de Tarnopol, entre le 4 et le 11 juillet 1941. Plusieurs témoins juifs l'aperçurent en compagnie des tueurs, sur les lieux où les Juifs étaient massacrés, dans les rues comme dans la cour de la prison. Michal Silberg, caché dans un grenier, l'observa désigner aux Allemands des appartements où habitaient des Juifs, des communistes, des officiers polonais. Il la vit même tirer sur une cinquantaine de Juifs au 22 rue de Lvov[1083]. Il s'agit probablement du même massacre recensé par l'acte du 31 juillet 1944 de la TchGK, faisant état de 50 victimes au 32 rue de Lvov[1084].

Arnold Siefert, un survivant juif du pogrom, la croisa à la prison de Tarnopol : « Lors de cette *Aktion* contre les Juifs dans la cour de la prison, j'ai moi-même vu comment Chomowa

[1079] Déposition de Severin Markoussovitch Kamerman, le 21.12.1944 à Drogobytch, GARF 7021-58-20, p.376.
[1080] Déposition d'Elzbieta Raba, le 5.3.1949 à Wroclaw, IPN, Akta badawczo-dochodzeniowe Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce (B.d.), 164/4950.
[1081] Déposition de Karol Sass, le 17.2.1949 à Katowice, IPN, Akta badawczo-dochodzeniowe Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce (B.d.), 164/4950.
[1082] Lettre du directeur J. Gumkowski adressée à la Commission du district pour l'enquête sur les crimes allemands de Wroclaw le 8.2.1949, IPN, Akta badawczo-dochodzeniowe Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce (B.d.), 164/4950.
[1083] Déposition de Michal Silberg, le 18.12.1948 à Varsovie, IPN, Akta badawczo-dochodzeniowe Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce (B.d.), 164/4950.
[1084] Acte du 31.7.1944 à Tarnopol, GARF 7021-75-105, p.1-10.

Augustyna était, à mon avis, celle qui donnait ordre aux Ukrainiens de tuer les Juifs[1085]. » D'après lui, elle était à l'origine de l'idée d'amener les Juifs dans la prison pour les massacrer. Autre survivant juif de Tarnopol, Mosze Lifschütz, aperçut Augustyna Chomowa durant le pogrom : « Elle criait : « Vous, les Juifs, vous avez fusillés nos frères ukrainiens dans les prisons et maintenant vous allez être tués à votre tour. » » Ces propos la positionnaient comme une militante ukrainienne et dans le chemin de la collaboration.

Mosze Lifschütz l'accusa d'autres crimes durant le reste de l'occupation allemande :

> « Elle roulait elle-même en voiture à travers le quartier juif de la ville, toujours avec son revolver à la main. En arrivant la rue Ruska, elle a crié : « Personne ne doit fusiller ces Juifs, je vais le faire moi-même. » J'ai vu comment elle est descendue de voiture, a fusillé ces gens puis leur a pris tous leurs objets de valeurs, même les dents en or qu'elle a arrachées au moyen de tenailles[1086]. »

Il lui prêta l'assassinat de 22 enfants juifs de l'orphelinat d'une manière particulièrement cruelle :

> « Elle avait pris 22 enfants de l'orphelinat et les avait conduits dans la vieille synagogue. Elle leur a donné à manger, du pain avec de la confiture, puis elle a ordonné aux enfants de chanter, de danser et de sauter sur les rouleaux de la Torah, puis elle les a fusillés elle-même[1087]. »

D'après la narration de Mosze Lifschütz, cette exécution aurait eu lieu durant le pogrom de Tarnopol de juillet 1941. Pour Mosze Lifschütz, Michal Silberg, comme pour les médecins polonais, le Dr. Karol Sass et le Dr. Karol Buczynski[1088], Augustyna Chomowa joua un rôle capital dans la mise en place de mesures exterminatrices contre les Juifs de Tarnopol, notamment la création du ghetto de Tarnopol, en plus des exactions qu'elle commit de sa main. Lui prêta-t-on davantage d'influence qu'elle n'en eût en réalité ? Le fait qu'elle fût une femme fut-il propice au développement de rumeurs ? Il est impossible de trancher. Néanmoins, il est indéniable que cette femme fut visible aux côtés des occupants allemands et présente sur des sites de massacre de Juifs.

[1085] Déclaration d'Arnold Seifert, le 27.8.1948 à Munich, YVA, M.21.1/602.
[1086] Déclaration de Mosze Lifschütz, le 2.11.1948 à Linz, YVA, M.21.1/602.
[1087] Déclaration de Mosze Lifschütz, le 2.11.1948 à Linz, YVA, M.21.1/602.
[1088] Déposition de Karol Buczynski, le 18.12.1048 à Varsovie, IPN, Akta badawczo-dochodzeniowe Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce (B.d.), 164/4950.

Un témoignage jette le trouble dans ce portrait de femme. Abraham Ochs, survivant juif de Tarnopol, avant-guerre membre du conseil municipal, livre une tentative de réhabilitation surprenante d'Augustyna Chomowa[1089]. Il avance qu'elle cacha deux professeurs chez elle, rue de l'hôpital, durant le pogrom. Elle aurait également sorti de la cour de la prison un Juif nommé Reitzenbein, le sauvant ainsi d'une mort certaine. Et Abraham Ochs de conclure : « Sur la base de mes propres observations, j'exclus que A. Chomowa ait participé au premier pogrom des Juifs à Tarnopol. » Cependant, son témoignage montre que Chomowa disposait d'un pouvoir certain dès le pogrom de juillet 1941, suffisant pour ne pas être inquiétée à la prison et sortir un détenu juif. Par la suite, Abraham Ochs fut gestionnaire des bâtiments du ghetto. Il eut l'occasion de revoir Chomowa, alors greffière dans l'administration municipale. Ochs tenta de louer sa bienveillance : elle lui servit à manger, et lui vendit même du tabac. A l'époque, Chomowa organisait un effet un trafic de tabac.

D'après Ochs, elle l'aida à l'installation d'un orphelinat juif dans l'ancienne synagogue à la fin de l'année 1941. Ochs précise même que c'est lui qui fit appel à elle, en tant qu'assistante sociale rattachée à la mairie : elle lui promit de lui fournir un modèle de statut et de venir en aide aux enfants. Finalement, les enfants furent massacrés par la Gestapo en mars 1942 dans une forêt voisine, d'après Ochs toujours. Chomowa assassina-t-elle des enfants dans la synagogue, après les avoir nourris ? Elle fut de toute évidence impliquée dans le sort des enfants juifs orphelins, mais il reste aujourd'hui impossible de déterminer la teneur de son rôle.

Chomowa avait un amant allemand, travaillant dans une compagnie d'assurances – deux personnes l'attestent. Mais d'après Ochs, elle aurait utilisé ce lien intime pour fournir des emplois fictifs à des Juifs. Buczynski l'accuse d'avoir cherché à obtenir la nationalité allemande, certainement par le biais de l'affiliation aux Volksdeutsche, pour rendre sa liaison acceptable au regard des lois allemandes[1090].

Dans son entreprise de disculpation, Ochs déclare (naïvement ?) qu'il ne comprend pas pourquoi cette femme fait l'objet de telles accusations. Il émet l'hypothèse que ces accusations se fondent uniquement sur sa participation à des fêtes, organisées à l'occasion de l'arrivée de divers dignitaires allemands à Tarnopol. Cela est surprenant de la part d'un homme qui n'ignore tout de même rien des impacts de la collaboration locale.

[1089] Déposition d'Abraham Ochs, le 18.2.1949 à Cracovie, IPN, Akta badawczo-dochodzeniowe Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce (B.d.), 164/4950.
[1090] Déposition de Karol Buczynski, le 18.12.1048 à Varsovie, IPN, Akta badawczo-dochodzeniowe Głównej Komisji Badania Zbrodni Hitlerowskich w Polsce (B.d.), 164/4950.

De tous les témoignages, y compris celui d'Ochs, il ressort le portrait d'une femme déterminée, active, dotée d'une certaine indépendance, ne manquant pas de ressources, disposant d'une influence conséquente sur l'administration municipale et indéniablement de liens très étroits avec les occupants allemands. Le plus étrange est la manière dont Ochs semble placer le curseur de la collaboration, étonné – peut-être faussement – que l'on accuse cette femme d'hostilité envers les Juifs et de collaboration avec les autorités allemandes. Voyait-il le rôle de cette femme si peu différent du sien au sein de l'administration du ghetto ? En cherchant à blanchir Chomowa, Ochs interroge sur sa propre fonction. Il entrouvre les portes d'une zone peu éclairée, celle des liens entre les instances juives du ghetto et l'administration municipale, ces contacts entre fonctionnaires juifs et non-juifs, en dehors du circuit des autorités allemandes, ou du moins en marge. Que se passait-il dans cette marge ? On comprend entre les lignes que Ochs faisait entrer le trafic de tabac de Chomowa dans le ghetto. De l'argent ? Des arrangements ?

Que penser des actes d'aide, voire de sauvetage, mis en exergue par Ochs ? Il est plausible que Chomowa ait caché deux professeurs – cela coïncide avec son cercle de connaissances, dans la mesure où son mari était lui-même enseignant au lycée – et qu'elle ait également participé activement au pogrom. Les actes criminels n'empêchent pas des actions bienveillantes ponctuelles. L'histoire de ces femmes et de ces hommes de la collaboration dévoile occasionnellement des gestes de clémence inattendus.

Le cas de Chomowa souligne les liens inextricables existant entre la persécution des Juifs et la collaboration avec les nouvelles autorités. Tous s'accordent pour dire qu'elle manifesta immédiatement et publiquement de la sympathie à l'égard des Allemands. Entrer dans la voie de la collaboration, obtenir un poste important entraînait des actions immédiates : les places étaient convoitées. La porte d'entrée de la collaboration passait-elle nécessairement par la participation active aux persécutions des Juifs ? Certains durent le croire. Nous l'avons vu, les nouveaux maires de Sokal, de Dobromil et tant d'autres membres des comités ukrainiens locaux jouèrent le jeu des nazis et prirent comme décision liminaire l'organisation de pogroms. Des prêtres entreprirent des démarches pour stopper les pogroms, parfois même de simples civils tentèrent d'intervenir, mais aucun exemple ne nous est parvenu d'un ou des membres de la nouvelle administration locale ayant sollicité l'arrêt des massacres de Juifs. Le poste dans l'administration, le trafic de tabac, l'amant allemand, sont autant d'indices qu'Augustyna Chomowa s'engagea dans une collaboration totale, professionnelle comme intime, asseyant un pouvoir politique et une assise économique. L'acte inaugural de sa collaboration fut, d'après

les apparences, la persécution des Juifs de Tarnopol, comme un pacte de coopération entre les nouveaux maîtres allemands du pouvoir et les individus locaux prêts à prendre les rênes que les premiers voudraient bien leur laisser.

Certainement lucide sur sa situation et sur le statut de collaboratrice des occupants allemands, Chomowa quitta Tarnopol avant l'arrivée des Soviétiques. Les comités de survivants juifs en Allemagne cherchèrent sa trace dans les camps de personnes déplacées ou en instance d'émigration, à Ulm, Stuttgart, aux DP-Camps de Floss, de Eschwege, de Lechfeld, elle resta introuvable. Les archives de l'ITS ne comportent aucune Augustina Chomowa.



Figure 95 – Augustyna Chomowa, Svoboda Oukraïnskyy Chtchodennyk, N°108, 1984.

Augustina Chomowa émigra probablement avec de faux papiers vers États-Unis. On retrouve sa trace dans une revue de l'*Ukrainian National Women's League of America,* dans un numéro publié le 9 octobre 1959 : elle fait partie d'un jury dans le cadre d'un concours de chemisiers brodés traditionnels ukrainiens[1091]. Sa nécrologie, publiée le 8 juin 1984 dans *Svoboda – Ukrainian Daily* (*Svoboda – Oukraïnskyy Chtchodennyk*, journal de langue ukrainienne paraissant à Jersey City et à New York) nous apprend qu'elle est décédée à 89 ans dans le New Jersey, plongeant ainsi dans le deuil sa fille, son gendre et ses petits-enfants. Sa petite

[1091] *Nache Jyttia*, 9.10.1959, Ukrainian National Women's League of America, Philadelphie.

biographie mentionne qu'elle avait lutté pour l'indépendance de l'Ukraine de 1917 à 1921, puis qu'elle avait été, en Ukraine, une personnalité reconnue pour son implication auprès de la jeunesse et de l'enfance, de l'école et de l'éducation des femmes ukrainiennes. Il est même précisé qu'elle avait travaillé comme greffière au sein de l'administration de la ville de Tarnopol. Ce que la nécrologie ne précise pas, c'est qu'elle occupa ce poste sous l'occupation allemande[1092]. Il ne s'agissait certainement pas d'un cas unique dans la collaboration, mais il est sans doute l'un des mieux documentés.

4. Les voisins, entre actes solidaires et inaction

Lors des pogroms, mais aussi des fusillades, les voisins des Juifs adoptèrent des attitudes très variées. Les plus visibles ne furent pas forcément représentatives de la majorité. A l'inverse, les récits de survivants juifs offrent un miroir grossissant des aides apportées, et pour cause : les morts, que l'on n'a pas sauvés, ne peuvent guère témoigner.

L'aide apportée lors de ces premières violences commises contre les Juifs avait plus de latitude que par la suite. L'occupant allemand n'était pas encore installé, et s'il encourageait aux massacres des Juifs, il ne menaçait pas encore la population locale en cas d'assistance apportée aux Juifs. Dans les villages, les Allemands étaient même absents. De plus, les pogroms avaient, la plupart du temps, une durée limitée annoncée dès le départ. Dans l'ensemble, ce furent des relations proches, voire d'amitié, d'avant-guerre qui enclenchèrent les mécanismes du sauvetage.

Irene Bienstock était née en 1931 à Drogobytch. Elle vivait avec sa mère à Borislav au début de l'invasion allemande. Leur voisine était une jeune femme ukrainienne, très gentille et très belle, mariée à un ivrogne violent. La mère d'Irene lui venait régulièrement en aide. Dès le début du pogrom, la voisine vint les trouver et leur proposa de les cacher dans son grenier, au-dessus de son petit appartement. Le mari ignorait tout. Elles survécurent au sanglant pogrom de Borislav ; elles retrouvèrent leur maison pillée[1093].

Dolek Frei et Itzhak Trau, deux jeunes Juifs de Sambor, furent forcés de soutenir la caisse remplie de cadavres, victimes du NKVD, posée sur une charrette tirée par un cheval. Ils étaient sauvagement battus par des Ukrainiens armés de barres de fer. Ils voyaient à peine devant eux, tant le sang coulait de leur tête. « Nous sommes passés par la rue Paszmiska, supportant la

[1092] *Svoboda Oukraïnskyy Chtchodennyk*, N°108 vol. XCI, le 8.6.1984, Jersey City et New York.
[1093] Interview d'Irene Frisch, le 28.10.1996 à New York, VHA #21825.

caisse des deux côtés, entre les rangées d'Ukrainiens nous frappant, trempés de notre sang. Un ami de l'école, Nikolai Holobei, est passé par là. C'était un nationaliste ukrainien mais il restait humain même dans les circonstances les plus difficiles. J'ai crié : 's'il te plaît, sauve-nous.' Il a hoché la tête mais a continué à marcher. » Ils arrivèrent au cimetière. Alors qu'« un voyou ukrainien » s'apprêtait à fusiller les deux jeunes gens, leurs noms retentirent. « Sans prêter attention à ce qui se passait autour de nous, nous avons couru en direction de la voix appelant nos noms. Devant nous se trouvait une personne que nous ne reconnaissions pas. Le voyou et le sauveteur ont commencé à se disputer violemment. Le voyou criait qu'il avait reçu ordre de nous fusiller, tandis que le sauveteur lui disait qu'il était le chef de la police ukrainienne (ce qui était faux) et qu'il avait consigne de nous remettre aux autorités. En définitive, le voyou a abandonné et nous a laissé partir. » L'inconnu était le frère de Nikolai Holobei. Il conduisit les deux jeunes hommes chez ce dernier. Son épouse pansa leurs blessures, leur donna à manger et monta la garde devant la maison pour éloigner les bandes de pogromistes[1094]. Plus tôt dans la journée, les deux hommes juifs avaient croisé un certain Kozbor, l'ex-juge devenu staroste, ami du père de Trau. Il ignora complètement leurs suppliques. Le point de bascule tenait à peu de choses. Nikolai Holobei était visiblement actif dans le pogrom de Sambor. Il était fort probable qu'il connaissait plusieurs des victimes, pourquoi choisir d'agir pour Frei et Trau ? Il sollicita l'aide de son frère et de son épouse pour leur sauver la vie, inventa un stratagème pour que ses camarades nationalistes ukrainiens ignorent qu'il protégeait deux Juifs. Les bourreaux disposaient d'une certaine latitude : en position dominante, ils avaient le pouvoir de tuer comme celui d'épargner, et même de protéger.

Un conseil, une information, une indication pouvait sauver momentanément des vies. Un Polonais nommé Dytko conseille à M. Liphart de se cacher dans les égouts de Borislav – il y resta deux jours[1095]. La famille Birger, elle aussi de Borislav, reçurent les préconisations d'une femme ukrainienne : le mari et le fils devraient aller se retirer dans la forêt une journée ou deux, « car ils battaient les Juifs[1096]. »

Détenu dans la cour de la prison Brygidki à Lvov, Simon Wisenthal fut sauvé par un certain Bodnar, une connaissance d'avant-guerre, un Ukrainien, qui lui avait demandé un poste de

[1094] Dolek Frei, « When the Ukrainians Get Wild », dans Alexandre Manor (dir.), *Sefer Sambor-Stary Sambor ; pirkei edut ve-zikaron le-kehilot*, Sambor/Stary Sambor Society, Tel Aviv, 1980, p.205-206.
[1095] Témoignage de Neli Liphart, le 15.1.1947 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2139.
[1096] Témoignage de Golda Birger, le 20.1.1947 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2138.

concierge et qui le lui avait donné. Il lui demanda en polonais : « Monsieur l'ingénieur, que faites-vous ici ? » Il parvient à le faire sortir de la cour[1097].

Jenny Rosen, de Skhodnitsa, fut arrêtée chez elle. Comme les hommes se cachaient, les pogromistes interpellèrent des femmes. Sa voisine tenta de s'interposer mais cela lui valut d'être aussi emmenée. Jenny Rosen hurla dans la rue « Sauvez-moi ! » en polonais. Les hommes la frappèrent, elle ne pouvait plus se relever. Un passant, un Polonais nommé Brodchowski qu'elle connaissait de Borislav, intervint : « Laissez cette femme partir. » Il ajouta : « Elle n'est pas juive. » Les pogromistes exigèrent qu'elle récite les prières, pour prouver sa chrétienté. Par chance, Jenny Rosen les connaissait. Ils la laissèrent partir. Son amie cria aussi qu'elle n'était pas juive, mais Brodchowski répondit qu'il ne savait pas. L'amie fut assassinée quelques instants plus tard. Pourquoi un tel aveu d'ignorance ? Nous voici face à l'un de ces paradoxes, si nombreux quand on s'approche des mécanismes entourant les pogroms. Pourquoi ne pas sauver l'autre femme, comme la possibilité s'offrait à lui ? Il avait intercédé en faveur de Jenny Rosen, seule sa connaissance de la jeune femme lui dicta sa conduite ? Craignait-il plus pour sa vie en sauvant deux Juives qu'une ?

Les parents de Khrystyna K. connaissaient bien M. Yankel, le commerçant chez qui ils faisaient leurs courses à crédit à Mostiska. Le père de Khrystyna K. et le marchand étaient apparemment proches. Une semaine après le début de l'occupation allemande, les Juifs furent arrêtés et fusillés. M. Yankel demanda au père de Khrystyna K. de le cacher, mais il refusa : il n'avait pas d'endroit où le cacher[1098]. Il semblerait que les relations commerçant/client, créancier/débiteur n'étaient pas assez solides ou trop dissymétriques pour mener à une entreprise d'aide.

L'expérience de l'oncle de Leonard Mann à Kopytchintsy illustre deux attitudes au sein d'une même bourgade. Trois Ukrainiens de la localité se muèrent en assassins. Ils savaient visiblement où habitaient les familles juives. Ils massacrèrent la femme et les enfants de l'oncle et laissèrent ce dernier pour mort. Un Ukrainien, voisin de l'oncle, « avec lequel il avait une bonne relation », vint en aide à l'oncle immédiatement, saisissant son cheval et un chariot pour le transporter, ainsi que le fils grièvement blessé, jusqu'à Tchertkov[1099]. L'oncle avait apparemment développé une relation avec cet homme qui dépassait le simple voisinage.

[1097] Interview de Simon Wiesentahl, le 18.11.1997 à Vienne, VHA #35104.
[1098] Interview de Khrystyna K., le 18.7.2018 à Mostiska, YIU/2457U.
[1099] Interview de Leonard Mann, le 31.1.1997 à Woodmere, VHA #25447.

Les réfugiés juifs, mais aussi les Juifs « d'ailleurs », furent largement pris pour cibles lors des pogroms. Le livre de mémoire de Drogobytch divise en trois groupes les 198 victimes juives des pogroms des 1er et 4 juillet 1941 à Skhodnitsa : 1) les Juifs de Skhodnitsa, 2) les Juifs des environs, 3) les Juifs « réfugiés » de Drogobytch. La liste ne permet pas de savoir pour chaque famille combien de membres furent assassinés, néanmoins – il n'est parfois inscrit que « Federbusch et sa famille », sans plus de précision ; on peut néanmoins établir qu'il y eut au moins autant de victimes juives originaires de Drogobytch, si ce n'est plus, que de victimes juives résidant à Skhodnitsa. Plusieurs remarques découlent de cette liste de Juifs de Drogobytch assassinés à Skhodnitsa. Premièrement, certains noms de famille, comme Backenroth ou Hoffman, laissent supposer que des Juifs de Drogobytch, fuyant l'avancée allemande ou craignant les débordements du pogrom entamé le 3 juillet à Drogobytch, trouvèrent refuge dans leur famille vivant à Skhodnitsa. Ce fut l'initiative prise par l'oncle et le neveu de Marc Weidman[1100]. Ils connurent le même sort qu'eux, le lendemain. D'autres avaient aussi visiblement fait le choix de fuir vers les montagnes, s'imaginant plus à l'abri dans cette contrée reculée, ou envisageant de franchir la frontière hongroise. D'autre part, on peut expliquer la très forte proportion de Juifs de Drogobytch parmi les victimes du pogrom de Skhodnitsa par le fait que, physiquement, ils étaient plus identifiables – à leurs vêtements par exemple – en tant que Juifs, soit parce qu'ils furent pris pour cibles précisément comme Juifs et comme éléments allogènes. Le fait qu'ils ne fussent pas originaires de Skhodnitsa leur conférait certainement une vulnérabilité. Ils ne connaissaient pas de non-Juifs pour les accueillir, le temps du pogrom. A Novyï Yarytchev, sur les 13 Juifs arrêtés dès l'arrivée des Allemands, quatre n'étaient pas originaires de la région : « un Juif de Vienne et trois arrivés récents[1101]. »

[1100] Interview de Marc Weidman, le 27.8.1996 à Spring Valley, VHA #18960.
[1101] Dr. Harv Mordechai Gerstl (dir.), *Khurbn Jaryczow bay Lemberg ; sefer zikaron le-kesoshei Jaryczow y-sevivoteha*, New York, 1948, p.29.

J. La participation des occupants

1. Les envahisseurs allemands

a) La propagande nazie en action

Nous l'avons vu avec les clichés pris à Dobromil : la découverte de traces tangibles (les cadavres) des crimes perpétrés par le NKVD constituaient un grand enjeu de propagande pour les nazis. Les unités de propagande (*Propagandaabteilung*) pouvaient photographier les prétendus criminels avec leurs victimes. *Ereignismeldungen* et articles de la presse nazie étaient au diapason, utilisant les mêmes thématiques. Le 7 juillet 1941, le *Völkischer Beobachter* consacra un article aux tueries commises à Loutsk, en Volhynie voisine, « relevant des méthodes sataniques des Bolcheviks[1102]. » Le champ lexical du rituel religieux revient plus loin : « Les démons massacrèrent leurs victimes au moyen de couteaux et de haches. » L'EM Nr. 24 fit le parallèle entre les crimes soviétiques et les représailles de la population locale de Dobromil, incendiant la synagogue. Dans un article du 6 juillet 1941, Le *Völkischer Beobachter* décrit les auteurs des massacres dans la prison de Doubno, en Volhynie, comme des « sous-hommes bolcheviques », livrant leur identité : « des commissaires du Guépéou, des fonctionnaires du Parti et deux Juives[1103]. » La précision du genre, « deux Juives », accentue l'idée d'un danger permanent – étendant la responsabilité des massacres aux femmes juives. Dans son éditorial du 6 juillet dans le Völkischer Beobachter, Goebbels accuse une « soldateska » d'avoir « ouvert le ventre d'une Ukrainienne enceinte et cloué l'embryon au mur[1104]. » Ces allégations abondaient dans le sens d'un judéo-bolchevisme était porté aussi bien par les femmes que les hommes, apportant de l'eau au moulin d'une guerre exterminatrice.

Le 11 juillet 1941, Goebbels note dans son journal : « Le monde a pris connaissance avec une très profonde émotion des atrocités commises par les bolcheviks contre les Ukrainiens et les Allemands ethniques. A Moscou, on reprend le vieil expédient juif et l'on retourne la pointe. Désormais, ce n'est plus l'assassin qui est coupable, mais l'assassiné[1105]. » En réalité, Goebbels décrit la stratégie nazie, consistant à faire des victimes juives des coupables.

En vertu du Pacte de non-agression signé avec l'Union soviétique et pour préserver l'effet de surprise de l'attaque de Barbarossa, le Ministère de la Propagande du Reich devait ronger son

[1102] Justin T. Pfeifer, *The Soviet Union through German Eyes : Wehrmacht Identity, Nazi Propaganda, and the Eastern Front War, 1941-1945*, dissertation, University of Toledo, 2014, p.100.
[1103] Justin T. Pfeifer, *The Soviet Union through German Eyes : Wehrmacht Identity, Nazi Propaganda, and the Eastern Front War, 1941-1945*, dissertation, University of Toledo, 2014, p.100.
[1104] Joseph Goebbels, "Der Schleier fällt", *Völkischer Beobachter*, le 6.7.1941.
[1105] Joseph Goebbels, *Journal 1939-1942*, (trad. Olivier Mannoni), Tallandier, 2009, p.332.

frein et se garder de publier livres, journaux, articles, films à l'encontre de l'allié du jour. En d'autres termes, il était impossible de préparer les esprits à la guerre exterminatrice qui se profilait en Russie, où 6 millions d'hommes allemands allaient être mobilisés. La campagne de propagande ne pouvait commencer qu'après le lancement de Barbarossa. Hitler s'en expliqua dans ses *Propos* : « Je ne pouvais pas préparer le retournement par une campagne de propagande. D'innombrables vies ont été sauvées par le fait qu'aucun article n'a jamais contenu un mot qui laissât pressentir ce qui se préparait[1106]. » Hitler laissa une semaine aux organes de propagande du Reich pour rassembler des informations et ajuster leurs discours. Le 29 juin, les choses étaient prêtes[1107]. Goebbels se hâta de faire ressortir en salles deux films tournés dans les années 1930 à caractère russophobe : *Flüchtlinge* et *Dorf im roten Sturm*.[1108] En parallèle du thème de la lutte contre le pouvoir judéo-bolchevique, un effort particulier fut consacré à présenter les populations de l'Est comme victimes du système soviétique, flouées par les promesses de Staline[1109]. Les Allemands seraient les libérateurs des peuples de l'Est, vivant sous le joug soviétique. Les directives de l'OKW du 19 mai 1941 vont dans ce sens : « Une grande partie de la population russe, en particulier *la population des campagnes appauvrie* par le système bolchevique, s'oppose intérieurement au bolchevisme[1110]. » La consigne est que le soldat allemand doit opérer une distinction entre son combat contre le régime bolchevique et ses représentants (« *agitateurs bolchevistes, francs-tireurs, saboteurs, Juifs*[1111] ») et la population locale, victime des groupes susmentionnés. Quel meilleur moyen de démontrer la justesse de cette guerre d'ampleur gigantesque que la mise en scène de pogroms de la population locale, enfin libérée et se retournant contre ses oppresseurs ? C'est ce que rappelle Heydrich dans son télégramme aux chefs des Einsatzgruppen le 29 juin – ces éléments avaient, semble-t-il, déjà été énoncés oralement lors de la réunion du 17 juin. Il insiste sur le fait qu'il ne soit pas possible de remonter aux autorités allemandes, en somme qu'on ne puisse pas voir qu'elles tirent les ficelles.

[1106] François Delpla, *Hitler : Propos intimes et politiques (1941-1942)*, tome 1, Nouveau monde Editions, 2016, entrée du 17 septembre 1941, p.72.
[1107] A. Kallis, *Nazi Propaganda and the Second World War*, Palgrave Macmillan, 2005, p.111.
[1108] David Weich, *Propaganda and the German Cinema, 1933-1945*, I.B. Tauris, 2011, p.212.
[1109] A. Kallis, *Nazi Propaganda and the Second World War*, Palgrave Macmillan, 2005, p.111.
[1110] Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 121., p.120 .
[1111] Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p. 121., p.120 .

Le déclenchement de pogroms demandé à Heydrich le 29 juin aux chefs des Einsatzgruppen participe de cette campagne de propagande : il faut montrer que la population locale, dès les premières heures de la libération, se tourne contre leurs oppresseurs juifs. Il semblerait que les directives concernant les pogroms aient déjà été énoncées aux chefs des Einsatzgruppen, au regard de la date du pogrom de Kaunas, éclatant le 25 juin. La lettre d'Heydrich du 29 juin, en guise de rappel des directives données lors de la réunion du 17 juin, peut s'expliquer par le peu de résultats des autres Einsatzgruppen. Pourtant, le temps presse : les pogroms ne peuvent avoir lieu que dans la phase liminaire, afin de leur donner un semblant de spontanéité. D'autre part, ces pogroms, s'ils servent, comme nous le pensons, à lancer le conflit à l'Est, c'est dans les premiers jours de l'invasion que la propagande sera la plus utile pour marquer les esprits et introduire la guerre à l'Est.

Il est intéressant de souligner que le fascicule du Ministère des Affaires étrangères renvoie à la crucifixion de prêtres « comme lors de la guerre civile espagnole[1112] », renforçant l'idée de meurtres rituels, mais leur conférant une dimension politique (la lutte marxiste contre la religion) et internationale (la menace du judéo-bolchevisme est partout). Le lecteur de 1941 avait immanquablement en mémoire les massacres commis dans les monastères espagnols, largement relayés par la propagande nationaliste et franquiste, sous le nom de « terreur rouge. » Un officier présent à Lvov fit également le parallèle avec la Guerre d'Espagne dans une lettre à sa femme rédigée le 30 juin : « Comme n'ai-je pas pensé parfois que ces descriptions de la Russie soviétique ou, à l'époque, de l'Espagne rouge étaient exagérées, que c'était un appel primitif aux instincts sensationnels. Aujourd'hui, je sais. Aucune plume ne peut contester ce que nous avons vu[1113]. »

La rue Copernic et la place Maiacki de Lvov étaient couvertes de fleurs au matin du 30 juin 1941 pour le passage des premières unités allemandes, accueillie avec un enthousiasme visible de la foule. Des Allemands se tenaient au coin de l'hôtel George et de la rue Copernic pour photographier et filmer les personnes offrant des fleurs aux Allemands[1114].

Une scène grotesque se produisit à Sassov, quelques jours après l'arrivée des troupes allemandes. Les soldats arrêtèrent des Juifs barbus et vêtus de costumes religieux, et les rassemblèrent dans le centre-ville. Ils leur ordonnèrent de mettre leur *tallitot* – leurs châles de prière – puis ils leur remirent des fusils. Ils disposèrent des soldats allemands le long du mur

[1112] *Bolschewistische Verbrechen gegen Kriegsrecht und Menschlichkeit. Dokumente zusammengestellt vom Auswärtigen Amt*, tome I, Berlin 1941, p.3, cité dans BArch B162-20207, p.6.
[1113] Lettre de Manfred von Plotho à son épouse, le 30.6.1941, MPT 3.2008.2195.
[1114] Journal de Kazimiera Poraj, le 30.6.1941 à Lvov, YVA M.49/217.

opposé, les mains en l'air. Puis ils photographièrent la scène : des Juifs fusillant des Allemands. D'après George Eiseberg, habitant de Sassov, l'information et le cliché étaient dans les journaux le lendemain, appelant les Allemands à la vengeance[1115]. Il fallait apparemment que les Juifs soient clairement identifiables sur le papier.

Sur la place du marché de Sokal, alors que le chef de la milice ukrainienne, Tcharneski, sélectionnait les Juifs à fusiller, « les Allemands actionnaient leurs appareils-photos. Ils choisissaient les Juifs religieux avec barbe et *peot* et les faisaient s'agenouiller, s'assoir, poser dans n'importe quelle position[1116]. »

b) *Les événements de Lvov*

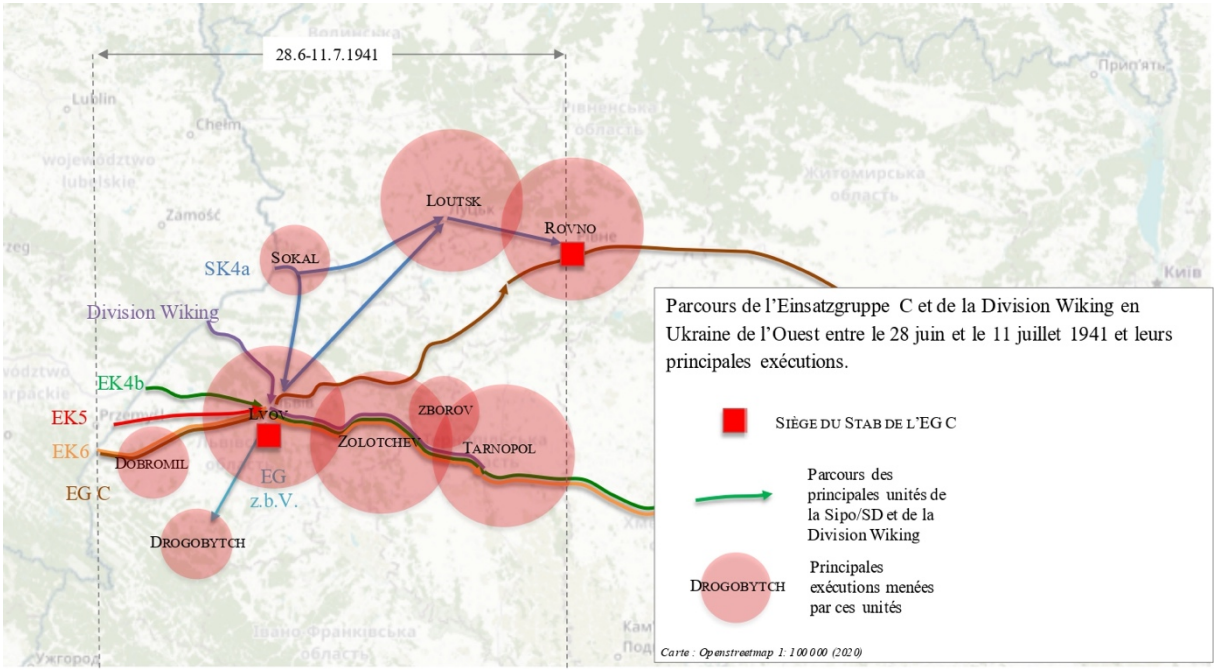


Figure 96 – Carte du parcours de l'Einsatzgruppe C et de la SS-Division « Wiking » en Ukraine de l'Ouest entre le 28 juin et le 11 juillet 1941 et les principales exécutions menées par ces unités.

Les commandos des Einsatzgruppen ainsi que la SS-Division « Wiking » menèrent les fusillades de Juifs les plus meurtrières. Nous l'avons vu, les exécutions de Sokal par le SK4a et de Dobromil par l'EK6 firent respectivement 400 victimes en deux jours et 200 en quelques heures. A Lvov, siège de l'état-major du 29 juin jusqu'autour du 11 juillet 1941 (date de son

[1115] Interview de George Eiseberg, le 16.10.1996 à Fresh Meadows, VHA #20581.
[1116] Déclaration de Moses Brüh, le 28.4.1945 à Bucarest, YVA M.7 #1563.

arrivée à Rovno), l'EK5 et l'EK6 assurèrent plusieurs exécutions de Juifs ainsi que d'opposants potentiels. Ils furent épaulés dans leur tâche par l'Einsatzgruppe v.b.Z. piloté par Eberhard Schöngarth et qui comptait le tristement célèbre Felix Landau. A Tarnopol, le SK4b et l'EK6 se chargèrent des exécutions en parallèle du pogrom avant de poursuivre leur route vers le sud-est, Proskourov et Vinnitsa. Le SK4a – ou du moins un de ses *Teilkommandos* – fit apparemment une apparition à Lvov mais le gros de son activité se déroulait à Loutsk, en Volhynie, où environ 2 000 Juifs périrent sous leurs balles et les coups des pogromistes.

L'état-major de l'Einsatzgruppe C, l'Einsatzkommando 4b, l'Einsatzkommando 5 et l'Einsatzkommando 6 se retrouvèrent donc tous à Lvov au 2 juillet 1941. Le gros du Sonderkommando 4a se trouvait à Loutsk, en Volhynie, à mener des fusillades de Juifs en réponse aux crimes commis par le NKVD.

Visiblement soucieux de sensibiliser les membres de l'Einsatzkommando 6 aux atrocités commises par les Soviétiques avant leur retraite, des visites des geôles remplies de cadavres furent organisées – on ignore qui prit l'initiative : Rasch ? Kroeger ? D'après Herbert Bense, Unterwachtmeister du Pol. Bat. 9 assigné à l'EK6, ce ne fut que quelques jours après leur arrivée à Lvov que les hommes furent convoqués dans la cour de la prison : « Il y avait une odeur pénétrante de décomposition. Il y avait des cadavres autour [de nous]. Parmi les corps, il y avait également des femmes et prétendument deux pilotes allemands. C'est ce qu'on nous a dit. Deux casquettes d'uniforme reposaient près des pilotes[1117]. » Erich Hannasky, policier de l'EK6, visita aussi la cour de la prison : « Quatre pilotes allemands tués gisaient dans un coin[1118]. » Se promenant dans la ville, Christian Weimer, chauffeur auprès de l'EK6, vit les aviateurs allemands parmi les corps : « Ils avaient les yeux crevés[1119]. » Sous-officier de l'EK6, Rudolf Hohenschild rapporte ainsi son expérience à Lvov : « Nous sommes arrivés à Lvov à l'été 1941. Nous y avons vécu les premières morts de nos camarades, il y avait environ 15 à 20 camarades morts. Les corps avaient été effroyablement esquintés. Certains avaient les yeux crevés, d'autres avaient été emmurés. J'ai vu seulement 15 à 20 soldats allemands. Sur ce, une action de représailles a été menée[1120]. » Kurt Merres, autre homme de l'EK6, se souvient aussi : « On nous a montré la prison avec des cadavres calcinés. » Mais lui ne vit pas de corps d'aviateurs allemands[1121]. La présence de quelques militaires allemands parmi les cadavres était plus

[1117] Déposition de Herbert Bense, le 12.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.562.
[1118] Déposition d'Erich Hannasky, le 12.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.586.
[1119] Déposition de Christian Weimer, le 12.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.608.
[1120] Déposition de Rudolf Hohenschild, le 12.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.615.
[1121] Déposition de Kurt Merres, le 12.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.597.

encline à susciter l'émotion et l'indignation des soldats présents que les centaines ou milliers de corps de civils. Heinz Rahe, pasteur évangéliste dans le civil, était engagé fin juin 1941 en Galicie orientale avec la 13. Panzerdivision, écrivit ses lignes à son épouse le 26 juin : « De nombreux soldats étaient debout sur une petite place et parlaient avec empressement à un Juif qui ne savait pas quoi faire pour rester en vie. Il gisait sur le sol, suppliant. Il devait être complice de la mutilation de deux pilotes allemands qui avaient dû effectuer un atterrissage d'urgence. J'ai entendu des tirs de pistolet peu après[1122]. » Néanmoins, les actualités filmées (*Wochenschau* n°566) sont muettes face à la présence de pilotes allemands parmi les victimes, de même que les correspondances de soldats. Omission volontaire pour ne pas démoraliser les troupes et l'arrière ? Construction idéologique *a posteriori* ? Récit destiné exclusivement aux hommes de l'Einsatzgruppe C ? Dispositif de défense devant les tribunaux allemands des années 1960 ? On ne peut écarter cette dernière éventualité. Kroeger sur le banc des accusés, est celui qui convoque le plus les victimes du NKVD : prêtre, femmes, enfants, commerçants, prisonniers de guerre allemands à Dobromil, prisonniers de guerre allemands aux yeux crevés, parties génitales tranchées à Lvov[1123]. Il reprend ainsi les mêmes points que le rapport du Ministère des Affaires étrangères, pièce ajoutée à son dossier d'instruction devant les parquets de Wuppertal et Stuttgart. Kroeger lie directement les exécutions de Juifs aux atrocités découvertes dans les prisons du NKVD.

Plusieurs unités de la SS et de la Sipo/SD furent impliquées dans les fusillades de Juifs qui se déroulèrent en parallèle du pogrom de Lvov, durant les premiers jours de juillet 1941. L'EK 5 resta environ une semaine à Lvov, et les fusillades se déroulèrent sur plusieurs jours, dans un coin de forêt près de la ville[1124]. Les hommes des commandos furent visiblement étroitement encadrés lors des premières fusillades de Juifs. Après avoir assisté à la fusillade de Dobromil, Rasch était présent sur le site d'exécution de Lvov[1125]. Les exécutions de Lvov étaient les premières pour ce commando. Wilhelm Kühne, policier du Polizeibataillon 9 affecté à l'EK5 dès le début de la campagne de Russie, décrit l'une de ces fusillades : « Comme je devais accompagner le dernier transport en camion, j'ai aussi vu comment la fusillade se passait. Des membres de la Waffen-SS tiraient avec des carabines. Je me souviens encore qu'une partie avait un genou à terre, l'autre était debout. Avant les tirs, on lisait un ordre ou un jugement. Je me souviens d'avoir entendu les mots « *In Namen des Führers*. » Un officier donnait l'ordre de

[1122] Lettre de Heinz Rahe à son épouse, le 26.6.1941, MPT 3.2002.0985.
[1123] Déposition d'Erhard Kroeger, le 3.6.1969 à Bebenhausen, BArch B162-20211, p.547.
[1124] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.336.
[1125] Déposition d'Hermann Giese, le 20.3.1963 à Mayence, BArch B162-5343, p.498.

tirer. A mon avis, c'était lui qui avait lu auparavant l'ordre ou le jugement[1126]. » Cette lecture eut-elle vraiment lieu, ou bien était-ce une stratégie de défense ? Si proclamation d'un ordre ou d'un jugement il y eut, il s'adressait visiblement, en partie du moins, aux Allemands présents sur place, afin de rappeler que la responsabilité des exécutions était couverte par Hitler, qu'elles s'inscrivaient dans un cadre légal et militaire. De plus, les phrases auraient été prononcées au moins en allemand, pour être intelligibles pour les exécuteurs. Christian Sterling, Waffen-SS incorporé à l'EK5 à Pretzsch, se souvient plutôt d'un discours en polonais qu'il n'avait pas compris[1127]. « Après qu'on avait tiré et que les Juifs étaient tombés, les cadavres ont été traînés dans la fosse par des Ukrainiens. Cela se passait comme si on emportait une vache morte. J'en garde encore un souvenir terrible[1128]. » La description de l'exécution par Wilhelm Kühne met en évidence deux paradoxes, conférant à la fusillade un caractère à la fois fantoche et terrible : d'une part, l'illusion d'une exécution dans les règles, avec une sentence proclamée, un peloton organisé, et d'autre part la maltraitance des cadavres des victimes, réduites à des animaux. La comparaison avec une vache morte ramène la fusillade à un carnage, une boucherie. Wilhelm Kühne, Berlinois de 32 ans, policier du Polizeibataillon 9 rattaché à l'EK5, avait été profondément marqué par la première fusillade à Lvov à laquelle il assista, en particulier la manière dont les Ukrainiens traînèrent les corps jusqu'à la fosse comme du bétail mort[1129]. « Je voudrais ajouter que cette première exécution nous a beaucoup bouleversés à l'époque. Je me souviens encore d'en avoir parlé avec Lüdecke[1130]. » Un autre policier de la 3. Kompanie du Polizeibataillon 9, Walter Krumme, lui aussi âgé de 32 ans, garde aussi cette image du traitement des cadavres : « Quand je suis arrivé sur le site de l'exécution j'ai vu des Ukrainiens jeter les cadavres des fusillés dans une grande fosse et les piétiner à pieds nus, vraisemblablement pour en faire entrer le plus possible[1131]. » Wilhelm Kühne et Walter Krumme furent confrontés pour la première fois à un site d'exécution dans toute son horreur : la proximité des cadavres, la fosse commune, le sang, les pieds nus des Ukrainiens au contact des corps. On disait même que le chef de l'EK5, Erwin Schulz, n'avait pas été en état psychologique de donner l'ordre de tirer lors des fusillades de Lvov : « il aurait éclaté en sanglots[1132]. »

[1126] Déposition de Wilhelm Kühne, le 22.2.1962 à Munich, BArch B162-5226, p. 609.
[1127] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.337.
[1128] Déposition de Wilhelm Kühne, le 22.2.1962 à Munich, BArch B162-5226, p. 609.
[1129] Déposition de Wilhelm Kühne, le 22.2.1962 à Munich, BArch B162-5226, p. 609-610.
[1130] Déposition de Wilhelm Kühne, le 22.2.1962 à Munich, BArch B162-5226, p. 609-610.
[1131] Déposition de Walter Krumme, le 19.1.1961 à Osnabrück, BArch B162-5226, p.552.
[1132] Déposition de Karl Heinrich, le 29.3.1962 à Hanovre-Misburg, BArch B162-5343, p.431-432.

Christian Sterling, bien qu'il fût membre du commando d'exécution – certainement en sa qualité de Waffen-SS, ignorait le motif de l'exécution : on évoquait vaguement des otages : « On ne m'a pas fait connaître la raison pour laquelle ils ont été fusillés[1133]. » Voici comment il décrit la fusillade :

> « Je ne me souviens plus du chef SS qui a lu [le discours]. Nous avions bien assez à faire. (…) Concernant la race des victimes, je ne pourrais pas le dire avec certitude. (…) Nous n'avions pas le temps d'observer ces gens. Nous étions déjà là, sur le site de fusillade, avant les condamnés, et les personnes en question ont été amenées peu de temps après en camions. Il se peut qu'ils aient été conduits avec des voitures de la police de l'EK5. Je ne saurais pas dire si les gardes faisaient aussi partie de l'EK5, j'étais trop énervé. Nous, le commando de fusillade, nous étions armés de carabines. Les fusillades se sont déroulées de la façon suivante : Les victimes du premier groupe, environ 30 hommes, ont dû se placer en ligne les unes à côté des autres. Le commando de fusillade, auquel j'appartenais, prenait position à environ 6-7m, également en rang. Les condamnés étaient debout de telle manière que leur visage était tourné vers nous. Autant que je m'en souvienne, nous étions tous chargés à balles réelles. Un chef SS a donné l'ordre militaire : « *Legt an ! Gebt Feuer !* » Cela s'est produit à la fin de la lecture d'un bout de papier par un chef. (…) Je me souviens encore très bien que, après avoir tiré une première fois, tous les condamnés n'étaient pas morts. Quelques-uns étaient encore debout. C'est pourquoi un deuxième ordre de tirer a été donné, où cette fois-là tous les condamnés sont tombés sur le sol. Je ne sais plus si le coup de grâce était donné. Je ne parviens pas à me souvenir d'une fosse. Je ne saurais pas dire qui a enlevé les corps, car le commando de fusillade est parti directement après la fusillade[1134]. »

D'après Christian Sterling, les hommes du commando d'exécution quittèrent les lieux dès la fin de la fusillade. « A l'époque, il régnait entre nous, membres du commando, une grande agitation qui était due à la fusillade. Nous étions tous très déprimés. Certains d'entre nous n'ont pas mangé de toute la journée[1135]. » L'expérience était-elle différente pour les tireurs que pour les autres présents sur le site ? « Je sais aussi qu'on a distribué de l'alcool le soir[1136] », se rappelle Wilhelm Kühne. L'alcool était un élément qui reviendrait régulièrement avant, pendant et/ou après les fusillades. Quel rôle joua-t-il après cette exécution de Lvov ? S'agissait-il d'une

[1133] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.336.
[1134] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.337-338.
[1135] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.339.
[1136] Déposition de Wilhelm Kühne, le 22.2.1962 à Munich, BArch B162-5226, p. 609-610.

récompense pour les hommes, ou de leur proposer un moment social, ensemble, après une telle tuerie ? Pour calmer leurs nerfs ? Y avait-il une dimension finalement conviviale, réconfortante voire festive ? Célébrait-on l'assassinat des Juifs ? Christian Sterling ne se souvient pas d'alcool, ni de fanfaronnade après l'exécution. « Ma participation à cette fusillade m'avait beaucoup éprouvé[1137]. »

Des soldats allemands participèrent aux premières fusillades menées par les commandos de l'Einsatzgruppe C à Sokal et à Dobromil. D'après un homme de l'EK6, Friedo Böhling, il s'agissait de volontaires à Dobromil[1138]. Depuis l'hébergement de l'EK5, Wilhelm Kühne pouvait observait les événements se déroulant à proximité du stade. « Des Ukrainiens amenaient ici uniquement des Juifs, par groupes. Ensuite, une unité de la Wehrmacht se lançait à leurs trousses d'une effroyable manière. » Les hommes de l'EK5 prirent ensuite la relève de la Wehrmacht pour la surveillance du stade[1139]. Les soldats qui s'étaient chargés de garder les Juifs appartenaient apparemment à la Luftwaffe[1140]. Karl Heinrich, autre membre de l'EK5, fut témoin d'une violente scène orchestrée par des soldats allemands :

> « Je suis arrivé dans une cour entourée de murs en brique rouge. Deux Juifs devaient creuser une fosse. Ils étaient surveillés par deux sous-officiers de l'armée. Ils ordonnèrent aux Juifs de se frapper à mort avec leurs bêches[1141] . »

S'appuyant sur l'EM UdSSR Nr.24 du 16 juillet 1941, Christine Kulke estime qu'entre 2 000 et 5 000 Juifs furent massacrés lors du pogrom de Lvov début juillet 1941, et entre 2 500 et 3 000 Juifs qui furent fusillés par les unités de l'Einsatzgruppe C, des policiers locaux[1142] et très certainement d'autres formations comme l'Einsatzgruppe z.b.V..

La SS-Division « Wiking » assura des fusillades de Juifs extrêmement meurtrières : à Lvov, à Zborov et surtout à Zolotchev, où la TchGK avance le chiffre de 3 300 victimes juives dont 300 femmes[1143]. Sur la route les menant de Lvov à Tarnopol, la mort de l'un des officiers de l'unité par un tireur embusqué entraîna ces représailles monstrueuses. Un prélude sanglant précéda le pogrom de Skalat, dont la SS-Division « Wiking » fut probablement à l'origine. La ville avait été conquise le 5 juillet. Les premiers soldats allemands qui la traversèrent ne manifestèrent pas

[1137] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.339.
[1138] Déposition de Firedo Böhling, les 13-14.2.1962 à Nortorf
[1139] Déposition de Wihelm Kühne, le 22.2.1962 à Munich, BArch B162-5226, p.609.
[1140] Déposition d'Erich Bladt, le 10.5.1961 à Flensburg, BArch B162-5226, p.599.
[1141] Déposition de Karl Heinrich, le 14.12.1961 à Hambourg, BArch B162-5343, p.302-304.
[1142] Christine Kulke, « Lvov », Geoffrey P. Megargee (dir.), Martin Dean (dir.), Christopher Browning (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012, p.802-805.
[1143] CES Zolotchev

d'hostilité particulière à l'endroit des Juifs. En revanche, quelques heures plus tard, d'autres unités allemandes pénétrèrent dans Skalat. L'une d'elles est identifiée par Abraham Weissbrod, survivant juif, comme étant une « brigade SS. » Voici comment il décrit ce qui se produisit en cette fin de matinée :

> « Le commandant de la brigade SS, afin que ses troupes puissent 's'amuser', a donné l'ordre : « Dix minutes pour massacrer des Juifs ! » Les soldats se transmis l'ordre, ont bondi de leurs automobiles, tanks et autres véhicules blindés et ont couru vers le centre-ville. En sueur, salis par une longue route, les manches de chemise retroussées, ils couraient comme des loups sauvages, tirant avec leur fusil. Ils ont d'abord attaqué des Juifs rencontrés dans les rues. La première victime était Efraim Diener ; ils lui ont coupé la barbe avec une partie du visage. Les balles tirées sur lui l'ont manqué, miraculeusement. Les assassins étaient pressés et ont laissé la victime évanouie sur le sol. Des enfants paysans et quelques-uns de leurs aînés ont couru après les agresseurs, pointant du doigt « *Jude* ! *Jude* ! » La ville a basculé dans l'agitation et était en proie à la panique. Des Allemands couraient après des Juifs en fuite, tiraient sur eux en permanence. Ils ont chassé Mordechai Orenstein (le laitier) et sa femme jusqu'aux bords de la rivière et les ont jetés dans l'eau. Ils leur ont tiré dessus jusqu'à ce que leurs corps coulent, laissant des mares de sang à la surface. Puis quelques Allemands, guidés par des enfants paysans, ont couru parmi les maisons, tirant sur chaque Juif indiqué. D'autres soldats ont dévalisé des maisons : cherchant, soi-disant, des armes et des Bolcheviks cachés, ils ont pillé, abîmé, détruit l'intérieur des maisons. Les dix minutes accordées ont suffi à semer la pagaille en ville, à tuer 20 Juifs et à blesser un nombre égal[1144]. »

Le lendemain, le comité ukrainien de la ville prit les rênes du pogrom. Cette chasse aux Juifs, brève et violente, fut une introduction à un pogrom de plus grande envergure, orchestré cette fois-ci par le comité ukrainien mis en place. S'agissait-il d'un ordre spontané, pour divertir et défouler les soldats allemands ? Un modèle à suivre, adressé à la population locale ? Une scène assez semblable se produisit à Grimaïlov. Elle est rapportée par Stanislav M., Ukrainien âgé de 28 ans en 1941 :

> « Question : Vous souvenez-vous du jour où les Allemands sont arrivés à Grimaïlov ?

[1144] Abraham Weissbrod, *Es starbt a shtetl ; megiles Skalat* J. Kaplan ed., Central Historical commission of the Central Committee of Liberated Jews in the U.S. Zone of Germany, Munich, 1948 (trad. Joseph Kofler, Lusia Milch), p.4-5.

> Réponse : Oui. C'était en 1941 (…). Ils s'en sont tout de suite pris aux Juifs. Ils ont commencé à donner des carabines aux chrétiens, aux jeunes garçons, en disant « *schießen die Juden !* » Ceux qui voulaient pouvaient tirer sur les Juifs, et il y en avait beaucoup. Par exemple, un Allemand prenait la parole devant des gens et leur disait qu'il fallait « *schießen die Juden*. » Il apercevait un Juif et le tuait sur place, cet Allemand. Les catholiques ont alors commencé à tirer sur les Juifs. On leur a donné des carabines. Si quelqu'un ne voulait pas prendre une carabine, les Allemands lui criaient dessus, ils étaient tellement furieux qu'ils grinçaient les dents ! Par exemple, on m'a aussi donné une carabine pour que je « *schießen die Juden* » mais je ne voulais pas la prendre et je ne l'ai pas prise. Ils insistaient beaucoup « *schießen die Juden* », « *schießen die Juden* » et les jeunes du troisième du collège ou du seconde du lycée, ont commencé à attraper et à tuer les Juifs[1145]. »

S'agissait-il de la même unité, incitant la population locale à attaquer les Juifs en montrant l'exemple ? Très probablement. Une route nord-sud menait directement de Skalat à Grimaïlov ; les deux villes étaient éloignées de 13km et furent toutes deux traversées par la partie « Westland » de la SS-Division « Wiking ». D'après Kai Struve, elle y aurait commis des massacres[1146]. En effet, la date de passage dans ces deux villes (5 et 6 juillet 1941) correspond à celles des tueries de Juifs dans ces localités.

La propagande nazie et les dignitaires sur le terrain voulurent faire de la découverte des atrocités soviétiques l'un des motifs de la guerre d'extermination à l'Est, la justification de massacres, en guise de représailles, des abominations dévoilées. Or, ce discours monté de toutes pièces ne résiste pas à l'évidence : des fusillades de Juifs menées par l'Einsatzgruppe C sont antérieures à ces découvertes ; et la grande organisation de ces dernières nous révèlent une préparation technique minutieuse en amont ; de même que deux des trois ordres répétés « d'autoépuration », de pogroms, d'Heydrich, datent d'avant la première découverte de cadavres à Dobromil. Il convient dès lors de déconstruire le discours nazi consistant à faire des pogroms et des exécutions de Juifs des représailles contre les crimes soviétiques. Si des contemporains locaux, des soldats présents, le comprirent ainsi (et certains même virent la supercherie), cette acceptation demeure éloignée de la réalité de l'Einsatzgruppe C, trahi par sa méthode d'exécution et sa sélection de victimes juives qui indique que ses commandos étaient

[1145] Interview de Stanislav M., le 9.5.2009 à Grimaïlov, YIU/796U (trad. Alexis Kosarevsky).
[1146] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.621.

parfaitement préparés à fusiller massivement des Juifs et étaient en droit de saisir n'importe quel prétexte pour le faire.

c) Le massacre de Zolotchev : intervention de la SS-Division « Wiking » et du SK4b

Zolotchev représente l'un des plus grands massacres de Juifs commis dans les premières semaines de l'invasion de l'Union soviétique. L'enquête de la TchGK fait état de l'exécution de 3 500 Juifs, dont 300 femmes, à partir du 3 juillet 1941. Deux motifs furent invoqués pour justifier pareil massacre : la découverte de cadavres dans la prison du NKVD et l'assassinat du chef du régiment « Westland » de la SS-Division « Wiking », le SS-Standartenführer Wäckerle, par un franc-tireur, le 2 juillet 1941, non loin de Zolotchev. Le régiment « Westland » se composait, pour l'essentiel, de volontaires originaires des Pays-Bas et de Belgique. Kai Struve établit un lien direct entre la mort du commandant et les tueries commises par le régiment « Westland » dans les jours suivants[1147].

La ville de Zolotchev fut occupée par les troupes allemandes à partir du 1er juillet 1941. Dès ce premier jour, « les Ukrainiens (…) ont pris la liberté de faire tout ce qu'ils voulaient. L'armée allemande ne faisait que passer, il n'y avait pas de gouvernement constitué. [Les Allemands] leur ont donc donné la liberté de faire ce qu'ils voulaient[1148]. » Il ne s'agissait que des prémices du pogrom, commençant par un vaste pillage. Pourtant, la violence éclata dès que les soldats allemands foulèrent le sol de la cité. Szlojme Mayer relate l'un des tous premiers meurtres : « Une femme tenait son enfant dans les bras derrière une porte fermée de la rue de Lemberg. L'enfant pleurait. Un Allemand passait par là et l'a remarqué ; il a tué la mère et l'enfant en deux tirs. Une voisine, une femme enceinte, a commencé à crier ; elle n'a pas saisi la gravité de la situation et a essayé de parler à [la] conscience [de l'Allemand]. Sa réponse a été un rire sauvage et une balle dans l'estomac[1149]. »

Un comité local ukrainien fut installé le 2 juillet. Le grand massacre commença le 3 juillet. Ce jour-là, Regina Goldstein – âgée de 17 ans – et sa mère furent réquisitionnées pour des travaux pénibles puis enfermées dans la pièce d'un bâtiment où se trouvait déjà au moins 200 Juifs. La plupart étaient blessés. La jeune fille avait le visage noir d'hématomes. « J'ai vu un garçon qui

[1147] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.564.
[1148] Interview de Mark Goldenberg, le 27.2.1996 à N. Miami Beach, VHA #12624.
[1149] Témoignage de Szlojme Mayer [date et lieu non indiqués], YVA O.33/6659.

était avec moi à l'école, nous étions assis sur le même banc, et il m'a agrippé les cheveux, m'a traitée de tous les noms, « sale juive ![1150] » » Les pogromistes (Allemands ou Ukrainiens, ou les deux, Regina Goldstein rapporte en tout cas leur présence sur les lieux) tirèrent sur les Juifs rassemblés. Les deux femmes parvinrent à se cacher sous les corps des tués[1151].

A Zolotchev comme ailleurs, les troupes allemandes ne pouvaient se fier qu'à l'apparence des Juifs pour identifier : ce fut sans doute l'une des raisons pour lesquelles les Juifs pieux furent des cibles toutes désignées par les soldats et membres des unités de la Sipo/SD. Néanmoins, ils furent largement aidés par les voisins des Juifs, comme le relate Sophie Roth, originaire de Zolotchev : « Les Ukrainiens, même les petits garçons, couraient dans tous les sens et montraient aux Allemands : « C'est un *Jude* ! C'est un *Jude* ! » Ils avaient appris le mot *Jude*[1152]. »

Kai Struve cite les propos d'Otto Günther, membre de la section « boucherie » de la SS-Division « Wiking », prononcés au Tribunal de Nuremberg en 1947 : « L'ordre [transmis après la mort de Wäckerle, annoncée comme causée par des Juifs, ndt] disait aussi qu'en conséquence nous ne serions plus tenus pour responsables du meurtre de n'importe quel Juif [*von irgendwelchen Juden*] qui nous tomberait sous la main, et qu'en effet nous pourrions tirer sur chaque Juif que nous verrons[1153]. »

[1150] Interview de Regina Goldstein, le 19.8.1996 à Monticello, VHA #18676.
[1151] Interview de Regina Goldstein, le 19.8.1996 à Monticello, VHA #18676.
[1152] Interview de Sophie Roth, le 9.3.1988 [lieu non indiqué], USHMM RG-50.462*0096.
[1153] Kai Struve, *Deutsche Herrschaft…*, p.565.

IV. Les lendemains

A. L'effondrement de la population juive

1. Enterrer les morts

Aux lendemains des exécutions sauvages et des pogroms se posait la question des corps. En quelques jours le droit avait fondamentalement changé pour les Juifs, y compris pour les morts. Certaines familles accomplirent néanmoins de dangereuses démarches pour récupérer le cadavre d'un proche. L'épouse de Josef Bloch, ingénieur assassiné à Skhodnitsa, reçut l'autorisation exceptionnelle d'emporter le corps de son mari jusqu'au cimetière juif de Borislav[1154]. Pendant ce temps, les nouveaux maîtres du pouvoir de Skhodnitsa forcèrent les femmes et les enfants juifs à enterrer les victimes dans des fosses communes, dont leurs époux et autres membres de leur famille[1155].

Une partie du pogrom de Sassov se déroula dans la synagogue, un samedi matin. Les pogromistes assassinèrent entre 20 et 30 personnes, puis forcèrent les femmes et les enfants juifs à charger les corps sur des chariots. Femmes et enfants prirent la place des bêtes de somme pour tirer les chariots jusqu'au cimetière. Ils furent ensuite obligés de creuser une large fosse à mains nues et de jeter les victimes dedans. Certaines d'entre elles étaient encore vivantes et criaient. George Eiseberg, âgé de 16 ans, dût accomplir cette terrible tâche : il connaissait chacune des personnes qu'il fut forcé d'enterrer[1156].

Les occupants allemands annoncèrent la fin du pogrom d'Oziornaïa par le biais d'affiches, rédigées en ukrainien. « Les Juifs ont rassemblé les corps et leur ont donné des funérailles juives dans une fosse commune du cimetière juif. Le rabbin et les Juifs restant ont dit le kaddish. Il y a eu des pertes dans presque toutes les familles à cette époque[1157]. »

Après le pogrom de Borislav, le médecin polonais Zigmound Moussial (s'orthographiant certainement Zigmunt Musial en polonais, mais nous transcrivons du russe) reçu du Judenrat une liste de 183 victimes juives du massacre, dont il devait confirmer l'enterrement[1158]. Elles

[1154] Interview de Felicia Feinman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.
[1155] Interview de Marc Weidman, le 27.8.1996 à Spring Valley, VHA #18960.
[1156] Interview de George Eiseberg, le 16.10.1996 à Fresh Meadows, VHA #20581.
[1157] Dora Mantel-Lempert, Nes Ziona, « A Chapter on Jezierna's Destruction », In J. Sigelman (éd.), *Sefer Jezierna*, Haifa, 1971, p.213-225.
[1158] Déposition de Zigmound Moussial, le 8.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.55 (recto-verso).

furent enterrées au cimetière juif de la ville[1159]. Pourquoi fallait-il passer par un médecin polonais ? Délivrait-il des certificats de décès ?

Les Juifs précipités dans les flammes des synagogues ou jetés dans les eaux des rivières ou des lacs, furent privés de sépulture. Le flot du Dniestr poussa quelques corps sur le rivage. Des habitants les dépouillèrent puis les repoussèrent dans le fleuve au moyen de bâtons[1160]. A Grimaïlov, des Juifs avaient été jetés dans un puits, leurs cadavres n'en furent jamais retirés[1161]. Les corps des autres victimes du pogrom disparurent dans le lac ou bien furent enfouis dans des fosses communes au cimetière juif par des réquisitionnés juifs, sous les ordres de la nouvelle administration ukrainienne.

Une enquête menée en mai 2009 par une équipe de Yahad – In Unum a permis de repérer les sites d'enfouissement de ces victimes juives du pogrom de Grimaïlov (Figure 97). Au moment des recherches dans la bourgade, aucun de ces sites ne disposait d'un mémorial[1162].

[1159] Déposition de Vladislav Domaretski, le 8.12.1944 à Borislav, GARF 7021-58-21, p.56 (recto-verso).
[1160] Interview de Dmytro M., le 19.10.2017 à Zozoulintsy, YIU/2312U.
[1161] Interview de Stanislav M., le 9.5.2009 à Grimaïlov, YIU/796U.
[1162] https://yahadmap.org/#village/hrymailiv-grymailiv-grimailov-grymailov-grzymalov-ternopil-ukraine.85 consultation du 6.10.2021.

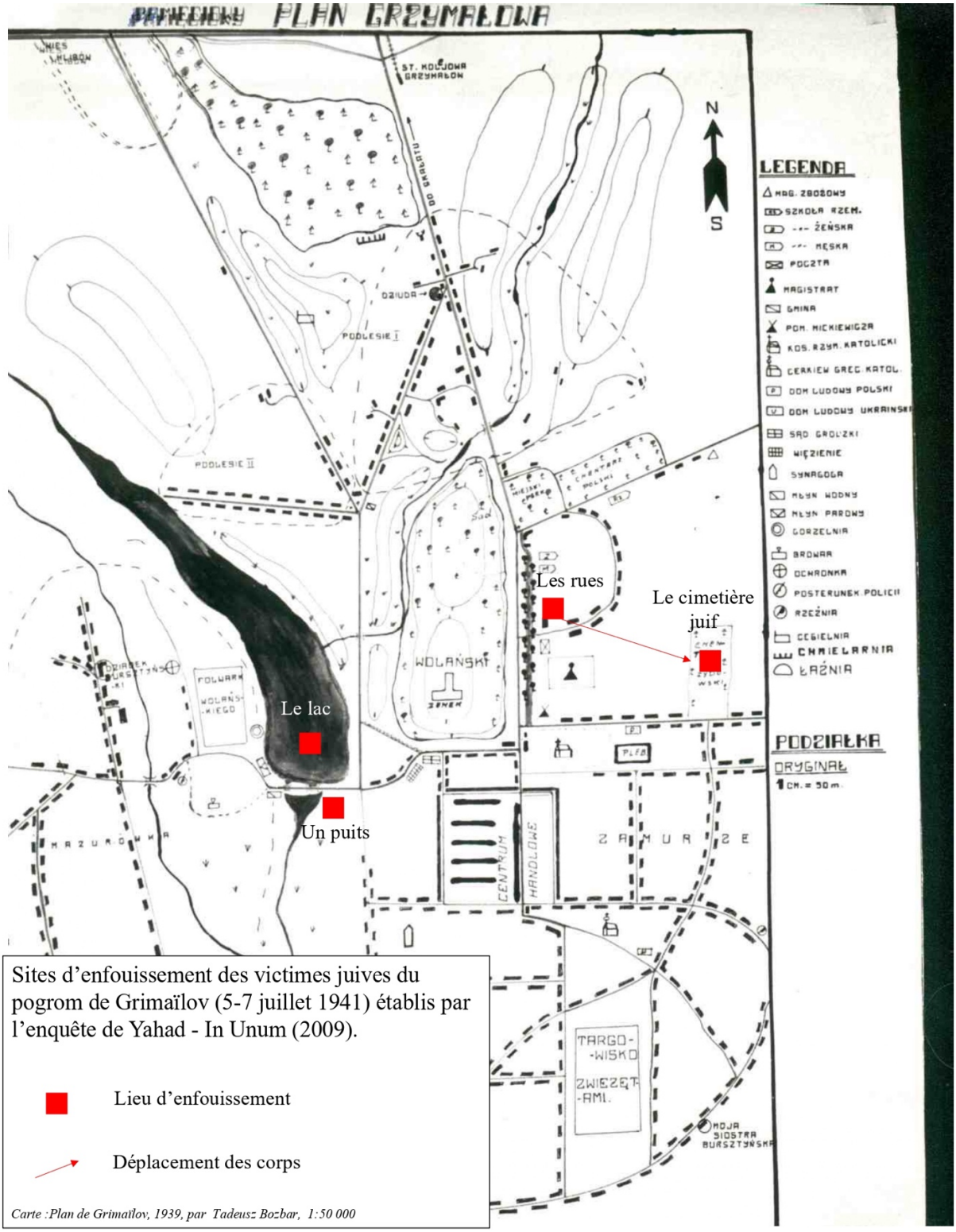


Figure 97 – Carte des sites d'enfouissement des victimes juives du pogrom de Grimaïlov, établis par l'enquête de Yahad – In Unum en 2009.

2. Un brutal changement de statut

Dès le premier passage des troupes allemandes et de leurs alliés hongrois, roumains et slovaques, le statut des Juifs changea immédiatement. Aucune parcelle de territoire ne fut épargnée par ce renversement dans une législation particulière. Les lois changeaient pour les Juifs, mais aussi l'attitude de la population locale. En l'espace d'une poignée de jours, la vie des Juifs de Galicie orientale bascula dans la survie. Le changement de statut des Juifs avait été acté par les pogroms. Ils représentaient alors une sorte d'acte inaugural de l'anéantissement de la population juive.

Trois journaux intimes abordent la question de l'effondrement de la population juive à la suite des pogroms. Ils présentent des points de vue différents : une Polonaise mariée à un Juif à Lvov, un jeune garçon russe à Kremenets, un homme juif à Lvov. Ces documents permettent de saisir à un moment précis la perception de déchéance de la population juive, sans le recul dont font preuve les témoignages postérieurs à la guerre.

Le journal intime de Kazimiera Poraj, Polonaise mariée à un musicien juif et habitant à Lvov, témoigne de ce changement de statut. Elle assista tout d'abord, le 1er juillet 1941, à une scène absurde et cruelle dans les rues de Cracovie et de Halicka à Lvov : de pauvres gens, qu'elle n'identifie pas comme juifs à ce moment-là, furent forcés par des Allemands à ramasser à mains nues du verre brisé et de le déposer dans deux charrettes. Une fois le travail fini, les Allemands renversèrent les charrettes. L'une des personnes chargées de cette pénible tâche était une femme âgée d'environ 70 ans. Alors qu'elle se penchait au-dessus d'une des charrettes renversées, un Allemands lui infligea un coup de pied, la renversant dans les bris de verre. Le visage en sang, la vieille femme ne pouvait plus se relever seule. Kazimiera, effrayée par la scène, courut rue Halicka et se réfugia, sous le choc, dans le sous-sol de son immeuble. « Je sentais que quelque chose avait changé chez moi », écrivit-elle le jour même dans son journal intime. Elle avait entendu une voix dans sa tête, lui martelant « pauvre folle ! » Ce qui avait changé, c'était ce basculement dans l'absurde, la folie, et la peur. Elle ne comprit pas immédiatement ce qui se déroulait dans les tous premiers jours de l'occupation allemande. La peur, l'instinct précédaient la connaissance. Le soir du 2 juillet, elle voit passer des Ukrainiens escortant une centaine d'hommes, criant « Nous voulons Staline ! » Devant sa stupéfaction, son voisin lui dit « T'étonne pas, c'est leur heure. » Où les emmenait-on ? « Là où ils le méritent », répondit le voisin. L'incompréhension demeura. Un voisin, M.J., était parti pour l'Allemagne avec sa femme en 1939, et il était déjà de retour à Lvov le 2 juillet. Le lendemain, elle crût qu'on s'en prenait à l'intelligentsia polonaise : en effet, des personnes de son cercle, des professeurs pour

la plupart, avaient été incarcérés. Il fallut l'arrestation de son mari le 4 juillet et ses propres investigations autour de son lieu de détention pour qu'elle entrevît le sort particulier réservé aux Juifs. Son époux, brisé par les coups, fut finalement relâché dans la soirée. Le 5, elle apprit qu'il avait perdu son emploi au théâtre. En l'espace de quelques jours, la vie des époux bascula dans la peur. Le basculement était si radical et brutal que les principales victimes n'avaient pas eu le temps de se retourner et d'analyser la situation[1163]. Il ressort des propos de Kazimiera Poraj qu'elle saisit mieux l'ampleur du désastre que son mari.

Était-ce surprenant ? Il semblerait qu'une large partie de la population locale intégra plus rapidement le revirement de situation auquel les Juifs étaient confrontés avec l'arrivée des Allemands. La participation massive aux pogroms en était un exemple concret. La première vague de violences meurtrières menées contre les Juifs s'estompa autour du 11 juillet 1941 en Galicie orientale, mais le bouleversement psychologique était profond au sein des familles juives, endeuillées, meurtries, désemparées. Roman Kravtchenko rendit visite aux Lemberg à Kremenets : il constate qu'il leur est très difficile de surmonter les récents pogroms[1164].

A Béréjany, la population juive interpréta le pogrom comme un déchaînement sanglant et momentané de la jeunesse[1165]. Après tout, les pogroms s'inscrivaient dans une durée limitée ; le désordre occasionné ne pouvait être toléré plus de quelques jours. Il semblerait toutefois que cet « optimisme » était loin d'être partagé.

Les pogroms passés, la famille Wallach prit conscience que « les Juifs n'étaient plus protégés par la loi[1166]. » A la date du 6 juillet 1941, Stanisław Różycki écrivit depuis Lvov : « Les normes sociales sont complètement renversées[1167]. » Le 13 juillet 1941, Roman Kravtchenko fut moqué par d'autres garçons car il se promenait en compagnie de son amie juive, Frida, dans les rues de Kremenets. Il précise : « elle est venue me voir « illégalement. »[1168] »

Le récit d'Itche Karten montre bien comment, en l'espace de quelques jours, les Juifs de Bobrka furent privés des droits les plus élémentaires et condamnés à mort. Dès le premier jour, il fut réquisitionné avec les enfants du rabbin pour chercher de la paille chez les paysans à mains nues et en charger un chariot. Son expérience de la campagne, à Svirj, le village voisin où il grandit et où son père possédait un petit champ, lui permit d'échapper aux coups. En revanche,

[1163] Journal de Kazimiera Poraj, YVA M.49/217.
[1164] Journal de Roman Aleksandrovitch Kravtchenko, entrée du 13.7.1941, KRKM, LKM-i-8570/7695/1.
[1165] Témoignage d'Alfred Schussel, le 18.1.1949, AŻIH 301/4225.
[1166] Interview de Rena Bernstein, le 22.1.1998 à Brooklyn, VHA #38081.
[1167] Journal de Stanisław Różycki, le 6.7.1941 à Lvov, YVA M.10 AR 1/459.
[1168] Journal de Roman Aleksandrovitch Kravtchenko, entrée du 13.7.1941, KRKM, LKM-i-8570/7695/1.

les enfants du rabbin furent rossés par les Allemands. Le second jour, on convoqua les Juifs au tribunal pour le nettoyer. Les deux jours suivants, une police ukrainienne fut organisée. Elle convoqua tous les Juifs sur la place principale. On leur annonça qu'il leur était défendu de mettre un pied en ville sous peine d'être fusillé sur le champ. Les Juifs devaient porter une étoile de David sur leurs vêtements. « Puis ils nous ont lu les lois de Nuremberg ». En une semaine, les Juifs de la ville furent soumis à une loi spécifique, leur interdisant de circuler et de se procurer à manger[1169] .

3. L'effondrement économique et social

Avant la guerre, la grande majorité des Juifs – à l'exception de Juifs ruraux possédant quelques parcelles de terre et du bétail – obtenaient leurs moyens de subsistance en les achetant auprès des fermiers non-Juifs : lait, œufs, légumes, bétail… L'occupation allemande brisa cette chaîne alimentaire dès le mois de juillet 1941 en Galicie orientale. Deux mesures précipitèrent les Juifs dans la précarité : l'interdiction d'effectuer un certain nombre de métiers – dont celui de commerçant, occupation de 43% de Juifs de la région en 1931, les privant ainsi de revenus permettant d'acheter de la nourriture, et l'interdiction faite aux chrétiens de vendre de la nourriture aux Juifs.

Au cours de l'été 1941, les Juifs de Jolkva n'eurent l'autorisation de s'approvisionner en denrées qu'entre 10h et midi, après les achats des non-Juifs[1170], puis eurent interdiction d'acheter et de vendre des produits au marché[1171]. Dès les premiers jours de l'occupation de Rogatine, les non-Juifs cessèrent de vendre de la nourriture aux Juifs, provoquant ainsi un début de famine[1172]. A partir du 5 juillet 1941, la population juive ne pouvait faire ses courses au marché qu'entre midi et 14h : les marchandises avaient quasiment toutes été vendues et les marchands remballaient leurs stands. Il leur était par ailleurs défendu de se livrer à toute activité commerciale professionnelle[1173]. A Tourka, « les Juifs avaient interdiction de vendre quoique

[1169] Itche Karten, « The Bitter End », dans Dr. Sharaga Feivel Kallay (dir.), *Le-sekher kehilat Bobrka u-benoteha*, Jérusalem, Sivan Press, 1964, p.193sqq.
[1170] Gerson Taffet, *Vernichtung der Juden von Zolkiew*, BArch B162-2100, p.83.
[1171] Déposition de Mikhaïl Iossifovitch Melman, le 9.9.1944 à Jolkov, GARF 7021-67-79, p.33.
[1172] Rachel et Moshe Nashofer, "The Community of Rohatyn Destroyed" (trad. Binyamin Weiner), dans M. Amihai, David Stockfish et Shmuel Bari (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*, Rohatyn Association of Israel, Israël, 1962, p.213-215.
[1173] Kalman Harnik, « The Last Days of the Community" (trad. Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.160.

ce soit aux non-Juifs et les non-Juifs étaient défendus de fournir de la nourriture aux Juifs[1174]. » Un système de rationnement fut rapidement instauré à Skhodnitsa : les Juifs n'avaient le droit qu'à 70g de pain, tandis que les non-Juifs en recevaient 400g[1175]. Les Juifs de Kossov furent même privés de cartes de rationnement et se virent interdits d'acheter des vivres[1176]. Les magasins de Dobromil furent réservés « aux aryens[1177]. » A Kremenets, le 20 juillet 1941, Roman Kravtchenko faisait la queue pour obtenir du pain. L'attente était longue, on laissait la priorité aux collaborateurs. Puis un policier repéra un Juif dans la file. Il s'approcha et le plaça tout au bout de la file. Au bout d'une demi-heure, il le replaça en fin de queue, et ainsi de suite. « Il finit par rentrer chez lui, où ses enfants affamés hurlent[1178]. »

Ces mesures ébréchèrent le système économique et commercial fortement ancré dans les usages de la région. Il représentait bien souvent la base des échanges entre les Juifs et les non-Juifs. La disparition de ce lien professionnel entraînait un isolement des Juifs par rapport au reste de la population. Néanmoins, d'autres canaux remplacèrent rapidement les liens commerciaux officiels. A Mikoulitchine, dans la région de Stanislavov, de petits groupes de Polonais et de Juifs se constituèrent dans la montagne pour faire du troc avec les paysans : bijoux et objet de valeur contre de la nourriture[1179]. En parallèle des maigres et piteuses rations délivrées par les autorités allemandes, comme les Juifs n'avaient aucun autre moyen de se procurer des vivres, la nourriture s'achetait à prix d'or auprès des fermiers.

Dès le début du mois de juillet 1941, la situation alimentaire devint critique pour les Juifs de Tourka. « Les fermiers ukrainiens, qui s'étaient enrichis, exigèrent des prix absolument exorbitants pour le moindre petit article. Les magasins juifs étaient fermés. Il était interdit aux Juifs de faire commerce de quoi que ce soit – tout se trouvait entre les mains des coopératives ukrainiennes. (…) Certains Juifs qui avaient encore de l'argent, qui avaient dissimulé de la marchandise ou des objets chez eux pouvaient toujours recevoir quelque chose. Les autres mouraient littéralement de faim[1180]. » Un habitant juif de Tourka précise : « La faim a commencé immédiatement[1181]. »

[1174] Ester Roter (Shein), « A Girl in the Storm", dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.244sqq.
[1175] Leon Thorne, *Out of the Ashes. A Story of a Survivor*, Bloch Publishing Company, New York, 1961, p.18.
[1176] *Rapport sur l'extermination des Juifs en Pologne – Genève, 1944, présenté par le Dr. Silberstein, représentant du Congrès juif mondial*, BArch B162-2227, p.908.
[1177] Acte du 10.1.1945 à Dobromil, GARF 7021-58-20, p.138.
[1178] Journal de Roman Aleksandrovitch Kravtchenko, entrée du 22.7.1941, KRKM, LKM-i-8570/7695/1.
[1179] Témoignage de Ruth Michel, YVA O.33/2219.
[1180] Esther Brand (née Longenor), « In the Holocaust », dans J. Siegelman (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Former residents of Turka, Haïfa, 1966, p.270sqq.
[1181] Témoignage Hyman Treiber, le 10.12.1996 à Tamarac, VHA #24115.

Les Juifs qui possédaient quelques biens pouvaient les échanger au marché noir contre de la nourriture. Ces mesures creusèrent un peu plus l'écart avec les Juifs les plus démunis. Irene Bienstock se souvient :

> « Les choses ont changé très vite. Les gens étaient très pauvres. Personne n'était autorisé à travailler et gagner de l'argent. Et même si vous travailliez, vous travailliez pour les Allemands, vous ne gagniez pas d'argent. Les gens qui ne vivaient que de leur salaire sont devenus très pauvres. Ceux comme ma famille, ceux qui avaient une situation similaire, nous avions de l'argent, de la marchandise, ma mère avait de beaux vêtements, nous avions la possibilité de vendre des choses, ça n'allait pas bien, mais nous ne mourrions pas de faim[1182]. »

Dans la zone d'occupation hongroise la situation alimentaire des Juifs se détériorait. A Zabolotov, les Ukrainiens cessèrent de vendre de la nourriture aux Juifs. Les autorités hongroises firent parvenir des denrées aux Juifs mais ils durent l'acheter à prix d'or[1183].

[1182] Interview d'Irena Frisch, le 28.10.1996 à New York, VHA #21825.
[1183] « The Destruction of our Community », dans *Ir u-metim; Zablotow ha-melea ve-ha-hareva*, Former Residents of Zablotow in Israel and the USA, Tel Aviv, 1949.

B. Mise en place des structures d'occupation

1. Prise de possession de l'espace

Une fois le calme revenu après l'agitation des pogroms, le nouvel occupant réorganisa l'espace. Les nouveaux maîtres du pouvoir s'emparèrent des centres-villes. Les nouvelles ordonnances émises antisémites se reflétaient dans l'aspect de la ville au quotidien, accentuant la fracture entre les Juifs et le reste de la population locale. Un mois après le début de l'occupation allemande, les Juifs de Kopytchintsy furent défendus d'habiter dans les rues principales de la ville[1184]. Dès les premiers temps de l'occupation allemande de Jolkva, les Juifs durent quitter leurs logements des rues Kolejowa et Lanikiewicz, dotées de belles villas et d'appartements cossus. Les autorités allemandes – l'Ortskommandantur – défendit l'accès à ces rues aux Juifs, puis leur interdit d'utiliser les trottoirs[1185]. A Dobromil, une ordonnance similaire leur interdit de marcher sur les trottoirs[1186]. « Seuls les Juifs ont des poux et ces poux amènent des maladies, gardez-vous des Juifs ! » pouvait-on lire dans les rues de Zbaraj[1187]. Les Juifs de la ville reçurent la consigne de toujours saluer les soldats allemands, puis on leur interdit de le faire. Mais des Juifs furent tabassés pour ne pas avoir salué des militaires. Un habitant de la ville conclut : « Nous ne savions plus quoi faire, il ne nous restait plus qu'à nous cacher à la vue des soldats[1188]. »

A Lvov, les nouvelles autorités chassèrent les Juifs des appartements cossus du centre-ville :

> « Les appartements que des Juifs occupaient dans les « beaux quartiers » des villes durent être évacués sur le champ par leurs propriétaires, toutes les installations et tout le mobilier étant à remettre intacts aux nouveaux occupants allemands. Une ordonnance menaçait de mort tout Juif qui aurait emporté de son ex-appartement tout objet autre que strictement personnel. Sous le prétexte de devises cachées ou de soupçons d'activité politique, les Allemands perquisitionnèrent chez des Juifs aisés, rouèrent ces gens de coups et leur extorquèrent des objets de valeur, ce qui était le véritable but de leur action, car ils ne trouvèrent que très rarement des devises étrangères[1189]. »

Khayim Gasthalter vit le changement radical opéré dans les rues de sa ville après le début de l'occupation allemande – il était parti avec l'Armée rouge mais avait été rattrapé : « Les

[1184] Déposition d'Isidor Diener, le 19.10.1966 à New York, BArch B162-5171, p.3292-3293.
[1185] Gerson Taffet, *Vernichtung der Juden von Zolkiew*, BArch B162-2100, p.84.
[1186] Interview de Iossyp F., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2411U.
[1187] Littner, *Der schwarze Freitag*, BArch B162-2101, p.160.
[1188] Littner, *Der schwarze Freitag*, BArch B162-2101, p.159.
[1189] Rapport du Dr. Abraham Silberschein sur les atrocités commises à Lvov, YVA M.20/138.

Allemands n'étaient à Brody que depuis quelques jours mais la ville ne se ressemblait plus. On ne voyait plus de visages juifs joyeux. Seules quelques femmes juives, dont les maris avaient été envoyés aux travaux forcés à différents endroits, passaient dans les rues. Quiconque n'avait pas été pris pour le travail se cachait chez lui et ne sortait pas dans la rue[1190]. »

A Zbaraj, le nouveau maître du pouvoir local, l'avocat Ivan Koulchtinski, ordonna qu'on livre au comité ukrainien tous les biens laissés par les Soviétiques[1191]. Le bourgmestre de Vélikié Mosty, Dr. Stronicki, installa son bureau dans le tribunal de la ville[1192].

Alors que les Juifs quittaient l'espace public, l'occupant allemand s'installait, ainsi que les nouveaux maîtres de l'administration locale. L'Einsatzkommando z.v.B. arriva à Drogobytch le 7 juillet 1941. Les hommes cherchèrent tout d'abord des bâtiments pour se loger par groupes. « Nous avons trouvé trois nouvelles maisons presqu'inhabitées, écrit Felix Landau le jour même. Des baignoires partout – des appartements d'anciens commissaires politiques. Toujours est-il que nous avons pu constater à cette occasion que les Ukrainiens avaient bien tout pillé. Ils se sentent encore actuellement les seuls maîtres absolus[1193]. » En se rendant dans le centre-ville de Kremenets, Roman Kravtchenko découvrit l'arche de la victoire, en hommage à la Wehrmacht : « *Es lebe die unbesiegbare deutsche Armee !*[1194] » Le jeune homme remarque : « La même arche fut installée pour accueillir les Bolchéviques, probablement par les mêmes "accueilleurs" énergiques[1195]. »

2. La Sipo/SD s'installe

Les hommes de l'Einsatzkommando z.b.V. chargés de mettre en place l'antenne du KdS Lemberg à Drogobytch installèrent leurs bureaux au 40 rue Mickiewicza. Un panneau indiquait : « Aussendienststelle der Sicherheitspolizei und des S.D. in Drohobycz. Geheime Staatspolizei[1196]. » Le bâtiment était connu sous le nom de villa Yaroch, une de ces demeures cossues du centre-ville ayant appartenu à un riche notable polonais, Rajmund Jarosz,

[1190] Khayim & Bina Gasthalter, « What We Ourselves Experienced » (trad. Rivka Kviatkovski et Moshe Kutten), dans Moshe Kutten (dir.), *Ner Tamid : Yizkor leBrody*, Organization of former Brody residents in Israel, 1994, p.223.
[1191] Déposition de Marian Isakovitch Frauenglas, le 3.7.1944, GARF 7021-75-4, p.1.
[1192] Déclaration de Salomon Schwerd, le 16.6.1947 à Munich, YVA M.21.1/92.
[1193] Journal de Felix Landau, BArch B162-3380, p.210.
[1194] Journal de Roman Aleksandrovitch Kravtchenko, entrée du 12.7.1941, KRKM, LKM-i-8570/7695/1.
[1195] Journal de Roman Aleksandrovitch Kravtchenko, entrée du 12.7.1941, KRKM, LKM-i-8570/7695/1 (trad. Anna Mozharova).
[1196] H.Z., *Zeugenbericht über die Ausrottung der Juden in Drohobycz und in Ostgalizien*, BArch B162-19758, p.823-824.

propriétaire de la station balnéaire de Trouskavets. Une dizaine de travailleurs juifs fut mobilisée pour préparer les lieux et le jardin. On se répartit les niveaux : au rez-de-chaussée, l'antenne de la Sipo-SD de Drogobytch, et l'étage le mess des hommes de la Sipo.

L'Einsatzkommando z.b.V. comptait dans ces rangs des hommes qui allaient jouer un rôle capital dans l'extermination des Juifs de Galicie orientale. Outre le sinistre Felix Landau, il y avait Hans Krüger, qui avait déjà derrière lui une expérience de la persécution des Juifs. Nous disposons d'informations assez précises concernant les principaux hommes en charge de l'antenne de la Sipo-SD à Stanislavov, en raison d'un dossier d'instruction très fouillé, constitué à l'initiative du parquet de Dortmund à l'encontre de Hans Krüger, le chef de l'*Aussenstelle Stanislau*. Hans Krüger avait deux adjoints, les frères Mauer, des *Volksdeutschen* de Galicie orientale. Johann Mauer était né en 1914, son frère Wilhelm en 1918, dans une famille d'origine allemande habitant dans la ville alors autro-hongroise de Lvov. La famille obtint un passeport polonais par la suite. Johann Mauer fréquenta durant trois ans l'école des officiers de l'armée polonaise à Ostrów Mazowiecka. En septembre 1939, les deux frères affrontèrent la Wehrmacht dans les rangs des troupes polonaise. Johann Mauer avait alors le grade de *Leutnant* ou équivalent. Son unité se retrouva en Hongrie, puis dans le Gouvernement général. Son identité *volksdeutsche* entra en jeu. La Sipo de Zakopane le nomma formateur pour Ukrainiens au sein de l'école de la Kripo. Outre le fait qu'il soit *volksdeutsche*, il avait d'autres atouts aux yeux des recruteurs de la Sipo-SD : il parlait allemand, ukrainien et polonais, et il avait de solides bases militaires. Le directeur de l'école était Hans Krüger : les deux hommes allaient lier leur carrière. L'école dépendait alors du BdS Krakau (*Befehelshaber der Sicherheitspolizei und des Sicherheitsdienstes*, le commandant en chef de la Sipo et du SD). Entre janvier 1941 et juillet 1943, le BdS Krakau n'était autre que Karl Eberhard Schöngarth qui fut en juin-juillet 1941 également le chef de l'Einsatzkommando z.v.B. où servit Felix Landau. Il est fort probable que Johann croisa d'ailleurs Felix Landau dans les bureaux du KdS Radom où il servit d'interprète en 1940, dans le département de lutte contre la résistance polonaise. En juillet 1941, les deux frère Mauer furent appelés pour rejoindre l'administration du Sipo-SD à Stanislavov, sous la houlette de Hans Krüger.

Ces parcours nous montrent très clairement que les hommes envoyés en poste dans les antennes de la Sipo-SD du KdS Lemberg avaient fait leurs classes dans le Gouvernement général. Administrativement, le *Distrikt Galizien* était bien envisagé comme une annexe du Gouvernement général. L'un des principaux chefs d'orchestre de cette Sipo-SD implantée en Galicie orientale était Schöngarth. En tant que BdS Krakau, il avait supervisé la formation du

personnel dans l'école de Zakopane puis de Rabka, et mené des exécutions contre des Juifs au cours du mois de juillet 1941. Ses hommes (Landau, Krüger…) furent ensuite nommés à des postes-clefs dans l'encadrement de l'extermination des Juifs de Galicie orientale. A Lvov, le KdS Lemberg fut mis en service au mois de juillet[1197]. L'Arbeitsamt fut placé sous la direction du Dr. Nitsche à Lvov[1198]. Après le départ de l'Einsatzgruppe C, la Sipo/SD installait un maillage policier à travers le territoire de la Galicie orientale.

A compter du 11 juillet 1941, les pogroms cessèrent, à de très rares exceptions. Néanmoins, des exécutions de Juifs continuèrent, en particulier dans des localités où les commandos de l'Einsatzgruppe C n'avaient pas pu opérer, faute de temps ou de moyens. En son absence, les fusillades furent assurées par la Wehrmacht – notamment par les troupes d'occupation, organisées en *Kommandanturen* –, la police locale, ainsi que l'Einsatzgruppe z.b.V., opérant plusieurs déplacements en Galicie orientale avant de se sédentariser et de former des antennes de la Sipo/SD. Ces exécutions concernèrent principalement des hommes juifs, membres de l'intelligentsia, ou assez jeunes pour pouvoir combattre.

Plusieurs fusillades de Juifs se déroulèrent ainsi au cours de la deuxième moitié du mois de juillet 1941. Les auteurs de ces exécutions demeurent flous. A Trostianets, on parle d'un « groupe de SS », venu en camion depuis Zborov le 18 juillet. Ces hommes rassemblèrent 133 civils et les fusillèrent à la mitraillette dans un ravin à 5km de la chaussée. Les corps restèrent à découvert pendant 4 jours, puis furent ensevelis par des villageois[1199]. A Zborov, dans le courant du mois de juillet, des hommes juifs et des prisonniers de guerre furent fusillés par des Allemands dans un trou d'obus. Là encore, les habitants des environs durent recouvrir convenablement les corps[1200]. Les exécutions de Trostianets et de Zborov indiquent que les bourreaux s'adaptent au terrain, choisissent en guise de sites d'exécution des cavités déjà existantes. On observe un déplacement de la zone de mise à mort, du centre vers la périphérie. Dans les deux cas, les locaux durent procéder à un comblement de la fosse, aspect qui avait été négligé par les bourreaux. C'était là l'esquisse d'un nouveau rôle de la population locale dans le processus de fusillade : celui d'assurer la logistique autour des corps et de la fosse par le biais de la réquisition.

Le journal de Felix Landau est une source précieuse car l'une des rares décrivant le quotidien d'un fonctionnaire de la Sipo-SD. Dans l'antenne du service établie à Drogobytch, Landau fut

[1197] Déposition de Karl Ulmer, le 2 avril 1963 à Stuttgart, BArch B162-2107, p.1640.
[1198] Déposition de Heinz Weber, le 17 avril 1963 à Stuttgart, BArch B162-2107, p.1650.
[1199] Déposition de Fiodor Iakovlevitch Tchapaïev, GARF 7021-75-96, p.86.
[1200] Déposition de Stefan Ostapovitchi Brediger, GARF 7021-75-96.

chargé de l'organisation du travail forcé des Juifs. Le 22 juillet 1941, il rapporta l'incident survenu avec la main d'œuvre juive dans son journal. Probablement en raison des mauvais traitements infligés, les Juifs refusaient de se rendre au travail. « Je suis allé sur place, et quand ces trous du cul m'ont vu, ils ont couru dans tous les sens. Dommage que je n'eusse pas mon pistolet car j'aurais bien tiré dans le tas. Je suis allé au Judenrat et j'ai expressément dit que si je n'avais pas 100 Juifs alignés dans l'heure, je sélectionnerais moi-même les 100 Juifs, non pas pour le travail mais pour la fusillade. Au bout d'une demi-heure à peine, les 100 Juifs sont arrivés, plus 17 pour remplacer ceux qui avaient pris la fuite. J'ai exigé sur le champ de fusiller les fugitifs en tant que récalcitrants au travail ; c'est ce qui a eu lieu 12 heures plus tard : 20 Juifs ont été abattus[1201]. » Il évoqua de nouveau cet épisode le 2 août : « Depuis que j'ai fait zigouiller 20 hommes pour refus de travailler, ils ferment leur clapet[1202]. » La seule réponse que Felix Landau apporta à la désobéissance des Juifs fut la condamnation à mort.

L'attitude et les propos de Felix Landau illustrent la situation dans laquelle se retrouvaient les Juifs de Galicie orientale. Ils étaient réduits à des cibles. Il ne leur appréhendait qu'en groupes, portant toujours une culpabilité collective. Il témoigne du changement de statut extrêmement brutal de ces Juifs en l'espace d'un mois.

[1201] Journal de Felix Landau, BArch B162-3380, p.43.
[1202] Journal de Felix Landau, BArch B162-3380, p.44.

C. Les nouvelles législations antisémites

a) Les Judenräte

Le 21 septembre 1939, Heydrich adressa une série de mesures aux chefs des Einsatzgruppen engagés en Pologne concernant les Juifs des régions occupées. Les Juifs des territoires hors Prusse occidentale, Posnanie et Silésie orientale devront être rassemblés dans des villes qui devront être dotées d'une gare ou du moins du chemin de fer. Toutes les communautés juives de moins de 500 personnes seront dissoutes et conduites dans la ville de concentration la plus proche [*Konzentrierungsstadt*]. Viennent ensuite les consignes concernant la mise en place de conseils juifs [*jüdische Ältestenräte*]. Il devait être composé de personnalités de la communauté et de rabbins, jusqu'à 24 personnes selon la taille de la communauté. Ils se rendaient totalement responsables de l'application des mesures édictées[1203].

Leon Thorne déplorait l'absence d'élection dans la constitution des Judenräte. Il impute la composition de celui de Sambor aux influences allemandes et non-juives : « Ce conseil n'avait pas été créé par les Juifs eux-mêmes dans le but de représenter les personnes juives, et ses membres n'avaient pas été élus démocratiquement. D'une manière indirecte, ce conseil avait été nommé par les autorités militaires allemandes. Le maire nouvellement élu d'une localité proposait aux militaires un Juif de sa connaissance comme « *Obmann* » ou président ou chef. Ce Juif sélectionnait ensuite ses propres collègues pour travailler avec lui[1204]. »

Le Judenrat de Zolotchev, créé début juillet 1941 à la demande des autorités allemandes, était composé de 12 membres. Le président était le Dr. Zygmunt Majblum, avocat et engagé dans le parti sioniste. Le Dr. Hreczanik était le vice-président, médecin de profession et également militant sioniste. On comptait aussi parmi eux deux autres avocats et le propriétaire du cinéma, Moses Zuekerhandel[1205].

La majorité des présidents et membres des Judenräte étaient issus de la classe dirigeante et aisée, accentuant les fractures avec le reste de la population juive de Galicie orientale qui, dans son ensemble, était très pauvre. Le Dr. Emile Parness fut désigné à la tête du Judenrat de Lvov. Il était propriétaire foncier, avocat et actionnaire de la Brasserie de Lvov. Ses deux adjoints étaient également avocats. Le Dr. Adolf Rothfeld était de plus président de l'organisation

[1203] *Schnellbrief* d'Heydrich aux chefs de tous les Einsatzgruppen de la Sicherheitspolizei, le 21.09.1939 à Berlin, BArch B162-20213, p.912.
[1204] Leon Thorne, *Out of the Ashes. A Story of a Survivor*, Bloch Publishing Company, New York, 1961, p.20-21.
[1205] Témoignage d'Anna Szolder-Ulreich, le 6.5.1948, AŻIH 301/3550.

sioniste locale et le Dr. Landesberg était le doyen de la Chambre des avocats de Galicie orientale[1206].

La nomination d'un Judenrat entraîna des tensions et des fractures au sein de la population juive. Le Dr. Wolf Hess et son adjoint, le Dr. Lubliner assurèrent la direction du Judenrat de Borchtchov. Mais un certain Uszer Hessing, ayant vécu plusieurs années à Berlin avant d'être expulsé et d'être de retour à Borchtchov, réclama la présidence. Il fit arrêter le Dr. Hess, prit sa place et nomma son frère Szymon à la tête d'*Ordnungsdienst*[1207].

Parmi les membres du Judenrat de Drogobytch se trouvaient deux avocats, les Dr. Rosenblatt et Ruhrberg[1208]. Les missions du Judenrat de Drogobytch étaient « la composition de mains d'œuvre juive pour différents travaux, par exemple pour la construction des routes, pour l'industrie pétrolière, pour l'évacuation des appartements juifs, pour l'aménagement des appartements juifs évacués pour les Allemands, pour l'approvisionnement de la population juive en denrées par les Allemands, et plus tard pour l'érection d'un ghetto juif[1209]. »



Figure 98 – Le Judenrat de Drogobytch, 1941. Sefer Drohobycz[1210].

[1206] Rapport du Dr. Abraham Silberschein sur les atrocités commises à Lvov, YVA M.20/138.
[1207] Témoignage de Fania Szechter, le 27.11.1946 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2181.
[1208] Déposition de Michael Rudorfer, le 3.3.1962 à Ludwigsburg, BArch B162-5831, p.25.
[1209] Déposition de Michael Rudorfer, le 3.3.1962 à Ludwigsburg, BArch B162-5831, p.25.
[1210] N.M. Gelber, *Sefer zikaron le-Drohobycz, Boryslaw ve-ha-seviva* Association of Former Residents of Drohobycz, Boryslaw and Surroundings, Tel Aviv, 1959.

Le Judenrat Drogobytch avait adressé en juillet à la Feldkommandantur une liste des lieux où des Juifs avaient été massacrés lors de la vague de pogrom de début juillet. Pourquoi une telle démarche ? S'agissait-il de l'informer de ces pogroms où les Allemands n'étaient pas présents, et dont les auteurs étaient des civils locaux ? Un élément de réponse se trouve peut-être dans le journal de Felix Landau, alors en poste au sein du *KdS-Aussenstelle Drohobycz*. Il était alors chargé d'organiser la mise au travail des Juifs. Le 9 juillet, il se réfère à une lettre reçue de l'Ortskommandantur (Landau note « Ortskommandantur », le papier du Judenrat note Feldkommandantur. La FK en poste à Drogobytch portait le numéro 676[1211] ; quoiqu'il en soit, l'important est que le Judenrat s'adresse aux autorités militaires allemandes) reçue le matin même : « Sur un temps inamical, on nous dit que notre travail doit se borner à l'examen de papiers. On nous explique par ailleurs que nous n'avons rien à demander au référent cultuel juif. Comme prévu, une relation impossible. » Il écrivit le lendemain : « Les querelles avec la Wehrmacht se poursuivent. Le Major responsable ici doit être un ennemi de l'État de la pire espèce. J'ai déclaré que j'allais réclamer à Berlin une mise en garde préventive avec effet immédiat contre ce comportement subversif. Faut voir son appel selon lequel les Juifs se trouvent sous la protection de la Wehrmacht allemande. Qui aurait cru une telle chose possible ? Pas un national-socialiste[1212]. » On peut imaginer qu'il s'agissait d'une tentative du Judenrat de se placer sous la protection de la Feldkommandantur.

La création du Judenrat plaçait les Juifs dans une législation différente du reste de la population. Les Judenräte se trouvaient dans la délicate position d'être les relais des ordres allemands. La nomination de membres de l'intelligentsia juive dans les Judenräte ne pouvaient qu'entraîner tensions et ressentiments à une période où les intellectuels juifs étaient, dans leur majorité, fusillés. De plus, la législation nazie regroupait des Juifs qui ne formaient pas un groupe homogène. Ils exerçaient différentes professions, concevaient leur judéité et leur identité de manière extrêmement variables, parlaient polonais, yiddish, hébreu, ukrainien, adhéraient à divers partis politiques, du parti communiste au sionisme. Tous ces Juifs se retrouvèrent soumis à la même législation, identifiés comme juifs par le pouvoir nazi.

[1211] Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p.160.
[1212] Journal de Felix Landau du 10.7.1941 à Drogobytch, BArch B162-3380.

b) *L'argent et le travail forcé*

Les premières fonctions du Judenrat étaient de répondre aux exigences allemandes : argent et main d'œuvre. Le manquement à ces exigences était systématiquement la condamnation à mort. Ces types d'exigences étaient des facteurs de tensions au sein de la population juive.

Ces deux exigences faisaient croire aux Juifs qu'ils avaient une chance d'être épargnés par l'argent ou le travail. A Lvov, après le pogrom, « les Juifs croyaient qu'ils pouvaient acheter un délai avec de l'argent. Ils ont conclu cela du fait que les Allemands ont imposé aux Juifs la somme de 20 millions de roubles, que les Juifs ont versé avec obéissance[1213]. » Les autorités exigeaient cette somme soi-disant pour la reconstruction de la ville[1214] : une fois encore, les Juifs étaient responsables de la guerre, il leur revenait de payer. La somme fut réglée. Néanmoins, le millier d'otages ne fut pas libéré[1215].

Rapidement, des décrets se multiplièrent pour obliger les Juifs à remettre leurs biens les plus précieux : la population juive de Sambor reçut l'ordre de livrer les fourrures, les postes de radio, les objets en argent, l'or[1216]. En cas de non-respect de ces directives, la punition était la peine de mort.

Les ordonnances allemandes mirent du jour au lendemain tous les Juifs dans le même sac. Des Juifs qui n'avaient rien à voir les uns avec les autres, aux aspirations et identités fort diverses.

Joseph Tenenbaum décrit ainsi les nouvelles catégories instaurées au sein de la population juive à Lvov :

> « Les nazis ont même créé une hiérarchie au sein des esclaves. Les plus avantagés étaient les artisans et les commerçants de première nécessité. Même des distinctions étaient faites au sein des différentes classes, d'après le degré d'indispensabilité. Il y avait par conséquent deux différentes sortes de papiers de travail, « léger » et « dur ». Le sort le plus rude concernait les malheureuses créatures qui, d'un point de vue nazi, n'avait pas de métier utile. Elles étaient les proies démunies de la police, de la milice et des dénonciateurs[1217]. »

[1213] Joseph Tenenbaum, *Die Geschichte eines Volkes*, Phylosophical Library, New York, BArch B162-2101, p.125.
[1214] Témoignage de Mme O. [date et lieu non indiqués], YVA O.2/217.
[1215] Joseph Tenenbaum, *Die Geschichte eines* Volkes, Phylosophical Library, New York, BArch B162-2101, p.125.
[1216] Toni Nacht, « From occupation to occupation », dans Alexandre Manor (dir.), *Sefer Sambor-Stary Sambor ; pirkei edut ve-zikaron le-kehilot*, Sambor/Stary Sambor Society, Tel Aviv, 1980, p.204.
[1217] Joseph Tenenbaum, *Die Geschichte eines* Volkes, Phylosophical Library, New York, BArch B162-2101, p.126.

« Tout fut mis en branle pour ramasser cette somme. Le « Judenrat » imposa chaque Juif de Lvov. La classe juive pauvre fut la touchée par cette décision ; car, comme elle ne possédait pas de fonds liquides pour payer la contribution, on vendit ses maigres biens : mobiliers et ustensiles, pour des prix dérisoires[1218]. » Hermann Selinger rapporta qu'on vendait tout ce qu'on avait pour sauver les otages juifs de Lvov, « or, diamants, coupons, lits, linge[1219] », que les non-Juifs achetaient pour des sommes dérisoires. Le rapport du Dr. Silberschein estime à 200 millions le nombre de zlotys versés par la population juive de Galicie orientale aux autorités allemandes à titre de « contribution[1220]. »

Ces contributions révélèrent cependant des gestes de générosité et de soutien de la part de non-Juifs. Durant l'été 1941, le Landeskommissar de Jolkva réclama 250 000 roubles, 5kg d'or et 100kg d'argent à la communauté juive. Si le montant n'était pas livré dans les 3 jours, 12 Juifs parmi les personnalités les plus éminentes et les plus riches qui avaient été arrêtés par la police ukrainienne seraient exécutés. Un ecclésiastique romain-catholique envoya une somme d'argent considérable à la commission chargée de récolter l'argent[1221]. A Lvov, des Polonais anonymes de la ville contribuèrent à la rançon de 20 millions de roubles[1222]. Des connaissances polonaises d'Hermann Selinger, habitant juif de Lvov, participèrent : « Leni K. a donné une grosse somme, le pharmacien B. a donné une bague en diamant (…)[1223]. »

Dès les premiers jours de l'occupation, les autorités allemandes mirent en place le travail forcé systématique de la population juive en âge de travailler – bien souvent entre 12 et 60 ans. Nous l'avions vu avec les travaux inutiles et pénibles, voire mortels, agencés lors des pogroms, la mise au travail des Juifs représentait un fantasme de l'antisémitisme nazi. L'immense majorité de la population juive se vit priver de son emploi d'avant l'occupation et dût se plier aux exigences nazies, relayées par le Judenrat, afin de gagner une maigre ration quotidienne. Les nazis instauraient de nouvelles fractures : ceux qui pouvaient travailler et ceux qui étaient une charge.

A Drogobytch, le Judenrat fut obligé de tenir une main d'œuvre juive à disposition des forces allemandes. Tous les hommes juifs âgés d'entre 12 et 60 ans étaient concernés et devaient se présenter au Judenrat deux fois par semaine. Les femmes pouvaient également participer ; on

[1218] Rapport du Dr. Abraham Silberschein sur les atrocités commises à Lvov, YVA M.20/138.
[1219] *Journal intime d'Hermann Selinger*, BArch B162-5888, p.218.
[1220] Rapport du Dr. Abraham Silberschein sur les atrocités commises à Lvov, YVA M.20/138.
[1221] Gerson Taffet, *Vernichtung der Juden von Zolkiew*, BArch B162-2100, p.86.
[1222] Joseph Tenenbaum, *Die Geschichte eines Volkes*, Phylosophical Library, New York, BArch B162-2101, p.125.
[1223] *Journal intime d'Hermann Selinger*, BArch B162-5888, p.218.

leur confiait généralement le lavage des vitres ou du parquet des bâtiments. Pour chaque jour de travail, l'ouvrier juif recevait une carte valable pour 1 pfund de pain. Les travaux étaient très physiques, comme le déblaiement ou la construction de routes[1224]. A Borislav, les Juifs furent forcés de consolider le pont de 5h du matin à 20h le soir ; on voyait le sang des travailleurs emporté par la rivière. Sur le chemin, les ouvriers épuisés devaient chanter « *Krieg'chen, ach Krieg'chen, was bist du doch für Herrin* » (littéralement : « Petite guerre, oh, petite guerre, quel genre de maîtresse es-tu »)[1225].

Les travailleurs juifs recevaient des rations de nourriture à peine suffisantes pour une journée, encore moins pour une semaine ou pour nourrir les proches qui ne pouvaient travailler.

c) Les signes distinctifs

Les directives concernant le port d'un signe distinctif pour l'ensemble des Juifs à partir de 12 ans (généralement) apparurent dès les lendemains des pogroms. Cette mesure permettait à l'occupant allemand d'identifier immédiatement les Juifs dans la rue. Les nouvelles autorités n'étaient ainsi plus dépendantes de la population locale pour savoir qui était juif. Les Juifs de Galicie orientale furent ainsi marqués. Ils devenaient des cibles, dans un contexte de permis de tuer les Juifs. Les consignes étaient très strictes : le brassard blanc devait être porté au-dessus du coude et l'étoile bleue cousue devait mesurer 10cm de largeur[1226]. La moindre infraction à cette directive était punie de mort, comme à Sokal, dans les jours qui suivirent l'ordonnance[1227]. Dans certaines bourgades, les maisons juives furent également marquées d'une grande étoile peinte, comme à Borchtchiov[1228].

Rita Harmelin, âgée de 16 ans en 1941, fut obligée de porter un brassard pour marcher dans les rues de Borislav.

> « Ils nous ont fait porter des brassards bleus et blancs avec une étoile de David dessus. (…) Je me souviens d'une fille ukrainienne qui allait avec moi à l'école. Elle ne se rendait visiblement pas compte de la signification du brassard. Ce n'était pas seulement dégradant. Si on me voyait de dos et qu'on savait que j'étais juive, on pouvait me tirer

[1224] H.Z., *Zeugenbericht über die Ausrottung der Juden in Drohobycz und in Ostgalizien*, BArch B162-19758, p.824.
[1225] Témoignage de Jonas Frisch en 1947, BArch B162-5891, p.937 ; Interview de Jonas Frisch, le 24.11.1987 à Toronto, VHA #54098.
[1226] Déposition de Zonia Maïerovna Berkovitch, le 22.6.1944 à Tchertkov, GARF 7021-75-107, p.8-9.
[1227] Témoignage de Paulina Schochet [date et lieu non indiqués], YVA M.1.E/940.
[1228] Déposition d'Oscar Hessing, le 3 octobre 1966 à Los Angeles, BArch B162-5171 p.3235.

> dessus ! Mais la fille m'a dit : « Eh bien, je suis Ukrainienne. Je serais fière s'ils me faisaient porter un brassard jaune et bleu. » J'ai répondu : « Je n'ai pas honte de cela. Mais imagine le danger. » Elle a dit : « Quel danger ? » Elle ne savait pas[1229]. »

En Galicie orientale, ne pas porter un brassard était puni de mort. Mais le porter faisaient des Juifs des cibles, pouvant entraîner leur mort. Les brassards identifiaient les Juifs auprès des Allemands, qui n'avaient pas la connaissance des locaux. « Quand un Juif n'avait aucun trait sémite, expliquait Hermann Selinger, habitant juif de Lvov, dans son journal, son brassard avec l'étoile disait : c'est un Juif, on a alors le droit de le battre, on a le droit de se moquer de lui, on a le droit de l'injurier, on a le droit de lui jeter des pierres et de la boue, on a le droit de l'insulter et il n'a aucun droit civil. Il se trouve en dehors de la loi. Il n'y a pas de lois pour lui, seulement celle de l'exterminer[1230]. » Au départ, Jonas Frisch revendiqua ce brassard comme une fierté, un symbole juif. Mais il se rendit compte très rapidement quelle menace cela représentait que chacun, dans la rue, sache qu'on était juif : « Tout le monde savait qu'on était une personne sans aucun droit[1231]. »

Le 17 juillet 1941, la mairie de Kremenets annonça que tous les Juifs devaient porter un signe distinctif. « Pauvre F., que va-t-elle devenir ? » s'inquiéta Roman Kravtchenko. Il rapporta le jour même dans son journal intime : « [Frida] dit qu'elle voudrait qu'on la tue[1232]. »

[1229] Interview de Rita Harmelin, le 26.4.1992 en Australie, USHMM, RG-50.462.0039.
[1230] *Journal intime d'Hermann Selinger*, BArch B162-5888, p.220.
[1231] Interview de Jonas Frisch, le 24.11.1987 à Toronto, VHA #54098.
[1232] Journal de Roman Aleksandrovitch Kravtchenko, entrée du 17.7.1941, KRKM, LKM-i-8570/7695/1.

D. L'Einsatzgruppe C poursuit les exécutions de Juifs sur d'autres territoires

En dehors des exécutions menées par les unités de la Sipo/SD, les pogroms et les tueries isolées commises par l'arbitraire d'individus comme Felix Landau n'avaient pas pour mission de tuer un maximum de Juifs. Seules des exécutions planifiées par les unités compétentes étaient en mesure de faire un grand nombre de victimes en un minimum de temps. Aux lendemains des pogroms, des exécutions plus normalisées se poursuivirent, généralement pilotées par le SD et exécutées en collaboration étroite avec une police locale désormais constituée et un minimum institutionnalisée, se substituant à la milice des premiers temps.

L'EK5 abandonna les exécutions telles que menées à Lvov, où un semblant d'ordre militaire persistait mais dissimulait mal le carnage. A Zvénigorodka, dans la région de Tcherkassy, à l'été 1941, lors de la fusillade de 50-100 Juifs – dont des femmes et des enfants – il n'y avait plus d'ordre de tirer, les victimes tournaient le dos aux tireurs et faisaient face à la fosse. On tirait au pistolet – un pistolet Walter, calibre 7,65mm, dans la nuque : « Nous, les tireurs, relate Christian Sterling, devions nous placer directement derrière les condamnés et leur tirer dessus les uns après les autres, sans qu'on donne l'ordre de tirer. Au début, on nous avait dit que nous devions faire vite[1233]. » Il déclare par ailleurs que cette première fusillade incluant des femmes et des enfants l'ébranla particulièrement :

> « L'exécution que j'ai décrite me reste encore aujourd'hui nettement en mémoire comme une affaire horrible. J'ai été moralement très affecté par cet acte. Notamment parce qu'à l'époque j'étais moi-même père d'un enfant de 5 ans. Je me souviens qu'à l'époque on disait que les victimes étaient principalement des Juifs. Je n'ai jamais entendu dire que l'on fusillait ces gens pour un motif défini. Je peux admettre aujourd'hui que ces fusillades ont eu lieu uniquement pour des raisons raciales (…). Je ne peux pas penser non plus qu'un nourrisson ou un enfant ait pu faire quoi que ce soit justifiant sa fusillade[1234]. »

Le témoignage de Christian Sterling est étonnant. Il rapporte le dégoût, la fatigue nerveuse, ressentis lors des exécutions, il ne dissimule pas à la justice son rôle de tireur et n'invoque aucun prétexte militaire ou de représailles pour justifier les fusillades. Lorsqu'il décrit une fusillade plus tardive, de 1942 ou 1943, il évoque la volonté d'en finir vite, « chacun voulait vite s'en aller. Pour les anciens fonctionnaires c'était une chose effroyable, naturellement pour nous

[1233] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.341.
[1234] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.344.

aussi[1235]. » A Tarachtcha, dans l'oblast de Kiev, à l'automne 1941, le commando poursuivit l'usage du pistolet. Était-ce l'inclusion de femmes et d'enfants qui modifia les techniques de mise à mort, ou bien le nombre de plus en plus important de Juifs à fusiller ? Les victimes étaient alors aussi abattues d'une balle dans la nuque[1236].

Les motifs judéo-bolcheviques continuèrent d'être invoqués par les commandos de l'Einsatzgruppe C sur le sol anciennement soviétique. A Jitomir, le 7 août 1941, la pendaison publique de Wolf Kieper et Mosche Kogan attira de nombreux soldats allemands et fit l'objet de nombreux clichés sordides. Les pancartes clouées sur la potence indiquaient en allemand et en ukrainien que les deux hommes s'étaient rendus coupables de complicité avec la Tchéka et du massacre de plus d'un millier de Volksdeutsche et d'Ukrainiens. Dans la foulée de la pendaison, le même jour, 400 Juifs furent fusillés par le Sonderkommando 4a. L'extermination des Juifs de Kiev, les 29-30 septembre 1941, fut justifiée par les bombes soviétiques à retardement qui explosèrent dans la ville après sa capture, et le lien étroit entre Juifs et Bolcheviques. Les mêmes dirigeants qui donnèrent l'impulsion des pogroms et des « exécutions-représailles » en Galicie orientale décidèrent du sort des Juifs de Kiev : Jeckeln, Rasch et Blobel.

Le Sonderkommando 4a continua à appliquer lors des exécutions la méthode employée à Sokal, avec quelques ajustements locaux : rassemblement des Juifs, acheminement jusqu'au site d'exécution choisi au préalable, fusillade dans une cavité naturelle ou creusée. Deux changements majeurs survinrent par rapport aux procédés de fusillade observés en Galicie orientale : le déshabillage des victimes, et l'usage du camion à gaz à compter de l'automne 1941.

[1235] Déposition de Christian Sterling, le 1.6.1959 à Cologne, BArch B162-5225, p.350.
[1236] Déposition de Wilhelm Kühne, le 22.2.1962 à Munich, BArch B162-5226, p.609.

Conclusion

- *Perspectives régionales : changement d'échelle*

Les mécanismes des pogroms observés en Galicie orientale se retrouvèrent-ils ailleurs ?

Dans de nombreux récits de survivants juifs, l'expérience de l'occupation hongroise des deux-tiers de l'oblast de Stanislavov n'eut rien de comparable avec celle des Allemands. Dans la majorité des cas, les troupes hongroises stoppèrent les pogroms débutés par des bandes d'Ukrainiens locaux. Leurs interventions étaient révélatrices du rôle de l'armée d'occupation, détentrice du pouvoir d'arrêter les débordements et les massacres de la population locale, et renforcent l'idée que les autorités allemandes pilotaient soigneusement les pogroms dans leur zone.

Les Hongrois occupèrent les deux-tiers sud de l'oblast de Stanislavov. Cela comprenait la ville de Kolomyia, ainsi que d'importantes bourgades comme Gorodenka, Kossov et Sniatyn – cette dernière connaissant d'abord une courte occupation roumaine. Durant leur bref séjour en Galicie orientale, du début juillet au 1er août 1941, le pouvoir hongrois s'attela à une discrimination généralisée de la population juive, ainsi qu'à l'expulsion et la maltraitance de quelques 11 000 Juifs de leurs territoires, principalement de Transcarpatie. A Gorodenka, les Juifs expulsés « vivaient dans les pires conditions. (…) Certains logeaient dans la synagogue, dans la promiscuité et la saleté[1237]. »

Les autorités hongroises déployèrent divers moyens pour piller la population juive. Elles installèrent une potence sur la place du marché de Gorodenka pour l'effrayer et lui extorquer de l'argent[1238]. A Rojniatov, les Hongrois pillèrent les domiciles des Juifs, sous prétexte de chercher des armes et saisirent les biens de valeurs, les tableaux, les radios, de la nourriture, des vêtements[1239].

A partir du 10 juillet 1941, le gouvernement hongrois expulsa plus de 13000 Juifs de la zone de Transcarpatie. Ils furent acheminés à travers le sud de la Galicie orientale. Dépouillés de tous leurs biens par leurs gardes hongrois, ils vécurent plusieurs semaines dans une détresse extrême, dépendant de la mendicité pour boire et se nourrir. Ils étaient parfois recueillis par la communauté juive locale avant de reprendre leur déportation. Certains restèrent à Stanislavov ou à Kolomyia, partageant le sort des Juifs de ces villes. Mais la majorité d'entre eux furent

[1237] Témoignage de Rozia Grunberg, le 13.1.1947 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2178.
[1238] Témoignage de Rozia Grunberg, le 13.1.1947 [lieu non indiqué], AŻIH 301/2178.
[1239] Déposition de Chaï Chamonovitch Lioutvak, le 15.2.1945 à Rojniatov, GARF 7021-73-16, p.133-136.

chassés hors de Galicie orientale, vers la ville de Kamenets-Podolski. Les nouvelles autorités civiles allemandes du Distrikt Galizien voyaient d'un mauvais œil ces Juifs démunis, errants, sans logement. Plus de 10000 de ces Juifs, hommes, femmes et enfants, comptèrent parmi les victimes du grand massacre de Kamenets-Podolski, les 27-29 août 1941, auquel participa l'armée hongroise.

Les analyses régionales comparatives mettent en avant les traits communs et les différences dans la mise en œuvre de l'extermination des Juifs. Diana Dimitru propose une étude comparée des dynamiques d'extermination des Juifs en Bessarabie et en Transnistrie[1240]. La première fut administrée par les autorités roumaines jusqu'en 1940, et la seconde fait partie de la R.S.S. d'Ukraine depuis le début des années 1920. Bessarabie et Transnistrie furent occupée par les troupes roumaines après le déclenchement de l'Opération Barbarossa. Diana Dumitru observe les comportements des voisins des Juifs dans ces deux régions, et constate que les locaux non juifs de Transnistrie eurent une attitude largement plus bienveillante vis-à-vis des Juifs que les voisins de Bessarabie. En Transnistrie, il n'y eut pas d'équivalent d'explosions de violences contre la population juive connus en Bessarabie. Diana Dumitru émet l'hypothèse que le régime soviétique égalitariste aurait contribué à dépassionner l'antisémitisme local, contrairement au gouvernement de Bucarest qui l'aurait attisé. Ces conclusions sont intéressantes car elle souligne l'importance du rôle de l'État dans le déchaînement des persécutions antisémites. On peut s'interroger sur les autres régions soviétiques occupées : elles ne connurent pas de pogroms, contrairement aux régions anciennement administrées par la Pologne ou les États baltes. Les travaux d'Elissa Bemporad soulignent que la politique soviétique des années 1920-1930 n'avait pas étouffé l'antisémitisme des campagnes ni fait faiblir les soupçons de meurtres rituels. Néanmoins, elle avait gelé toute explosion de violence à l'encontre des Juifs[1241]. Là encore, le rôle de l'État et de la législation s'avère primordial dans le déploiement d'une violence antisémite.

Aussi, si on applique la grille d'analyse de Diana Dimitru à la Galicie orientale, ce fut la superposition d'une politique antisémite agressive de l'État polonais et de la politique de persécution nazie qui offrit les conditions pour des pogroms nombreux à l'échelle régionale. La principale impulsion des pogroms est celle de la légalité, de l'aval, ou plutôt de l'impulsion des autorités.

[1240] Diana Dumitru, *The State Antisemitism, and Collaboration in the Holocaust. The Borderlands of Romania and the Soviet Union*, Cambridge University Press, 2016.
[1241] Elissa Bemporad, *Legacy of Blood : Jews, Pogrom, and Ritual Murder in the Lands of the Soviet*, Oxford University Press, 2019.

On observe des similitudes entre les pogroms perpétrés dans la zone d'administration roumaine à la fin juin-début juillet 1941 et en Galicie orientale à la même période. Jean Ancel rappelle qu'un ordre fut donné à la gendarmerie roumaine les 17-18 juin 1941 « d'exterminer sur place tous les Juifs se trouvant en territoire rural » et « d'enfermer dans des ghettos les Juifs vivant en territoire urbain[1242]. » Ce fut effectivement ainsi que se déroulèrent les attaques contre les Juifs de Bessarabie et de Bucovine, mais aussi de Galicie orientale. On l'a vu, les Juifs habitant dans les villages et les zones rurales reculées, comme dans les contreforts des Carpates, furent proportionnellement davantage touchés que les Juifs des villes. Ce qui semblait tenir de leur vulnérabilité numérique et géographique pouvait être la résultante d'un ordre général ? On ne peut exclure cette possibilité.

L'impulsion du pogrom était donnée de manière absolument verticale au niveau local : l'ordre émanait toujours soit du comité nationaliste ukrainien, doté d'une récente légitimité, soit du prêtre dans les zones rurales, qui se faisait le relais des autorités. C'est peut-être une absence de relais local ou de maillage politique nationaliste régional qui pourrait expliquer l'absence de pogrom dans l'ouest de la Biélorussie. Ou bien le terrain n'était pas favorable à l'explosion d'un pogrom. Cela nous amène à constater qu'il n'y eut pas de pogroms dans les territoires anciennement soviétiques. A la mi-août, la Wehrmacht en Biélorussie rapporta l'échec de provoquer des pogroms. Le dessein d'Heydrich était-il d'organiser ces « actions d'autoépuration » dans chaque zone soviétique conquise par la Wehrmacht ? Si telle était l'intention, elle échoua. Pourtant, ces territoires ne manquèrent pas de collaborateurs locaux qui intégrèrent la police, comme l'a exposé l'étude de Martin Dean[1243]. Les liens tissés avec des figures d'autorité locale en amont de l'invasion apparaissent alors comme déterminants dans l'organisation d'un soulèvement local. Au demeurant, deux décennies de soviétisme avaient certainement étouffé les nationalismes et éradiqué les organisations jugées incompatibles, du courant sioniste au clergé.

Il faut aussi prendre en considération que les pogroms menés en juin-juillet 1941 furent visibles et bruyants mais qu'ils firent, en définitive, peu de victimes. A plusieurs reprises, les autorités allemandes avaient dû s'interposer. A Tchertkov, un Allemand en uniforme s'était plaint que « la police ukrainienne vis[ait] mal, ne fai[sait] que blesser les Juifs[1244]. » Les exécutions

[1242] Ancel Jean, « Le pogrom de Iasi. Sur la responsabilité des autorités de l'état roumain dans la mise en scène, la préparation et l'exécution du pogrom de Iasi et sur l'établissement du nombre des victimes », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2011/1 (N° 194), p. 143-171.
[1243] Martin Dean, *Collaboration in the Holocaust. Crimes of the Local Police in Belorussia and Ukraine, 1941-44*, Palgrave Macmillan US, 2000.
[1244] Déposition de Dina Chansovna Blonder, GARF 7021-75-14.

planifiées et orchestrées par les Einsatzgruppen ou d'autres unités de la Sipo/SD englobaient de nombreuses victimes en peu de temps, et évacuaient les questions logistiques en amont (choix d'un lieu, réquisition de main d'œuvre pour le creusement/comblement de la fosse, solutions d'acheminement des Juifs). Par exemple, en Lituanie, on estime à 2 000 le nombre de Juifs tués lors de pogroms en juillet 1941 ; durant le même intervalle, la police allemande, dont la Stapo Tilsit, avait exécuté 18 000 Juifs[1245].

En somme, les fusillades réglées étaient plus meurtrières et n'occasionnaient pas le désordre des pogroms. A partir du mois d'août 1941, les civils furent circonscrits à des tâches annexes – mais nécessaires – lors des exécutions de Juifs, consistant principalement à assurer les besognes salissantes liées à la fosse ou au transport des victimes. Cela revenait finalement à réquisitionner aussi bien les outils (pelles, bêches, chariots, chevaux) que les bras. Plus que des bras, on faisait appel à un paysan. Finalement, le même schéma spatial se répétait. Lors des pogroms, les paysans quittaient les campagnes pour les villes, armés de leurs outils de travail, pour tuer les Juifs. Lors des exécutions planifiées, ils arrivaient sur le lieu de rassemblement des Juifs (très souvent un endroit central, comme la place du marché) et les chargeaient sur leurs chariots, ou bien se rendaient directement sur le lieu de fusillade, toujours avec leurs outils de travail. Leur mission changeait, mais restait dans leurs cordes. Durant les pogroms, comme durant les fusillades organisées par la suite, les bourreaux avaient spécifiquement besoin de paysans et de leurs instruments.

- *Les Juifs immédiatement pris pour cibles*

On peut distinguer deux phases dans l'extermination des Juifs sur les territoires soviétiques occupées. La première apparut dès le 22 juin 1941, la seconde intervint à une temporalité différente en fonction des zones géographiques. La première constituait « le permis de tuer. » La seconde, l'interdiction de vivre pour les Juifs. Les directives rédigées en amont du lancement de l'Opération Barbarossa allèrent dans le sens de cette phase de « permis de tuer » : les officiers de la Wehrmacht sur le terrain avaient la permission de mener des représailles contre la population civile en cas de simple soupçon d'hostilité, et n'étaient nullement tenus d'en rendre des comptes. Ces « représailles » furent organisées immédiatement à l'encontre de Juifs, hommes, femmes et enfants. Ils constituèrent ainsi plus de 90% des victimes civiles des quatre premières semaines de l'invasion en Galicie orientale. Ce permis de tuer les Juifs fut accordé à

[1245] Bert Hoppe, Hildrun Glass (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011, p.31.

la population locale, dans le cadre de l'organisation de pogroms, orchestrés par les unités allemandes en toute discrétion, selon la volonté exprimée par Heydrich. Dès les premiers jours de l'offensive, Wehrmacht, Einsatzgruppe C, population locale et alliés étrangers (hongrois, slovaques, roumains) prirent les Juifs pour cibles. Les envahisseurs nazis posèrent immédiatement un cadre légal à l'élimination des Juifs. Néanmoins, un cadre local fut nécessaire pour impliquer la population locale dans les pogroms. Les relais régionaux de l'OUN, les comités ukrainiens fraîchement nommés, les prêtres, les détenteurs de l'autorité locale conférèrent à ces pogroms un statut légal et impulsèrent le mouvement. Comme le soulignait Waller, la légalité du crime était un déclencheur de la violence, mais aussi l'écart entre la toute-puissance des bourreaux – légitimés par les autorités – et les victimes laissa libre court à la pire barbarie[1246].

Les pogroms de Galicie orientale se déroulèrent sur un temps très resserré, entre le 1er et le 11 juillet 1941. Ils éclatèrent dans un contexte de ressentiment fort de la part d'une frange importante de la population locale non-juive, polonaise comme ukrainienne. Les représentations séculaires culturelles et religieuses avaient été exacerbées par des tensions socio-économiques, liées à la répartition professionnelle stricte des trois groupes ethniques – Polonais, Ukrainiens, Juifs. Les prétextes brandis lors des massacres de Juifs, aussi bien des exécutions ou des pogroms, comme le judéo-bolchevisme, la présence de francs-tireurs ou la découverte de cadavres dans les prisons du NKVD ne firent qu'alimenter le concept de guerre d'anéantissement menée par le Troisième Reich contre l'Union soviétique. L'acharnement, notamment des soldats allemands, contre la religion juive, de ses fidèles à ses lieux de culte, en passant par ses objets, renvoyant à des images incendiaires de la Nuit de Cristal de novembre 1938, illustre la volonté d'éradication des fondements de l'identité juive. La figure de l'*Ostjud* s'imposa comme un ennemi de l'Allemagne, couplée à celle du soutien au pouvoir bolchevique.

[1246] James Waller, « Perpetrators of Genocide : An Explanatory Model of Extraordinary Human Evil », *Journal of Hate Studies*, Vol. 1 :1, 2002, p.20.

L'analyse des violences déployées contre les Juifs de Galicie orientale à partir du 22 juin 1941 montre qu'elles furent immédiates et que femmes et enfants ne furent pas complètement épargnés. Le lancement de l'Opération Barbarossa marqua-t-il un tournant dans l'extermination des Juifs d'Europe ? Dieter Pohl emploie le terme de « *Sprungbrett*[1247] » (« tremplin ») vers un massacre massif, généralisé de la population juive de l'Est. Alex J. Kay, travaillant sur les fusillades perpétrées par l'Einsatzkommando 9 en Biélorussie qualifie le mois de juillet 1941 de « *transition*. » A la lumière des sources étudiées ici, le 22 juin 1941 apparaît comme une étape supplémentaire dans l'extermination des Juifs de l'Est, la première commençant le 1er septembre 1939. La suivante survint au début du mois d'août 1941, avec l'arrivée massive de bataillons de police de l'*Ordnungspolizei*. Ce déploiement permit un changement d'échelle dans l'anéantissement des Juifs des territoires soviétiques, en témoigne la fusillade de 23 600 Juifs à Kamenets-Podolski les 27-29 août 1941 orchestrée par le Polizei-Regiment Süd mis à la disposition de l'HSSPf Jeckeln. Du côté des Einsatzgruppen, ce fut à partir du mois d'août 1941 qu'ils eurent les moyens à disposition pour intensifier les exécutions de Juifs. Le fait que les Juifs fussent immédiatement – dès le 22 juin 1941 – et systématiquement pris pour cibles rend crédible l'hypothèse d'un ordre visant particulièrement les Juifs avant l'Opération Barbarossa. En somme, cette hypothèse ferait coïncider à la fois les quelques directives de l'OKW et d'Heydrich qui nous sont parvenues, ainsi que les événements se déroulant sur le terrain de Galicie orientale. Les éléments développés ici nous incitent à considérer le lancement de l'Opération Barbarossa comme une nouvelle phase de l'assassinat des Juifs se trouvant en territoire soviétique.

Au 1er août 1941, la Galicie orientale bascula dans le Gouvernement général de Pologne et devint le *Distrikt Galizien*. Toutes les structures policières étaient en place. Elles commencèrent immédiatement à préparer la deuxième phase de l'extermination des Juifs de la région, qui débuta le 6 octobre 1941, avec ce massacre-test à Nadvorna, tuant 2 000 Juifs, hommes, femmes et enfants.

- *Haine de l'Autre et revanche sociale*

L'ensemble des spectacles macabres, mais aussi la manière dont furent présentés à l'époque pogroms et exécutions s'apparentaient à une gigantesque mascarade, dont les troupes nazies étaient les réalisateurs poussant depuis les coulisses la population locale sur le devant de la scène, mais aussi la conviant à la représentation. Car il s'agissait bien de cela : tordre la réalité pour qu'elle approche la conception nazie de la guerre d'anéantissement lancée à l'Est. Les troupes allemandes mirent en scène leurs propres représentations qui laissèrent peu de doute sur le sort qu'elles réservaient aux *Ostjuden*.

L'étude des rapports d'avant-guerre entre les Juifs et le reste de la population locale, puis des procédés criminels lors des pogroms, révèle un profond antagonisme socio-économique. La position visible des Juifs comme commerçants, intermédiaires entre villes et campagnes, aubergistes, entrepreneurs causa un très vif ressentiment à leur égard, largement accentué par la crise économique et la politique antisémite du gouvernement polonais. On ne peut ignorer la dimension de revanche sociale prise par les pogroms de juin-juillet 1941. De nombreux documents indiquent que les pogromistes connaissaient bien leurs victimes – c'était d'autant plus vrai dans les campagnes – et c'est peut-être cela qui causa leur perte. Les principales cibles des pogromistes locaux furent les possédants, les patrons, les employeurs, les créanciers, ceux qui étaient réputés les plus riches. Quand les envahisseurs allemands s'attaquaient à la figure de l'*Ostjud*, les voisins des Juifs s'en prirent à des individus et à des professions.

La participation massive de la population locale à la persécution des Juifs dans les premiers jours de l'invasion allemande provoqua un immense sentiment de trahison, comme l'illustrent les propos de Goldie Gross, survivante juive de Sambor : « Les Allemands ne savaient pas qui était juif. Si les Ukrainiens et les Polonais n'avaient pas pointé les Juifs du doigt, beaucoup seraient en vie[1248]. » Les moyens employés par les voisins pour tuer les Juifs étaient des objets de travail, du quotidien, haches, fourches, pioches, impliquant une proximité avec leurs victimes, jusque dans le meurtre. Ces pratiques de guerre civile, que l'on retrouve durant la Saint-Barthélemy[1249], ou le génocide rwandais[1250], dévoilent une sinistre réalité : quand on tue

[1247] Dieter Pohl, *Nationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941-1944 : Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, R. Oldenburg Verlag, Munich, 1997, p.73-74.
[1248] Interview de Goldie Gross, le 9.9.1996 à Montreal, VHA #19314.
[1249] Jérémie Foa, *Tous ceux qui tombent. Visages de la Saint-Barthélemy,* La Découverte, 2021.
[1250] Hélène Dumas, *Le Génocide au Village. Le massacre des Tutsi au Rwanda*, Seuil, coll. L'Univers historique, 2014.

son voisin, son proche, son presque semblable, on ne le fait pas à distance. La violence se déroula comme dans les échanges quotidiens : de façon proche, voire intime[1251].

[1251] Natalia Aleksiun, « Intimate violence: Jewish testimonies on victims and perpetrators in Eastern Galicia », *Holocaust Studies,* n°23/1-2, 2017, p.17-33.

Table des Illustrations

Figure 1 – Chronologie des massacres de Juifs en Galicie orientale entre le 22 juin et le 1er août 1941, avec le nombre de victimes juives estimées. 26

Figure 2 – L'Europe de l'Est et la Galicie orientale à la veille de l'Opération Barbarossa le 22 juin 1941. 28

Figure 3 – Carte de la Galicie orientale en 1914, Bronislaw Gustawicz, 1 : 1 500000 (détail). 36

Figure 4 – Population d'après la confession et le sexe, ainsi que d'après la langue maternelle dans la voïvodie de Stanislavov, Deuxième recensement général de Pologne du 9 décembre 1931, p.22-23. 39

Figure 5 – Répartition de la population de Galicie orientale par religions d'après le Deuxième recensement de 1931. 43

Figure 6 – Déclaration de nationalité des personnes de confession juive lors du Premier recensement de Pologne en 1921 dans les voïvodies de Lvov, Tarnopol et Stanislavov. 44

Figure 7 – Nationalité déclarée par les personnes de confession juive lors du recensement de 1921 dans les villes et les campagnes, dans les 3 voïvodies de Galicie orientale. 45

Figure 8 – Langue maternelle déclarée par la population juive lors du Deuxième recensement de 1931 dans la voïvodie de Tarnopol, dans les villes et les campagnes. 46

Figure 9 – Proportion de la population juive des principales villes de Galicie orientale (hors Lvov), d'après le Deuxième recensement de 1931. 49

Figure 10 - Répartition de la population juive dans les villes et communes rurales de Galicie orientale, d'après le Deuxième recensement de 1931. 49

Figure 11 – Répartition de la population juive de Lvov d'après les données du Deuxième recensement général de Pologne de 1931, mise en exergue des districts 2 et 3. 54

Figure 12 - Schéma de la rue où habitait Ruth Rosenstock à Mikoulintsy avant la guerre, par Ruth Michel (sans date), YVA O.33/2219. 56

Figure 13 – Plan de la ville de Dobromil dans l'entre-deux-guerres, M. Gelbart, Sefer zikaron le-zekher Dobromil, Dobromiler fareyn in Yiśroel un Ameriḳe, Tel Aviv, 1964. 58

Figure 14 - Iaguelnitsa, une rue de la ville au début des années 1930 : 1) la maison de la famille Hutterer ; 2) l'église ukrainienne ; 3) le bureau de poste ; 4) la boutique de crème glacée de Leibish Stuler ; YVA 9191/9. 59

Figure 15 - Sur la place du marché : une paysanne et un homme juif en costume traditionnel, Lvov, vers 1930. YIVO PO/2133.29..... 62

Figure 16 – Paysans et Juifs et chariots tirés par des chevaux, chargés de produits et de marchandises sur la place du marché, un jour de marché (légende : YIVO), Kolomyia, avant-guerre, YIVO RG/1270.50. 62

Figure 17 - Place du marché de Staryï Sambor, avant-guerre, Sefer Sambor-Stary Sambor... 63

Figure 18 - Paysans ukrainiens dans le quartier juif de Kolomyia, 1935 (légende : Yad Vashem), YVA 4520/506. 63

Figure 19 – Chariots arrêtés devant des maisons de la vieille place du marché, Kremenets, avant-guerre, YVA 1619/10. 64

Figure 20 – « Zolotchev, marché de bétail. Noter le type de Juifs assis sur la barrière. 26 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001454. 65

Figure 21 – « Lvov. Marché. Les oignons coûtent 20 groszy le kilo. 24 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001656. 66

Figure 22 – « Ruthènes près de Bolekhov, de retour d'une fête de l'église. A la jonction entre la route de l'église et la route principale. Au centre, une femme porte des châles à son bras, et pieds nus… 21 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd) Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001412. 67

Figure 23 - Taux d'alphabétisation par confession dans les voïvodies de Lvov, Tarnopol et Stanislavov, d'après le Deuxième recensement général de Pologne de 1931..... 69

Figure 24 - Répartition professionnelle par confession dans la voïvodie de Stanislavov en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931. 75

Figure 25 - Répartition professionnelle par confession dans la voïvodie de Lvov, en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931. 75

Figure 26 - Répartition par confession dans plusieurs secteurs de l'industrie, en pourcentage, dans la voïvodie de Stanislavov, d'après les données du recensement de 1931. 76

Figure 27 - Répartition de l'ensemble de la population des voïvodies de Lvov (hors ville de Lvov), Tarnopol et Stanislavov dans les catégories professionnelles, en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931. 77

Figure 28 - Répartition de la population juive des voïvodies de Lvov (hors ville de Lvov), Tarnopol et Stanislavov dans les catégories professionnelles, en pourcentage, d'après les données du Deuxième recensement de Pologne de 1931..... 78

Figure 29 – Un épicier devant sa boutique. Il y a une liste des provisions : sucre, café, thé, farine, riz, bougies, sel, assortiment de graines. Lvov, avant-guerre. YIVO PO/2133.34..... 80

Figure 30 – Eli Sorger, son épouse Golda et sa fille Esther devant sa boutique de chaussures, Obertine, avant-guerre, YVA 10178/9. 81

Figure 31 – Passeport d'Henia Rosenheck, propriétaire d'un restaurant à Kolomyia, 1925, YVA O.6/1380. 90

Figure 32 – « Une taverne juive dans les montagnes des Carpates », Allemagne, 1891. Katz Ehrenthal Collection, USHMM 2016.184.472..... 92

Figure 33 – « Irena et Marcel Drimer pique-niquant sur le terrain où leur père travail comme comptable. Ouvriers déplaçant des piles de bois en arrière-plan. Drogobytch, vers 1937-1938 » (légende USHMM), USHMM 51793..... 96

Figure 34 – « Marcel Drimer visite la scierie où son père travaille comme comptable. Drogobytch, vers 1936 » (légende USHMM), USHMM 51792. 96

Figure 35 – « Rywka Gruber tenant son jeune neveu Marcel Drimer près des rails de la scierie. Drogobytch, vers 1935-1936 » (légende USHMM), USHMM 51794. 97

Figure 36 - « Trois miles à l'est de Nadvorna. Ruthènes collectant les patates, sur le côté nord de la route. A l'arrière, un chariot de la ferme avec des sacs à patates pesant 100kg chacun. 22 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd), Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Il001532..... 100

Figure 37 - Zelda et Elieser Gertner, posant avec leurs enfants Danek, Schimek et Mirek, à Jabié, années 1930, YVA 4937/33. 103

Figure 38 - Localisation des habitations juives à Podolé, dans la voïvodie de Tarnopol, à la veille de l'occupation allemande (1941), d'après le témoignage de Yaroslav P., interviewé le 15.3.2018 à Podolé (YIU/2350U). 107

Figure 39 – Judit et Mordechai Rosenblatt, parents de Kalman Rosenblatt (à droite), YVA.109

Figure 40 – Tableau d'enquête de Jacob Babicki listant les agriculteurs juifs dans la commune de Jouraki, YIVO RG1.3 F3965..... 111

Figure 41 – Joshua Solomon Schnaps et sa famille : ses fils Menashe Pinchas (1) et Moshe Zusia (2), ses filles Sara (3) et Shayne Pesya (4), sa mère Chava à gauche et son épouse Bella à droite. Kosmatch, octobre 1929, YVA. 116

Figure 42 – « Soroka. A 5,3 miles de Gvozdets. Maison sur le côté nord de la route principale, et Ruthènes y vivant. 23 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001436..... 117

Figure 43 – Miriam Waldmann dans sa ferme de Cherchenevka, années 1930, YVA 15000/14070094. 117

Figure 44 – « Vingt-deux miles au nord de Vorokhta. Chanvre roulé et graines expulsées par frottement. 22 septembre 1934. » (Légende Louise Arner Boyd). Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, Ib001546. .. 118

Figure 45 – La répartition de la population juive à Drogobytch et ses environs dans les années 1930. 119

Figure 46 – Membres de l'Union des coopératives ukrainiennes du comté de Sokal, 1938. 128

Figure 47 – « L'Hôtel de ville de Roudki sous l'étoile rouge en 1939 », Sefer Rudki. 136

Figure 48 – Paul Blobel et Waldemar von Radetzki, BArch B162-409. 147

Figure 49 - Exécutions de civils perpétrées par l'armée allemande en Galicie orientale et en Volhynie entre le 22 et le 27 juin 1941. 162

Figure 50 - Tableau d'exécutions de civils et de prisonniers de guerre soviétiques recensées entre le 22 et le 27 juin 1941 dans la zone de front couvrant les territoires de la Galicie orientale et la Volhynie. 163

Figure 51 – Emplacement de la synagogue de Toporov, établi par les architectes I. Maxymiuk, O. Uniyat, R. Kachynsky en mai 1994, échelle 1 :50, Center for Jewish Art #201873..... 177

Figure 52 – Carte des incendies ou profanations de synagogues entre le 22 juin et le 1er août 1941 en Galicie orientale..... 179

Figure 53 – Jolkva. Soldats allemands dans une synagogue détruite. YVA 2201O1. (Légende de Yad Vashem)..... 182

Figure 54 – Ruines de la synagogue de Iavorov, entre 1942 et 1945, YVA 3380/664..... 183

Figure 55 – La synagogue de Kremenets, avant-guerre. YVA 9868/53. 185

Figure 56 – La synagogue en feu à Kremenets, 1941 (la légende de l'USHMM indique par erreur 1942), USHMM Photographie n°09528. 185

Figure 57 – Vue de la synagogue détruite de Kremenets, 1942, USHMM Photographie n°09526. 186

Figure 58 – Intérieur de la synagogue de Dobromil, années 1910-10. Collection du Musée national de Lvov. 191

Figure 59 – Carte des exécutions de civils menées à Sokal et ses environs entre le 22 et le 25 juin 1941..... 197

Figure 60 – Exhumation des corps d'une fosse à Potoritsa par la Commission militaire de l'Armée rouge. YVA 4059/20. 197

Figure 61 – Exhumation des corps d'une fosse à Potoritsa. Les femmes des victimes tentent d'identifier les restes de leurs maris. YVA 4059/21. 198

Figure 62 – Lieux de commandement précédant les exécutions à Sokal par le SK4a (25-28 juin 1941)..... 203

Figure 63 – Lieux de rassemblement et d'exécutions à Sokal (22-30 juin 1941). 207

Figure 64 - Le séminaire de Sokal, carte postale polonaise, non datée..... 212

Figure 65 – Vassil Tcharneski. YVA 4463/13. 218

Figure 66 – Carte des lieux de la vie juive avant-guerre et des lieux de massacre des Juifs le 30 juin 1941..... 232

Figure 67 – Roman Kouchnir, maire de Dobromil et directeur de l'hôpital de la ville durant l'occupation allemande. 236

Figure 68 – Exhumation de corps à Dobromil le 5 juillet 1941. Slovensky narodny archiv. 246

Figure 69 - Exhumation de corps à Dobromil le 5 juillet 1941. Slovensky narodny archiv.. 247

Figure 70 – Dobromil. Soldats slovaques regardant des Juifs retirant des cadavres d'hommes tués par les Soviets dans une mine de sel avant leur retraite, juillet 1941 (Légende de Yad Vashem). YVA 1585/316. 249

Figure 71 – Dobromil. Soldats slovaques gardant des Juifs s'occupant des cadavres, 8.7.1941 (Légende de Yad Vashem) « Dobromil 8.7.1941, c'est du bon travail » (Légende inscrite au crayon en slovaque au dos de la photographie). YVA 81EO6. 249

Figure 72 – Dobromil. Soldats slovaques regardant des Juifs retirant des cadavres d'hommes tués par les Soviets dans une mine de sel avant la retraite soviétique, juillet 1941 (Légende de Yad Vashem) ; « Mais aujourd'hui les Juifs doivent extraire les cadavres et les porter » (Légende inscrite au crayon en slovaque au dos de la photographie. YVA 1585/346. 250

Figure 73 – Dobromil, soldats slovaques regardant des cadavres d'hommes tués par les Soviets dans une mine de sel avant leur retraite, juillet 1941. YVA 1585/314. 250

Figure 74 – « Pogrom de Juifs à Dobromil. » Pozostalost Kamila Kyseleho. 252

Figure 75 – « Corps dans la mine de sel. » Pozostalost Kamila Kyseleho. 252

Figure 76 – Carte des lieux d'exécution et de pogroms perpétrés contre les Juifs de Galicie orientale entre le 22 juin et le 1er août 1941. 259

Figure 77 – Démonstrations de destruction des symboles soviétiques : les statues de Lénine et de Staline, le portrait de Staline, diffusées dans la Deutsche Wochenschau Nr.566 du 9.7.1941, USHMM RG-60.0267. 274

Figure 78 – Carte des lieux du pogrom de Borislav. 280

Figure 79 – Pogroms autour de Tovstoyé, 6-7 juillet 1941. 282

Figure 80 – La famille Daks, Reuven, Sara et leurs filles Chedva et Shprintsa, avant-guerre, YVA. 286

Figure 81 – Josef Bloch, Borislav-Skhodnitsa, 1938. Coll. Privée Felicia Feiman. Il fut assassiné lors du pogrom de Borislav début juillet 1941. 293

Figure 82 – « Juifs forcés par la population de nettoyer une place, Lvov, 1er juillet 1941 » (Légende Yad Vashem), YVA 7594-16. 295

Figure 83 – Extrait de la Deutsche Wochenschau Nr. 566 du 9.7.1941. 296

Figure 84 – Rasage forcé d'un Juif, Ukraine près de Lvov, juillet 1941 (légende : Bundesarchiv), Bundesarchiv, Bild 101l-187-0203-09/Gehrmann, Friedrich. 299

Figure 85 – Sambor, Juifs lavant leurs blessures après avoir été battus par des Ukrainiens (légende Yad Vashem), YVA 1605/459. 302

Figure 86 – Borislav, avant-guerre, le rabbin Yakov Lustman, YVA 7547/8. Il fut tué à Tustanowice durant le pogrom de Borislav, juillet 1941. 303

Figure 87 – Femmes juives agressées lors du pogrom de Lvov, 1er juillet 1941, Kai Struve, Deutsche Herrschaft. 316

Figure 88 – Riwka Gruber, années 1930. Elle fut assassinée lors du pogrom de Lvov début juillet 1941..... 317

Figure 89 – Localité où les cours d'eau furent employés comme site d'exécution et/ou de disparition des cadavres. 318

Figure 90 – Le Dniestr à Zalechtchiki, entre Nezvisko et Dorochivtsy, 23.9.1934, Louise Arner Boyd, American Geographical Society Library, University of Wisconsin-Milwaukee Libairies, lb001397. 320

Figure 91 – « Passants regardant un jeune garçon attaquer un Juif avec un balai dans une rue de Lvov, juin-juillet 1941 » (Légende : USHMM), USHMM 62119..... 323

Figure 92 – Card File de Dimitro Fedorak, ancien membre de la police ukrainienne de Gvozdets, ITS 03010101 oS, #3520117. 329

Figure 93 – Cour de la maison d'arrêt du NKVD, 1.7.1941 (Légende : Kai Struve) 340

Figure 94 – « Passants observant des Juifs raflés et attaqués dans une rue de Lvov. » (Légende : USHMM) (Détail), juin-juillet 1941, USHMM 62118. 342

Figure 95 – Augustyna Chomowa, Svoboda Oukraïnskyy Chtchodennyk, N°108, 1984. 347

Figure 96 – Carte du parcours de l'Einsatzgruppe C et de la SS-Division « Wiking » en Ukraine de l'Ouest entre le 28 juin et le 11 juillet 1941 et les principales exécutions menées par ces unités. 355

Figure 97 – Carte des sites d'enfouissement des victimes juives du pogrom de Grimaïlov, établis par l'enquête de Yahad – In Unum en 2009..... 368

Figure 98 – Le Judenrat de Drogobytch, 1941. Sefer Drohobycz..... 380

Sources

I/ Archives polonaises d'avant-guerre

Recensement général de la République polonaise du 30 septembre 1921.
Deuxième recensement général de Pologne du 9 décembre 1931.
Ksiega Adresowa Polski dla Handlu, Przemyslu Rzemiosl I Rolnictwa, 1929.

II/ Archives contemporaines de la guerre

Ereignismeldungen UdSSR

Museumsstiftung Post und Telekommunikation Berlin.

Archives d'Etat de l'oblast de Lvov (DALO), 1941-1945 (USHMM, RG-31.003M).

Archives d'Etat de l'oblast de Tarnopol (DATO) 1939-1945 (USHMM, RG-31.097M).

Archives d'Etat de l'oblast de Stanislavov (DAIFO) 1944-1946 (USHMM, RG-31.095M).

III/ Archives de la Commission Extraordinaire d'État (TchGK), GARF, Moscou.

Actes et dépositions concernant les crimes commis dans l'oblast de Lvov, GARF 7021-67.
Actes et dépositions concernant les crimes commis dans l'oblast de Tarnopol , GARF 7021-75.
Actes et dépositions concernant les crimes commis dans l'oblast de Stanislavov, GARF 7021-73.
Actes et dépositions concernant les crimes commis dans l'oblast de Drogobytch, GARF 7021-58.
Actes et dépositions concernant les crimes commis dans l'oblast de Tchernovtsy, GARF 7021-79.

IV/ Archives de la Commission Militaire de l'Armée rouge, TsAMO, Moscou.

TsAMO 236-2675-134 : Enquête concernant les crimes commis à et autour de Sokal, oblast de Lvov.

V/ Archives départementales d'Etat de la Police de Sécurité d'Ukraine (DASBU)

Affaire DASBU Nr.7719
Affaire DASBU Nr. 27414

VI/ Archives de la justice allemande : Dossiers d'instruction contre les criminels nazis, Bundesarchiv Ludwigsburg, Archives Fédérales allemandes, Ludwigsburg.

Dossier d'instruction concernant les fusillades de Juifs commises par des membres du Sonderkommando 4a de l'Einsatzgruppe C en Galicie orientale et en Ukraine à partir de 1941, AR-Z 269/60

Dossier d'instruction concernant les fusillades de Juifs commises à Dobromil, Lvov, Vinnitsa et d'autres lieux entre juin 1941 et janvier 1942 par des membres de l'Einsatzkommando 6 de l'Einsatzgruppe C et d'autres unités subordonnées, AR 1.258/66.

Dossier d'instruction concernant la participation de membres de l'Einsatzkommando 5 de l'Einsatzgruppe C à des fusillade à Tarachtcha, Kiev, Vinnitsa et autres lieux en Ukraine en 1941, AR-Z 266/59.

Dossier d'instruction concernant la participation de membres du Sonderkommando 4b de l'Einsatzgruppe C à des crimes de masse à Vinnitsa, Ouman, Kirovograd et autres, en 1941-1942 et à Tcherkassy à l'été 1943, AR-Z 11/61.

Dossier d'instruction contre Felix Landau, membre de l'antenne du KdS Lemberg, en raison de sa participation à des fusillades de Juifs les 22-23.7.1941 à Drogobytch/Distrikt Galizien, AR-Z 60a/59.

Dossier d'instruction concernant les crimes commis contre la population juive et polonaise de la Kreishauptmannschaft Kamionka-Strumilowa par des membres de l'administration, de la SS et de la police, AR-Z 14/64.

Dossier d'instruction contre des membres du SSPf Galizien, KdS Lemberg, du SK 1005 à Lvov, Tarnopol, Béréjany, Zolotchev et autres lieux de Galicie orientale entre 1942 et 1944, AR-Z 294/59.

Dossier d'instruction contre Hüther en raison de sa participation à des crimes à Stryï/Distrikt Galizien, AR-Z 89/60.

Dossier d'instruction concernant la participation de membres de l'état-major du HSSPf Russland-Süd (« Stab Jeckeln »), à des fusillades de Juifs en Ukraine en 1941, AR-Z 13/60.

Dossier d'instruction concernant les massacres de masse commis à Kaunas, Vilnius et autres lieux en Lituanie par des membres de l'Einsatzkommando 3 entre 1941 et 1944, AR-Z 14/58.

Dossier d'instruction concernant l'extermination de la population juive à Gorodenka, Kossov, Jabié, Zabolotov et autres lieux du Gebietskommissariat Kolomea/Distrikt Galizien par des membres de la Sipo et de la Gendarmerie en 1941-1943, AR-Z 277/60.

Dossier d'instruction concernant les crimes commis contre la population civile à Tcherkov, Boutchatch, et autres lieux du Kreis Czortkow/Distrikt Galizien en 1941-1944, AR-Z 239/59.

Dossier d'instruction concernant les cimes commis contre les Juifs dans la Kreishauptmannschaft Brzezany/Distrikt Lemberg, AR 1.412/66 ; AR-Z 76/61.

Dossier d'instruction concernant les crimes commis contre la population juive des Kreishauptmannschaften Sambor et Turka/Distrikt Galizien en 1941-1944, AR-Z 25/62.

Dossier d'instruction concernant les fusillades arbitraires commises par Max Täubner en septembre-novembre 1941 en Ukraine, AR 330/59.

Dossier d'instruction contre des membres de la 5.SS-Panzerdivision « Wiking » en raison de la participation à de nombreux crimes dans plusieurs lieux de Galicie et d'Ukraine en 1941, AR-Z 70/68.

Dossier d'instruction concernant les crimes de masse commis contre la population juive dans la zone de la Kreishauptmannschaft Stanislau/Distrikt Galizien en 1941/1944, AR-Z 398/59.

Dossier d'instruction concernant la participation de membres du Bataillon ukrainien « Nachtigall » aux massacres à Lvov en 1941-1943, AR 3.375/65.

Dossier d'instruction contre F. Hildebrand, Judensachbearbeiter auprès du bureau du SSPf Galizien à Lvov et inspecteur des ZAL juifs dans le Distrikt Galizien, AR 3.777/65.

Dossier d'instruction concernant les crimes de masse commis contre la population à Dorgobytch et dans les environs/Distrikt Galizien en 1941-1944, en particulier par des membres de l'antenne locale du SD et de la Sipo, AR-Z 8/62.

Dossier d'instruction concernant les fusillades massives de Juifs et de communistes dans la zone frontalière lituanienne en 1941/1942 par des membres de la Stapo et du SD de Tilsit ainsi que de l'Einsatzkommando Tilsit, AR-Z 15/58.

Dossier d'instruction concernant le meurtre de Juifs et de prisonniers de guerre soviétiques par des membres du Pol. Batl. 309 en Pologne et en Union soviétique entre l'automne 1940 et le printemps 1942, notamment à Białystok, AR-Z 20/60.

VII/ Archives de l'Institut de la mémoire nationale (IPN) de Cracovie, Pologne.

Dossier d'instruction contre Augustyna Chomowa, 164/4950.

VIII/ Archives de l'International Tracing Service, Bad Arolsen

Dossier de Dimitro Fedorak, ITS 03010101 oS, #3520117.

IX/ Témoignages et mémoires de survivants juifs

Central Historical Commission (CHC) of the Central Committee of Liberated Jews in the US Zone, Munich – Yad Vashem YVA M.1.

Archives of A. Silberschein, Geneva (Relico) Jews – Yad Vashem, YVA M.20.

War Criminals Department, Legal Division of the Central Committee of Liberated Jews – Yad Vashem, YVA M.21.

Testimonies of Holocaust Survivors collected by the Central Jewish Historical Committee in Poland, 1944-1947 – Yad Vashem, YVA M.49.E.

Relico- Committee for Relief of the War-Stricken Jewish Population, World Jewish Congress, Geneva – Yad Vashem, YVA M.7.

Jewish Historical Documentation Center, Linz (Simon Wiesenthal Collection) – Yad Vashem, YVA M.9.

Wiener Library, London - Collection of Testimonies – Yad Vashem, YVA O.2.

Testimonies, Diaries and Memoirs Collection – Yad Vashem, YVA O.33.

X/ Histoire orale

- Visual History Archives (VHA)

Témoignage de Jonas Frisch, le 24.11.1987 à Toronto, VHA #54098.
Interview de Marc Krochmal, le 15.5.1990 à New York, VHA #56969.
Interview d'Etta Hauptman, le 12.1.1995 à Miami, VHA #570.
Interview de Sol Heitner, le 17.3.1995 à Bronxville, VHA #1500.
Interview de Menek Goldstein, le 11.6.1995 à New York, VHA #3182.
Interview d'Ida Kucberg, le 22.6.1995 à Niles, VHA #3434.
Interview de Frederika Halski, le 7.7.1995 à Winnetka, VHA #3750.
Interview de Lucia Weinberg, le 9.2.1996 à Pacific Palisades, VHA #11850.
Interview d'Izaak Salzman, le 27.9.1996 à Saint-Laurent, VHA #20204.
Interview de George Eiseberg, le 16.10.1996 à Fresh Meadows, VHA #20581.

Interview de Yala Korwin (née Meisels), le 3.11.1996 à New York, VHA #22125.
Interview de Bernard Mersel, le 20.11.1996 à Jérusalem, VHA #23357.
Interview de Leon Wells (Weliczker), le 12.12.1996 dans le New Jersey, VHA #23410.
Interview d'Harry Genauer, le 21.1.1997 à Brooklyn, VHA #24947.
Interview de Kurt Lewin, le 30.1.1997 à New York, VHA #25423.
Interview de Leonard Mann, le 31.1.1997 à Woodmere, VHA #25447.
Interview de Leo Rosen, le 4.3.1997 à Deefield Beach, VHA #26977.
Témoignage de Samuel Maltz, le 18.3.1997 à Elizabeth, VHA #27706.
Interview de Musia Schwartz (née Szpisaizen), le 9.4.1997 à Montreal, VHA #27744.
Interview d'Aron Etlinger, le 21.5.1997 à Riverdale, VHA #29101.
Interview d'Izhak Kudish, le 10.8.1997 à Lod, VHA #33041.
Interview de Jacob Jekel, le 23.2.1998 à Paris, VHA #41277.
Interview de Felicia Feinman, le 22.5.1998 à Toronto, VHA #44433.
Interview de Lonio Blutstein, le 31.8.1998 à Saint-Laurent, VHA #46105.

- United States Holocaust Memorial Museum (USHMM)

Interview de Rita Harmelin, le 26.4.1992 en Australie, RG-50.462*0039
Interview de Riane Gruss (née Wohl), le 22.4.1994 [lieu non indiqué], USHMM RG-50.106*0113.
Interview de Maria Rosenbloom (née Matylda Hirsch), le 17.9.1996, USHMM RG-50.030*0379.
Interview de Marcel Drimer, le 23.11.1996 [lieu non indiqué], USHMM RG-50.106*56.
Interview de Kristine Keren (née Kristina Heger), le 25.10.2007, USHMM RG-50.030*0520.
Interview de Maria Pawulska Rasiej, le 8.5.2013, USHMM, RG-50.030*700.

- Yahad – In Unum (YIU)

Témoignage de Mikhaïlo P., le 20.8.2005 à Vorokhta, YIU/211U.
Interview de Natalia R., le 25.3.2007 à Rava-Rouskaïa, YIU/435U.
Interview d'Olia M., le 16.1.2009 à Khloptchitsy, YIU/764U.
Interview de Lioubov G., le 17.1.2009 à Khodorov, YIU/765U.
nterview de Miroslav K., le 18.1.2009 à Khodorov, YIU/768U.
Interview de Stanislav Z., le 5.5.2009 à Galouchtchintsy, YIU/772U.
Interview de Stanislav M., le 9.5.2009 à Grimaïlov, YIU/796U.
Interview de Bogdan K., le 12.5.2009 à Zbaraj, YIU/809U.
Interview de Maria P., le 14.4.2009 à Lanovtsy, YIU/821U.
Interview de Mikhaïl P., le 15.9.2009 à Oziornaïa, YIU/827U.
Interview de Ïossif B., le 16.5.2009 à Zborov, YIU/831U.
Interview de Ievgueni I., le 18.5.2009 à Tchertkov, YIU/837U.
Interview d'Oleksandr K., le 19.5.2009 à Vichnevets, YIU/840U.
Interview de Lidia V., le 19.5.2009 à Vichnevets, YIU/842U.
Interview d'Ivan N. le 22.5.2012 à Jydatchov, YIU/1510U.
Interview d'Olga S. le 22.5.2012 à Goboloutov, YIU/1511U.
Interview de Myroslav F., le 25.5.2012 à Rozdol, YIU/1517U.
Interview de Roman S., le 26.5.2012 à Borislav, YIU/1520U.

Témoignage de Teklia S., le 30.7.2013 à Brody, YIU/1778U.
Interview de Rudolf M., le 28.8.2013 à Bolekhov, YIU/1809U.
Interview d'Oleksa M., le 30.8.2013 à Myslovka, YIU/1815U.
Interview de Kharytyna I., le 3.9.2013 à Kalouch, YIU/1833U.
Interview d'Anelia G., le 4.9.2013 à Otynia, YIU/1837U.
Interview de Stepania B., le 8.6.2016 à Bolchovtsy, YIU/2087U.
Interview d'Olga S., le 10.6.2016 à Rogatyne, YIU/2094U.
Interview de Pavlyna B., le 10.06.2016 à Rogatyne, YIU/2095U.
Interview de Petro, le 14.6.2016 à Rogatine, YIU/2102U.
Interview de Petro T., le 15.6.2016 à Ousté-Zélionoé, YIU/2103U.
Interview de Ïossyp P., le 15.6.2016 à Ousté-Zelionoé, YIU/2104U.
Interview de Petro G., le 16.6.2016 à Petchenejine, YIU/2108U.
Interview de Volodymyr P., le 18.6.2016 à Stanislavov, YIU/2112U.
Interview de Iaroslav L., le 22.6.2016 à Radekhov, YIU/2121U.
Interview de Paoulina S., le 13.9.2017 à Bolekhov, YIU/2267U.
Interview de Kateryna V., le 14.9.2017 à Mikhaltché, YIU/2270U.
Interview d'Ivan L., le 14.9.2017 à Mikhaltché, YIU/2271U.
Interview de Ievdokia T., le 15.9.2017 à Malyï Gvozdets, YIU/2277U.
Interview d'Ivan K. le 16.9.2017 à Grabovets, YIU/2278U.
Interview de Vassyl M., le 18.9.2017 à Cheparovtsy, YIU/2281U.
Interview de Kateryna T., le 18.9.2017 à Kolomyia, YIU/2284U.
Interview d'Ivan C., le 25.9.2017 à Zozoulintsy, YIU/2303U.
Interview de Dmytro M., le 19.10.2017 à Zozoulintsy, YIU/2312U.
Interview d'Hanna S., le 14.3.2018 à Oustechtko, YIU/2348U.
Interview de Maria L., le14.3.2018 à Rojanovka, YIU/2349U.
Interview de Iaroslav P., le 15.3.2018 à Podolé, YIU/2350U.
Interview de Mykhaïlyna S., le 15.3.2018 à Moukhavka, YIU/2351U.
Interview d'Anani K., le 16.3.2018 à Oulachkovtsy, YIU/2353U.
Interview de Iossyp S., le 17.3.2018 à Milovtsy, YIU/2357U.
Interview de Stepan O., le 17.3.2018 à Torskoé, YIU/2358U.
Interview d'Ivan S., le 19.3.2018 à Zalechtchiki, YIU/2359U.
Interview de Dmytro R., le 19.3.2018 à Zalechtchiki, YIU/2360U.
Interview de Iossyp G., le 21.3.2018 à Skala-Podolskaïa, YIU/2364U.
Interview de Lidia K., le 21.3.2018 à Skala-Podolskaïa, YIU/2365U.
Interview de Stepan F., le 22.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2368U.
Interview de Myroslav M., le 22.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2370U.
Interview de Maria F., le 23.3.2018 à Zabolotovka, YIU/2371U.
Interview d'Ivan V., le 23.3.2018 à Borchtchiov, YIU/2372U.
Interview d'Olga S., le 24.3.2018 à Ïazlovets, YIU/2374U.
Interview de Dmytro K., le 15.9.2017 à Obertine, YIU/2375U.
Interview de Ievguénia L., le 24.3.2018 à Boutchatch, YIU/2376U.
Interview d'Ivan K., le 4.7.2019 à Pomirtsy, YIU/2378U.
Interview de Volodymyr T., le 16.9.2017 à Kossov, YIU/2380U.
Interview de Pavlina K., le 27.3.2018 à Khmeleva, YIU/2382U.

Interview de Mykhaïlo M., le 23.3.2018 à Melnitsa-Podolskaïa, YIU/2383U.
Interview de Iossyp F., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2411U.
Interview de Maria M., le 21.4.2018 à Dobromil, YIU/2412U.
Interview de Iadviga R., le 25.4.2018 à Nijankovitchi, YIU/2419U.
Interview de Tarass K., le 25.4.2018 à Nijankovitchi, YIU/2420U.
Interview de Vassyl S., le 26.4.2018 à Staryi Sambor, YIU/2422U.
Interview de Maria D., le 04.07.2018 à Kossov, YIU/2424U.
Interview de Dmytro S., le 4.7.2018 à Kouty, YIU/2425U.
Interview de Maria I., le 5.7.2018 à Kouty, YIU/2427U.
Interview de Hanna D., le 6.7.2018 à Starye Kouty, YIU/2430U.
Interview de Maria P., le 6.7.2018 à Staryï Kouty, YIU/2431U.
Interview d'Hanna K., le 7.7.1018 à Jabié, YIU/2433U.
Interview de Paraska K., le 9.7.2018 à Jabié, YIU/2436U.
Interview d'Oleksi T., le 11.7.2018 à Bélaya Retchka, YIU/2441U.
Interview de Petro P., le 5.7.2019 à Plotytcha, YIU/2602U.
Interview de Dmytro P., le 5.7.2019 à Plotytcha YIU/2603U.
Interview d'Iryna K., née en 1938, le 6.7.2019 à Vélikiï Gloubotchiok, YIU/2604U.
Interview de Petro A., le 6.7.2019 à Travotoloki, YIU/2605U.
Interview de Ievguen G., le 8.7.2019 à Zalojtsy, YIU/2607U.
Interview de Maria M., le 8.7.2019 à Oliïev, YIU/2608U.
Interview de Viktor F., le 10.7.2019 à Staryï Vichnevets, YIU/2612U.
Interview de Nadia I., le 11.7.2019 à Potchaïev, YIU/2616U.
Interview de Maria N., le 12.7.2019 à Potchaïev, YIU/2618U.
Interview de Fedir V., le 12.7.2019 à Potchaïev, YIU/2619U.
Interview de Iouri V., le 13.7.2019 à Tarnopol, YIU/2621U.
Interview de Sofia K., le 16.7.2019 à Krivoïé, YIU/2628U.
Interview d'Olimpiada K., le 11.7.2019 à Potchaïev, YIU/2615U.
Interview de Stepan K., le 12.7.2019 à Katerinovka, YIU/2620U.
Interview de Ievdokia V., le 16.7.2019 à Kalnoyé, YIU/2627U.

Bibliographie

Encyclopédies

MEGARGEE (Geoffrey P.), DEAN (Martin), BROWNING (Christopher) (dir.) *The United States Holocaust Memorial Museum Encyclopedia of Camps and Ghettos, 1933-1945. Vol. 2 : Ghettos in German-Occupied Eastern Europe*, Indiana University Press, 2012.

SPECTOR (Shmuel) (dir.), *The Encyclopedia of Jewish Life Before and During the Holocaust*, 3 volumes, New York University Press, 2001.

ALTMAN (Ilia), *Kholokost na teritorii SSSR. Entsiklopediia, Rossiïskaïa polititcheskaïa entsiklopediia*, Moscou, Naoutchno-prosvetitelskiï tsentr « Kholokost », 2009.

DABROWSKA (Danuta), WEIN (Abraham), WEISS (Aharon) (dir.), *Pinkas Hakehillot Polin*, Vol. II, Jérusalem, Yad Vashem, 1980.

Livres du Souvenir

AMIHAI (M.) STOCKFISH (David), BARI (Shmuel) (dir.), *Kehilat Rohatyn v'hasviva*,*Rohatyn*, Israël, Association of Israel, 1962.

CHOMEL (A.), *Sefer Sokal, Tartakow Ve-ha-Seviva*, Tel Aviv, 1968.

DRUCK (Shmuel) (dir.), *Yudenshtadt Yavorov: der umkum fun di Yavorover idn*, New York, First Jaworower Indep. Ass'n, 1950.

ESHEL (Y.) (dir.), *Sefer ha-zikaron le-kedoshei Bolechow*, Israël, Association of Former Residents of Bolechow in Israel, 1957.

GELBART (Mendel) (dir.), *Sefer zikaron le-zekher Dobromil*, Tel Aviv, the Dobromiler Society in New York and the Dobromiler Organization in Israel, 1964.

GOLD (Hugo) (dir.), *Geschichte der Juden in der Bukowina*, vol.II, Tel Aviv, 1962.

KRESSEL (G.), *Sefer zikaron le-kehilot Radikhov*, Society of Radikhov, Lopatyn and vicinity, 1976.

KUDISH (N.) (dir.), *Sefer Stryj*, Former Residents of Stryj in Israel, 1962.

KUTTEN (Moshe) (dir.), *Ner Tamid: Yizkor leBrody*, Israël, Organization of former Brody residents in Israel, 1994.

LINDENBERG (G.) (dir.), *Sefer Tluste*, Tel Aviv, Association of Former Residents of Tluste and Vicinity in Israel and the USA, 1965.

MENCZER (Arie) (dir.), *Sefer Przemysl*, Irgun Yotzei Przemysl, 1964.

PERLOW (Y.), LIPSON (A.) (dir.), *Sefer Radom*, Tel Aviv, 1961.

RABIN (H.) (dir.), *Lanovits: sefer zikaron le-kedoshei lanovits she-nispu be-shoat ha-natsim*, Tel Aviv, Association of former residents of Lanowce, 1970.

SCHECHTER (Ronald B.) (dir.), *Ir ur-metim; Zablotow ha-melea ve-ha-hareva*, Former Residents of Zablotow in Israel and the USA, Tel Aviv, 1949.

SIEGELMAN (J.) (dir.), *Sefer zikaron le-kehilat Turka al nehar Stryj ve-ha-seviva*, Haïfa, Former residents of Turka, 1966.

TALMI (E.) (dir.), *Kehilat Sierpc ; sefer zikaron*, Tel Aviv, the former residents of Sierpc in Israel and abroad, 1959.

TENENBLATT (M.A.) (dir.), dans *Sefer ozieran ve-ha-seviva*, Jérusalem, The Encyclopedia of the Jewish Diaspora, 1959.

UNGER (Shabtai), ETINGER (Moshe) (dir.), *Kalusz ; heyeha ve-hurbana shel ha-kehila*, Tel Aviv, Kalusz Society, 1980.

Recueils de documents

ADAMS (Myrah), SCHÖNHAGEN (Benigna) et STÖCKLE (Thomas) (éd.), *Die Nacht als die Synagogen brannten. Text und Materialien zum Novemberpogrom 1938*, Stuttgart, Landeszentrale für politische Bildung Baden-Württemberg, 1998.

CARP (Matatias), *Cartea Neagra : Le livre noir de la destruction des Juifs de Roumanie (1940-1944)*, Denoël, 2009.

EHRENBOURG (Ilya), GROSSMAN (Vassili), *Le Livre noir*, Actes Sud, 1999.

HOPPE (Bert), GLASS (Hildrun) (éd.), *Die Verfolgung u n d Ermordung der europäischen Juden durch das nationalsozialistische Deutschland 1933-1945. Bd. 7: Sowjetunion mit annektierten Gebieten I*, Oldenburg, Munich, 2011.

KRUGLOV (Alexander) (éd.), *Tragediia Bab'ego Iara v nemetskikh dokumentakh*, Dnipropetrovsk, Tkuma, 2011.

LACKO (Martin) (éd.), *Dotyky s bol'sevizmom. Dokumenty spravodajstva slovenskey armady, 1940-1941*, Bratislava, Edicia Dokumenty, 2009.

MICHALKA, Wolfgang (éd.), *Deutsche Geschichte 1933-1945. Dokumente zur Innen- und Aussenpolitik*, Fischer Taschenbuch Verlag GmbH, Francfort-sur-le-Main, 1993.

UMANSKY (Andrej), *La Shoah à l'Est : Regards d'Allemands*, Fayard, 2018.

ŻBIKOWSKI Andrzej (éd.), Polacy i Żydzi pod okupacja niemiecka 1939-1945. *Studia i materiały*, Varsovie, Instytut Pamięci Narodowej, Komisja Ścigania Zbrodni przeciwko Narodowi Polskiemu, 2006.

Témoignages

MAYER, Szlojme, *Der Untergang fun Zloczów*, Munich, 1947.

REDNER, Ben Z., *A Jewishpoliceman in Lwow. An early account 1941-1943*, Yad Vashem, 2015.

TAFFET, Gerson, *Zaglada Zydów Zólkiewskich*, Centralna Zydowska Komisja Historyczna, Lodz, 1946.

THORNE, Leon, Out of the Ashes. A Story of a Survivor, Bloch Publishing Company, New York, 1961.

TORY, Avraham, Surviving the Holocaust. The Kovno Ghetto Diary, Harvard University Press, 1991.

WELLS, Leon, *Pour que la terre se souvienne*, Albin Michel, 1962.

Avant-guerre en Europe de l'Est

Ouvrages

BECHTEL (Delphine), GALMICHE (Xavier) (dir.), *Les villes multiculturelles en Europe centrale*, Belin, 2008.

ERTEL (Rachel), *Le Shtetl. La bourgade juive de Pologne*, Payot, 1982.

FISHMAN (Joshua), *Yiddish : Turning to life*, University of Pennsylvania Press, 1994.

GOLCZEWSKI (Frank), *Polnisch-jüdische Beziehungen, 1881–1922: Eine Studie zur Geschichte des Antisemitismus in Osteuropa,* Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1981.

HEINZ (Rachel), LE RIDER (Jacques) (dir.), *La Galicie au temps des Habsbourg (1772-1918)*, PU François Rabelais, 2010.

HOFFMANN-HOLTER (Beatrix), *Abreisendmachung. Jüdische Kriegsflüchtlinge in Wien, 1914-1923*, Vienne, 1995.

HRYCIUK Grzegorz, *Przemiany narodowościowe i ludnościowe w Galicji Wschodniej i na Wołyniu w latach 1931–1948*, Toruń, Wydawnictwo Adam Marszałek**,** 2005.

LEVIN (Nora), *The Jews in the Soviet Union Since 1917: Paradox of Survival*, New York University Press, 1991.

LONDRES (Albert), *Le Juif errant est arrivé*, Albin Michel, 1930.

MAGOCSI (Paul Robert), *With their Back to the Mountains : A History of Carpathian Rus' and Carpatho-Rusyns*, Central European University Press, 2015.

MARCUS (Joseph), *Social and Political History of the Jews in Poland 1919-1939*, Walter de Gruyter, 1983.

POHL (Otto), *Ethnic Cleasing in the USSR, 1937-1949*, Praeger, 1999.

PRIZEL (Ilya), *National Identity and Foreign Policy : Nationalism and Leadership in Poland*, *Russia, and Ukraine*, Cambrdige University Press, 1998.

ROZENBLIT (Marsha), *Reconstructing a National Identity. The Jews of Habsburg Austria during World War One*, New York, OUP USA, 2001.

SERRES (Marcel de), *Voyage en Autriche*, t.3, Arthus Bertrand, 1814.

STEFANUCHYN (Evguen), *Rozvytok togrivli i promyslou v Sokali i poviti mij dvoma svitovymy viynamy*, Nadboujanchtchyna vol. 3, New York/Paris/Sydney/Toronto, 1994.

SHTIF (Nokhem), *The Pogroms in Ukraine, 1918-19, Prelude to the Holocaust*, Open Book Publisher, 2019.

WEINRICH, *History of the Yiddish Language*, vol. 1 & 2, Yale University Press, 2008.

WIERZBICKI Marek, *Polacy i Żydzi w zaborze sowieckim. Stosunki polsko-żydowskie na ziemiach północno-wschodnich II RP pod okupacją sowiecką 1939–1941,* Stowarzyszenie Kulturalne Fronda, Varsovie, 2007.

WROBEL (Piotr), *The Jews of Galicia under Austrian-Polish Rule, 1869–1918*, Cambridge University Press, 2009.

ŻBIKOWSKI Andrzej, *U genezy Jedwabnego. Żydzi na Kresach północno-wschodnich II Rzeczypospolitej, wrzesień 1939 – lipiec 1941,* Varsovie, Żydowski Instytut Historyczny, 2006.

Articles

BECHTEL (Delphine), « Lieux et non lieux de la multiculturalité urbaine : la Galicie orientale juive d'avant 1939 comme terrain d'observation », dans BECHTEL (Delphine), GALMICHE (Xavier) (dir.), *Cultures d'Europe centrale n° 8 : Lieux communs de la multiculturalité urbaine en Europe centrale*, Paris, CIRCE, 2009, p. 43-63.

- « Żydzi w miastach pogranicza : stereotypy określające ich złożoną tożsamość w latach 1897-1939 », dans TRABA (Robert), *Akulturacja/ asymilacja na pograniczach kulturowych Europy środkowo-wschodniej w XIX i XX wieku: Stereotypy i pamięć*, Varsovie, Instytut Studiów Politycznych PAN, 2009, p. 100-115.

GELERTER (Menachem), « The Stanislawow Community in the years 5679-5689 (1919-1929) », dans Dov Sadan, Menachem Gelerter (dir.), *Towns and Mother-cities in Israel : Memorial of the Jewish Community which perished,* Vol. 5, Stanislawow, Jérusalem, The Rav Kuk Institute, 1952, pp.189-382.

GOUJON (Alexandra), « Anthropologie et gestion des nationalités en Russie », *Raisons politiques*, vol. no 22, no. 2, 2006, pp. 73-94.

HAGEN (William W.), « The moral economy of ethnic violence: the pogrom in Lwow, November 1918 », dans Robert Blobaum (dir.), *Antisemitism and Its Opponents in Modern Poland*, Naw York, Cornell University Press, 2005, pp. 124–147.

HOLQUIST (Peter), « The role of personality in the first (1914-1915) Russian occupation of Galicia and Bukovina », DEKEL-CHEN (Jonathan), GAUNT (David), MEIR (Natan M.), BARTAL (Israel) (dir.), *Anti-Jewish Violence: Rethinking the Pogrom in East European History*, Indiana University Press, 2010, p.52-73.

KIJEK (Kamil), « Between a Love of Poland, Symbolic Violence, and Antisemitism. The Idiosyncratic Effects of the State Education System on Young Jews in Interwar Poland », *Polin:*

Studies in Polish Jewry Volume 30 : Jewish Education in Eastern Europe, Liverpool University Press, 2018, p.237-264.

KUDELA-ŚWIATEK (Wiktoria), ŚWIATEK (Adam), « The trap of colonialism. The Ukrainians of Eastern Galicia - colonised or colonisers », *Historyka. Studia metodologiczne*, 2012, T. XLII, p. 257-287.

LOHR (Eric), « The Russian Army and the Jews : Mass Deportation, Hostages and Violence during World War I », *Russian Review*, vol. 60, juillet 2001, pp. 404-419.

MOTYL (Alexander J.), The Turn to the Right : The Ideological Origins and Development of Ukrainian Nationalism, 1919-1929, *East European Monograph Series*, no 65, New York, Columbia University Press, 1980.

RECHTER, David, « Galicia in Vienna. Jewish refugees in the First World War », *Austrian History Yearbook* 28, Autriche, 1997, p.113-130.

REDLICH (Shimon), « The Jewish-Ukrainian Relations and the Press », *Polin : Studies in Polish Jewry Volume 26 : Jews and Ukrainians,* Liverpool University Press, 2013.

RIPETS'KIЇ, Nestor-Vsevolod, « Istoytchni postati, diiathci koul'toury, mystetstva, literatoury », VACHKIV, I., *Sokal i Pryboujjia (1377-2000) : Istoriko-kraeznavtchiї narys*, Kameniar, 2000.

WERTH, Nicolas, « Dans l'ombre de la Shoah : les pogromes des guerres civiles russes (1918-1921) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2008/2 (N° 189), p. 319-357.

Le Nazisme

Ouvrages

ALY (Götz), *Die Belasteten. "Euthanasie". 1939-1945. Eine Gesellschaftsgeschichte»,* Francfort-sur-le-Main, S. Fischer Verlag,, 2013.

- *Warum die Deutschen? Warum die Juden?: Gleichheit, Neid und Rassenhass - 1800 bis 1933*, Francfort-sur-le-Main, édition Fischer, août 2011.

- *Comment Hitler a acheté les Allemands,* Paris, Flammarion, 2005.

ANDRIEU, Claire, *Tombés du ciel. Le sort des pilotes abattus en Europe, 1939-1945*, Tallandier / ministère des Armées, 2021.

BEDARIDA (François), *La Politique nazie d'extermination*, Paris, Albin Michel, 1989.

BUCHBENDER (Ortwin), STERZ (Reinhold) (éd.), *Das andere Gesicht des Krieges. Deutsche Feldpostbriefe 1939-1945*, Munich C.H. Beck, 1982.

CHAPOUTOT (Johann), *La Révolution culturelle nazie*, Éditions Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 2017.

- *La Loi du sang. Penser et agir en nazi,* Gallimard, coll. Bibliothèque des Histoires, 2014.

- *Le National-socialisme et l'Antiquité*, PUF, 2008.

DELPLA (François), *Hitler*, Grasset, 1999.

- *Hitler : Propos intimes et politiques (1941-1942)*, tome 1, Nouveau monde Editions, 2016.

- *Hitler : Propos intimes et politiques (1942-1945),* tome 2, Nouveau monde Editions, 2017.

EARL (Hilary), *The Nuremberg SS-Einsatzgruppen Trial, 1945-1958. Atrocity, Law and History*, Cambrdige University Press, 2009.

GELLATELY (Robert), *Avec Hitler. Les Allemands et leur Führer*, Flammarion, 2003.

HARTMANN (Christian), *Wehrmacht im Ostkrieg : Front und militärisches Hinterland 1941-1942*, Walter de Gruyter, 2010.

HORNE (John), KRAMER (Alan), *1914. Les Atrocités allemandes. La vérité sur les crimes de guerre en France et en Belgique*, Tallandier, 2005.

HUSSON (Edouard), *Heydrich et la solution finale*, Perrin, 2008.

INGRAO (Christian), *La Promesse de l'Est,* Seuil, 2016.

- *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Fayard, Paris, 2010.

- *Les chasseurs noirs. Essai sur la Sondereinheit Dirlewanger*, Perrin, Paris, 2006.

KERSHAW (Ian), *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1992.

KIPP (Michaela), *Grossreinemachen im Osten. Feinbilder in deutschen Feldpostbriefen im Zweiten Weltkrieg*, Campus Verlag, Francfort-sur-le-Main, 2014.

KLEMPERER (Victor)*, LTI. La Langue du IIIe Reich*, Paris, Albin Michel, 1996.

KORB (Alexander), *Reaktionen der deutschen Bevölkerung auf die Novembergpogrome im Spiegel amtlicher Berichte*, VDM Verlag Dr. Müller, Sarrebruck, 2007.

KRAUSNICK (Helmut) et WILHELM (Hans-Heinrich), *Die Truppe des Weltanschauungskrieges. Die Einsatzgruppen der Sicherheitspolizei und des SD 1938–1942*, Stuttgart, Deutsche Verlags-Anstalt, 1981.

LATZEL (Klaus), *Deutsche Soldaten - nationalsozialistischer Krieg? Kriegserlebnis - Kriegserfahrung 1939-1945*, Paderborn, 1998.

LELEU (Jean-Luc), *La Waffen-SS*, Perrin, 2010.

LONGERICH (Peter), *Hitler. Biographie*, Munich, Siedler, 2015.

- *Himmler, tome 2, septembre 1939-mai 1945*, Perrin, Tempus, 2013

- *Goebbels. Biographie,* Munich, Siedler, 2010.

- *„Davon haben wir nichts gewusst!" Die Deutschen und die Judenverfolgung 1933–1945,* Munich, Siedler, 2006.

- *Der Ungeschriebene Befehl. Hitler und der Weg zur „Endlösung",* Munich, Piper, 2001.

LOPEZ (Jean), OTKHMEZURI (Lasha), *Barbarossa : 1941, la guerre absolue*, Passés composés, 2019.

LUMANS (Valdis), *Himmler's Auxiliairies : The Volksdeutsche Mittelstelle and the German National Minorities of Europe, 1939-45*, Chapel Hill, Londres ; University of North Carolina Press, 1993.

MACLEAN (French), *The Field Men : The SS Officers who led the Einsatzkommandos – the Nazi Mobile Killing Units*, Schiffer Publishing, 1999.

MALLMANN (Klaus Michael), *Deutscher Osten 1939–1945. Der Weltanschauungskrieg in Photos und Texten*, Darmstadt, WGB, 2003.

MÜLLER, Rolf-Dieter, *An der Seite der Wehrmacht : Hitlers ausländische Helfer beim « Kreuzzug gegen den Bolschewismus », 1941-1945*, Fischer TB, Francfort-sur-le-Main, 2010.

MUNCH, Karlheinz, *The Combat History of German Heavy Anti-Tank Unit 653 in World War II*, Stackpole Books, 2005.

PATIN, Nicolas, *Krüger, un bourreau ordinaire*, Fayard, Paris, 2017.

- *La Catastrophe allemande, 1914-1945*, Fayard, Paris, 2014.

RÖMER (Felix), *Der Kommissarbefehl: Wehrmacht und NS-Verbrechen an der Ostfront 1941/42*, Paderborn, Schöningh Verlag, 2008.

RONDEAU, Benoît, *Être soldat d'Hitler*, Perrin, 2019.

SCHMIDT-BERNING (Cornela), *Vokabular des Nationalsozialismus*, de Gruyter, 2007.

STARGARDT, Nicholas, *La Guerre allemande: Portrait d'un peuple en guerre 1939-1945*, La Librairie Vuibert, 2017.

UHL, Matthias (dir.), PRUSCHWITZ, Thomas (dir.), HOLLER, Martin (dir.), LELEU, Jean-Luc (dir.), POHL, Dieter (dir.), Die Organisation des Terrors - *Der Dienstkalender Heinrich Himmlers 1943-1945: Der Dienstkalender Heinrich Himmlers 1943*, Piper, 2020.

WEICH (David), *Propaganda and the German Cinema 1933-1945*, I.B. Tauris, 2011,

WETTE, Wolfram (dir.), UEBERSCHÄR, Gerd R., (dir.), *Der deutsche Überfall auf die Sowjetunion : Unternehmen Barbarossa 1941*, Fischer Taschenbuch, 2011.

- *Kriegsverbrechen im 20. Jahrhundert*, Primus Verlag, Darmstadt, 2001.

WETTE, Wolfram, *Les crimes de la Wehrmacht*, Perrin, 2009.

WILDT, Michael, *Generation des Unbedingten. Das Führungskorps des Reichssicherheitshauptamtes*, Hamburger Edition, Hambourg, 2002.

Articles

BEIN (Alexander), « 'Der jüdische Parasit'. Bemerkungen zur Semantik der Judenfrage », Vierteljahrshefte *für Zeitgeschichte*, Heft 2, avril 1965.

HUMBURG (Martin), « Feldpostbriefe aus dem Zweiten Weltkrieg — zur möglichen Bedeutung im aktuellen Meinungsstreit unter besonderer Berücksichtigung des Themas »Antisemitismus« », *Militaergeschichtliche Zeitschrift*, vol. 58/2, 1999, p.321-344.

MADAJCZYK (Czelaw), « Die Verantwortung der Wehrmacht », dans Wolfram Wette, Gerd R. Ueberschär (dir.), *Kriegsverbrechen im 20. Jahrhundert*, Darmstadt, Primus Verlag, 2001, p.113-123.

MALLMANN (Klaus Michael) « Die Türöffner der 'Endlösung'. Zur Genesis des Genozids », dans PAUL (Gerhard), MALLMANN (Klaus-Michael) (dir.), *Die Gestapo im Zweiten Weltkrieg*, Darmstadt Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2000.

RÖMER, Felix, « La Wehrmacht dans la guerre des idéologies : l'Armée de terre et les ordres criminels d'Hitler sur le front de l'Est », in : Jean-Paul Cahn, Stefan Martens, Bernd Wegner (dir.), *Le Troisième Reich dans l'historiographie allemande*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2013, p.295-310.

La Shoah sur les territoires d'Europe de l'Est

Ouvrages

ALTMAN (Ilia), *Kholokost na teritorii SSSR. Entsiklopediia, Rossiïskaïa polititcheskaïa entsiklopediia*, Moscou, Naoutchno-prosvetitelskiï tsentr « Kholokost », 2009.

- avec RUBENSTEIN (Joshua), *The Unknown Black Book : The Holocaust in the German-occupied Soviet territories*, Indiana University Press/USHMM, 2008.

- *Jertvy nenavisti. Kholokost v SSSR, 1941-1945gg*, Kovtcheg, 2002.

ANGRICK (Andrej), *Aktion 1005" – Spurenbeseitigung von NS-Massenverbrechen 1942–1945: Eine „geheime Reichssache" im Spannungsfeld von Kriegswende und Propaganda.* Göttingen, Wallstein, 2018.

- avec MATTHÄUS (Jürgen), CÜPPERS (Martin), MALLMANN (Klaus-Michael), *Deutsche Besatzungsherrschaft in der UdSSR*, Band II der Veröffentlichungen der Forschungsstelle Ludwigsburg der Universität Stuttgart, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2013.

- avec MATTHÄUS (Jürgen), CÜPPERS (Martin), MALLMANN (Klaus-Michael), *Die « Ereignismeldungen UdSSR » 1941*, Darmstadt, WBG, 2011.

- *Besatzungspolitik und Massenmord. Die Einsatzgruppe D in der südlichen Sowjetunion 1941–1943*, Hambourg, Hamburger Edition, 2003.

ARAD (Yitzhak), *The Holocaust in the Soviet Union*, University of Nebraska Press, Jérusalem, Lincoln/ Yad Vashem, 2009.

BAECHLER (Christian), *Guerre et extermination à l'Est. Hitler et la conquête de l'espace vital 1933-1945*, Tallandier, coll. Texto, 2016.

BARKAN (Eleazar), COLE (Elizabeth A.), STRUVE (Kai) (dir.), *Shared History – Divided Memory: Jews and Others in Soviet-Occupied Poland, 1939-1941*, Leipziger Universitätsverlag, Leipzig, 2007.

BARTOV (Omer), *The Eastern Front, 1941-1945: German Troops and the Barbarization of Warfare*, Palgrave Macmillan, 2001.

- avec WEITZ (Eric D.) (dir.), *Shatterzone of Empires: Coexistence and Violence in the German, Habsburg, Russian, and Ottoman Borderlands, Indiana University Press*, 2013.

- *L'Armée d'Hitler. La Wehrmacht, les nazis et la guerre*, Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel », 1999.

BAUER (Yehuda), *The Holocaust in historical perspective,* Seattle, University of Washington Press, 1978.

- « Nowogrodek. The Story of a *Shtetl* », *Yad Vashem Studies*, vol. 35/2, 2007, p.35-70.

BEIGE (Natali), C*hronicle of Destruction : The Jews of Raseiniai County during World War II and the Holocaust*, MA Thesis, Haifa University, 2016.

BEMPORAD (Elissa), *Legacy of Blood: Jews, Pogroms, and Ritual Murder in the Lands of the Soviets*, Oxford University Press, 2019.

- avec AVRUTRIN (E.M.) (éd.), *Pogroms. A Documentary History*, Oxford University Press, 2021.

- avec WARREN, (Joyce) (dir.), *Women and Genocide. Survivors, Victims, Perpetrators*, Indiana University Press, 2018.

- *Becoming Soviet Jews*, Indiana University Press, 2013.

BENDER (Sara), *The Jews of Bialystok during World War II and the Holocaust,* Brandeis University Press, 2018.

BERKHOFF, (Karel C.), *Harvest of Despair : Life and Death in Ukraine Under Nazi Rule*, Harvard University Press, 2004.

BENZ (Wolfgang) (dir.), *Die Juden in Deutschland 1933-1945. Leben unter nationalsozialistischer Herrschaft*, Munich, 1988.

BIKONT (Anna), *Le Crime et le Silence, Jedwabne 1941, la mémoire d'un pogrom dans la Pologne d'aujourd'hui*, Denoël, 2011.

BÖHLER (Jochen), *Gewalt und Alltag im besetzten Polen 1939–1945*, Osnabrück, Fibre, 2012.

- *Der Überfall. Deutschlands Krieg gegen Polen.* Francfort-sur-le-Main, Eichborn, 2009.

- *Auftakt zum Vernichtungskrieg. Die Wehrmacht in Polen 1939*, Schriftenreihe der Bundeszentrale für politische Bildung, Bd. 550, Bonn, 2006.

- *Größte Härte…" Verbrechen der Wehrmacht in Polen September–Oktober 1939.* Ausstellungskatalog, Hambourg, Fibre, 2005.

BRANDON (Ray), LOWER (Wendy) (dir.), T*he Shoah in Ukraine. History, Testimony, Memorialization.* Bloomington IN u. a., Indiana University Press, 2008.

BRAYARD (Florent), WIRSCHING (Andreas) (dir.), *Historiciser le mal. Une édition critique de Mein Kampf*, Paris, Fayard, 2021.

- *Auschwitz, enquête sur un complot nazi*, Paris, Seuil, 2012.

- *La Solution finale de la question juive : la technique, le temps et les catégories de la décision*, Paris, Fayard, 2004.

BREITMAN (Richard), *Himmler et la Solution finale. L'architecte du génocide*, Calmann-Levy, col. Mémorial de la Shoah, 2009.

BROWNING (Christopher), *The Origins Of The Final Solution : The Evolution of Nazi Jewish Policy September 1939-March 1942*, Londres, Arrow, 2005.

- *Nazi policy, Jewish workers, German killers*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2000.

- *Des hommes ordinaires. Le 101e bataillon de réserve de la police allemande et la « Solution finale » en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, 1994.

BRUTTMANN (Tal), TARRICONE (Christophe), *Les 100 mots de la Shoah,* Paris, PUF, Coll. « Que sais-je ? » n°4031, 2016.

BURRIN (Philippe), *Hitler et les Juifs. Genèse d'un génocide*, Paris, Seuil, 1989.

CEROVIC (Macha), *Les Enfants de Staline. La guerre des partisans soviétiques (1941-1944)*, L'Univers historique, Seuil, 2018.

COLE (Tim), *Holocaust Landscapes*, Londres, Bloomsbury, 2016.

CREANGA (Ovidiu), KRONDORFER (Björn) (dir.), *The Holocaust and Masculinities, Critical Inquiries into the Presence and Absence of Men*, State University of New York Press, 2020.

CÜPPERS (Martin), *Wegbereiter der Shoah. Die Waffen-SS, der Kommandostab Reichsführer-SS und die Judenvernichtung 1939–1945* (*Veröffentlichungen der Forschungsstelle*

Ludwigsburg der Universität Stuttgart. 4). Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2005.

CURILLA (Wolfgang), *Der Judenmord in Polen und die deutsche Ordnungspolizei 1939–1945*, Schöningh, Paderborn, 2011.

DEAN (Martin), *Robbing the Jews. The confiscation of Jewish property in the Holocaust, 1933-1945*, Cambridge University Press, 2008.

- *Collaboration in the Holocaust : Crimes of the Local Police in Belorussia and Ukraine*, Palgrave Macmillan, 1999.

DEKEL-CHEN (Jonathan), GAUNT (David), MEIR (Natan M.), BARTAL (Israel) (dir.), *Anti-Jewish Violence: Rethinking the Pogrom in East European History*, Indiana University Press, 2010.

DESBOIS (Patrick), *La Shoah par balles : la mort en plein jour*, Paris, Plon, 2019.

- *Porteur de mémoires : sur les traces de la Shoah par balles*, Paris, Michel Lafon, 2007.

DIECKMANN (Christoph), *Deutsche Besatzungspolitik in Litauen 1941-1944*, Wallstein Verlag GmbH, 2016.

DIMITRU (Diana), *The State, Antisemitism, and Collaboration in the Holocaust: The Borderlands of Romania and the Soviet Union*, Cambridge University Press, 2016.

ENGELKING (Barbara), GRABOWSKI (Jan), *Dalej jest noc. Losy Żydów w wybranych powiatach okupowanej Polski*, Tome 1&2, Varsovie, Centrum Badań nad Zagładą Żydów IFiS PAN, 2018.

EPELBOIN (Annie), KOVRIGUINA (Assia), *La littérature des ravins. Ecrire sur la Shoah en URSS*, Robert Laffont, 2013.

FLEMING (Gerald), *Hitler et la solution finale*, Paris, Julliard, 1988.

FRIEDLÄNDER (Henry), *Les Origines de la Shoah : De l'euthanasie à la Solution finale*, Calmann Levy, coll. Mémorial de la Shoah, 2015.

FRIEDLÄNDER (Saul), *L'Allemagne nazie et les Juifs. Tome 2, Les années d'extermination, 1939-1945*, Paris, éd. du Seuil, 2008.

- *L'Allemagne nazie et les Juifs. Tome 1, Les années de persécution, 1933-1939*, Paris, éd. du Seuil, 1997.

GEISSBÜHLER (Simon), *Blutiger Juli. Rumäniens Vernichtungskrieg und der vergessene Massenmord an den Juden 1941,* Schöningh, Paderborn, 2013.

GERHARD (Paul) (dir.), *Die Täter der Shoah. Fanatische Nationalsozialisten oder ganz normale Deutsche?* Göttingen, Wallstein, 2002.

GERLACH (Christian), *Der Mord an den europäischen Juden : Ursachen, Ereignisse, Dimensionen*, Beck C.H., 2017.

- *Kalkulierte Morde. Die deutsche Wirtschafts- und Vernichtungspolitik in Weißrußland 1941 bis 1944*, Hambourg, Hamburger Edition, 1999.
- *Krieg, Ernährung, Völkermord. Forschungen zur deutschen Vernichtungspolitik im Zweiten Weltkrieg*, Hambourg, Hamburger Editon, 1998.
- « Die Wannsee-Konferenz, das Schicksal der Juden und Hitlers Grundsatzentscheidung, alle Juden Europas zu ermorden », *Werkstatt Geschichte 18*, 1997, p.7-44.

GOLDHAGEN (Daniel), *Les bourreaux volontaires de Hitler : les Allemands ordinaires et l'Holocauste*, Seuil, 1997.

GRABOWSKI (Jan), *Na posterunku, Udział polskiej policji granatowej i kryminalnej w Zagładzie Żydów*, Varsovie, Czarne, 2020.

- *Hunt for the Jews: Betrayal and Murder in German-occupied Poland,*Bloomington, Indiana University Press, 2013.

GROSS (Jan Tomasz), *Moisson d'or*, Calmann-Lévy/Mémorial de la Shoah, 2014.

- *Les Voisins : 10 juillet 1941 un massacre de Juifs en Pologne*, Fayard, 2002.

HEYMANN (Florence), *Le Crépuscule des lieux. Identités juives de Czernowitz*, Stock, 2003.

HILBERG (Raul), *Holocauste : les sources de l'histoire*, Paris, Gallimard, coll. « NRF Essais », 2001.

- *Exécuteurs, victimes, témoins*, Gallimard, coll. « NRF Essais », 1994.
- *La Destruction des Juifs d'Europe,* Fayard, 1988.

IOANID (Radu), *Le Pogrom de Jassy: 28 juin - 6 juillet 1941*, Paris, Calmann-Lévy, 2015.

- *La Roumanie et la Shoah, Destructions et survie des Juifs et des Tsiganes sous le régime Antonescu, 1940-1944*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2002.

KICHELEWSKI (Audrey), L*es survivants. Les Juifs de Pologne depuis la Shoah*, préface de Jan T. Gross, Paris, Belin, coll. Contemporaines, 2018.

KICHELEWSKI (Audrey), LYON-CAEN (Judith), SZUREK (Jean-Charles), WIEVIORKA (Annette) (dir.), *Les Polonais et la Shoah, Une nouvelle école historique,* Paris, CNRS, 2019.

KRUGLOV (Alexander), *Bez zhalosti i somneniya. Dokumenty o prestupleniyah operativnyh grupp i komand politsii bezopasnosti i SD na vremenno okkupirovannoi territorii SSSR v 1941-1944gg*., 4 volumes, Dnepropetrovsk, 2008-2010.

- *Hronika Holokosta v Ukraine, 1941-1944*, Izdatelstvo Premer, Zaporoje, 2004.

KLEIN (Peter) (dir.), *Die Einsatzgruppen in der besetzten Sowjetunion 1941/42. Die Tätigkeits- und Lageberichte des Chefs der Sicherheitspolizei und des SD*, Edition Hentrich, 1997.

- avec ANGRICK (Andrej), *Die „Endlösung" in Riga. Ausbeutung und Vernichtung; 1941–1944*. Darmstadt, WBG, 2006.

LANZMANN (Claude), *Le Dernier des injustes*, Paris, Gallimard, 2015.

- *Shoah*, Paris, Fayard, 1985.

LOWER (Wendy), *Hitler's Furies: German Women in the Nazi Killing Fields*, Boston, Houghton Mifflin Harcourt, 2013.

- *Nazi Empire-Building and the Holocaust in Ukraine*, The University of North Carolina Press, 2007.

MATTHÄUS (Jürgen), *Ausbildungsziel Judenmord? "Weltanschauliche Erziehung" von SS, Polizei und Waffen-SS im Rahmen der "Endlösung"*, Fischer-Taschenbuch-Verl., Francfort-sur-le-Main, 2003.

- avec MALLMANN (Klaus-Michael)s, *Deutsche, Juden, Völkermord: der Holocaust als Geschichte und Gegenwart*, WBG, Darmstadt, 2006.

MICK (Christopher), *Lemberg,-Lwów-L'viv, 1914-1947 : Violence and Ethnicity in a Contested City*, West Lafayette, Perdue University Press, 2015.

MUSIAL (Bogdan), *Aktion Reinhardt". Der Völkermord an den Juden im Generalgouvernement 1941-1944,* Osnabrück, 2004.

- *Sowjetische Partisanen in Weißrußland. Innenansichten aus dem Gebiet Baranovici 1941-1944. Eine Dokumentation*, Oldenbourg Verlag, Munich, 2004.

- *Deutsche Zivilverwaltung und Judenverfolgung im Generalgouvernement. Eine Fallstudie zum Distrikt Lublin 1939-1944*. Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 1999.

OGORREK (Ralf), *Les Einsatzgruppen. Les groupes d'intervention et la « genèse de la solution finale »*, Calmann-Levy, Mémorial de la Shoah, 2007.

PIOTROWSKI (Tadeusz), *Poland's Holocaust : Ethnic Strife, Collaboration with Occupying Forces and Genocide in the Second Republic, 1918-1947*, McFarland, 1998.

POHL (Dieter), *Zwangsarbeit in Hitlers Europa. Besatzung, Arbeit, Folgen.* Metropol, Berlin, 2013.

- avec SEBTA (Tanja) (dir.), *Zwangsarbeit in Hitlers Europa : Besatzung, Arbeit, Folge*, Berlin, Metropol, 2013.

- *Die Herrschaft der Wehrmacht. Deutsche Militärbesatzung und einheimische Bevölkerung in der Sowjetunion 1941–1944*, Fischer-Taschenbuch-Verlag, 2011.

- avec BAJOHR (Frank), *Massenmord und schlechtes Gewissen. Die deutsche Bevölkerung, die NS-Führung und der Holocaust*, Fischer-Taschenbuch-Verlag, 2008.

- *Verfolgung und Massenmord in der NS-Zeit 1933–1945.* Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2003.

- *Holocaust. Die Ursachen, das Geschehen, die Folgen*, Herder, Freiburg, 2000.

- *Von der « Judenpolitik » zum Judenmord. Der Distrikt Lublin des Generalgouvernements 1939-1944*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang GmbH, 1993.

POLIEC (Mihai), *The Holocaust in the Romanian Borderlands : The Arc of Civilian Complicity*, Routledge, 2019.

REDLICH (Simon), *War, Holocaust and Stalinism*, Routledge, 1995.

RHODES (Richard), *Masters of Death. The SS-Einsatzgruppen and the Invention of the Holocaust*, Knopf Doubleday Publishing Group, 2007.

ROSSOLINSKI-LIEBE (Grzegorz), *Stepan Bandera : The Life and Afterlife of a Ukrainian Nationalist :Fascism, Genocide, and Cult*, ibidem-Verlag, Jessica Haunschild u Christian Schon, 2014.

ROZENBERG (Danielle), *Enquête sur la Shoah par balles, vol. 1 : Dans les colonies juives de Dniepropetrovsk*, Hermann, 2016.

SCHERZER (Julius), *While the Gods Were Silent*. *Growing up Under Fascists and Communits*, Baltimore, Publish America, 2005.

SHAPIRO (Paul A.), *The Kishinev Ghetto, 1941-1942: A documentary history of the Holocaust in Romania's contested borderlands*, University of Alabama Press, 2015.

SNYDER (Timothy), *La reconstruction des nations : Pologne, Ukraine, Lituanie, Bélarus, 1559-1999*, Coll. Bibliothèque des Histoires, 2017.

- *Terre noire : L'Holocauste, et pourquoi il peut se répéter*, Gallimard, Coll. Bibliothèque des Histoires, 2016.

- *Terres de sang*, Gallimard, Coll. Bibliothèque des Histoires, 2012.

SPECTOR (Shmuel), *The Holocaust of the Volhynian Jews 1941-1944*, Yad Vashem Publications, 1990.

STEINHART (Eric), *The Holocaust and the Germanization of Ukraine*, Cambridge University Press, 2015.

SZUREK (Jean-Charles), *La Pologne, les Juifs et le communisme*, éd. Michel Houdiard, 2012.

- avec WIEVIORKA (Annette) (dir.), *Juifs et Polonais 1939-2008*, Albin Michel, 2009.

TRYCZYK Mirosław, Miasta śmierci. *Sąsiedzkie pogromy Żydów,* Wydawnictwo RM, Varsovie, 2015.

WALKE (Anika), *Pioneers and Partisans : An Oral History of Nazi Genocide in Belorussia*, Oxford University Press, 2015.

Articles

ALEKSIUN (Natalia), « Gender and the Daily Lives of Jews in Hiding in Eastern Galicia », *Nashim : A Journal of Jewish Women's Studies & Gender Issues*, *Gender and yhe Holocaust. New Research*, n°27, 2014, p.38-61.

- « Survivor Testimonies and Historical Objectivity: Polish Historiography since *Neighbors »*, *Holocaust Studies*, n°20/1-2, p.157-178.

ANGRICK (Andrej), « Annihilation and Labor. Jews and Thoroughfare IV in Central Ukraine », dans BRANDON (R.), LOWER (W.), T*he Shoah in Ukraine. History, Testimony, Memorialization.* Indiana University Press, Bloomington IN u. a., 2008.

- « Die Einsatzgruppe D », dans KLEIN (P.), *Die Einsatzgruppen in der besetzten Sowjetunion 1941/42. Die Tätigkeits- und Lageberichte des Chefs der Sicherheitspolizei und des SD*, Edition Hentrich, 1997.

BACON (Gershon), « Holocaust « Triangles », Ambivalent Neighbors, and Historical Memory : Some Recent Notable Books on Polish Jewry », *The Jewish Quarterly Review*, vol. 97/2, 2007, p.289-303.

CIUCIU (Anca), « Les images du pogrom de Bucarest (21-23 janvier 1941) », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2011/1 (N°194), p.99-119.

FEFERMAN Kirill, « La Shoah dans le prolongement de la Guerre civile de Russie », *Fabula / Les colloques*, Témoigner sur la Shoah en URSS, 2015.

FÖRSTER (Jürgen), « Wehrmacht, Krieg und Holocaust », dans MÜLLER (Rolf-Dieter) (dir.), VOLKMANN (Hans-Erich) (dir.), *Die Wehrmacht : Mythos und Realität. Sonderausgabe,* Walter de Gruyter, 2012, p. 948-964.

FRIEDRICH (Klaus-Peter), « Kollaboration und Antisemitismus in Polen unter deutscher Besatzung (1939-1944/45). Zu verdrängten Aspekten eines schwierigen deutsch-polnisch-jüdischen Verhältnisses », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, n°45, 1997, p. 818-834.

FRYDEL (Tomasz), « Judenjagd: Reassessing the Role of Ordinary Poles as Perpetrators in the Holocaust », *Perpetrators and Perpetration of Mass Violence Action, Motivations and Dynamics*, 2018, p.187-203.

GEISSBÜHLER (Simon), «" He spoke Yiddish like a Jew": Neighbors' Contribution to the Mass Killing of Jews in Northern Bukovina and Bessarabia, July 1941 », *Holocaust and Genocide Studies*, vol.28/3, 2014, p.430-449.

GRADVOHL (Paul), "Europe centrale, Europe de l'Est, « terres de sang » et autres « éclats d'empires » au XXe siècle. De l'ombre portée des puissances À une existenceen soi de l'Europe médiane ?", *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 2014/2 (N° 45), p. 175-214.

GROSS (Jan Tomasz), « A Tangled Web. Confronting Stereotypes Concerning Relations between Poles, Germans, Jews, and Communists », dans DEAK (Istvan), Gross (Jan T.) et JUDT (Tony) (dir.), *The Politics of Retribution in Europe. World War II and Its Aftermath*, Princeton, Princeton University Press, 2000, p. 74-129.

HAVRYSHKO (Marta), « Zgvaltouvannia ou skhovkakh : seksoualne nassylstvo pid tchas Golokostou v Oukraïni », *Golokost i Soutchasnist. Stoudiï v Oukraïni i sviti*, vol. 1 (17), 2019.

HEYMANN (Florence), « Passer la guerre à Cernauti (Czernowitz), juin 1941-mai 1945 », *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2011/1 (N°194), p.235-291.

HOROWITZ (Sara R.), « Gender, Genocide, and Jewish Memory », *Prooftexts*, vol. 20/1-2, Indiana University Press, 200, p.158-190.

IOANID (Radu), « La Bessarabie et la Bucovine, juillet-novembre 1941. Le sort des Juifs : premiers massacres et déportations en Transnistrie. Les récits de témoins oculaires », in : *Revue d'Histoire de la Shoah*, 2011/1(n°194), p.173-233.

KICHELEWSKI (Audrey), « Archéologie des violences de masse et politique historique en Pologne depuis la fin du XXe siècle : le cas de Jedwabne », *Cahiers d'Histoire Culturelle*, n° 31 (Usages de l'archéologie en Europe médiane (XIXe-XXIe siècle, textes réunis sous la direction de Daniel Baric), juin 2020.

- « Imagining 'the Jews' in Stalinist Poland: Nationalists or Cosmopolites? », *European Review of History – Revue européenne d'histoire*, vol. 17, n° 3, juin 2010, p. 505–522.

KOPSTEIN (Jeffrey S.), WITTENBERG (Jason), *Intimate Violence: Anti-Jewish Pogroms on the Eve of the Holocaust*, Ithaca, New York, Cornell University Press. 2018.

KRUGLOV (Alexander), « Die Deportation deutscher Bürger jüdischer Herkunft durch den Faschisten nach dem Osten 1940 bis 1945, *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft* 32, 1984, p.1086-1091.

KUBATOVA (Hana), LANICEK (Jan), « Jews and Gentiles in Central and Eastern Europe during the Holocaust in history and memory », *Holocaust Studies*, N°23/1-2, 2017, p.1-16.

LONGERICH (Peter), « Vom Massenmord zur „Endlösung". Die Erschießungen von jüdischen Zivilisten in den ersten Monaten des Ostfeldzuges im Kontext des nationalsozialistischen Judenmords », dans Bernd Wegner (dir.), *Zwei Wege nach Moskau*, München/Zürich 1991, p.251-274.

MĘDYKOWSKi (Witold), *W cieniu gigantów. Pogromy 1941 r. w byłej sowieckiej strefie okupacyjnej*, Varsovie, Akademii Nauk, 2012.

MOINE (Nathalie), « La commission d'enquête soviétique sur les crimes de guerre nazis : entre reconquête du territoire, écriture du récit de la guerre et usages justiciers », in *Le Mouvement social*, 2008/I, n°222, p.81-109.

MUSIAL (Bogdan), *«* The Origins of 'Operation Reinhard': The Decision-Making Process for the Mass Murder of the Jews in the Generalgouvernment. » *Yad Vashem Studies 28 (2000),* p.113-153.

POHL (Dieter), « L'armée allemande et les crimes commis contre les Juifs durant la Seconde Guerre mondiale », *Revue d'Histoire de la Shoah*, vol. 187, no. 2, 2007, p. 93-111.

- « Die Einsatzgruppe C 1941/42 », dans KLEIN (Peter) (dir.), *Die Einsatzgruppen in der besetzten Sowjetunion 1941-1942*, op. cit.

- « Schauplatz Ukraine. Der Massenmord an den Juden im Militärverwaltungsgebiet und im Reichskommissariat 1941-1943 », dans FREI (Norbert), STEINBACHER (Sybille), WAGNER (Bernd C.) (dir.), *Ausbeutung, Vernichtung, Öffentlichkeit. Neue Studien zur nationalsozialistichen Lagerpolitik*, Munich, 2000, p. 135-197.

RUCKER (Laurent), « L'Union soviétique a-t-elle sauvé des Juifs *? »* in : *Les Cahiers de la Shoah*, 2002/I (n°6).

TYAGLYY (Mikhail), « The Role of Antisemitic Doctrine in German Propaganda in the Crimea, 1941-1944 », *Holocaust and Genocide Studies 18 (3)*, 2004, p.421-459.

WIERZCHOLSKA (Agnieszka), « Helping, denouncing, and profiteering: a process-oriented approach to Jewish–Gentile relations in occupied Poland from a micro-historical perspective », *Holocaust Studies*, n°23/1-2, 2017, p.34-58.

ŻBIKOWSKI (Andrzej), « Lokalne pogromy w czerwcu i lipcu 1941 roku na wschodnich rubiezach II Rzeczypospolitej », *Biuletyn Żydowski Instytut Historyczny*, no. 162-163, 1992.

La Shoah en Galicie orientale

Ouvrages

BARTOV (Omer), *Anatomie d'un génocide. Vie et mort dans une ville nommée Buczacz,* Plein Jour, 2021.

- *Erased. Vanishing Traces of Jewish Galicia in Present-Day Ukraine*, Princeton University Press, 2007.

- *Tales from the Borderlands : Making and Unmaking the Galician Past*, Yale University Press, (à paraître août 2022).

HIMKA (John-Paul), *Ukrainian Nationalists and the Holocaust: OUN and UPA's Participation in the Destruction of Ukrainian Jewry, 1941–1944*, Ibidem Press, coll. Ukrainian voices vol.12, 2021.

- *Religion and Nationality in Western Ukraine: The Greek Catholic Church and the Ruthenian National Movement in Galicia, 1867–1900*, McGill-Queen's University Press, 1998.
- *Galician Villagers and the Ukrainian National Movement in the Nineteenth Century,* Palgrave Macmillan, 1988.

LEHMANN (Rosa), *Symbiosis and Ambivalence: Poles and Jews in a Small Galician Town*. New York, Berghahn Books, 2001.

POHL (Dieter), - N*ationalsozialistische Judenverfolgung in Ostgalizien 1941–1944. Organisation und Durchführung eines staatlichen Massenverbrechens*, Munich, R. Oldenbourg Verlag, 1996.

REDLICH (Simon), *Together and Apart in Brzezany : Poles, Jews, and Ukrainians, 1919-1945*, Indiana University Press, 2002.

ROZENBERG (Danielle), *Enquête sur la Shoah par balles, vol. 2 : A Rava-Rouska et ses environs (Galicie orientale)*, Hermann, 2016.

SANDKÜHLER (Thomas), *« Endlösung » in Galizien. Der Judenmord in Ostpolen und die Rettungsaktionen von Berthold Beitz 1941-1944*, Bonn, Dietz, 1996.

SANDS (Philip), *Retour à Lemberg*, Albin Michel, 2017.

STRUVE (Kai), *Deutsche Herrschaft, Ukrainischer Nationalismus, Antijudische Gewalt: Der Sommer 1941 in Der Westukraine*, De Gruyter Oldenbourg, Berlin, 2015.

YONES Eliyahu, *Smoke in the Sand : The Jews of Lvov in the War Years 1939-1944*, Gefen Publishing House, 2004.

Articles

ALEKSIUN (Natalia), « Intimate violence: Jewish testimonies on victims and perpetrators in Eastern Galicia », *Holocaust Studies*, n°23/1-2, 2017, p.17-33.

BAUER (Yehuda), « Buczacz and Krzemieniec : The Story of Two Towns During the Holocaust », *Yad Vashem Studies*, 33 (2005), p.245-306.

BECHTEL (Delphine), « Les pogroms en Galicie, 1941 : des pages blanches de l'histoire à une histoire en pointillés ? », dans PRSTOJEVIC (Alexandre), JURGENSON (Luba) (dir.), *Des témoins aux héritiers : l'écriture de la Shoah*, Paris, Petra, 2012, p. 111-132.

BERENSTEIN (Tatiana), « Eksterminacja ludności Żydowskiej w dystrykcie Galicja », *BZIH*, n° 61, 1967, p. 3-58.

BOLL (Bernd), « Zloczow, Juli 1941: Die Wehrmacht und der Beginn des Holocaust in Galizien », *Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, n°50, 2002, 10, p.899-917.

GOLCHEVSKY (F.), « Vidtinky siroho: rozdumy pro evreisko-ukrainski ta nimetzko-ukrainski stosunki v Halychyni », *Shoa v Ukraini : isotia, svidchennia, uvichnennia*, Kiev, 2015, p. 163-220.

GULAY (V.), « Polityko-komunikatyvni vektory eskalatsii mizhetnichnoi konfliktno-konfrontatsiynoi interaktsii v Zakhidnii Ukraini, lito-osin 1941 r. » , *Studia politologica Ucraino-Polona*, n°4, 2014, p.270-278.

HEER (Hannes), « Lemberg 1941 : Die Instrumentalisierung der NKVD-Verbrechen für den Judenmord », dans WETTE (Wolfram), UEBERSCHÄR (Gerd R.) (dir.), *Kriegsverbrechen im 20. Jahrhundert*, Darmstadt, Primus Verlag, 2001, p.165-177.

HIMKA (John-Paul), « The Lviv Pogrom of 1941: The Germans, Ukrainian Nationalists, and the Carnival Crowd. », *Canadian Slavonic Papers* 53, no. 2–3–4 (June–September–December 2011), pp. 209–243.

- « Dimensions of a Triangle : Polish-Ukrainian-Jewish Relations in Austrian Galicia », dans BARTAL (Israel) and POLONSKY (Antony), (dir.), *Polin: Studies in Polish Jewry Volume 12: Focusing on Galicia: Jews, Poles and Ukrainians 1772-1918,* Liverpool University Press, 1999, p.25-48.

KHONIGSMAN (Y.), *Katastrofa evreev Zapadnoi Ukrainy. Evrei Vostochnoi Galitsii, Zapadnoi Volyni, Bukoviny i Zakarpatia v 1939-1945*, Lviv, 1998.

KOVBA (J.), *Liudianist u bezodni pekla. Povedinka mistsevoho naselennia Skhidnoi Halychyny v roky «ostatochnoho rozviazannia yevreiskoho pytannia »*, Kiev, 2009.

KRUGLOV (Alexander), « Pogromy v Vostotchnoy Galitsii letom 1941 g. : organizatory, utchastniki, maschtaby i posledstviya », DJUKOV, A.R. (dir.), ORLENKO, O.E. (dir.), *Voïna na unitchtojenie. Nazistskaïa politika guenossida na territorii Vostotchnoy Evropy*, Moscou, 2010, p.324-341.

- « Deportacje ludności żydowskiej z dystryktu Galicja do obozu zagłady w Bełżcu w 1942 », *Biuletyn ŻIH,* 1989, n°3.

LOWER (Wendy), « Pogroms, Mob Violence and Genocide in Western Ukraine, Summer 1941 : Varied Histories, Explanations and Comparisons », *Journal of Genocide Research*, 13 :3, 2011, p.217-246.

MYKHAILIUK (Maryna) (2019). « The Pogrom Movement in Eastern Galicia in Summer and Autumn of 1941: Basic Researches and Interpretations », *Eminak: Scientific Quarterly Journal*, n°3 (27), 2019, p.113-129.

POHL (Dieter), « Anti-Jewish Pogroms in Western Ukraine – A Research Agenda », BARKAN (Eleazar), COLE (Elizabeth A.), STRUVE (Kai) (dir.), *Shared History – Divided Memory: Jews and Others in Soviet-Occupied Poland, 1939-1941*, Leipziger Universitätsverlag, Leipzig, 2007, p.305-313.

- « Hans Krueger and the Murder of the Jews in the Stanislawow Region (Galicia) », *Yad Vashem Studies.* Vol. 26, 1998, p. 239–264.

ROSSOLINSKI-LIEBE (Grzegorz), « Ukraińska policja, nacjonalizm i zagłada Żydów w Galicji Wschodniej i na Wołyniu », *Zagłada Żydów*. *Studia i materiały*, n°13, 2017.

- « Der Velauf und die Täter des Lemberger Pogroms vom Sommer 1941 », *Jahrbuch für Antisemitismusforschung 22*, Metropol, 2013.

- « The « Ukrainian National Revolution » of 1941 : Discourse and Practice of a Fascist Movement », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 12 no. 1, 2011, p. 83-114.

STRUVE (Kai), « Tremors in the Shatterzone of Empires. Eastern Galicia in Summer 1941 », Omer Bartov & Eric Weitz (dir.), *Borderlands. Ethnicity, Identity and Violence in the Shatter-Zone of Empires*, Bloomington, Indiana University Press, 2013, p.463-484.

WYLEGALA (Anna), « About « Jewish Things ». Jewish Property in Eastern Galicia During World War II », *Yad Vashem Studies*, n°44/2, Jérusalem, 2016, p.83-119.

Réflexions sur les massacres de masse et la mémoire du traumatisme

CHARNY Israel, *How Can We Commit the Unthinkable ?: Genocide, The Human Cancer*, Boulder, Co, Westview Press, 1982.

DUMAS (Hélène), *Le génocide au village. Le massacre des Tutsis au Rwanda*, L'Univers historique, Seuil, 2014.

FOA (Jérémie), *Tous ceux qui tombent. Visages de la Saint-Barthélemy,* La Découverte, 2021.

FRIED (Itzhak), MIRDAL (Gretty), BERTHOZ (Alain), (dir.), *The Brains That Pull the Triggers, Syndrome E*, Odile Jacob, 2021.

LE BON (Gustave), *Psychologie des foules*, 1895.

MILGRAM (Stanley), *Obedience to Authority*, New York, Harper & Row, 1974.

NEWMAN (Leonard S.), ERBER (Ralph) (dir.), *Understanding Genocide: The Social Psychology of the Holocaust*, Oxford University Press, 2002.

PESCHANSKI (Denis) (dir.), *Mémoire et mémorialisation* — Volume 1 : *de l'absence à la représentation*, coll. « Mémoire(s) », Hermann, 2013.

- avec Boris Cyrulnik, *Mémoire et traumatisme. L'individu et la fabrique des grands récits*, Paris, INA éditions, 2012.
- Avec Brigitte Sion (dir.), *La Vérité du témoin*, Paris, Hermann, 2018.

PETERSEN (Roger D.), Understanding Ethnic Violence: Fear, Hatred, Resentment in Twentieth Century Eastern Europe, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

WALLER (James), *Children of Cain : How Ordinary People Commit Extraordinary Evil*, Oxford University Press, 2001.

WIEVIORKA (Annette), *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1998.

WILLIAMS (Timothy), BUCKEY-ZISTEL (Susanne) (dir.), *Perpetrators and Perpetration of Mass Violence. Action, Motivations and Dynamics*, Routledge Studies in Genocide and Crimes against Humanity, 2018.

Index des noms

Abers, 176
Altman, 51, 55
Amen, 150, 151
Backenroth, 291, 292, 300, 351
Bandera, 148, 266, 310
Baron, 110
Barsam, 315
Bartfeld, 292
Berger, 233
Berk, 339, 340
Bindel, 293
Binder, 211
Birnbaum, 292
Blobel, 21, 145, 147, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 210, 224, 225, 226, 227, 228, 255, 314, 387
Bloch, 71, 93, 137, 157, 280, 291, 292, 293, 366
Blumenthal, 91
Blutstein, 115
Bozner, 110
Braun, 210
Brüh, 166, 209, 210, 212, 213, 214, 215, 216, 217
Bykhov, 281, 333
Bysz, 211
Callsen, 220
Casimir le Grand, 30
Chabatine, 194
Chebrouk, 307
Chetzroni, 120
Chléma, 195
Chomowa, 343, 344, 345, 346, 347
Chvaïkovski, 268
Chvaïkovskiï, 268
Cohen, 110
Consée, 205, 208, 224
Daks, 286
Domaretski, 281
Dresdner, 56
Drimer, 96
Drimmer, 97, 98, 99
Ehrlich, 110
Eiseberg, 292, 335, 355, 366
Eisel, 208
Elberger, 289
Etlinger, 72, 121
Falker, 211
Fedorak, 328, 329
Fedortsev, 275
Feiger, 85
Feinman, 291
Finkel, 177
Freitag, 56
Friedler, 133
Funk, 204
Gaï, 293
Garanine, 194
Gartenberg, 292
Gartner, 292
Gasthalter, 158
Gerchkine, 112
Gertner, 102, 103
Goebbels, 352, 353
Goldenberg, 110
Goldman, 139
Goldstein, 158, 282
Goskind, 52
Grinberg, 108
Grossman, 137, 156
Gruber, 97, 98, 317
Guessarab, 280
Gurber, 176
Häfner, 201, 202, 203, 204
Halski, 60
Hamer, 139
Harmelin, 121, 309, 384
Hauptman, 129, 130
Heger, 93, 95, 137
Heisler, 106
Hessing, 141
Heydrich, 169, 189, 205, 206, 258, 260, 261, 262, 263, 266, 322, 353, 354, 362, 379, 391, 393, 394
Heyer, 217
Himmler, 13, 17, 151, 152, 205, 235, 260, 261
Hirsch, 99, 126, 138
Hitler, 12, 17, 23, 24, 126, 131, 149, 151, 157, 160, 169, 171, 199, 205, 226, 255, 263, 294, 296, 313, 322, 334, 353, 358
Honig, 211
Hubscher, 138
Huhn, 208, 226

Igel, 177
Ivanov, 134
Jabotinsky, 52
Jeckeln, 192, 200, 230, 231, 233, 234, 235, 236, 238, 239, 255, 387, 394
Jekel, 99
Joseph, 30, 125
Kaczor, 71
Karawan, 216
Karnitchni, 134
Karpenko, 196
Keish, 112
Kelner, 211
Kerl, 210
Kessler, 219
Khmelnitski, 30, 189
Kieper, 387
Kogan, 387
Kokhanova, 194, 196
Korol, 331
Kouchnir, 231, 233, 236, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 267
Kraeger, 208
Kram, 167
Kravtchenko, 370, 372
Krochmal, 56, 71, 157, 269
Kroeger, 145, 147, 152, 190, 192, 230, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 255, 296, 356, 357
Krüger, 376, 377
Kucberg, 73, 126
Kudish, 57
Kühne, 360
Kurzrok, 316
Lakhman, 59
Landau, 377, 381, 386
Langenauer, 51
Lanz, 99, 280
Lewin, 70
Liskow, 165
Londres, 52, 53
Maliavko, 195
Maltz, 168, 215, 217
Mandel, 274
Mann, 71, 287, 309, 350
Mantel, 301
Marcus, 89
Materna, 208
Mayer, 200
Meisels, 121, 138
Meisner, 56
Mersel, 51
Metzger, 107
Moltchane, 194
Mstislavitch, 30
Müller, 169, 208
Nagler-Tzamri, 60
Nebe, 144
Nebenzahl, 32
Neïberg, 112
Nester, 161
Netchipourenko, 196
Ohlendorf, 144, 150, 151
Orgelgrub, 138
Ostermann, 211, 213
Parvari, 72
Pasternak, 158
Pawulska, 83, 95
Petlioura, 148
Pfarrkircherr, 223
Piliak, 326, 327
Piłsudski, 125
Potocki, 84
Preminger, 56
Proudhon, 129
Puschmann, 226
Rahe, 172, 173
Rasch, 132, 144, 145, 192, 228, 230, 231, 233, 234, 235, 238, 255, 261, 356, 357, 387
Redner, 160, 278, 341
Richter, 233
Ripeski, 195, 213, 216
Rippert, 220, 222
Romaniak, 332
Ropeski, 267
Rosen, 51, 307, 350
Rosenblatt, 110
Rosenheck, 89
Rosenstock, 56
Rosolinsky, 71
Rozenfeld, 176
Rozycki, 278
Różycki, 142, 148, 156, 157, 160, 370
Rubal, 110
Salzman, 84
Savkia, 274
Schattner, 131
Scherzer, 56
Schiller, 108, 285

Schlisselfeld, 134
Schnaps, 111, 116
Schochet, 211, 216, 227
Schöngarth, 356
Schreier, 54
Schulz, 152, 358
Schwartzbard, 33
Schwarzbach, 56
Schwarzbad, 148
Shafer, 105, 109
Shafranski, 177
Shpeirir, 110
Shvartz, 111
Siebeler, 166, 171
Siltchenko, 194
Skodell, 165
Skrypek, 127
Skwarczynski, 126
Sommerman, 157
Sorger, 81
Spang, 220, 223, 227
Stahlecker, 144, 152, 261, 263
Staline, 353
Storch, 56
Streckenbach, 144, 151
Striïski, 214
Stronicki, 306, 342
Strudler, 94
Stupp, 123
Szpisaizen, 157
Taffet, 180
Täubner, 323
Tcharneski, 195, 210, 215, 216, 217, 218, 240, 332, 355
Teil, 297
Tel, 134
Tenenbaum, 382
Thorne, 379
Trill, 209, 222, 227
Vinitzky, 113
Viviakine, 275
Volk, 123
von Koskull, 146
von Radetzki, 147
von Radeztki, 204
von Reichenau, 201, 203, 224, 255
Von Reichenau, 202, 255
von Roques, 192, 193, 230, 231, 233, 255
von Woyrsch, 132
Wasserman, 108
Weimer, 190
Weinberg, 157
Weintraub, 292
Weirup, 207, 208
Weisenberg, 110
Weissberg, 127
Weissbrod, 139, 158, 269, 361
Weissler, 70
Weliczker, 55, 71
Werner, 208, 209, 223
Wohl, 278
Wollenstein, 77
Worthoff, 202
Yégortchikov, 137
Zeidman, 110
Zilberfarb, 177, 178
Zorne, 161
Zwerling, 338

Index des lieux

Béréjany, 60, 133, 310, 384, 421
Białystok, 55, 142, 178, 180, 222, 272, 423
Bobrka, 384, 385
Bolchovtsy, 89, 425
Bolekhov, 69, 70, 88, 89, 93, 118, 278, 286, 290, 319, 321, 413, 425
Borchtchiov, 57, 59, 61, 72, 91, 105, 117, 118, 128, 147, 332, 399, 426
Borislav, 12, 20, 58, 59, 73, 95, 102, 126, 136, 138, 140, 143, 163, 166, 263, 281, 285, 288, 290, 291, 292, 293, 298, 302, 304, 311, 314, 320, 343, 344, 345, 346, 348, 349, 362, 363, 380, 381, 398, 399, 418, 425
Bourchtine, 280
Bousk, 12, 166, 177, 297, 340
Boutchatch, 16, 32, 59, 86, 92, 93, 176, 193, 195, 316, 344, 422, 426
Brochnev, 52, 72
Brody, 32, 42, 52, 53, 57, 75, 89, 127, 128, 144, 163, 164, 167, 317, 328, 347, 386, 389, 425, 429
Cheparovtsy, 91, 112, 425
Chtchirets, 32
Déliatyne, 138
Ditchki, 312
Dobromil, 3, 60, 92, 127, 143, 147, 148, 185, 196, 197, 198, 199, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 257, 258, 259, 260, 262, 263, 265, 266, 278, 279, 285, 326, 339, 360, 366, 370, 371, 374, 377, 386, 388, 413, 416, 417, 418, 421, 426, 428
Dobrovliany, 84
Dolina, 72, 284, 286, 287
Dorochovtsy, 332
Doubié, 317
Drogobytch, 19, 20, 70, 95, 98, 99, 100, 102, 103, 124, 139, 185, 196, 285, 286, 288, 292, 295, 303, 344, 345, 347, 349, 356, 362, 364, 389, 392, 394, 395, 396, 398, 414, 415, 419, 420, 421
Ganatchevka, 312
Gargždai, 177, 179, 270
Glinyany, 91, 118
Grimaïlov, 146, 185, 277, 278, 289, 305, 313, 314, 327, 376, 381, 382, 419, 425
Gvozdets, 52, 122, 278, 341, 342, 415, 419, 425
Iavorov, 188, 189, 190, 198, 279, 315, 416
Jolkva, 185, 186, 188, 190, 198, 199, 305, 385, 388, 397, 416
Kalnoyé, 143, 145, 427
Kalouch, 62, 72, 86, 425
Kamenets-Podolski, 238, 405, 409
Kaunas, 194, 274, 275, 368, 422
Khorostkov, 312
Kolomyia, 44, 64, 65, 79, 91, 92, 116, 145, 164, 283, 284, 293, 318, 404, 413, 414, 425
Kopytchintsy, 73, 298, 299, 364, 388
Kossov, 54, 59, 70, 92, 105, 115, 127, 138, 346, 355, 386, 404, 422, 426
Kouty, 59, 63, 93, 116, 282, 288, 324, 426
Kozlov, 290
Kremenets, 20, 66, 84, 85, 92, 112, 144, 185, 190, 191, 192, 279, 309, 383, 384, 386, 389, 400, 413, 416
Lanovtsy, 72, 126, 324, 425
Letnia, 283
Louka, 287
Lvov, 15, 16, 19, 20, 27, 32, 34, 35, 36, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 51, 54, 55, 56, 57, 64, 68, 71, 72, 73, 74, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 87, 90, 92, 95, 96, 97, 102, 104, 109, 114, 119, 125, 126, 131, 132, 133, 143, 144, 145, 148, 149, 154, 155, 162, 163, 164, 166, 177, 185, 186, 197, 199, 216, 237, 240, 242, 243, 249, 250, 251, 263, 264, 268, 270, 276, 277, 289, 304, 305, 306, 307, 309, 310, 311, 320, 321, 323, 327, 329, 330, 334, 335, 336, 337, 342, 349, 350, 351, 352, 354, 355, 357, 363, 368, 369, 370, 371, 374, 375, 383, 384, 388, 390, 391, 393, 394, 396, 397, 399, 401, 412, 413, 414, 416, 418, 419, 420, 421, 422, 448
Medenitchi, 283, 286, 287

Mikoulintsy, 57, 58, 61, 73, 91, 278, 281, 282, 312, 412
Milovtse, 288
Minsk, 35, 192, 194
Nadvorna, 71, 104, 138, 289, 409, 415
Nemirov, 279
Némirov, 140, 169, 173, 198
Nijankovitchi, 93, 169, 170, 185, 426
Novyï Vitkov, 165
Novyï Yarytchev, 197, 365
Obertine, 81, 83, 92, 287, 324, 414, 426
Ostrow Mazowiecka, 195, 222
Oulachkovtsy, 59, 114, 127, 128, 132, 163, 288, 290, 301, 317, 318, 319, 323, 425
Ousté-Zélionoé, 84, 425
Oziornaïa, 147, 186, 290, 315, 328, 380, 425
Petchenejine, 43, 44, 52, 53, 58, 59, 425
Podkamen, 73, 119, 133
Podolé, 91, 110, 111, 112, 294, 319, 415, 425
Podvolotchisk, 306, 311, 316
Potchaïev, 72, 84, 85, 92, 112, 144, 426
Probejnaïa, 197, 198, 316
Przemyśl, 137, 138, 193
Rava-Rouskaïa, 52, 63, 424
Reptchitsy, 286
Rogatine, 70, 87, 119, 222, 276, 284, 289, 297, 312, 315, 355, 385, 425
Rojanovka, 54, 85, 425
Rojniatov, 284, 404
Roudki, 139, 142, 185, 308, 309, 416
Rozdol, 87, 425
Sassov, 129, 298, 303, 314, 348, 369, 380
Sinkov, 84
Skalat, 50, 145, 164, 165, 280, 305, 313, 316, 334, 375, 376
Skhodnitsa, 20, 53, 95, 143, 295, 302, 304, 343, 363, 364, 380, 386, 418
Sokal, 75, 132, 134, 148, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 177, 180, 181, 182, 183, 199, 200, 201, 202, 203, 208, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 218, 219, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 237, 238, 241, 242, 244, 247, 249, 265, 266, 268, 270, 278, 287, 326, 339, 346, 360, 369, 370, 374, 399, 402, 416, 417, 420, 428, 433
Sokolovka, 297
Sossoliouvka, 288, 318
Stanislavov, 20, 33, 40, 41, 44, 45, 46, 50, 51, 71, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 85, 87, 90, 92, 104, 105, 115, 119, 144, 270, 283, 311, 324, 342, 386, 390, 404, 412, 413, 414, 420, 425
Stanovtsy Dolichni, 300
Staryï Sambor, 65, 283, 305, 306, 317, 413
Staryï Vichnevets, 92, 279, 426
Stryï, 87, 114, 139, 311, 331, 421
Svidova, 295, 296, 319
Synkov, 59
Tarnopol, 20, 27, 43, 44, 46, 47, 48, 50, 51, 71, 77, 79, 80, 84, 85, 90, 92, 104, 105, 109, 110, 111, 112, 114, 128, 129, 136, 144, 164, 167, 185, 186, 263, 268, 270, 280, 295, 301, 303, 342, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 370, 375, 412, 413, 414, 415, 420, 421, 426
Tartakov, 169, 170, 172, 180, 181, 184, 199, 215, 232, 242, 326, 339
Tcharneski, 224, 417
Tchernovtsy, 36, 192, 194, 332, 420
Tchertkov, 60, 126, 197, 276, 277, 286, 297, 311, 317, 322, 323, 334, 335, 364, 399, 406, 425
Tloumatch, 56, 63, 89, 117, 278, 297, 321, 332
Toporov, 169, 170, 181, 183, 184, 416
Tourka, 53, 62, 70, 109, 110, 117, 119, 223, 283, 331, 386
Tovstoyé, 52, 54, 72, 74, 85, 91, 112, 114, 118, 126, 128, 129, 294, 295, 299, 317, 319, 320, 418
Trostianets, 73, 391
Vélikié Mosty, 186, 196, 278, 317, 350, 355, 389
Verkhnyaya Lipitsa, 119, 125, 134
Vichnevets, 53, 300, 315, 316, 425
Vychkov, 87, 88
Zablotouvka, 288, 318
Zabolotov, 116, 127, 387, 422
Zalechtchiki, 59, 84, 117, 128, 333, 419, 426
Zavalov, 298
Zbaraj, 20, 146, 165, 185, 278, 311, 323, 388, 389, 425
Zborov, 72, 375, 391, 425

Zolotchev, 20, 67, 207, 268, 270, 277, 281, 288, 312, 314, 317, 323, 326, 328, 347, 348, 355, 375, 377, 378, 393, 413, 421
Zozoulintsy, 84, 93, 296, 332, 333, 381, 425